This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

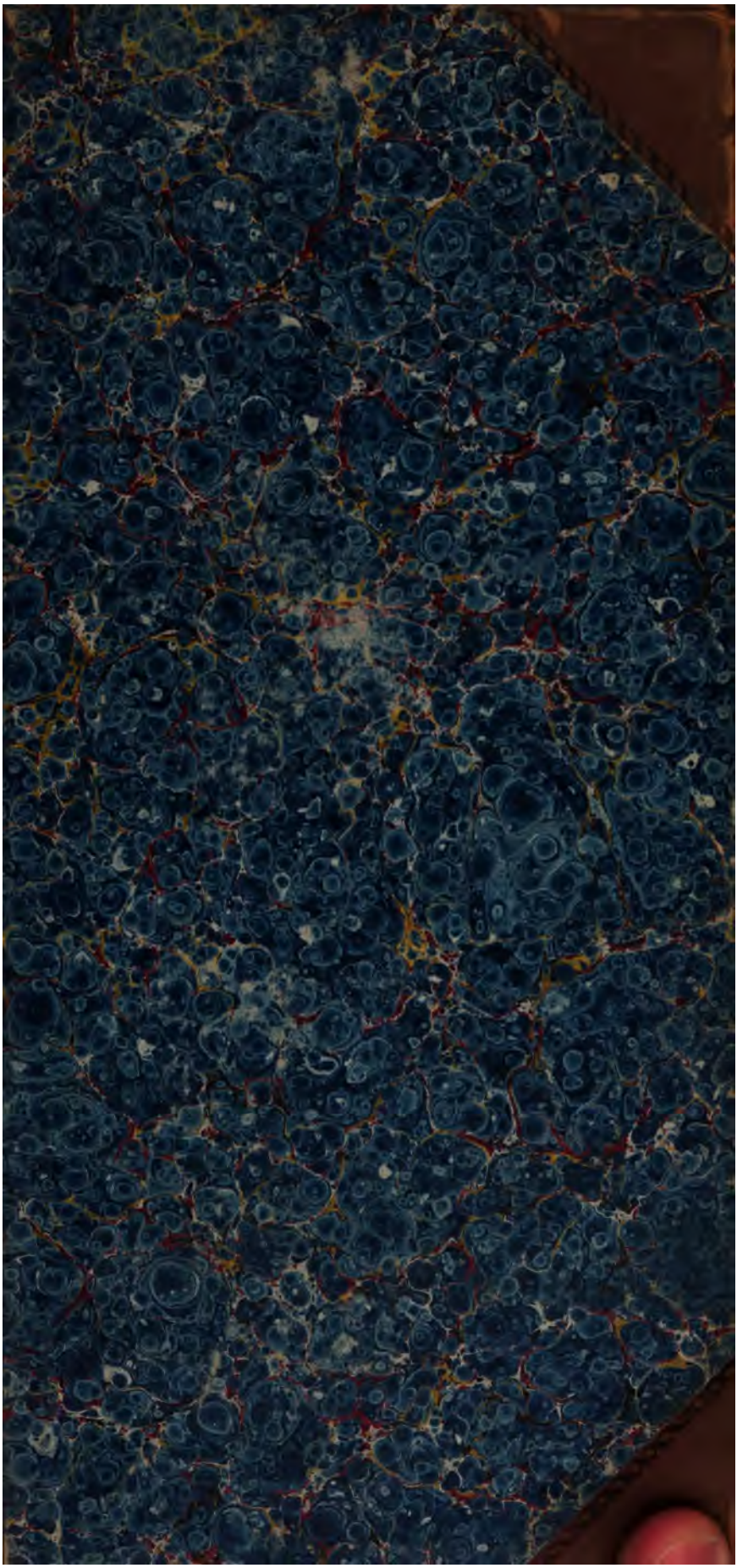
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`



600047582W

BIBLIOTHÈQUE PORTATIVE

DES

ÉCRIVAINS FRANÇOIS.

DE L'IMPRIMERIE DE L. NARDINI, NO. 15, POLAND STREET.

BIBLIOTHEQUE PORTATIVE

DES

ECRIVAINS FRANÇOIS

OU

CHOIX

DES

MEILLEURS MORCEAUX

EXTRAITS DE LEURS OUVRAGES,

EN PROSE,

PAR MM. MOYSANT ET DE LEVIZAC.

Seconde Edition considérablement augmentée et sur un nouveau plan.

TOME I.

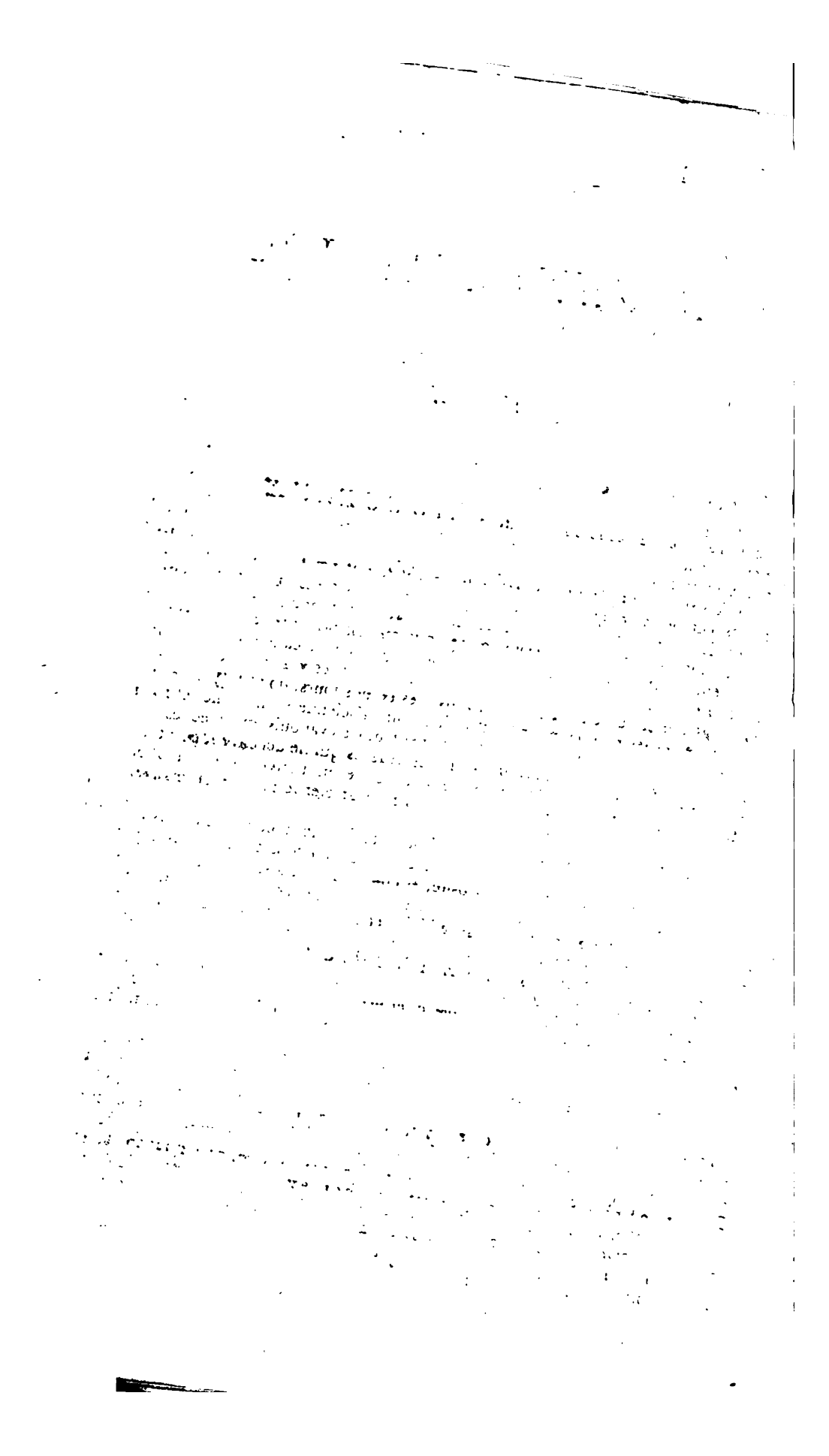
LIVRE PREMIER.

A LONDRES.

CHEZ DULAU ET CO. SOHO SQUARE; ROBINSON, PATER-NOSTER ROW ET MAWMAN, POULTRY.

1803.

2755. d. 1.



PREFACE.

ELEVER l'âme, éclairer l'esprit, embellir l'imagination, et en même temps plaire au goût le plus délicat, telle est la tâche que nous nous sommes imposée en nous chargeant de recueillir les différentes pièces qui forment cette collection. Pour la remplir avec succès il ne suffisoit pas de faire un heureux choix de beaux morceaux, il falloit encore qu'ils fissent un tout dont les différens chaînons fussent autant de rayons de lumière ; il falloit venger des outrages du philosophisme la religion, la philosophie, et les lois sacrées sur lesquelles reposent la durée et la félicité des empires ; il falloit par une suite de tableaux d'une teinte tantôt douce, tantôt sombre, quelquefois brillante, et d'autres fois forte, émouvoir l'âme, et y porter tour à tour l'agitation, le calme, l'attendrissement, l'enthousiasme et l'effroi ; il falloit, en fixant les vraies limites des différens genres si peu connues ou si dédaignées de nos jours, donner les idées les plus justes et les plus étendues sur la littérature ancienne et moderne, et fixer l'attention, non sur ces beautés du moment qui s'évanouissent avec les circonstances qui les font naître, mais sur ces beautés qui ne dépendent point des lieux, et auxquelles le laps du temps semble donner un nouvel éclat ; il falloit enfin par un choix de modèles en tout genre arrêter le progrès du mauvais goût et du faux bel-esprit.

Nous avons tout lieu d'espérer que l'attente du public ne sera pas frustrée. Le lecteur impartial trouvera dans cette collection sur tous ces différens objets tout ce qui peut satisfaire sa curiosité, et contribuer ou à son instruction ou à ses plaisirs. Il pourra peut-être y désirer des morceaux qui ne s'y trouvent point ; car la littérature Françoise est si riche et si variée que nous sommes bien loin d'en avoir épuisé les beautés : mais nous doutons qu'il en trouve beaucoup qu'il voulût exclure. Il verra même, s'il se donne la peine de faire attention au plan que nous avons suivi, que ces morceaux qu'il trouve moins beaux que les autres, sont à leur place, et nécessaires à la liaison des idées.

Après cette vue générale sur cette collection, nous allons la faire connoître en détail.

Dans le premier volume, où nous traitons de la *religion* et de la *morale*, nous avons adopté le plan que nécessitoient les malheureuses circonstances où nous nous trouvons. Dans un siècle ou l'incrédulité la plus hardie et l'impiété la plus effrénée s'efforcent d'anéantir le Christianisme, pour élever sur ses ruines, ou le système désespérant de l'Athéisme, ou l'édifice monstrueux d'un Théisme qui dépouille l'être suprême de ses plus beaux attributs, et l'homme de ses plus douces espérances, nous avons cru qu'il étoit de notre devoir d'en démontrer la vérité. Après être remontés à son origine dans le paradis terrestre, nous l'avons suivi à travers les siècles sous la loi de nature, sous la loi écrite et sous la loi de grâce ou évangélique, et nous avons fait voir que la foi que nous professons a été la même dans tous les

temps, parce qu'elle a toujours eu pour objet le même Dieu, comme auteur, et le même Christ, comme sauveur du genre humain. Mais il ne suffisoit pas d'établir la vérité de la religion, il falloit en montrer les avantages inappréciables; et c'est ce que nous avons fait par ce seul principe, qu'étant la seule qui donne une base solide à la vertu, elle est par cela même la seule qui puisse assurer notre bonheur dans cette vie et dans l'autre. En effet, qu'on parcoure les fastes de l'histoire, et qu'on examine les différentes religions qui ont couvert ou couvrent encore la face de la terre, en trouvera-t-on quelqu'une dont la morale soit plus proportionnée aux besoins de l'homme et qui l'éclaire mieux sur ses devoirs soit envers Dieu, soit envers la société dont il est membre, soit envers lui-même. Après avoir développé avec soin les principaux points de la morale religieuse, nous en avons montré l'accord avec ce qu'enseigne la droite raison, en choisissant dans les philosophes anciens et modernes les morceaux les plus propres à diriger dans la conduite de la vie. Cette partie de notre travail ne sera pas la moins intéressante soit par la variété qui y règne, soit par la beauté des extraits.

La *littérature générale et particulière* est l'objet du second volume. Après des notions claires et précises sur les *langues* en général, et sur la *langue Françoise* en particulier; sur le *goût* que nous considérons dans tous ses rapports et dans toutes ses variations; sur le *génie*, le *talent*, et *l'esprit* dont nous donnons le vrai caractère; sur le *style* dont nous développons les qualités, les différences et les défauts; sur le *beau* que nous examinons dans le génie, dans la vertu, dans la nature, dans les arts qui imitent et dans ceux qui n'imitent pas; enfin sur les *tropes* et les *figures*, nous traçons l'histoire générale de la poésie, et nous la suivons chez tous les peuples qui l'ont cultivée. Cet examen intéressant et rapide nous conduit à l'histoire particulière de chaque genre, ce qui nous donne l'occasion d'en indiquer le vrai caractère, et de faire connoître les grands hommes qui s'y sont distingués. Dans cette histoire des genres de poésie, nous nous sommes réglés sur leur importance, et d'après ce plan la première place étoit due à la *Poésie Lyrique*, qu'ont successivement suivie l'*Epopée*, la *Tragédie*, la *Comédie*, l'*Opéra*, le *Poëme Didactique*, la *Poésie Pastorale*, l'*Elégie*, la *Fable*, la *Satire*, l'*Epigramme* et l'*Inscription*. A la poésie succède l'éloquence, et nous suivons en cela l'ordre de la nature, puisque chez tous les peuples les poëtes ont été les premiers écrivains. Après des idées générales sur la distinction inutile de l'éloquence en trois genres, et sur les trois sortes de composition oratoire, nous traitons de l'*invention* qui est la partie la plus essentielle du *Discours*. Ensuite entrant dans le détail, nous parlons de l'*exorde*, de la *narration*, du *pathétique*, des *preuves*, de la *véhémence*, des *images*, et de la *péroraison*: ce qui nous conduit à l'éloquence de la chaire, et à ses deux genres, l'*oraison funèbre* et le *Sermon*. Mais la poésie et l'éloquence n'étoient pas les seuls objets qui dussent nous occuper. L'histoire, par son importance, méritoit toute notre attention. Nous en avons traité avec soin, et nous avons terminé ce que nous avions à en dire par une suite de portraits de personnages fameux ou dans l'histoire des peuples ou dans celle des arts. Ce volume renferme un cours complet de littérature.

Après avoir développé dans le second volume, les principes de la vraie éloquence, il falloit en mettre les plus parfaits modèles sous les yeux du lecteur; et c'est ce que nous avons fait dans le troisième. Démosthène, Cicéron, Tite-Live, Salluste, Tacite, Quinte-Curce, Pline le Jeune, et Saint-Chrysostôme parmi les anciens, et Pascal, Bossuet, Fléchier, Bourdaloue, Massillon, Fénélon, etc. parmi les modernes nous en ont fourni d'une beauté achevée, et tels que ce ne sera qu'en s'efforçant de les égaler, qu'on pourra espérer de se placer parmi les grands orateurs. A ces modèles nous en avons joint quelques-uns pris dans les livres saints. Nous offrons ensuite à la curiosité du lecteur 82 tableaux qui

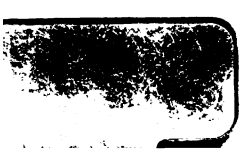
ont, chacun dans leur genre, le degré d'éloquence et de beauté qui leur convient, et nous passons à la philosophie, non à celle qui se perd dans de vaines abstractions, mais à celle qui nous conduit par la contemplation des merveilles de l'univers à la connoissance de son auteur. Après trois vues générales sur la nature, nous parlons des plantes, des insectes, des poissons, des oiseaux, des quadrupèdes et nous finissons par l'homme dont nous développons les principales qualités, et que nous suivons dans son état de pure nature, et dans son état de civilisation, ce qui nous conduit aux différentes formes de gouvernement, dont nous faisons connoître les principes et les causes de corruption. Nous terminons enfin ce volume par différens morceaux sur les tristes effets d'une liberté mal entendue, et de l'anarchie qui en est la suite, sur la nécessité du frein des lois, et de l'inappréciable trésor des mœurs dont l'intégrité ou la corruption a été dans tous les temps la cause de la prospérité ou de la chute des états.

Le quatrième volume est une continuation du troisième : il est destiné à offrir des modèles dans tous les autres genres. Nous commençons par y donner les mœurs des nations anciennes et modernes, d'où nous passons à différens caractères qu'on rencontre dans la société, ce qui conduit naturellement à une suite de scènes dramatiques. Dans un ouvrage de cette nature, il étoit essentiel de former au style épistolaire : nous en avons donné des modèles en tout genre. Aux lettres succèdent les fables, les contes et des anecdotes piquantes que suivent les pensées détachées de différens auteurs. Nous terminons enfin ce volume par quelques-uns des synonymes les plus utiles et les plus intéressans de l'Abbé Girard. Nous ne dirons rien sur le choix des différens morceaux qui composent ce quatrième volume ; il ne nous appartient pas de le juger, mais nous espérons qu'il obtiendra les suffrages du public.

Les deux volumes suivans renferment la poésie : nous les avons fait précéder d'un discours sur la versification Françoise, objet important dont la connoissance est absolument nécessaire pour bien juger de nos vers. Quant au recueil, nous ne croyons pas qu'il en existe dans la langue Françoise de meilleur ni de plus varié. C'est une vaste galerie de tableaux tous excellens dans leur genre. Nous avons été fâchés que l'épicurisme qui fait le fonds des pièces érotiques nous ait empêchés d'en insérer un grand nombre ; mais le respect que nous devons aux mœurs nous a fait rejeter toutes celles qui pouvoient les blesser, quelles qu'en soient d'ailleurs la finesse, les grâces et la délicatesse. Néanmoins, malgré toute notre attention, et les retranchemens que nous avons faits, nous craignons que quelques personnes ne trouvent que nous n'avons pas été assez difficiles, mais nous leur observerons que comme il ne nous étoit pas possible d'exclure totalement ce genre, elles doivent nous savoir quelque gré de n'avoir rien inséré qui blesse les mœurs, en ne recueillant que des pièces qui ne sont qu'un jeu d'esprit, une saillie de gaieté passagère, ou de ces formules de galanterie qui tiennent aux mœurs Françoises. Platon avoit sans doute raison de vouloir exclure les poëtes de sa république : mais puisque, malgré ce sage conseil, ils se sont maintenus dans tous les états, et qu'on les y a fait même servir à l'éducation de la jeunesse, il faut bien user d'indulgence à leur égard, et ne pas les traiter plus sévèrement que n'ont fait nos ancêtres.

Tel est le plan que nous avons suivi, parce que nous avons cru qu'il étoit le plus propre à donner de la littérature Françoise l'idée la plus juste et la plus étendue : mais comme les bornes qui nous étoient prescrites, ne nous ont pas permis de puiser dans tous les ouvrages d'un auteur, nous y avons suppléé par des notices raisonnées, dans lesquelles nous faisons connoître ces ouvrages et les jugemens qu'on en a portés, non dans le temps où ils ont paru, mais dans celui où les opinions ont été dégagées de tout esprit de parti. Ainsi ce n'est pas la prévention, mais l'impartialité qui les a dictés.

600047582W



saint, plutôt que dans sa raison. Mais qu'il regarde du moins autour de lui, il vous retrouvera partout; toute la terre lui annoncera son Dieu; il verra les traces de votre sagesse, imprimées sur toutes les créatures; et son cœur corrompu se trouvera seul dans l'univers, qui n'annonce et ne reconnoisse pas l'auteur de son être.

Qu'est-il besoin, en effet, mon Dieu, de vaines recherches et de spéculations pénibles pour connoître ce que vous êtes? Je n'ai qu'à lever les yeux en haut; je vois l'immensité des cieux, qui sont l'ouvrage de vos mains, ces grands corps de lumière qui roulent si régulièrement et si majestueusement sur nos têtes, et auprès desquels la terre n'est qu'un atome imperceptible. Quelle magnificence, grand Dieu! Qui a dit au soleil: Sortez du néant, et présidez au jour; et à la lune: Paroissez, et soyez le flambeau de la nuit? Qui a donné l'être et le nom à cette multitude d'étoiles qui décorent avec tant de splendeur le firmament, et qui sont autant de soleils immenses attachés chacun à une espèce de monde nouveau qu'ils éclairent? Quel est l'ouvrier dont la toute-puissance a pu opérer ces merveilles, où tout l'orgueil de la raison éblouie se perd et se confond? Eh, quel autre que vous, souverain créateur de l'univers, pourroit les avoir opérées? Seroient-elles sorties d'elles-mêmes du sein du hasard et du néant? Et l'impie sera-t-il assez désespéré pour attribuer à ce qui n'est pas, une toute-puissance qu'il ose refuser à celui qui est essentiellement, et par qui tout a été fait? *Massillon, Ps. viii.*

§ 3. *Continuation du même Sujet.*

Que les impies, qui se piquent de supériorité d'esprit et de raison, sont méprisables, ô mon Dieu! de ne pas reconnoître votre gloire, votre grandeur et votre sagesse dans la structure magnifique des cieux et des astres suspendus sur nos têtes! Ils sont frappés de la gloire des princes et des conquérans qui subjuguent les peuples et fondent des empires; et ils ne sentent pas la toute-puissance de votre main, qui seule a pu jeter les fondemens de l'univers. Ils admirent l'industrie et l'excellence d'un ouvrier qui a élevé des palais superbes que le vent va dégrader et détruire, et ils font honneur au hasard de la magnificence des cieux; et ils ne veulent pas vous reconnoître dans l'harmonie si constante et si régulière de cet ouvrage immense et superbe, que la révolution des temps et des années a toujours respecté, et respectera jusqu'à la fin. N'est-ce pas assez vous manifester à eux, que de leur montrer tous les jours ces ouvrages admirables de vos mains? Les hommes de tous les siècles et de toutes les nations, instruits par la seule nature, y ont reconnu votre divinité et votre puissance; et l'impie aime mieux démentir tout le genre humain, taxer de crédulité le sentiment universel, et ses premières lumières nées avec lui, de préjugés de l'enfance, que se départir d'une opinion monstrueuse et incompréhensible, à laquelle ses crimes seuls, ces enfans de ténèbres, ont forcé sa raison d'acquiescer, et que ses crimes seuls ont pu rendre vraisemblable.

Si le Seigneur n'avoit montré qu'une fois aux hommes le spectacle magnifique des astres et des cieux, l'impie pourroit y soupçonner du prestige; il pourroit peut-être se persuader que ce sont là de ces jeux du hasard et de la nature, de ces phénomènes passagers qui doivent leur naissance à un concours fortuit de la matière, et qui formés d'eux-mêmes et sans le secours d'aucun être intelligent, nous dispensent de chercher les raisons et les motifs de leur formation et de leur usage. Mais, ô mon Dieu! ce grand spectacle s'offre à nos yeux depuis l'origine des siècles: la succession des jours et des nuits n'a jamais été interrompue, et a toujours eu un cours égal et majestueux, depuis que vous l'avez établie pour la décoration de l'univers et l'utilité des hommes. Le premier jour qui éclaira le monde, publia votre grandeur par la magnificence de ce corps immense de lumière, qui commença à y présider; et il transmit avec son éclat à tous les jours qui devoient suivre, ce langage muet, mais frappant, qui annonce aux hommes la puissance de votre nom et de votre gloire. Les astres qui présidèrent à la première nuit, ont reparu et présidé depuis à toutes les autres, et font passer sans cesse avec eux, par la régularité perpétuelle de leurs mouvemens, la connoissance de la sagesse et de la majesté de l'ouvrier souverain qui les a tirés du néant.

Oui, Seigneur, les peuples les plus grossiers et les plus barbares entendent

le langage des cieux, dont la magnificence publie votre gloire. Vous les avez établis sur nos têtes comme des hérauts célestes, qui ne cessent d'annoncer à tout l'univers la grandeur du roi immortel des siècles: leur silence majestueux parle la langue de tous les hommes et de toutes les nations; c'est une voix entendue partout où la terre nourrit des habitans. *Massillon, Ps. xviii.*

§ 4. *Continuation du même Sujet.*

Il est un Dieu. Les herbes de la vallée et les cèdres de la montagne le bénissent; l'insecte bourdonne ses louanges, l'éléphant le salue au lever du jour; l'oiseau le chante dans le feuillage; la foudre fait éclater sa puissance, et l'océan déclare son immensité. L'homme seul a dit: il n'y a point de Dieu.

Il n'a donc jamais celui-là, dans ses infortunes, levé les yeux vers le ciel, ou dans son bonheur, abaissé ses regards vers la terre? La nature est-elle si loin de lui, qu'il ne l'ait pu contempler, ou la croit-il le simple résultat du hasard? Mais quel hasard a pu contraindre une matière désordonnée et rebelle à s'arranger dans un ordre si parfait.

On pourroit dire que l'homme est *la pensée manifestée de Dieu*, et que l'univers est *son imagination rendue sensible*. Ceux qui ont admis la beauté de la nature comme une preuve d'une intelligence supérieure, auroient dû faire remarquer une chose qui agrandit prodigieusement la sphère des merveilles; c'est que le mouvement et le repos, les ténèbres et la lumière, les saisons, la marche des astres, qui varient les décorations du monde, ne sont pourtant successifs qu'en apparence, et sont permanens en réalité. La scène qui s'efface pour nous, se colore pour un autre peuple; ce n'est pas le spectacle, ce n'est que le spectateur, qui change. Ainsi Dieu a su rendre, dans son ouvrage, la durée *absolue* et la durée *progressive*: la première est placée dans le *temps*; la seconde dans l'*étendue*; par celle-là les grâces de l'univers sont unes, infinies, toujours les mêmes; par celle-ci, elles sont multiples, finies et renouvelées: sans l'une, il n'y eût point eu de grandeur dans la création; sans l'autre, il y eût eu monotonie.

Ici le temps se montre à nous sous un rapport très-nouveau; la moindre de ses fractions devient un *tout complet*; qui comprend tout, et dans lequel toutes choses se modifient, depuis la mort d'un insecte jusqu'à la naissance d'un monde: chaque minute est en soi une petite éternité. Réunissez donc en un même moment, par la pensée, les plus beaux accidens de la nature. Supposez que vous voyez à la fois toutes les heures du jour, et toutes les saisons, un matin de printemps et d'automne, une nuit semée d'étoiles et une nuit couverte de nuages, des prairies émaillées de fleurs, des forêts dépouillées par les frimas, des champs dorés par les moissons, vous aurez alors une idée juste du spectacle de l'univers. N'est-il pas bien prodigieux que tandis que vous admirez ce soleil, qui se plonge sous les voûtes de l'occident, un autre observateur le regarde sortir des régions de l'aurore? Par quelle inconcevable magie, ce vieil astre qui s'endort fatigué et brûlant dans la poudre du soir, est-il en ce moment même ce jeune astre qui s'éveille humide de rosée, dans les voiles blanchissans de l'aube? A chaque moment de la journée le soleil se lève, brille à son zénith et se couche sur le monde; ou plutôt nos sens nous abusent, et il n'y a ni orient, ni midi, ni occident vrai. Tout se réduit à un point fixe, d'où le flambeau du jour fait éclater à la fois trois lumières en une seule substance. Cette triple splendeur est peut-être ce que la nature à de plus beau; car en nous donnant l'idée de la perpétuelle magnificence et de la toute-présence de Dieu, elle nous fait aussi concevoir une image de sa trinité glorieuse.

Conçoit-on ce que seroit une scène de la nature, si elle étoit abandonnée au mouvement de la matière? Les nuages obéissant aux lois de la pesanteur, tomberoient perpendiculairement sur la terre, ou monteroient en pyramide dans les airs; l'instant d'après l'atmosphère seroit trop épaisse ou trop raréfiée pour les organes de la respiration. La lune trop près ou trop loin de nous, tour à tour seroit invisible, tour à tour se montreroit sanglante, couverte de taches énormes, ou remplissant seule de son orbe démesuré tout le dôme céleste. Tout à coup un signe d'été seroit atteint par un signe d'hiver; le bouvier conduiroit les pléiades, et le lion rugiroit dans le verseau. Là, des astres passeroient avec la rapidité de l'éclair; ici, ils sembleroient morts et immobiles. Quelquefois

ils se presseroient en groupes, comme dans la voie lactée, puis disparoissant tous ensemble, ils laisseroient apercevoir les abîmes de l'éternité.

Mais de pareils spectacles n'épouvanteront point les hommes, avant le jour où Dieu lâchant les rênes de l'univers n'aura besoin pour le détruire, que de l'abandonner.

M. de Châteaubriand. Génie du Christianisme.

§ 5. *Démonstration de l'Existence de Dieu.*

1. *Les Preuves métaphysiques de l'Existence de Dieu ne sont pas à la portée de tout le Monde.*

Je ne puis ouvrir les yeux, sans admirer l'art qui éclate dans toute la nature. Le moindre coup d'œil suffit pour apercevoir la main qui fait tout.

Que les hommes accoutumés à méditer les vérités abstraites, et à remonter aux premiers principes, connoissent la divinité par son idée: c'est un chemin sûr pour arriver à la source de toute vérité. Mais plus ce chemin est droit, plus il est rude et inaccessible au commun des hommes qui dépendent de leur imagination.

C'est une démonstration si simple, qu'elle échappe par sa simplicité aux esprits incapables des opérations purement intellectuelles. Plus cette voie de trouver le premier être est parfaite, moins il y a d'esprits capables de la suivre.

2. *Les Preuves morales de l'Existence de Dieu sont à la portée de tout le Monde.*

Mais il y a une autre voie moins parfaite, et qui est proportionnée aux hommes les plus médiocres. Les hommes les moins exercés au raisonnement, et les plus attachés aux préjugés sensibles, peuvent d'un seul regard découvrir celui qui se peint dans tous ses ouvrages. La sagesse et la puissance qu'il a marquées dans tout ce qu'il a fait, se font voir comme dans un miroir à ceux qui ne le peuvent contempler dans sa propre idée. C'est une philosophie sensible et populaire, dont tout homme sans passions et sans préjugés est capable.

3. *Pourquoi si peu de Personnes font attention aux Preuves que la Nature fournit de l'Existence de Dieu.*

Si un grand nombre d'hommes d'un esprit subtil et pénétrant, n'ont jamais trouvé Dieu par ce coup d'œil jeté sur toute la nature, il ne faut pas s'en étonner. Les passions qui les ont agités, leur ont donné des distractions continuelles; ou bien les faux préjugés, qui naissent des passions, ont fermé leurs yeux à ce grand spectacle. Un homme passionné pour une grande affaire, qui emporteroit toute l'application de son esprit, passeroit plusieurs jours dans une chambre en négociation pour ses intérêts, sans regarder ni les proportions de la chambre, ni les ornemens de la cheminée, ni les tableaux qui seroient autour de lui. Tous ces objets seroient sans cesse devant ses yeux, et aucun d'eux ne feroit impression sur lui. Ainsi vivent les hommes. Tout leur présente Dieu, et ils ne le voient nulle part. *Il étoit dans le monde, et le monde a été fait par lui: et cependant ce monde ne l'a point connu.* Ils passent leur vie sans avoir aperçu cette représentation si sensible de la divinité: tant *la fascination du monde obscurcit leurs yeux.* Souvent même ils ne veulent pas les ouvrir, et ils affectent de les tenir fermés, de peur de trouver celui qu'ils ne cherchent pas. Enfin, ce qui devroit le plus servir à leur ouvrir les yeux, ne sert qu'à les leur fermer davantage, je veux dire la constance et la régularité des mouvemens que la suprême sagesse a mis dans l'univers. Saint Augustin dit que ces merveilles se sont *avilies par leur répétition continuelle.* Cicéron parle précisément de même. " A force de voir tous les jours les " mêmes choses, l'esprit s'y accoutume, " aussi bien que les yeux. Il n'admire, " ni n'ose se mettre en aucune manière " en peine de chercher la cause des effets " qu'il voit toujours arriver de la même " sorte: comme si c'étoit la nouveauté, " et non pas la grandeur de la chose " même qui dût nous porter à faire cette " recherche."

4. *Toute la Nature montre l'Existence de son Auteur.*

Mais enfin toute la nature montre l'art infini de son auteur. Quand je parle d'un art, je veux dire un assemblage de moyens choisis tout exprès pour parvenir à une fin précise. C'est un ordre, un arrangement, une industrie, un dessein suivi. Le hasard est tout au contraire une cause aveugle et nécessaire, qui ne

prépare, qui n'arrange, qui ne choisit rien, et qui n'a ni volonté, ni intelligence. Or je soutiens que l'univers porte le caractère d'une cause infiniment puissante et industrieuse. Je soutiens que le hasard, c'est-à-dire le concours aveugle et fortuit des causes nécessaires et privées de raison, ne peut avoir formé ce tout. C'est ici qu'il est bon de rappeler les célèbres comparaisons des anciens.

5. *Belles Comparaisons qui prouvent que la Nature montre l'Existence de son Auteur. Première Comparaison de l'Iliade d'Homère.*

Qui croira que l'Iliade d'Homère, ce poëme si parfait, n'ait jamais été composée par un effort du génie d'un grand poëte, et que les caractères de l'alphabet ayant été jetés en confusion, un coup de pur hasard, comme un coup de dés, ait rassemblé toutes les lettres précisément dans l'arrangement nécessaire pour décrire dans des vers pleins d'harmonie et de variété, tant de grands événemens; pour les placer, et pour les lier si bien tous ensemble; pour peindre chaque objet avec tout ce qu'il a de plus touchant; enfin pour faire parler chaque personne selon son caractère, d'une manière si naïve et si passionnée? Qu'on raisonne, et qu'on subtilise tant qu'on voudra, jamais on ne persuadera à un homme sensé, que l'Iliade n'ait point d'autre auteur que le hasard. Cicéron en disoit autant des Annales d'Ennius; et il ajoutoit que le hasard ne feroit jamais un seul vers, bien loin de faire tout un poëme. Pourquoi donc cet homme sensé croiroit-il de l'univers, sans doute encore plus merveilleux que l'Iliade, ce que son bon sens ne lui permettra jamais de croire de ce poëme? Mais passons à une autre comparaison, qui est de Saint Grégoire de Nazianze.

6. *Seconde Comparaison, tirée du Son des Instrumens.*

Si nous entendions dans une chambre, derrière un rideau, un instrument doux et harmonieux, croirions-nous que le hasard, sans aucune main d'homme, pût avoir formé cet instrument! Dirions-nous que les cordes d'un violon seroient venues d'elles-mêmes se ranger, et s'étendre sur un bois, dont les pièces se seroient collées ensemble, pour former une cavité, avec des ouvertures régulières? Soutiendrions-nous que l'archet formé sans art, seroit poussé par le vent, pour toucher chaque corde si diversement, et avec tant de justesse? Quel esprit raisonnable pourroit douter sérieusement, si une main d'homme toucheroit cet instrument avec tant d'harmonie! Ne s'écrieroit-il pas qu'une main savante le toucheroit? Ne nous lassons point de faire sentir la même vérité.

7. *Troisième Comparaison, tirée d'une Statue.*

Qui trouveroit dans une île déserte et inconnue à tous les hommes, une belle statue de marbre, diroit aussitôt: sans doute il y a eu ici autrefois des hommes; je reconnois la main d'un habile sculpteur; j'admire avec quelle délicatesse il a su proportionner tous les membres de ce corps, pour leur donner tant de beauté, de grâce, de majesté, de vie, de tendresse, de mouvement et d'action.

Que répondroit un homme, si quelqu'un s'avisoit de lui dire: non, un sculpteur ne fit jamais cette statue. Elle est faite, il est vrai, selon le goût le plus exquis, et dans les règles de la perfection: mais c'est le hasard tout seul qui l'a faite. Parmi tant de morceaux de marbre, il y en a eu un qui s'est formé ainsi de lui-même; les pluies et les vents l'ont détaché de la montagne; un orage très-violent l'a jeté tout droit sur ce piédestal, qui s'étoit préparé de lui-même dans cette place. C'est un Apollon parfait comme celui du Belvédère, C'est une Vénus qui égale celle de Médicis. C'est un Hercule qui ressemble à celui de Farnèse. Vous croiriez, il est vrai, que cette figure marche, qu'elle pense, et qu'elle va parler: mais elle ne doit rien à l'art; et c'est un coup aveugle du hasard, qui l'a si bien finie et placée.

8. *Quatrième Comparaison, tirée d'un Tableau.*

Si on avoit devant les yeux un beau tableau qui représentât, par exemple, le passage de la Mer Rouge, avec Moïse, à la voix duquel les eaux se fendent et s'élèvent comme deux murs, pour faire passer les Israélites à pied sec au travers

600047582W

merce, pour se donner mutuellement ce qui leur manque ; et ce besoin est le lien naturel de la société entre les nations : autrement tous les peuples du monde seroient réduits à une seule sorte d'habits et d'alimens ; rien ne les inviteroit à se connoître et à s'entrevoir.

12. *Des Plantes.*

Tout ce que la terre produit, se corrompant, rentre dans son sein, et devient le germe d'une nouvelle fécondité. Ainsi elle reprend tout ce qu'elle a donné, pour le rendre encore. Ainsi la corruption des plantes, et les excrémens des animaux qu'elle nourrit, la nourrissent elle-même, et perfectionnent sa fertilité. Ainsi plus elle donne, plus elle reprend ; et elle ne s'épuise jamais, pourvu qu'on sache, dans sa culture, lui rendre ce qu'elle a donné ; tout sort de son sein, tout y rentre, et rien ne s'y perd. Toutes les semences qui y retournent, se multiplient. Confiez à la terre des grains de blé : en se pourissant ils germent ; et cette mère féconde nous rend avec usure plus d'épis qu'elle n'a reçu de grains. Creusez dans ses entrailles : vous y trouverez la pierre et le marbre pour les plus superbes édifices. Mais qui est-ce qui a renfermé tant de trésors dans son sein, à condition qu'ils se reproduisent sans cesse ? Voyez tant de métaux précieux et utiles, tant de minéraux destinés à la commodité de l'homme.

Admirez les plantes qui naissent de la terre. Elles fournissent des alimens aux sains, et des remèdes aux malades. Leurs espèces et leurs vertus sont innombrables. Elles ornent la terre, elles donnent de la verdure, des fleurs odoriférantes et des fruits délicieux. Voyez-vous ces vastes forêts, qui paroissent aussi anciennes que le monde ? Ces arbres s'enfoncent dans la terre par leurs racines, comme leurs branches s'élèvent vers le ciel. Leurs racines les défendent contre les vents, et vont chercher comme par de petits tuyaux souterrains, tous les sucs destinés à la nourriture de leur tige. La tige elle-même se revêt d'une dure écorce, qui met le bois tendre à l'abri des injures de l'air. Les branches distribuent en divers canaux la sève, que les racines avoient réunie dans le tronc. En été, ces rameaux nous protégent de leur ombre, contre les rayons du soleil. En hiver, ils nourrissent la flamme qui conserve en nous la chaleur naturelle. Leur bois n'est pas seulement utile pour le feu ; c'est une matière douce, quoique solide et durable, à laquelle la main de l'homme donne sans peine toutes les formes qu'il lui plaît, pour les plus grands ouvrages de l'architecture et de la navigation. De plus, les arbres fruitiers, en penchant leurs rameaux vers la terre, semblent offrir leurs fruits à l'homme. Les arbres et les plantes, en laissant tomber leurs fruits, ou leurs graines, se préparent autour d'eux une nombreuse postérité. La plus foible plante, le moindre légume contient en petit volume dans une graine, le germe de tout ce qui se déploie dans les plus hautes plantes, et dans les plus grands arbres. La terre, qui ne change jamais, fait tous ces changemens dans son sein.

13. *De l'Eau.*

Regardons maintenant ce qu'on appelle l'eau. C'est un corps liquide, clair et transparent. D'un côté, il coule, il échappe, il s'enfuit. De l'autre, il prend toutes les formes des corps qui l'environnent, n'en ayant aucune par lui-même. Si l'eau étoit un peu plus raréfiée, elle deviendroit une espèce d'air ; toute la face de la terre seroit sèche et stérile. Il n'y auroit que des animaux volatiles : nulle espèce d'animal ne pourroit nager, nul poisson ne pourroit vivre ; il n'y auroit aucun commerce par la navigation. Quelle main industrieuse a su épaissir l'eau, en subtilisant l'air, et distinguer si bien ces deux espèces de corps fluides ? Si l'eau étoit un peu plus raréfiée, elle ne pourroit plus soutenir ces prodigieux édifices flottans, qu'on nomme vaisseaux. Les corps les moins pesans s'enfonceroient d'abord dans l'eau. Qui est-ce qui a pris le soin de choisir une si juste configuration de parties, et un degré si précis de mouvement, pour rendre l'eau si fluide, si insinuante, si propre à échapper, si incapable de toute consistance : et néanmoins si forte pour porter, et si impétueuse pour entraîner les plus pesantes masses ? Elle est docile ; l'homme la mène, comme un cavalier mène son cheval, sur la pointe des rênes ; il la distribue comme il lui plaît ; il l'élève sur les montagnes escarpées, et se sert de son

poids pour lui faire faire des chutes, qui la font remonter autant qu'elle est descendue. Mais l'homme, qui mène les eaux avec tant d'empire, est à son tour mené par elles. L'eau est une des plus grandes forces mouvantes que l'homme sache employer, pour suppléer à ce qui manque dans les arts les plus nécessaires, par la petitesse et par la foiblesse de son corps. Mais ces eaux, qui nonobstant leur fluidité, sont des masses si pesantes, ne laissent pas de s'élever au-dessus de nos têtes, et d'y demeurer long-temps suspendues. Voyez-vous ces nuages qui volent comme sur les ailes des vents? S'ils tomboient tout à coup par de grosses colonnes d'eau, rapides comme des torrens, ils submergeroient et détruiroient tout dans l'endroit de leur chute, et le reste des terres demeureroit aride. Quelle main les tient dans ces réservoirs suspendus, et ne leur permet de tomber que goutte à goutte, comme si on les distilloit par un arrosoir? D'où vient qu'en certains pays chauds, où il ne pleut presque jamais, les rosées de la nuit sont si abondantes, qu'elles suppléent au défaut de la pluie: et qu'en d'autres pays, tels que les bords du Nil et du Gange, l'inondation régulière des fleuves, en certaines saisons, pourvoit à point nommé aux besoins des peuples, pour arroser les terres? Peut-on s'imaginer des mesures mieux prises, pour rendre tous les pays fertiles?

Ainsi l'eau désaltère non-seulement les hommes, mais encore les campagnes arides: et celui qui nous a donné ce corps fluide, l'a distribué avec soin sur la terre, comme les canaux d'un jardin. Les eaux tombent des hautes montagnes, où leurs réservoirs sont placés. Elles s'assemblent en gros ruisseaux dans les vallées. Les rivières serpentent dans les vastes campagnes, pour les mieux arroser. Elles vont enfin se précipiter dans la mer, pour en faire le centre du commerce à toutes les nations. Cet océan, qui semble mis au milieu des terres pour en faire une éternelle séparation, est au contraire le rendez-vous de tous les peuples, qui ne pourroient aller par terre d'un bout du monde à l'autre, qu'avec des fatigues, des longueurs et des dangers incroyables. C'est par ce chemin sans trace, au travers des abîmes, que l'ancien monde donne la main au nouveau, et que le nouveau prête à l'ancien tant de commodités et de richesses. Les eaux distribuées avec tant d'art, font une circulation dans la terre, comme le sang circule dans le corps humain. Mais, outre cette circulation perpétuelle de l'eau, il y a encore le flux et reflux de la mer. Ne cherchons point les causes de cet effet si mystérieux. Ce qui est certain, c'est que la mer vous porte et reporte précisément aux mêmes lieux, à certaines heures. Qui est-ce qui la fait se retirer, et puis revenir sur ses pas, avec tant de régularité? Un peu plus, un peu moins de mouvement dans cette masse fluide, déconcerteroit toute la nature. Un peu plus de mouvement dans les eaux qui remontent, inonderoit des royaumes entiers. Qui est-ce qui a su prendre des mesures si justes dans des corps immenses? Qui est-ce qui a su éviter le trop, et le trop peu? Quel doigt a marqué à la mer la borne immobile, qu'elle doit respecter dans la suite de tous les siècles, en lui disant: là, vous viendrez briser l'orgueil de vos vagues? Mais ces eaux si coulantes deviennent tout à coup pendant l'hiver dures comme des rochers. Les sommets des hautes montagnes ont même, en tout temps, des glaces et des neiges, qui sont les sources des rivières, et qui, abreuvant les pâturages, les rendent plus fertiles. Ici, les eaux sont douces, pour désaltérer l'homme: là, elles ont un sel qui assaisonne et rend incorruptible nos alimens. Enfin, si je lève la tête, j'apercois dans les nues qui volent au-dessus de nous, des espèces de mers suspendues, pour arrêter les rayons enflammés du soleil, et pour arroser la terre quand elle est trop sèche. Quelle main a pu suspendre sur nos têtes ces grands réservoirs d'eaux? Quelle main prend soin de ne les jamais laisser tomber, que par des pluies modérées?

14. *De l'Air.*

Après avoir considéré les eaux, appliquons-nous à examiner d'autres masses encore plus étendues. Voyez-vous ce qu'on nomme l'air? C'est un corps si pur, si subtil et si transparent, que les rayons des astres, situés dans une distance presque infinie de nous, le percent tout entier, sans peine, et en un seul instant, pour venir éclairer nos yeux. Un peu moins de subtilité dans ce corps fluide nous auroit dérobé le jour, ou ne nous auroit laissé tout au plus qu'une lumière

sombre et confuse, comme quand l'air est plein de brouillards épais. Nous vivons plongés dans des abîmes d'air, comme les poissons dans des abîmes d'eau. De même que l'eau, si elle se subtilisoit, deviendroit une espèce d'air, qui feroit mourir les poissons: l'air, de son côté, nous ôteroit la respiration, s'il devenoit plus épais et plus humide. Alors nous nous noierions dans les flots de cet air épaissi, comme un animal terrestre se noie dans la mer. Qui est-ce qui a purifié avec tant de justesse cet air que nous respirons? S'il étoit plus épais, il nous suffoqueroit, comme s'il étoit plus subtil, il n'auroit pas cette douceur qui fait une nourriture continuelle du dedans de l'homme. Nous éprouverions partout, ce qu'on éprouve sur le sommet des montagnes les plus hautes, où la subtilité de l'air ne fournit rien d'assez humide et d'assez nourrissant pour les poumons. Mais quelle puissance invisible excite et apaise si soudainement les tempêtes de ce grand corps fluide? Celles de la mer n'en sont que les suites. De quel trésor sont tirés les vents qui purifient l'air, qui attiédissent les saisons brûlantes, qui tempèrent la rigueur des hivers, et qui changent en un instant la face du ciel? Sur les ailes de ces vents, volent les nuées d'un bout de l'horizon à l'autre. On sait que certains vents règnent en certaines mers, dans des saisons précises. Ils durent un temps réglé, et il leur en succède d'autres, comme tout exprès, pour rendre les navigations commodes et régulières. Pourvu que les hommes soient patiens, et aussi ponctuels que les vents, ils feront sans peine les plus longues navigations.

15. *Du Feu.*

Voyez-vous ce feu qui paroît allumé dans les astres, et qui répand partout sa lumière? Voyez-vous cette flamme que certaines montagnes vomissent, et que la terre nourrit de soufre dans ses entrailles? Ce même feu demeure paisiblement caché dans les veines des cailloux; et il y attend à éclater, jusqu'à ce que le choc d'un autre corps l'excite, pour ébranler les villes et les montagnes. L'homme a su l'allumer, et l'attacher à tous ses usages, pour plier les plus durs métaux, et pour nourrir avec du bois, jusque dans les climats les plus glacés, une flamme qui lui tienne lieu de soleil, quand le soleil s'éloigne de lui. Cette flamme se glisse subtilement dans toutes les semences. Elle est comme l'âme de tout ce qui vit; elle consume tout ce qui est impur, et renouvelle ce qu'elle a purifié. Le feu prête sa force aux hommes trop foibles. Il enlève tout à coup les édifices et les rochers. Mais veut-on le borner à un usage plus modéré? Il réchauffe l'homme, il cuit les alimens. Les anciens, admirant le feu, ont cru que c'étoit un trésor céleste, que l'homme avoit dérobé aux dieux.

16. *Du Ciel.*

Il est temps d'élever nos yeux vers le ciel. Quelle puissance a construit au-dessus de nos têtes une si vaste et si superbe voûte? Quelle étonnante variété d'admirables objets! C'est pour nous donner un beau spectacle, qu'une main toute-puissante a mis devant nos yeux de si grands et de si éclatans objets. C'est pour nous faire admirer le ciel, dit Cicéron, que Dieu a fait l'homme autrement que le reste des animaux. Il est droit, et lève la tête, pour être occupé de ce qui est au-dessus de lui. Tantôt nous voyons un azur sombre, où les feux les plus purs étincellent. Tantôt nous voyons dans un ciel tempéré, les plus douces couleurs, avec des nuances que la peinture ne peut imiter. Tantôt nous voyons des nuages de toutes les figures et de toutes les couleurs les plus vives, qui changent à chaque moment cette décoration, par les plus beaux accidens de lumière. La succession régulière des jours et des nuits, que fait-elle entendre? Le soleil ne manque jamais, depuis tant de siècles, à servir les hommes, qui ne peuvent se passer de lui. L'aurore, depuis des milliers d'années, n'a pas manqué une seule fois d'annoncer le jour. Elle le commence à point nommé, au moment et au lieu réglé. Le soleil, dit l'écriture, sait où il doit se coucher chaque jour. Par là il éclaire tour à tour les deux côtés du monde, et visite tous ceux auxquels il doit ses rayons. Le jour est le temps de la société et du travail: la nuit, enveloppant de ses ombres la terre, finit tour à tour toutes les fatigues, et adoucit toutes les peines. Elle suspend, elle calme tout; elle répand le silence et le sommeil. En délassant les corps, elle renouvelle les

esprits. Bientôt le jour revient, pour rappeler l'homme au travail, et pour ranimer toute la nature.

17. *Du Soleil.*

Mais outre le cours si constant, qui forme les jours et les nuits, le soleil nous en montre un autre, par lequel il s'approche pendant six mois d'un pôle, et au bout de six mois, revient avec la même diligence sur ses pas, pour visiter l'autre. Ce bel ordre fait qu'un seul soleil suffit à toute la terre. S'il étoit plus grand dans la même distance, il embraseroit tout le monde; la terre s'en iroit en poudre. Si dans la même distance il étoit moins grand, la terre seroit toute glacée et inhabitable. Si dans la même grandeur il étoit plus voisin de nous, il nous enflammeroit. Si dans la même grandeur, il étoit plus éloigné de nous, nous ne pourrions subsister dans le globe terrestre, faute de chaleur. Quel compas, dont le tour embrasse le ciel et la terre, a pris des mesures si justes? Cet astre ne fait pas moins de bien à la partie dont il s'éloigne, pour la tempérer, qu'à celle dont il s'approche, pour la favoriser de ses rayons. Ses regards bienfaisans fertilisent tout ce qu'il voit. Ce changement fait celui des saisons, dont la variété est si agréable. Le printemps fait taire les vents glacés, montre les fleurs, et promet les fruits. L'été donne les riches moissons. L'automne répand les fruits promis par le printemps. L'hiver, qui est une espèce de nuit, où l'homme se délasse, ne concentre tous les trésors de la terre, qu'afin que le printemps suivant les déploie avec toutes les grâces de la nouveauté. Ainsi la nature, diversement parée, donne tour à tour tant de beaux spectacles, qu'elle ne laisse jamais à l'homme le temps de se dégoûter de ce qu'il possède

Mais comment est-ce que le cours du soleil peut être si régulier? Il paroît que cet astre n'est qu'un globe de flamme très-subtile, et par conséquent très-fluide. Qui est-ce qui tient cette flamme, si mobile et si impétueuse, dans les bornes précises d'un globe parfait? Quelle main conduit cette flamme dans un chemin si droit, sans qu'elle s'échappe jamais d'aucun côté? Cette flamme ne tient à rien; et il n'y a aucun corps qui pût ni la guider, ni la tenir assujettie. Elle consumeroit bientôt tout corps qui la tiendroit renfermée dans son enceinte. Où va-t-elle? Qui lui a appris à tourner sans cesse et si régulièrement dans des espaces où rien ne la gêne? Ne circule-t-elle pas autour de nous, tout exprès pour nous servir? Que si cette flamme ne tourne pas, et si au contraire c'est nous qui tournons autour d'elle, je demande d'où vient qu'elle est si bien placée dans le centre de l'univers, pour être comme le foyer, ou le cœur de toute la nature? Je demande d'où vient que ce globe d'une matière si subtile, ne s'échappe jamais d'aucun côté, dans ces espaces immenses qui l'environnent, et où tous les corps, qui sont fluides, semblent devoir céder à l'impétuosité de cette flamme?

Enfin je demande d'où vient que le globe de la terre, qui est si dure, tourne si régulièrement autour de cet astre, dans des espaces où nul corps solide ne le tient assujetti, pour régler son cours? Qu'on cherche, tant qu'on voudra, dans la physique, les raisons les plus ingénieuses pour expliquer ce fait: toutes ces raisons (supposé même qu'elles soient vraies) se tourneront en preuves de la divinité. Plus ce ressort, qui conduit la machine de l'univers, est juste, simple, constant, assuré, et fécond en effets utiles; plus il faut qu'une main très-puissante et très-industrieuse, ait su choisir ce ressort, le plus parfait de tous.

18. *Des Astres.*

Mais regardons encore une fois ces voûtes immenses, où brillent les astres, et qui couvrent nos têtes. Si ce sont des voûtes solides, qui en est l'architecte? Qui est-ce qui a attaché tant de grands corps lumineux, à certains endroits de ces voûtes, de distance en distance? Qui est-ce qui fait tourner ces voûtes si régulièrement autour de nous? Si au contraire les cieux ne sont que des espaces immenses remplis de corps fluides, comme l'air qui nous environne: d'où vient que tant de corps solides y flottent, sans s'enfoncer jamais, et sans se rapprocher jamais les uns des autres? Depuis tant de siècles, que nous avons des observations astronomiques, on est encore à découvrir le moindre dérangement dans les cieux. Un corps fluide donne-t-il un arrangement si constant et si régulier aux corps, qui nagent circulairement dans son enceinte? Mais que signifie cette

multitude presque innombrable d'étoiles ? La profusion avec laquelle la main de Dieu les a répandues sur son ouvrage, fait voir qu'elles ne coûtent rien à sa puissance. Il en a semé les cieux, comme un prince magnifique répand l'argent à pleines mains, ou comme il met des pierreries sur un habit. Que quelqu'un dise, tant qu'il lui plaira, que ce sont autant de mondes, semblables à la terre que nous habitons ; je le suppose pour un moment. Combien doit être puissant et sage, celui qui fait des mondes aussi innombrables que les grains de sable qui couvrent les rivages des mers ; et qui conduit sans peine, pendant tant de siècles, tous ces mondes errans, comme un berger conduit un troupeau ! Si au contraire ce sont seulement des flambeaux allumés, pour luire à nos yeux, dans ce petit globe qu'on nomme la terre : quelle puissance, que rien ne lasse, et à qui rien ne coûte ! Quelle profusion, pour donner à l'homme, dans ce petit coin de l'univers, un spectacle si étonnant !

Mais parmi ces astres, j'aperçois la lune, qui semble partager, avec le soleil, le soin de nous éclairer. Elle se montre à point nommé, avec toutes les étoiles, quand le soleil est obligé d'aller ramener le jour dans l'autre hémisphère. Ainsi la nuit même, malgré ses ténèbres, a une lumière, sombre à la vérité, mais douce et utile. Cette lumière est empruntée du soleil, quoique absent. Ainsi tout est ménagé dans l'univers avec un si bel art, qu'un globe voisin de la terre, et aussi ténébreux qu'elle par lui-même, sert néanmoins à lui renvoyer par réflexion les rayons qu'il reçoit du soleil ; et que ce soleil éclaire, par la lune, les peuples qui ne peuvent le voir, pendant qu'il doit en éclairer d'autres.

Le mouvement des astres, dira-t-on, est réglé par des lois immuables. Je suppose le fait. Mais c'est ce fait même, qui prouve ce que je veux établir. Qui est-ce qui a donné à toute la nature des lois, tout ensemble si constantes et si salutaires ; des lois si simples, qu'on est tenté de croire qu'elles s'établissent d'elles-mêmes, et si fécondes en effets utiles, qu'on ne peut s'empêcher d'y reconnoître un art merveilleux ? D'où nous vient la conduite de cette machine universelle, qui travaille sans cesse pour nous, sans que nous y pensions ? A qui attribuerons-nous l'assemblage de tant de ressorts si profonds et si bien concertés ; et de tant de corps, grands et petits, visibles et invisibles, qui conspirent également pour nous servir ? Le moindre atome de cette machine, qui viendroit à se déranger, démonteroit toute la nature. Les ressorts d'une montre ne sont point liés avec tant d'industrie et de justesse. Quel est donc ce dessein si étendu, si suivi, si beau, si bienfaisant ? La nécessité de ces lois, loin de m'empêcher d'en chercher l'auteur, ne fait qu'augmenter ma curiosité et mon admiration. Il falloit qu'une main, également industrieuse et puissante, mît dans son ouvrage un ordre également simple et fécond, constant et utile. Je ne crains donc pas de dire avec l'écriture, que chaque étoile se hâte d'aller où le Seigneur l'envoie ; et que quand il parle, elles répondent avec tremblement : nous voici. *Ecce adsumus.*

19. *Des Animaux.*

Mais tournons nos regards vers les animaux, encore plus dignes d'admiration que les cieux et les astres. Il y en a des espèces innombrables. Les uns n'ont que deux pieds, d'autres en ont quatre, d'autres en ont un très-grand nombre. Les uns marchent ; les autres rampent ; d'autres volent, marchent, et nagent tout ensemble. Les ailes des oiseaux, et les nageoires des poissons, sont comme des rames, qui fendent la vague de l'air ou de l'eau, et qui conduisent le corps flottant de l'oiseau, ou du poisson, dont la structure est semblable à celle d'un navire. Mais les ailes des oiseaux ont des plumes avec un duvet, qui s'enfle à l'air, et qui s'appesantiroit dans les eaux. Au contraire, les nageoires des poissons ont des pointes dures et sèches, qui fendent l'eau, sans en être imbibées, et qui ne s'appesantissent point quand on les mouille. Certains oiseaux qui nagent, comme les cygnes, élèvent en haut leurs ailes et tout leur plumage, de peur de le mouiller, et afin qu'il leur serve comme de voiles. Ils ont l'art de tourner ce plumage du côté du vent ; et d'aller, comme les vaisseaux, à la bouline, quand le vent ne leur est pas favorable. Les oiseaux aquatiques, tels que les canards, ont aux pattes de grandes peaux, qui s'étendent,

et qui font des raquettes à leurs pieds, pour les empêcher d'enfoncer dans les bords marécageux des rivières.

Parmi ces animaux, les bêtes féroces, telles que les lions, sont celles qui ont les muscles les plus gros aux épaules, aux cuisses et aux jambes : aussi ces animaux sont-ils souples, agiles, nerveux et prompts à s'élancer. Les os de leurs mâchoires sont prodigieux, à proportion du reste de leur corps. Ils ont des dents et des griffes, qui leur servent d'armes terribles, pour déchirer et pour dévorer les autres animaux. Par la même raison, les oiseaux de proie, comme les aigles, ont un bec et des ongles, qui percent tout. Les muscles de leurs ailes sont d'une extrême grandeur, et d'une chair très-dure, afin que leurs ailes aient un mouvement plus fort et plus rapide. Aussi ces animaux, quoique assez pesans, s'élèvent-ils sans peine jusque dans les nues, d'où ils s'élancent, comme la foudre, sur toute proie qui peut les nourrir. D'autres animaux ont des cornes. La plus grande force des uns est dans les reins et dans le cou : d'autres ne peuvent que ruer. Chaque espèce a ses armes offensives et défensives. Leurs chasses sont des espèces de guerres, qu'ils font les uns contre les autres, pour les besoins de la vie. Ils ont aussi leurs règles et leur police. L'un porte, comme la tortue, sa maison dans laquelle il est né : l'autre bâtit la sienne, comme les oiseaux, sur les plus hautes branches des arbres, pour préserver ses petits de l'insulte des animaux qui ne sont point ailés. Il pose même son nid dans les feuillages les plus épais, pour le cacher à ses ennemis. Un autre, comme le castor, va bâtir jusqu'au fond des eaux d'un étang, l'asile qu'il se prépare, et sait élever des digues pour le rendre inaccessible par l'inondation. Un autre, comme la taupe, naît avec un museau si pointu et si aiguisé, qu'il perce en un moment le terrain le plus dur, pour se faire une retraite souterraine. Le renard sait creuser un terrier avec deux issues, pour n'être point surpris, et pour éluder les piéges du chasseur. Les animaux reptiles sont d'une autre fabrique. Ils se plient et replient par les évolutions de leurs muscles ; ils gravissent, ils embrassent, ils serrent, ils accrochent les corps qu'ils rencontrent ; ils se glissent subtilement partout. Leurs organes sont presque indépendans les uns des autres : aussi vivent-ils encore après qu'on les a coupés. Les oiseaux, dit Cicéron, qui ont les jambes longues, ont aussi le cou long à proportion, pour pouvoir abaisser leur bec jusqu'à terre, et y prendre leurs alimens. Le chameau est de même. L'éléphant, dont le cou seroit trop pesant par sa grosseur, s'il étoit aussi long que celui du chameau, a été pourvu d'une trompe, qui est un tissu de nerfs et de muscles, qu'il allonge, qu'il retire, qu'il replie en tous sens, pour saisir les corps, pour les enlever et pour les repousser : aussi les Latins ont-ils appelé cette trompe une main.

Certains animaux paroissent faits pour l'homme. Le chien est né pour le caresser ; pour se dresser comme il lui plaît ; pour lui donner une image agréable de société, d'amitié, de fidélité et de tendresse ; pour garder tout ce qu'on lui confie ; pour prendre à la course beaucoup d'autres bêtes avec ardeur, et pour les laisser ensuite à l'homme, sans en rien retenir. Le cheval et les autres animaux semblables, se trouvent sous la main de l'homme, pour le soulager dans son travail, et pour se charger de mille fardeaux. Ils sont nés pour porter, pour marcher, pour soulager l'homme dans sa foiblesse, et pour obéir à tous ses mouvemens. Les bœufs ont la force et la patience en partage, pour traîner la charrue et pour labourer. Les vaches donnent des ruisseaux de lait. Les moutons ont dans leur toison un superflu, qui n'est pas pour eux, et qui se renouvelle, pour inviter l'homme à les tondre toutes les années. Les chèvres même fournissent un crin long, qui leur est inutile, et dont l'homme fait des étoffes pour se couvrir. Les peaux des animaux fournissent à l'homme les plus belles fourrures, dans les pays les plus éloignés du soleil. Ainsi l'auteur de la nature a vêtu les bêtes selon leur besoin ; et leurs dépouilles servent encore ensuite d'habits aux hommes, pour les réchauffer dans ces climats glacés. Les animaux qui n'ont presque point de poil, ont une peau très-épaisse et très-dure, comme des écailles : d'autres ont des écailles même, qui se couvrent les unes les autres, comme les tuiles d'un toit ; et qui s'entr'ouvrent ou se resserrent, suivant qu'il convient à l'animal de se dilater, ou de se resserrer. Ces peaux et ces écailles servent aux besoins des

hommes. Ainsi dans la nature, non-seulement les plantes, mais encore les animaux, sont faits pour notre usage. Les bêtes farouches même s'apprivoisent, ou du moins craignent l'homme. Si tous les pays étoient peuplés et policés, comme ils devroient l'être, il n'y en auroit point où les bêtes attaquassent les hommes. On ne trouveroit plus d'animaux féroces que dans les forêts reculées, et on les réserveroit pour exercer la hardiesse, la force et l'adresse du genre humain, par un jeu qui représenteroit la guerre, sans qu'on eût jamais besoin de guerre véritable entre les nations. Mais observez que les animaux nuisibles à l'homme sont les moins féconds, et que les plus utiles sont ceux qui se multiplient davantage. On tue incomparablement plus de bœufs et de moutons, qu'on ne tue d'ours et de loups. Il y a néanmoins incomparablement moins d'ours et de loups, que de bœufs et de moutons sur la terre. Remarquez encore, avec Cicéron, que les femelles de chaque espèce ont des mamelles, dont le nombre est proportionné à celui des petits qu'elles portent ordinairement. Plus elles portent de petits, plus la nature leur a fourni de sources de lait pour les allaiter.

Pendant que les moutons font croître leur laine pour nous, les vers à soie nous filent à l'envi de riches étoffes, et se consument pour nous les donner. Ils se font de leur coque une espèce de tombeau, où ils se renferment dans leur propre ouvrage ; et ils renaissent sous une figure étrangère, pour se perpétuer. D'un autre côté, les abeilles vont recueillir avec soin le suc des fleurs odoriférantes, pour en composer leur miel ; et elles le rangent avec un ordre, qui nous peut servir de modèle. Beaucoup d'insectes se transforment tantôt en mouches, et tantôt en vers. Si on les trouve inutiles, on doit considérer que ce qui fait partie du grand spectacle de la nature, et qui contribue à sa variété, n'est point sans usage pour les hommes tranquilles et attentifs. Qu'y a-t-il de plus beau et de plus magnifique, que ce grand nombre de républiques d'animaux si bien policées, et dont chaque espèce est d'une construction différente des autres ? Tout montre combien la façon de l'ouvrier surpasse la vile matière qu'il a mise en œuvre. Tout m'étonne, jusqu'aux moindres mouche-rons. Si on les trouve incommodes, on doit remarquer que l'homme a besoin de quelques peines mêlées avec ses commodités. Il s'amolliroit, il s'oublieroit lui-même, s'il n'avoit rien qui modérât ses plaisirs, et qui exerçât sa patience.

20. *Arrangement admirable de tous les Corps qui composent l'Univers.*

Considérons les merveilles qui éclatent également dans les plus grands corps et dans les plus petits. D'un côté, je vois le soleil, tant de milliers de fois plus grand que la terre ; je le vois qui circule dans des espaces, en comparaison desquels il n'est lui-même qu'un atome brillant. Je vois d'autres astres, peut-être encore plus grands que lui, qui roulent dans d'autres espaces, encore plus éloignés de nous. Au-delà de tous ces espaces, qui échappent déjà à toute mesure, j'aperçois encore confusément d'autres astres, qu'on ne peut plus compter, ni distinguer. La terre où je suis, n'est qu'un point, à proportion de ce tout, où l'on ne trouve jamais aucune borne. Ce tout est si bien arrangé, qu'on n'y pourroit déplacer un seul atome, sans déconcerter toute cette immense machine ; et il se meut avec un si bel ordre, que ce mouvement même en perpétue la variété et la perfection. Il faut qu'une main, à qui rien ne coûte, ne se lasse point de conduire cet ouvrage depuis tant de siècles, et que ses doigts *se jouent de l'univers*, pour parler comme l'écriture.

21. *Merveilles des infiniment Petits.*

D'un autre côté, l'ouvrage n'est pas moins admirable en petit, qu'en grand. Je ne trouve pas moins en petit, une espèce d'infini, qui m'étonne et qui me surmonte. Trouver dans un ciron, comme dans un éléphant, ou dans une baleine, des membres parfaitement organisés ; y trouver une tête, un corps, des jambes, des pieds, formés comme ceux des plus grands animaux. Il y a, dans chaque partie de ces atomes vivans, des muscles, des nerfs, des veines, des artères, du sang, des esprits, des parties rameuses, et des humeurs ; dans ces humeurs, des gouttes composées elles-mêmes de diverses parties, sans qu'on puisse jamais s'arrêter dans cette composition infinie d'un tout si infini.

Le microscope nous découvre dans chaque objet, comme mille objets qui ont échappé à notre connoissance. Com-

bien y a-t-il dans chaque objet, découvert par le microscope, d'autres objets que le microscope lui-même ne peut découvrir? Que ne verrions-nous pas, si nous pouvions subtiliser toujours de plus en plus les instrumens qui viennent au secours de notre vue trop foible et trop grossière? Mais suppléons par l'imagination, à ce qui nous manque du coté des yeux; et que notre imagination elle-même soit une espèce de microscope, qui nous représente en chaque atome mille mondes nouveaux et invisibles: elle ne pourra pas nous figurer sans cesse de nouvelles découvertes dans les petits corps; elle se lassera; il faudra qu'elle s'arrête, qu'elle succombe, et qu'elle laisse enfin, dans le plus petit organe d'un corps, mille merveilles inconnues.

22. *Prière à Dieu.*

O mon Dieu! si tant d'hommes ne vous découvrent point dans ce beau spectacle, que vous leur donnez de la nature entière: ce n'est pas que vous soyez loin de chacun de nous. Chacun de nous vous touche comme avec la main: mais les sens, et les passions qu'ils excitent, emportent toute l'application de l'esprit. Ainsi, Seigneur, votre lumière luit dans les ténèbres: et les ténebres sont si épaisses, qu'elles ne la comprennent pas. Vous vous montrez partout: et partout les hommes distraits négligent de vous apercevoir. Toute la nature parle de vous, et retentit de votre saint nom: mais elle parle à des sourds, dont la surdité vient de ce qu'ils s'étourdissent toujours eux-mêmes. Vous êtes auprès d'eux, et au-dedans d'eux: mais ils sont fugitifs, et errans hors d'eux-mêmes. Ils vous trouveroient, ô douce lumière! ô éternelle beauté, toujours ancienne, et toujours nouvelle! ô fontaine des chastes délices! ô vie pure et bienheureuse de tous ceux qui vivent véritablement! s'ils vous cherchoient au-dedans d'eux-mêmes. Mais les impies ne vous perdent qu'en se perdant. Hélas! vos dons, qui leur montrent la main d'où ils viennent, les amusent jusqu'à les empêcher de la voir. Ils vivent de vous: et ils vivent sans penser à vous; ou plutôt ils meurent auprès de la vie, faute de s'en nourrir. Car quelle mort n'est-ce point de vous ignorer! Ils s'endorment dans votre sein tendre et paternel; et pleins des songes trompeurs qui les agitent pendant leur sommeil, ils ne sentent pas la main puissante qui les porte. Si vous étiez un corps stérile, impuissant et inanimé, tel qu'une fleur qui se flétrit, une rivière qui coule, une maison qui va tomber en ruine, un tableau qui n'est qu'un amas de couleurs, pour frapper l'imagination, ou un métal inutile qui n'a qu'un peu d'éclat; ils vous apercevroient, et vous attribueroient follement la puissance de leur donner quelque plaisir, quoiqu'en effet le plaisir ne puisse venir des choses inanimées, qui ne l'ont pas, et que vous en soyez l'unique source. Si vous n'étiez donc qu'un être grossier, fragile et inanimé; qu'une masse sans vertu; qu'une ombre de l'Etre: votre nature vaine occuperoit leur vanité, vous seriez un objet proportionné à leurs pensées basses et brutales. Mais parce que vous êtes trop au-dedans d'eux-mêmes, où ils ne rentrent jamais, vous leur êtes un Dieu caché. Car ce fond intime d'eux-mêmes, est le lieu le plus éloigné de leur vue, dans l'égarement où ils sont. L'ordre et la beauté que vous répandez sur la face de vos créatures, sont comme un voile qui vous dérobe à leurs yeux malades. Quoi donc! la lumière qui devroit les éclairer, les aveugle; et les rayons du soleil même empêchent qu'ils ne l'aperçoivent. Enfin, parce que vous êtes une vérité trop haute et trop pure, pour passer par les sens grossiers, les hommes, rendus semblables aux bêtes, ne peuvent vous concevoir: comme si l'homme ne connoissoit pas tous les jours la sagesse et la vertu, dont aucun de ses sens néanmoins ne peut lui rendre témoignage; car elles n'ont ni son, ni couleur, ni odeur, ni goût, ni figure, ni aucune qualité sensible. Pourquoi donc, ô mon Dieu! douter plutôt de vous, que de ces autres choses très-réelles et très-manifestes, dont on suppose la vérité certaine, dans toutes les affaires les plus sérieuses de la vie, et lesquelles, aussi bien que vous, échappent à nos foibles sens? O misère! ô nuit affreuse, qui enveloppe les enfans d'Adam! ô monstrueuse stupidité! ô renversement de tout l'homme! L'homme n'a des yeux que pour voir des ombres; et la vérité lui paroît un fantôme. Ce qui n'est rien, est tout pour lui: ce qui est tout, ne lui semble rien. Que vois-je dans toute la nature? Dieu. Dieu partout, et encore Dieu seul. Quand je pense, Seigneur, que tout l'être est en vous, vous épuisez,

et vous engloutissez, ô abîme de vérité! toute ma pensée. Je ne sais ce que je deviens. Tout ce qui n'est point vous, disparoît; et à peine me reste-t-il de quoi me trouver encore moi-même. Qui ne vous voit point, n'a rien vu; qui ne vous goûte point, n'a jamais rien senti. Il est comme s'il n'étoit pas. Sa vie entière n'est qu'un songe. Levez-vous, Seigneur, levez-vous. Qu'à votre face vos ennemis se fondent comme la cire, et s'évanouissent comme la fumée. Malheur à l'âme impie, qui loin de vous est sans Dieu, sans espérance, sans éternelle consolation! Déjà heureuse celle qui vous cherche, qui soupire, et qui a soif de vous! Mais pleinement heureuse celle sur qui rejaillit la lumière de votre face, dont votre main a essuyé les larmes, et dont votre amour a déjà comblé les désirs! Quand sera-ce, Seigneur? O beau jour sans nuage et sans fin, dont vous serez vous-même le soleil, et où vous coulerez au-travers de mon cœur comme un torrent de volupté! A cette douce espérance, mes os tressaillent, et s'écrient: qui est semblable à vous? Mon cœur se fond, et ma chair tombe en défaillance, ô Dieu de mon cœur, et mon éternelle portion!

Fénélon. De l'Existence de Dieu.

§ 6. *Autre Démonstration tirée du Système de l'Univers.*

Voyez, Lucile, ce morceau de terre plus propre et plus orné que les autres terres qui lui sont contiguës; ici, ce sont des compartimens mêlés d'eaux plates et d'eaux jaillissantes; là, des allées en palissade qui n'ont pas de fin et qui vous couvrent des vents du nord; d'un côté, c'est un bois épais qui défend de tous les soleils, et d'un autre, un beau point de vue; plus bas, une Yvette ou un Lignon, qui couloit obscurément entre les saules et les peupliers, est devenu un canal qui est revêtu; ailleurs, de longues et fraîches avenues se perdent dans la campagne, et annoncent la maison qui est entourée d'eaux: vous récrierez-vous, quel jeu du hasard! combien de belles choses se sont rencontrées ensemble inopinément! Non, sans doute, vous direz au contraire, cela est bien imaginé et bien ordonné, il règne ici un bon goût et beaucoup d'intelligence; je parlerai comme vous, et j'ajouterai que ce doit être la demeure de quelqu'un de ces gens chez qui un Nostre va tracer et prendre des alignemens dès le jour même qu'ils sont en place: qu'est-ce pourtant que cette pièce de terre ainsi disposée, et où tout l'art d'un ouvrier habile a été employé pour l'embellir? si même toute la terre n'est qu'un atome suspendn en l'air, et si vous écoutez ce que je vais dire.

Vous êtes placé, ô Lucile! quelque part sur cet atome, il faut donc que vous soyez bien petit, car vous n'y occupez pas une grande place; cependant vous avez des yeux qui sont deux points imperceptibles; ne laissez pas de les ouvrir vers le ciel; qui apercevez-vous quelquefois? la lune dans son plein: elle est belle alors et fort lumineuse, quoique sa lumière ne soit que la réflexion de celle du soleil; elle paroît grande comme le soleil; plus grande que les autres planètes, et qu'aucune des étoiles; mais ne vous laissez pas tromper par les dehors: il n'y a rien au ciel de si petit que la lune, sa superficie est treize fois plus petite que celle de la terre, sa solidité quarante-huit fois, et son diamètre de sept cent cinquante lieues n'est que le quart de celui de la terre: aussi est-il vrai qu'il n'y a que son voisinage qui lui donne une si grande apparence, puisqu'elle n'est guère plus éloignée de nous que de trente fois le diamètre de la terre, ou que sa distance n'est que de cent mille lieues. Elle n'a presque pas même de chemin à faire en comparaison du vaste tour que le soleil fait dans les espaces du ciel, car il est certain qu'elle n'achève par jour que cinq cent quarante mille lieues, ce n'est par heure que vingt-deux mille cinq cents lieues, et trois cent soixante et quinze lieues dans une minute: il faut néanmoins, pour accomplir cette course, qu'elle aille cinq mille six cents fois plus vîte qu'un cheval de poste qui feroit quatre lieues par heure, qu'elle vole quatre-vingts fois plus légèrement que le son, que le bruit par exemple, du canon et du tonnerre, qui parcourt en une heure deux cent soixante et dix-sept lieues.

Mais quelle comparaison de la lune au soleil pour la grandeur, pour l'éloignement, pour la course! vous verrez qu'il n'y en a aucune. Souvenez-vous seulement du diamètre de la terre, il est de trois mille lieues, celui du soleil est cent fois plus grand, il est donc de trois cent mille lieues: si c'est là sa largeur en tout sens, quelle peut être toute sa superfi-

cie? quelle sa solidité? comprenez-vous bien cette étendue, et qu'un million de terres comme la nôtre ne seroient toutes ensemble pas plus grosses que le soleil? quel est donc, direz-vous, son éloignement, si l'on en juge par son apparence? vous avez raison, il est prodigieux; il est démontré qu'il ne peut pas y avoir de la terre au soleil moins de dix mille diamètres de la terre: autrement, moins de trente millions de lieues; peut-être y a-t-il quatre fois, six fois, dix fois plus loin; on n'a aucune méthode pour déterminer cette distance.

Pour aider seulement votre imagination à se la représenter, supposons une meule de moulin qui tombe du soleil sur la terre; donnons-lui la plus grande vitesse qu'elle soit capable d'avoir, celle même que n'ont pas les corps tombant de fort haut; supposons encore qu'elle conserve toujours cette même vitesse, sans en acquérir et sans en perdre; qu'elle parcourt quinze toises par chaque seconde de temps, c'est-à-dire la moitié de l'élévation des plus hautes tours, et ainsi neuf cents toises en une minute; passons-lui mille toises en une minute pour une plus grande facilité; mille toises font une demi-lieue commune; ainsi en deux minutes, la meule fera une lieue, et en une heure elle en fera trente, et en un jour elle fera sept cent vingt lieues; or elle a trente millions à traverser avant que d'arriver à terre, il lui faudra donc quatre mille cent soixante et six jours, qui sont plus d'onze années pour faire ce voyage. Ne vous effrayez pas, Lucile, écoutez-moi; la distance de la terre à Saturne est au moins décuple de celle de la terre au soleil, c'est vous dire qu'elle ne peut être moindre que de trois cents millions de lieues, et que cette pierre emploieroit plus de cent dix ans pour tomber de Saturne en terre.

Par cette élévation de Saturne, élevez vous-même, si vous le pouvez, votre imagination à concevoir quelle doit être l'immensité du chemin qu'il parcourt chaque jour au-dessus de nos têtes; le cercle que Saturne décrit a plus de six cents millions de lieues de diamètre, et par conséquent plus de dix-huit cents millions de lieues de circonférence; un cheval Anglois, qui feroit dix lieues par heure, n'auroit à courir que vingt mille cinq cent quarante-huit ans pour faire ce tour.

Je n'ai pas tout dit, ô Lucile! sur le miracle de ce monde visible; ou, comme vous parlez quelquefois, sur les merveilles du hasard, que vous admettez seul pour la cause premiere de toutes choses; il est encore un ouvrier plus admirable que vous ne pensez. Connoissez le hasard, laissez-vous instruire de toute la puissance de votre Dieu. Savez-vous que cette distance de trente millions de lieues qu'il y a de la terre au soleil, et celle de trois cents millions de lieues de la terre à Saturne, sont si peu de chose, comparées à l'éloignement qu'il y a de la terre aux étoiles, que ce n'est pas même s'énoncer assez juste que de se servir, sur le sujet de ces distances, du terme de comparaison; quelle proportion à la vérité de ce qui se mesure, quelque grand qu'il puisse être, avec ce qui ne se mesure pas? on ne connoît point la hauteur d'une étoile, elle est, si j'ose ainsi parler, *immensurable*, il n'y a plus ni angles, ni sinus, ni parallaxes dont on puisse s'aider: si un homme observoit à Paris une étoile fixe, et qu'un autre la regardât du Japon, les deux lignes qui partiroient de leurs yeux pour aboutir jusqu'à cet astre, ne feroient pas un angle, et se confondroient en une seule et même ligne, tant la terre entière n'est pas espace par rapport à cet éloignement; mais les étoiles ont cela de commun avec Saturne et avec le soleil: il faut dire quelque chose de plus; si deux observateurs, l'un sur la terre, et l'autre dans le soleil, observoient en même temps une étoile, les deux rayons visuels de ces deux observateurs ne formeroient point d'angle sensible: pour concevoir la chose autrement, si un homme étoit situé dans une étoile, notre soleil, notre terre, et les trente millions de lieues qui les séparent, lui paroîtroient un même point: cela est démontré.

On ne sait pas aussi la distance d'une étoile d'avec une autre étoile, quelque voisines qu'elles nous paroissent; les pléiades se touchent presque, à en juger par nos yeux; une étoile paroît assise sur l'une de celles qui forment la queue de la grande ourse, à peine la vue peut-elle atteindre à discerner la partie du ciel qui les sépare, c'est comme une étoile qui paroît double; si cependant tout l'art des astronomes est inutile pour en marquer la distance, que doit-on penser de l'éloignement de deux étoiles, qui en effet paroissent éloignées l'une de l'autre, et à plus forte raison des deux polaires? quelle est donc l'immensité de la

ligne qui passe d'une polaire à l'autre? et que sera-ce que le cercle dont cette ligne est le diamètre? Mais n'est-ce pas quelque chose de plus que de sonder les abîmes, que de vouloir imaginer la solidité du globe, dont ce cercle n'est qu'une section? Serons-nous encore surpris que ces mêmes étoiles, si démesurées dans leur grandeur, ne nous paroissent néanmoins que comme des étincelles? N'admirerons-nous pas plutôt que, d'une hauteur si prodigieuse, elles puissent conserver une certaine apparence, et qu'on ne les perde pas toutes de vue? Il n'est pas aussi imaginable combien il nous en échappe: on fixe le nombre des étoiles, oui, de celles qui sont apparentes; le moyen de compter celles qu'on n'aperçoit point? celles, par exemple, qui composent la voie de lait, cette trace lumineuse qu'on remarque au ciel dans une nuit sereine du nord au midi, et qui, par leur extraordinaire élévation, ne pouvant percer jusqu'à nos yeux pour être vues chacune en particulier, ne font au plus que blanchir cette route des cieux où elles sont placées.

Me voilà donc sur la terre comme sur un grain de sable qui ne tient à rien, et qui est suspendu au milieu des airs: un nombre presque infini de globes de feu d'une grandeur inexprimable et qui confond l'imagination, d'une hauteur qui surpasse nos conceptions, tournent, roulent autour de ce grain de sable, et traversent chaque jour depuis plus de six mille ans les vastes et immenses espaces des cieux. Voulez-vous un autre système, et qui ne diminue rien du merveilleux? La terre elle-même est emportée avec une rapidité inconcevable autour du soleil, le centre de l'univers: je me les représente tous ces globes, ces corps effroyables qui sont en marche; ils ne s'embarrassent point l'un l'autre, ils ne se choquent point, ils ne se dérangent point; si le plus petit d'eux tous venoit à se démentir et à rencontrer la terre, que deviendroit la terre? Tous au contraire sont en leur place, demeurent dans l'ordre qui leur est prescrit, suivent la route qui leur est marquée, et si paisiblement à notre égard, que personne n'a l'oreille assez fine pour les entendre marcher, et que le vulgaire ne sait pas s'ils sont au monde. O économie merveilleuse du hasard! l'intelligence même pourroit-elle mieux réussir? Une seule chose, Lucile, me fait de la peine; ces grands corps sont si précis et si constans dans leurs marches, dans leurs révolutions, et dans tous leurs rapports, qu'un petit animal relégué en un coin de cet espace immense, appelé le monde, après les avoir observés, s'est fait une méthode infaillible de prédire à quel point de leur course tous ces astres se trouveront d'aujourd'hui en deux, en quatre, en vingt mille ans; voilà mon scrupule, Lucile, si c'est par hasard qu'ils observent des règles si invariables, qu'est-ce que l'ordre? qu'est-ce que la règle?

Je vous demanderai même ce que c'est que le hasard: est-il corps? est-il esprit? est-ce un être distingué des autres êtres, qui ait son existence particulière, qui soit quelque part? ou plutôt, n'est-ce pas un mode, ou une façon d'être? Quand une boule rencontre une pierre, l'on dit, c'est un hasard; mais est-ce autre chose que ces deux corps qui se choquent fortuitement? si, par ce hasard ou cette rencontre, la boule ne va plus droit, mais obliquement; si son mouvement n'est plus direct, mais réfléchi; si elle ne roule plus sur son axe, mais qu'elle tournoie et qu'elle pirouette, conclurai-je que c'est par ce même hasard qu'en général la boule est en mouvement? ne soupçonnerai-je pas plus volontiers qu'elle se meut, ou de soi-même, ou par l'impulsion du bras qui l'a jetée? Et parce que les roues d'une pendule sont déterminées l'une par l'autre à un mouvement circulaire d'une telle ou telle vitesse, examinerai-je moins curieusement quelle peut être la cause de tous ces mouvemens, s'ils se font d'eux-mêmes, ou par la force mouvante d'un poids qui les emporte? Mais ni ces roues, ni cette boule n'ont pu se donner le mouvement d'eux-mêmes, ou ne l'ont point par leur nature, s'ils peuvent le perdre sans changer de nature; il y a donc apparence qu'ils sont mus d'ailleurs, et par une puissance qui leur est étrangère: et les corps célestes, s'ils venoient à perdre leur mouvement, changeroient-ils de nature? seroient-ils moins des corps? je ne me l'imagine pas ainsi; ils se meuvent cependant: et ce n'est point d'eux-mêmes et par leur nature: il faudroit donc chercher, ô Lucile! s'il n'y a point hors d'eux un principe qui les fait mouvoir; qui que vous trouviez, je l'appelle Dieu.

Si nous supposions que ces grands corps sont sans mouvement, on ne demanderoit plus à la vérité qui les met en

mouvement; mais on seroit toujours reçu à demander qui a fait ces corps, comme on peut s'informer qui a fait ces roues ou cette boule; et quand chacun de ces grands corps seroit supposé un amas fortuit d'atomes, qui se sont liés et enchaînés ensemble par la figure et la conformation de leurs parties, je prendrois un de ces atomes, et je dirois, qui a créé cet atome? est-il matière? est-il intelligence? a-t-il eu quelque idée de soi-même, avant que de se faire soi-même? il étoit donc un moment avant que d'être; il étoit, et il n'étoit pas tout à la fois: et s'il est auteur de son être et de sa manière d'être, pourquoi s'est-il fait corps plutôt qu'esprit? bien plus, cet atome n'a-t-il point commencé? est-il éternel? est-il infini? ferez-vous un Dieu de cet atome?

La Bruyère, Des Esprits Forts.

§ 7. *Autre Preuve, tirée du mouvement des Corps.*

Tout ce que j'aperçois par les sens est matière, et je déduis toutes les propriétés essentielles de la matière des qualités sensibles qui me la font apercevoir, et qui en sont inséparables. Je la vois tantôt en mouvement et tantôt en repos, d'où j'infère que, ni le repos, ni le mouvement, ne lui sont essentiels; mais le mouvement étant une action, est l'effet d'une cause dont le repos est l'absence. Quand donc rien n'agit sur la matière, elle ne se meut point; et par cela même qu'elle est indifférente au repos et au mouvement, son état naturel est d'être en repos.

J'aperçois dans les corps deux sortes de mouvement, savoir: mouvement communiqué, et mouvement spontané ou volontaire. Dans le premier, la cause motrice est étrangère au corps mu; et dans le second elle est en lui-même. Je ne conclurai pas de là que le mouvement d'une montre, par exemple, est spontané; car si rien d'étranger au ressort n'agissoit sur lui, il ne tendroit point à se redresser, et ne tireroit point la chaîne. Par la même raison, je n'accorderai point, non plus, la spontanéité aux fluides, ni au feu même qui fait leur fluidité.

Vous me demanderez si les mouvemens des animaux sont spontanés; je vous dirai que je n'en sais rien, mais que l'analogie est pour l'affirmative. Vous me demanderez encore comment je sais donc qu'il y a des mouvemens spontanés? je vous dirai que je le sais parce que je le sens. Je veux mouvoir mon bras et je le meus, sans que ce mouvement ait d'autre cause immédiate que ma volonté. C'est en vain qu'on voudroit raisonner pour détruire en moi ce sentiment, il est plus fort que toute évidence; autant vaudroit me prouver que je n'existe pas.

S'il n'y avoit aucune spontanéité dans les actions des hommes, ni dans rien de ce qui se fait sur la terre, on n'en seroit que plus embarrassé à imaginer la première cause de tout mouvement. Pour moi, je me sens tellement persuadé que l'état naturel de la matière est d'être en repos, et qu'elle n'a par elle-même aucune force pour agir, qu'en voyant un corps en mouvement, je juge aussitôt ou que c'est un corps animé, ou que ce mouvement lui a été communiqué. Mon esprit refuse tout acquiescement à l'idée de la matière non organisée, se mouvant d'elle-même, ou produisant quelque action.

Cependant cet univers visible est matière; matière éparse et morte, qui n'a rien dans son tout de l'union, de l'organisation, du sentiment commun des parties d'un corps animé: puisqu'il est certain que nous qui sommes parties, ne nous sentons nullement dans le tout. Ce même univers est en mouvement; et dans ses mouvemens réglés, uniformes, assujettis à des lois constantes, il n'a rien de cette liberté qui paroît dans les mouvemens spontanés de l'homme et des animaux. Le monde n'est donc pas un grand animal qui se meuve de lui-même; il y a donc de ses mouvemens quelque cause étrangère à lui, laquelle je n'aperçois pas; mais la persuasion intérieure me rend cette cause tellement sensible, que je ne puis voir rouler le soleil sans imaginer une force qui le pousse, ou que si la terre tourne, je crois sentir une main qui la fait tourner.

S'il faut admettre des lois générales dont je n'aperçois point les rapports essentiels avec la matière, de quoi serai-je avancé? Ces lois n'étant point des êtres réels, des substances, ont donc quelque autre fondement qui m'est inconnu. L'expérience et l'observation nous ont fait connoître les lois du mouvement. Ces lois déterminent les effets sans montrer les causes; elles ne suffisent point pour expliquer le système du monde et la marche de l'univers. Descartes, avec

des dés formoit le ciel et la terre, mais il ne put donner le premier branle à ces dés, ni mettre en jeu sa force qu'à l'aide d'un mouvement de rotation. Newton a trouvé la loi de l'attraction, mais l'attraction seule réduiroit bientôt l'univers en une masse immobile ; à cette loi, il a fallu joindre une force projectile pour faire décrire des courbes aux corps célestes. Que Descartes nous dise quelle loi physique a fait tourner ses tourbillons ; que Newton nous montre la main qui lança les planètes sur la tangente de leurs orbites.

Les premières causes du mouvement ne sont point dans la matière ; elle reçoit le mouvement et le communique, mais elle ne le produit pas. Plus j'observe l'action et la réaction des forces de la nature agissant les unes sur les autres, plus je trouve que d'effets en effets, il faut toujours remonter à quelque volonté pour première cause ; car supposer un progrès de causes à l'infini, c'est n'en point supposer du tout. En un mot, tout mouvement qui n'est pas produit par un autre, ne peut venir que d'un acte spontané volontaire ; les corps inanimés n'agissent que par mouvement, et il n'y a point de véritable action sans volonté. Voilà mon premier principe. Il y a donc une volonté qui meut tout l'univers et anime la nature.

Comment une volonté produit-elle une action physique et corporelle ? je n'en sais rien, mais j'éprouve en moi qu'elle le produit. Je veux agir et j'agis ; je veux mouvoir mon corps, et mon corps se meut : mais qu'un corps inanimé et en repos, vienne à se mouvoir de lui-même ou produire le mouvement, cela est incompréhensible et sans exemple. La volonté m'est connue par ses actes, non par sa nature. Je connois cette volonté comme cause motrice, mais concevoir la matière productrice du mouvement, c'est ne concevoir absolument rien.

Il ne m'est pas plus possible de concevoir comment ma volonté meut mon corps, que comment mes sensations affectent mon âme. Je ne sais pas même pourquoi l'un de ces mystères a paru plus explicable que l'autre. Quant à moi, soit quand je suis passif, soit quand je suis actif, le moyen d'union des deux substances me paroît absolument incompréhensible. Il est bien étrange qu'on parte de cette incompréhensibilité même pour confondre les deux substances, comme si des opérations de nature si différentes s'expliquoient mieux dans un seul sujet que dans deux.

Le principe que je viens d'établir est obscur, il est vrai, mais enfin il offre un sens, et il n'a rien qui répugne à la raison, ni à l'observation ; en peut-on dire autant du matérialisme ? N'est-il pas clair que si le mouvement étoit essentiel à la matière, il en seroit inséparable, il y seroit toujours en même degré, toujours le même dans chaque portion de matière, il seroit incommunicable, il ne pourroit augmenter ni diminuer, et l'on ne pourroit pas même concevoir la matière en repos. Quand on me dit que le mouvement ne lui est pas essentiel, mais nécessaire, on veut me donner le change par des mots qui seroient plus aisés à réfuter, s'ils avoient un peu plus de sens. Car, ou le mouvement de la matière lui vient d'elle-même, et alors il lui est essentiel : ou s'il lui vient d'une cause étrangère, il n'est nécessaire à la matière qu'autant que la cause motrice agit sur elle : nous rentrons dans la première difficulté.

Les idées générales et abstraites sont la source des plus grandes erreurs des hommes ; jamais le jargon de la métaphysique n'a fait découvrir une seule vérité, et il a rempli la philosophie d'absurdités dont on a honte, sitôt qu'on les dépouille de leurs grands mots. Quand on parle d'une force aveugle répandue dans toute la nature, porte-t-on quelque véritable idée à notre esprit ? On croit dire quelque chose par ces mots vagues de force universelle, de mouvement nécessaire ; et l'on ne dit rien du tout. L'idée du mouvement n'est autre chose que l'idée du transport d'un lieu à un autre, il n'y a point de mouvement sans quelque direction ; car un être individuel ne sauroit se mouvoir à la fois dans tous les sens. Dans quel sens donc la matière se meut-elle nécessairement ? Toute la matière en corps a-t-elle un mouvement uniforme, ou chaque atome a-t-il son mouvement propre ? Selon la première idée, l'univers entier doit former une masse solide et indivisible ; selon la seconde, il ne doit former qu'un fluide épars et incohérent, sans qu'il soit jamais possible que deux atomes se réunissent. Sur quelle direction se fera ce mouvement commun de toute la matière ? Sera-ce en droite ligne, ou circulairement, en haut, en bas, à droite, à

gauche? Si chaque molécule de matière a sa direction particulière, quelles seront les causes de toutes ces directions et de toutes ces différences? Si chaque atome ou molécule de matière ne faisoit que tourner sur son propre centre, jamais rien ne sortiroit de sa place, et il n'y auroit point de mouvement communiqué; encore même faudroit-il que ce mouvement circulaire fût déterminé dans quelque sens. Donner à la matière le mouvement par abstraction, c'est dire des mots qui ne signifient rien; et lui donner un mouvement déterminé, c'est supposer une cause qui le détermine. Plus je multiplie les forces particulières, plus j'ai de nouvelles causes à expliquer, sans jamais trouver aucun agent commun qui les dirige. Loin de pouvoir imaginer aucun ordre dans le concours fortuit des élémens, je n'en puis pas même imaginer le combat, et le chaos de l'univers m'est plus inconcevable que son harmonie. Je comprends que le méchanisme du monde peut n'être pas intelligible à l'esprit humain; mais sitôt qu'un homme se mêle de l'expliquer, il doit dire des choses que les hommes entendent.

Si la matière mue me montre une volonté, la matière mue, selon de certaines lois, me montre une intelligence: c'est mon second principe: Agir, comparer, choisir, sont des opérations d'un être actif et pensant: donc cet être existe. Où le voyez-vous exister, m'allez-vous dire? Non-seulement dans les cieux qui roulent, dans l'astre qui nous éclaire, non-seulement dans moi-même, mais dans la brebis qui paît, dans l'oiseau qui vole, dans la pierre qui tombe, dans la feuille qu'emporte le vent.

Je juge de l'ordre du monde, quoique j'en ignore la fin, parce que pour juger de cet ordre il me suffit de comparer les parties entr'elles, d'étudier leur concours, leurs rapports, d'en remarquer le concert. J'ignore pourquoi l'univers existe *; mais je ne laisse pas de voir comment il est modifié; je ne laisse pas d'apercevoir l'intime correspondance par laquelle les êtres qui le composent se prêtent un secours mutuel. Je suis comme un homme qui verroit pour la première fois une montre ouverte, et qui ne laisseroit pas d'en admirer l'ouvrage, quoiqu'il ne connût pas l'usage de la machine, et qu'il n'eût point vu le cadran. Je ne sais, diroit-il, à quoi le tout est bon: mais je vois que chaque pièce est faite pour les autres; j'admire l'ouvrier dans le détail de son ouvrage, et je suis bien sûr que tous ces rouages ne marchent ainsi de concert, que pour une fin commune qu'il m'est impossible d'apercevoir.

Comparons les fins particulières, les rapports ordonnés de toute espèce, puis écoutons le sentiment intérieur; quel esprit sain peut se refuser à son témoignage; à quels yeux non prévenus l'ordre sensible de l'univers n'annonce-t-il pas une suprême intelligence, et que de sophismes ne faût-il point entasser pour méconnoître l'harmonie des êtres, et l'admirable concours de chaque pièce pour la conservation des autres? Qu'on me parle tant qu'on voudra de combinaisons et de chances; que vous sert de me réduire au silence, si vous ne pouvez m'amener à la persuasion, et comment m'ôteriez-vous le sentiment involontaire qui vous dément toujours malgré moi? si les corps organisés se sont combinés fortuitement de mille manières avant de prendre des formes constantes, s'il s'est formé d'abord des estomacs sans bouches, des pieds sans têtes, des mains sans bras, des organes imparfaits de toute espèce, qui sont péris faute de pouvoir se conserver, pourquoi nul de ces informes essais ne frappe-t-il plus mes regards; pourquoi la nature s'est-elle enfin prescrit des lois auxquelles elle n'étoit pas d'abord assujettie? je ne dois pas être surpris qu'une chose arrive lorsqu'elle est possible, et que la difficulté de l'événement est compensée par la quantité de jets, j'en conviens. Cependant, si l'on me venoit dire que des caractères d'imprimerie, projetés au hasard, ont donné l'Enéide tout arrangée, je ne daignerois pas faire un pas pour aller vérifier le mensonge. Vous oubliez, me dira-t-on, la quantité des jets; mais de ces jets-là combien faut-il que j'en suppose pour rendre la combinaison vraisemblable? pour moi, qui n'en vois qu'un seul, j'ai l'infini à parier contre un, que son produit n'est point l'effet du hasard. Ajoutez que de combinaisons et de chances ne donneront jamais que des produits de même nature, que les élémens combinés, que l'organisation et la vie ne résulteront point d'un jet d'atomes, et qu'un chymiste combinant des mixtes, ne les fera point sentir et penser dans son creuset.

* Par les lumières seules de la raison. *L'Editeur.*

On a fait des livres sur les merveilles de la nature, qui montrent la sagesse de son auteur: mais ces livres seroient aussi gros que le monde, qu'on n'auroit pas épuisé le sujet; et sitôt qu'on veut entrer dans les détails, la plus grande merveille échappe, qui est l'harmonie de l'accord du tout. La seule génération des corps vivans et organisés est l'abîme de l'esprit humain; la barrière insurmontable que la nature a mise entre les diverses espèces, afin qu'elles ne se confondissent pas, montre ses intentions avec la dernière évidence. Elle ne s'est pas contentée d'établir l'ordre, elle a pris des mesures certaines pour que rien ne pût le troubler.

Il n'y a pas un être dans l'univers qu'on ne puisse, à quelque égard, regarder comme le centre commun de tous les autres, autour duquel ils sont tous ordonnés, ensorte qu'ils sont tous réciproquement fins et moyens les uns relativement aux autres. L'esprit se confond et se perd dans cette infinité de rapports, dont pas un n'est confondu, ni perdu dans la foule. Que d'absurdes suppositions pour déduire toute cette harmonie de l'aveugle mécanisme de la matière mue fortuitement. Ceux qui nient l'unité d'intention qui se manifeste dans les rapports de toutes les parties de ce grand tout, ont beau couvrir leur galimatias d'abstractions, de co-ordinations, de principes généraux, de termes emblématiques; quoi qu'ils fassent, il m'est impossible de concevoir un système d'êtres si constamment ordonnés, que je ne conçoive une intelligence qui l'ordonne. Il ne dépend pas de moi de croire que la matière passive et morte a pu produire des êtres intelligens, que ce qui ne pense point a pu produire des êtres qui pensent. Il m'est donc démontré qu'il existe une intelligence suprême qui gouverne ce monde.

J. J. Rousseau. Emile.

§ 8. *Autre Preuve, tirée des Causes finales.*

Croire Dieu et les esprits corporels est une ancienne erreur métaphysique; mais ne croire absolument aucun Dieu, ce seroit une erreur affreuse en morale, une erreur incompatible avec un gouvernement sage.

Newton étoit intimement persuadé de l'existence d'un Dieu, et il entendoit par ce mot non-seulement un Etre infini, tout-puissant, éternel et créateur, mais un maître qui a mis une relation entre lui et ses créatures; car sans cette relation, la connoissance d'un Dieu n'est qu'une idée stérile qui sembleroit inviter au crime, par l'espoir de l'impunité, tout raisonneur né pervers.

Aussi ce grand philosophe fait une remarque singulière à la fin de ses principes. C'est qu'on ne dit point, *mon éternel, mon infini*, parce que ces attributs n'ont rien de relatif à notre nature: mais on dit et on doit dire *mon Dieu*, et par là il faut entendre le maître et le conservateur de notre vie, l'objet de nos pensées.

Plusieurs personnes s'étonneront peut-être, que de toutes les preuves de l'existence de Dieu, celle des causes finales fût la plus forte aux yeux de Newton. Le dessein, ou plutôt les desseins variés à l'infini, qui éclatent dans les plus vastes et dans les plus petites parties de l'univers, font une démonstration, qui à force d'être sensible, en est presque méprisée par quelques philosophes. Mais enfin Newton pensoit que ces rapports infinis, qu'il apercevoit plus qu'un autre, étoient l'ouvrage d'un artisan infiniment habile.

Je ne sais s'il y a une preuve métaphysique plus frappante et qui parle plus fortement à l'homme que cet ordre admirable qui règne dans le monde; et si jamais il y a eu un plus bel argument que ce verset: *Cœli enarrant gloriam Dei.* Aussi Newton n'en apporte point d'autre. Il ne trouvoit point de raisonnement plus convaincant et plus beau en faveur de la Divinité que celui de *Platon*, qui fait dire à un de ses interlocuteurs; vous jugez que j'ai une âme intelligente, parce que vous apercevez de l'ordre dans mes paroles et dans mes actions; jugez donc en voyant l'ordre de ce monde, qu'il y a une âme souverainement intelligente.

Regardez cette étoile: elle est à quinze cents millions de lieues de notre petit globe. Il en part des rayons qui vont faire sur vos yeux deux angles égaux au sommet; ils font les mêmes angles sur les yeux de tous les animaux; ne voilà-t-il pas un dessein marqué? Ne voilà-t-il pas une loi admirable? Or qui fait un ouvrage, sinon un ouvrier? Qui fait des lois, sinon un législateur? Il y a donc un ouvrier, un législateur éternel.

Si la matière quelconque mise en mouvement suffisoit pour produire ce que nous voyons sur la terre, il n'y auroit au-

cune raison pour laquelle de la poussière bien remuée dans un tonneau ne pourroit produire des hommes et des arbres, ni pourquoi un champ semé de blé ne pourroit pas produire des baleines et des écrevisses au lieu de froment. C'est en vain qu'on répondroit que les moules et les filières qui reçoivent les semences s'y opposent; car il en faudra toujours revenir à cette question: pourquoi ces moules, ces filières, sont-elles si invariablement déterminées? Or si aucun mouvement, aucun art ne peut faire venir des poissons au lieu de blé dans un champ, ni des neffles au lieu d'un agneau dans le ventre d'une brebis, ni des roses au haut d'un chêne, ni des soles dans une ruche d'abeilles, &c. Si toutes les espèces sont invariablement les mêmes, ne dois-je pas croire d'abord avec quelque raison que toutes les espèces ont été déterminées par le maître du monde; qu'il y a autant de desseins différens qu'il y a d'espèces différentes, et que de la matière et du mouvement, il ne naîtroit qu'un chaos éternel sans ces desseins.

Vous ne trouvez pas que le Créateur soit bon, parce qu'il y a du mal sur la terre. Mais la nécessité qui tiendroit lieu d'un Etre Suprême seroit-elle quelque chose de meilleur? Dans le système qui admet un Dieu, on n'a que des difficultés à surmonter, et dans tous les autres systèmes, on a des absurdités à devorer.

Il est prouvé qu'il y a plus de bien que de mal dans ce monde, puisqu'en effet peu d'hommes souhaitent la mort; vous avez donc tort de porter des plaintes au nom du genre humain, et plus grand tort encore de renier votre souverain, sous prétexte que quelques-uns de ses sujets sont malheureux.. *Voltaire.*

§ 9. *Nature de Dieu.*

Le Dieu qu'ont toujours servi les Hébreux et les Chrétiens n'a rien de commun avec les divinités pleines d'imperfection, et même de vice, que le reste du monde adoroit. Notre Dieu est un, infini, parfait, seul digne de venger les crimes et de couronner la vertu, parce qu'il est seul la sainteté même.

Il est infiniment au-dessus de cette cause première, et de ce moteur que les philosophes ont connu, sans toutefois l'adorer; ceux d'entr'eux qui ont été le plus loin nous ont proposé un Dieu qui, trouvant une matière éternelle et existante par elle-même, aussi bien que lui, l'a mise en œuvre, et l'a façonnée comme un artisan vulgaire, contraint dans son ouvrage par cette matière, et par ses dispositions qu'il n'a pas faites; sans jamais pouvoir comprendre que, si la matière est d'elle-même, elle n'a pas dû attendre la perfection d'une main étrangère, et que si Dieu est infini et parfait, il n'a eu besoin, pour faire tout ce qu'il vouloit, que de lui-même et de sa volonté toute-puissante. Mais le Dieu de nos pères, le Dieu d'Abraham, le Dieu dont Moïse nous a écrit les merveilles, n'a pas seulement arrangé le monde; il l'a fait tout entier dans la matière et dans la forme. Avant qu'il eût donné l'être, rien ne l'avoit que lui seul. Il nous est représenté comme celui qui fait tout et qui fait tout par la parole, tant à cause qu'il fait tout par raison, qu'à cause qu'il fait tout sans peine, et que pour faire de si grands ouvrages, il ne lui en coûte qu'un seul mot, c'est-à-dire qu'il ne lui en coûte que de le vouloir.

Bossuet, Hist. Un.

§ 10. *Création de l'Univers.*

Moïse nous a enseigné que ce puissant architecte, à qui les choses coûtent si peu, a voulu les faire à plusieurs reprises, et créer l'univers en six jours, pour montrer qu'il n'agit pas avec une nécessité, ou par une impétuosité aveugle comme se le sont imaginé quelques philosophes. Le soleil jette d'un seul coup, sans se retenir, tout ce qu'il a de rayons: mais Dieu qui agit par intelligence et avec une souveraine liberté, applique sa vertu où il lui plaît, et autant qu'il lui plaît: et comme en faisant le monde par sa parole, il montre que rien ne le peine; en le faisant à plusieurs reprises, il fait voir qu'il est le maître de sa matière, de son action, de toute son entreprise, et qu'il n'a en agissant d'autre règle que sa volonté toujours droite par elle-même.

Cette conduite de Dieu nous fait voir aussi que tout sort immédiatement de sa main. Les peuples et les philosophes qui ont cru que la terre mêlée avec l'eau, et aidée, si vous voulez, de la chaleur du soleil avoit produit d'elle-même par sa propre fécondité les plantes et les animaux, se sont trop grossièrement trompés. L'écriture nous a fait entendre que les

élémens sont stériles, si la parole de Dieu ne les rend féconds. Ni la terre, ni l'eau, ni l'air n'auroient jamais eu les plantes ni les animaux que nous y voyons, si Dieu qui en avoit fait et préparé la matière, ne l'avoit encore formée par sa volonté toute-puissante, et n'avoit donné à chaque chose les semences propres pour se multiplier dans tous les siècles.

Ceux qui voient les plantes prendre leur naissance et leur accroissement par la chaleur du soleil, pourroient croire qu'il en est le créateur. Mais l'écriture nous fait voir la terre revêtue d'herbes et de toute sorte de plantes avant que le soleil ait été créé, afin que nous concevions que tout dépend de Dieu seul.

Il a plu à ce grand ouvrier de créer la lumière, avant même que de la réduire à la forme qu'il lui a donnée dans le soleil et dans les astres; parce qu'il vouloit nous apprendre que ces grands et magnifiques luminaires dont on nous a voulu faire des divinités, n'avoient par eux-mêmes, ni la matière précieuse et éclatante dont ils ont été composés, ni la forme admirable à laquelle nous les voyons réduits.

Enfin le récit de la création, tel qu'il est fait par Moïse, nous découvre ce grand secret de la véritable philosophie, qu'en Dieu seul réside la fécondité et la puissance absolue. Heureux, sage, tout-puissant, seul suffisant à lui-même, il agit sans nécessité comme il agit sans besoin; jamais contraint ni embarrassé par sa matière dont il fait ce qu'il veut, parce qu'il lui a donné par sa seule volonté le fond de son être. Par ce droit souverain il la tourne, il la façonne, il la meut sans peine: tout dépend immédiatement de lui; et si selon l'ordre établi dans la nature, une chose dépend de l'autre, par exemple, la naissance et l'accroissement des plantes, de la chaleur du soleil: c'est à cause que ce même Dieu qui a fait toutes les parties de l'univers, a voulu les lier les unes aux autres, et faire éclater sa sagesse par ce merveilleux enchaînement.

Bossuet, Disc. sur l'Hist. Univ.

§ 11. *Au commencement Dieu créa le ciel et la terre.*

Avant que Dieu eût donné l'être, rien ne l'avoit que lui seul. *Il est celui qui est*, c'est-à-dire, l'Etre souverain et éternel, heureux par lui-même, et se suffisant pleinement à lui-même. Lorsqu'il lui plut, selon les desseins éternels de sa bonté, de produire des êtres distingués de lui; il *commença* par *créer*, c'est-à-dire, faire de rien la matière, qui devoit composer cet Univers, dont les principales parties à notre égard sont *le ciel et la terre.* C'étoit-là comme l'ébauche de son ouvrage. Car toute cette matière, comme l'Ecriture le dit de la terre en particulier, étoit d'abord *informe et brute.* Dieu lui donna ensuite l'arrangement et la perfection; et c'est ce qu'on va voir dans l'ouvrage des six jours, où le Créateur prendra plaisir à déployer ses richesses et sa magnificence, et étalera chaque jour à nos yeux une foule de merveilles toutes plus étonnantes les unes que les autres. Rendons-nous attentifs à ce spectacle, le plus beau, le plus surprenant, et le plus utile qu'on puisse proposer à nos réflexions; et nous transportant en esprit au moment de la création de l'Univers, écoutons-en le récit avec les mêmes sentimens d'une religieuse admiration, dont nous aurions été touchés, si, étant présens à ce grand ouvrage, nous eussions vu à chaque parole du Tout-puissant sortir ce nombre infini de créatures si diversifiées et si parfaites.

Dieu dit. La voix ou la parole de Dieu, c'est sa volonté toute-puissante. Il veut; et tout se fait dans le temps, et de la manière qu'il le veut, parce qu'en lui, vouloir et faire, c'est la même chose. *Le Seigneur a fait tout ce qu'il a voulu dans le ciel et dans la terre, dans la mer et dans tous les abîmes.* Quelle idée aurions-nous de la grandeur et de la puissance d'un Roi, qui, pour rendre les grands chemins praticables et aisés, aplaniroit les montagnes, et combleroit les vallées; qui orneroit toutes les villes de son royaume, de temples et de palais magnifiques, et qui rendroit partout l'or et l'argent aussi communs qu'ils étoient à Jérusalem du temps de Solomon? Cependant ce Roi, tout grand qu'il est, que produit-il de nouveau? Ses beaux ouvrages ne sont que l'arrangement de ce qui est déjà fait. D'ailleurs, il peut bien en former le projet; mais l'exécution n'est pas en son pouvoir. Il a besoin que l'esprit et les mains d'une infinité d'hommes viennent à son secours; et ces hommes eux-mêmes ne peuvent rien faire qu'à l'aide des instrumens. Otez à ce puissant Roi tous ces bras et ces

instrûmens; il ne pourra par la force de sa parole, et par l'autorité de son commandement remuer seulement une paille. Mais, vous, Seigneur, *vous avez dit, et tout a été fait; vous avez commandé, et tout a été créé.* Vous donnez à toutes choses le fonds de l'être, aussi-bien que la forme et l'arrangement. Nul autre ne partage avec vous la gloire de vos ouvrages; et vous n'avez besoin que de vous-même pour faire tout ce que vous voulez; parce que votre volonté est efficace et toute-puissante. *Vous êtes digne, Seigneur notre Dieu, de recevoir gloire, honneur et puissance; parce que vous avez créé toutes choses, et que c'est par votre volonté qu'elles subsistent, et qu'elles ont été créées.*

Que la lumière soît. Et la lumière fut. Paroles admirables dans leur simplicité, et qui font sentir beaucoup mieux que les expressions les plus magnifiques, la souveraine puissance du Créateur. Qu'étoit-ce que l'Univers, et quel affreux chaos, lorsqu'il étoit plongé dans les ténèbres! Et quelle beauté, quel éclat reçurent toutes ses parties, lorsque tout d'un coup elles devinrent éclairées, et peintes de mille couleurs! Mais si cette lumière créée qui éclaire les yeux du corps, nous paroît si belle et si aimable, combien l'est plus celui qui en est le Créateur, et qui est lui-même la lumière éternelle de nos âmes; lumière qui n'est mêlée d'aucunes ténèbres; qui ne reçoit ni progrès, ni déclin; inaccessible en elle-même, mais qui se répandant sur nous par miséricorde, se proportionne à nos foibles yeux, et nous découvre tout ce qui est vrai, juste et raisonnable? Car c'est dans cette lumière, et par elle, que nous apercevons les vérités même naturelles, les règles des devoirs, et les principes de justice et d'équité, qui doivent former nos sentimens et notre conduite; de même qu'à la faveur de la lumière créée nous voyons les objets sensibles. Lumière éternelle, je vous adore: j'ouvre à vos rayons mes yeux aveugles: je les ouvre et les baisse tout ensemble, n'osant ni éloigner mes regards de vous, de peur de tomber dans l'erreur et dans les ténèbres; ni aussi les arrêter trop sur cet éclat infini, de peur que *scrutateur* téméraire *de la Majesté, je ne sois ébloui par la gloire.*

Dieu vit que la lumière étoit bonne. Cette parole ne signifie pas que la lumière ait plu à Dieu après qu'il l'eut créée, comme s'il ne l'eût pas connue auparavant; mais seulement qu'il l'a approuvée après l'avoir faite, comme la trouvant entièrement conforme aux règles de sa divine sagesse.

On voudroit peut-être savoir quel étoit le corps lumineux qui éclairoit le monde, puisque ni le soleil, ni la lune, ni les étoiles n'étoient pas encore. Mais le silence du Saint-Esprit sur ce sujet nous apprend à réprimer notre curiosité. Qu'il nous suffise de savoir que, puisque la lumière étoit avant la formation de ces grands corps qui nous éclairent; ni le soleil, ni les étoiles n'en sont pas le principe; que rien n'est lumineux par sa nature, et que tout le devient quand Dieu le veut.

Mézengui, abrégé de l'Hist. de l'anc. Test.

§ 12. *Second Jour.*

Dieu dit: qu'il y ait entre les eaux un firmament, qui sépare les eaux d'avec les eaux. Et Dieu fit le firmament; et il sépara les eaux qui étoient au-dessous du firmament de celles qui étoient au-dessus. Cela se fit ainsi, et Dieu donna au firmament le nom de ciel

Qu'il y ait entre les eaux un Firmament. Le firmament, ou *étendue*, c'est tout cet espace qui s'étend depuis la surface de la terre jusqu'aux étoiles fixes. Les eaux d'au-dessous du firmament, ce sont celles qui appartiennent à la terre, les mers, les rivières, les fontaines, les pluies. Les eaux d'au-dessus nous sont inconnues. Tenons-nous-en à ce que dit l'Ecriture: inutilement tenteroit-on d'aller plus loin.

Dieu donna au Firmament le nom de Ciel. Pour avoir quelque idée de l'étendue du ciel, observons que le soleil qui nous paroît y occuper si peu de place, est un million de fois plus grand que le globe de la terre, dont le circuit est de neuf mille lieues. C'en est déjà assez pour nous faire juger en général de la prodigieuse distance qui est entre le soleil et la terre, et de l'étendue immense des cieux. Mais il est bon d'écouter là-dessus un des plus habiles Astronomes du dernier siècle, qui a examiné quel temps un boulet de canon mettroit à parcourir l'espace de la terre au soleil, et du soleil, aux planètes supérieures, et aux étoiles fixes, en conservant toujours la même vitesse avec laquelle il parcourt les cent premières toises depuis sa sortie du canon. Il est prouvé par plusieurs expériences

que ce boulet fait les cent premières toises en une seconde: c'est la soixantième partie d'une minute, ou un battement d'artère. En continuant donc de se mouvoir avec la même vitesse, il feroit trois lieues en une minute, cent quatre-vingt lieues en une heure, et quatre mille trois cent vingt en un jour. Or cet Auteur, par la connoissance exacte que les principes de l'Astronomie lui donnent de la distance de la terre au soleil, et du soleil aux planètes, trouve qu'il faudroit vingt-cinq ans à ce boulet pour venir du soleil à la terre; cent vingt-cinq ans pour aller du soleil à la planète appellée *Jupiter*; et deux cent cinquante ans pour arriver du soleil à *Saturne*, la plus haute de toutes les planètes.

Mais quelque étonnantes que soient ces distances, elles ne sont rien en comparaison de celles des étoiles fixes. Ces étoiles innombrables, dont plusieurs échappent à notre vue, et qui ne paroissent que des points dans le Firmament, sont autant de soleils par leur grandeur, et par l'éclat de leur lumière. Quel doit donc être leur éloignement, puisque tous ces soleils ensemble éclairent si foiblement la terre où nous habitons? En effet le même Astronome, qui n'a plus de règle absolument certaine pour en mesurer la distance, mais des conjectures appuyées sur de solides raisons, juge que celle de toutes les étoiles fixes, qui est la plus proche de nous, est vingt-sept mille six cent soixante-quatre fois plus éloignée de nous que le soleil. D'où il s'ensuit que le boulet de canon dont nous parlons, partant du soleil, et faisant quatre mille trois cent vingt lieues par jour, emploiroit six cent quatre-vingt onze mille six cent soixante ans, c'est-à-dire, près de sept cent mille ans à arriver jusqu'a cette étoile, laquelle est autant et plus éloignée d'autres étoiles supérieures, que du soleil.

Notre imagination se perd ici, et nos pensées se confondent. Mais concevons par là combien est grand celui qui d'une seule parole a fait de si grandes choses. Que l'homme, qui occupe à peine deux pieds en carré sur la surface de la terre, laquelle n'est elle-même qu'un atome imperceptible dans cet Univers, apprenne à estimer leur juste prix les royaumes, les villes, ses projets, ses ouvrages, et soi-même; et qu'il mette sa grandeur et sa gloire à s'abaisser profondément devant la Majesté de celui dont un Prophète dit: Que toutes les nations ne sont devant lui que comme une goutte d'eau, et la terre qu'elles habitent, que comme un grain de poussière; que tout l'Univers est devant lui comme n'étant point; et que sa puissance et sa sagesse le conduisent, et en règlent tous les mouvemens avec la même facilité qu'une main soutient un poids léger, dont elle se joue plutôt qu'elle n'en est chargée.

Mézengui, ibid.

§ 13. *Troisième Jour.*

Dieu dit: que les eaux qui sont sous le ciel, se rassemblent en un même lieu, et que l'élément aride paroisse. Dieu donna à l'élément aride le nom de terre, et ces eaux qu'il avoit rassemblées, il les appela mers. Il dit alors: que la terre produise de l'herbe verte, qui porte de la graine; et des arbres fruitiers qui portent du fruit, chacun selon son espèce, et qui renferment leur semence en eux-mêmes afin de se reproduire, et cela se fit ainsi.

Que les eaux se rassemblent en un même lieu. Le Prophète, pour exprimer la prompte obéissance de la créature à l'ordre de son Créateur, représente le commandement de Dieu comme une menace terrible, et comme un coup de tonnerre qui fait fuir les eaux tout effrayées. *Les eaux couvroient les plus hautes montagnes: votre voix menaçante les a mises en fuite: au bruit de votre tonnerre elles se sont retirées avec empressement et frayeur.*

Ces eaux qu'il avoit rassemblées, il les appella mers. La même volonté qui les a rassemblées dans ces vastes bassins, les y retient par une loi inviolable. Dans les plus hautes marées du printemps et de l'automne, le reflux ne passe jamais certaines bornes: et dans les plus furieuses tempêtes, lorsque la mer, selon l'expression du Prophète, élevant ses vagues *jusqu'au ciel* avec d'effroyables mugissemens, menace la terre d'une inondation, elle respecte l'ordre de son Créateur, qui lui défend de franchir les barrières qu'on lui oppose, en lui disant: *Tu viendras jusqu'ici; mais tu n'iras pas au-delà, et ce terme brisera l'orgeuil de tes flots.* Cette défense consiste dans la juste et admirable proportion que la Sagesse divine a mise entre la quantité des eaux de la mer, la pression de l'air qui cause le reflux, la hauteur des rivages, et la violence des vents. Si cette

exacte compensation étoit ôtée, et que les eaux, par exemple, fussent en plus grande quantité, ou la pression de l'air plus forte, ou les rivages moins hauts, ou les vents plus violens; tous les pays voisins des mers seroient noyés.

Mézengui, ibid.

Dieu dit encore, *que la terre produise de l'herbe verte qui porte de la graine.* Dieu parle à la terre, comme il parla le premier jour au néant. Elle est aussi peu capable de former une plante, que le néant étoit capable de produire le ciel et la terre. C'est lui-même qui exécute ce qu'il commande; autrement il commanderoit en vain. Car une cause aveugle et insensible, ne sait ce que pense la sagesse même: et une cause, qui n'a par elle-même ni mouvement ni vertu, n'est pas capable d'être le principe d'aucun être, et beaucoup moins d'un être composé d'une infinité de mouvemens et de ressorts.

Il faut donc commencer par réformer une idée fausse, ou plutôt un sentiment confus qui nous porte à croire que des plantes d'une variété infinie, et d'un art inimitable, furent produites par la fécondité de la terre, qui les portoit dans son sein, et qui n'attendoit que le moment de les faire éclore. Dieu seul fit tout en ce premier moment; et il a continué depuis son ouvrage; quoique l'attention des hommes se soit presque toujours bornée à la terre, qui sert plutôt de voile, que de ministre, à sa providence.

A cette seule parole: *que la terre produise de l'herbe verte;* une surface sèche et stérile devient tout d'un coup un paysage diversifié de prairies, de riches vallons, d'agréables collines, de montagnes couvertes de forêts, semé de fleurs de toute espèce, et chargé de fruits de tout genre, et de toutes sortes de goûts.

Mais ne nous livrons pas si fort à la nouveauté, et à la surprise d'un tel spectacle, que nous ne devenions incapables de l'examiner.

La première chose qui me frappe, est le choix que Dieu a fait de la couleur générale qui embellit toutes les plantes qu'il vient de produire. Le vert naissant, dont il les a revêtues, a une telle proportion avec les yeux, qu'on voit bien que c'est la même main qui a coloré la nature, et qui a formé l'homme pour en être spectateur. S'il eût teint en blanc, ou en rouge, toutes les campagnes, qui auroit pu en soutenir l'éclat, ou la dureté? S'il les eût obscurcies par des couleurs plus sombres, qui auroit pu faire ses délices d'une vue si triste et si lugubre? une agréable verdure tient le milieu entre ces deux extrémités; et elle a un tel rapport avec la structure de l'œil, qu'elle le délasse au lieu de le tendre; et qu'elle le soutient et le nourrit au lieu de l'épuiser.

Mais ce que je croyois d'abord n'être qu'une couleur, est une diversité de teintures qui m'étonne. C'est du vert partout: mais ce n'est nulle part le même. Aucune plante n'est colorée comme une autre. Je les approche, je les compare, et je trouve en les comparant que la différence est sensible. Cette surprenante variété, qu'aucun art ne peut imiter, se diversifie encore dans chaque plante, qui est dans son origine, dans son progrès, et dans sa maturité, d'une espèce de vert différent. Et je suis moins surpris, après cette observation, qui augmente mon admiration, que les nuances innombrables d'une même couleur, m'attirent toujours, et ne me rassasient jamais.

De ces observations générales, je passe à une étude particulière des plantes; et outre la variété incompréhensible que je trouve entre elles, pour la figure, l'odeur, le goût, les usages, ou pour la nourriture, ou pour les remèdes, je suis principalement touché de deux choses: de la manière dont chaque plante est pourvue de tout ce qui est nécessaire à sa nature; et de la décence avec laquelle tout y est placé. Je ne vois aucune feuille négligée. L'ordre et la symétrie sont sensibles en tout. Et cela, avec une si prodigieuse fécondité de découpures, d'ornemens, de beautés, que si je n'étois détourné de cette réflexion par d'autres, aussi légitimes et aussi touchantes, elle me fixeroit pour long-temps.

Mais je jette les yeux sur les différentes parties de la terre, pour observer si quelques-unes sont pleinement destituées de la parure qui embellit les autres. Et je vois avec admiration qu'il y a des plantes pour toutes les situations: que les unes ont besoin du soleil, et les autres d'ombre: que les montagnes sont propres aux unes, et les vallons aux autres: que le voisinage de l'eau, et les lieux secs, ont les leurs: que la bruyère et un sable aride se conviennent: qu'il y a une destination visible de chaque plante à chaque terrain. Et je m'affermis de plus en plus dans la pensée, que tout est l'ouvrage

d'un seul ; et que chaque partie n'est si parfaite, que parce qu'elle entre dans le dessein général du Créateur.

Qui porte de la graine. Ceci est encore plus merveilleux, que tout ce que je viens de dire. Car Dieu s'engage par là à conserver les plantes, et il leur donne par un seul mot une espèce d'immortalité. Nous serons étonnés, en examinant la puissance de cette parole : *qui porte de la graine*, qui a mis tant de vertu, de force et d'efficace dans les plus petites graines. Mais comme elles sont ordinairement les suites de la fleur, arrêtons-nous un moment à considérer dans chaque plante la manière dont elle fleurit ; à moins que nous ne préférions d'abord une vue générale d'une campagne fleurie.

Quel émail ! quelles couleurs ! quelles richesses ! mais quelle harmonie et quelle douceur dans leur mélange, et dans les nuances qui les tempèrent ! quel tableau, et par quel maître ? avec quelle profusion les ornemens sont-ils ici prodigués ? de quelle source de beautés, celles que nous voyons sont-elles parties ? quel est en lui-même le principe de tant d'éclat, et d'une parure si riche et si diversifiée ?

Où a-t-il pris le dessein de tant de choses, si nouvelles et si parfaites ? quel modèle a-t-il étudié ? qui lui a fourni tant d'idées, de couleurs et de beautés ? qui a aidé la fertilité de son invention ? et qui a assisté sa sagesse de peur qu'elle ne s'épuisât, et qu'elle ne tombât dans la répétition ?

Mais passons de cette vue générale, à la considération de quelque fleur en particulier ; et cueillons au hasard la première qui nous tombera sous la main, sans nous mettre en peine du choix.

Elle ne vient que d'éclore ; et elle a encore toute sa fraîcheur, et tout son éclat. Y a-t-il parmi les hommes des teintures si vives, et en même-temps si douces ? l'art a-t-il pu inventer des étoffes aussi déliées, et d'un tissu si uni et si délicat ? approchez des feuilles que je tiens, la pourpre même de Salomon : quel cilice grossier en comparaison ! quelle rudesse, quelle interruption dans le tissu, quelle différence dans le coloris !

Mais quand cette fleur seroit moins belle dans chaque partie qu'elle n'est, peut-on imaginer une plus aimable symétrie dans son tout, une plus régulière ordonnance dans ses feuilles, une plus grande justesse dans ses proportions ?

On croiroit, à n'examiner que la sagesse de Dieu, et si je l'ose dire, sa complaisance dans une fleur si parfaite, qu'elle doit toujours durer. Mais du matin au soir, elle sera flétrie. Le lendemain elle sera rôtie du soleil, et un autre jour on la coupera. Que devons-nous donc penser de l'immense océan de beauté, qui en répand à pleines mains sur une herbe, qu'il ne conserve que quelques heures ? que fera-t-il quand il embellira les esprits, lui qui fait briller si noblement le foin destiné aux animaux ? et quel est l'aveuglement du monde, qui compte la beauté, la jeunesse, l'autorité, la gloire humaine, pour des biens solides, sans se souvenir qu'elles ne sont que la fleur passagère d'une herbe, qui ne sera plus, le lendemain !

Il y a néanmoins cette différence, entre une plante qui fleurit, et la gloire du monde, que celle-ci n'est rien, et ne laisse rien : au lieu que l'autre est l'ouvrage de Dieu, et qu'elle finit par la fécondité, dont la graine est le principe.

Examinons l'une de ces graines ; et employons pour cela, non la simple vue, mais les microscopes les plus parfaits. Nous y verrons en petit la plante même : ce qui doit être ses racines : ce qui sera ses feuilles ; ce qui lui servira de tige : ce qui la nourrira pendant qu'elle sera mise dans la terre, avant que d'éclore. Nous irons peut-être jusqu'à découvrir des vestiges de sa future fleur. Mais après cela, tout instrument et toute vue nous abandonnent ; et néanmoins cette graine est vraisemblablement la mère d'une multitude d'autres à l'infini, ou déjà formées, ou ébauchées pour le moins : et chacune de ces graines a ses enveloppes, qui servent à la couvrir et à la défendre. Qui peut suivre par la pensée ces diminutions et ces abrégés, qui renferment non-seulement toutes les plantes, mais aussi toute leur durée en petit ? qui est capable d'aller par l'esprit aussi loin que la divisibilité de la matière ? et qui oseroit sonder la puissance et la sagesse sans bornes de celui, qui, de la matière même, fait des choses si incompréhensibles ?

Selon son espèce. Une autre merveille, qui mérite toute notre attention, est l'immutabilité des graines, et la persévérance des plantes dans leur première nature. Car il paroîtroit qu'étant souvent mêlées avec d'autres dans une même terre, et étant amollies par l'humidité, elles devroient se composer par ce mé-

lange, et prendre mutuellement quelque chose l'une de l'autre.

Mais des plantes d'une odeur forte, d'un goût âcre et pénétrant, conservent les mêmes qualités au milieu d'autres qui en ont de contraires. Une fleur d'une excellente odeur, croît auprès d'une herbe dont l'odeur est désagréable. Et celles qui sont pour nous du poison, ne nuisent point à leurs voisines, qui sont salutaires.

Il faut pour cela que Dieu ait non-seulement connu toutes les parties, tous les sucs, tous les atomes, dont la terre est composée: mais qu'il ait donné à chaque plante des pores et des conduits qui n'admissent que la nourriture convenable à leur nature, et qui fermassent l'entrée aux autres; ou qu'il ait mis dans chacune un laboratoire particulier, qui convertît en un aliment propre, ce que sa racine puiseroit: ou enfin qu'il ait établi un nombre innombrable de lois dans la nature, qui nous sont inconnues, pour conserver chaque plante dans l'état de sa première origine.

Je sais qu'il y en a qui dégénèrent, quand elles sont transportées, ou quand elles ne le sont pas. Mais jamais elles ne se confondent, et ne se mêlent. Et si l'on objectoit sur cela l'expérience des arbres entés par des greffes d'une autre espèce, on prouveroit ce que je dis, au lieu de le combattre: car la greffe est un arbre à part; et le sauvageon un autre; et l'un finit, où l'autre commence.

Il y a un autre sens dans ces paroles, *selon son espèce*, qui a rapport à toutes les plantes qui ne portent point de graine, mais qui se perpétuent par d'autres moyens: les unes par des boutures ou des rejetons; les autres par des traînées qui prennent racine; les autres par des caïeux, qui naissent des anciens ognons; les autres enfin par des moyens qui leur sont propres, et qui sont tous l'accomplissement de cette parole si féconde, et néanmoins si simple: *que la terre produise de l'herbe verte, qui porte de la graine selon son espèce.*

Et des arbres fruitiers qui portent du fruit chacun selon son espèce, et qui renferment leur semence en eux-mêmes, (pour se reproduire) sur la terre. Si Dieu avoit voulu n'accorder à l'homme que des herbes et des légumes, et lui enseigner seulement l'usage du pain, l'homme se seroit trouvé riche, et jamais l'idée d'un arbre chargé de fruits, ne lui seroit venue dans la pensée. Et si Dieu en avoit fait paroître un seul, chargé de figues, par exemple, jamais il ne se seroit formé sur ce modèle, ni la pêche, ni la noix, ni la pomme, ni la cerise. Comme nous ne sommes auteurs de rien, nous n'inventons rien. Nous ne faisons que des composés de ce que nous avons vu, en l'altérant et le défigurant; et nous ne saurions trop nous humilier sous la main de celui qui n'a qu'à l'ouvrir, pour remplir la terre de biens et de richesses; et qui a préparé à l'homme, avant sa naissance, une table magnifiquement servie, en ordonnant à la terre de produire tout ce qui devoit servir à ses délices.

Elle n'étoit auparavant qu'une prairie, ou un jardin potager. Mais elle devient tout d'un coup un immense verger, planté de toutes sortes d'arbres, chargés de toutes sortes de fruits, dont les uns doivent succéder aux autres, selon les saisons; mais qui sont aujourd'hui appelés par un ordre commun, et rendus parfaits à l'instant.

Je considère l'un d'entre eux, portant ses branches courbées jusqu'en terre, sous le poids de fruits excellens dont la couleur et l'odeur annoncent le goût, et dont l'abondance m'étonne. Il me semble que cet arbre me dit, par cette pompe qu'il étale à mes yeux; apprends de moi quelle est la bonté et la magnificence de Dieu, qui m'a formé pour vous. Ce n'est ni pour lui, ni pour moi que je suis si riche. Il n'a besoin de rien: et je ne saurois user de ce qu'il m'a donné. Bénissez-le, et déchargez moi. Rendez-lui grâces; et puisqu'il m'a rendu le ministre de vos délices, devenez-le de ma reconnoissance.

De toutes parts il me semble entendre les mêmes invitations; et à mesure que je m'avance, je découvre toujours de nouveaux sujets de louange et d'admiration. Car à chaque pas, c'est une espèce nouvelle. Ici le fruit est caché au-dedans; là c'est l'amande qui est intérieure, et une chair délicate brille au-dehors des plus vives couleurs. Ce fruit est venu d'une fleur, comme presque tous: mais cette autre si délicieux, n'est point précédé par la fleur, et il naît de l'écorce même du figuier. L'un commence l'été, l'autre le finit. Si l'on ne cueille promptement l'un, il tombe, et se flétrit; si l'on n'attend l'autre, il n'aura jamais de maturité. L'un se garde longtemps, l'autre passe avec rapidité. L'un

rafraîchit, l'autre fortifie. Tout ce que je vois, m'enlève et me ravit.

Mais j'observe que ce sont les arbres foibles, ou de médiocre taille, qui portent les fruits les plus exquis. Plus ils s'élèvent, moins ils me paroissent riches, et moins leurs fruits me conviennent. J'entends cette leçon : et le bois foible de la vigne, de qui j'admire les grappes, me dit en son langage, que les plus merveilleux fruits sont souvent près de terre.

Les autres arbres, qui n'ont que des feuilles, ou des fruits amers, et très-petits, ne sont pas néanmoins inutiles ; et la providence a mis de si heureuses compensations entre les arbres fertiles, et les autres, que dans des occasions il est juste de préférer les stériles aux plus féconds, qui ne sont presque d'aucun usage, ni pour les édifices, ni pour la navigation, ni pour d'autres besoins indispensables.

Tous ces arbres, qui paroissent en un seul jour, et dans un même pays, afin d'instruire l'homme, qui doit bientôt les suivre, sont destinés pour des lieux différens. Les fruits acides, seront plus ordinaires dans les pays chauds, où ils sont plus nécessaires. Les fruits d'un goût plus doux, et plus diversifié, seront plus abondans où la chaleur sera plus modérée. Les arbres pleins de bitume et de poix, seront réservés pour les montagnes long-temps couvertes de neige ; et l'humeur chaude et gluante, qui leur tient lieu de sève, les garantira de la rigueur du froid. Ces derniers seront presque tous armés de piquans, au lieu de feuilles ; et en conservant toujours leur verdure, ils seront une figure de l'immortalité, comme les autres qui se dépouilleront l'hiver pour se revêtir au printemps, seront une image de la résurrection.

Entre les arbres fertiles, il y en aura qui porteront des fruits en deux saisons de l'année, et d'autres uniront ensemble et les saisons différentes, et les années mêmes, en portant tout à la fois des fleurs naissantes, des fruits verts et des fruits mûrs : afin de montrer la souveraine liberté du créateur, qui, en diversifiant les lois de la nature, fait voir qu'il en est le maître, et qu'il peut en tous temps, et de toutes choses, faire également ce qu'il lui plaît.

Il y a bien de l'apparence que Dieu fit naître dans toute la terre, des arbres de quelque espèce : mais que ce ne fut que dans le lieu où il devoit placer Adam, qu'il assembla tous les genres de fruits, et tous les arbres, ou stériles, ou féconds.

Mais soit dans ce lieu, soit dans tout autre, tout ce qui fut produit, fut parfait : et c'est ignorer le dessein de Dieu, que de mesurer la perfection et la maturité de ses ouvrages, sur les dispositions de la terre et des pays, plus ou moins voisins de la lumière et de la chaleur, que le soleil créé le lendemain devoit répandre. Car c'est précisément pour montrer l'indépendance de toutes les productions à l'égard du soleil, que Dieu les a avancées d'un jour, et différé au lendemain le soleil, aussi-bien que la l'une et les étoiles.

Duguet, Ouvrage des Six Jours.

§ 14. *Quatrième Jour.*

Dieu dit : qu'il y ait dans le ciel des corps de lumière qui éclairent la terre ; qui séparent le jour d'avec la nuit ; et qui servent à marquer la distinction des temps et des saisons, des jours et des années. Et cela se fit ainsi. Dieu fit deux grands corps lumineux, qu'il plaça dans le ciel ; l'un plus grand, pour présider au jour ; et l'autre moindre pour présider à la nuit. Il fit aussi les étoiles, et les plaça dans le ciel pour luire sur la terre.

Dieu fit deux grands corps lumineux, &c. Ces deux grands corps sont le Soleil et la Lune. L'Ecriture les appelle ainsi, non selon ce qu'ils sont en eux-mêmes, mais parce qu'ils paroissent tels à nos yeux, et qu'ils répandent sur la terre une plus grande lumière que tous les autres ensemble.

Ce que l'Ecriture raconte ici avec une simplicité digne de celui à qui les plus grandes merveilles ne coûtent rien, les Prophètes qui sont venus depuis, en ont parlé dans les termes les plus magnifiques. *Les cieux*, dit David, *annoncent la gloire de Dieu ; et le firmament publie les ouvrages de ses mains. Chaque jour porte l'ordre au jour qui le suit ; et la nuit marque à la nuit suivante* en quel temps elle doit commencer et finir. *Il n'y a point de peuple, quelque langue qu'il parle, qui n'entende leur voix : le bruit en retentit par toute la terre ; et leurs paroles se font entendre jusqu'aux extrémités du monde. C'est dans les cieux que Dieu a établi la demeure du soleil ; et cet astre à son lever ressemble à un époux qui sort de sa chambre nuptiale. Il part plein d'ardeur d'une extrémité du ciel, pour courir comme un*

géant dans sa carrière; et il continue sa course jusqu'à l'autre, portant en tout lieu la lumière, la chaleur et la fécondité, *sans qu'il y ait rien qui se cache à l'ardeur de ces rayons. Il envoie la lumière,* dit un autre Prophète parlant de Dieu; *et elle part: il l'appelle, et elle lui obéit en tremblant. Les étoiles ont répandu leur lumière, chacune en sa place: il les a appelées, et elles ont répondu: Nous voici; et elles ont pris plaisir à luire pour leur Créateur.* Ce langage si différent de la simplicité de celui de la Genèse, étoit proportionné aux besoins de l'homme. Dieu, pour lui rendre sensibles sa sagesse et sa puissance, n'avoit, ce semble, qu'à exposer devant lui le spectable merveilleux du ciel et des astres. Il ne faut que des yeux pour en être frappé, et un peu de réflexion pour en reconnoître l'auteur. Les lumières qui y brillent de toutes parts, le découvrent. Mais l'homme s'est conduit au milieu d'une si vive lumière, comme un aveugle; et il a été sourd à la voix de toutes les créatures, qui publioient la grandeur de Dieu. Il a vu tous les jours luire sur lui le soleil, et toutes les nuits l'innombrable armée des étoiles former au-dessus de sa tête un camp lumineux, sans y faire aucune attention. C'est pour le tirer de cette espèce d'assoupissement, et pour lui reprocher sa stupidité et son ingratitude, que les Prophètes semblent emprunter le son de la trompette dans les magnifiques descriptions qu'ils font des merveilles de la nature. *Levez les yeux en haut,* lui crie Isaïe, *et regardez. Qui est celui qui a créé toutes ces choses; qui fait marcher avec tant d'ordre l'armée des étoiles, et qui les appelle toutes par leur nom? Il n'y en a pas une qui se dérange, tant est grande sa force et sa puissance.*

Mézengui, ibid.

§ 15. *Cinquième Jour.*

Dieu dit: que les eaux produisent des animaux vivans qui nagent dans l'eau, et des oiseaux qui volent au-dessus de la terre dans l'étendue du ciel.

Dieu commence au cinquième jour à étaler des merveilles d'un genre tout nouveau. L'eau et l'air se trouvent tout d'un coup peuplés d'une multitude innombrable d'êtres animés, en qui l'on voit une variété étonnante de mouvemens qui paroissent libres, et à qui Dieu donne la force, l'industrie, le discernement, la prévoyance, la ruse pour la conservation de leur vie, et la fécondité pour la multiplication de leurs espèces. Les poissons et les oiseaux sont tirés de la même matière, c'est-à-dire, de l'eau, sans néanmoins se ressembler en rien, si ce n'est en ce que Dieu a donné aux uns et aux autres des rames naturelles, qui leur font fendre les eaux et les airs. Les poissons n'ont, ce semble, qu'une tête et une queue: ils sont sans pieds et sans bras: rien ne paroît en eux propre au mouvement. Cependant avec si peu d'organes extérieurs, ils sont plus agiles et plus prompts que s'ils avoient plusieurs mains et plusieurs pieds; et l'usage qu'ils font de leurs queues et de leurs nageoires, les pousse comme des traits, et semble les faire voler. Comme l'eau où ils vivent, ne leur produit point de quoi se nourrir, la principale ressource de ces animaux voraces est dans la force, la violence et la ruse: ils s'attaquent et se dévorent mutuellement, et les petits sont la proie des grands; sans que cette guerre sanglante, et ce cruel acharnement, qui durent depuis l'origine du monde, aient encore détruit aucune de leurs espèces; parce que la Providence qui veille à leur conservation, les multiplie d'une manière si prodigieuse, que ce qui s'en détruit, est toujours fort au-dessous de ce qui sert à les renouveler.

Les oiseaux nous sont plus connus. Qu'on observe la légèreté de leur vol, la douceur de leur chant, l'admirable structure de leurs nids, leur pénible assiduité à couver leurs œufs, leurs tendres soins pour leurs petits; et qu'on fasse attention qu'ils savent toutes ces choses presque en naissant, et qu'ils les observent, chacun dans son espèce, avec une constante uniformité, sans avoir jamais eu de maître, ni vu de modèle; on ne pourra s'empêcher de reconnoître qu'une souveraine intelligence préside à toutes ces opérations; et l'on s'écriera avec le Prophète dans les transports d'une religieuse admiration: *La vue de vos ouvrages, Seigneur, me remplit de joie; et je suis dans le ravissement, en considérant les œuvres de vos mains. O Seigneur, que vos ouvrages sont magnifiques! que vos desseins sont profonds et impénétrables! L'homme hébété et stupide n'y comprend rien, et l'insensé n'y fait aucune réflexion.* Quelle stupidité en effet d'avoir sous les yeux tant de merveilles, et de n'y réfléchir non plus que des enfans! Quelle folie de perdre tant de temps à des lectures ou pernicieuses ou

inutiles ; au lieu de l'employer à lire le grand livre de la Nature, qui est toujours ouvert, où tout nous élève à Dieu, et nous invite à l'adorer et à lui rendre grâces !

Mézengui, ibid.

§ 16. *Sixième Jour.*

Dieu dit : que la terre produise des animaux vivans de toute espèce, des animaux domestiques, des reptiles et des bêtes sauvages.

Dieu, après avoir créé les poissons et les oiseaux, fait sortir de la terre toutes les espèces d'animaux qui doivent la peupler : 1. animaux domestiques destinés à vivre avec l'homme, pour l'aider de leur force ou de leur industrie, le nourrir de leur lait, le vêtir de leur laine : 2. bêtes sauvages, qui habiteront dans les bois et dans les solitudes ; et dont les unes plus paisibles, comme le cerf, se nourriront d'herbes, de grains et de fruits ; les autres plus cruelles, comme le lion et le loup, chercheront à vivre de sang et de carnage : 3. insectes, à qui leur peau tient lieu d'os ; et dont les uns marchent simplement, comme la fourmi et l'araignée ; les autres volent, comme la mouche et le hanneton : 4. reptiles, qui n'ayant point de pieds, s'avancent en allongeant et accourcissant successivement les différentes parties de leur corps, comme le ver ; ou se glissent avec une incroyable vitesse, comme le serpent. Que de prodiges opérés tout-à-la-fois par une seule parole ! Le plus petit insecte que nous foulons aux pieds, et que nous cherchons à détruire, parce qu'il nous incommode, en offre une infinité à notre admiration dans la variété et la délicatesse de ses organes, dans le choix qu'il fait de ce qui lui est utile, dans l'attention à éviter tout ce qui lui est contraire, dans les précautions qu'il prend pour se perpétuer. Un ciron, par exemple, qu'à peine les yeux aperçoivent, a des jambes avec des jointures, puisqu'il marche ; il y a des veines dans ces jambes, du sang dans ces veines, des humeurs dans ce sang, des gouttes dans ces humeurs, des vapeurs dans ces gouttes : les ressorts et les nerfs qui servent aux divers mouvemens de ce petit corps, sont à proportion aussi délicats que ceux du corps humain, dont plusieurs échappent à nos yeux. Cependant le ciron est lui-même un gros animal, si on le compare avec d'autres insectes, dont on découvre des millions à l'aide du microscope dans une quantité presque imperceptible d'une certaine écume. Leur extrême petitesse ne permet presque pas de distinguer leur figure : mais la rapidité de leurs mouvemens démontre qu'ils sont vivans, et parfaitement organisés dans la même proportion que le ciron. Je me perdois tout à l'heure dans l'étendue immense des cieux : maintenant je me perds dans la petitesse inconcevable où la matière peut être réduite. C'est des deux côtés un abîme dont la profondeur m'épouvante ; et dans le transport de mon étonnement, je m'écrie avec le Sage : *Qui sera capable de parler des ouvrages du Seigneur ? Qui pourra pénétrer ses merveilles ? Qui pourra exprimer sa puissance et sa grandeur ? . . . Lorsque l'homme sera à la fin de sa recherche, il trouvera qu'il ne fait que commencer ; et après qu'il s'y sera long-temps appliqué, il ne lui en demeurera qu'un profond étonnement.*

Mais l'homme n'a pas seulement dans la création des poissons, des oiseaux et des animaux terrestres, de quoi admirer : il y trouve encore de quoi s'instruire de ses devoirs. Le Créateur a pris plaisir à les lui montrer dans plusieurs animaux ; et les différens instincts qu'il leur a donnés, sont autant de leçons pour nous, qu'il veut que nous étudions. *J'ai nourri des enfans*, dit-il par l'un de ses Prophètes, *et je les ai élevés ; et après cela ils m'ont méprisé. Le bœuf connoît celui à qui il appartient ; et l'âne, l'étable de son maître : mais Israël ne me connoît point, et mon peuple n'a point d'intelligence.* Un autre Prophète reproche au même peuple d'ignorer ce que savent les oiseaux, et de ne pas discerner les temps propres et favorables, ni les signes qui les prédisent. *Le milan connoît dans le ciel quand son temps est venu : la tourterelle, l'hirondelle, la cigogne savent discerner la saison de leur passage : mais mon peuple n'a point connu le temps du jugement du Seigneur.* Le Sage renvoie *le paresseux à la fourmi, qui n'ayant ni chef, ni maître, ni prince, fait néanmoins sa provision durant l'été, et amasse pendant la moisson de quoi se nourrir.* Et il veut qu'*en considérant sa conduite il apprenne à devenir sage.*

Le même, ibid.

§ 17. *Suite du même Jour.*

L'HOMME.

Jusqu'ici Dieu avoit tout fait en commandant ; mais quand il s'agit de produire

l'homme, Moïse lui fait tenir un nouveau langage : *Faisons l'homme*, dit-il, *à notre image et ressemblance.*

Ce n'est plus cette parole impérieuse et dominante ; c'est une parole plus douce, quoique non moins efficace. Dieu tient conseil en lui-même ; Dieu s'excite lui-même, comme pour nous faire voir que l'ouvrage qu'il va entreprendre surpasse tous les ouvrages qu'il avoit faits jusqu'alors.

Faisons l'homme. Dieu parle en lui-même ; il parle à quelqu'un qui fait comme lui, à quelqu'un dont l'homme est la créature et l'image : il parle à un autre lui-même ; il parle à celui par qui toutes choses ont été faites, à celui qui dit dans son évangile, *tout ce que le Père fait, le Fils le fait semblablement.* En parlant à son Fils, ou avec son Fils, il parle en même temps avec l'Esprit tout-puissant, égal et coéternel à l'un et à l'autre.

C'est une chose inouïe dans tout le langage de l'écriture, qu'un autre que Dieu ait parlé de lui-même en nombre pluriel ; *faisons.* Dieu même dans l'écriture, ne parle ainsi que deux ou trois fois, et ce langage extraordinaire commence à paroître lorsqu'il s'agit de créer l'homme.

Quand Dieu change de langage et en quelque façon de conduite, ce n'est pas qu'il change en lui-même, mais il nous montre qu'il va commencer, suivant des conseils éternels, un nouvel ordre de choses.

Ainsi l'homme si fort élevé au-dessus des autres créatures dont Moïse nous avoit décrit la génération, est produit d'une façon toute nouvelle. La Trinité commence à se déclarer, en faisant la créature raisonnable dont les opérations intellectuelles sont une image imparfaite de ces éternelles opérations, par lesquelles Dieu est fécond en lui-même.

La parole de conseil dont Dieu se sert, marque que la créature qui va être faite, est la seule qui peut agir par conseil et par intelligence. Toute le reste n'est pas moins extraordinaire. Jusque-là nous n'avions point vu dans l'histoire de la Genèse, le doigt de Dieu appliqué sur une matière corruptible. Pour former le corps de l'homme, lui-même prend de la terre ; et cette terre arrangée sous une telle main reçoit la plus belle figure qui eût encore paru dans le monde. L'homme a la taille droite, la tête élevée, les regards tournés vers le ciel : et cette conformation qui lui est particulière, lui montre son origine et le lieu où il doit tendre.

Cette attention particulière, qui paroît en Dieu quand il fait l'homme, nous montre qu'il a pour lui un égard particulier, quoique d'ailleurs tout soit conduit immédiatement par sa sagesse.

Mais la manière dont il produit l'âme, est beaucoup plus merveilleuse ; il ne la tire point de la matière ; il l'inspire d'en-haut ; c'est un souffle de vie qui vient de lui-même.

Quand il créa les bêtes, il dit, *que l'eau produise les poissons* ; et il créa de cette sorte les monstres marins et toute âme vivante et mouvante qui devoit remplir les eaux. Il dit encore, *que la terre produise toute âme vivante, et les bêtes à quatre pieds, et les reptiles.*

C'est ainsi que devoient naître ces âmes vivantes d'une vie brute et bestiale, à qui Dieu ne donne pour toute action que des mouvemens dépendans du corps. Dieu les tire du sein des eaux et de la terre ; mais cette âme dont la vie devoit être une imitation de la sienne, qui devoit vivre comme lui, de raison et d'intelligence ; qui lui devoit être unie en le contemplant et en l'aimant, et qui pour cette raison étoit faite à son image, ne pouvoit être tirée de la matière. Dieu en façonnant la matière, peut bien former un beau corps ; mais en quelque sorte qu'il la tourne et la façonne, jamais il n'y trouvera son image et sa ressemblance. L'âme faite à son image, et qui peut être heureuse en le possédant, doit être produite par une nouvelle création : elle doit venir d'en haut, et c'est ce que signifie *ce souffle de vie*, que Dieu tire de sa bouche.

Souvenons-nous que Moïse propose aux hommes charnels par des images sensibles des vérités pures et intellectuelles. Ne croyons pas que Dieu souffle à la manière des animaux. Ne croyons pas que notre âme soit un air subtil, ni une vapeur déliée. Le souffle que Dieu inspire, et qui porte en lui-même l'image de Dieu, n'est ni air ni vapeur. Ne croyons pas que notre âme soit une portion de la nature divine, comme l'ont rêvé quelques philosophes. Dieu n'est pas un tout qui se partage. Quand Dieu auroit des parties, elles ne seroient pas faites. Car le Créateur, l'être incréé ne seroit pas composé de créatures. L'âme est faite, et tellement faite, qu'elle n'est

rien de la nature divine; mais seulement une chose faite à l'image et ressemblance de la nature divine; une chose qui doit toujours demeurer unie à celui qui l'a formée: c'est ce que veut dire ce souffle divin; c'est ce que nous représente cet esprit de vie.

Bossuet, ibid.

§ 18. *Continuation du même Sujet.*

C'est ainsi que Dieu créa l'homme à son image, il le créa à l'image de Dieu; et après l'avoir formé, il le mit dans le paradis terrestre. C'étoit un jardin délicieux, où Dieu avoit fait produire à la terre toutes sortes d'arbres beaux à la vue, et qui portoient d'excellens fruits. L'arbre de vie étoit au milieu, avec l'arbre de la science du bien et du mal. Dieu mit l'homme dans ce jardin, afin qu'il le cultivât et qu'il le gardât, et il lui fit ce commandement: Mangez du fruit de tous les arbres de ce jardin; mais ne mangez point du fruit de l'arbre de la science du bien et du mal.. Car aussitôt que vous en aurez mangé, vous mourrez certainement.

Dieu créa l'homme à son image: il le créa à l'image de Dieu. Cette répétition nous montre et la vérité, et la dignité d'une telle image, où Dieu a pris plaisir à rassembler divers traits qui représentent admirablement la simplicité de sa nature, la Trinité de ses personnes, et l'Incarnation de son Fils unique.

Dieu est esprit, et notre âme est esprit. Elle vit, comme lui, de connoissance et d'amour: et quoique la connoissance ne soit pas l'amour, et que la connoissance et l'amour ne soient pas précisément l'être et la substance de l'âme; ces trois choses néanmoins, l'être, la pensée et l'amour ne sont qu'une seule et même âme. Ainsi (autant qu'il peut se trouver de rapport entre Dieu et l'homme) Dieu se connoît et s'aime: sa connoissance ou sa pensée est son Fils, conçu en lui et engendré de toute éternité: son amour est le Saint-Esprit. L'une de ces trois personnes n'est pas l'autre, et néanmoins elles ne sont toutes trois qu'un seul Dieu.

L'Incarnation, qui est l'union ineffable et incompréhensible de Dieu et de l'homme en la personne de Jésus-Christ, nous est montrée dans l'union de l'âme et du corps. Notre âme d'une nature spirituelle et incorruptible, a un corps corruptible qui lui est uni; et de l'union de l'un et de l'autre résulte un tout, qui est l'homme, esprit et corps tout ensemble, incorruptible et corruptible, intelligent et purement brute. Ainsi le Verbe divin s'unissant au Fils de Marie, devient par cette union un seul Jésus-Christ, vrai Dieu et vrai homme; engendré dans l'éternité, et né dans le temps; tout-puissant, et environné de foiblesse; souverainement heureux, et chargé de toutes nos misères; toujours vivant dans le sein du Père, et mort sur la croix pour nous sauver. Il n'est pas donné à tous de bien entendre ces sublimes vérités, ni de voir en eux-mêmes cette merveilleuse image des choses divines, que saint Augustin et les autres Pères ont cru si certaine. La plupart des hommes gouvernés par les sens, ne se connoissent pas eux-mêmes: ils ignorent les richesses qu'ils portent dans le fond de leur nature; et il n'y a que des yeux épurés qui puissent les apercevoir. Mais pour peu que nous entrions dans ce secret, et que nous sachions remarquer en nous l'image des deux mystères, qui sont le fondement de notre foi, c'en est assez pour nous élever au-dessus de tout; et rien de mortel ne pourra plus nous toucher.

L'arbre de vie étoit au milieu. Cet arbre étoit ainsi appelé, parce que Dieu y avoit attaché la vertu de conserver à l'homme la vie, la santé et la vigueur. Il se seroit nourri des autres fruits pour vivre chaque jour; mais pour prévenir ou réparer les pertes insensibles qui affoiblissent les principes de la vie, il auroit mangé du fruit de cet arbre.

Avec l'arbre de la science du bien et du mal. C'est ainsi que Dieu le nomma, prévoyant le funeste effet qu'il devoit produire, et qu'on verra dans la suite.

Afin qu'il le cultivât. La culture de ce jardin n'étoit pas pour l'homme innocent un travail rude et pénible, puisque la terre produisoit tout d'elle-même; mais une occupation douce et tranquille, dont il auroit tiré à tous momens des sujets d'admirer et de louer la puissance, la sagesse, et la bonté du Créateur. *Et qu'il le gardât*; non contre la violence étrangère, qui n'étoit point alors à craindre; mais pour lui-même, en se rendant digne par sa fidélité envers Dieu, d'y mener toujours une vie heureuse.

Ne mangez point du fruit de l'arbre de la science du bien et du mal. L'homme pouvoit donc manger, ou ne pas manger

de ce fruit. Ainsi ce commandement nous découvre en lui une nouvelle perfection, et un nouveau trait de ressemblance avec Dieu : c'est le libre arbitre, c'est-à-dire, le pouvoir d'agir s'il veut, et de n'agir pas s'il ne veut pas. Dieu s'aime nécessairement : mais il est souverainement libre à l'égard de tout le reste. Il peut faire ou ne pas faire au-dehors ce qu'il lui plaît. Il a fait le monde parce qu'il l'a voulu ; il pouvoit ne le pas faire, s'il eût voulu, parce qu'il n'a besoin de rien, et que rien ne lui est nécessaire que lui-même. C'est de ce modèle que l'homme porte l'auguste empreinte. Il s'aime, et désire essentiellement d'être heureux : hors cela tout lui est égal et indifférent. Il est fixé, comme Dieu, sur un point unique, et libre sur tout le reste. Etre heureux est sa fin dernière, à laquelle il tend nécessairement de tout le poids de sa volonté. Mais il a le choix des moyens ; et entre une infinité de routes qui conduisent, ou qui paroissent conduire à la félicité, il peut prendre ou laisser celle qu'il lui plaît. Tout ce qu'il fait avec connoissance, et de propos délibéré, il le fait parce qu'il le veut : il ne le feroit pas s'il ne vouloit, et ce qu'il veut dans ce moment, il pouvoit ne le pas vouloir, rien n'étant plus au pouvoir de l'homme que ses volontés. Mais tout ce qui est créé, se sent du néant d'où il a été tiré. Adam, tout parfait qu'il étoit, et orné de dons si excellens, avoit dans son libre arbitre un trait défectueux ; c'étoit le pouvoir de se porter au mal, et de se rendre malheureux en devenant désobéissant et rebelle ; et le commandement de Dieu l'en avertit, afin qu'il veille sur lui-même, et que se souvenant de son néant, il évite de se perdre par l'orgueil.

Ne mangez point, &c. Car aussitôt que vous en aurez mangé, vous mourrez certainement. L'homme est libre : mais sa liberté n'est pas une indépendance. Il a un maître à qui il doit être soumis ; et c'est pour lui faire sentir sa dépendance, et éprouver sa soumission, que Dieu lui fait un commandement, dont toutes les circonstances méritent d'être remarquées : commandement émané de l'autorité souveraine du Créateur, à laquelle il est juste que la créature obéisse ; commandement très-aisé à observer, puisqu'il ne s'agit que de s'abstenir du fruit d'un seul arbre, dans un jardin où l'on a une permission expresse d'user de tous les autres ; commandement enfin accompagné de la plus terrible menace qu'on puisse faire à l'homme, qui est la peine de mort. O que l'homme sera coupable, s'il le transgresse !

Mézengui, ibid.

§ 19. *Continuation du même Sujet.*

LA FEMME.

Parmi toutes les différentes créatures, Adam ne trouvoit point d'aide qui fût semblable à lui. Et Dieu dit : il n'est point à propos que l'homme soit seul : faisons-lui une aide semblable à lui. Dieu donc envoya à l'homme un profond sommeil ; et pendant qu'il étoit endormi, il tira une de ses côtes, dont il forma la femme, qu'il amena à Adam : et Adam dit en la voyant, VOILA L'OS DE MES OS ET LA CHAIR DE MA CHAIR. *Dieu bénit ensuite l'homme et la femme, et leur dit : Croissez et multipliez, peuplez la terre et qu'elle vous soit assujettie.*

Adam ne trouvoit point d'aide qui fut semblable à lui. Avant que d'avoir vu tous les animaux que Dieu avoit créés, Adam pouvoit douter s'il ne s'en trouveroit pas quelqu'un de même nature que lui. Il reconnut dans l'exacte revue qu'il en fit, qu'il n'y en avoit pas un seul avec qui il pût vivre en société. Il remarquoit dans plusieurs des vestiges admirables de la sagesse de Dieu, et une imitation de la raison, qui l'étonnoit ; mais il n'y voyoit ni raison, ni sagesse, ni sentiment de vertu : tout ce qu'ils paroissoient avoir d'industrie, ne regardoit que le corps. En un mot, aucun ne lui ressembloit ; et il étoit aussi seul avec tous les animaux dont Dieu l'avoit établi le maître, qu'il l'auroit été, s'il n'avoit eu pour compagnie que les rochers et les forêts.

Faisons-lui une aide semblable à lui. Ce n'étoit pas seulement pour la propagation du genre humain que Dieu voulut donner à l'homme un aide qui lui ressemblât. Ce qu'il avoit principalement en vue, étoit de lui associer un témoin et un compagnon des devoirs d'adoration et de reconnoissance, auxquels il étoit obligé envers son Créateur. Aucun des animaux ne pouvoit y prendre part. Il falloit à l'homme né pour la société, quelqu'un qui entrât dans ses sentimens ; qui secondât son zèle et sa reconnoissance pour Dieu, et qui par l'union des cœurs, et la conformité des vues et des pensées, formât avec lui une sainte harmonie,

pour célébrer les louanges de leur maître commun. C'est-là le plus important devoir de la femme à l'égard du mari, comme c'est l'une des principales fins de l'institution du mariage.

Pour cette fois voilà l'os de mes os, et la chair de ma chair. Adam parle ainsi par un mouvement d'admiration et de reconnoissance; Dieu lui ayant fait connoître à son réveil que celle qu'il lui donnoit pour compagne, étoit non-seulement semblable à lui, mais tirée de lui, et qu'elle faisoit partie de lui-même. C'est pourquoi il ajoute: *L'homme donc quittera son père et sa mère pour s'attacher à sa femme; et ils ne seront tous deux qu'une seule chair.* Telle est la sainte union du mariage, la plus intime qui soit au monde, plus étroite même que celle de l'homme avec son père et sa mère. Par cette union le mari et la femme ne font plus qu'une même chair, un même corps, un même esprit, un même tout, dont les parties n'ont plus ni sentimens, ni inclinations, ni intérêts séparés. Jésus-Christ se sert de ces paroles pour montrer que le lien du mariage ne peut être rompu par le divorce: et il en conclut que *le mari* et la femme *n'étant plus deux, mais une seule chair, l'homme ne doit* pas entreprendre de *séparer ce que Dieu a joint.*

Croissez et multipliez. Ces paroles sont la source de la fécondité, et de la multiplication du genre humain. Il étoit libre à Dieu de rendre tous les hommes indépendans les uns des autres, et de leur donner la vie comme il l'avoit donnée au premier d'entre eux. Il pouvoit faire à l'égard du corps ce qu'il fait à l'égard de l'âme, dont il est seul le principe. Mais après avoir paru seul dans la formation de l'Univers, il lui plaît de couvrir le reste de ses opérations sous le voile du ministère des créatures. Il les substitue à sa place; et il disparoît lui-même, pour ne laisser plus voir que les instrumens dont il se sert, en cachant la main qui les fait agir. C'est par une suite de cet ordre établi, qu'il fait dépendre la propagation de chaque espèce d'animaux, de l'union des sexes; quoique ce soit lui seul qui forme les organes de leurs corps, et qui leur donne la vie. *Je ne sais,* disoit la mère des Machabées, à ses enfans, *comment vous avez été formés dans mon sein: car ce n'est pas moi qui vous ai donné l'ame, l'esprit et la vie, ni qui ai assemblé tous vos membres*: *c'est le Créateur du monde qui a formé l'homme dans sa naissance, et qui a donné l'être à toutes choses.* C'est donc Dieu qui est notre père; et il l'est dans un sens plus propre que ceux de qui nous tirons notre origine, selon ces paroles de Jésus-Christ, *N'appelez personne sur la terre votre père: car vous n'avez qu'un père qui est dans le ciel.* Les hommes que nous appelons nos pères et nos mères, ne portent ce nom, que parce que Dieu notre père les a rendus les instrumens de sa puissance pour nous donner la vie du corps, et de sa providence pour nous nourrir; ils ne sont que les canaux de l'amour tendre que Dieu créateur et père a pour nous. C'est lui qui nous protége dans le sein de nos mères, comme c'est lui qui nous soutient par leurs mains dans les foiblesses de l'enfance.

Le même, ibid.

§ 20. *Création des Anges, chute de l'homme.*

Dieu avoit fait au commencement ses anges, esprits purs et séparés de toute matière. Lui qui ne fait rien que de bon, les avoit tous créés dans sa sainteté, et ils pouvoient assurer leur fidélité en se donnant volontairement à leur créateur. Mais tout ce qui est tiré du néant est défectueux. Une partie de ces anges se laissa séduire à l'amour-propre. Malheur à la créature qui se plaît en elle-même, et non pas en Dieu! elle perd en un moment tous ses dons. Etrange effet du péché! ces esprits lumineux devinrent esprits de ténèbres: ils n'eurent plus de lumières qui ne se tournassent en ruses malicieuses. Une maligne envie prit en eux la place de la charité, leur grandeur naturelle ne fut plus qu'orgueil; leur félicité fut changée en la triste consolation de se faire des compagnons dans leur misère, et leurs bienheureux exercices, au misérable emploi de tenter les hommes. Le plus parfait de tous, qui avoit aussi été le plus superbe, se trouva le plus malfaisant, comme le plus malheureux. L'homme *que Dieu avoit mis un peu au-dessous des Anges,* en l'unissant à un corps, devint à un esprit si parfait un objet de jalousie: il voulut l'entraîner dans sa rébellion, pour ensuite l'envelopper dans sa perte. Ecoutons comme il lui parle, et pénétrons le fond de ses artifices. Il s'adresse à Eve comme à la plus foible: mais en la personne d'Eve,

il parle à son mari aussi-bien qu'à elle: *pourquoi Dieu vous a-t-il fait cette défense?* S'il vous a fait raisonnables, vous devez savoir la raison de tout: ce fruit n'est pas un poison: *vous n'en mourrez pas.* Voilà par où commence l'esprit de révolte. On raisonne sur le précepte; et l'obéissance est mise en doute. *Vous serez comme des dieux,* libres et indépendans, heureux en vous-mêmes, sages par vous-mêmes: *vous saurez le bien et le mal*; rien ne vous sera impénétrable. C'est par ces motifs que l'esprit s'élève contre l'ordre du créateur, et au-dessus de la règle. Eve à demi-gagnée regarda le fruit dont la beauté promettoit *un goût excellent.* Voyant que Dieu avoit uni en l'homme l'esprit et le corps, elle crut qu'en faveur de l'homme il pourroit bien encore avoir attaché aux plantes des vertus surnaturelles, et des dons intellectuels aux objets sensibles. Après avoir mangé de ce beau fruit, elle en présenta elle-même à son mari. Le voilà dangereusement attaqué. L'exemple et la complaisance fortifient la tentation: il entre dans les sentimens du tentateur si bien secondé; une trompeuse curiosité, une flatteuse pensée d'orgueil, le secret plaisir d'agir de soi-même et selon ses propres pensées, l'attire et l'aveugle: il veut faire une dangereuse épreuve de sa liberté, et il goûte avec le fruit défendu, la pernicieuse douceur de contenter son esprit: les sens mêlent leur attrait à ce nouveau charme; il les suit, il s'y soumet, et il s'en fait le captif, lui qui en étoit le maître.

Bossuet, ibid.

§ 21. *Suite funeste de cette chute.*

En même temps tout change pour lui. La terre ne lui rit plus comme auparavant; il n'en aura plus rien que par un travail opiniâtre: le ciel n'a plus cet air serein: les animaux qui lui étoient tous, jusqu'aux plus odieux et aux plus farouches, un divertissement innocent, prennent pour lui des formes hideuses: Dieu qui avoit tout fait pour son bonheur, lui tourne en un moment tout en supplice. Il se fait peine à lui-même, lui qui s'étoit tant aimé. La rébellion de ses sens lui fait remarquer en lui je ne sais quoi de honteux. Ce n'est plus ce premier ouvrage du créateur où tout étoit beau; le péché a fait un nouvel ouvrage qu'il faut cacher. L'homme ne peut plus supporter sa honte, et voudroit pouvoir la couvrir à ses propres yeux. Mais Dieu lui devient encore plus insupportable. Ce grand Dieu qui l'avoit fait à sa ressemblance, et qui lui avoit donné des sens comme un secours nécessaire à son esprit, se plaisoit à se montrer à lui sous une forme sensible; l'homme ne peut plus souffrir sa présence. Il cherche le fond des forêts pour se dérober à celui qui faisoit auparavant tout son bonheur. Sa conscience l'accuse avant que Dieu parle. Ses malheureuses excuses achèvent de le confondre. Il faut qu'il meure: le remède d'immortalité lui est ôté; et une mort plus affreuse, qui est celle de l'âme, lui est figurée par cette mort corporelle à laquelle il est condamné.

Le même, ibid.

§ 22. *Transmission du péché Originel.*

Mais voici notre sentence prononcée dans la sienne. Dieu qui avoit résolu de recompenser son obéissance dans toute sa postérité, aussitôt qu'il s'est révolté le condamne, et le frappe, non-seulement en sa personne, mais encore dans tous ses enfans comme dans la plus vive et la plus chère partie de lui-même: nous sommes tous maudits dans notre principe; notre naissance est gâtée et infectée dans sa source.

N'examinons point ici ces règles terribles de la justice divine, par lesquelles la race humaine est maudite dans son origine. Adorons les jugemens de Dieu, qui regarde tous les hommes comme un seul homme dans celui dont il veut tous les faire sortir. Regardons-nous aussi comme dégradés dans notre père rebelle, comme flétris à jamais par la sentence qui le condamne; comme bannis avec lui, et exclus du paradis où il devoit nous faire naître.

Les règles de la justice humaine nous peuvent aider à entrer dans les profondeurs de la justice divine dont elles sont une ombre: mais elles ne peuvent pas nous découvrir le fond de cet abîme. Croyons que la justice aussi-bien que la miséricorde de Dieu ne veulent pas être mesurées sur celles des hommes, et qu'elles ont toutes deux des effets bien plus étendus et bien plus intimes.

§ 23. *Que le péché Originel peut seul expliquer les contrariétés de l'Homme.*

Chose étonnante, que le mystère le plus éloigné de notre connoissance qui est

celui de la transmission du péché originel, soit une chose sans laquelle nous ne pouvons avoir aucune connoissance de nous-mêmes. Car il est sans doute qu'il n'y a rien qui choque plus notre raison que de dire que le péché du premier homme ait rendu coupables ceux qui étant si éloignés de cette source, semblent incapables d'y participer. Cet écoulement ne nous paroît pas seulement impossible, il nous semble même très-injuste. Car qu'y a-t-il de plus contraire aux règles de notre misérable justice que de damner éternellement un enfant incapable de volonté, pour un péché où il paroît avoir eu si peu de part, qu'il est commis six mille ans avant qu'il fût en être? certainement rien ne nous heurte plus rudement que cette doctrine. Et cependant sans ce mystère le plus incompréhensible de tous, nous sommes incompréhensibles à nous-mêmes. Le nœud de notre condition prend ses retours et ses plis dans cet abîme. De sorte que l'homme est plus inconcevable sans ce mystère, que ce mystère n'est inconcevable à l'homme. Tout son état dépend de ce point imperceptible. Et comment s'en fût-il aperçu par sa raison, puisque c'est une chose au-dessus de sa raison; et que sa raison, bien loin de l'inventer par ses voies, s'en éloigne quand on le lui présente.

Pour moi j'avoue qu'aussitôt que la religion chrétienne découvre ce principe, que la nature des hommes est corrompue et déchue de Dieu, cela ouvre les yeux à voir partout le caractère de cette vérité. Car la nature est telle qu'elle marque partout un Dieu perdu, et dans l'homme et hors de l'homme.

Sans ces divines connoissances, qu'ont pu faire les hommes, sinon ou s'élever dans le sentiment intérieur qui leur reste de leur grandeur passée, ou s'abattre dans la vue de leur foiblesse présente. Car ne voyant pas la vérité entière, ils n'ont pu arriver à une parfaite vertu; les uns considérant la nature comme incorrompue, les autres comme irréparable. Ils n'ont pu fuir ou l'orgueil ou la paresse, qui sont les deux sources de tous les vices; puisqu'ils ne pouvoient sinon ou s'y abandonner par lâcheté, ou en sortir par l'orgueil. Car s'ils connoissoient l'excellence de l'homme, ils en ignoroient la corruption; de sorte qu'ils évitoient bien la paresse, mais ils se perdoient dans l'orgueil. Et s'ils reconnoissoient l'infirmité de la nature, ils en ignoroient la dignité: de sorte qu'ils pouvoient bien éviter la vanité, mais c'étoit en se précipitant dans le désespoir.

De là viennent les diverses sectes des Stoïciens, et des Epicuriens, des Dogmatistes et des Académiciens. La seule religion chrétienne a pu guérir ces deux vices, non pas en chassant l'un par l'autre par la sagesse de la terre, mais en chassant l'un et l'autre par la simplicité de l'évangile. Car elle apprend aux justes qu'elle élève jusqu'à la participation de la divinité même, qu'en ce sublime état ils portent encore la source de toute la corruption qui les rend durant toute la vie sujets à l'erreur, à la misère, à la mort, au péché; et elle nie aux plus impies qu'ils sont capables de la grâce de leur rédempteur. Ainsi donnant à trembler à ceux qu'elle justifie, et consolant ceux qu'elle condamne, elle tempère avec tant de justesse la crainte avec l'espérance par cette double capacité qui est commune à tous et de la grâce et du péché, qu'elle abaisse infiniment plus que la seule raison ne peut faire, mais sans désespérer; et qu'elle élève infiniment plus que l'orgueil de la nature, mais sans enfler, faisant bien voir par là, qu'étant seule exempte d'erreur et de vice, il n'appartient qu'à elle et d'instruire et de corriger les hommes.

Pascal, pensées, chap. 3.

§ 24. *Bonté de Dieu envers l'homme.*

Mais pendant que les rigueurs de Dieu sur le genre humain nous épouvantent, admirons comme il tourne nos yeux vers un objet plus agréable, en nous découvrant notre délivrance future dès le jour de notre perte. Sous la figure du serpent dont le rampement tortueux étoit une vive image des dangereuses insinuations et des détours fallacieux de l'esprit malin, Dieu fait voir à Eve notre mère, son ennemi vaincu, et lui montre cette semence bénite par laquelle son vainqueur devoit avoir *la tête écrasée*, c'est-à-dire devoit voir son orgueil dompté, et son empire abattu par toute la terre.

Cette semence bénite étoit Jésus-Christ fils d'une Vierge, ce Jésus-Christ en qui seul Adam n'avoit point péché, parce qu'il devoit sortir d'Adam, d'une manière divine, conçu non de l'homme, mais du Saint-Esprit. C'étoit donc par ce divin

germe, ou par la femme qui le produiroit, selon les diverses leçons de ce passage, que la perte du genre humain devoit être réparée, et la puissance ôtée au prince du monde, *qui ne trouve rien du sien en Jésus-Christ.*

Bossuet, ibid.

§ 25. *Perversité de l'Homme. Déluge. Ses Effets.*

L'homme fut donc laissé à lui-même, ses inclinations se corrompirent, ses débordemens allèrent à l'excès, et l'iniquité couvrit toute la face de la terre.

Alors Dieu médita une vengeance dont il voulut que le souvenir ne s'éteignît jamais parmi les hommes: c'est celle du déluge universel, dont en effet la mémoire dure encore dans toutes les nations, aussi-bien que celle des crimes qui l'ont attiré.

Que les hommes ne pensent plus que le monde va tout seul, et que ce qui a été sera toujours comme de lui-même. Dieu, qui a tout fait, et par qui tout subsiste, va noyer tous les animaux avec tous les hommes, c'est-à-dire, qu'il va détruire la plus belle partie de son ouvrage.

Il n'avoit besoin que de lui-même pour détruire ce qu'il avoit fait d'une parole: mais il trouve plus digne de lui de faire servir ses créatures d'instrument à sa vengeance, et il appelle les eaux pour ravager la terre couverte de crimes.

Il s'y trouva pourtant un homme juste. Dieu, avant que de le sauver du déluge des eaux, l'avoit préservé par sa grâce du déluge de l'*iniquité*. Sa famille fut réservée pour repeupler la terre qui n'alloit plus être qu'une *immense* solitude. Par les soins de cet homme juste, Dieu sauve les animaux, afin que l'homme entende qu'ils sont faits pour lui, et qu'il s'en serve pour la gloire de leur créateur.

Le monde se renouvelle, et la terre sort encore une fois du sein des eaux: mais dans ce renouvellement il demeure une impression éternelle de la vengeance divine. Jusqu'au déluge toute la nature étoit plus forte et plus vigoureuse: par cette immense quantité d'eaux que Dieu amena sur la terre, et par le long séjour qu'elles y firent, les sucs qu'elle enfermoit furent altérés; l'air chargé d'une humidité excessive, fortifia les principes de la corruption; et la première constitution de l'univers se trouvant affoiblie, la vie humaine qui se poussoit jusques à près de mille ans, se diminua peu à peu; les herbes et les fruits n'eurent plus leur première force, et il fallut donner aux hommes une nourriture plus substantielle dans la chair des animaux.

Ainsi devoient disparoître et s'effacer peu à peu les restes de la première institution; et la nature changée avertissoit l'homme que Dieu n'étoit plus le même pour lui depuis qu'il avoit été irrité par tant de crimes.

Au reste, cette longue vie des premiers hommes marquée dans les annales du peuple de Dieu, n'a pas été inconnue aux autres peuples, et leurs anciennes traditions en ont conservé la mémoire. La mort qui s'avançoit fit sentir aux hommes une vengeance plus prompte; et comme tous les jours ils s'enfonçoient de plus en plus dans le crime, il falloit qu'ils fussent aussi, pour ainsi parler, tous les jours plus enfoncés dans leur supplice.

Le seul changement des viandes leur pouvoit marquer combien leur état alloit s'empirant, puisqu'en devenant plus foibles, ils devenoient en même temps plus voraces et plus sanguinaires.

Avant le temps du déluge, la nourriture que les hommes prenoient sans violence dans les fruits qui tomboient d'eux-mêmes, et dans les herbes qui aussi bien séchoient si vite, étoit sans doute quelque reste de la première innocence, et de la douceur à laquelle nous étions formés. Maintenant, pour nous nourrir, il faut répandre du sang malgré l'horreur qu'il nous cause naturellement; et tous les rafinemens dont nous nous servons pour couvrir nos tables suffisent à peine à nous déguiser les cadavres qu'il nous faut manger pour nous assouvir.

Mais ce n'est là que la moindre partie de nos malheurs. La vie déjà raccourcie s'abrége encore par les violences qui s'introduisent dans le genre humain. L'homme qu'on voyoit dans les premiers temps épargner la vie des bêtes, s'est accoutumé à n'égargner plus la vie de ses semblables. C'est en vain que Dieu défendit aussitôt après le déluge de verser le sang humain; en vain, pour sauver quelques vestiges de la première douceur de notre nature, en permettant de manger de la chair des bêtes, il en avoit réservé le sang. Les meurtres se multiplièrent sans mesure. Il est vrai qu'avant le déluge Caïn avoit sacrifié son

frère à sa jalousie. Lameth, sorti de Caïn, avoit fait le second meurtre, et on peut croire qu'il s'en fit d'autres après ces damnables exemples. Mais les guerres n'étoient pas encore inventées. Ce fut après le déluge que parurent ces ravageurs de provinces, que l'on a nommés conquérans; qui poussés par la seule gloire du commandement, ont exterminé tant d'innocens. Nemrod, maudit rejeton de Cham maudit par son père, commença à faire la guerre seulement pour s'établir un empire. Depuis ce temps l'ambition s'est jouée sans aucune borne de la vie des hommes; ils en sont venus à ce point de s'entre-tuer sans se haïr: le comble de la gloire et le plus beau de tous les arts a été de se tuer les uns les autres.

Le même. Ibid.

§ 26. *Aveuglement et Corruption de l'Homme bientôt après le Déluge.*

A mesure qu'on s'éloignoit de l'origine des choses, les hommes brouilloient les idées qu'ils avoient reçues de leurs ancêtres. Les enfans indociles ou mal appris n'en vouloient plus croire leurs grands pères décrépits, qu'ils ne connoissoient qu'à peine après tant de générations; le sens humain abruti ne pouvoit plus s'élever aux choses intellectuelles, et les hommes ne voulant plus adorer que ce qu'ils voyoient, l'idolâtrie se répandoit par tout l'univers.

L'esprit qui avoit trompé le premier homme goûtoit alors tout le fruit de sa séduction, et voyoit l'effet entier de cette parole, *vous serez comme des Dieux*. Dès le moment qu'il la proféra, il songeoit à confondre en l'homme l'idée de Dieu avec celle de la créature, et à diviser un nom dont la majesté consiste à être incommunicable. Son projet lui réussissoit. Les hommes ensevelis dans la chair et dans le sang avoient pourtant conservé une idée obscure de la puissance divine qui se soutenoit par sa propre force, mais qui brouillée avec les images venues par leurs sens, leur faisoit adorer toutes les choses où il paroissoit quelque activité et quelque puissance. Ainsi le soleil et les astres qui se faisoient sentir de si loin, le feu et les élémens dont les effets étoient si universels, furent les premiers objets de l'adoration publique. Les grands rois, les grands conquérans qui pouvoient tout sur la terre, et les auteurs *des inventions utiles à la vie humaine*, eurent bientôt après les honneurs divins. Les hommes portèrent la peine de s'être soumis à leurs sens: les sens décidèrent de tout, et firent malgré la raison, tous les dieux qu'on adora sur la terre.

Que l'homme parut alors éloigné de sa première institution, et que l'image de Dieu y étoit gâtée! Dieu, pouvoit-il l'avoir fait avec ces perverses inclinations qui se déclaroient tous les jours de plus en plus? et cette pente prodigieuse qu'il avoit à s'assujettir à tout autre chose qu'à son Seigneur naturel, ne montroit-elle pas trop visiblement la main étrangère, par laquelle l'œuvre de Dieu avoit été si profondément altérée dans l'esprit humain, qu'à peine pouvoit-on y en reconnoître quelque trace? Poussé par cette aveugle impression qui le dominoit, il s'enfonçoit dans l'idolâtrie, sans que rien le pût retenir.

Le même. Ibid.

§ 27. *Afin qu'il lui reste des Adorateurs, sur la Terre, Dieu appelle Abraham, et le rend le Chef d'une nouvelle Race.*

Un si grand mal faisoit des progrès étranges. De peur qu'il n'infectât tout le genre humain, et n'éteignît tout-à-fait la connoissance de Dieu, ce grand Dieu appela d'en haut son serviteur Abraham, *dans la famille duquel il vouloit établir son culte* et conserver, *l'ancienne* croyance tant de la création de l'univers, que *de la providence particulière* avec laquelle il *gouverne les choses humaines*.

Abraham a toujours été célèbre dans l'orient. Ce n'est pas seulement les Hébreux qui le regardent comme leur père. Les Iduméens se glorifient de la même origine. Ismaël, fils d'Abraham, est connu parmi les Arabes comme celui d'où ils sont sortis. La circoncision leur est demeurée comme la marque de leur origine, et ils l'ont reçue de tout temps, non pas au huitième jour, à la manière des Juifs, mais à treize ans, comme l'écriture nous apprend qu'elle fut donnée à leur père Ismaël: coutume qui dure encore parmi les Mahométans. D'autres peuples Arabes se ressouviennent d'Abraham et de Cetura; et se sont les mêmes que l'écriture fait sortir de ce mariage. Ce patriarche étoit Chaldéen, et ces peuples renommés pour leurs observations astronomiques, ont compté Abraham comme un de leurs plus savans obser-

vateurs. Les historiens de Syrie l'ont fait roi de Damas, quoique étranger et venu des environs de Babylone: et ils racontent qu'il quitta le royaume de Damas pour s'établir dans le pays des Chananéens, depuis appelé Judée. Mais il vaut mieux remarquer ce que l'histoire du peuple de Dieu nous rapporte de ce grand homme. Elle nous apprend qu'Abraham suivoit le genre de vie que suivirent les anciens hommes, avant que tout l'univers eût été réduit en royaumes. Il régnoit dans sa famille, avec laquelle il embrassoit cette vie pastorale tant renommée pour sa simplicité et son innocence; riche en troupeaux, en esclaves, et en argent; mais sans terres et sans domaine; et toutefois il vivoit dans un royaume étranger, respecté, et indépendant comme un prince. Sa piété et sa droiture protégée de Dieu, lui attiroit ce respect. Il traitoit d'égal avec les rois qui recherchoient son alliance, et c'est de là qu'est venue l'ancienne opinion qui l'a lui-même fait Roi. Quoique sa vie fût simple et pacifique, il savoit faire la guerre, mais seulement pour défendre ses alliés opprimés: il les défendit, et les vengea par une victoire signalée; il leur rendit toutes leurs richesses reprises sur leurs ennemis sans réserver autre chose que la dîme qu'il offrit à Dieu, et la part qui appartenoit aux troupes auxiliaires qu'il avoit menées au combat. Au reste, après un si grand service, il refusa les présens des rois avec une magnanimité sans exemple, et ne put souffrir qu'aucun homme se vantât d'avoir enrichi Abraham. Il ne vouloit rien devoir qu'à Dieu qui le protégeoit, et qu'il suivoit seul avec une foi et une obéissance parfaite.

Guidé par cette foi, il avoit quitté sa terre natale pour venir au pays que Dieu lui montroit. Dieu qui l'avoit appelé, et qui l'avoit rendu digne de son alliance, la conclut à ces conditions.

Il lui déclara qu'il seroit le Dieu de lui et de ses enfans, c'est-à-dire qu'il seroit leur protecteur, et qu'ils le serviroient comme le seul Dieu créateur du ciel et de la terre.

Il lui promit une terre (ce fut celle de Chanaan) pour servir de demeure fixe à sa postérité, et de siége à la religion.

Il n'avoit point d'enfans, et sa femme Sara étoit stérile. Dieu lui jura par soi-même, et par son éternelle vérité, que de lui et de cette femme naîtroit une race qui égaleroit les étoiles du ciel et le sable de la mer.

Mais voici l'article le plus mémorable de la promesse divine. Tous les peuples se précipitoient dans l'idolâtrie. Dieu promit au saint patriarche qu'en lui et en sa semence toutes ces nations aveugles qui oublioient leur créateur seroient bénites, c'est-à-dire rappelées à sa connoissance, où se trouve la véritable bénédiction.

Par cette parole Abraham est fait le père de tous les croyans, et sa postérité est choisie pour être la source d'où la bénédiction doit s'étendre par toute la terre.

En cette promesse étoit enfermée la venue du Messie tant de fois prédit à nos pères, mais toujours prédit comme celui qui devoit être le Sauveur de tous les gentils, et de tous les peuples du monde.

Ainsi ce germe béni, promis à Eve, devint aussi le germe et le rejeton d'Abraham.

Tel est le fondement de l'alliance: telles en sont les conditions. Abraham en reçut la marque dans la circoncision, cérémonie dont le propre effet étoit de marquer que ce saint homme appartenoit à Dieu avec toute sa famille.

Le même. Ibid.

§ 28. *Tableau de la corruption de l'homme du temps de Moïse.*

L'ignorance et l'aveuglement s'étoient prodigieusement accrus depuis le temps d'Abraham. De son temps, et un peu après, la connoissance de Dieu paroissoit encore dans la Palestine et dans l'Egypte. Melchisedec Roi de Salem étoit *le pontife du Dieu très-haut, qui a fait le ciel et la terre.* Abimelec Roi de Gerare, et son successeur de même nom, craignoient Dieu, juroient en son nom, et admiroient sa puissance. Les menaces de ce grand Dieu étoient redoutées par Pharaon Roi d'Egypte: mais dans le temps de Moïse, ces nations s'étoient perverties. Le vrai Dieu n'étoit plus connu en Egypte comme le Dieu de tous les peuples de l'univers, mais *comme le Dieu des Hébreux.* On adoroit jusqu'aux bêtes et jusqu'aux reptiles. Tout étoit Dieu, excepté Dieu même; et le monde que Dieu avoit fait pour manifester sa puissance, sembloit être devenu un temple d'idoles. Le genre humain s'égara jusqu'à adorer ses vices et ses passions; et il ne faut pas s'en étonner. Il n'y avoit point de puis-

sance plus inévitable, ni plus tyrannique que la leur. L'homme accoutumé à croire divin tout ce qui étoit puissant, comme il se sentoit entraîné au vice par une force invincible, crut aisément que cette force étoit hors de lui, et s'en fit bientôt un Dieu. C'est par là que l'amour impudique eut tant d'autels, et que des impuretés qui font horreur commencèrent à être mêlées dans les sacrifices.

La cruauté y entra en même temps. L'homme coupable, qui étoit troublé par le sentiment de son crime, et regardoit la divinité comme ennemie, crut ne pouvoir l'apaiser par les victimes ordinaires. Il fallut verser le sang humain avec celui des bêtes : une aveugle frayeur poussoit les pères à immoler leurs enfans, et à les brûler à leurs yeux au lieu d'encens. Ces sacrifices étoient communs dès le temps de Moïse, et ne faisoient qu'une partie de ces horribles iniquités des Amorrhéens, dont Dieu commit la vengeance aux Israélites.

Mais ils n'étoient pas particuliers à ces peuples. On sait que dans tous les peuples du monde, sans en excepter aucun, les hommes ont sacrifié leurs semblables ; et il n'y a point eu d'endroit sur la terre où on n'ait servi de ces tristes et affreuses divinités, dont la haine implacable pour le genre humain exigeoit de telles victimes.

Au milieu de tant d'ignorances, l'homme vint à adorer jusqu'à l'œuvre de ses mains. Il crut pouvoir renfermer l'esprit divin dans des statues, et il oublia si profondément que Dieu l'avoit fait, qu'il crut à son tour pouvoir faire un Dieu. Qui le pourroit croire, si l'expérience ne nous faisoit voir qu'une erreur si stupide et si brutale n'étoit pas seulement la plus universelle, mais encore la plus enracinée et la plus incorrigible parmi les hommes ? Ainsi il faut reconnoître à la confusion du genre humain, que la première des vérités, celle que le monde prêche, celle dont l'impression est la plus puissante, étoit la plus éloignée de la vue des hommes. La tradition qui la conservoit dans leurs esprits, quoique claire encore, assez présente, si on y eût été attentif, étoit prête à s'évanouir : des fables prodigieuses et aussi pleines d'impiété que d'extravagance prenoient sa place.

Le même. Ibid.

§ 29. *La loi donnée au peuple juif.*

Pour imprimer dans les esprits l'unité de Dieu, et la parfaite uniformité qu'il demandoit dans son culte, Moïse répète souvent, que dans la terre promise ce Dieu unique choisiroit un lieu dans lequel seul se feroient les fêtes, les sacrifices, et tout le service public. En attendant ce lieu désiré, durant que le peuple erroit dans le désert, Moïse construisit le Tabernacle, temple portatif où les enfans d'Israël portoient leurs vœux au Dieu qui avoit fait le ciel et la terre, et qui ne dédaignoit pas de voyager, pour ainsi dire, avec eux, et de les conduire.

Sur ce principe de religion, sur ce fondement sacré étoit bâtie toute la loi ; loi sainte, juste, bienfaisante, honnête, sage, prévoyante et simple, qui lioit la société de l'homme avec Dieu.

A ces saintes institutions il ajouta des cérémonies majestueuses, des fêtes qui rappeloient la mémoire des miracles par lesquels le peuple d'Israël avoit été délivré, et, ce qu'aucun autre législateur n'avoit osé faire, des assurances précises que tout leur réussiroit tant qu'ils vivroient soumis à la loi, au lieu que leur désobéissance seroit suivie d'une manifeste et inévitable vengeance. Il falloit être assuré de Dieu pour donner ce fondement à ses lois, et l'événement a justifié que Moïse n'avoit pas parlé de lui-même.

Quant à ce grand nombre d'observances dont il a chargé les Hébreux, encore que maintenant elles nous paroissent superflues, elles étoient alors nécessaires pour séparer le peuple de Dieu des autres peuples ; et servoient comme de barrière à l'idolâtrie, de peur qu'elle n'entraînât ce peuple choisi avec tous les autres.

Pour maintenir la religion et toutes les traditions du peuple de Dieu, parmi les douze tribus une tribu est choisie, à laquelle Dieu donne en partage, avec les dîmes et les oblations, le soin des choses sacrées. Lévi et ses enfans sont eux-mêmes consacrés à Dieu comme la dîme de tout le peuple. Dans Lévi Aaron est choisi pour être souverain pontife, et le sacerdoce est rendu héréditaire dans sa famille.

Ainsi les autels ont leurs ministres ; la loi a ses défenseurs particuliers, et la suite du peuple de Dieu est justifiée par la succession de ses pontifes, qui va sans interruption depuis Aaron le premier de tous.

Mais ce qu'il y avoit de plus beau dans cette loi, c'est qu'elle préparoit la voie à une loi plus auguste, moins chargée de cérémonies, et plus féconde en vertus.

Moïse, pour tenir le peuple dans l'attente de cette loi, leur confirme la venue de ce grand prophète qui devoit sortir d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. *Dieu*, dit il, *vous suscitera du milieu de votre nation, et du nombre de vos frères, un prophète semblable à moi. Ecoutez-le.* Ce prophète semblable à Moïse, législateur comme lui, qui peut-il être sinon le Messie, dont la doctrine devoit un jour régler et sanctifier tout l'univers?

Jusqu'à lui, il ne devoit point s'élever en tout Israël un prophète semblable à Moïse, à qui Dieu parlât face à face; et qui donnât des lois à son peuple. Aussi jusqu'au temps du Messie, le peuple, dans tous les temps et dans toutes les difficultés, ne se fonde que sur Moïse. Comme Rome révéroit les lois de Romulus, de Numa, et des XII Tables; comme Athènes recouroit à celles de Solon; comme Lacédémone conservoit et respectoit celles de Lycurgue: le peuple Hébreu alléguoit sans cesse celles de Moïse. Au reste, le législateur y avoit si bien réglé toutes choses, que jamais on n'a eu besoin d'y rien changer. C'est pourquoi le corps du droit Judaïque n'est pas un recueil de diverses lois faites dans des temps et dans des occasions différentes. Moïse éclairé de l'esprit de Dieu, avoit tout prévu. On ne voit point d'ordonnances ni de David, ni de Salomon, ni de Josaphat, ou d'Ezéchias, quoique tous très-zélés pour la justice. Les bons princes n'avoient qu'à faire observer la loi de Moïse, et se contentoient d'en recommander l'observance à leurs successeurs. Y ajouter, ou en retrancher un seul article, étoit un attentat que le peuple eût regardé avec horreur. On avoit besoin de la loi à chaque moment pour régler non-seulement les fêtes, les sacrifices, les cérémonies, mais encore toutes les autres actions publiques et particulières, les jugemens, les contrats, les mariages, les successions, les funérailles, la forme même des habits, et en général tout ce qui regarde les mœurs. Il n'y avoit point d'autre livre où on étudiât les préceptes de la bonne vie. Il falloit le feuilleter et le méditer nuit et jour, en recueillir des sentences, les avoir toujours devant les yeux. C'étoit là que les enfans apprenoient à lire. La seule règle d'éducation qui étoit donnée à leurs parens étoit de leur apprendre, de leur inculquer, de leur faire observer cette sainte loi, qui seule pouvoit les rendre sages dès l'enfance. Ainsi elle devoit être entre les mains de tout le monde. Outre la lecture assidue que chacun en devoit faire en particulier, on en faisoit tous les sept ans dans l'année solennelle de la rémission et du repos, une lecture publique, et comme une nouvelle publication à la fête des Tabernacles, où tout le peuple étoit assemblé durant huit jours. Moïse fit déposer auprès de l'Arche, l'original de la loi: mais de peur que dans la suite des temps elle ne fût altérée par la malice ou par la négligence des hommes; outre les copies qui couroient parmi le peuple, on en faisoit des exemplaires authentiques, qui soigneusement revus et gardés par les prêtres et les lévites, tenoient lieu d'originaux. Les rois (car Moïse avoit bien prévu que ce peuple voudroit enfin avoir des rois comme tous les autres) les rois, dis-je, étoient obligés par une loi expresse du Deuteronome, à recevoir des mains des prêtres un de ces exemplaires si religieusement corrigés, afin qu'ils le transcrivissent, et le lussent toute leur vie. Les exemplaires ainsi revus par autorité publique étoient en singulière vénération à tout le peuple; on les regardoit comme sortis immédiatement des mains de Moïse, aussi purs et aussi entiers que Dieu les lui avoit dictés. Un ancien volume de cette sévère et religieuse correction ayant été trouvé dans la maison du Seigneur, sous le règne de Josias, et peut-être étoit-ce l'original même que Moïse avoit fait mettre auprès de l'Arche, excita la piété de ce saint Roi, et lui fut une occasion de porter ce peuple à la pénitence. Les grands effets qu'a opérés dans tous les temps la lecture publique de cette loi sont innombrables. En un mot, c'étoit un livre parfait, qui étant joint par Moïse à l'histoire du peuple de Dieu, lui apprenoit tout ensemble son origine, sa religion, sa police, ses mœurs, sa philosophie, tout ce qui sert à régler la vie, tout ce qui unit et forme la société, les bons et les mauvais exemples, la récompense des uns, et les châtimens rigoureux qui avoient suivi les autres.

Le même. Ibid.

§ 30. *Prodigieux aveuglement de l'idolâtrie avant la venue du Messie.*

Durant cinq cents ans le peuple de Dieu fut sans prophète, tout l'état de ces temps étoit prophétique: l'œuvre de Dieu s'acheminoit, et les voies se pré-

paroient insensiblement à l'entier accomplissement des anciens oracles.

Le retour de la captivité de Babylone n'étoit qu'une ombre de la liberté et plus grande et plus nécessaire, que le Messie devoit apporter aux hommes captifs du péché. Le peuple dispersé en divers endroits dans la haute Asie, dans l'Asie mineure, dans l'Egypte, dans la Grèce même commençoit à faire éclater parmi les gentils le nom et la gloire du Dieu d'Israël. Les écritures qui devoient un jour être la lumière du monde, furent mises dans la langue la plus connue de l'univers: leur antiquité est reconnue. Pendant que le temple est révéré, et les écritures répandues parmi les gentils, Dieu donne quelque idée de leur conversion future, et en jette de loin les fondemens.

Ce qui se passoit même parmi les Grecs étoit une espèce de préparation à la connoissance de la vérité. Leurs philosophes connurent que le monde étoit régi par un Dieu bien différent de ceux que le vulgaire adoroit, et qu'ils servoient eux-mêmes avec le vulgaire. Les histoires grecques font foi que cette belle philosophie venoit d'orient et des endroits où les Juifs avoient été dispersés: mais de quelque endroit qu'elle soit venue, une vérité si importante répandue parmi les gentils, quoique combattue, quoique mal suivie, même par ceux qui l'enseignoient, commençoit à réveiller le genre humain, et fournissoit par avance des preuves certaines à ceux qui devoient un jour le tirer de son ignorance.

Comme toutefois la conversion de la gentilité étoit une œuvre réservée au Messie, et le propre caractère de sa venue, l'erreur et l'impiété prévaloient partout. Les nations les plus éclairées et les plus sages, les Chaldéens, les Egyptiens, les Phéniciens, les Grecs, les Romains, étoient les plus ignorans, et les plus aveugles sur la religion: tant il est vrai qu'il y faut être élevé par une grâce particulière, et par une sagesse plus qu'humaine. Qui oseroit raconter les cérémonies des dieux immortels, et leurs mystères impurs? Leurs amours, leurs cruautés, leurs jalousies, et tous leurs autres excès étoient le sujet de leurs fêtes, de leurs sacrifices, des hymnes qu'on leur chantoit, et des peintures que l'on consacroit dans leurs temples. Ainsi le crime étoit adoré, et reconnu nécessaire au culte des dieux. Le plus grave des philosophes défend de boire avec excès, si ce n'étoit dans les fêtes de Bacchus et à l'honneur de ce dieu. Un autre, après avoir sévèrement blâmé toutes les images malhonnêtes, en excepte celles des dieux qui vouloient être honorés par ces infamies. On ne peut lire sans étonnement les honneurs qu'il falloit rendre à Vénus, et les prostitutions qui étoient établies pour l'adorer. La Grèce toute polie et toute sage qu'elle étoit, avoit reçu ces mystères abominables. Dans les affaires pressantes, les particuliers et les républiques vouoient à Vénus des courtisanes, et la Grèce ne rougissoit pas d'attribuer son salut aux prières qu'elles faisoient à leur déesse. Après la défaite de Xerxès et de ses formidables armées, on mit dans le temple un tableau où étoient représentés leurs vœux et leurs processions avec cette inscription de Simonide Poëte fameux: *Celles-ci ont prié la déesse Vénus, qui pour l'amour d'elles a sauvé la Grèce.*

S'il falloit adorer l'amour, ce devoit être du moins l'amour honnête: mais il n'en étoit pas ainsi. Solon, qui le pourroit croire, et qui attendroit d'un si grand nom une si grande infamie? Solon, dis-je, établit à Athènes le temple de Vénus la prostituée, ou de l'amour impudique. Toute la Grèce étoit pleine de temples consacrés à ce dieu, et l'amour conjugal n'en avoit pas un dans tout le pays.

Cependant ils détestoient l'adultère dans les hommes et dans les femmes: la société conjugale étoit sacrée parmi eux. Mais quand ils s'appliquoient à la religion, ils paroissoient comme possédés par un esprit étranger, et leur lumière naturelle les abandonnoit.

Le gravité romaine n'a pas traité la religion plus sérieusement, puisqu'elle consacroit à l'honneur des dieux les impuretés du théâtre et les sanglans spectacles des gladiateurs; c'est-à-dire tout ce qu'on pouvoit imaginer de plus corrompu et de plus barbare.

Mais je ne sais si les folies ridicules qu'on mêloit dans la religion n'étoient pas encore plus pernicieuses, puisqu'elles lui attiroient tant de mépris. Pouvoit-on garder le respect qui est dû aux choses divines, au milieu des impertinences que contoient les fables, dont la représentation ou le souvenir faisoit une si grande partie du culte divin? Tout le service public n'étoit qu'une continuelle profana-

tion, ou plutôt une dérision du nom de Dieu ; et il falloit bien qu'il y eût quelque puissance ennemie de ce nom sacré, qui ayant entrepris de le ravilir, poussât les hommes à l'employer dans des choses si méprisables, et même à le prodiguer à des sujets si indignes.

Il est vrai que les philosophes avoient à la fin reconnu qu'il y avoit un autre Dieu que ceux que le vulgaire adoroit : mais ils n'osoient l'avouer. Au contraire, Socrate donnoit pour maxime, qu'il falloit que chacun suivît la religion de son pays. Platon son disciple, qui voyoit la Grèce et tous les pays du monde remplis d'un culte insensé et scandaleux, ne laisse pas de poser comme un fondement de sa république, *qu'il ne faut jamais rien changer dans la religion qu'on trouve établie, et que c'est avoir perdu le sens que d'y penser.* Des philosophes si graves, et qui ont dit de si belles choses sur la nature divine, n'ont osé s'opposer à l'erreur publique, et ont désespéré de la pouvoir vaincre. Quand Socrate fut accusé de nier les dieux que le public adoroit, il s'en défendit comme d'un crime, et Platon, en parlant du Dieu qui avoit formé l'univers, dit qu'il est difficile de le trouver, et qu'il est défendu de le déclarer au peuple. Il proteste de n'en parler jamais qu'en énigme, de peur d'exposer une si grande vérité à la moquerie.

Dans quel abîme étoit le genre humain, qui ne pouvoit supporter la moindre idée du vrai Dieu ? Athènes, la plus polie et la plus savante de toutes les villes Grecques, prenoit pour athées ceux qui parloient des choses intellectuelles ; et c'est une des raisons qui avoient fait condamner Socrate. Si quelques philosophes osoient enseigner que les statues n'étoient pas des dieux comme l'entendoit le vulgaire, ils se voyoient contraints de s'en dédire : encore après cela étoient-ils bannis comme des impies par sentence de l'Aréopage. Toute la terre étoit possédée de la même erreur : la vérité n'y osoit paroître. Le Dieu créateur du monde n'avoit de temple ni de culte qu'à Jérusalem. Quand les gentils y envoyoient leurs offrandes, ils ne faisoient autre honneur au Dieu d'Israël, que de le joindre aux autres dieux.

Le même, ibid.

§ 51. *Combien les vérités auxquelles s'étoit élevée la raison humaine sur la religion avant la venue du Messie étoient peu liées entr'elles, et mêlées d'erreurs.*

Dialogue entre un défenseur du Théisme, et un partisan de l'Athéisme.

J'avois encore des doutes, dit Démophon, sur la religion, un philosophe de l'école d'Elée vient de les éclaircir : je soutiens qu'il n'y a point de dieux, ou qu'ils ne se mêlent pas des choses d'ici-bas. Mon fils, répondit Philoclès, j'ai vu bien des gens qui, séduits à votre âge par cette nouvelle doctrine, l'ont abjurée, dès qu'ils n'ont plus eu d'intérêt à la soutenir. Démophon protesta qu'il ne s'en départiroit jamais, et s'étendit sur les absurdités du culte religieux. Il insultoit avec mépris à l'ignorance des peuples, avec dérision à nos préjugés. Ecoutez, reprit Philoclès ; comme nous n'avons aucune prétention, il ne faut pas nous humilier. Si nous sommes dans l'erreur, votre devoir est de nous éclairer ou de nous plaindre, car la vraie philosophie est douce, compatissante, et surtout modeste. Expliquez-vous nettement. Que va-t-elle nous apprendre par votre bouche ? Le voici, répondit le jeune homme : la nature et le hasard ont ordonné toutes les parties de l'univers ; la politique des législateurs a soumis la société à des lois. Ces secrets sont maintenant révélés.

Philoclès Vous semblez vous enorgueillir de cette découverte.

Démophon. Et c'est avec raison.

Phil. Je ne l'aurois pas cru ; elle peut calmer les remords de l'homme coupable ; mais tout homme de bien devroit s'en affliger.

Dém. Et qu'auroit-il à perdre ?

Phil. S'il existoit une nation qui n'eût aucune idée de la divinité, et qu'un étranger, paroissant tout à coup dans une de ses assemblées, lui adressât ces paroles : vous admirez les merveilles de la nature sans remonter à leur auteur ; je vous annonce qu'elles sont l'ouvrage d'un être intelligent qui veille à leur conservation, et qui vous regarde comme ses enfans. Vous comptez pour inutiles les vertus ignorées, et pour excusables les fautes impunies ; je vous annonce qu'un juge invisible est toujours auprès de nous, et que les actions qui se dérobent à l'estime ou à la justice des hommes, n'échappent point à ses regards. Vous

bornez votre existence à ce petit nombre d'instans que vous passez sur la terre, et dont vous n'envisagez le terme qu'avec un effroi secret ; je vous annonce qu'après la mort, un séjour de délices ou de peines sera le partage de l'homme vertueux ou du scélérat. Ne pensez-vous pas, Démophon, que les gens de bien, prosternés devant le nouveau législateur, recevroient ses dogmes avec avidité, et seroient pénétrés de douleur, s'ils étoient dans la suite obligés d'y renoncer ?

Dém. Ils auroient les regrets qu'on éprouve au sortir d'un rêve agréable.

Phil. Je le suppose. Mais enfin si vous dissipiez ce rêve, n'auriez-vous pas à vous reprocher d'ôter au malheureux l'erreur qui suspendoit ses maux ? Lui-même ne vous accuseroit-il pas de le laisser sans défense contre les coups du sort, et contre la méchanceté des hommes ?

Dém. J'élèverois son âme, en fortifiant sa raison. Je lui montrerois que le vrai courage consiste à se livrer aveuglément à la nécessité.

Phil. Quel étrange dédommagement, s'écrieroit-il ! On m'attache avec des liens de fer au rocher de Prométhée, et quand un vautour me déchire les entrailles, on m'avertit froidement d'étouffer mes plaintes. Ah ! si les malheurs qui m'oppriment ne viennent pas d'une main que je puisse respecter et chérir, je ne me regarde plus que comme le jouet du hasard et le rebut de la nature. Du moins l'insecte en souffrant n'a pas à rougir du triomphe de ses ennemis, ni de l'insulte faite à sa foiblesse. Mais outre les maux qui me sont communs avec lui, j'ai cette raison qui est le plus cruel de tous, et qui les aigrit sans cesse par la prévoyance des suites qu'ils entraînent, et par la comparaison de mon état à celui de mes semblables.

Combien de pleurs m'eût épargnés cette philosophie que vous traitez de grossière, et suivant laquelle il n'arrive rien sur la terre sans la volonté ou la permission d'un être suprême. J'ignorois pourquoi il me choisissoit pour me frapper : mais puisque l'auteur de mes souffrances l'étoit en même temps de mes jours, j'avois lieu de me flatter qu'il en adouciroit l'amertume, soit pendant ma vie, soit après ma mort. Et comment se pourroit-il en effet, que sous l'empire du meilleur des maîtres, on pût être à la fois rempli d'espoir et malheureux ? Dites-moi, Démophon, seriez-vous assez barbare, pour n'opposer à ces plaintes qu'un mépris outrageant, ou de froides plaisanteries ?

Dém. Je leur opposerois l'exemple de quelques philosophes qui ont supporté la haine des hommes, la pauvreté, l'exil, tous les genres de persécutions, plutôt que de trahir la vérité.

Phil. Ils combattoient en plein jour, sur un grand théâtre, en présence de l'univers et de la postérité. On est bien courageux avec de pareils spectateurs. C'est l'homme qui gémit dans l'obscurité, qui pleure sans témoins, qu'il faut soutenir.

Dém. Je consens à laisser aux âmes foibles le soutien que vous leur accordez.

Phil. Elles en ont également besoin pour résister à la violence de leurs passions.

Dém. A la bonne heure. Mais je dirai toujours qu'une âme forte, sans la crainte des dieux, sans l'approbation des hommes, peut se résigner aux rigueurs du destin, et même exercer les actes pénibles de la vertu la plus sévère.

Phil. Vous convenez donc que nos préjugés sont nécessaires à la plus grande partie du genre humain, et sur ce point vous êtes d'accord avec tous les législateurs. Examinons maintenant s'ils ne seroient pas utiles à ces âmes privilégiées qui prétendent trouver dans leurs seules vertus une force invincible. Vous êtes du nombre, sans doute ; et comme vous devez être conséquent, nous commencerons par comparer nos dogmes avec les vôtres.

Nous disons : il existe pour l'homme des lois antérieures à toute institution humaine. Ces lois émanées de l'intelligence qui forma l'univers et qui le conserve, sont les rapports que nous avons avec elle et avec nos semblables. Commettre une injustice, c'est les violer, c'est se révolter, et contre la société, et contre le premier auteur de l'ordre qui maintient la société.

Vous dites, au contraire ; le droit du plus fort est la seule notion que la nature a gravée dans mon cœur. Ce n'est pas d'elle, mais des lois positives, que vient la distinction du juste et de l'injuste, de l'honnête et du déshonnête. Mes actions, indifférentes en elles-mêmes, ne se transforment en crimes, que par l'effet des conventions arbitraires des hommes.

Supposez à présent que nous agissons l'un et l'autre suivant nos principes, et plaçons-nous dans une de ces circonstances où la vertu, entourée de séductions, a besoin de toutes ses forces. D'un côté, des honneurs, des richesses, du crédit, toutes les espèces de distinctions; de l'autre, votre vie en danger, votre famille livrée à l'indigence, et votre mémoire à l'opprobre. Choisissez, Démophon. On ne vous demande qu'une injustice. Observez auparavant qu'on armera votre main de l'anneau qui rendoit Gygès invisible: je veux dire que l'auteur, le complice de votre crime, sera mille fois plus intéressé que vous à l'ensevelir dans l'oubli. Mais quand même il éclateroit, qu'auriez-vous à redouter? Les lois? on leur imposera silence; l'opinion publique? elle se tournera contre vous, si vous résistez: vos liens avec la société? elle va les rompre en vous abandonnant aux persécutions de l'homme puissant; vos remords? préjugés de l'enfance, qui se dissiperont quand vous aurez médité sur cette maxime de vos auteurs et de vos politiques, qu'on ne doit juger du juste et de l'injuste, que sur les avantages que l'un et l'autre peut procurer.

Dém. Des motifs plus nobles suffiront pour me retenir: l'amour de l'ordre, la beauté de la vertu, l'estime de moi-même.

Phil. Si ces motifs respectables ne sont pas animés par un principe surnaturel, qu'il est à craindre que de si foibles roseaux ne se brisent sous la main qu'ils soutiennent! Eh quoi! vous vous croiriez fortement lié par des chaînes que vous auriez forgées, et dont vous tenez la clef vous-même! Vous sacrifierez à des abstractions de l'esprit, à des sentimens factices, votre vie et tout ce que vous avez de plus cher au monde! Dans l'état de dégradation où vous êtes réduit, ombre, poussière, insecte, sous lequel de ces titres prétendez-vous que vos vertus sont quelque chose, que vous avez besoin de votre estime, et que le maintien de l'ordre dépend du choix que vous allez faire? Non, vous n'agrandirez jamais le néant, en lui donnant de l'orgueil; jamais le véritable amour de la justice ne sera remplacé par un fanatisme passager; et cette loi impérieuse qui nécessite les animaux à préférer leur conservation à l'univers entier, ne sera jamais détruite ou modifiée que par une loi plus impérieuse encore.

Quant à nous, rien ne sauroit justifier nos chutes à nos yeux, parce que nos devoirs ne sont point en opposition avec nos vrais intérêts. Que notre petitesse nous cache au sein de la terre, que notre puissance nous élève jusqu'aux cieux, nous sommes environnés de la présence d'un juge dont les yeux sont ouverts sur nos actions et sur nos pensées, et qui seul donne une sanction à l'ordre, des attraits puissans à la vertu, une dignité réelle à l'homme, un fondement légitime à l'opinion qu'il a de lui-même. Je respecte les lois positives, parce qu'elles découlent de celles que Dieu a gravées au fond de mon cœur; j'ambitionne l'approbation de mes semblables, parce qu'ils portent, comme moi, dans leur esprit un rayon de sa lumière et dans leur âme les germes des vertus dont il leur inspire le désir; je redoute enfin mes remords, parce qu'ils me font déchoir de cette grandeur que j'avois obtenue en me conformant à sa volonté. Ainsi les contre-poids qui vous retiennent sur les bords de l'abîme, je les ai tous, et j'ai de plus une force supérieure qui leur prête une plus vigoureuse résistance.

Dém. J'ai connu des gens qui ne croyoient rien, et dont la conduite et la probité furent toujours irréprochables.

Phil. Et moi je vous en citerois un plus grand nombre qui croyoient tout et qui furent toujours des scélérats. Qu'en doit-on conclure? qu'ils agissoient également contre leurs principes, les uns en faisant le bien, les autres en opérant le mal. De pareilles inconséquences ne doivent pas servir de règle. Il s'agit de savoir si une vertu fondée sur des lois que l'on croiroit descendues du ciel, ne seroit pas plus pure et plus solide, plus consolante et plus facile, qu'une vertu uniquement établie sur les opinions mobiles des hommes.

Dém. Je vous demande à mon tour si la saine morale pourra jamais s'accorder avec une religion qui ne tend qu'à détruire les mœurs, et si la supposition de dieux injustes et cruels, n'est pas la plus extravagante idée qui soit jamais tombée dans l'esprit humain. Nous nions leur existence; vous les avez honteusement dégradés: vous êtes plus impies que nous.

Phil. Ces dieux sont l'ouvrage de nos mains, puisqu'ils ont nos vices. Nous sommes plus indignés que vous des foiblesses qu'on leur attribue. Mais si

nous parvenions à purifier le culte des superstitions qui le défigurent, en seriez-vous plus disposé à rendre à la divinité l'hommage que nous lui devons?

Dém. Prouvez qu'elle existe et qu'elle prend soin de nous, et je me prosterne devant elle.

Phil. C'est à vous de prouver qu'elle n'existe point, puisque c'est vous qui attaquez un dogme dont tous les peuples sont en possession depuis une longue suite de siècles. Quant à moi, je voulois seulement repousser le ton railleur et insultant que vous aviez pris d'abord. Je commençois à comparer votre doctrine à la nôtre, comme on rapproche deux systêmes de philosophie. Il auroit résulté de ce parallèle, que chaque homme, étant selon vos auteurs, la mesure de toutes choses, doit tout rapporter à lui seul; que suivant nous, la mesure de toutes choses étant Dieu même, c'est d'après ce modèle que nous devons régler nos sentimens et nos actions.

Vous demandez quel monument atteste l'existence de la divinité. Je répons: l'univers, l'éclat éblouissant et la marche majestueuse des astres, l'organisation des corps, la correspondance de cette innombrable quantité d'êtres, enfin cet ensemble et ces détails admirables, où tout porte l'empreinte d'une main divine, où tout est grandeur, sagesse, proportion et harmonie; j'ajoute le consentement de tous les peuples, non pour vous subjuguer par la voie de l'autorité, mais parce que leur persuasion, toujours entretenue par la cause qui l'a produite, est un témoignage incontestable de l'impression qu'ont toujours faite sur les esprits les beautés ravissantes de la nature.

La raison, d'accord avec mes sens, me montre aussi le plus excellent des ouvriers, dans le plus magnifique des ouvrages. Je vois un homme marcher; j'en conclus qu'il a intérieurement un principe actif. Ses pas le conduisent où il veut aller; j'en conclus que ce principe combine ses moyens avec la fin qu'il se propose. Appliquons cet exemple. Toute la nature est en mouvement; il y a donc un premier moteur. Ce mouvement est assujetti à un ordre constant; il existe donc une intelligence suprême. Ici finit le ministère de la raison; si je la laissois aller plus loin, je parviendrois, ainsi que plusieurs philosophes, à douter de mon existence. Ceux même de ces philosophes, qui soutiennent que le monde a toujours été, n'en admettent pas moins une première cause, qui de toute éternité agit sur la matière. Car, suivant eux, il est impossible de concevoir une suite de mouvemens réguliers et concertés, sans recourir à un moteur intelligent.

Dém. Ces preuves n'ont pas arrêté parmi nous les progrès de l'athéisme.

Phil. Il ne les doit qu'à la présomption et à l'ignorance.

Dém. Il les doit aux écrits des philosophes. Vous connoissez leurs sentimens sur l'existence et sur la nature de la divinité.

Phil. On les soupçonne, on les accuse d'athéisme, parce qu'ils ne ménagent pas assez les opinions de la multitude, parce qu'ils hasardent des principes dont ils ne prévoient pas les conséquences, parce qu'en expliquant la formation et le méchanisme de l'univers, asservis à la méthode des physiciens, ils n'appellent pas à leur secours une cause surnaturelle. Il en est, mais en petit nombre, qui rejètent formellement cette cause, et leurs solutions sont aussi incompréhensibles qu'insuffisantes.

Dém. Elles ne le sont pas plus que les idées qu'on a de la divinité. Son essence n'est pas connue, et je ne saurois admettre ce que je ne conçois pas.

Phil. Vous avancez un faux principe. La nature ne vous offre-t-elle pas à tous momens des mystères impénétrables? Vous avouez que la matière existe, sans connoître son essence; vous savez que votre bras obéit à votre volonté, sans apercevoir la liaison de la cause à l'effet.

Dém. On nous parle tantôt d'un seul dieu, et tantôt de plusieurs dieux. Je ne vois pas moins d'imperfections que d'oppositions dans les attributs de la divinité. Sa sagesse exige qu'elle maintienne l'ordre sur la terre, et le désordre y triomphe avec éclat; elle est juste et je souffre sans l'avoir mérité.

Phil. On supposa dès la naissance des sociétés, que des génies placés dans les astres veilloient à l'administration de l'univers; comme ils paroissoient revêtus d'une grande puissance, ils obtinrent les hommages des mortels; et le souverain fut presque partout négligé pour les ministres.

Cependant son souvenir se conserva toujours parmi tous les peuples. Vous en trouverez des traces plus ou moins sensibles dans les monumens les plus anciens, des témoignages plus formels

dans les écrits des philosophes modernes. Voyez la prééminence qu'Homère accorde à l'un des objets du culte public: Jupiter est le père des dieux et des hommes. Parcourez la Grèce: vous trouverez l'être unique adoré depuis long-temps en Arcadie, sous le nom du Dieu bon par excellence, dans plusieurs villes sous celui du très-haut ou du très-grand.

Ecoutez ensuite Timée, Anaxagore, Platon: c'est le Dieu unique qui a ordonné la matière, et produit le monde.

Ecoutez Antisthène, disciple de Socrate: plusieurs divinités sont adorées parmi les nations; mais la nature n'en indique qu'une.

Ecoutez enfin ceux de l'école de Pythagore. Tous ont considéré l'univers comme une armée, qui se meut au gré du général; comme une vaste monarchie, où la plénitude du pouvoir réside dans le souverain.

Mais pourquoi donner aux génies qui lui sont subordonnés, un titre qui n'appartient qu'à lui seul? C'est que, par un abus depuis long-temps introduit dans toutes les langues, ces expressions *dieu* et *divin*, ne désignent souvent qu'une supériorité de rang, qu'une excellence de mérite, et sont prodiguées tous les jours aux princes qu'il a revêtus de son pouvoir, aux esprits qu'il a remplis de ses lumières, aux ouvrages qui sont sortis de ses mains ou des nôtres. Il est si grand en effet, que d'un côté, on n'a d'autre moyen de relever les grandeurs humaines, qu'en les rapprochant des siennes, et que d'un autre côté, on a de la peine à comprendre qu'il puisse ou daigne abaisser ses regards jusqu'à nous.

Vous qui niez son immensité, avez-vous jamais réfléchi sur la multiplicité des objets que votre esprit et vos sens peuvent embrasser? Quoi! votre vue se prolonge sans effort sur un grand nombre de stades; et la sienne ne pourroit pas en parcourir une infinité? Votre attention se porte presque au même instant sur la Grèce, sur la Sicile, sur l'Egypte; et la sienne ne pourroit s'étendre sur tout l'univers?

Et vous qui mettez des bornes à sa bonté, comme s'il pouvoit être grand sans être bon, croyez-vous qu'il rougisse de son ouvrage? qu'un insecte, qu'un brin d'herbe, soient méprisables à ses yeux? qu'il ait revêtu l'homme de qualités éminentes, qu'il lui ait donné le désir, le besoin et l'espérance de le connoître, pour l'éloigner à jamais de sa vue? Non, je ne saurois penser qu'un père oublie ses enfans, et que par une négligence incompatible avec ses perfections, il ne daigne pas veiller sur l'ordre qu'il a établi dans son empire.

Dém. Si cet ordre émane de lui, pourquoi tant de crimes et de malheurs sur la terre? où est sa puissance, s'il ne peut les empêcher; sa justice, s'il ne le veut pas?

Phil. Je m'attendois à cette attaque. On l'a faite, on la fera dans tous les temps, et c'est la seule qu'on puisse nous opposer. Si tous les hommes étoient heureux, ils ne se révolteroient pas contre l'auteur de leurs jours; mais ils souffrent sous ses yeux, et il semble les abandonner. Ici ma raison confondue interroge les traditions anciennes; toutes déposent en faveur d'une providence. Elle interroge les sages; presque tous d'accord sur le fond du dogme, ils hésitent et se partagent dans la manière de l'expliquer. Plusieurs d'entre eux, convaincus que limiter la justice ou la bonté de Dieu, c'étoit l'anéantir, ont mieux aimé donner des bornes à son pouvoir. Les uns répondent: Dieu n'opère que le bien; mais la matière, par un vice inhérent à sa nature, occasionne le mal, en résistant à la volonté de l'être suprême. D'autres: l'influence divine s'étend avec plénitude jusqu'à la sphère de la lune, et n'agit que foiblement dans les régions inférieures. D'autres: Dieu se mêle des grandes choses et néglige les petites. Il en est enfin qui laissent tomber sur mes ténèbres un trait de lumière qui les éclaircit. Foibles mortels, s'écrient-ils! cessez de regarder comme des maux réels, la pauvreté, la maladie, et les malheurs qui vous viennent du dehors. Ces accidens, que votre résignation peut convertir en bienfaits, ne sont que la suite des lois nécessaires à la conservation de l'univers. Vous entrez dans le système général des choses, mais vous n'en êtes qu'une portion. Vous fûtes ordonnés pour le tout, et le tout ne fut pas ordonné pour vous.

Ainsi, tout est bien dans la nature, excepté dans la classe des êtres où tout devroit être mieux. Les corps inanimés suivent sans résistance les mouvemens qu'on leur imprime; les animaux, privés de raison, se livrent sans remords à l'instinct qui les entraîne. Les hommes seuls se distinguent autant par leurs vices que par leur intelligence. Obéissent-ils à

la nécessité comme le reste de la nature? pourquoi peuvent-ils résister à leurs penchans? pourquoi reçurent-ils ces lumières qui les égarent, ce désir de connoître leur auteur, ces notions du bien, ces larmes précieuses que leur arrache une belle action; ce don le plus funeste, s'il n'est pas le plus beau de tous, le don de s'attendrir sur les malheurs de leurs semblables? à l'aspect de tant de priviléges qui les caractérisent essentiellement, ne doit-on pas conclure que Dieu, par des vues qu'il n'est pas permis de sonder, a voulu mettre à de fortes épreuves le pouvoir qu'ils ont de délibérer et de choisir? Oui, s'il y a des vertus sur la terre il y a une justice dans le ciel. Celui qui ne paie pas un tribut à la règle, doit une satisfaction à la règle. Il commence sa vie dans ce monde, il la continue dans un séjour où l'innocence reçoit le prix de ses souffrances, où l'homme coupable expie ses crimes, jusqu'à ce qu'il en soit purifié.

Voilà, Démophon, comment nos sages justifient la providence. Ils ne connoissent pour nous d'autre mal que le vice, et d'autre dénouement au scandale qu'il produit, qu'un avenir où toutes choses seront mises à leur place. Demander à présent, pourquoi Dieu ne l'a pas empêché dès l'origine, c'est demander pourquoi il a fait l'univers selon ses vues, et non suivant les nôtres.

Dém. La religion n'est qu'un tissu de petites idées, de pratiques minutieuses. Comme s'il n'y avoit pas assez de tyrans sur la terre, vous en peuplez les cieux; vous m'entourez de surveillans, jaloux les uns des autres, avides de présens, à qui je ne puis offrir que l'hommage d'une crainte servile; le culte qu'ils exigent n'est qu'un trafic honteux; ils vous donnent des richesses, vous leur rendez des victimes. L'homme abruti par la superstition est le plus vil des esclaves. Vos philosophes mêmes n'ont pas insisté sur la nécessité d'acquérir des vertus, avant que de se présenter à la divinité, ou de lui en demander dans leurs prières.

Phil. Je vous ai déjà dit que le culte public est grossièrement défiguré, et que mon dessein étoit simplement de vous exposer les opinions des philosophes qui ont réfléchi sur les rapports que nous avons avec la divinité. Doutez de ces rapports, si vous êtes assez aveugle pour les méconnoître. Mais ne dites pas que c'est dégrader nos âmes, que de les séparer de la masse des êtres, que de leur donner la plus brillante des origines et des destinées, que d'établir entre elles et l'être suprême un commerce de bienfaits et de reconnoissance.

Voulez-vous une morale pure et céleste, qui élève votre esprit et vos sentimens? Etudiez la doctrine et la conduite de ce Socrate, qui ne vit dans sa condamnation, sa prison et sa mort, que les décrets d'une sagesse infinie, et ne daigna pas s'abaisser jusqu'à se plaindre de l'injustice de ses ennemis.

Contemplez en même temps avec Pythagore les lois de l'harmonie universelle, et mettez ce tableau devant vos yeux: régularité dans la distribution des mondes, régularité dans la distribution des corps célestes; concours de toutes les volontés dans une sage république, concours de tous les mouvemens dans une âme vertueuse; tous les êtres travaillant de concert au maintien de l'ordre, et l'ordre conservant l'univers et les moindres parties; un Dieu auteur de ce plan sublime, et des hommes destinés à être par leurs vertus ses ministres et ses coopérateurs. Jamais système n'étincela de plus de génie: jamais rien n'a pu donner une plus haute idée de la grandeur et de la dignité de l'homme.

Permettez que j'insiste; puisque vous attaquez nos philosophes, il est de mon devoir de les justifier. Le jeune Lysis est instruit de leurs dogmes; j'en juge par les instituteurs qui élevèrent son enfance. Je vais l'interroger sur différens articles relatifs à cet entretien. Etoutez ses réponses. Vous verrez d'un coup d'œil l'ensemble de notre doctrine; et vous jugerez, si la raison, abandonnée à elle-même, pouvoit concevoir une théorie plus digne de la divinité et plus utile aux hommes.

Philoclès. Dites-moi, Lysis, qui a formé le monde?

Lysis. Dieu.

Phil. Par quel motif l'a-t-il formé?

Lys. Par un effet de sa bonté.

Phil. Qu'est-ce que Dieu?

Lys. Ce qui n'a ni commencement, ni fin; l'être éternel, nécessaire, immuable, intelligent.

Phil. Pouvons-nous connoître son essence?

Lys. Elle est incompréhensible et inéffable, mais il a parlé clairement par ses œuvres, et ce langage a le caractère des grandes vérités, qui est d'être à portée

de tout le monde. De plus vives lumières nous seroient inutiles, et ne conviennent sans doute ni à son plan ni à notre foiblesse. Qui sait même si l'impatience de nous élever jusqu'à lui ne présage pas la destinée qui nous attend? En effet, s'il est vrai, comme on le dit, qu'il est heureux par la seule vue de ses perfections, désirer de le connoître, c'est désirer de partager son bonheur.

Phil. Sa providence s'étend-elle sur toute la nature?

Lys. Jusque sur les plus petits objets.

Phil. Pouvons-nous lui dérober la vue de nos actions?

Lys. Pas même celle de nos pensées.

Phil. Dieu est-il l'auteur du mal?

Lys. L'être bon ne peut faire que ce qui est bon.

Phil. Quels sont vos rapports avec lui?

Lys. Je suis son ouvrage, je lui appartiens, il a soin de moi.

Phil. Quel est le culte qui lui convient?

Lys. Celui que les lois de la patrie ont établi, la sagesse humaine ne pouvant savoir rien de positif à cet égard.

Phil. Suffit-il de l'honorer pas des sacrifices et par des cérémonies pompeuses?

Lys. Non.

Phil. Que faut-il encore?

Lys. La pureté du cœur. Il se laisse plutôt fléchir par la vertu que par les offrandes; et comme il ne peut y avoir aucun commerce entre lui et l'injustice, quelques-uns pensent qu'il faudroit arracher des autels les méchans qui y trouvent un asile.

Phil. Cette doctrine, enseignée par les philosophes, est-elle reconnue par les prêtres?

Lys. Ils l'ont fait graver sur la porte du temple d'Epidaure: L'ENTRÉE DE CES LIEUX, dit l'inscription, N'EST PERMISE QU'AUX AMES PURES. Ils l'annoncent avec éclat dans nos cérémonies saintes, où, après que le ministre des autels a dit: *qui est-ce qui est ici?* les assistans répondent de concert: *ce sont tous gens de bien.*

Phil. Vos prières ont-elles pour objet les biens de la terre?

Lysis. Non, j'ignore s'ils me seroient nuisibles; et je craindrois, qu'irrité de l'indiscrétion de mes vœux, Dieu ne les exauçât.

Phil. Que lui demandez-vous donc?

Lys De me protéger contre mes passions; de m'accorder la vraie beauté, celle de l'âme; les lumières et les vertus dont j'ai besoin; la force de ne commettre aucune injustice, et surtout le courage de supporter, quand il le faut, l'injustice des autres.

Phil. Que doit-on faire pour se rendre agréable à la divinité?

Lys. Se tenir toujours en sa présence; ne rien entreprendre sans implorer son secours; s'assimiler en quelque façon à elle par la justice et par la sainteté; lui rapporter toutes ses actions; remplir exactement les devoirs de son état, et regarder comme le premier de tous, celui d'être utile aux hommes; car, plus on opère le bien, plus on mérite d'être mis au nombre de ses enfans et de ses amis.

Phil. Peut-on être heureux en observant ces préceptes?

Lys. Sans doute, puisque le bonheur consiste dans la sagesse, et la sagesse dans la connoissance de Dieu.

Phil. Mais cette connoissance est bien imparfaite.

Lys. Aussi notre bonheur ne sera-t-il entier que dans une autre vie.

Phil. Est-il vrai, qu'après notre mort, nos âmes comparoissent dans le champ de la vérité, et rendent compte de leur conduite à des juges inexorables; qu'ensuite les unes transportées dans des campagnes riantes, y coulent des jours paisibles au milieu des fêtes et des concerts; que les autres sont précipitées par les furies dans le Tartare, pour subir à la fois la rigueur des flammes, et la cruauté des bêtes féroces.

Lys. Je l'ignore.

Phil. Dirons-nous que les unes et les autres, après avoir été, pendant mille ans au moins, rassasiées de douleurs ou de plaisirs, reprendront un corps mortel, soit dans la classe des hommes, soit dans celle des animaux, et commenceront une nouvelle vie; mais qu'il est pour certains crimes des peines éternelles.

Lys. Je l'ignore encore. La divinité ne s'est pas expliquée sur la nature des peines et des récompenses qui nous attendent après la mort. Tout ce que j'affirme, d'après les notions que nous avons de l'ordre et de la justice, d'après le suffrage de tous les peuples et de tous les temps, c'est que chacun sera traité selon ses mérites, et que l'homme juste, passant tout à coup du jour nocturne de cette

vie à la lumière pure et brillante d'une seconde vie, jouira de ce bonheur inaltérable dont ce monde n'offre qu'une foible image.

Phil. Quels sont nos devoirs envers nous-mêmes ?

Lys. Décerner à notre âme les plus grands honneurs, après ceux que nous rendons à la divinité ; ne la jamais remplir de vices et de remords ; ne la jamais vendre au poids de l'or, ni la sacrifier à l'attrait des plaisirs ; ne jamais préférer dans aucune occasion un être aussi terrestre, aussi fragile que le corps, à une substance dont l'origine est céleste, et la durée éternelle.

Phil. Quels sont nos devoirs envers les hommes ?

Lys. Ils sont tous renfermés dans cette formule : *ne faites pas aux autres ce que vous ne voudriez pas qu'ils vous fissent.*

Phil. Mais n'êtes-vous pas à plaindre, si tous ces dogmes ne sont qu'illusion, et si votre âme ne survit pas à votre corps ?

Lys. La religion n'est pas plus exigeante que la philosophie. Loin de prescrire à l'honnête homme aucun sacrifice qu'il puisse regretter, elle répand un charme secret sur ses devoirs, et lui procure deux avantages inestimables, une paix profonde pendant la vie, une douce espérance au moment de la mort.

Barthelemy, Voy. d'Anacharsis, chap. 19.

§ 32. *Combien la morale la plus parfaite du Paganisme, celle de Socrate, étoit incomplète et peu proportionnée aux besoins de l'homme.*

Quoique Socrate n'ait rien écrit, sa morale nous a été transmise par Platon et par Xénophon. En voici l'analyse.

La sagesse suprême conserve dans une éternelle jeunesse, l'univers qu'elle a formé ; invisible en elle-même, les merveilles qu'elle produit l'annoncent avec éclat ; les dieux étendent leur providence sur la nature entière ; présens en tous lieux, ils voient tout, ils entendent tout. Parmi cette infinité d'êtres sortis de leurs mains, l'homme distingué des autres animaux par des qualités éminentes, et surtout par une intelligence capable de concevoir l'idée de la divinité, l'homme fut toujours l'objet de leur amour et de leur prédilection ; ils lui parlent sans cesse par ces lois souveraines qu'ils ont gravées dans son cœur : *Prosternez-vous devant les dieux ; honorez vos parens ; faites du bien à ceux qui vous en font.* Ils lui parlent aussi par leurs oracles, répandus sur la terre, et par une foule de prodiges et de présages, indices de leurs volontés.

Qu'on ne se plaigne donc plus de leur silence ; qu'on ne dise point qu'ils sont trop grands pour s'abaisser jusqu'à notre foiblesse. Si leur puissance les élève au-dessus de nous, leur bonté nous rapproche d'eux. Mais qu'exigent-ils ? Le culte établi dans chaque contrée ; des prières qui se borneront à solliciter en général leur protection ; des sacrifices où la pureté du cœur est plus essentielle que la magnificence des offrandes. Ils exigent encore plus : c'est les honorer, que de leur obéir ; c'est leur obéir, que d'être utile à la société. L'homme d'état qui travaille au bonheur du peuple, le laboureur qui rend la terre plus fertile, tous ceux qui s'acquittent exactement de leurs devoirs, rendent aux dieux le plus beau des hommages ; mais il faut qu'il soit continuel : leurs faveurs sont le prix d'une piété fervente, et accompagnée d'espoir et de confiance. N'entreprenons rien d'essentiel sans les consulter, n'exécutons rien contre leurs ordres, et souvenons-nous que la présence des dieux éclaire et remplit les lieux les plus obscurs et les plus solitaires.

Socrate ne s'explique point sur la nature de la divinité ; mais il s'énonce toujours clairement sur son existence et sur la providence : vérités dont il étoit intimement convaincu, et les seules auxquelles il lui fût possible et important de parvenir. Il reconnut un Dieu unique, auteur et conservateur de l'univers ; au-dessous de lui, des dieux inférieurs, formés de ses mains, revêtus d'une partie de son autorité, et dignes de notre vénération. Pénétré du plus profond respect pour le souverain, partout il se fût prosterné devant lui, partout il eût honoré ses ministres, sous quelque nom qu'on les invoquât, pourvu qu'on ne leur attribuât aucune de nos foiblesses, et qu'on écartât de leur culte les superstitions qui les défigurent. Les cérémonies pouvoient varier chez les différens peuples ; mais elles devoient être autorisées par les lois, et accompagnées de la pureté d'intention.

Il ne rechercha point l'origine du mal qui règne dans le moral, ainsi que dans le physique ; mais il connut les biens et

les maux qui font le bonheur et le malheur de l'homme, et c'est sur cette connoissance qu'il fonda sa morale.

Le vrai bien est permanent et inaltérable; il remplit l'âme sans l'épuiser, et l'établit dans une tranquillité profonde pour le présent, dans une entière sécurité pour l'avenir. Il ne consiste donc point dans la jouissance des plaisirs, du pouvoir, de la santé, des richesses et des honneurs. Ces avantages et tous ceux qui irritent le plus nos désirs, ne sont pas des biens par eux-mêmes, puisqu'ils peuvent être utiles ou nuisibles par l'usage qu'on en fait, ou par les effets qu'ils produisent naturellement: les uns sont accompagnés de tourmens, les autres suivis de dégoûts et de remords; tous sont détruits, dès qu'on en abuse; et l'on cesse d'en jouir, dès qu'on craint de les perdre.

Nous n'avons pas de plus justes idées des maux que nous redoutons: il en est, comme la disgrâce, la maladie, la pauvreté, qui, malgré la terreur qu'ils inspirent, procurent quelquefois plus d'avantages que le crédit, les richesses et la santé.

Ainsi, placé entre des objets dont nous ignorons la nature, notre esprit flottant et incertain ne discerne qu'à la faveur de quelques lueurs sombres, le bon et le mauvais, le juste et l'injuste, l'honnête et le malhonnête; et, comme toutes nos actions sont des choix, et que ces choix sont d'autant plus aveugles qu'ils sont plus importans, nous risquons sans cesse de tomber dans les piéges qui nous entourent. De là tant de contradictions dans notre conduite, tant de vertus fragiles, tant de systèmes de bonheur renversés.

Cependant les dieux nous ont accordé un guide pour nous diriger au milieu de ces routes incertaines: ce guide est la sagesse, qui est le plus grand des biens, comme l'ignorance est le plus grand des maux. La sagesse est une raison éclairée, qui, dépouillant de leurs fausses couleurs les objets de nos craintes et de nos espérances, nous les montre tels qu'ils sont en eux-mêmes, fixe l'instabilité de nos jugemens, et détermine notre volonté par la seule force de l'évidence.

A la faveur de cette lumière vive et pure, l'homme est juste, parce qu'il est intimement persuadé que son intérêt est d'obéir aux lois, et de ne faire tort à personne; il est frugal et tempérant, parce qu'il voit clairement que l'excès des plaisirs entraîne, avec la perte de la santé, celle de la fortune et de la réputation; il a le courage de l'âme, parce qu'il connoît le danger, et la nécessité de le braver. Ses autres vertus émanent du même principe, ou plutôt elles ne sont toutes que la sagesse appliquée aux différentes circonstances de la vie.

Il suit de là que toute vertu est une science qui s'augmente par l'exercice et la méditation; tout vice, une erreur qui, par sa nature, doit produire tous les autres vices.

Ce principe, discuté encore aujourd'hui par les philosophes, trouvoit des contradicteurs du temps de Socrate. On lui disoit: nous devons nous plaindre de notre foiblesse, et non de notre ignorance; et si nous faisons le mal, ce n'est pas faute de le connoître. Vous ne le connoissez pas, répondoit-il; vous le rejèteriez loin de vous, si vous le regardiez comme un mal; mais vous le préférez au bien, parce qu'il vous paroît un bien plus grand encore.

On insistoit: cette préférence nous la condamnons avant et après nos chutes; mais il est des momens où l'attrait de la volupté nous fait oublier nos principes, et nous ferme les yeux sur l'avenir. Et pouvons-nous, après tout, éteindre les passions qui nous asservissent malgré nous.

Si vous êtes des esclaves, répliquoit Socrate, vous ne devez plus compter sur votre vertu, et par conséquent sur le bonheur. La sagesse qui peut seule la procurer, ne fait entendre sa voix qu'à des hommes libres, ou qui s'efforcent de le devenir. Pour vous rendre votre liberté, elle n'exige que le sacrifice des besoins que la nature n'a pas donnés; à mesure qu'on goûte et qu'on médite ses leçons, on secoue aisément toutes ces servitudes qui troublent et obscurcissent l'esprit; car ce n'est pas la tyrannie des passions qu'il faut craindre, c'est celle de l'ignorance qui vous livre entre leurs mains, en exagérant leur puissance: détruisez son empire, et vous verrez disparoître ces illusions qui vous éblouissent, ces opinions confuses et mobiles que vous prenez pour des principes. C'est alors que l'éclat et la beauté de la vertu font une telle impression sur nos âmes, qu'elles ne résistent plus à l'attrait impérieux qui les entraîne. Alors on peut dire que nous n'avons pas le pouvoir d'être méchans, parce que nous n'aurons jamais

celui de préférer avec connoissance de cause le mal au bien, ni même un plus petit avantage à un plus grand.

Telle étoit la base des principes que Socrate donnoit à ses disciples. Ses leçons n'étoient que des entretiens familiers, dont les circonstances amenoient le sujet: tantôt il lisoit avec eux les écrits des sages qui l'avoient précédé; il les relisoit, parce qu'il savoit que pour persévérer dans l'amour du bien, il faut souvent se convaincre de nouveau des vérités dont on est convaincu: tantôt il discutoit la nature de la justice, de la science et du vrai bien. Périsse, s'écrioit-il alors, la mémoire de celui qui osa le premier, établir une distinction entre ce qui est juste et ce qui est utile! D'autres fois il leur montroit plus en détail les rapports qui lient les hommes entre eux, et ceux qu'ils ont avec les objets qui les entourent. Soumission aux volontés des parens, quelque dures qu'elles soient; soumission plus entière aux ordres de la patrie, quelque sévères qu'ils puissent être; égalité d'âme dans l'une et l'autre fortune; obligation de se rendre utile aux hommes; nécessité de se tenir dans un état de guerre contre ses passions, dans un état de paix contre les passions des autres: ces points de doctrine, Socrate les exposoit avec autant de clarté que de précision.

De là ce développement d'une foule d'idées nouvelles pour eux; de là ces maximes prises au hasard parmi celles qui nous restent de lui: que moins on a de besoins, plus on approche de la divinité; que l'oisiveté avilit, et non le travail; qu'un regard, arrêté avec complaisance sur la beauté, introduit un poison mortel dans le cœur; que la gloire du sage consiste à être vertueux, sans affecter de le paroître, et sa volupté à l'être tous les jours de plus en plus; qu'il vaut mieux mourir avec honneur, que de vivre avec ignominie; qu'il ne faut jamais rendre le mal pour le mal; enfin, et c'étoit une de ces vérités effrayantes sur lesquelles il insistoit davantage, que la plus grande des impostures est de prétendre gouverner et conduire les hommes, sans en avoir le talent.

Le même, ibid, chap. 67.

§ 33. *Combien les idées de Platon sur la formation de l'univers, quoique les plus parfaites de l'antiquité païenne, sont fausses et contradictoires sur bien des points, et éloignées de la vérité sur d'autres.*

Foibles mortels que nous sommes! est-ce à nous de pénétrer les secrets de la divinité, nous, dont les plus sages ne sont auprès d'elle que ce qu'un singe est auprès de nous? Prosterné à ses pieds, je lui demande de mettre dans ma bouche des discours qui lui soient agréables, et qui vous paroissent conformes à la raison.

Si j'étois obligé de m'expliquer en présence de la multitude, sur le premier auteur de toutes choses, sur l'origine de l'univers et sur la cause du mal, je serois forcé de parler par énigmes; mais dans ces lieux solitaires, n'ayant que Dieu et mes amis pour témoins, j'aurai la douceur de rendre hommage à la vérité.

Le Dieu que je vous annonce est un Dieu unique, immuable, infini. Centre de toutes les perfections, source intarissable de l'intelligence et de l'être, avant qu'il eût fait l'univers, avant qu'il eût déployé sa puissance au-dehors, il étoit; car il n'a point eu de commencement: il étoit en lui-même; il existoit dans les profondeurs de l'éternité. Non, mes expressions ne répondent pas à la grandeur de mes idées, ni mes idées à la grandeur de mon sujet.

Également éternelle (1) la matière subsistoit dans une fermentation affreuse, contenant les germes de tous les maux, pleine de mouvemens impétueux, qui cherchoient à réunir ses parties, et de principes destructifs, qui les séparoient à l'instant: susceptible de toutes les formes, incapable d'en conserver aucune: l'horreur et la discorde erroient sur ses flots bouillonnans.

De toute éternité, Dieu par sa bonté infinie, avoit résolu de former l'univers, suivant un modèle toujours présent à ses yeux, modèle immuable, incréé, parfait; idée semblable à celle que conçoit un artiste, lorsqu'il convertit la pierre grossière en un superbe édifice; monde intellectuel, dont ce monde visible n'est

(1) Comment, après ces idées si sublimes sur Dieu, le raisonnement n'a-t-il pas conduit Platon à reconnoître qu'il étoit impossible que la matière fût éternelle? En effet, quoi de plus contradictoire? *L'éditeur.*

que la copie et l'expression. Tout ce qui dans l'univers tombe sous nos sens, tout ce qui se dérobe à leur activité, étoit tracé d'une manière sublime dans ce premier plan ; et comme l'être suprême ne conçoit rien que de réel, on peut dire qu'il produisoit le monde, avant qu'il l'eût rendu sensible.

Ainsi existoient de toute éternité, Dieu auteur de tout bien, la matière principe de tout mal, et ce modèle suivant lequel Dieu avoit résolu d'ordonner la matière.

Quand l'instant de cette grande opération fut arrivé, la sagesse éternelle donna ses ordres au chaos, et aussitôt toute la masse fut agitée d'un mouvement fécond et inconnu. Ses parties, qu'une haine implacable divisoit auparavant, coururent se réunir, s'embrasser et s'enchaîner. Le feu brilla pour la première fois dans les ténèbres ; l'air se sépara de la terre et de l'eau. Ces quatre élémens furent destinés à la composition de tous les corps.

Pour en diriger les mouvemens, Dieu qui avoit préparé une âme (2), composée en partie de l'essence divine, et en partie de la substance matérielle, la revêtit de la terre, des mers et de l'air grossier, au-delà duquel il étendit les déserts des cieux. De ce principe intelligent, attaché au centre de l'univers, partent comme des rayons de flamme, qui sont plus ou moins purs, suivant qu'ils sont plus ou moins éloignés de leur centre, qui s'insinuent dans les corps, et animent leurs parties, et qui, parvenus aux limites du monde, se répandent sur sa circonférence, et forment tout autour une couronne de lumière

A peine l'âme universelle eut-elle été plongée dans cet océan de matière, qui la dérobe à nos regards, qu'elle essaya ses forces, en ébranlant ce grand tout à plusieurs reprises, et que tournant rapidement sur elle-même, elle entraîna tout l'univers docile à ses efforts.

Si cette âme n'eût été qu'une portion pure de la substance divine, son action, toujours simple et constante, n'auroit imprimé qu'un mouvement uniforme à toute la masse. Mais comme la matière fait partie de son essence, elle jeta de la variété dans la masse de l'univers. Ainsi pendant qu'une impression générale, produite par la partie divine de l'âme universelle, fait tout rouler d'orient en occident dans l'espace de 24 heures, une impression particulière, produite par la partie matérielle de cette âme, fait avancer d'occident en orient, suivant certains rapports de célérité, cette partie des cieux où nagent les planètes.

Pour concevoir la cause de ces deux mouvemens contraires, il faut observer que la partie divine de l'âme universelle est toujours en opposition avec la partie matérielle ; que la première se trouve avec plus d'abondance vers les extrémités du monde, et la seconde dans les couches d'air qui environnent la terre : et qu'enfin quand il fallut mouvoir l'univers, la partie matérielle de l'âme, ne pouvant résister entièrement à la direction générale donnée par la partie divine, ramassa les restes du mouvement irrégulier qui l'agitoit dans le chaos, et parvint à le communiquer aux sphères qui entourent notre globe(3).

Cependant l'univers étoit plein de vie. Ce fils unique, ce dieu engendré, avoit reçu la figure sphérique, la plus parfaite de toutes. Il étoit assujetti au mouvement circulaire, le plus simple de tous, le plus convenable à sa forme. L'être suprême jette des regards de complaissance sur son ouvrage ; et l'ayant rapproché du modèle qu'il suivoit dans ses opérations, il reconnut avec plaisir que les traits principaux de l'original se retraçoient dans la copie(4).

Mais il en étoit un qu'elle ne pouvoit recevoir, l'éternité, attribut essentiel du monde intellectuel, et dont ce monde visible n'étoit pas susceptible. Ces deux mondes ne pouvant avoir les mêmes perfections, Dieu voulut qu'ils en eussent de semblables Il fit le temps, cette image mobile de l'immobile éternité : le

(2) Autre contradiction. Il est de toute impossibilité qu'il existe deux principes, éternels, l'un auteur du bien, et l'autre auteur du mal. *L'éditeur.*

(3) Que de chimères, d'illusions et d'erreurs dans ces deux alinéa ! O bornes, ô foiblesse de l'esprit humain livré à lui-même ! *L'éditeur.*

(4) Il paroît par la fin de cet alinéa que Platon avoit eu connoissance du livre de la Genèse, ou qu'il avoit reçu cette idée des prêtres d'Egypte qui le connoissoient ou qui en avoient conservé la tradition. *L'éditeur.*

temps qui, commençant et achevant sans cesse le cercle des jours et des nuits, des mois et des années, semble ne connoître dans sa course ni commencement, ni fin, et mesurer la durée du monde sensible, comme l'éternité mesure celle du monde intellectuel; le temps enfin, qui n'auroit point laissé des traces de sa présence, si des signes visibles n'étoient chargés de distinguer ses parties fugitives, et d'enregistrer, pour ainsi dire, ses mouvemens. Dans cette vue, l'être suprême alluma le soleil, et le lança avec les autres planètes dans la vaste solitude des airs. C'est de là que cet astre inonde le ciel de sa lumière, qu'il éclaire la marche des planètes, et qu'il fixe les limites de l'année, comme la lune détermine celles des mois. L'étoile de Mercure et celle de Vénus, entraînées par la sphère à laquelle il préside, accompagnent toujours ses pas. Mars, Jupiter, et Saturne ont aussi des périodes particulières et inconnues au vulgaire(5).

Cependant l'auteur de toutes choses adressa la parole aux génies à qui il venoit de confier l'administration des astres. " Dieux, qui me devez la nais-
" sance, écoutez mes ordres souverains.
" Vous n'avez pas de droits à l'immorta-
" lité; mais vous y participerez par le
" pouvoir de ma volonté, plus forte que
" les liens qui unissent les parties dont
" vous êtes composés. Il reste, pour la
" perfection de ce grand tout, à remplir
" d'habitans les mers, la terre et les airs.
" S'ils me devoient immédiatement le
" jour, soustraits à l'empire de la mort,
" ils deviendroient égaux aux dieux
" mêmes. Je me repose donc sur vous
" du soin de les produire. Dépositaires
" de ma puissance, unissez à des corps
" périssables, les germes d'immortalité
" que vous allez recevoir de mes mains.
" Formez en particulier des êtres qui
" commandent aux autres animaux, et
" vous soient soumis; qu'ils naissent par
" vos ordres, qu'ils croissent par vos
" bienfaits, et qu'après leur mort, ils se
" réunissent à vous, et partagent votre
" bonheur."

Il dit, et soudain versant dans la coupe où il avoit pétri l'âme du monde, les restes de cette âme tenus en réserve, il en compose les âmes particulières; et joignant à celle des hommes une parcelle de l'essence divine, il leur attache des destinées irrévocables.

Alors il fut réglé qu'il naîtroit des mortels capables de connoître la divinité, et de la servir; que l'homme auroit la prééminence sur la femme; que la justice consisteroit à triompher des passions, et l'injustice à y succomber; que les justes iroient, dans le sein des astres, jouir d'une félicité inaltérable; que les autres seroient métamorphosés en femmes; que si leur injustice continuoit, ils reparoîtroient sous différentes formes d'animaux, et qu'enfin ils ne seroient rétablis dans la dignité primitive de leur être, que lorsqu'ils se seroient rendus dociles à la voix de la raison.

Après ces décrets immuables, l'être suprême sema les âmes dans les planètes; et ayant ordonné aux dieux inférieurs de les revêtir successivement de corps mortels, de pourvoir à leurs besoins, et de les gouverner, il rentra dans le repos éternel.

Aussitôt les causes secondes ayant emprunté de la matière, des particules des quatre élémens, les attachèrent entre elles par des liens invisibles, et arrondirent, autour des âmes, les différentes parties des corps destinés à leur servir de chars, pour les transporter d'un lieu dans un autre.

Platon après avoir distingué dans l'homme deux âmes, l'une immortelle et raisonnable, qu'il place dans le cerveau, et l'autre mortelle et privée de raison, qu'il met dans la poitrine, et dans l'estomac, entre dans des détails aussi faux qu'ingénieux; et termine enfin son discours par cette idée qui prouve combien l'optimisme est ancien.

Dieu n'a pu faire et n'a fait que le meilleur des mondes possibles, parce qu'il travailloit sur une matière brute et désordonnée, qui sans cesse opposoit la plus forte résistance à sa volonté. Cette opposition subsiste encore aujourd'hui et de là les tempêtes, les tremblemens de terre, et tous les bouleversemens qui arrivent dans notre globe. Les dieux inférieurs, en nous formant, furent obligés d'employer les mêmes moyens que lui; et de là les maladies du corps, et celles de l'âme encore plus dangereuses. Tout ce qui est bien dans l'univers et

(5) Quelle suite, quel enchaînement d'idées grandes, nobles et sublimes dans cet alinéa, à quelques erreurs de Physique près! *L'éditeur.*

général, et dans l'homme en particulier, dérive du Dieu suprême; tout ce qui s'y trouve de défectueux, vient du vice inhérent à la matière.

Le même, ibid.

§ 34. *Que le peuple juif ne fut pas lui-même exempt des erreurs et de la corruption générale.*

La seule Judée connoissoit sa sainte et sévère jalousie, et savoit que partager la religion entre lui et les autres dieux, étoit la détruire.

Cependant à la fin des temps, les Juifs mêmes qui le connoissoient, et qui étoient les dépositaires de la religion, commencèrent, tant les hommes vont toujours affoiblissant la vérité, non point à oublier le Dieu de leurs pères, mais à mêler dans la religion des superstitions indignes de lui. Sous le règne des Asmonéens, et dès le temps de Jonathas, la secte des Pharisiens commença parmi les Juifs. Ils s'acquirent d'abord un grand crédit par la pureté de leur doctrine, et par l'observance exacte de la loi: joint que leur conduite étoit douce, quoique régulière, et qu'ils vivoient entre eux en grande union. Les récompenses et les châtimens de la vie future qu'ils soutenoient avec zèle, leur attiroient beaucoup d'honneur. A la fin, l'ambition se mit parmi eux. Ils voulurent gouverner, et en effet ils se donnèrent un pouvoir absolu sur le peuple: ils se rendirent les arbitres de la doctrine et de la religion, qu'ils tournèrent insensiblement à des pratiques superstitieuses, utiles à leur intérêt et à la domination qu'ils vouloient établir sur les consciences; et le vrai esprit de la loi étoit prêt à se perdre.

A ces maux se joignit un plus grand mal, l'orgueil et la présomption; mais une présomption qui alloit à s'attribuer à soi-même le don de Dieu. Les Juifs accoutumés à ses bienfaits, et éclairés depuis tant de siècles de sa connoissance, oublièrent que sa bonté seule les avoit séparés des autres peuples, et regardèrent sa grâce comme une dette. Race élue et toujours bénie depuis deux mille ans, ils se jugèrent les seuls dignes de connoître Dieu, et se crurent d'une autre espèce que les autres hommes qu'ils voyoient privés de sa connoissance. Sur ce fondement, ils regardèrent les gentils avec un insupportable dédain. Etre sorti d'Abraham selon la chair, leur paroissoit une distinction qui les mettoit naturellement au-dessus de tous les autres; et enflés d'une si belle origine, ils se croyoient saints par nature, et non par grâce: erreur qui dure encore parmi eux. Ce furent les Pharisiens, qui cherchant à se glorifier de leurs lumières, et de l'exacte observance des cérémonies de la loi, introduisirent cette opinion vers la fin des temps. Comme ils ne songeoient qu'à se distinguer des autres hommes, ils multiplièrent sans bornes les pratiques extérieures, et débitèrent toutes leurs pensées, quelque contraires qu'elles fussent à la loi de Dieu, comme des traditions authentiques.

Le même. Ibid.

§ 35. *Insuffisance de la raison pour sortir de cet état d'erreur et de corruption. Nécessité de la révélation, et d'un secours surnaturel.*

Le premier devoir, comme le plus grand intérêt de l'homme, est de travailler à connoître son origine, sa nature, sa fin dernière, et la voie qu'il doit suivre pour y parvenir. Mais que de questions à discuter! que de difficultés à résoudre! et que l'esprit humain, livré à lui-même, est terrestre, foible et borné, pour découvrir sûr tous ces points l'exacte vérité!

Lorsqu'il s'agit de déterminer ce que peut la raison dans ces matières sublimes, la règle la plus sûre, sans doute, est d'en juger par ce qu'elle a fait pendant une longue suite de siècles, singulièrement dans le temps où elle a déployé toutes ses ressources, et usé de sa plus grande activité. Or demandez à toute la partie du genre humain, qui a précédé Jésus-Christ, si l'homme est l'ouvrage du hasard, ou s'il a pour auteur un être infiniment bon et sage; s'il a été créé dans un état plus relevé, ou dans celui auquel il est réduit; si le monde est éternel, ou s'il a été tiré du néant; si Dieu a les yeux ouverts sur les actions de ses créatures; s'il en exige un culte, et en quoi il consiste; s'il prépare des peines au vice, des récompenses à la vertu? Et vous verrez avec étonnement que sur tous ces objets, si étroitement liés avec nos devoirs, notre sûreté, notre éternelle destinée, les découvertes de quarante siècles ne nous offrent que de timides conjectures, ou de monstrueuses erreurs. Vous verrez, après en avoir excepté la

Judée, à qui Dieu avoit manifesté la gloire de son nom, que la théologie de toutes les nations de la terre n'est qu'un amas de fables absurdes, de superstitions grossières, de mystères honteux, de sacrifices abominables. Vous verrez toutes les horreurs du Polithéisme réunies dans le peuple, et toutes celles de l'Athéisme dans les grands.

Mais peut-être qu'au milieu de ces ténèbres et de cette dépravation générale, la vérité se sera réfugiée dans le sanctuaire des écoles, et qu'elle en sortira enfin pour rendre la lumière et la vie à l'univers. Non, la nuit est également universelle et profonde. Ceux-là même qui dans Athènes, dans Corinthe et dans Rome firent profession d'une plus haute sagesse, et qui se vantèrent de l'avoir acquise par leurs efforts, ne firent qu'ajouter l'orgueil à la folie. Toute leur sagacité, toutes leurs connoissances sur d'autres matières ne les empêchèrent pas d'être des enfans et des aveugles dans tout ce qui avoit rapport à la religion. On peut même dire qu'ils contribuèrent plus que les ignorans et les simples, à poser, à constater les bornes de la raison humaine, puisqu'en multipliant leurs méditations et leurs disputes, ils ne parvinrent qu'à multiplier leurs égaremens.

Ce n'est pas que quelques-uns parmi eux n'eussent entrevu des vérités utiles; mais comme ils ne les apercevoient jamais que d'une manière sombre et confuse, cette foible lueur ne suffisoit pas pour satisfaire leur esprit, pour fixer leurs incertitudes; en sorte que les dogmes les plus importans, réduits à la classe des problèmes et des questions oiseuses, ne servirent qu'à amuser le loisir des philosophes, ou à exercer leur curiosité. Ils ont fait eux-mêmes ce triste aveu, que la vérité étoit pour eux une espèce de phosphore, qui brilloit un moment et disparoissoit aussitôt. Et c'est aussi cette même idée qu'a voulu nous transmettre un ancien apologiste de la religion chrétienne, lorsqu'il a représenté la raison, au milieu de ces agitations et de ces nuages, sous l'emblême d'un vaisseau battu de la tempête, poussé par des vents opposés, sans pilote et sans gouvernail, sur le vaste océan des opinions humaines.

Quelle sera donc la ressource des incrédules pour combattre l'autorité d'une expérience qui est celle de toute la terre, qui a duré quatre mille ans, et qui atteste si hautement la nécessité de la révélation? Diront-ils que la lumière naturelle peut aujourd'hui ce qu'elle n'a pas pu dans les plus beaux âges du monde; qu'elle est plus vive, plus pénétrante dans le vulgaire de nos jours, dans ces hommes qui n'ont ni le temps, ni les moyens de s'appliquer à la recherche de la vérité, qu'elle ne le fut dans les plus grands philosophes de l'antiquité profane, dans ces âmes éminentes où la sagesse humaine parut dans tout son éclat? Prétendront-ils que le peuple, c'est-à-dire, la totalité morale du genre humain, peut se former à lui-même un corps de doctrine certain, entier et lié, tandis que ces hommes célèbres n'eurent que des débris, des opinions flottantes, quelques vérités éparses et mutilées, sans suite, sans motifs, sans autorité? Soutiendront-ils enfin que tout ce qu'il y a de vrai dans le christianisme, étant universellement reconnu pour conforme à la raison, elle peut le découvrir? et se serviront-ils aussi des lumières que nous devons à la seule révélation, pour essayer de la rendre inutile? de tels raissonnemens ne méritent pas de nous arrêter. Ils sont plus propres à prouver les bornes, que l'étendue de l'esprit humain. Et puisque son insuffisance paroît jusques dans les efforts qu'il fait pour la contester, disons donc qu'il est aveugle, et que la révélation seule peut l'éclairer; qu'il est sujet aux variations, à l'inconstance, et que la révélation seule peut le fixer; qu'il est foible, et que la révélation seule peut l'aider; qu'il n'a pas la même portée dans tous les hommes, et que la révélation seule peut y suppléer.

Cependant les besoins de l'homme ne lui donnoient pas le droit d'obtenir de Dieu ce qu'il ne pouvoit trouver en lui-même. Il méritoit, au contraire, par sa dépravation, d'être livré aux désirs insensés de son cœur; de ne connoître jamais la sagesse qu'il avoit eu la lâcheté et l'injustice de sacrifier à ses passions; d'être privé pour toujours de la vérité, puisqu'il lui avoit préféré le mensonge. Mais Dieu n'en use pas avec cette juste sévérité: il ne consulte que sa miséricorde. Après une longue suite d'excès, d'égaremens et de vices, il veut rentrer dans ses droits, chasser l'usurpateur qui avoit trompé et assujetti les nations, purifier la terre, et ramener les hommes à leur institution primitive. Dans ce dessein, il se choisit un peuple particulier. Il l'instruit de ses volontés, le rend dépo-

sitaire de ses oracles, de ses promesses, de ses lois. Il le charge du soin honorable de conserver la religion, et d'instruire le genre humain de toutes les vérités salutaires. Il réunit dans ce peuple, comme dans un grand tableau, les traits les plus marqués de la conduite qu'il tient dans le gouvernement du monde. Il y exécute à découvert, ce qu'il opère dans les autres nations d'une manière moins sensible. Il fait part à ce peuple du mystère de ses conseils. Il lui manifeste le jugement qu'il porte des actions humaines, les récompenses ou les châtimens qu'il leur prépare. Et comme il étoit à craindre que ces leçons, si grandes, si sublimes, si nécessaires, ne s'effaçassent peu à peu de la mémoire des hommes, l'Esprit-Saint se charge de les consigner dans des monumens authentiques et durables, que la nation respectera toujours comme divins.

Ainsi le temps étant arrivé, où Dieu avoit résolu de faire éclater sa bonté et sa puissance, Moïse est choisi pour arracher ses frères à la dure captivité de l'Egypte, et pour les conduire dans la terre promise. Le Seigneur se fait connoître à ce grand homme, plus qu'il ne s'étoit jamais manifesté à aucun mortel. Il se montre à lui d'une manière également magnifique et consolante. Il lui déclare qu'il est celui *qui est*; que tout ce qui est, n'est devant lui qu'une ombre, et que c'est sous ce nom majestueux et incommunicable, qu'il veut être servi et adoré.

Montazet, archevêque et comte de Lyon, instruction pastor. Contre l'incrédulité.

§ 36. *Même Sujet.*

Les grandeurs et les misères de l'homme sont tellement visibles, qu'il faut nécessairement que la véritable religion nous enseigne qu'il y a en lui quelque grand principe de grandeur, et en même temps quelque grand principe de misère. Car il faut que la véritable religion connoisse à fond notre nature; c'est-à-dire, qu'elle connoisse tout ce qu'elle a de grand, et tout ce qu'elle a de misérable, et la raison de l'un et de l'autre. Il faut encore qu'elle nous rende raison des étonnantes contrariétés qui s'y rencontrent. S'il y a un seul principe de tout, une seule fin de tout, il faut que la vraie religion nous enseigne à n'adorer que lui, et à n'aimer que lui. Mais comme nous nous trouvons dans l'impuissance d'adorer ce que nous ne connoissons pas, et d'aimer autre chose que nous, il faut que la religion, qui instruit de ces devoirs, nous instruise aussi de cette impuissance, et qu'elle nous en apprenne les remèdes.

Il faut, pour rendre l'homme heureux, qu'elle lui montre qu'il y a un Dieu; qu'on est obligé de l'aimer; que notre véritable félicité est d'être à lui, et notre unique mal d'être séparé de lui: qu'elle nous apprenne que nous sommes pleins de ténèbres qui nous empêchent de le connoître et de l'aimer; et qu'ainsi nos devoirs nous obligeant d'aimer Dieu, et notre concupiscence nous en détournant, nous sommes pleins d'injustice. Il faut qu'elle nous rende raison de l'opposition que nous avons à Dieu et à notre propre bien. Il faut qu'elle nous en enseigne les remèdes, et les moyens d'obtenir des remèdes. Qu'on examine sur cela toutes les religions du monde, et qu'on voie s'il y en a une autre que la chrétienne qui y satisfasse.

Sera-ce celle qu'enseignoient les philosophes, qui nous proposent pour tout bien un bien qui est en nous? est-ce là le vrai bien? ont-ils trouvé le remède à nos maux? est-ce avoir guéri la présomption de l'homme, que de l'avoir égalé à Dieu? et ceux qui nous ont égalés aux bêtes, et qui nous ont donné les plaisirs de la terre pour tout bien, ont-ils apporté le remède à nos concupiscences? Levez vos yeux vers Dieu, disent les uns; voyez celui auquel vous ressemblez, et qui vous a fait pour l'adorer: vous pouvez vous rendre semblable à lui; la sagesse vous y égalera, si vous voulez la suivre. Et les autres disent: Baissez vos yeux vers la terre, chétif ver que vous êtes, et regardez les bêtes dont vous êtes le compagnon.

Que deviendra donc l'homme? sera-t-il égal à Dieu ou aux bêtes? quelle effroyable distance! Que serons-nous donc? Quelle religion nous enseignera à guérir l'orgueil et la concupiscence? Quelle religion nous enseignera notre bien, nos devoirs, les foiblesses qui nous en détournent, les remèdes qui peuvent les guérir et le moyen d'obtenir ces remèdes? Voyons ce que nous dit sur cela la sagesse de Dieu, qui nous parle dans la religion chrétienne.

C'est en vain, ô homme! que vous cherchez dans vous-même le remède à vos misères. Toutes vos lumières ne

peuvent arriver qu'à connoître que ce n'est point en vous, que vous trouverez ni la vérité, ni le bien. Les philosophes vous l'ont promis; ils n'ont pu le faire. Ils ne savent ni quel est votre véritable bien, ni quel est votre véritable état. Comment auroient-ils donné des remèdes à vos maux, puisqu'ils ne les ont pas seulement connus? Vos maladies principales sont l'orgueil qui vous soustrait à Dieu, et la concupiscence qui vous attache à la terre; et ils n'ont fait autre chose qu'entretenir au moins une de ces maladies. S'ils vous ont donné Dieu pour objet, ce n'a été que pour exercer votre orgueil: ils vous ont fait penser que vous lui êtes semblable par votre nature. Et ceux qui ont vu la vanité de cette prétention, vous ont jeté dans l'autre précipice, en vous faisant entendre que votre nature étoit pareille à celle des bêtes; et ils vous ont porté à chercher votre bien dans les concupiscences, qui sont le partage des animaux. Ce n'est pas là le moyen de vous instruire de vos injustices. N'attendez donc ni vérité, ni consolation des hommes. Je suis celle qui vous ai formé, et qui puis seule vous apprendre qui vous êtes. Mais vous n'êtes plus maintenant dans l'état où je vous ai formé. J'ai créé l'homme, saint, innocent, parfait: je l'ai rempli de lumière et d'intelligence: je lui ai communiqué ma gloire et mes merveilles: l'œil de l'homme voyoit alors la majesté de Dieu; l'homme n'étoit pas dans les ténèbres qui l'aveuglent, ni dans la mortalité et dans les misères qui l'affligent. Mais il n'a pu soutenir tant de gloire, sans tomber dans la présomption: il a voulu se rendre centre de lui-même, et indépendant de mon secours: il s'est soustrait à ma domination; et s'égalant à moi par le désir de trouver sa félicité en lui-même, je l'ai abandonné à lui; et révoltant toutes les créatures qui lui étoient soumises, je les lui ai rendues ennemies: en sorte qu'aujourd'hui l'homme est devenu semblable aux bêtes, et dans un tel éloignement de moi, qu'à peine lui reste-t-il quelque lumière confuse de son auteur: tant toutes ses connoissances ont été éteintes ou troublées! Les sens, indépendans de la raison, et souvent maîtres de la raison, l'ont emporté à la recherche des plaisirs: toutes les créatures, ou l'affligent, ou le tentent, et dominent sur lui, ou en le soumettant par leur force, ou en le charmant par leurs douceurs; ce qui est encore une domination plus terrible et plus impérieuse.

Voilà l'état où les hommes sont aujourd'hui. Il leur reste quelque instinct puissant du bonheur de leur première nature; et ils sont plongés dans les misères de leur aveuglement et de leur concupiscence, qui est devenue leur seconde nature.

De ces principes que je vous ouvre, vous pouvez reconnoître la cause de tant de contrariétés qui ont étonné tous les hommes, et qui les ont partagés.

Observez maintenant tous les mouvemens de grandeur et de gloire que le sentiment de tant de misères ne peut étouffer; et voyez s'il ne faut pas que la cause en soit une autre nature.

Connoissez donc, superbe, quel paradoxe vous êtes à vous-même. Humiliez-vous, raison impuissante; taisez-vous, nature imbécille; apprenez que l'homme passe infiniment l'homme; et entendez de votre maître votre condition véritable que vous ignorez.

Car enfin si l'homme n'avoit jamais été corrompu, il jouiroit de la vérité et de la félicité avec assurance. Et si l'homme n'avoit jamais été que corrompu, il n'auroit aucune idée ni de la vérité ni de la béatitude. Mais malheureux que nous sommes, et plus que s'il n'y avoit aucune grandeur dans notre condition, nous avons une idée du bonheur, et ne pouvons y arriver; nous sentons une image de la vérité, et ne possédons que le mensonge; incapables d'ignorer absolument, et de savoir certainement; tant il est manifeste que nous avons été dans un degré de perfection dont nous sommes malheureusement tombés.

Qu'est-ce donc que nous crie cette avidité et cette impuissance, sinon qu'il y a eu autrefois en l'homme un véritable bonheur dont il ne lui reste maintenant que la marque et la trace toute vide qu'il essaie inutilement de remplir de tout ce qui l'environne, en cherchant dans les choses absentes le secours qu'il n'obtient pas des présentes, et que les unes et les autres sont incapables de lui donner, parce que ce gouffre infini ne peut être rempli que par un objet infini et immuable. *Pascal, pensées, chap. 3.*

§ 37. *Doctrine des anciennes Ecritures.*

Remontez en esprit au temps où Moïse et les autres Prophètes instruisoient le peuple d'Israël, et de là portez vos re-

gards sur toute la terre. Que découvrez-vous, même parmi ces nations qui ont surpassé toutes les autres en lumière et en célébrité? Le culte suprême indignement prostitué à de viles créatures; la pudeur sacrifiée dans les temples; le sang humain coulant sur les autels; la raison dégradée par des opinions également absurdes et impies; la nature et l'humanité outragées par les plus honteux excès; partout, le peuple dans une stupide ignorance, et les philosophes encore plus égarés et plus coupables, parce qu'ils sont plus orgueilleux. C'est cependant du milieu de ce déluge universel d'erreurs et de vices, que s'élève, dans un coin du monde, un peuple de sages, qui a sur la divinité les idées les plus grandes et les plus sublimes; qui sait sur l'origine du monde, sur la nature de l'homme et la grandeur de sa destination, sur la vertu, sur la récompense qui lui est promise, sur la nécessité d'un culte intérieur et spirituel, tout ce que la philosophie païenne a couvert de ténèbres, ou entièrement ignoré. Et dans quelle source les Hébreux ont-ils donc puisé cette haute sagesse? qui leur a manifesté des vérités inconnues aux autres hommes, et dont l'ignorance ou l'oubli ont fait tous les malheurs de l'univers? Comment une nation si inférieure à tant d'autres pour les arts et pour les sciences, a-t-elle eu pendant tant de siècles, dans l'importante matière de la religion, une si évidente supériorité? C'est l'ouvrage de Moïse sans doute. Mais quelle main a tiré Moïse lui-même de cette espèce d'enfance et de stupidité, d'où n'ont pu sortir les autres législateurs? Comment, au milieu de cette corruption et de cette superstition générale, a-t-il pu donner à son peuple une religion si pure et si sainte? C'est qu'il a plu à Dieu de se manifester à ce grand homme, et de le rendre dépositaire de la révélation.

Les anciennes écritures ne nous découvrent pas seulement la nature et les perfections de l'être suprême, l'excellence de l'homme, l'innocence et la gloire de son premier état, l'amour et la reconnoissance qu'il doit à son auteur, l'intérêt qu'il a à lui être toujours fidèle, pour être toujours heureux. Elles nous apprennent encore que notre père commun a abusé de tous ces bienfaits et violé tous ces devoirs; qu'il a entraîné dans sa chute toute sa postérité; et qu'elle a hérité de sa corruption et de sa disgrâce. Sans le secours de cette révélation, les hommes auroient toujours ignoré qu'ils naissent coupables. Et quel intérêt cependant n'avions-nous pas à connoître avec certitude cette vérité capitale? Comment, au milieu de nos passions et de nos ténèbres, aurions-nous pu démêler ce qui nous reste des dons de Dieu, et ce que nous en avons perdu? Quel moyen aurions-nous eu de concilier tout ce qu'il y a de grand et de noble dans notre cœur, avec ce qu'il y a de vil et de foible? Comment expliquer l'origine d'une élévation qui prétend à tout, même à un bonheur infini et éternel, et la source d'une bassesse qui renonce à toutes ces prétentions pour l'objet le plus méprisable? L'homme, avant qu'il fût instruit de la révolution, arrivée dans son premier état, étoit pour lui-même un abîme profond et un mystère impénétrable. Plus il s'appliquoit à se connoître, plus il sentoit croître les difficultés et les ténèbres. Il lui sembloit qu'il étoit exilé, et il ne savoit pourquoi. Il étoit puni, et il n'en connoissoit pas la cause. Il vouloit rétablir l'ordre et la paix dans ses sens, et il ignoroit par où il avoit mérité de se désobéir à lui-même.

Mais tout s'éclaircit dès que nous savons que l'état présent de l'homme n'est pas celui où Dieu l'avoit créé, et que cette triste dégradation est la peine de sa désobéissance. Nous ne sommes plus étonnés de voir dans la misère un sujet rebelle et disgracié; nous ne trouvons plus de contrariété dans l'ouvrage de Dieu; nous en voyons seulement entre ce qui reste de ce grand ouvrage, et les changemens que l'homme y a faits: nous savons d'où viennent son élévation et sa bassesse; et pendant que nous admirons en lui les précieux débris de sa première grandeur, nous versons des larmes sur les ruines d'un édifice si magnifique. Il est vrai que la manière dont le péché du premier homme a infecté sa postérité, est un mystère qui surpasse notre intelligence. Mais moins l'esprit humain découvre par quelle justice ses descendans sont coupables, avant qu'ils fassent usage de leur liberté, plus nous devons être convaincus qu'une vérité si profonde n'a pu avoir d'autre source que la révélation, ni trouver de créance sur la terre, que parce que les preuves de cette révélation étoient manifestes.

Montazet, ibid.

§ 38. *Inutilité de la seule lumière des Ecritures pour conduire l'Homme à la Justice.*

Quelque précieuse que fût cette lumière, elle ne pouvoit cependant nous devenir utile, qu'autant qu'elle seroit suivie d'une autre faveur qui mettroit le comble à notre reconnoissance. Quel avantage en effet aurions-nous trouvé à connoître la cause de notre dépravation et de notre disgrâce, si la première avoit été sans remède, et la seconde sans retour; si l'homme coupable avoit été traité comme l'ange rebelle; si nous n'avions point eu de médiateur, qui fît cesser nos malheurs, en expiant le crime qui les avoit attirés? hélas! ou nous aurions vécu dans l'oubli de Dieu, ou nous nous serions présentés devant lui avec une fausse confiance, qui l'eût encore plus irrité. Nous aurions cru l'honorer par les vaines pratiques d'un culte arbitraire et extérieur, et nous n'aurions jamais pensé à le fléchir par une sincère pénitence. Ainsi toute notre vie n'auroit été qu'un enchaînement déplorable de vices et d'erreurs. L'orgueil auroit mis le comble à nos maux, et les auroit rendus incurables.

Mais après nous avoir fait trembler devant l'abîme où la divine justice pouvoit précipiter tous les enfans du premier prévaricateur, les saintes Ecritures tournent nos regards vers un objet plus consolant. Elles nous apprennent que le même Dieu qui exerce une vengeance inconcevable sur le pécheur, l'a aussi prévenu par une miséricorde qui n'est pas moins incompréhensible. Elles nous annoncent que Dieu veut nous rétablir dans notre première félicité et dans notre ancienne gloire. Elles nous montrent de loin le libérateur qui fera cesser la stérilité dont la terre est frappée, et convertira en bénédictions les anathèmes prononcés contre une race criminelle. Et comme le Démon avoit caché sous le voile du serpent ses pernicieux desseins, c'est aussi sous le nom du serpent que Dieu frappe le séducteur d'une éternelle malédiction. Il lui prédit que d'une femme bénie entre toutes les autres, naîtra un fils qui aura la nature du premier homme, sans en avoir la corruption, et qui sera le chef et le père d'une nouvelle postérité, laquelle n'aura rien de commun avec l'homme coupable. Ce fils ne sera pas non-seulement lui-même innocent, séparé des pécheurs, mais l'auteur même de l'innocence, et la source de la justice. Il brisera la tête du serpent; il renversera son empire, et détruira sa puissance par des moyens que toute la sagesse humaine, ou les ruses du démon ne pourront ni prévoir, ni comprendre; car ce ne sera pas ce qu'il y aura de plus fort et de plus éclatant dans le nouvel Adam, qui sera l'instrument de la victoire: ce sera au contraire, par ce qu'il y aura en lui de plus foible et en apparence de plus indigne de Dieu, par l'infirmité de sa chair, par ses outrages, par ses douleurs, par sa mort, qu'il écrasera le serpent, et qu'il lui ôtera la vie.

Le même. Ibid.

§ 39. *Raisons du délai de l'accomplissement de la promesse faite si souvent du Messie.*

Cependant cette grande promesse ne devoit s'accomplir qu'après une longue suite de siècles; et il auroit manqué quelque chose d'essentiel à notre instruction, si nous avions ignoré et les raisons de ce délai et les moyens qu'il a plu à Dieu de choisir pour préparer son ouvrage. Mais la religion nous a révélé tous ces secrets de la divine sagesse. Il falloit que le genre humain connût l'excès de ses maux, la profondeur de ses blessures, ses ténèbres, sa corruption. Il falloit qu'il apprît par une longue expérience, que ni la nature avec ses efforts, ni la philosophie avec son orgueil, ni la loi avec son appareil, ne pouvoient arracher l'homme à la servitude du péché, ni le faire avancer d'un seul pas vers la justice. Il falloit que cette longue attente le disposât à mieux sentir le prix de sa délivrance. C'est d'après ces vues si sages et si relevées, que Dieu dispose tout ce qui se passe sur la terre, depuis la chute de nos premiers pères jusqu'à la venue du libérateur.

Le même. Ibid.

§ 40. *Tout l'ancien Testament n'est qu'un grand tableau où sont représentés d'avance les mystères du Messie.*

Tout l'ancien testament n'est dans les desseins de Dieu, qu'un grand et magnifique tableau, où sa main a tracé d'avance tout ce qui devoit arriver au libérateur promis. Il fait naître du cœur du second Adam endormi dans la mort, une créature nouvelle, qui ne doit rien ni à la prévarication du premier homme, ni à

la séduction de la première femme, ni à la malice du serpent, ni à la justice de la sentence qui les a tous condamnés. Et c'est cette créature nouvelle qu'il donne au père du peuple nouveau, afin qu'elle soit son épouse, et qu'elle reçoive de lui une fécondité, qui s'étende jusqu'à la fin des siècles, et qui remonte même jusqu'à l'origine du monde.

Le Messie sera élevé comme le serpent d'airain, sur le bois qu'il a choisi, pour se montrer de là à toute la terre, et il rendra, comme lui, la santé et la vie à tous ceux qui le regarderont avec foi, et qui mettront en lui leur espérance. Il priera, comme Moïse, les mains étendues; et par ce moyen il mettra en fuite nos ennemis et nous donnera la victoire. Comme Jonas, il fera cesser la tempête; il apaisera la colère de Dieu; il sera englouti par la mort; il ressuscitera le troisième jour, et prêchera la pénitence aux Gentils avec un succès incroyable. Il sera haï par ses frères, vendu et livré aux Gentils, comme Joseph: après être descendu dans le tombeau, et en avoir été tiré, comme lui, il sauvera l'Egypte par sa sagesse; il en deviendra le roi et le père par ses bienfaits; sa famille y viendra un jour tout entière, et elle adorera celui dont elle a cru étouffer la gloire, en lui ôtant la vie. Il sera, comme Abel, tué par Caïn, à cause de sa vertu, et en haine du témoignage que Dieu lui rendra. Il sera immolé par son père, comme Isaac; comme lui, il survivra à son sacrifice; il deviendra le père d'une nombreuse postérité après sa mort; et la bénédiction de toutes les nations sera le fruit de son obéissance. Il sera égorgé, comme l'Agneau Paschal, au même jour et à la même heure. C'est à son immolation et à l'aspersion de son sang, que tout Israël devra la liberté et la vie. Il entrera comme le Grand-Prêtre, dans le Saint des Saints, au jour solennel de l'expiation générale; et en permettant que sa chair soit déchirée par les tourmens et par la mort, il déchirera le voile qui met obstacle à la réconciliation des hommes, et à leur retour dans le ciel. Il portera, comme le Bouc émissaire, toutes les iniquités commises depuis l'origine du monde; il se chargera des malédictions prononcées contre nous: il s'offrira à la redoutable justice de son père: il en portera tout le poids, et la convertira en miséricorde. Il préparera dans son sang un bain salutaire aux Lépreux, et il consentira très-librement à la mort, pour nous rendre la liberté, l'innocence et la vie. Il scellera la nouvelle alliance, d'un sang infiniment plus digne de Dieu, que celui dont l'ancienne avoit été scellée; il en fera l'aspersion sur le peuple nouveau, et il rendra ainsi le testament qui nous institue ses héritiers, éternel et irrévocable. Il substituera enfin aux purifications légales, incapables de sanctifier ceux qui y mettoient leur confiance, un sacrifice unique, mais dont le prix sera infini; l'effet, général et perpetuel. Ajoutez à toutes ces prédictions, à toutes ces figures, celles que nous offrent encore l'ordre des sacrifices, la disposition du Tabernacle, le ministère du sacerdoce. Voyez comme elles concourent au même dessein: comment elles se prêtent mutuellement la lumière et l'évidence; et vous serez pleinement convaincus que Jésus-Christ est le terme et la réalité de toutes ces ombres, l'accomplissement de toutes ces promesses, le centre où vient aboutir toute l'économie de l'ancien testament, le grand, l'unique objet de toutes les écritures.

Le même. Ibid.

§ 41. *Naissance du Messie.*

Dans ce déclin de la religion et des affaires des Juifs, à la fin du règne d'Hérode, et dans le temps que les Pharisiens introduisoient tant d'abus, Jésus-Christ est envoyé sur la terre pour rétablir le royaume dans la maison de David, d'une manière plus haute que les Juifs charnels ne l'entendoient, et pour prêcher la doctrine que Dieu avoit résolu de faire annoncer à tout l'univers. Cet admirable enfant appelé par Israël le Dieu fort, le père du siècle futur, et l'auteur de la paix, naît d'une Vierge à Bethléem, et il y vient reconnoître l'origine de sa race. Conçu du Saint-Esprit, saint par sa naissance, seul digne de réparer le vice de la nôtre, il reçoit le nom de Sauveur, parce qu'il devoit nous sauver de nos péchés. Aussitôt après sa naissance, une nouvelle étoile, figure de la lumière qu'il devoit donner aux gentils, se fait voir en orient, et amène au Sauveur encore enfant les prémices de la gentilité convertie. Un peu après ce Seigneur tant désiré vient à son saint temple, où Siméon le regarde, non-seulement comme *la gloire d'Israël*, mais encore comme *la lumière des nations infidèles*. Quand le temps de prêcher son évangile approcha, Saint

Jean-Baptiste, qui lui devoit préparer les voies, appela tous les pécheurs à la pénitence, et fit retentir de ses cris tout le désert où il avoit vécu dès ses premières années avec autant d'austérité que d'innocence. Le peuple, qui depuis cinq cents ans n'avoit point vu de prophète, reconnut ce nouvel Elie, tout prêt à le prendre pour le Sauveur, tant sa sainteté parut admirable: mais lui-même il montroit au peuple celui dont *il étoit indigne de délier les souliers.* Enfin Jésus-Christ commence à prêcher son évangile, et à révéler les secrets qu'il voyoit de toute éternité au sein de son père. Il pose les fondemens de son église par la vocation de douze pêcheurs, et met Saint Pierre à la tête de tout le troupeau avec une prérogative si manifeste, que les évangélistes, qui dans le dénombrement qu'ils font des apôtres ne gardent aucun ordre certain, s'accordent à nommer Saint Pierre devant tous les autres comme le premier. Jésus-Christ parcourt toute la Judée, qu'il remplit de ses bienfaits; secourable aux malades; miséricordieux envers les pécheurs dont il se montre le vrai médecin par l'accès qu'il leur donne auprès de lui, faisant ressentir aux hommes une autorité et une douceur qui n'avoit jamais paru qu'en sa personne. Il annonce de hauts mystères; mais il les confirme par de grands miracles: il commande de grandes vertus; mais il donne en même temps de grandes lumières, de grands exemples, et de grandes grâces. C'est par là aussi qu'il paroît *plein de grâce et de vérité, et nous recevons tout de sa plénitude.*

Bossuet, Hist. Univ.

§ 42. *Vie, miracles et travaux du Messie.*

Tout se soutient en sa personne; sa vie, sa doctrine, ses miracles. La même vérité y reluit partout: tout concourt à y faire voir le maître du genre humain, et le modèle de la perfection.

Lui seul vivant au milieu des hommes, et à la vue de tout le monde, a pu dire sans craindre d'être démenti, *qui de vous me reprendra de péché?* Et encore, *je suis la lumière du monde; ma nourriture est de faire la volonté de mon père; celui qui m'a envoyé est avec moi, et ne me laisse pas seul, parce que je fais toujours ce qui lui plaît.* . . . .

Ses miracles sont d'un ordre particulier, et d'un caractère nouveau. Ce ne sont point *des signes dans le ciel,* tels que les Juifs les demandoient: il les fait presque tous sur les hommes mêmes, et pour guérir leurs infirmités. Tous ces miracles tiennent plus de la bonté que de la puissance, et ne surprennent pas tant les spectateurs, qu'ils les touchent dans le fond du cœur. Il les fait avec empire: les démons et les maladies lui obéissent: à sa parole les aveugles-nés reçoivent la vue; les morts sortent du tombeau, et les péchés sont remis. Le principe en est en lui-même; ils coulent de source, *je sens,* dit il, *qu'une vertu est sortie de moi.* Aussi personne n'en avoit-il fait ni de si grands, ni en si grand nombre: et toutefois il promet que ses disciples feront en son nom encore *de plus grandes choses,* tant est féconde et inépuisable la vertu qu'il porte en lui-même.

Qui n'admireroit pas la condescendance avec laquelle il tempère la hauteur de sa doctrine? C'est du lait pour les enfans, et tout ensemble du pain pour les forts. On le voit plein des décrets de Dieu, mais on voit qu'il n'en est pas étonné comme les autres mortels à qui Dieu se communique; il en parle naturellement, comme étant né dans ce secret, et dans cette gloire; et *ce qu'il a sans mesure,* il le répand avec mesure, afin que notre foiblesse le puisse porter.

Quoiqu'il soit envoyé pour tout le monde, il ne s'adresse d'abord qu'aux brebis perdues de la maison d'Israël, auxquelles il étoit aussi principalement envoyé: mais il prépare la voie à la conversion des Samaritains et des gentils. Une femme Samaritaine le reconnoît pour le Christ que sa nation attendoit aussi-bien que celle des Juifs, et apprend de lui le mystère du culte nouveau qui ne seroit plus attaché à un certain lieu. Une femme Chananéenne et idolâtre lui arrache, pour ainsi dire, quoique rebutée, la guérison de sa fille. Il reconnoît en divers endroits les enfans d'Abraham dans les gentils, et parle de sa doctrine comme devant être prêchée, contredite, et reçue par toute la terre. Le monde n'avoit jamais rien vu de semblable, et ses apôtres en sont étonnés. Il ne cache point aux siens les tristes épreuves par lesquelles ils devoient passer; il leur fait voir les violences et la séduction employées contre eux, les persécutions, les fausses doctrines, les faux frères, la guerre au-dedans et au-dehors, la foi épurée par toutes ces épreuves; à la fin des temps, l'affoiblissement de cette foi et le refroi-

dissement de la charité parmi ses disciples; au milieu de tant de périls, son église et la vérité toujours invincibles.

Voici donc une nouvelle conduite, et un nouvel ordre de choses: on ne parle plus aux enfans de Dieu de récompenses temporelles: Jésus-Christ leur montre une vie future, et les tenant suspendus dans cette attente, il leur apprend à se détacher de toutes les choses sensibles. La croix et la patience deviennent leur partage sur la terre, et *le ciel* leur est proposé comme devant *être emporté de force*. Jésus-Christ qui montre aux hommes cette nouvelle voie, y entre le premier: il prêche des vérités pures qui étourdissent les hommes grossiers, et néanmoins superbes: il découvre l'orgueil caché, et l'hypocrisie des Pharisiens et des docteurs de la loi qui la corrompoient par leurs interprétations. Au milieu de ces reproches il honore leur ministère, et *la chaire de Moïse où ils sont assis*. Il fréquente le temple, dont il fait respecter la sainteté, et renvoie aux prêtres les lépreux qu'il a guéris. Par là il apprend aux hommes comment ils doivent reprendre et réprimer les abus, sans préjudice du ministère établi de Dieu, et montre que le corps de la Synagogue subsistoit malgré la corruption des particuliers. Mais elle penchoit visiblement à sa ruine.

Le même. Ibid.

§ 43. *Mort du Messie.*

Les Pontifes et les Pharisiens animoient contre Jésus-Christ le peuple Juif, dont la religion se tournoit en superstition. Ce peuple ne peut souffrir le Sauveur du monde, qui l'appelle à des pratiques solides, mais difficiles. Le plus saint et le meilleur de tous les hommes, la sainteté et la bonté même, devient le plus envié et le plus haï. Il ne se rebute pas, et ne cesse de faire du bien à ses citoyens, mais il voit leur ingratitude: il en prédit le châtiment avec larmes, et dénonce à Jérusalem sa chute prochaine. Il prédit aussi que les Juifs ennemis de la vérité qu'il leur annonçoit, seroient livrés à l'erreur, et deviendroient le jouet des faux prophètes. Cependant la jalousie des Pharisiens et des prêtres le mène à un supplice infâme; ses disciples l'abandonnent; un d'eux le trahit; le premier et le plus zélé de tous le renie trois fois. Accusé devant le conseil, il honore jusqu'à la fin le ministère des prêtres, et répond en termes précis au pontife qui l'interrogeoit juridiquement. Mais le moment étoit arrivé, où la Synagogue devoit être réprouvée. Le pontife et tout le conseil condamnent Jésus-Christ, parce qu'il se disoit le Christ fils de Dieu. Il est livré à Ponce Pilate président romain: son innocence est reconnue par son juge, que la politique et l'intérêt font agir contre sa conscience: le juste est condamné à mort: le plus grand de tous les crimes donne lieu à la plus parfaite obéissance qui fût jamais: Jésus maître de sa vie, et de toutes choses, s'abandonne volontairement à la fureur des méchans, et offre le sacrifice qui devoit être l'expiation du genre humain. A la croix, il regarde dans les prophéties ce qui lui restoit à faire: il l'achève, et dit enfin, *tout est consommé*. A ce mot, tout change dans le monde: la loi cesse, ses figures passent, ses sacrifices sont abolis par une oblation plus parfaite. Cela fait, Jésus-Christ expire avec un grand cri: toute la nature s'émeut: le Centurion qui le gardoit, étonné d'une telle mort, s'écrie qu'il est vraiment le fils de Dieu; et les spectateurs s'en retournent frappant leur poitrine. Au troisième jour il ressuscite; il paroît aux siens qui l'avoient abandonné, et qui s'obstinoient à ne pas croire sa résurrection. Ils le voient, ils lui parlent, ils le touchent, ils sont convaincus. Pour confirmer la foi de sa résurrection, il se montre à diverses fois et en diverses circonstances. Ses disciples le voient en particulier, et le voient aussi tous ensemble: il paroît une fois à plus de cinq cents hommes assemblés. Un apôtre qui l'a écrit, assure que la plupart d'eux vivoient encore dans le temps qu'il l'écrivoit. Jésus-Christ ressuscité donne à ses Apôtres tout le temps qu'ils veulent pour le bien considérer; et après s'être mis entre leurs mains en toutes les manières qu'ils le souhaitent, en sorte qu'il ne puisse plus leur rester le moindre doute, il leur ordonne de porter témoignage de ce qu'ils ont vu, de ce qu'ils ont ouï, et de ce qu'ils ont touché. Afin qu'on ne puisse douter de leur bonne foi, non plus que de leur persuasion, il les oblige à sceller leur témoignage de leur sang. Ainsi leur prédication est inébranlable; le fondement en est un fait positif, attesté unanimement par ceux qui l'ont vu. Leur sincérité est justifiée par la plus forte épreuve qu'on puisse imaginer, qui

est celle des tourmens, et de la mort même. Telles sont les instructions que reçurent les apôtres. Sur ce fondement douze pécheurs entreprennent de convertir le monde entier qu'ils voyoient si opposé aux lois qu'ils avoient à leur prescrire, et aux vérités qu'ils avoient à leur annoncer. Ils ont ordre de commencer par Jérusalem, et de là de se répandre par toute la terre, pour *instruire toutes les nations, et les baptiser au nom du Père, du Fils, et du Saint-Esprit.* Jésus-Christ leur promet *d'être avec eux tous les jours jusqu'à la consommation des siècles,* et assure par cette parole la perpétuelle durée du ministère ecclésiastique. Cela dit, il monte aux cieux en leur présence.

Le même. Ibid.

§ 44. *Grandeur du mystère de la Croix.*

Ainsi fut donnée au monde en la personne de Jésus-Christ l'image d'une vertu accomplie, qui n'a rien, et n'attend rien sur la terre; que les hommes ne récompensent que par de continuelles persécutions; qui ne cesse de leur faire du bien, et à qui ses propres bienfaits attirent le dernier supplice. Jésus-Christ meurt sans trouver ni reconnoissance dans ceux qu'il oblige, ni fidélité dans ses amis, ni équité dans ses Juges. Son innocence, quoique reconnue, ne le sauve pas; son Père même en qui seul il avoit mis son espérance, retire toutes les marques de sa protection: le juste est livré à ses ennemis, et il meurt abandonné de Dieu, et des hommes.

Mais il falloit faire voir à l'homme de bien, que dans les plus grandes extrémités, il n'a besoin ni d'aucune consolation humaine, ni même d'aucune marque sensible du secours divin: qu'il aime seulement, et qu'il se confie, assuré que Dieu pense à lui sans lui en donner aucune marque, et qu'une éternelle félicité lui est réservée.

Le plus sage des philosophes, (Platon) en cherchant l'idée de la vertu, a trouvé que comme de tous les méchans celui-là seroit le plus méchant qui sauroit si bien couvrir sa malice, qu'il passât pour homme de bien, et jouir par ce moyen de tout le crédit que peut donner la vertu: ainsi le plus vertueux devoit être sans difficulté celui à qui sa vertu attire par sa perfection la jalousie de tous les hommes, en sorte qu'il n'ait pour lui que sa conscience, et qu'il se voie exposé à toute sorte d'injures jusqu'à être mis sur la croix, sans que sa vertu lui puisse donner ce foible secours de l'exempter d'un tel supplice. Ne semble-t-il pas que Dieu n'ait mis cette merveilleuse idée de vertu dans l'esprit d'un philosophe, que pour la rendre effective en la personne de son Fils, et faire voir que le juste a une autre gloire, un autre repos, enfin un autre bonheur que celui qu'on peut avoir sur la terre?

Etablir cette vérité, et la montrer accomplie si visiblement en soi-même aux dépens de sa propre vie, c'étoit le plus grand ouvrage que pût faire un homme; et Dieu l'a trouvé si grand, qu'il l'a réservé à ce Messie tant promis, à cet homme qu'il a fait la même personne avec son fils unique.

En effet, que pouvoit-on réserver de plus grand à un Dieu venant sur la terre? et qu'y pouvoit-il faire de plus digne de lui, que d'y montrer la vertu dans toute sa pureté, et le bonheur éternel où la conduisent les maux les plus extrêmes?

Mais si nous venons à considérer ce qu'il y a de plus haut et de plus intime dans le mystère de la croix; quel esprit humain le pourra comprendre? là nous sont montrées des vertus que le seul Homme-Dieu pouvoit pratiquer. Quel autre pouvoit comme lui se mettre à la place de toutes les victimes anciennes, les abolir en leur substituant une victime d'une dignité et d'un mérite infini, et faire que désormais il n'y eût plus que lui seul à offrir à Dieu? Tel est l'acte de religion que Jésus-Christ exerce à la croix. Le Père éternel pouvoit-il trouver, ou parmi les anges, ou parmi les hommes, une obéissance égale à celle que lui rend son Fils bien-aimé, lorsque rien ne lui pouvant arracher la vie, il la donna volontairement pour lui complaire? Que dirai-je de la parfaite union de tous ses désirs avec la divine volonté, et de l'amour par lequel il se tient uni *à Dieu qui étoit en lui, se réconciliant le monde?* Dans cette union incompréhensible, il embrasse tout le genre humain; il pacifie le ciel et la terre; il se plonge avec une ardeur immense dans ce déluge de sang où *il devoit être baptisé* avec tous les siens, et fait sortir de ses plaies *le feu* de l'amour divin *qui devoit embraser toute la terre.* Mais voici ce qui passe toute intelligence; la justice pratiquée par ce Dieu-Homme qui se laisse condamner par le monde, afin que le monde demeure éter-

nellement condamné par l'énorme iniquité de ce jugement. *Maintenant le monde est jugé, et le prince de ce monde va être chassé*, comme le prononce Jésus-Christ lui-même. L'enfer qui avoit subjugué le monde, le va perdre : en attaquant l'innocent, il sera contraint de lâcher les coupables qu'il tenoit captifs : la malheureuse *obligation* par laquelle nous étions livrés aux anges rebelles, *est anéantie* : Jésus-Christ *l'a attachée à sa croix*, pour y être effacée de son sang : l'enfer dépouillé gémit : la croix est un lieu de triomphe à notre Sauveur, et les puissances ennemies suivent en tremblant le char du vainqueur. Mais un plus grand triomphe paroît à nos yeux : la justice divine est elle-même vaincue ; le pécheur qui lui étoit dû comme sa victime, est arraché de ses mains. Il a trouvé une caution capable de payer pour lui un prix infini. Jésus-Christ s'unit éternellement les élus pour qui il se donne : ils sont ses membres et son corps : le Père éternel ne les peut plus regarder qu'en leur chef : ainsi il étend sur eux l'amour infini qu'il a pour son Fils. C'est son Fils lui-même qui le lui demande : il ne veut pas être séparé des hommes qu'il a rachetés : *O mon père, je veux*, dit-il, *qu'ils soient avec moi* : ils seront remplis de mon esprit ; ils jouiront de ma gloire ; ils partageront avec moi jusqu'à mon trône.

Après un si grand bienfait, il n'y a plus que des cris de joie, qui puissent exprimer nos reconnoissances. *O merveille*, s'écrie un grand philosophe et un grand martyr, *ô échange incompréhensible, et surprenant artifice de la sagesse divine* : Un seul est frappé, et tous sont délivrés. Dieu frappe son Fils innocent pour l'amour des hommes coupables, et pardonne aux hommes coupables pour l'amour de son Fils innocent. *Le juste paie ce qu'il ne doit pas, et acquitte les pécheurs de ce qu'ils doivent ; car qu'est-ce qui pouvoit mieux couvrir nos péchés que sa justice ? Comment pouvoit être mieux espiée la rebellion des serviteurs, que par l'obéissance du Fils ? L'iniquité de plusieurs est cachée dans un seul juste, et la justice d'un seul fait que plusieurs sont justifiés.* A quoi donc ne devons-nous pas prétendre ? *Celui qui nous a aimés étant pécheurs jusqu'à donner sa vie pour nous ; que nous refusera-t-il après qu'il nous a réconciliés et justifiés par son sang ?* Tout est à nous par Jésus-Christ ; la grâce, la sainteté, la vie, la gloire, la béatitude : le royaume du Fils de Dieu est notre héritage ; il n'y a rien au-dessus de nous, pourvu seulement que nous ne nous ravilissions pas nous-mêmes.

Le même. Ibid.

§ 45. *Doctrine admirable des Ecritures.*

Les mystères servent de base, dans le plan de la religion, à la doctrine la plus sublime, et à la morale la plus pure. On ne trouvera pas une seule vérité utile que Jésus-Christ n'ait enseignée, et qu'il ne nous ait montrée dans sa source et dans sa plénitude. Il fait connoître à l'homme le créateur que l'homme avoit oublié, pour lui substituer des divinités imaginaires. Quel autre législateur a parlé, comme lui, de Dieu, de ses perfections, de ses desseins et de ses jugemens sur les enfans des hommes ? Le Dieu qu'il vient nous faire adorer, est celui *qui est*, c'est-à-dire, l'être par essence, la plénitude et la source de l'être. Il est *un* et seul Seigneur, parce qu'étant celui *qui est*, il est nécessairement indivisible. Il est immense, infini, présent partout, remplissant tout de sa gloire, soutenant tout par sa puissance, dirigeant tout par sa sagesse, disposant de tout par sa providence. Du centre de son éternité, où il est à lui-même son trône, son repos et sa félicité, il développe tout l'ordre des siècles ; il voit devant lui toutes les générations futures ; il marque à ses créatures, avant même que de les tirer du néant, la place que chacune doit occuper dans l'univers. Lumière universelle, il éclaire les intelligences de tous les lieux et de tous les temps ; il perce les replis les plus secrets du cœur, les retraites les plus inaccessibles de la conscience. Inflexible vérité, il est la règle immuable de nos pensées, de nos jugemens et de nos œuvres ; mais une règle vivante qui montre à l'homme ses devoirs ; qui le confond quand il y manque, et le console quand il y est fidèle. Sainteté par essence, il condamne tout ce qui nous souille, tout ce qui nous avilit ; s'il souffre qu'on viole sa loi, qu'on opprime la vertu, qu'on persécute l'innocence, ce n'est ni par foiblesse, ni par insensibilité ; car il est la justice souveraine, qui après avoir laissé pendant quelques momens les méchans triompher de leurs succès, et se flatter peut-être de l'impunité, détruit leur fausse grandeur, et les rend aussi malheureux qu'ils ont été coupables.

Mais il ne punit qu'à regret, parce qu'il est la bonté infinie, qu'il nous aime comme ses enfans, et qu'il nous invite au repentir et à la pénitence. Il est la dernière fin et le souverain bien. Un fleuve de paix et de gloire coule de son trône. Son bonheur sera le nôtre, si toutefois nous en faisons le terme de nos espérances et de nos désirs; si nous servons Dieu, sans chercher d'autre témoin que lui, sans vouloir d'autre approbation que la sienne, et si nous nous consolons par elle de l'oubli ou de la censure des hommes.

Montazet, arch. et comte de Lyon. Ibid.

§ 46. *Continuation du même sujet.*

Nous n'avons bien connu Dieu que par Jésus-Christ; sans Jésus-Christ nous ne nous connoîtrions pas nous-mêmes. Avant lui nous ignorions notre origine, notre nature et notre fin. En perdant la justice, nous n'avions pas perdu le désir du bonheur; mais nous n'avions conservé aucune idée des vrais biens et des vrais maux; nous nous bornions honteusement à cette vie, sans en désirer, sans penser même qu'il y en avoit une autre. Mais enfin Jésus-Christ lève le voile que le péché avoit mis sur nos yeux. Il nous apprend que notre origine est céleste, que nous avons été formés à l'image de Dieu, et que nous en portons la ressemblance. Il nous montre l'excellence de notre nature. Il nous rappelle de l'égarement où nos sens nous ont jetés. Il nous fait rentrer dans notre cœur, pour y contempler cette portion de nous-mêmes qui ne peut être satisfaite, que par la jouissance du souverain bien, et à laquelle il ne faut rien moins que la suprême vérité, vue clairement et sans nuage. Par lui nous sommes encore éclairés sur la sainteté et la grandeur de notre destination. Il n'est plus douteux que nous avons été créés pour vivre toujours: que nous sommes plus grands, que tout ce qui doit finir; et que nous ne pouvons, sans avilissement, nous assujettir à un autre qu'à Dieu même,

Ce n'est point pour flatter l'orgueil de l'homme, que Jésus-Christ lui découvre sa véritable gloire. En le relevant de la bassesse, où le désespoir le retenoit, il ne lui laisse ignorer ni la profondeur de ses plaies, ni l'excès de ses malheurs. Il lui révèle que tous sont coupables; que tous sont ennemis de Dieu, incapable de revenir à la justice par leurs propres efforts; que sans sa lumière nous demeurerions dans d'éternelles ténèbres; que sans la vertu de son sacrifice nous serions condamnés à une double mort: que la véritable vie consiste à le connoître et à connoître le Père qui l'a envoyé; que le salut commence par la foi en ses mérites; que toute religion qui ne conduit pas à lui, n'est qu'une vaine superstition; que toute philosophie qui promet de réformer les hommes, et de les rendre heureux, sans lui, n'est qu'impiété et que folie. *Le même. Ibid.*

§ 47. *Continuation du même sujet.*

Enfin Jésus-Christ nous donne la plus juste idée des biens et des maux véritables. Moïse avoit été envoyé pour réveiller les hommes de leur assoupissement, par l'espoir des récompenses temporelles; et à l'exception d'un très-petit nombre de justes, qui, sous le voile de ces biens passagers, en découvroient d'autres plus dignes de leurs désirs, tout le reste de la Synagogue ne voyoit que ce qui étoit sensible. Mais notre divin Législateur élève l'homme à de plus hautes pensées. Il pose pour fondement de sa religion, la foi d'un avenir, et nous développe sans obscurité les merveilles de la vie future. Il persuade aux hommes, jusques-là stupides et charnels, que la vertu n'est pas un vain nom; qu'elle a des titres immuables pour espérer un bonheur éternel; qu'elle mérite notre préférence sur tout autre bien, lors même qu'elle est ici-bas opprimée et malheureuse; que la volonté de Dieu est la suprême loi, et que l'obéissance digne de lui, est celle où l'on n'est soutenu et consolé, que par le désir de lui plaire; que tout le reste fuit, disparoît avec le temps, et ne trouvera dans l'éternité, que l'extrémité de la douleur, jointe à une profonde ignominie. Jésus-Christ ne nous découvre pas seulement la vérité; il nous l'annonce avec une autorité qui écarte toutes les résistances, calme toutes les agitations, dissipe tous les doutes, met fin à toutes les recherches; il nous y attache par les motifs les plus puissans; il la rend pour nous la source d'une paix, que peut seule donner la ferme assurance de l'avoir enfin trouvée.

Le même, Ibid.

§ 48. *Beauté de la morale chrétienne : elle seule est digne de Dieu ; elle seule est proportionnée aux besoins et à l'état de l'homme.*

Ainsi tout ce que la religion nous propose à croire, est infiniment digne de Dieu ; mais ce qu'elle nous ordonne de pratiquer, n'est ni moins salutaire, ni moins proportionné à l'état et aux besoins de l'homme. Jésus-Christ a rassemblé plus de grandes et d'utiles leçons dans un seul discours, que la raison humaine n'en avoit donné pendant quarante siècles. La morale de celle-ci est un édifice sans base, où tout est chancelant, arbitraire et désuni. Une morale sans autorité : ses prédicateurs ne produisent aucun titre qui leur donne le droit d'imposer des lois. Une morale sans motifs : elle ne promet rien après cette courte vie, où ses promesses sont si vagues et si incertaines, qu'elle ne sauroit triompher de l'attrait des passions. Une morale sans secours : elle fait retentir ses fastueuses maximes aux oreilles du corps ; mais le mal est dans l'âme, et il n'est pas donné à la sagesse des philosophes de porter jusques-là ni ses regards, ni ses remèdes. Une morale sans sincérité : elle ne règle que l'extérieur ; elle laisse au cœur sa liberté, et, par conséquent, sa corruption et son injustice. Une morale enfin sans utilité : elle ne peut honorer le premier être, puisqu'il n'en est ni le principe, ni la règle, ni la fin. Elle ne peut pas également sanctifier l'homme, et le conduire à la félicité, puisqu'elle lui laisse ignorer également et sa première grandeur et sa dégradation, et qu'elle ne lui donne aucun moyen d'être rétabli dans l'innocence. La morale évangélique porte des caractères bien différens ! elle détermine tous nos devoirs ; elle en pose les fondemens ; elle en fixe l'étendue ; elle en donne les motifs ; elle en propose les récompenses.

Le même. Ibid.

§ 49. *Devoirs qu'elle prescrit à l'homme envers son créateur.*

Et d'abord elle veut que pour l'être qui nous a créés, nous ayons un respect sans bornes, et un amour de préférence universelle, un amour qui fasse servir à sa gloire tout ce que nous avons reçu de sa bonté, qui remplisse notre cœur, qui purifie toutes ses espérances. Or, que l'on parcoure les écrits les plus vantés de l'antiquité païenne, qu'y trouvera-t-on de comparable à ces deux admirables paroles de l'évangile : *vous aimerez Dieu de tout votre cœur ; vous aimerez le prochain comme vous-même ?* Aucun philosophe, aucun mortel éclairé des seules lumières de la raison, aucune autre religion que la véritable, n'a jamais dit qu'il falloit aimer Dieu. Ce sentiment si doux et si légitime, ce devoir si juste et si indispensable, si conforme même à la lumière naturelle, lorsqu'elle a été délivrée de ses ténèbres, seroit toujours resté dans l'oubli sans la révélation.

Si Dieu est la vérité suprême, on ne peut refuser de le croire quand il parle, ni d'espérer en lui quand il promet. Aussi la religion de Jésus-Christ exige-t-elle de nous une foi pure, qui ne mêle à ce que Dieu nous a révélé de lui-même et de ses desseins, aucune pensée qui en soit indigne ; une foi humble, docile, ennemie de toute curiosité ; une foi vive qui opère par l'amour, et qui nous unisse de cœur à la vérité éternelle. Aussi la religion commande-t-elle une espérance ferme et généreuse qui nous transporte où sont nos véritables biens ; qui nous inspire une joie, une noblesse, une élévation capable de nous faire mépriser tout ce qui s'écoule avec le temps ; qui comme une ancre assurée, fixe notre âme et la rende inébranlable au milieu des tempêtes de cette vie.

Dieu est la justice même : il prépare des châtimens redoutables à ceux qui auront méprisé ses menaces et abusé de sa patience ; il est donc sage de trembler dans l'attente de ses jugemens. Le nom de Dieu est infiniment grand et adorable ; il est donc juste de ne le prononcer qu'avec une profonde révérence et un religieux tremblement.

Nos besoins sont infinis : nous sentons en nous un vide immense. Il est donc nécessaire de recourir à la bonté de notre Dieu et de chercher dans cette source inépuisable de lumière, et de sainteté, tous les secours dont nous avons besoin pour connoître et remplir nos devoirs, pour guérir nos blessures, soutenir notre défaillance et marcher d'un pas ferme et constant dans les voies du salut. Mais rien ne nous est dû, et nous ne pouvons rien obtenir par nous-mêmes ; c'est donc au nom de Jésus-Christ qu'il faut prier, c'est-à-dire, avec une intime persuasion

que nous n'avons d'accès auprès du Père que par lui, et que rien ne peut être agréable à Dieu, que ce qui est sanctifié par cette oblation divine. Une suite naturelle de ces vérités est que nous sommes obligés d'user saintement des dons du ciel, après les avoir obtenus; de les faire remonter vers leur source par de sincères actions de grâces, et de les conserver soigneusement par l'humilité, et par la reconnoissance.

La volonté de Dieu est la loi suprême, et elle est toujours juste. Rien n'arrive dans le monde, que ce qu'elle a permis ou commandé. Nous devons donc, dans tous les événemens, lui soumettre les caprices de la nôtre, qui est inquiète, orgueilleuse, ennemie de la dépendance. Par là tout murmure est supprimé, toute inquiétude bannie, toute plainte, toute défiance convaincues d'infidélité.

Enfin puisque Dieu est notre souverain bien et notre dernière fin, il doit être l'objet et le terme de tous nos désirs. Nous devons donc travailler sans cesse à purifier notre âme de tout ce qu'elle a encore de bas, de terrestre et de charnel; à établir en nous le règne plein et parfait de la justice. Car pour arriver un jour à cet état heureux, où la charité seule règnera, et où nous en serons rassasiés, il faut en avoir sur la terre une sainte faim, une soif ardente; il faut que la souveraine perfection de Dieu soit le modèle auquel nous ne nous lassions jamais de tendre, quelque incapables que nous soyons jamais d'y parvenir. Ces devoirs sont si essentiels et si justes, que la raison les eût dictés à tous les hommes, si la raison n'avoit pas été corrompue par les passions.

Le même. Ibid.

§ 50. *Devoirs qu'elle prescrit à l'homme envers lui-même.*

L'homme instruit de ce qu'il doit à Dieu, avoit besoin d'apprendre encore ce qu'il se doit à lui-même; et pour l'éclairer sur ce second genre de devoirs, il falloit d'abord lui faire connoître sa chute, et ce qui lui reste de sa première élévation. Il falloit lui montrer la source de cet amas confus de sentimens si opposés, qui agitent sans cesse son cœur, et le sauver ainsi du péril d'abuser, ou de ce qu'il conserve de grandeur, ou de la connoissance qu'il a de sa bassesse.

Mais quel œil sera assez perçant pour pénétrer dans cette profonde obscurité? Ce n'est pas celui de la philosophie humaine. Elle n'a jamais connu ce point essentiel, d'où dépend toute la conduite du genre humain, et dont l'ignorance rend toutes les leçons de la morale, au moins inutiles. Ceux que l'homme avoit pris pour guides, l'ont toujours trompé, ou en flattant un orgueil qu'il falloit abattre, ou en ajoutant à une dépression qu'il falloit relever. Les uns, qui s'étoient fait une idole de leur fausse sagesse, lui inspiroient les sentimens d'une grandeur pure; et ce n'est pas son état. Les autres, qui l'avoient dégradé, en le réduisant à la matière, ne lui prêchoient que la bassesse; et ce n'est pas non plus sa condition. Aucun d'eux n'a su démêler le caractère de l'homme, qui n'est ni juste par lui-même, ni incapable de le devenir.

Jésus-Christ seul a rempli ce sublime et important ministère. A son école, l'homme s'humilie à proportion de ce qu'il espère, et il se remplit de confiance, à mesure qu'il apprend à ne rien attendre de lui-même. Il s'unit à son libérateur, qui lui a promis un état encore plus élevé et plus heureux que celui dont il est déchu: et en considérant ce que la sagesse éternelle lui avoit donné dans sa première origine, et ce que cette sagesse incarnée lui restitue par une création nouvelle, il est encore plus consolé par l'espérance de son prochain rétablissement, qu'il n'est affligé de son ancienne dégradation.

Voilà le titre essentiel de notre dignité, de notre gloire, et le fondement inébranlable de toutes nos obligations. Nous ne sommes plus à nous-mêmes, car nous avons été achetés d'un grand prix: et c'est par le fond même de notre nouvel être, que nous devons glorifier Dieu dans notre corps et dans notre esprit, puisque l'un et l'autre lui appartiennent. Ainsi, puisque Jésus-Christ est notre unique ressource; qu'en lui seul sont tous nos biens et toutes nos espérances; qu'il n'y a de justice que par ses mérites, de salut qu'en son nom, de réconciliation que par son sang, de vie que par la participation de la sienne, le premier et le plus important devoir de l'homme envers soi-même est de s'attacher invariablement à Jésus-Christ, de marcher sur ses traces, d'étudier sa volonté, de se nourrir de sa parole, de vivre de son esprit, de dépendre en tout de son influence et de

son inspiration secrète, de se conduire dans toutes les occasions, comme agissant en son nom, comme tenant sa place, comme continuant sa vie, et ne faisant qu'un avec lui.

Mais quel moyen aurions-nous eu d'arriver à cette sublime perfection, si la morale chrétienne ne nous avoit éclairés sur l'injustice et la tyrannie de cette triple concupiscence, qui est le principe de tous nos désordres et de tous nos malheurs? Et d'abord il est certain qu'elle seule pouvoit convaincre et délivrer l'homme de sa vanité et de son orgueil. Les faux sages de l'antiquité n'avoient pas même connu cette plaie profonde du cœur humain; et ils n'avoient garde, par conséquent, d'en prescrire le remède. Leurs préceptes étoient comme des vêtemens pompeux et inutiles, qui couvroient une partie de nos maux, sans en guérir aucun. On ne trouve rien dans toute leur morale, qui combatte l'enflure de l'âme. Elle ne condamne que l'imprudence qui la laisse apercevoir.

Il n'en est pas ainsi de la philosophie de l'Evangile. Elle nous apprend que tous les hommes ensemble ne sont rien; que les dons de Dieu nous perfectionnent, à la vérité, et nous embellissent, mais sans détruire notre fonds naturel; que nous ne devons pas nous en glorifier, lorsque nous les possédons, parce que nous n'en sommes ni le principe, ni la fin; que nous ne pouvons ni les retenir, ni les conserver par une activité qui soit indépendante; que laissés à notre foiblesse, nous sommes incapables de faire un pas vers la justice, d'en sentir le besoin, de la demander sincèrement, de former un bon désir, de concevoir une seule pensée salutaire. Détrompés de nos préjugés par cette divine lumière, et guéris de notre corruption par son onction secrète, nous condamnons en nous tout ce que la vérité y condamne. La vérité nous marque notre place, et nous nous y mettons; elle nous porte à rendre grâces de ce que nous avons reçu et nous remercions; elle nous avertit qu'il peut nous être ôté, et nous tremblons; elle nous montre ce qui est en nous, vicieux et déréglé, et nous en gémissons; elle nous découvre ce qui manque à notre vertu, et nous le demandons. Qu'y a-t-il donc de plus propre à confondre toute vanité, à abattre tout orgueil, que la sagesse chrétienne? Qu'y a-t-il de plus grand que l'humilité, dont elle seule nous a fait connoître et le prix et le nom? *Le même. Ibid.*

§ 51. *Continuation du même sujet.*

La morale Evangélique est encore la seule qui instruise bien l'homme de l'avilissement où ses sens l'ont réduit, et qui le délivre de cette honteuse servitude. Elle ne se contente pas d'exposer à nos yeux les suites ignominieuses que le vice entraîne après lui, elle remonte jusqu'à cet ordre naturel et inviolable, qui demande que ce qui est plus parfait et plus noble, soit placé au-dessus de ce qui l'est moins, et que ce qui est inférieur par sa nature, le soit aussi par le rang qu'il occupe: elle nous déclare que cet ordre est renversé, lorsque l'esprit, qui doit commander, cède lâchement son rang, et que la chair, qui doit obéir, s'élève insolemment contre l'esprit, l'assujettit à sa corruption, le foule aux pieds avec empire. Elle nous fait sentir, quelle est la dépravation et la folie d'une âme, qui oubliant tout d'un coup la noblesse de son origine, l'excellence de sa nature, la sainteté de sa destination, vient se plonger dans la matière, se confondre autant qu'il est en elle, avec un corps mortel, y souiller tout son éclat, et préférer aux chastes délices de la vertu, les honteux plaisirs qui la dégradent. Elle l'avertit enfin, que si elle sacrifie ses titres et sa grandeur, pour se rendre l'esclave des voluptés sensuelles, elle n'y trouvera que l'infamie et la mort.

A cette doctrine si sainte, le christianisme ajoute encore d'autres vérités qui donnent à la pureté des mœurs un fondement plus ferme et des motifs plus sublimes. Vous comprenez que nous voulons parler de l'auguste consécration qui s'étend jusqu'au corps et aux membres du chrétien. Ils sont aux yeux de la religion, comme un sanctuaire où l'esprit de Dieu réside dans sa majesté et dans sa gloire. Les temples matériels où la piété nous rassemble, quelque respectables qu'ils nous paroissent, sont cependant la simple figure du temple vivant que chaque fidèle est devenu par le baptême. Quel seroit donc le crime de celui qui profaneroit le temple du Dieu vivant? Quelle lâcheté si après avoir été lavé dans le sang de l'agneau et associé à la divinité même, il retournoit à la boue de ses passions et à son ancienne bassesse.

Faut-il enfin combattre l'amour des

richesses et des honneurs ? le christianisme seul en fait sentir le vide, le néant, en inspire le mépris. Quelques philosophes ont pu se garantir de l'ambition et de l'avarice par vanité. Il n'y a que Jesus-Christ qui détrompe de toutes les erreurs, et fasse disparoître tous les vices. Il nous enseigne que l'innocence et la vertu sont nos véritables trésors : que le moindre degré de charité élève plus le chrétien, que l'empire de l'univers; que ceux-là sont heureux, à qui la providence a épargné les périls inséparables de l'opulence et de la grandeur, qui méprisent la terre, qui n'ont de goût et de sensibilité que pour les biens du ciel. Il nous ordonne de fuir le monde; il nous défend d'avoir les mêmes désirs, les mêmes prétentions; il veut que nous regardions, comme vil et indigne de nous, tout ce qui est l'objet de son estime et de son admiration, que nous domions des larmes à ses succès, et que nous nous réjouissions de ce qui l'afflige.

Le même, ibid.

§ 52. *Devoirs qu'elle prescrit à l'homme envers ses semblables.*

Jamais la philosophie ne donna plus de leçons d'humanité et de bienfaisance, que dans le siècle où nous sommes; mais la gloire de nous faire aimer sincèrement nos frères est tellement propre à la doctrine chrétienne, qu'aucune autre ne peut la partager avec elle, et encore moins la lui ravir. C'est-elle seule qui nous apprend, et qui nous rend chers tous les devoirs de notre mutuelle correspondance, qui nous en découvre l'origine, en établit les fondemens, en règle l'exercice, en surmonte les obstacles, et qui forme ainsi, entre tous les hommes, une alliance si chère et si inviolable, qu'aucune vue humaine, qu'aucun intérêt particulier, que l'ingratitude et la persécution même ne sauroient plus la rompre, l'affoiblir ou la souiller. Mais comment la religion nous conduit-elle à cette haute perfection ? Elle ordonne d'abord que nous concentrions en Dieu toutes les affections de notre cœur, et lorsqu'elle nous a pleinement attachés à lui, comme au principe de toutes choses, elle veut que de cette source, où notre amour est devenu également pur et abondant, il se répande par une communication générale sur tous les êtres qui sont faits, comme nous, à l'image de Dieu, appelés, comme nous, à le voir, et à jouir de lui dans tous les siècles. Or, il est manifeste, non-seulement que ces deux devoirs ont entre eux une relation nécessaire, que l'un est un écoulement et une dépendance de l'autre, mais que le second ne peut ni s'accomplir, ni subsister sans le premier. Car qu'est-ce qu'aimer les hommes, si ce n'est leur désirer et leur procurer, autant qu'il est en nous, le bien que nous désirons pour nous-mêmes, et dont nous attendons notre félicité ? Mais pour s'élever à une disposition si sublime, il faut nécessairement avoir détaché son cœur de tous les biens particuliers, parce qu'étant finis, ils diminuent par le partage, et qu'en perdant de leur prix, ils nous divisent. Il faut avoir renfermé tout son amour dans le bien commun et général de la créature raisonnable, c'est-à-dire, en Dieu, qui seul suffit à tous par sa plénitude, et que nous possédons d'autant plus, que nous travaillons d'avantage à le communiquer. C'est donc la religion, et la charité qu'elle nous inspire pour Dieu, qui sont le vrai principe et l'inébranlable fondement de notre union avec les hommes. C'est cette générosité chrétienne qui nous élève au-dessus de l'amour-propre, et qui fait que nous n'en éprouvons plus les vaines inquiétudes, les basses jalousies, les injustes désirs. C'est cette même générosité qui nous porte à répandre notre trésor, à partager notre couronne, à chercher des compagnons de notre bonheur. Et dès-lors qu'aimera donc celui qui n'aime ni la religion, ni le Dieu qu'elle adore ? Il pourra être humain par tempérament, bienfaisant par ostentation. Renfermé dans le cercle étroit de son amour-propre il n'en sortira point; il n'obéira qu'à son intérêt; il n'aimera que lui-même.

La charité que Jésus-Christ nous commande pour tous les hommes, n'est pas moins ferme qu'elle est sincère et désintéressée. Elle survit à toutes les épreuves, parce qu'elle ne peut être vaincue. Elle n'est jamais blessée, parce qu'elle descend encore plus bas que son humilité, que les hommes ne pourroient l'abaisser par leur injustice. Elle ne cache ni trouble, ni aigreur sous les dehors de la patience, parce qu'elle n'est pas une dangereuse hypocrisie. Elle ne consiste point en démonstrations et en paroles, parce que son siége est dans le cœur, et qu'elle est prête à tout souffrir, surtout lorsque ses frères ont besoin du spectacle de son

ɔurage et de sa douceur, pour conserver u recouvrer le précieux trésor de l'innocence. Elle sait que sa force et son nergie doivent aller jusqu'à mourir pour ux, parce que Jésus-Christ nous en a onné l'exemple, et nous en impose la ɔi. Si elle espère quelque reconnoisance de ses sacrifices, ce n'est pas pour lle, c'est pour ceux qui ne pourroient tre ingrats sans cesser d'être justes.

Le même, ibid.

53. *Elle éclaire et sanctifie l'homme dans tous les états, où il peut être placé par la divine providence.*

La morale Evangélique ne se borne ɔoint à imposer à l'homme ces devoirs ɔommuns et généraux. Elle le suit, elle e dirige dans toutes les situations partiɔulières où la providence peut le placer, et elle pourvoit ainsi au bonheur de la société, comme à la félicité de tous les individus qui la composent.

La raison livrée à elle-même ne voit dans les souverains que des égaux qu'on peut faire descendre du trône, comme ils y sont montés, et qui n'ont souvent pour s'y maintenir, que la possession et la force. Mais ce n'est pas ainsi que la religion nous les représente. Elle remonte au ciel pour y trouver l'origine de leur puissance. C'est Dieu, dit-elle, qui établit les rois, qui les choisit pour ses lieutenans, qui leur soumet les autres hommes, qui grave sur leur front l'empreinte de leur première majesté, et c'est contre lui qu'on s'élève, quand on leur résiste. Ils règnent sur les corps par la crainte, et quelquefois sur les cœurs par l'amour. Il n'y a que la religion qui leur érige un trône dans les consciences, qui rende leur personne et leur autorité sacrées et inviolables. Dans ses principes rien ne peut ébranler les fondemens de leur sûreté, parce que ni l'hérésie, ni l'infidélité, ni la corruption, ni la tyrannie n'excuseront jamais les entreprises contre le souverain, du crime de révolte contre Dieu même. Elle seule se fait un devoir de prier pour les princes, lors même qu'elle n'en essuie que des persécutions ou des mépris. Elle seule convertit le paiement des tributs en oblations volontaires, en actions de piété. Tous ces devoirs coûtent souvent à la nature, des murmures et des gémissemens. Comment en effet seroient-ils observés avec joie, si nous n'avions d'autres motifs pour y être fidèles, que la crainte d'un homme et les menaces de son courroux ?

Mais si le christianisme proscrit toute désobéïssance dans les sujets, ce n'est pas pour favoriser les abus de l'autorité dans le monarque. Aucun code n'a jamais aussi fortement inculqué aux rois qu'ils ne sont pas rois pour eux ; que le diadême dont leur front est orné, est le symbole de leur servitude, encore plus que de leur grandeur, et que s'ils tiennent ici-bas la place de Dieu, ce n'est qu'à la charge de régner, comme lui, pas les lois, de féconder et d'enrichir, comme lui, tout ce qui est soumis à leur puissance. Aucune loi ne leur a jamais aussi sévèrement interdit les violences du despotisme et les douceurs de la domination arbitraire. Aucune lumière ne leur a jamais aussi clairement montré que leurs devoirs sont immenses ; qu'ils dérobent à leurs peuples le temps qu'ils prodiguent à leurs plaisirs ; que les grâces accordées à la faveur, sont autant de larcins faits à la vertu ; que le glaive dont ils sont armés, ne doit être redoutable qu'au crime ; que les impôts cessent d'être permis, dès qu'ils ne sont plus commandés par le besoin public ; que les injustices qu'ils ne répriment pas, les rendent coupables, comme celles qu'ils commettent ; en un mot, que leurs sujets sont autant de frères en minorité, qui ont droit d'être protégés et secourus, non en proportion de leurs richesses ou de leur crédit, mais de leur dénuement et de leur foiblesse.

Et si ces premiers bienfaits de la religion ne suffisent pas pour confondre l'ingratitude de ses ennemis, qu'ils parcourent toutes les parties de la république, et qu'ils nous disent en quoi ils feroient consister sa perfection, s'ils étoient les maîtres de la former sur leurs idées ? " Qu'ils " commencent par les armées, dit Saint " Augustin, et qu'ils nous donnent des " officiers et des soldats, aussi intrépides " que l'Evangile les prescrit ; des magis- " trats aussi intègres et aussi appliqués " que Jésus-Christ le commande ; des " époux, des épouses, des pères, des " enfans, des maîtres, des serviteurs, " tels que ceux qui vivent selon sa loi ? " Qu'ils nous donnent enfin des hommes " aussi exacts à payer les tributs, aussi " purs dans l'administration des deniers " publics, que les véritables chrétiens ; " et qu'ils osent soutenir ensuite que la

" morale Evangélique est incompatible " avec le bien de la société."

Non, aucun genre de grandeur ou de perfection n'est étranger à la religion chrétienne. Elle commande, elle inspire tout ce qui est nécessaire au bonheur des hommes, utile au gouvernement des états. Disons plus, elle seule rend ces vertus véritables, solides, constantes; en établit la racine dans le cœur; les soutient dans les épreuves et dans les combats; les encourage par la vue d'une récompense digne d'elles. Eh! pourquoi, comme le prétend l'incrédulité, mettroit-elle obstacle à cette énergie de l'âme, d'où partent les sentimens nobles et généreux, les hautes entreprises, les grandes actions? Détruit-elle aucun des motifs légitimes qui en sont la source? Ne les ennoblit-elle pas au contraire? Ne les soumet-elle pas à une fin plus relevée? Et tandis que nos devoirs n'auroient eu sans elle, que de foibles appuis, ne leur en donne-t-elle pas de plus fermes, qui subsistent, lors même que tous les autres sont renversés ou chancelans! Le chrétien fait sans témoins, tout ce qu'il feroit, s'il avoit le monde entier pour spectateur. Il ne juge point de la vertu par l'événement. C'est surtout lorsqu'elle est malheureuse, qu'il redouble de fidélité, parce que la religion conserve pour lui tout ce qu'il paroît perdre pour elle. Si la morale de l'évangile étoit celle de tous les hommes, la terre, comme le ciel, seroit le séjour de l'ordre et du bonheur. La vertu n'auroit même plus besoin de ces efforts que le vice seul rend nécessaires

Le même, ibid.

§ 54. *Divinité de Jésus-Christ prouvée par sa comparaison avec tout ce qu'il y a eu de plus sage dans le paganisme.*

J'avoue que la majesté des écritures m'étonne, que la sainteté de l'évangile parle à mon cœur. Voyez les livres des philosophes avec toute leur pompe; qu'ils sont petits près de celui-là! Se peut-il qu'un livre à la fois si sublime et si simple soit l'ouvrage des hommes? Se peut-il que celui dont il fait l'histoire, ne soit qu'un homme lui-même? Est-ce là le ton d'un enthousiaste, ou d'un ambitieux sectaire? Quelle douceur! quelle pureté dans ses mœurs! quelle grâce touchante dans ses instructions! quelle élévation dans ses maximes! quelle profonde sagesse dans ses discours! quelle présence d'esprit! quelle finesse et quelle justesse dans ses réponses! quel empire sur ses passions! Où est l'homme, où est le sage qui sait agir, souffrir et mourir sans foiblesse et sans ostentation? Quand Platon peint son juste imaginaire couvert de l'opprobre du crime, et digne de tous les prix de la vertu, il peint Jésus-Christ trait pour trait. La ressemblance est si frappante, que tous les pères l'ont sentie, et qu'il n'est pas possible de s'y tromper. Quels préjugés, quel aveuglement ne faut-il point avoir pour comparer le fils de Sophronisque au fils de Marie? Quelle distance de l'un à l'autre! Socrate, mourant sans douleur et sans ignominie, soutint aisément son personnage; et si cette facile mort n'eût honoré sa vie, on douteroit si Socrate, avec tout son esprit, fut autre chose qu'un sophiste. Il inventa, dit-on, la morale; d'autres, avant lui, l'avoient mise en pratique; il ne fit que dire ce qu'ils avoient fait: il ne fit que mettre en leçons leurs exemples. Aristide avoit été juste, avant que Socrate eût dit ce que c'étoit que la justice. Léonidas étoit mort pour son pays, avant que Socrate eût fait un devoir d'aimer la patrie. Sparte étoit sobre, avant que Socrate eût loué la sobriété: avant qu'il eût défini la vertu, Sparte abondoit en hommes vertueux. Mais où Jésus avoit-il pris parmi les siens cette morale élevée et pure, dont lui seul a donné les leçons et l'exemple? Du sein du plus furieux fanatisme, la plus haute sagesse se fit entendre, et la simplicité des plus héroïques vertus honora le plus vil de tous les peuples. La mort de Socrate philosophant tranquillement avec ses amis, est la plus douce qu'on puisse désirer; celle de Jésus expirant dans les tourmens, injurié, raillé, maudit de tout un peuple, est la plus horrible qu'on puisse craindre. Socrate, prenant la coupe empoisonnée, bénit celui qui la lui présente et qui pleure; Jésus, au milieu d'un supplice affreux, prie pour ses bourreaux acharnés. Oui, si la vie et la mort de Socrate sont d'un sage, la vie et la mort de Jésus sont d'un Dieu!

J. J. Rousseau.

§ 55. *Que l'établissement de la religion chrétienne ne peut être que l'ouvrage de Dieu, soit qu'on en considère les obstacles, les moyens ou le succès.*

Tout ce que le monde a de puissant et de terrible, se réunit pour défendre l'idolâtrie, et pour étouffer l'église dans son berceau. Les princes dictent des édits sanglans, les magistrats les exécutent avec une rigueur barbare, des millions de victimes sont immolées; des ruisseaux de sang coulent dans toutes les parties de l'empire Romain. Mais qu'est-ce que le pouvoir des hommes, auprès de celui qui a été donné a Jésus-Christ? Quel peut être le succès de leurs entreprises, quand elles s'opposent à sa gloire? Le fort armé est vaincu et mis aux fers par le roi légitime. Satan qui s'étoit placé dans les astres, pour s'y faire adorer, en est précipité comme un éclair, et relégué dans l'abime. Ses temples sont fermés ou détruits, ses autels renversés, ses statues mises en poudre; l'idolâtrie honteuse et tremblante est bannie de l'univers qu'elle a si long-temps souillé, et contrainte d'aller cacher dans les antres ses superstitions et ses infamies.

Il n'étoit pas dans les desseins de Dieu, que les Apôtres jouissent de ce spectacle consolant dans toute son étendue; mais l'église qu'ils ont fondée succède à leur autorité, parce qu'elle hérite des promesses qui leur avoient été faites. Elle a vaincu par eux: elle continue après eux leurs conquêtes. Rien ne paroissoit plus obscur, plus foible, plus méprisable que la société chrétienne dans son origine; et elle est devenue en un moment, plus visible qu'une haute montagne, plus florissante qu'aucune autre société. Toutes les nations de la terre viennent, comme autant de fleuves, se rendre dans son sein, pour être adoptées dans la maison de Jacob, et entées sur la tige des patriarches. Ainsi l'église voit tomber à ses pieds ses deux superbes rivales, la Synagogue et l'idolâtrie; elle les foule et s'élève sur leurs ruines.

Ce n'est pas que le feu de la persécution n'enlève tous les jours à cette chaste épouse une multitude de ses enfans. Mais elle a appris de son époux qui est aussi son Dieu, que c'est par la mort des chrétiens qu'elle doit triompher, se multiplier et s'étendre.

Il est également impossible de révoquer en doute cette grande révolution, de se dissimuler les obstacles qu'elle a rencontrés, et de ne pas s'étonner de la nature des moyens par lesquels elle a été opérée. Mais dès que ces trois points sont certains, quelle cause a été assez puissante pour changer ainsi la face de l'univers? Que peut avoir vu le monde, pour renoncer à ses opinions, à ses penchans, à son culte, pour adorer un Dieu qui a été crucifié par sa propre nation, pour embrasser une religion si redoutable à la nature? Quelle force secrète a fait entrer tant d'ignorans dans les vérités les plus sublimes, et les mystères les plus profonds; a inspiré une humble soumission, une docilité parfaite à tant de philosophes orgueilleux; a fait préférer la croix de Jésus-Christ aux richesses, aux plaisirs, et à toute la gloire humaine? Ici, l'incrédulité se donne en vain la torture pour rendre raison de ces événemens inouïs. Il n'y a qu'une manière raisonable de les expliquer et de les entendre; c'est que la résolution en avoit été prise dans les conseils éternels; que Dieu les avoit annoncés dès l'origine du monde, et que Jésus-Christ lui-même les avoit prédits; c'est que le Messie est le maître des cœurs, comme de tout ce qui est son ouvrage; qu'il se plaît à faire les plus grandes choses par les instrumens les plus foibles; et qu'il n'a voulu partager sa gloire ni avec les hommes, ni avec les moyens qu'il a choisis; c'est que des miracles éclatans et multipliés à l'infini, ont enfin dessillé les yeux de tout l'univers; qu'à cette voix pleine de force et de magnificence, la terre n'a pu méconnoître son libérateur et son Dieu; et que les peuples sont entrés en foule dans l'enceinte sacrée de l'église, pour former cette race chérie, cette nation sainte qui avoit été promise au Messie, comme son héritage et la récompense de ses humiliations.

Montazet, arcb. de Lyon, ibid.

§ 56. *Différence de l'ancienne et de la nouvelle alliance.*

On n'est enfant de Dieu, qu'autant qu'on est animé et conduit par l'esprit de Dieu, dit Saint Paul. Or l'esprit de Dieu et de Jésus-Christ, n'est qu'un même esprit qui est l'esprit du Père et du Fils. Quiconque donc a l'esprit de Dieu, ne peut manquer d'avoir l'esprit de Jésus-Christ: et quiconque a l'esprit

de Jésus-Christ est chrétien et appartient à Jésus-Christ; comme au contraire *quiconque n'a pas l'esprit de Jésus-Christ, n'est point à lui*, dit encore Saint Paul, et ne peut être animé que de l'esprit du monde. Car Saint Paul ne connoît pas de milieu entre l'esprit de Jésus-Christ qui fait les justes et les vrais chrétiens, et l'esprit du monde qui rend ceux en qui il règne ennemis de Dieu et esclaves du Démon.

L'ancienne alliance préparoit sans doute à la nouvelle. Mais comment y préparoit-elle? Etoit-ce en procurant aux hommes une véritable justice et une adoption d'un ordre inférieur, qui les rendît enfans de Dieu sans les rendre membres, frères et cohéritiers de Jésus-Christ? Une pareille idée est inouïe dans l'église. Elle préparoit à la nouvelle alliance, en ce qu'elle l'annonçoit, qu'elle la promettoit, qu'elle la figuroit; en ce qu'elle en faisoit connoître le besoin, en ce qu'elle se rapportoit toute entière à Jésus-Christ comme à sa fin. Le peuple d'Israël, avec qui l'ancienne alliance a été contractée n'étoit tout entier, comme parlent les Evêques de France après Saint Augustin, " que comme un grand " prophète, qui par sa loi, par son culte, " et par toute la suite de son histoire, " figuroit et prédisoit le Sauveur." C'est à ce peuple que les livres saints ont été confiés; c'est lui que Dieu a choisi pour être le dépositaire de la promesse du libérateur; c'est en lui et par lui que l'attente du Messie est perpétuée d'une manière sensible, par ses sacrifices, par sa tradition, par ses cérémonies, par tout son état: enfin c'est de lui que le Christ devoit naître selon la chair.

Mais quoique l'ancienne alliance préparât en toutes ces manières à la nouvelle, elle en étoit cependant très-différente. L'ancienne alliance promettoit seulement le Sauveur, la nouvelle donne le salut. L'ancienne écrite sur des tables de pierre, avertissoit l'homme de ses devoirs, mais ne l'aidoit pas pour les accomplir; " la grâce, dit Saint Augustin, " n'appartenoit pas à l'ancien testament, " parce que la loi menaçoit et ne secou- " roit pas; qu'elle commandoit et ne " guérissoit pas; qu'elle montroit la ma- " ladie et ne l'ôtoit pas." La nouvelle gravée dans les cœurs par le Saint-Esprit fait aimer et accomplir les commandemens. L'ancienne, figurée par Agar, imprimoit la terreur, et n'engendroit que des esclaves, comme dit Saint Paul; la nouvelle, représentée par Sara, a pour caractère d'inspirer la charité, et de former de vrais enfans de Dieu, qui lui obéissent par amour. Ce qui fait dire à Saint Augustin, que " la plus courte " et la plus sensible différence de l'ancien " et du nouveau testament, c'est la crainte " et l'amour."

Ce n'est pas qu'il n'y ait eu dans tous les temps, avant la loi et sous la loi, de vrais justes et de vrais enfans de Dieu. Quoiqu'alors le nombre en ait été petit en comparaison du temps qui a suivi la prédication de l'évangile, il ne faut pas croire néanmoins qu'il se soit borné aux seuls patriarches, aux prophètes et aux autres saints éminens dont l'écriture fait une mention expresse. Mais ce qu'il importe surtout de ne pas ignorer, c'est que ces justes, en quelque temps qu'ils aient vécu, n'ont pas été justifiés par la seule loi naturelle, ni par la lettre de la loi de Moïse; mais par la grâce de Jésus-Christ, par la foi en son nom, par l'application anticipée des mérites de sa mort. D'où il suit qu'ils ont tous été, aussi-bien que nous, membres de Jésus-Christ, ses frères, ses cohéritiers; qu'ils ont appartenu à la nouvelle alliance, et que, quoiqu'ils ne portassent pas encore le nom de chrétiens, ils l'ont été véritablement et de fait, comme l'enseignent les Pères, parce qu'ils avoient la même foi, la même religion, la même grâce, le même esprit de Jésus-Christ qui fait les vrais chrétiens.

" Tous ces Saints, dit Saint Augustin, " étoient membres de l'église de Jésus- " Christ, quoiqu'ils aient vécu avant que " Jésus-Christ notre Seigneur naquît selon " la chair. Car le fils unique de Dieu, " le verbe du Père, égal et coéternel au " Père, par qui toutes choses ont été " faites, s'est fait homme pour nous, " afin d'être le chef de toute l'église " comme d'un seul corps. Mais de " même qu'à la naissance des hommes, " quelquefois une main sort la première " avant le reste du corps, auquel elle est " unie sous la dépendance de la tête, " comme il est arrivé à quelques-uns des " patriarches en figure de ce mystère; " de même aussi tous les saints qui ont " vécu sur la terre avant la naissance " temporelle de notre Seigneur Jésus- " Christ, quoique nés avant lui, ont été

" unis sous ce chef adorable au corps " entier dont il est le chef." (1. de cate- " chis. sud. c. 19. n. 53.)

La différence des temps n'a donc apporté aucun changement dans ce qui fait le fond, l'âme et l'essence de la religion, ni dans la foi nécessaire pour le salut. Les mystères que nous croyons s'être accomplis, les anciens ont cru qu'ils s'accompliroient, et ils y ont mis toute leur espérance. Qu'on ne se plaigne donc pas, disoit Saint Léon, " de la conduite que Dieu a tenue dans " l'ouvrage de la rédemption. Qu'on ne " dise pas que notre Seigneur a trop tardé " à naître selon la chair ; comme si les " temps qui ont précédé sa naissance, " avoient été privés du fruit des mystères " qu'il a opérés dans les derniers âges du " monde. L'incarnation du verbe, arrêtée " de toute éternité dans le conseil de " Dieu, a produit les mêmes effets avant " son accomplissement qu'elle a produits " après, et jamais dans l'antiquité la plus " reculée le mystère du salut des hommes " n'a été sans effet. Ce que les Apôtres " ont prêché, les Prophètes l'avoient " prédit; et l'œuvre du Sauveur ne peut " être regardée comme trop différée, " puisqu'elle a toujours été l'objet de la " foi.... Ce n'est donc pas par un nou- " veau plan de conduite, ni par une com- " passion tardive, que Dieu a pourvu à la " rédemption du genre humain en opérant " l'incarnation de son Fils unique; mais " dès les premiers temps du monde il a " établi une seule et même cause de " salut pour tous les hommes et pour " tous les siècles. Il est vrai que la grâce " de Dieu s'est répandue avec plus d'abon- " dance depuis la naissance temporelle de " Jésus-Christ; mais ce n'est pas alors " qu'elle a commencé à se communiquer, " puisque c'est par elle que dans tous les " temps tout ce qu'il y a eu de Saints ont " été sanctifiés. Ce profond mystère de " l'amour de Dieu, dont la foi est mainte- " nant établie par toute la terre, est " d'une vertu si efficace, que lors même " qu'il n'étoit encore que prédit et figuré, " tous ceux qui par la foi se sont attachés " à la promesse que Dieu en avoit faite, " en ont retiré le même fruit, que ceux " qui depuis son accomplissement en ont " recueilli les salutaires effets. (Serm. 3 " de nativ. dom. c. 4.) C'est par cette " même foi, dit encore ce Saint Pape, que " tous les Saints qui ont précédé la venue " du Sauveur, ont été justifiés, et ont " été faits membres du corps mystique de " Jésus-Christ.

F. Duc de Fitz-James, évêque de Soissons, inst. past.

§ 57. *Comparaison de la religion naturelle et de la religion chrétienne.*

L'apôtre dit, " que parce que le monde " n'a pas connu Dieu par la sagesse, le " bon plaisir du Père a été de sauver les " croyans par la folie de la prédication." C'est-à-dire, que, puisque par l'événement les systèmes de la raison ont été insuffisans pour sauver les hommes, et qu'il n'étoit pas possible qu'ils tirassent de leurs spéculations la véritable connoissance de Dieu, Dieu a pris une autre voie pour les instruire ; ç'a été de suppléer par la prédication de l'évangile à la foiblesse des lumières naturelles, en sorte que tout ce qui manquoit aux systèmes des anciens philosophes, nous le trouvons dans le système de Jésus-Christ et de ses apôtres.

Mais ce n'est point par rapport aux anciens philosophes seulement, que nous voulons considérer cette proposition de notre texte. Nous l'examinerons aussi par rapport aux philosophes de nos jours. Nos philosophes en savent plus que tous ceux de la Grèce. Mais leur science, qui est d'un si grand usage, quand elle se contient dans de justes bornes, est une source d'égaremens, lorsqu'elle est portée au-delà de ses véritables limites. Je vois aujourd'hui la raison humaine se loger dans de nouveaux retranchemens, quand on veut la soumettre au joug de la foi. Je la vois même paroître avec de nouvelles armes, pour attaquer, après avoir inventé de nouveaux moyens pour se défendre. Sous prétexte qu'on a fait de plus grands progrès dans la science naturelle, on méprise la révélation. Sous prétexte qu'on a des idées plus pures du Dieu créateur, que n'en avoient les païens, on veut s'affranchir du joug du Dieu rédempteur. Nous allons employer le reste de ce discours à justifier la proposition de St. Paul, dans le sens que nous lui avons donné ; nous allons travailler à relever les avantages de la révélation, sur la religion naturelle ; nous allons prouver que les plus grands génies ne sauroient suffire à tirer du sein de leur raison, la connoissance des vérités nécessaires au salut; et publier la bonté de Dieu, qui ne nous a pas abandonnés aux

incertitudes de notre propre sagesse; mais qui nous a fait le riche présent de la révélation.

Pour entrer dans cette discussion, nous posons d'un côté un philosophe qui ne suit que les lumières naturelles; nous posons d'un autre côté un disciple de Jésus-Christ, qui suit le flambeau de la révélation. A l'un et à l'autre, nous donnons quatre sujets à examiner, les attributs du créateur: la nature de l'homme: les moyens d'apaiser les remords de la conscience: l'économie qui suit le temps. De la manière dont ils jugeront l'un et l'autre sur ces quatre sujets, paroîtra le prix que nous devons donner à cette révélation, pour laquelle quelques petits esprits ont l'audace d'affecter du dédain, et à laquelle ils préfèrent ce système ébauché qu'ils composent de leurs spéculations et de leurs lumières.

Premier objet de comparaison: les attributs de Dieu.

Nous considérons le disciple de la religion naturelle, et celui de la religion révélée, méditans sur les attributs du créateur. Quand le disciple de la religion naturelle verra la symétrie de cet univers: quand il jettera les yeux sur cette uniformité admirable, qui se trouve entre les vicissitudes des saisons, sur cette constante succession du jour et de la nuit: quand il considérera avec quel ordre le soleil fournit sa carrière, avec quelle régularité la mer est enfermée dans ses limites, en sorte que des montagnes d'eaux amoncelées, qui paroissent menacer le monde d'un déluge universel, viennent se briser sur le rivage, et respecter sur l'arène l'ordre du créateur, qui a dit à la mer, *tu t'arrêteras là, là se brisera l'impétuosité de tes ondes.*

Quand il fera attention à toutes ces merveilles, il comprendra bien que leur auteur est un être sage et puissant. Mais quand il verra ces régions du monde, qui semblent privées de la chaleur du soleil, tandis que d'autres sont comme consumées de ses ardeurs: quand il verra ces vents et ces tempêtes, ces tremblemens de terre, qui semblent aller réduire la nature dans son premier chaos: quand il verra la mer se déborder, briser ces digues puissantes que lui oppose l'industrie des hommes, il se trouvera confondu dans ses spéculations, il croira voir des caractères d'infirmité parmi tant de preuves de la puissance du créateur.

Quand il pensera que Dieu, après avoir enrichi de tant de précieuses productions ce monde que nous habitons, y a logé l'homme comme un souverain dans un superbe palais: quand il envisagera comment Dieu a proportionné les diverses parties de ce monde avec la construction du corps humain, l'air avec ses poumons, les alimens avec ses différentes humeurs, le milieu par où se communique la lumière, avec ses yeux, celui par où se forment les sons avec son oreille; quand il pensera comment Dieu l'a placé avec ses semblables, et non avec des animaux d'une espèce différente de la sienne; comment il a distribué les talens, afin qu'ayant besoin les uns des autres, nous fussions portés à nous soutenir mutuellement; comment il nous a unis les uns aux autres par des liens invisibles, en sorte qu'on ne peut voir un homme livré à la douleur, sans avoir les entrailles émues et sans être porté par cela même à le soulager: quand le disciple de la religion naturelle méditera sur ces grands sujets, il conclura que l'auteur de la nature est un être bienfaisant. Mais quand il verra ces misères sans nombre auxquelles nous sommes exposés: quand il verra que chacune de ces créatures, qui contribuent à notre entretien, contribuent en même temps à notre destruction: quand il pensera que cet air, qui nous fait respirer, nous apporte des maladies contagieuses et des poisons imperceptibles; que ces alimens qui nous nourrissent, se changent souvent en venin mortel; que ces animaux qui nous servent, tournent souvent leur rage contre nous: quand il réfléchira sur ces perfidies de la société, sur cette industrie qu'ont les hommes à se tourmenter mutuellement; sur cet art qu'ils ont imaginé de s'ôter la vie les uns aux autres: quand il comptera ces maladies sans nombre qui nous minent: quand il pensera à cette mort qui abat les têtes les plus élevées, qui rompt les liaisons les mieux cimentées: qui renverse les fortunes les plus affermies: quand il fera ces réflexions, il se sentira porté à douter si c'est la bonté, ou si c'est un attribut contraire, qui a porté l'auteur de notre être à nous tirer du sein du néant. Quand le disciple de la religion naturelle lira ces revers, dont l'histoire nous fournit tant d'exemples mémorables: quand il verra les tyrans

précipités du plus haut faîte des grandeurs ; quand il fera attention que les méchans sont souvent punis par cela même qui faisoit la matière de leur malice ; l'avare, par l'objet de son avarice : l'ambitieux, par celui de son ambition : le voluptueux, par celui de sa volupté : quand il verra que les lois de la vertu sont telles, que sans elles la société devient un brigandage, du moins que la société est moins heureuse, ou moins malheureuse, selon l'attachement qu'elle a pour elles ; quand il verra toutes ces choses, il jugera bien que l'auteur de cet univers est un être juste et saint, mais quand il verra l'injustice et la tyrannie affermies, le vice sur le trône, l'humilité confondue, l'orgueil couronné, il ne pourra démêler la justice de Dieu à travers les ténèbres dont elle s'enveloppe dans le gouvernement de cet univers.

Mais quel de ces mystères peut-on proposer que l'évangile ne démêle, du moins sur lesquels il ne nous donne des principes qui suffisent pour concilier ce qu'il semble y avoir de contradictoire dans les attributs du créateur ?

S'agit-il des désordres du monde ? Avec les principes de l'évangile, vous résoudrez la difficulté que ces désordres avoient fait naître dans l'esprit du disciple de la religion naturelle ; quand on se souvient que ce monde a été souillé par le péché de l'homme, et qu'il a été par cela même l'objet du courroux du ciel ; quand on pose pour principe que ce monde n'est plus aujourd'hui tel qu'il étoit en sortant des mains de Dieu, et qu'à le comparer avec ce qu'il fut autrefois, ce n'est plus qu'un débris magnifique véritablement, mais débris pourtant du plus bel édifice qui fut jamais, et dont les restes bouleversés sont bien moins propres à pourvoir à nos besoins qu'à nous faire regretter sa grandeur première ; quand on fait ces réflexions, peut-on trouver, dans les désordres du monde, des difficultés contre la sagesse du créateur ?

S'agit-il des misères de l'homme et de la fatale nécessité qui lui est imposée de sortir du monde ? Avec les principes de l'évangile, vous résoudrez la difficulté que ces tristes objets avoient fait naître dans l'esprit du disciple de la religion naturelle : quand on admet les principes du christianisme ; quand on pense que les afflictions des gens de bien leur sont utiles et que les prospérités leur seroient fatales ; quand on sait que le monde ne fait que passer, et qu'il doit être suivi d'une économie éternelle ; quand on rappelle à sa mémoire tant d'autres vérités dont l'évangile est rempli, peut-on trouver dans les misères humaines et dans la nécessité de mourir, des difficultés contre la bonté du créateur ?

S'agit-il de la prospérité des méchans et de l'adversité des gens de bien ? Avec les principes de l'évangile, vous résoudrez cette difficulté. Quand on est bien persuadé que ce tyran dont la grandeur nous étonne, sert souvent au conseil de Dieu ; quand on voit dans l'histoire de l'église les Hérode, et les Pilate contribuer eux-mêmes à l'établissement de ce christianisme, auquel ils vouloient s'opposer ; surtout quand on admet des récompenses et des punitions après cette vie, peut-on trouver, dans ces voiles dont il a plu à la providence de se couvrir, des difficultés contre la justice du créateur ? A ce premier égard, à l'égard des attributs du créateur, la religion révélée est donc infiniment au-dessus de la religion naturelle. Le disciple de cette première religion est infiniment plus éclairé que celui de l'autre.

Second objet de comparaison : la nature de l'homme.

Nous considérons l'un et l'autre de ces disciples rentrés dans eux-mêmes, pour s'étudier et pour se connoître. Le disciple de la religion naturelle ne peut pas connoître l'homme ; il ne peut connoître qu'imparfaitement sa nature, ses engagemens, sa durée.

1. Le disciple de la religion naturelle ne peut connoître qu'imparfaitement la nature de l'homme, la diversité qui est entre ces deux substances qui le composent. Il peut bien entrer dans les spéculations que la raison nous fournit sur cette matière ; il peut bien s'apercevoir, qu'il n'y a point de relation entre un mouvement et une pensée, entre la dissolution de quelques fibres et de violentes sensations, entre l'agitation de quelques humeurs et de profondes réflexions ; il peut bien conclure, de ces deux effets différens, qu'il doit y avoir deux différentes causes, la cause du mouvement, et la cause de la sensation ; la cause de l'agitation des humeurs, et la cause de la pensée ; le corps et l'esprit.

Mais il me semble que les philosophes les plus versés dans la connoissance de

l'homme, n'ont pu satisfaire pleinement à deux difficultés qu'on leur a proposées, lorsqu'ils ont voulu établir, par les seuls principes de la raison, que l'homme est composé de deux substances, de l'esprit et de la matière. Première difficulté : connoissez-vous assez bien la matière ? en avez-vous des idées assez complètes pour dire avec certitude : elle n'est susceptible que de cela, il implique contradiction qu'elle ait encore quelque attribut, qui a échappé à vos recherches ? et par conséquent pouvez-vous bien démontrer, que l'essence de la matière est incompatible avec la pensée ? Seconde difficulté : de ce que vous ne pouvez voir la liaison, qui est entre deux attributs, vous concluez incontinent qu'ils supposent deux différens sujets ; de ce que vous ne pouvez voir de liaison naturelle entre l'étendue et la pensée, vous concluez que la pensée et l'étendue supposent deux sujets différens, le corps et l'âme : si donc je découvre un troisième attribut, qui me paroisse ne pouvoir se lier ni avec l'étendue, ni avec la pensée, j'aurai droit à mon tour d'admettre trois sujets en l'homme, le corps qui est le sujet de l'étendue, l'âme qui est le sujet de la pensée, et un troisième sujet qui sera celui de cet attribut, qui ne me paroît avoir aucune liaison, ni avec le corps, ni avec l'âme ; or, je connois un tel attribut. Je ne sais auquel de ces sujets, que vous avez distingués, je dois rapporter la faculté de sentir que je trouve dans ma nature, et dont je fais tant d'expérience ; je ne puis le rapporter ni au corps, ni à l'âme. Je n'aperçois pas plus de liaison entre sentir et se mouvoir, qu'entre penser et sentir. Il y a donc trois substances dans l'homme par votre propre principe : la substance qui est le sujet de l'étendue, celle qui est le sujet de la pensée, et celle qui est le sujet de la faculté de sentir, ou plutôt il me reste toujours ce soupçon, qu'il n'y a qu'une substance dans cet homme, mais que je ne connois qu'imparfaitement, et dont les attributs sont liés ensemble, sans que je sois capable d'apercevoir cette liaison.

La religion révélée décide la question ; elle nous dit qu'il y a deux êtres dans l'homme, et, s'il faut ainsi dire, deux hommes différens ; l'homme matériel, et l'homme immatériel. *La poudre retourne dans la terre....* Voilà l'homme matériel. *L'esprit retourne à Dieu qui l'a donné....* Voilà l'homme immatériel. *Ne craignez point ceux qui peuvent tuer le corps....* Voilà l'homme matériel. *Craignez celui qui peut perdre l'âme....* Voilà l'homme immatériel. *Nous aimons mieux être absens de ce corps....* Voilà l'homme matériel. *Pour être avec le Seigneur....* Voilà l'homme immatériel. *Ils lapidoient S. Etienne :...* Voilà l'homme matériel : *criant et disant : Seigneur Jésus, reçois mon esprit....* Voilà l'homme immatériel.

2. La religion naturelle ne peut faire connoître qu'imparfaitement les devoirs de l'homme. Elle peut bien nous conduire jusqu'à un certain degré sur cet article, elle peut bien dicter qu'il faut aimer nos bienfaiteurs, et diverses maximes de ce genre. Mais vous semble-t-il que la raison naturelle soit suffisante pour expliquer à son disciple cette contradiction, que chacun porte dans son propre sein, cette opposition qui se trouve entre nos devoirs et nos inclinations ? C'est un argument bien solide sans doute en faveur de la justice, c'est qu'à quelque degré qu'un homme ait porté le crime, et quelque effort qu'il ait fait pour déraciner de son cœur ces semences de vertu que la nature y a mises, il ne peut s'empêcher d'avoir une certaine vénération pour la vertu, et une certaine répugnance pour le vice. C'est une preuve sans doute que l'auteur de notre être a voulu nous interdire le vice, et nous prescrire la vertu. Mais n'y a-t-il pas quelque fondement à la rétorsion ? n'y a-t-il pas quelque chose de spécieux dans cette objection ? de ce que, malgré tous les soins que je me donne pour déraciner les semences de la vertu, je ne puis m'empêcher de respecter la vertu, vous concluez, que l'auteur de mon être a voulu que je fusse vertueux. Mais de ce que, malgré tous les soins que je prends pour déraciner le vice, je ne puis pas m'empêcher d'aimer le vice, n'ai-je pas lieu de conclure à mon tour, que l'auteur de mon être a voulu que je fusse vicieux, du moins qu'il ne sauroit m'imputer avec justice, des actions que je ne fais qu'en vertu de certains principes que j'ai apportés en venant au monde ? n'y a-t-il pas quelque apparence de raison dans ce fameux sophisme qu'un auteur, qui, par la foiblesse de son sexe, étoit comme dispensé d'une logique exacte, a revêtu des grâces de la poésie ? Accordez le Dieu de la nature avec le Dieu de la religion. Expliquez-nous comment le Dieu de la religion peut défendre ce

ju'inspire le Dieu de la nature; et com-
nent celui qui s'abandonne aux mouve-
iens qu'inspire le Dieu de la nature, sera
uni par le Dieu de la religion.

L'évangile démêle cette énigme. Il
ttribue ce germe de corruption à la dé-
ravation de la nature. Il attribue ce
espect que nous avons pour la vertu à
es restes de l'image de Dieu, sur laquelle
ous fûmes formés, et qui ne peut être
ntièrement effacée. De cela même que
ious sommes corrompus en venant au
nonde, l'évangile conclut que nous
levons apporter tous nos soins à déra-
iner cette corruption. De cela même
jue l'image du créateur est effacée de
iotre cœur, l'évangile conclut que nous
levons nous employer tout entiers à la
'etracer, et à répondre à la noblesse de
iotre extraction.

3. Un disciple de la religion naturelle
ne peut connoître qu'imparfaitement la
durée de l'homme, si l'âme est immor-
telle, ou si elle sera enveloppée dans les
ruines de la matière. Je sais que la
raison humaine propose des argumens
solides en faveur du dogme de l'immor-
talité de l'âme. Car pourquoi cette âme
spirituelle, indivisible, immatérielle, qui
constitue un tout et un être distinct,
quoique unie à une portion de matière,
cesseroit-elle de subsister, lorsque son
union avec le corps est rompue? Pour
anéantir une substance, il faut un acte
exprès du créateur. Il faut un pareil
acte de puissance, pour anéantir un être
qui subsiste, que pour en créer un qui
ne subsiste point. Or, bien loin que
nous ayons lieu de croire que Dieu fera
intervenir sa puissance pour anéantir nos
âmes, tout ce que nous en connoissons
nous persuade, qu'il nous les veut con-
server éternellement, et qu'il y a gravé
lui-même des caractères d'immortalité.
Entre dans ton cœur, créature mortelle,
vois, sens, considère ces grandes idées,
ces projets immortels, cette soif d'exister
que plusieurs siècles ne sauroient éteindre,
et reconnois à ces traits la voix de ton
créateur, qui te promet l'immortalité.
Mais quelque solides qu'ils soient, ces
raisonnemens, s'ils sont convaincans en
eux-mêmes et capables de frapper un
philosophe, ils ont leurs difficultés, et ils
sont au-dessus des esprits vulgaires, à qui
les termes seuls de spiritualité, d'exis-
tence, sont entièrement barbares.

D'ailleurs, il y a une union si étroite
entre les opérations de l'âme et celles du
corps, que tous les philosophes de l'uni-
vers suffiroient à peine pour nous con-
vaincre que les opérations du corps
cessant, celles de l'âme ne cessent pas
avec elles. Je vois un corps qui possède
une santé parfaite; l'esprit est sain par
cela même. La santé du corps s'altère,
l'esprit s'altère avec elle. Le cerveau se
remplit, et l'esprit se confond incontinent.
Plus de circulation dans le sang; et plus
d'idées, plus de connoissance dans l'âme.
La mort arrive enfin, et dissout toutes
les parties du corps. Qu'il est difficile de
persuader, que l'âme, qui avoit été
ébranlée par tous ses mouvemens, ne soit
écrasée par sa chute!

Est-ce par rapport aux esprits vulgaires
seulement que les argumens sur l'immor-
talité de l'âme manquent d'évidence?
Les génies supérieurs demanderont du
moins qu'on explique quel rang on donne
à la bête, dans le principe que rien de ce
qui est susceptible d'idées et de concep-
tions, ne peut être enveloppé dans les
ruines de la matière. A peine ose-t-on ha-
sarder aujourd'hui, dans une assemblée de
philosophes, ce qu'on soutenoit avec tant
de chaleur il n'y a que peu de temps:
à peine ose-t-on avancer que les bêtes
sont de simples automates. L'expérience
paroît démentir les raisonnemens méta-
physiques que l'on propose en faveur de
cette opinion, et on ne peut faire atten-
tion aux actions des bêtes, sans être
porté à en tirer une de ces deux consé-
quences; ou l'esprit de l'homme est
mortel de sa nature, comme son corps;
ou l'âme des bêtes est immortelle, comme
celle de l'homme.

La révélation dissipe tous ces soup-
çons. Elle nous enseigne, sans obscurité
et sans voiles, que nous sommes des
êtres immortels. Elle nous fait envisager
l'économie qui suit le temps, comme le
point fixe où aboutissent la plupart des
promesses de Dieu. Elle veut bien que
nous regardions tous les biens dont nous
jouissons dans la vie, les alimens qui
nous nourrissent, la lumière qui nous
éclaire, l'air qui nous fait respirer, les
sceptres, les couronnes, les royaumes
comme des effets de la libéralité de Dieu,
et comme des sujets de notre reconnois-
sance. Mais elle veut en même temps
que nous nous élevions à quelque chose
de plus grand que tout ce que nous con-
noissons sur la terre. Elle veut que nous
regardions ces alimens, cette lumière,
cet air, ces sceptres, ces couronnes et

ces royaumes, comme indignes de faire la félicité d'une âme créée à l'image du Dieu *bienheureux*, et avec laquelle le *Dieu bienheureux* a formé des liaisons si tendres et si étroites. Elle ne fonde pas le dogme de notre immortalité sur des spéculations métaphysiques, ni sur des raisonnemens composés, qui sont au-dessus du génie de la plupart des hommes, et qui laissent toujours quelque doute dans l'esprit des plus grands philosophes. Elle le fonde sur l'unique principe qui peut tarir la source inépuisable de difficultés, dont ce sujet est susceptible. Ce principe, c'est la volonté du créateur, qui ayant eu la puissance de tirer nos âmes du néant, peut leur conserver l'être éternellement, ou les anéantir, soit qu'elles soient matérielles, soit qu'elles soient spirituelles: soit qu'elles soient mortelles, soit qu'elles soient immortelles de leur nature. Ainsi le disciple de la religion révélée ne flotte pas entre le doute et l'opinion, entre la crainte et l'espérance, comme celui de la religion naturelle. Il n'est pas contraint de laisser indécise la question la plus intéressante que des pauvres mortels puissent agiter, savoir si leur âme périt avec le corps, ou si elle existe après ses ruines. Il ne dit pas comme Cyrus à ses enfans; " Je ne " saurois m'imaginer que l'âme vive tandis " qu'elle est dans ce corps mortel, et " qu'elle cesse de vivre lorsqu'elle en est " séparée. J'ai plus de penchant à croire " qu'elle acquiert plus de pénétration et " plus de pureté." Il ne dit pas comme Socrate à ses juges: " Nous nous retirons " chacun de notre côté, moi pour mourir, " vous pour vivre. Qui de nous fait un " meilleur marché? C'est ce que per- " sonne ne sait que Dieu seul." Il ne dit pas comme Cicéron, en traitant ce grand sujet: " Je ne prétends pas que ce " que je vais dire soit aussi certain, et " aussi infaillible que l'oracle d'Apollon " Pythien. Je ne le donne que comme " des conjectures." Le disciple de la révélation, fondé sur le témoignage de Jésus-Christ qui *a mis en lumière la vie et l'immortalité par l'évangile*, dit avec fermeté: " Si notre homme extérieur " tombe, l'intérieur est renouvelé. Nous " qui sommes dans cette loge, nous " gémissons étant chargés. Nous dési- " rons, non pas d'être dépouillés, mais " d'être revêtus, afin que ce qui est " mortel soit englouti par la vie. Je sais " à qui j'ai cru. Je suis persuadé qu'il " est puissant pour garder mon dépôt " jusqu'à cette journée-là."

Troisième objet de comparaison: les moyens d'apaiser les remords de la conscience.

Nous considérons le disciple de la religion naturelle, et le disciple de la religion révélée dans le tribunal de la pénitence, sollicitant leur pardon. Celui-là ne pouvoit trouver, même en tâtonnant, dans la religion naturelle, le grand moyen de réconciliation que Dieu a donné à l'église, je veux dire, le sacrifice de la croix. La raison lui découvroit bien que l'homme étoit coupable; témoin ces confessions, témoin ces aveux que les païens faisoient de leurs crimes. Elle lui faisoit bien sentir que le pécheur doit être puni; témoin ces craintes, témoin ces remords dont sa conscience étoit si souvent déchirée. Elle lui faisoit bien présumer que Dieu pouvoit se laisser fléchir par sa créature; témoin ces prières, témoin ces temples, témoin ces autels. Elle alloit même jusqu'à lui faire entrevoir la nécessité de satisfaire à la justice divine; témoin ces sacrifices, témoin ces holocaustes, témoin ces victimes humaines, témoin ces flots de sang qui ruisseloient sur les autels.

Mais quelque belles que fussent ces spéculations, ce n'étoit là qu'un tronc de système, il y manquoit la tête. On n'y rencontroit aucune promesse positive de pardon faite par la divinité même. Surtout on n'y voyoit pas ce mystère de la croix que Dieu seul pouvoit révéler, parce que Dieu seul avoit pu en former et en exécuter le projet. Et comment la raison humaine eût-elle pu tirer de son propre fonds la connoissance de ce mystère, elle qui se trouve absorbée par les profondeurs qu'il renferme, et qui a besoin de toute sa soumission pour en faire l'objet de sa foi, lors même qu'un Dieu infaillible le révèle.

Mais ce à quoi la religion naturelle ne pouvoit atteindre, la religion révélée nous le découvre clairement. Elle nous représente un Homme-Dieu mourant pour les péchés du genre humain, et offrant la grâce à tous les pécheurs qui voudront y recourir par la pénitence. Grâce qui regarde tous les hommes: car sans ramener ici ces questions tant de fois agitées dans l'école, et tant de fois indiscrètement: Jésus-Christ est-il mort pour tous les hommes, ou s'il n'est

mort que pour un petit nombre? son sang fût-il destiné pour tous ceux auxquels l'évangile seroit annoncé, ou pour ceux qui croiroient à l'évangile seulement? sans ramener, dis-je, ces questions, il est certain, que parmi tous ceux qui nous écoutent, il n'y en a aucun qui ne soit en droit de se dire à soi-même; si je crois, je serai sauvé; je croirai, si je fais mes efforts pour croire. Et par conséquent, il n'y en a aucun qui ne soit en droit de s'appliquer les fruits de la mort de Jésus-Christ. Grâce encore qui regarde les crimes les plus atroces, ceux qui ont eu de plus funestes influences. Quand vous auriez renié Jésus-Christ, comme St. Pierre; quand vous l'auriez trahi, comme Judas; quand vous l'auriez persécuté, comme St. Paul, le sang d'un Homme-Dieu est suffisant pour vous obtenir le pardon, si vous êtes dans les termes de l'alliance. Grâce qui enveloppe tous les temps, n'y en ayant aucun dans notre vie, où nous n'y puissions être admis; et malheur à vous, mes frères, si abusant de cette réflexion, vous différiez de retourner à Dieu jusqu'à ces derniers momens de votre vie, où ce retour est si difficile, pour ne pas dire impossible et *impraticable*! Mais toujours il est constant, qu'il n'y a point de moment où Dieu ne nous ouvre les entrailles de sa miséricorde, lorsque par un retour sincère à lui nous y avons notre recours. Grâce capable de terminer toutes ces sombres pensées, qui pourroient nous faire soupçonner que Dieu nous abandonnera au milieu de notre carrière et qu'il laissera imparfait l'ouvrage de notre salut. Car, après un si riche présent, que peut-il nous refuser encore? " Celui " qui n'a pas épargné son propre fils, " mais qui l'a livré pour nous tous, ne " nous donnera-t-il pas toutes choses avec " lui?" Grâce, d'ailleurs, si clairement révélée dans nos écritures, que la logique la plus exacte, l'hérésie la plus outrée, l'incrédulité la plus opiniâtre ne sauroient énerver les déclarations qui nous en sont faites; car la mort de Jésus-Christ peut bien être considérée sous diverses faces. Elle est bien une confirmation de sa doctrine. Elle est bien un spectacle de patience. Elle est bien le plus haut degré d'héroïsme, où l'on puisse parvenir. Mais l'évangile ne nous la présente presque jamais sous aucune de ces vues. Il les laisse toutes à notre méditation; et quand il nous parle de cette mort, c'est pour l'ordinaire comme d'un sacrifice expiatoire. Rassemblerons-nous ici ces amas de textes formels, de décisions expresses, que nous trouvons sur cette matière? Grâces au ciel, nous prêchons à un auditoire chrétien qui fait de la mort du rédempteur la base fondamentale de sa foi! L'évangile assure donc la grâce au pécheur pénitent. Zénon, Epicure, Pythagore, Socrate, Portique, Académie, Lycée, qu'offrez-vous à vos disciples, qui puisse être comparé avec cette promesse de l'évangile!

Quatrième objet de comparaison: l'économie qui suit le temps.

Mais ce qui relève principalement les prérogatives du chrétien sur celles du philosophe, ce sont diverses armes qu'ils opposent à la pensée de la mort, et la comparaison du païen mourant, au chrétien mourant. Représentez-vous le païen se parlant ainsi à lui-même dans son lit de mort: De quelque côté que j'envisage mon état, je trouve matière au trouble et au désespoir. Si j'envisage les avant-coureurs de la mort, je vois des symptômes affreux, des agitations violentes, des douleurs mortelles qui vont se rassembler dans mon lit d'infirmité, et être les premières scènes de cette tragédie que je vais ensanglanter. Si j'envisage le monde, je vois disparoître à mes yeux les objets les plus chers; je vois rompre les liaisons les plus étroites; je vois s'effacer mes titres les plus spécieux; je vois un rideau funeste qui va dérober à ma vue la décoration de cet univers. Si j'envisage mon corps, je vois une masse sans mouvement et sans vie; cette langue qui va être condamnée à un éternel silence; ces yeux qui vont être fermés pour jamais à la lumière; ces organes qui vont être dissous entièrement, et tous ces restes malheureux de mon corps mortel, qui vont servir de pâture aux vers. Si j'envisage mon âme, à peine entrevois-je quelques preuves de son immortalité. Mais quand je me serois démontré qu'elle est naturellement immortelle, je ne sais si l'auteur de mon être voudra déployer ses attributs pour la conserver, ou pour la détruire, si ces désirs d'immortalité que je ne puis déraciner sont la voix de la nature, ou la voix de la cupidité. Si j'envisage ma vie passée, j'ai mon témoin au-dedans de moi, que la grandeur de ma corruption a augmenté l'épaisseur de mes

ténèbres. Si j'envisage l'avenir, je découvre bien, à travers quelques nuages, une économie qui doit suivre celle-ci: ma raison me dit bien que l'auteur de la nature ne m'auroit pas donné une âme dont les pensées sont si sublimes et les désirs si étendus, pour ne jouer qu'un rôle si bas et de si courte durée. Mais ce n'est là qu'une foible lumière; et quand il y auroit une autre économie après celle-ci, en serois-je moins misérable? Ainsi, tantôt souhaitant le néant, tantôt craignant d'y tomber, je sens mes pensées se détruire, et mes désirs se combattre mutuellement. Tel est le païen mourant. Ne nous opposez point les exemples de ceux qui sont morts d'une autre manière. Ces exemples sont en petit nombre. Cet extérieur tranquille couvroit pour l'ordinaire un trouble intérieur, et ce trouble étoit d'autant plus violent qu'il se renfermoit dans l'intérieur, et qu'on affectoit de ne pas le faire paroître au-dehors. Comme l'on ne doit pas croire que la philosophie ait pu rendre les hommes insensibles à la douleur, parce que quelques philosophes ont soutenu que la douleur n'est point un mal, et qu'ils ont paru la braver, on ne doit pas croire aussi qu'elle ait désarmé la mort aux yeux des disciples de la religion naturelle, parce que quelques-uns ont soutenu que la mort n'est point à craindre en effet. Après tout, si quelques-uns des païens ont eu une tranquillité réelle au lit de la mort, c'étoit une tranquillité sans fondement, à laquelle la raison ne sauroit conduire.

Oh, que la mort du chrétien est différente de celle que nous venons de dépeindre, et que la religion révélée l'emporte à cet égard sur la religion naturelle! Puissent tous ceux qui nous écoutent servir de preuve à cet article de notre discours! Tout ce qui trouble le païen mourant, rassure le chrétien au lit de la mort.

Si j'envisage les avant-coureurs de la mort, dit le chrétien mourant, si j'envisage ces symptômes affreux, ces douleurs mortelles, je les regarde comme un remède, violent véritablement, mais nécessaire pour me détacher de la vie, et pour déraciner ces restes de corruption que je porte au-dedans de moi. D'ailleurs je ne serai pas abandonné à ma propre foiblesse; quand je souffrirai, j'aurai une source féconde de patience et de fermeté. Ce secours puissant, qui m'a soutenu durant ma vie, m'aidera à porter les coups que la mort me va livrer. Si j'envisage mes péchés, j'en brave toutes les atteintes: je vais à un tribunal désarmé, à un Dieu réconcilié, à une justice satisfaite. Si j'envisage mon corps, je le vois prêt à dépouiller ce qu'il a de rampant et d'odieux pour revêtir des qualités glorieuses. " Il est semé corruptible; il " ressuscitera incorruptible. Il est semé " en déshonneur; il ressuscitera en gloire. " Il est semé en foiblesse; il ressuscitera " en force." Si j'envisage mon âme, je la vois qui va sortir de l'esclavage où elle étoit asservie. J'emporte avec moi ce qui pense et qui réfléchit. J'emporte la douceur du goût, l'harmonie des sons, la beauté des couleurs, l'agrément des odeurs. J'emporte le ciel, la terre, la nature et les élémens. Si j'envisage l'économie où je vais entrer, je n'en ai que des connoissances confuses, il est vrai, mais c'est cela même qui doit m'en donner de grandes idées. Si je pouvois la connoître, il faudroit qu'elle eût quelque proportion avec ce qui tombe sous mes sens, ou qui peut être représenté par mes idées. Si l'éclat des dignités mondaines, si la richesse des grands, si les plaisirs de la volupté la plus raffinée étoient capables de me représenter les félicités célestes, je pourrois soupçonner que, participant à la nature de ces choses, elles participeroient à leur vanité. Mais s'il n'y a rien qui puisse représenter l'état où je vais entrer, c'est que cet état surpasse tout. Et ce que j'en connois ne suffit-il pas pour me le faire désirer avec ardeur? Je sais que mes lumières et que mes vertus seront perfectionnées; je sais que je connoîtrai la vérité, et que je me soumettrai à l'ordre; je sais que je serai affranchi de tous les maux, et que je serai en possession de tous les biens; je sais que je serai avec Dieu, avec ces esprits bienheureux, qui sont autour de son trône, et qu'un état si parfait n'aura point de fin.

Tel est le puissant bouclier que la religion révélée nous fournit contre les frayeurs de la mort. Telles sont les pensées du chrétien mourant, non de celui qui met son christianisme à faire des spéculations qui n'ont aucune influence sur la pratique, mais de celui qui les applique au véritable besoin de l'homme; et voilà comment, à ces quatre égards, la religion révélée est supérieure à la religion naturelle.

Nous ajouterons quelques réflexions ui acheveront de vous faire sentir la rééminence de la religion révélée sur la ligion naturelle :

I. Les idées que les philosophes de ntiquité ont puisées de la religion na- irelle n'étoient pas rassemblées dans un orps de doctrine. C'étoient des idées parses dans mille ouvrages divers : une ée chez un philosophe, une idée chez n autre philosophe. Qui ne sent la rééminence de la révélation sur cet ticle ? car il n'y a point d'homme qui e soit capable de quelque noble concep- on ; il n'y a point de génie, pour borné ue vous le supposiez, qui ne puisse pro- oser quelque excellente maxime. Mais e poser des principes ; mais d'envisager 'un seul point de vue une enchaînure de onséquences, c'est là l'effort des grands énies : c'est là la perfection philoso- hique. Si cette maxime est incontesta- le, de quel fonds de lumière doit être arti le système de la religion révélée ? lle nous présente, réunis dans un seul orps, tous ces amas d'idées dont nous ivons fait l'énumération. Une idée uppose une autre idée, et cet édifice est lié d'une manière si étroite et si serrée, u'on ne sauroit en altérer une partie ans détruire l'édifice entier.

II. Les philosophes païens n'ont jamais eu des systèmes de la religion naturelle ui approchent de celui des philosophes le nos jours : de ceux même qui font loire de mépriser la révélation. Nos hilosophes ont puisé, dans cette révéla- ion même qu'ils affectent de mépriser, e qu'il y a de plus clair et de plus beau ans leur système ; nous reconnoissons ue les dogmes des perfections divines, 'une providence, d'une autre vie, sont rès-conformes aux lumières de la raison. Nous reconnoissons qu'un homme qui orteroit la raison humaine jusqu'au plus aut degré où elle est capable d'atteindre, découvriroit tous ces dogmes. Mais utre chose est avouer que ces dogmes ont conformes à la raison, autre chose st les avoir puisés dans la raison. Autre hose est avouer qu'un homme, qui por- eroit la raison humaine jusqu'au plus aut degré où elle est capable d'atteindre, découvriroit tous ces dogmes, autre hose est reconnoître que quelqu'un les y a découverts, en la portant en effet jusqu'à ce degré. C'est l'évangile, qui a appris aux hommes à se servir de leur raison ; c'est l'évangile, qui nous a donné des secours pour former un corps de religion naturelle. Nos philosophes se sont prévalus de ce secours. Ils ont formé leur corps de religion naturelle, sur les lumières que l'évangile a données au genre humain. Et ils ont attribué ensuite à leurs propres découvertes, ce qui leur avoit été fourni par une lumière étrangère.

III. Ce qu'il y a eu de sensé dans les philosophes païens sur la religion naturelle, étoit mêlé de songes et de chimères. Il n'y a pas eu un seul philosophe qui n'ait eu quelque extravagance, qu'il a communiquée à ses disciples. L'un enseignoit que chaque être a une âme particulière qui l'anime, et prétendoit rendre raison de chaque phénomène par cette absurde supposition. L'autre, que les astres étoient autant de divinités, que l'âme n'étoit qu'une vapeur, que cette vapeur passoit d'un corps dans un autre, pour expier, dans le corps d'un animal brute, les péchés qu'elle avoit commis lorsqu'elle étoit unie à celui d'un homme. L'un disoit qu'un destin aveugle a formé l'ordre du monde, et que tous les événemens sont entraînés par une fatalité inviolable. L'autre, que le monde est éternel, et qu'il n'y a aucun point fixé dans l'éternité, qui n'ait vu le ciel, la terre, la nature, les élémens. L'un disoit que tout est incertain ; qu'il n'est pas sûr que nous existons ; que la distinction que l'on assigne entre le juste et l'injuste, entre la vertu et le vice, n'est qu'une chimère, et non une distinction réelle. L'autre faisoit aller de pair la matière avec la divinité, et soutenoit qu'elle concourt avec l'être suprême dans le plan de cet univers ; l'un, que ce monde est un vaste animal, que Dieu est l'âme qui le dirige ; l'autre concevoit une âme matérielle et attribuoit à la matière la faculté de penser et de réfléchir. L'un disoit que l'âme est immortelle, qu'il n'y a point de providence, qu'un nombre infini de corpuscules indivisibles par leur petitesse, inaltérables par leur dureté, se promenoient dans l'univers, que de ce concours fortuit est venu ce monde, que tout cela s'est fait sans dessein, que les pieds n'ont pas été faits pour marcher, les yeux pour voir, les mains pour prendre. L'évangile est une lumière sans ténèbres. Rien de bas : rien de faux : rien qui ne porte des caractères de cette sagesse d'où il émane.

IV. Ce qu'il y avoit d'épuré parmi les

païens dans la religion naturelle, n'étoit connu et ne pouvoit l'être que des philosophes. Le peuple étoit incapable d'y pénétrer, et de trouver la vérité à travers tant de mensonges dont les passions et les préjugés l'avoient enveloppée. Un génie médiocre pourra tirer des ouvrages de la nature une partie de ces conséquences dont nous formons le corps de la religion naturelle: je le veux. Mais il n'y avoit que des génies du premier ordre qui pussent percer à travers les ténèbres dont ces conséquences étoient couvertes. Il falloit une voie abrégée pour parvenir à ce but, une voie proportionnée à tous les esprits. Il falloit une autorité reconnue infaillible par tous les hommes. Il falloit une révélation fondée sur des preuves palpables à tous les hommes. Cette voie abrégée ne pouvoit se rencontrer chez les philosophes: elle ne se trouve que dans la révélation. Il n'y a point de philosophes qui aient pu s'attribuer cette autorité: elle ne convient qu'à Dieu qui parle dans la religion.

Saurin, Sermon sur les Avantages de la Révélation.

§ 57. *Comparaison de la Religion Chrétienne et de la Mahométane.*

La religion Mahométane a pour fondement l'Alcoran et Mahomet. Mais ce prophète, qui devoit être la dernière attente du monde, a-t-il été prédit? Et quelle marque a-t-il, que n'ait aussi tout homme qui voudra se dire prophète? Quels miracles dit-il lui-même avoir faits! Quel mystère a-t-il enseigné selon sa tradition même? Quelle morale et quelle félicité?

Mahomet est sans autorité. Il faudroit donc que ses raisons fussent bien puissantes, n'ayant que leur propre force.

Si deux hommes disent deux choses qui paroissent basses, mais que les discours de l'un aient un double sens, entendu par ceux qui le suivent, et que les discours de l'autre n'aient qu'un seul sens; si quelqu'un n'étant pas du secret entend discourir les deux en cette sorte, il en fera un même jugement. Mais si ensuite dans le reste du discours l'un dit des choses angéliques, et l'autre toujours des choses basses et communes, et même des sottises, il jugera que l'un parloit avec mystère, et non pas l'autre; l'un ayant assez montré qu'il est incapable de telles sottises, et capable d'être mystérieux; et l'autre, qu'il est incapable des mystères, et capable de sottises.

Ce n'est pas par ce qu'il y a d'obscur dans Mahomet, et qu'on peut faire passer pour avoir un sens mystérieux, que je veux qu'on en juge; mais parce qu'il y a de clair, par son paradis et par le reste. C'est en cela qu'il est ridicule. Il n'en est pas de même de l'écriture. Je veux qu'il y ait des obscurités; mais il y a des clartés admirables, et des prophéties manifestes accomplies. La partie n'est donc pas égale. Il ne faut pas confondre et égaler les choses qui ne se ressemblent que par l'obscurité, et non pas par les clartés, qui méritent, quand elles sont divines, qu'on révère les obscurités.

L'Alcoran dit que St. Matthieu étoit homme de bien. Donc Mahomet étoit faux prophète, ou en appelant gens de bien des méchans, ou en ne les croyant pas sur ce qu'ils ont dit de Jésus-Christ.

Tout homme peut faire ce qu'a fait Mahomet: car il n'a point fait de miracles, il n'a point été prédit, &c. Nul homme ne peut faire ce qu'a fait Jésus-Christ.

Mahomet s'est établi en tuant, Jésus-Christ en faisant tuer les siens; Mahomet en défendant de lire, Jésus-Christ en ordonnant de lire. Enfin cela est si contraire, que si Mahomet a pris la voie de réussir humainement, Jésus-Christ a pris celle de périr humainement. Et au lieu de conclure, que puisque Mahomet a réussi, Jésus-Christ a bien pu réussir; il faut dire, que puisque Mahomet a réussi, le Christianisme devoit périr, s'il n'eût été soutenu par une force toute divine.

Pascal, pensées, Chap. 17.

§ 58. *Qu'il est plus avantageux de croire que de ne pas croire ce qu'enseigne la Religion Chrétienne.*

Pour vous convaincre de l'existence de Dieu, je ne me servirai pas de la foi par laquelle nous la connoissons certainement, ni de toutes les autres preuves que nous en avons, puisque vous ne voulez pas les recevoir. Je ne veux agir avec vous que par vos principes mêmes; et je prétends vous faire voir par la manière dont vous raisonnez tous les jours sur les choses de la moindre conséquence, de quelle sorte vous devez raisonner en celle-ci, et quel parti vous devez prendre dans la décision de cette importante question de l'exis-

ence de Dieu. Vous dites donc que ous sommes incapables de connoître s'il a un Dieu. Cependant il est certain ue Dieu est, ou qu'il n'est pas; il n'y a oint de milieu. Mais de quel côté pen- ierons-nous ?

La raison, dites-vous, n'y peut rien éterminer. Il y a un chaos infini qui ous sépare. Il se joue, à cette distance finie, un jeu où il arrivera croix ou ile. Que gagnerez-vous ? par raison ous ne pouvez assurer ni l'un ni l'autre; ar raison vous ne pouvez nier aucun des eux.

Ne blâmez donc pas de fausseté ceux ui ont fait un choix ; car vous ne savez as s'ils ont tort et s'ils ont mal choisi.

Non, direz-vous ; mais je les blâme- ai d'avoir fait, non ce choix, mais un hoix : et celui qui prend croix, et celui ui prend pile, ont tous deux tort : le ste est de ne point parier.

Oui, mais il faut parier ; cela n'est pas olontaire; vous êtes embarqué ; et ne arier point que Dieu est, c'est parier u'il n'est pas. Lequel prendrez-vous onc ? Pesons le gain et la perte. En prenant le parti de croire que Dieu est, si vous gagnez, vous gagnez tout ; si vous perdez, vous ne perdez rien. Pa- riez donc qu'il est, sans hésiter.

Oui, il faut gagner; mais je gage peut-être trop.

Voyons. Puisqu'il y a pareil hasard de gain et de perte, quand vous n'auriez que deux vies à gagner pour une, vous pourriez encore gagner : et s'il y en avoit dix à gagner, vous seriez imprudent de ne pas hasarder votre vie pour en gagner dix, à un jeu où il y a pareil hasard de perte et de gain. Mais il y a ici une infi- nité de vies infiniment heureuses à ga- gner, avec pareil hasard de perte et de gain ; et ce que vous jouez, est si peu de chose et de si peu de durée, qu'il y a de la folie à le ménager en cette occasion.

Car il ne sert de rien de dire qu'il est incertain si on gagnera, et qu'il est cer- tain qu'on hasarde ; et que l'infinie dis- tance qui est entre la certitude de ce qu'on expose et l'incertitude de ce que l'on gagnera, égale le bien fini qu'on ex- pose certainement, à l'infini qui est in- certain. Cela n'est pas ainsi : tout joueur hasarde avec certitude, pour ga- gner avec incertitude, et néanmoins il hasarde certainemement le fini, pour gagner incertainement le fini, sans pécher contre la raison. Il n'y a pas in- finité de distance entre cette certitude de ce qu'on expose et l'incertitude de perdre. Mais l'incertitude de gagner est proportionnée à la certitude de ce qu'on hasarde, selon la proportion des hasards de gain et de perte ; et de là vient que, s'il y a autant de hasard d'un côté que de l'autre, le parti est à jouer égal contre égal ; et alors la certi- tude de ce qu'on expose, est égale à l'in- certitude du gain, tant s'en faut qu'elle en soit infiniment distante. Et ainsi no- tre proposition est dans une force infinie, quand il n'y a que le fini à hasarder à un jeu où il y a pareil hasard de gain que de perte, et l'infini à gagner. Cela est dé- monstratif : et si les hommes sont capa- bles de quelques vérités, ils doivent l'être de celle-là.

Je le confesse, je l'avoue. Mais en- core n'y auroit-il point de moyen de voir un peu plus clair ?

Oui, par le moyen de l'écriture, et par toutes les autres preuves de la religion, qui sont infinies.

Ceux qui espèrent leur salut, direz- vous, sont heureux en cela ; mais ils ont pour contre-poids la crainte de l'enfer.

Mais qui a le plus sujet de craindre l'enfer, ou celui qui est dans l'ignorance, s'il y a un enfer, et dans la certitude de damnation, s'il y en a ; ou celui qui est dans une persuasion certaine qu'il y a un enfer, et dans l'espérance d'être sauvé, s'il est.

Quiconque, n'ayant plus que huit jours à vivre, ne jugeroit pas que le parti est de croire que tout cela n'est pas un coup de hasard, auroit entièrement perdu l'es- prit. Or, si les passions ne nous te- noient point, huit jours et cent ans sont une même chose.

Quel mal vous arrivera-t-il en prenant ce parti ? Vous serez fidèle, honnête, humble, reconnoissant, bienfaisant, sin- cère, véritable. A la vérité, vous ne serez point dans les plaisirs empestés, dans la gloire, dans les délices. Mais n'en aurez-vous point d'autres ? Je vous dis que vous gagnerez en cette vie ; et qu'à chaque pas que vous ferez dans ce chemin, vous verrez tant de certitude de gain, et tant de néant dans ce que vous hasardez, qu'à la fin vous connoîtrez que vous avez parié pour une chose certaine et infinie, et que vous n'avez rien donné pour l'obtenir.

Vous dites que vous êtes fait de telle sorte que vous ne sauriez croire. Appre-

nez au moins votre impuissance à croire, puisque la raison vous y porte, et que néanmoins vous ne le pouvez. Travaillez donc à vous convaincre, non pas par l'augmentation des preuves de Dieu, mais par la diminution de vos passions. Vous voulez aller à la foi, et vous n'en savez pas le chemin: vous voulez vous guérir de l'infidélité, et vous en demandez les remèdes: apprenez-les de ceux qui ont été tels que vous, et qui n'ont présentement aucun doute. Ils savent ce chemin que vous voudriez suivre; et ils sont guéris d'un mal dont vous voulez guérir. Suivez la manière par où ils ont commencé: imitez leurs actions extérieures, si vous ne pouvez encore entrer dans leurs dispositions intérieures; quittez ces vains amusemens qui vous occupent tout entier.

J'aurois bientôt quitté ces plaisirs, dites-vous, si j'avois la foi. Et moi, je vous dis que vous auriez bientôt la foi, si vous aviez quitté ces plaisirs. Or c'est à vous à commencer. Si je pouvois, je vous donnerois la foi; je ne le puis, ni par conséquent éprouver la vérité de ce que vous dites: mais vous pouvez bien quitter ces plaisirs, et éprouver si ce que je dis est vrai.

Pascal, pensées, Chap. 7.

§ 59. *Combien l'indifférence des Athées et de ceux qui les imitent est coupable: nécessité d'étudier la religion.*

Que ceux qui combattent la religion, apprennent au moins quelle elle est, avant de la combattre. Si cette religion se vantoit d'avoir une vue claire de Dieu, et de le posséder à découvert et sans voile, ce seroit la combattre, que de dire qu'on ne voit rien dans le monde qui le montre avec cette évidence. Mais puisqu'au contraire elle dit, que les hommes sont dans les ténèbres et dans l'éloignement de Dieu, qu'il s'est caché à leur connoissance, et que c'est même le nom qu'il se donne dans les écritures, *Deus absconditus: (Isaïe,* 45, 15.) et puisqu'enfin elle travaille également à établir ces deux choses; que Dieu a mis des marques sensibles dans l'église pour se faire reconnoître à ceux qui le chercheroient sincèrement; et qu'il les a couvertes néanmoins de telle sorte, qu'il ne sera aperçu que de ceux qui le cherchent de tout leur cœur: quel avantage peuvent-ils tirer, lorsque dans la négligence où ils sont profession d'être de chercher la vérité, ils crient que rien ne la leur montre; puisque cette obscurité où ils sont, et qu'ils objectent à l'église, ne fait qu'établir une des choses qu'elle soutient, sans toucher à l'autre, et confirme sa doctrine, bien loin de la ruiner?

Il faudroit, pour la combattre, qu'ils criassent qu'ils ont fait tous leurs efforts pour la chercher partout, et même dans ce que l'église propose pour s'en instruire, mais sans aucune satisfaction. S'ils parloient de la sorte, ils combattroient à la vérité une de ses prétentions: mais j'espère montrer ici, qu'il n'y a point de personne raisonnable qui puisse parler de la sorte; et j'ose même dire que jamais personne ne l'a fait. On sait assez de quelle manière agissent ceux qui sont dans cet esprit. Ils croient avoir fait de grands efforts pour s'instruire, lorsqu'ils ont employé quelques heures à la lecture de l'écriture, et qu'ils ont interrogé quelque ecclésiastique sur les vérités de la foi. Après cela, ils se vantent d'avoir cherché sans succès dans les livres et parmi les hommes. Mais en vérité, je ne puis m'empêcher de leur dire ce que j'ai dit souvent, que cette négligence n'est pas supportable. Il ne s'agit pas ici de l'intérêt léger de quelque personne étrangère: il s'agit de nous-mêmes et de notre tout.

L'immortalité de l'âme est une chose qui nous importe si fort, et qui nous touche si profondément, qu'il faut avoir perdu tout sentiment pour être dans l'indifférence de savoir ce qui en est. Toutes nos actions et toutes nos pensées doivent prendre des routes si différentes, selon qu'il y aura des biens éternels à espérer, ou non, qu'il est impossible de faire une démarche avec sens et jugement, qu'en la réglant par la vue de ce point qui doit être notre premier objet.

Ainsi notre premier intérêt et notre premier devoir est de nous éclaircir sur ce sujet, d'où dépend toute notre conduite: et c'est pourquoi parmi ceux qui n'en sont pas persuadés, je fais une extrême différence entre ceux qui travaillent de toutes leurs forces à s'en instruire, et ceux qui vivent sans s'en mettre en peine et sans y penser.

Je ne puis avoir que de la compassion pour ceux qui gémissent sincèrement dans ce doute, qui le regardent comme le dernier des malheurs, et qui n'épargnant rien pour en sortir, font de cette

recherche leur principale et leur plus sérieuse occupation. Mais pour ceux qui passent leur vie sans penser à cette dernière fin de la vie, et qui par cette seule raison qu'ils ne trouvent pas en eux-mêmes des lumières qui les persuadent, négligent d'en chercher ailleurs, et d'examiner à fond si cette opinion est de celles que le peuple reçoit par une simplicité crédule, ou de celles qui, quoique obscures d'elles-mêmes, ont néanmoins un fondement très-solide; je les considère d'une manière toute différente. Cette négligence dans une affaire où il s'agit d'eux-mêmes, de leur éternité, de leur tout, m'irrite plus qu'elle ne m'attendrit: elle m'étonne et m'épouvante; c'est un monstre pour moi. Je ne dis pas ceci par le zèle pieux d'une dévotion spirituelle. Je prétends au contraire que l'amour-propre, que l'intérêt humain, que la plus simple lumière de la raison doit nous donner ces sentimens. Il ne faut voir pour cela que ce que voient les personnes les moins éclairées.

Il ne faut pas avoir l'âme fort élevée, pour comprendre qu'il n'y a point ici de satisfaction véritable et solide; que tous nos plaisirs ne sont que vanité; que nos maux sont infinis; et qu'enfin la mort, qui nous menace à chaque instant, doit nous mettre en peu d'années, et peut-être en peu de jours, dans un état éternel de bonheur, ou de malheur, ou d'anéantissement. Entre nous et le ciel, l'enfer ou le néant, il n'y a donc que la vie, qui est la chose du monde la plus fragile; et le ciel n'étant pas certainement pour ceux qui doutent si leur âme est immortelle, ils n'ont à attendre que l'enfer ou le néant.

Il n'y a rien de plus réel que cela, ni de plus terrible. Faisons, tant que nous voudrons, les braves: voilà la fin qui attend la plus belle vie du monde.

C'est en vain qu'ils détournent leur pensée de cette éternité qui les attend, comme s'ils pouvoient l'anéantir en n'y pensant point. Elle subsiste malgré eux, elle s'avance; et la mort, qui doit l'ouvrir, les mettra infailliblement, en peu de temps, dans l'horrible nécessité d'être éternellement, ou anéantis, ou malheureux.

Voilà un doute d'une terrible conséquence; et c'est déjà assurément un très-grand mal, que d'être dans ce doute; mais c'est au moins un devoir indispensable de chercher quand on y est. Ainsi celui qui doute et qui ne cherche pas, est tout ensemble, et bien injuste, et bien malheureux. S'il est avec cela tranquille et satisfait, qu'il en fasse profession, et enfin qu'il en fasse vanité et que ce soit de cet état même qu'il fasse le sujet de sa joie et de sa vanité, je n'ai point de termes pour qualifier une si extravagante créature.

Où peut-on prendre ces sentimens? Quel sujet de joie trouve-t-on à n'attendre plus que des misères sans ressource? Quel sujet de vanité, de se voir dans des obscurités impénétrables? Quelle consolation, de n'attendre jamais de consolateur?

Ce repos, dans cette ignorance, est une chose monstrueuse, et dont il faut faire sentir l'extravagance et la stupidité à ceux qui y passent leur vie, en leur représentant ce qui se passe en eux-mêmes, pour les confondre par la vue de leur folie. Car voici comment raisonnent les hommes, quand ils choisissent de vivre dans cette ignorance de ce qu'ils sont, et sans en rechercher d'éclaircissement.

Je ne sais qui m'a mis au monde, ni ce que c'est que le monde, ni que moi-même. Je suis dans une ignorance terrible de toutes choses. Je ne sais ce que c'est que mon corps, que mes sens, que mon âme; et cette partie même de moi qui pense ce que je dis, et qui fait réflexion sur tout et sur elle-même, ne se connoît non plus que le reste. Je vois ces effroyables espaces de l'univers qui m'enferment; et je me trouve attaché à un coin de cette vaste étendue, sans savoir pourquoi je suis plutôt placé en ce lieu qu'en un autre, ni pourquoi ce peu de temps qui m'est donné à vivre, m'est assigné à ce point plutôt qu'à un autre de toute l'éternité qui m'a précédé, et de toute celle qui me suit. Je ne vois que des infinités de toutes parts qui m'engloutissent comme un atome, et comme une ombre qui ne dure qu'un instant sans retour. Tout ce que je connois, c'est que je dois bientôt mourir; mais ce que j'ignore le plus, c'est cette mort même que je ne saurois éviter.

Comme je ne sais d'où je viens, aussi ne sais-je où je vais; et je sais seulement qu'en sortant de ce monde, je tombe pour jamais, ou dans le néant, ou dans les mains d'un Dieu irrité, sans savoir à laquelle de ces deux conditions je dois être éternellement en partage.

Voilà mon état, plein de misère, de

foiblesse, d'obscurité : et de tout cela je conclus, que je dois donc passer tous les jours de ma vie sans songer à ce qui doit m'arriver, et que je n'ai qu'à suivre mes inclinations sans réflexion et sans inquiétude, en faisant tout ce qu'il faut pour tomber dans le malheur éternel, au cas que ce qu'on en dit soit véritable. Peut-être que je pourrois trouver quelque éclaircissement dans mes doutes ; mais je n'en veux pas prendre la peine, ni faire un pas pour le chercher : et en traitant avec mépris ceux qui se travailleroient de ce soin, je veux aller sans prévoyance et sans crainte tenter un si grand événement, et me laisser mollement conduire à la mort, dans l'incertitude de l'éternité de ma condition future.

En vérité, il est glorieux à la religion d'avoir pour ennemis des hommes si déraisonnables ; et leur opposition lui est si peu dangereuse, qu'elle sert au contraire à l'établissement des principales vérités qu'elle nous enseigne. Car la foi chrétienne ne va principalement qu'à établir ces deux choses : la corruption de la nature, et la rédemption de Jésus-Christ. Or, s'ils ne servent pas à montrer la vérité de la rédemption par la sainteté de leurs mœurs, ils servent au moins admirablement à montrer la corruption de la nature par des sentimens si dénaturés.

Rien n'est si important à l'homme que son état ; rien ne lui est si redoutable que l'éternité : et ainsi, qu'il se trouve des hommes indifférens à la perte de leur être, et au péril d'une éternité de misère, cela n'est point naturel. Ils sont tout autres à l'égard de toutes les autres choses : ils craignent jusqu'aux plus petites, ils les prévoient, ils les sentent ; et ce même homme qui passe les jours et les nuits dans la rage et dans le désespoir pour la perte d'une charge, ou pour quelque offense imaginaire à son honneur, est celui-là même qui sait qu'il va tout perdre par la mort, et qui demeure néanmoins sans inquiétude, sans trouble et sans émotion. Cette étrange insensibilité pour les choses les plus terribles, dans un cœur si sensible aux plus légères, est une chose monstrueuse ; c'est un enchantement incompréhensible, et un assoupissement surnaturel.

Un homme dans un cachot, ne sachant si son arrêt est donné, n'ayant plus qu'une heure pour l'apprendre, et cette heure suffisant, s'il sait qu'il est donné, pour le faire révoquer, il est contre la nature qu'il emploie cette heure-là, non à s'informer si cet arrêt est donné, mais à jouer et à se divertir. C'est l'état où se trouvent ces personnes, avec cette différence, que les maux dont ils sont menacés sont bien autres que la simple perte de la vie et un supplice passager que ce prisonnier appréhenderoit. Cependant ils courent sans souci dans le précipice, après avoir mis quelque chose devant leurs yeux pour s'empêcher de le voir, et ils se moquent de ceux qui les en avertissent.

Ainsi non-seulement le zèle de ceux qui cherchent Dieu, prouve la véritable religion, mais aussi l'aveuglement de ceux qui ne le cherchent pas, et qui vivent dans cette horrible négligence. Il faut qu'il y ait un étrange renversement dans la nature de l'homme, pour vivre dans cet état, et encore plus pour en faire vanité. Car quand ils auroient une certitude entière qu'ils n'auroient rien à craindre après la mort, que de tomber dans le néant, ne seroit-ce pas un sujet de désespoir plutôt que de vanité ? N'est-ce donc pas une folie inconcevable, n'en étant pas assuré, de faire gloire d'être dans ce doute ?

Et néanmoins il est certain que l'homme est si dénaturé, qu'il y a dans son cœur une semence de joie en cela. Ce repos brutal entre la crainte de l'enfer et du néant, semble si beau, que non-seulement ceux qui sont véritablement dans ce doute malheureux, s'en glorifient, mais que ceux même qui n'y sont pas, croient qu'il leur est glorieux de feindre d'y être. Car l'expérience nous fait voir que la plupart de ceux qui s'en mêlent, sont de ce dernier genre : que ce sont des gens qui se contrefont, et qui ne sont pas tels qu'ils veulent paroître. Ce sont des personnes qui ont ouï dire que les belles manières du monde consistent à faire ainsi l'emporté. C'est ce qu'ils appellent *avoir secoué le joug* ; et la plupart ne le font que pour imiter les autres.

Mais, s'ils ont encore tant soit peu de sens commun, il n'est pas difficile de leur faire entendre combien ils s'abusent en cherchant par là de l'estime. Ce n'est pas le moyen d'en acquérir, je dis même parmi les personnes du monde qui jugent sainement des choses, et qui savent que la seule voie d'y réussir, c'est de paroître honnête, fidèle, judicieux et capable de

ervir utilement ses amis; parce que les ommes n'aiment naturellement que ce ui peut leur être utile. Or, quel avan- ge y a-t-il pour nous à ouïr dire à un omme *qu'il a secoué le joug*; qu'il ne roit pas qu'il y ait un Dieu qui veille ir ses actions; qu'il se considère comme eul maître de sa conduite; qu'il ne ense à en rendre compte qu'à soi-même? ense-t-il nous avoir portés par là à voir désormais bien de la confiance en i, et à en attendre des consolations, es conseils et des secours dans tous les esoins de la vie? Pense-t-il nous avoir ien réjouis de nous dire, qu'il doute si otre âme est autre chose qu'un peu de ent et de fumée, et encore de nous le ire d'un ton de voix fier et content? st-ce donc une chose à dire gaiement? t n'est-ce pas une chose à dire au con- aire tristement, comme la chose du ıonde la plus triste?

S'ils y pensoient sérieusement, ils ver- oient que cela est si mal pris, si con- raire au bon sens, si opposé à l'hon- ıêteté, et si éloigné en toute manière de :e bon air qu'ils cherchent, que rien n'est ›lus capable de leur attirer le mépris et 'aversion des hommes, et de les faire ›asser pour des personnes sans esprit et ans jugement. Et en effet, si on leur ait rendre compte de leurs sentimens, et es raisons qu'ils ont de douter de la reli- ion, ils diront des choses si foibles et si asses, qu'ils persuaderont plutôt du con- aire. C'étoit ce que leur disoit un ›ur, fort à propos, une personne: si ous continuez à discourir de la sorte, :ur disoit-il, en vérité vous me conver- rez. Et il avoit raison; car qui n'auroit orreur de se voir dans des sentimens où on a pour compagnons des personnes si ıéprisables?

Ainsi ceux qui ne font que feindre ces entimens, sont bien malheureux de con- aindre leur naturel, pour se rendre les lus impertinens des hommes. S'ils sont ichés, dans le fond de leur cœur, de 'avoir pas plus de lumière, qu'ils ne le issimulent point; cette déclaration ne era pas honteuse. Il n'y a de honte u'à n'en point avoir. Rien ne décou- re davantage une étrange foiblesse d'es- rit, que de ne pas connoître quel est le alheur d'un homme sans Dieu. Rien ıe marque davantage une extrême bas- esse de cœur, que de ne pas souhaiter la 'érité des promesses éternelles. Rien 'est plus lâche, que de faire le brave contre Dieu. Qu'ils laissent donc ces impiétés à ceux qui sont assez mal nés pour en être véritablement capables; qu'ils soient au moins honnêtes gens, s'ils ne peuvent encore être chrétiens, et qu'ils reconnoissent enfin qu'il n'y a que deux sortes de personnes, qu'on puisse appeler *raisonnables;* ou ceux qui ser- vent Dieu de tout leur cœur, parce qu'ils le connoissent; ou ceux qui le cherchent de tout leur cœur, parce qu'ils ne le con- noissent pas encore.

C'est donc pour les personnes qui cher- chent Dieu sincèrement, et qui, recon- noissant leur misère, désirent véritable- ment d'en sortir, qu'il est juste de tra- vailler, afin de leur aider à trouver la lu- mière qu'ils n'ont pas.

Mais pour ceux qui vivent sans le connoître et sans le chercher; ils se jugent eux-mêmes si peu dignes de leur soin, qu'ils ne sont pas dignes du soin des autres; et il faut avoir toute la cha- rité de la religion qu'ils méprisent, pour ne pas les mépriser jusqu'à les abandon- ner dans leur folie. Mais parce que cette religion nous oblige de les regarder tou- jours, tant qu'ils seront en cette vie, comme capables de la grâce qui peut les éclairer, et de croire qu'ils peuvent être dans peu de temps plus remplis de foi que nous ne le sommes, et que nous pouvons au contraire tomber dans l'aveuglement où ils sont; il faut faire pour eux ce que nous voudrions qu'on fît pour nous si nous étions à leur place, et les appeler à avoir pitié d'eux-mêmes, et à faire au moins quelques pas pour tenter s'ils ne trouveront point de lumière.

Pascal, pensées, Chap. 1.

§ 60. *Qu'il est impossible de ne pas se rendre à la force des Preuves de la Religion Chrétienne, si l'on veut les considérer avec attention.*

Il est impossible d'envisager toutes les preuves de la religion chrétienne ramas- sées ensemble, sans en ressentir la force, à laquelle nul homme raisonnable ne peut résister.

Que l'on considère son établissement; qu'une religion si contraire à la nature se soit établie par elle-même, si doucement, sans aucune force ni contrainte, et si fortement néanmoins qu'aucuns tour- mens n'ont pu empêcher les martyrs de la confesser; et que tout cela se soit fait non-seulement sans l'assistance d'aucun

prince, mais malgré tous les princes de la terre, qui l'ont combattue.

Que l'on considère la sainteté, la hauteur et l'humilité d'une âme chrétienne. Les philosophes païens se sont quelquefois relevés au-dessus du reste des hommes par une manière de vivre plus réglée, et par des sentimens qui avoient quelque conformité avec ceux du christianisme. Mais ils n'ont jamais reconnu pour vertu ce que les chrétiens appellent humilité, et ils l'auroient même cru incompatible avec les autres dont ils faisoient profession. Il n'y a que la religion chrétienne qui ait su joindre ensemble des choses qui avoient paru jusque-là si opposées, et qui ait appris aux hommes que bien loin que l'humilité soit incompatible avec les autres vertus, sans elle toutes les autres vertus ne sont que des vices et des défauts,

Que l'on considère les merveilles de l'écriture sainte qui sont infinies, la grandeur et la sublimité plus qu'humaine des choses qu'elle contient, et la simplicité admirable de son style, qui n'a rien d'affecté, rien de recherché, et qui porte un caractère de vérité qu'on ne sauroit désavouer.

Que l'on considère la personne de Jésus-Christ en particulier. Quelque sentiment qu'on ait de lui, on ne peut pas disconvenir qu'il n'eût un esprit très-grand et très-relevé, dont il avoit donné des marques dès son enfance devant les docteurs de la loi: et cependant, au lieu de s'appliquer à cultiver ces talens par l'étude et la fréquentation des savans, il passe trente ans de sa vie dans le travail des mains, et dans une retraite entière du monde; et pendant les trois années de sa prédication, il appelle à sa compagnie et choisit pour ses apôtres des gens sans science, sans étude, sans crédit; et il s'attire pour ennemis ceux qui passoient pour les plus savans et les plus sages de son temps. C'est une étrange conduite pour un homme qui a dessein d'établir une nouvelle religion.

Que l'on considère en particulier ces apôtres choisis par Jésus-Christ; ces gens sans lettres, sans étude, et qui se trouvent tout d'un coup assez savans pour confondre les plus habiles philosophes, et assez forts pour résister aux rois et aux tyrans, qui s'opposoient à l'établissement de la religion chrétienne qu'ils annonçoient.

Que l'on considère cette suite merveilleuse de prophètes qui se sont succédés les uns aux autres pendant deux mille ans, et qui ont tous prédit en tant de manières différentes jusqu'aux moindres circonstances de la vie de Jésus-Christ, de sa mort, de sa résurrection, de la mission des apôtres, de la prédication de l'évangile, de la conversion des nations, et de plusieurs autres choses qui concernent l'établissement de la religion chrétienne, et l'abolition du judaïsme.

Que l'on considère l'accomplissement admirable de ces prophéties, qui conviennent si parfaitement à la personne de Jésus-Christ, qu'il est impossible de ne pas le reconnoître, à moins de vouloir s'aveugler soi-même.

Que l'on considère l'état du peuple Juif, et devant et après la venue de Jésus-Christ, son état florissant avant la venue du Sauveur, et son état plein de misères depuis qu'ils l'ont rejeté: car ils sont encore aujourd'hui sans aucune marque de religion, sans temple, sans sacrifices, dispersés par toute la terre, le mépris et le rebut de toutes les nations.

Que l'on considère la perpétuité de la religion chrétienne, qui a toujours subsisté depuis le commencement du monde, soit dans les saints de l'ancien testament, qui ont vécu dans l'attente de Jésus-Christ avant sa venue; soit dans ceux qui l'ont reçu et qui ont cru en lui depuis sa venue: au lieu que nulle autre religion n'a la perpétuité qui est la principale marque de la véritable.

Enfin, que l'on considère la sainteté de cette religion, sa doctrine qui rend raison de tout jusqu'aux contrariétés qui se rencontrent dans l'homme, et toutes les autres choses singulières, surnaturelles et divines qui y éclatent de toutes parts.

Et qu'on juge, après tout cela, s'il est possible de douter que la religion chrétienne soit la seule véritable; et si jamais aucune autre a rien eu qui en approchât.

Le même, ibid, Chap. 2.

§ 61. *Que l'Origine du Christianisme et la Profession des Chrétiens, en remontant jusqu'aux premiers Siècles, est une Preuve évidente de sa Vérité.*

Il n'y a pas toujours eu des chrétiens dans le monde. Cela m'apprend qu'il faut remonter jusqu'aux siècles passés, pour trouver l'origine de ma religion. Je monte donc de siècle en siècle jusqu'à

nstantin, sans trouver le moyen de éclaircir de ce doute.

Mais il faut un peu s'arrêter ici. La spérité de ce prince donne d'abord lques soupçons ; et l'on se défie d'un me, qui étant le maître de la plus sidérable partie de l'univers, semble ir pu établir la religion chrétienne par force, ou par l'adresse, la regardant t-être comme plus propre que la enne à faire réussir les desseins de sa itique.

Ce soupçon ne dure pourtant pas long-ps, nous connoissons très-certaine-nt, qu'il y avoit des chrétiens avant le le de Constantin. Les auteurs païens l'ont précédé, en parlent. Les his-iens ecclésiastiques ne font que décrire rs souffrances. Or bien que ces his-iens vécussent du temps de Constan-, ou même après lui, il faudroit, ou 'ils eussent perdu la raison, ou qu'ils la pposassent perdue dans les hommes de r siècle, pour leur donner une his-ire de l'église chrétienne, depuis les ôtres jusqu'à Constantin, s'il étoit vrai 'il n'y eût pas eu de chrétiens avant ce rince. Il faut donc être tout-à-fait ex-avagant pour s'arrêter à ce soupçon.

Mais je trouve ici quelque chose de lus: c'est que d'un côté les chrétiens ui vivoient sous Constantin, avoient itre leurs mains les livres du nouveau stament; et que de l'autre, ces chré-ens étoient si persuadés de la vérité de résurrection de Jésus-Christ, de ses mi-icles, de l'effusion du saint-esprit sur les pôtres, et de tous les autres faits qui tablisent la religion chrétienne, qu'ils ne arlent d'autre chose; leurs livres en ont remplis; leur doctrine est toute tablie sur ce fondement. Ainsi, afin ue Constantin eût supposé les faits qui tablissent le christianisme, il faudroit u'il eût supposé non-seulement les livres u nouveau testament, mais encore les crits de Clément, de Justin, d'Irénée, l'Athénagore, de Clément Alexandrin, le Tertullien, d'Origène, et généralement de tous les pères qui l'ont précédé; puisque ces écrits ont un rapport essentiel avec les faits qui établissent la vérité le la religion.

Si nous montons un peu plus haut, nous verrons des chrétiens affligés pendant les trois premiers siècles, persécutés par toute la terre, et d'une manière très-cruelle et très-opiniâtre. On les fait mourir sur les roues et sur les échafauds; on les tourmente par le feu: on les déchire par le fer; on leur coupe les parties du corps l'une après l'autre; on les jette dans la mer et dans les rivières; on les expose aux bêtes sauvages; on les couvre de robes ensoufrées; on les allume et l'on s'en sert pour éclairer les passans. Jamais on n'a vu les hommes si bien d'accord que dans le dessein de tourmenter les chrétiens: et le peuple qui voit avec quelque mouvement de compassion les plus grands criminels sur l'échafaud, conduit les fidèles au supplice avec des cris d'allégresse.

Certainement il est difficile de n'avoir pas la curiosité de connoître un peu plus particulièrement des gens qu'on persécute avec tant de fureur. Car à voir toute la terre émue d'une manière si prodigieuse contre une secte, on la croiroit ennemie de tout le genre humain, et sortie de l'enfer pour le malheur commun des hommes.

Quel est donc le crime des chrétiens? On les accuse d'impiété, de meurtre et d'inceste. On prétend qu'ils violent le respect qui est dû aux dieux; qu'ils tuent les enfans; qu'ils en font des repas après les avoir tués; et qu'enfin ils se mêlent confusément le frère avec la sœur et le fils avec la mère.

Mais il y a peu d'apparence que les chrétiens souffrent la mort, et des tourmens plus cruels que la mort même, pour défendre une religion qui les engageroit à commettre des actions si infâmes. Cette fermeté qu'ils témoignent au milieu des supplices et qui a été reconnue de leurs propres ennemis, s'accorde mal avec la volupté et les débauches dont on les accuse.

Dailleurs, interrogés sur ces crimes dont il faut qu'ils se justifient, ils nous montrent des apologies de Justin, d'Athénagore et de Tertullien, par lesquelles ils demandent instamment au sénat et aux empereurs romains, qu'on fasse une exacte recherche de leur vie, et qu'on leur fasse souffrir des tourmens mille fois plus cruels que ceux qu'on leur fait endurer, s'ils sont coupables de ce dont on les accuse.

Ils nous montreront même une lettre de Pline à Trajan, qui doit être regardée comme un monument authentique de leur innocence; puisque Pline y apprend à l'empereur, que s'étant enquis fort exactement de la vie des chrétiens, il n'avoit trouvé autre chose, sinon qu'ils s'as-

sembloient dans des lieux écartés sur le point du jour; qu'ils faisoient des prières et s'engageoient par un serment solennel à ne point commettre de meurtre, d'adultère, d'injustice, ni aucun autre crime. Ils nous produiront une réponse de Trajan à Pline, par laquelle cet empereur ordonne qu'on ne recherchera plus les chrétiens à l'avenir, et qu'on se contentera de punir ceux qui se seront découverts eux-mêmes; et afin qu'on ne puisse pas dire que ces deux lettres sont supposées, c'est Tertullien qui en parle, adressant son discours au sénat et à l'empereur romain, à qui il ne pouvoit en imposer sans mettre en danger sa tête et sans préjudicier à sa religion.

Mais ce n'est pas apparemment l'innocence des premiers chrétiens que l'on s'aviseroit de révoquer en doute: c'est plutôt de leur crédulité qu'on se défie. Il est certain, en effet, que leur constance naît de leur espérance, et que leur espérance vient de leur persuasion. Mais qui sait si leur persuasion est bien fondée? Qui doute qu'il n'y ait des Mahométans tellement persuadés de la divinité de l'Alcoran, qu'ils souffriroient la mort pour confirmer cette erreur? la multitude des martyrs fait donc voir, qu'une infinité de personnes ont été fort persuadées de la vérité de la religion chrétienne; mais elle ne montre pas que leur persuasion fût bien fondée. Il faut donc aller plus loin.

Nous ne devons pas craindre de nous tromper, en supposant que les premiers chrétiens avoient quelque sens commun. Des gens qui font profession de se moquer de la pluralité des dieux, et de tant de superstitions païennes, qui étoient en effet très-contraires au bon sens; qui pratiquent une morale si sage; qui sont si réglés dans leur conduite; qui ont tant de haine pour les excès qui troublent la raison; qui se forment des idées si saines de la divinité, en comparaison des autres hommes, ne doivent pas être privés de la lumière naturelle. Or il est assez difficile de se persuader, que des gens qui ont une étincelle de bon sens, renoncent à leurs biens, et souffrent courageusement la mort pour défendre une cause, s'ils n'avoient de puissantes raisons pour la croire bonne.

Cette considération doit être soutenue par deux réflexions très-importantes. La première est, que ce ne sont pas seulement ici des gens qui étant nés chrétiens, suivent aveuglément le préjugé de la naissance et de l'éducation; il s'agit d'une infinité de personnes qui de païens se sont faits chrétiens, et qui exempts des préjugés favorables de la naissance et de l'éducation, et en ayant de tout contraires à la religion chrétienne, veulent mourir pour elle après l'avoir connue.

La seconde est que la vérité de la religion chrétienne est toute fondée sur des faits. Si Jésus-Christ a fait des miracles, et si Jésus-Christ est ressuscité, la foi des chrétiens est véritable. Si Jésus-Christ n'a point fait de miracles, et s'il n'est point ressuscité, la foi des chrétiens est fausse. Sans mentir, il faudroit que ces hommes eussent été des insensés ou des frénétiques, pour sortir d'une communion florissante, pour revêtir l'opprobre et le nom de chrétiens, si vil et si méprisé dans ce temps-là, pour souffrir volontiers la perte de tous leurs biens, et pour mourir d'un genre de mort épouvantable, dans la seule intention de défendre une religion fondée sur des faits qu'on n'auroit eu aucune raison de croire véritables. Des gens qui sont nés et qui vivent paisiblement dans une communion, peuvent croire aveuglément ce qu'on y croit: mais celui qui connoîtra tant soit peu comment est fait le cœur de l'homme, ne pourra s'imaginer que des gens renoncent aux préjugés de la naissance et de l'éducation, et fassent violence à leurs plus chères inclinations, pour embrasser une foi persécutée par les puissances et poursuivie par le feu, sans l'examiner auparavant, et sans savoir bien pourquoi ils l'embrassent.

C'est le peuple, dira-t-on, à qui cela est arrivé, et son exemple ne tire point à conséquence pour les personnes sages. Oui, mais le peuple a accoutumé de suivre à cet égard la force, la prospérité, la pompe et l'autorité, et de haïr la vérité même, lorsqu'elle se trouve dénuée de de tous ces secours, Comment se dément-il lui-même dans cette occasion? ou pourquoi le supposerions-nous contraire à lui-même contre toute apparence?

Que si nous croyons que le vulgaire des chrétiens ait entièrement manqué de raison en cela; je ne sais comment nous en pourrons accuser les premiers docteurs de l'église, tels que sont Clément, Polycarpe, Justin, Irénée, &c. Car d'un côté l'on ne peut douter que ces

ommes n'eussent du bon sens; les mo-umens qui nous restent d'eux le faisant op bien connoître: et l'on sait de l'au-e, qu'ils vivoient dans un temps si pro-hain de celui des apôtres, qu'il est im-ossible qu'ils aient été trompés à cet gard. Polycarpe avoit long-temps con-ersé avec Saint Jean; Irénée avoit vu olycarpe; et Justin est plus ancien u'Irénée.

Si ces docteurs s'étoient contentés de ous dire que Jésus-Christ et les apôtres nt fait des miracles, nous pourrions peut-tre nous dispenser de les croire sur leur arole. Mais lorsqu'ils souffrent la mort our défendre la vérité de certains faits ont il est impossible qu'ils ne fussent pas nstruits; lorsque je vois que Clément et 'olycarpe, disciples et contemporains des ,pôtres, vont à la mort pour défendre ne religion essentiellement fondée sur es faits; c'est-à-dire, pour soutenir que es apôtres avoient reçu le don de faire des miracles, de parler des langues étrangères, et de communiquer ces mêmes dons; des faits avec lesquels la religion chrétienne est essentiellement liée: j'avoue que je commence à être convaincu,

Abbadie traité de la vérité de la Religion Chrétienne.

§ 62. *Inconséquence de ceux qui doutent de la Vérité de la Religion Chrétienne.*

Pour prendre le parti étonnant de ne rien croire, et d'être tranquille sur tout ce qu'on nous dit d'un avenir éternel, il faudroit sans doute des raisons bien décisives et bien convaincantes. Il n'est pas naturel que l'homme hasarde un intérêt aussi sérieux que celui de son éternité, sur des preuves légères et frivoles; encore moins naturel qu'il abandonne là-dessus les sentimens communs, la foi de ses pères, la religion de tous les siècles, le consentement de tous les peuples, les préjugés de son éducation, s'il n'y a été comme forcé par l'évidence de la vérité. A moins que l'impie ne soit bien sûr que tout meurt avec le corps, rien n'approche de sa fureur et de son extravagance. Or, en est-il bien assuré? quelles sont les grandes raisons qui l'ont déterminé à prendre ce parti affreux? On ne sait, dit-il, ce qui se passe dans cet autre monde dont on nous parle; le juste meurt comme l'impie, l'homme comme la bête; et nul ne revient pour nous dire lequel des deux avoit eu tort. Pressez encore, et vous serez effrayé de voir la foiblesse de l'incrédulité; des discours vagues, des doutes usés, des incertitudes éternelles, des suppositions chimériques, sur lesquelles on ne voudroit pas risquer le malheur ou le bonheur d'un seul de ses jours, et sur lesquels on hasarde une éternité tout entière.

Voilà les raisons insurmontables que l'impie oppose à la foi de tout l'univers; voilà cette évidence qui l'emporte dans son esprit, sur tout ce qu'il y a de plus évident et de mieux établi sur la terre. On ne sait ce qui se passe dans cet autre monde dont on nous parle. O homme! ouvrez ici les yeux. Un doute seul suffit pour vous rendre impie, et toutes les preuves de la religion ne peuvent suffire pour vous rendre fidèle! Vous doutez s'il y a un avenir, et vous vivez par avance comme s'il n'y en avoit point! vous n'avez pour fondement de votre opinion, que votre incertitude, et vous nous reprochez la foi comme une crédulité populaire!

Mais je vous prie, de quel côté est ici la crédulité? est-elle du côté de l'impie, ou du côté du fidèle! Le fidèle croit un avenir sur l'autorité des divines écritures, c'est-à-dire, le seul livre sur la terre qui mérite quelque créance: sur la déposition des hommes apostoliques, c'est-à-dire, des hommes justes, simples, miraculeux, qui ont répandu leur sang pour rendre gloire à la vérité, et à la doctrine desquels la conversion de l'univers a rendu un témoignage qui s'élèvera jusqu'à la fin des siècles contre l'impie: sur l'accomplissement des prophéties, c'est-à-dire, le seul caractère de vérité que l'imposture ne peut imiter; sur la tradition de tous les siècles, c'est-à-dire, sur des faits qui depuis la naissance du monde, ont paru certains à tout ce que l'univers a eu de plus grands hommes, de justes plus reconnus, de peuples plus sages et plus polis; en un mot, sur des preuves du moins vraisemblables. L'impie ne croit point d'avenir sur un simple doute, sur un pur soupçon. Qui le sait, nous dit-il; qui en est revenu? Il n'a aucune raison solide, décisive, pour combattre la vérité d'un avenir. Car qu'il la publie, et nous nous y rendrons. Il se défie seulement qu'il n'y a rien après cette vie, et là-dessus il le croit.

Or, je vous demande, qui est ici le crédule? est-ce celui qui a, pour fondement de sa croyance, ce qu'il y a du

moins de plus vraisemblable parmi les hommes, et de plus propre à faire impression sur la raison; ou celui qui s'est déterminé à croire qu'il n'y a rien, sur la foiblesse d'un simple doute? Cependant l'impie croit faire plus d'usage de sa raison que le fidèle: il nous regarde comme des hommes foibles et crédules; et il se considère lui-même comme un esprit supérieur élevé au-dessus des préjugés vulgaires, et que la raison seule, et non l'opinion publique, détermine. O Dieu! que vous êtes terrible, lorsque vous livrez le pécheur à son aveuglement et que vous savez bien tirer votre gloire des efefforts mêmes que vos ennemis font pour la combattre!

Mais je vais encore plus loin. Quand même, dans le doute que se forme l'impie sur l'avenir, les choses seroient égales, et que les vaines incertitudes qui le rendent incrédule, balanceroient les vérités solides et évidentes qui nous promettent l'immortalité; je dis que, dans une égalité même de raisons, il devroit du moins désirer que le sentiment de la foi, sur la nature de nos âmes, fût véritable; un sentiment qui fait tant d'honneur à l'homme, qui lui apprend que son origine est céleste, et ses espérances éternelles: il devroit souhaiter que la doctrine de l'impiété fût fausse; une doctrine si triste, si humiliante pour l'homme; qui le confond avec la bête; qui ne le fait vivre que pour le corps; qui ne lui donne ni fin, ni destination, ni espérance; qui borne sa destinée à un petit nombre de jours rapides, inquiets, douloureux, qu'il passe sur la terre: toutes choses égales, une raison née avec quelque élévation aimeroit encore mieux se tromper en se faisant honneur, qu'en se déclarant pour un parti si ignominieux à son être. Quelle âme a donc reçu l'impie des mains d'une nature peu favorable, pour aimer mieux croire dans une si grande inégalité de raisons, qu'il n'est fait que pour la terre, et se regarder avec complaisance, comme un vil assemblage de boue, et le compagnon du bœuf et du taureau? Que dis-je? quel monstre dans l'univers doit être l'impie, de ne se défier même du sentiment commun, que parce qu'il est trop glorieux à sa nature; et de croire que la vanité toute seule des hommes l'a introduit sur la terre, et leur a persuadé qu'ils étoient immortels?

Mais non, ces hommes de chair et de sang ont raison de refuser l'honneur que la religion fait à leur nature; et de se persuader que leur âme est toute de boue et que tout meurt avec le corps. Des hommes sensuels, impudiques, efféminés, qui n'ont plus d'autre frein, qu'un instinct brutal; plus d'autre règle, que l'emportement de leurs désirs; plus d'autre occupation, que de réveiller, par de nouveaux artifices, la cupidité déjà assouvie: des hommes de ce caractère ne doivent pas avoir beaucoup de peine à croire qu'ils n'ont en eux aucun principe de vie spirituelle; que le corps est tout leur être: et comme ils imitent les mœurs des bêtes, ils sont pardonnables de s'en attribuer la nature. Mais qu'ils ne jugent pas de tous les hommes par eux-mêmes; il est encore sur la terre des âmes chastes, pudiques, tempérantes: qu'ils ne transportent pas dans la nature les penchans honteux de leur volonté; qu'ils ne dégradent pas l'humanité tout entière, pour s'être indignement dégradés eux-mêmes: qu'ils cherchent leurs semblables parmi les hommes; et se trouvant presque seuls dans l'univers, ils verront qu'ils sont plutôt les monstres, que les ouvrages ordinaires de la nature.

D'ailleurs, non-seulement l'impie est insensé, parce que, dans une égalité même de raisons, son cœur et sa gloire devroient le décider en faveur de la foi, mais encore son propre intérêt. Car, on l'a déjà dit, que risque l'impie en croyant? quelle suite fâcheuse aura sa crédulité, s'il se trompe? Il vivra avec honneur, avec probité, avec innocence: il sera doux, affable, juste, sincère, religieux, ami généreux, époux fidèle, maître équitable: il modérera des passions qui auroient fait tous les malheurs de sa vie: il s'abstiendra des plaisirs et des excès qui lui eussent préparé une vieillesse douloureuse, ou une fortune dérangée: il jouira de la réputation de la vertu, et de l'estime des peuples; voilà ce qu'il risque. Quand tout finiroit avec cette vie, ce seroit là le seul secret de la passer heureuse et tranquille; voilà le seul inconvénient que j'y trouve. S'il n'y a point de récompense éternelle, qu'aura-t-il perdu en l'attendant? Il a perdu quelques plaisirs sensuels et rapides, qui l'auroient bientôt, ou lassé par le dégoût qui les suit, ou tyrannisé par les nouveaux désirs qu'ils allument: il a perdu l'affreuse satisfaction d'être, pour l'instant qu'il a paru sur la terre, cruel, dénaturé, vo-

ptueux, sans foi, sans mœurs, sans onscience, méprisé peut-être, et déshoré au milieu de son peuple. Je n'y is pas de plus grand malheur ; il rembe dans le néant, et son erreur n'a oint d'autre suite.

Mais s'il y a un avenir ; mais s'il se ompe en refusant de croire, que ne que-t-il pas ? La perte des biens éterls ; la possession de votre gloire, ô on Dieu ! qui devoit le rendre à jais heureux. Mais ce n'est là même le commencement de ses malheurs : va trouver des ardeurs dévorantes, un pplice sans fin et sans mesure, une ernité d'horreur et de rage. Or, comrez ces deux destinées : quel parti endra ici l'impie ? Risquera-t-il la urte durée de quelques jours ? risque-t-il une éternité tout entière ? S'en endra-t-il au présent qui doit finir demain, et où il ne sauroit même être heuux ? craindra-t-il un avenir qui n'a plus autres bornes que l'éternité, et qui ne oit finir qu'avec Dieu même ? Quel st l'homme sage, qui, dans une incertiude même égale, osât ici balancer ? et uel nom donnerons-nous à l'impie, qui 'ayant pour lui que des doutes frivoles, t voyant du côté de la foi, l'autorité, les xemples, la prescription, la raison, la oix de tous les siècles, le monde entier, rend seul le parti affreux de ne point roire ; meurt tranquille, comme s'il ne levoit plus vivre ; laisse sa destinée ternelle entre les mains du hasard, et va enter follement un si grand événenent ? O Dieu ! est-ce donc là un omme conduit par une raison tranquille, u un furieux qui n'attend plus de resource que de son désespoir ? L'incertiude de l'impie est donc insensée dans les aisons sur lesquelles elle s'appuie.

Mais en dernier lieu, elle est encore ffreuse dans ses conséquences. Et ici ouffrez que je laisse les grandes raisons le doctrine : je ne veux parler qu'à la onscience de l'incrédule, et m'en tenir ux preuves de sentiment.

Or, si tout doit finir avec nous, si 'homme ne doit rien attendre après cette ie, et que ce soit ici notre patrie, notre rigine, et la seule félicité que nous pouons nous promettre, pourquoi n'y sommes-nous pas heureux ? Si nous ne naissons que pour les plaisirs des sens, pourquoi ne peuvent-ils nous satisfaire, et laissent-ils toujours un fonds d'ennui et de tristesse dans notre cœur ? Si l'homme n'a rien au-dessus de la bête, que ne coule-t-il ses jours comme elle, sans souci, sans inquiétude, sans dégoût, sans tristesse, dans la félicité des sens et de la chair ? Si l'homme n'a point d'autre bonheur à espérer qu'un bonheur temporel, pourquoi ne le trouve-t-il nulle part sur la terre ? d'où vient que les richesses l'inquiètent ; que les honneurs le fatiguent ; que les plaisirs le lassent ; que les sciences le confondent, et irritent sa curiosité loin de la satisfaire ; que la réputation le gêne et l'embarrasse ; que tout cela ensemble ne peut remplir l'immensité de son cœur, et lui laisse encore quelque chose à désirer ? Tous les autres êtres, contens de leur destinée, paroissent heureux, à leur manière, dans la situation où l'auteur de la nature les a placés : les astres, tranquilles dans le firmament, ne quittent pas leur séjour pour aller éclairer une autre terre : la terre, réglée dans ses mouvemens, ne s'élance pas en haut pour aller prendre leur place : les animaux rampent dans les campagnes, sans envier la destinée de l'homme qui habite les villes et les palais somptueux : les oiseaux se réjouissent dans les airs, sans penser s'il y a des créatures plus heureuses qu'eux sur la terre : tout est heureux, pour ainsi dire, tout est à sa place dans la nature : l'homme seul est inquiet et mécontent : l'homme seul est en proie à ses désirs, se laisse déchirer par ses craintes, trouve son supplice dans ses espérances, devient triste et malheureux au milieu de ses plaisirs : l'homme seul ne rencontre rien ici-bas où son cœur puisse se fixer.

D'où vient cela ? ô homme ! ne seroit-ce point parce que vous êtes ici-bas déplacé ; que vous êtes fait pour le ciel ; que votre cœur est plus grand que le monde ; que la terre n'est pas votre patrie ; et que tout ce qui n'est pas Dieu, n'est rien pour vous ? Répondez si vous pouvez, ou plutôt interrogez votre cœur, et vous serez fidèle.

En second lieu, si tout meurt avec le corps, qui est-ce qui a pu persuader à tous les hommes, de tous les siècles et de tous les pays, que leur âme étoit immortelle ? d'où a pu venir au genre humain cette idée étrange d'immortalité ? un sentiment si éloigné de la nature de l'homme, puisqu'il ne seroit né que pour les fonctions des sens, auroit-il pu prévaloir sur la terre ? Car si l'homme,

comme la bête, n'est fait que pour le temps, rien ne doit être plus incompréhensible pour lui, que la seule idée d'immortalité. Des machines pétries de boue, qui ne devroient vivre, et n'avoir pour objet qu'une félicité sensuelle, auroient-elles jamais pu, ou se donner ou trouver en elles-mêmes, de si nobles sentimens et des idées si sublimes? Cependant cette idée si extraordinaire est devenue l'idée de tous les hommes: cette idée si opposée même aux sens, puisque l'homme, comme la bête, meurt tout entier à nos yeux, s'est établie sur toute la terre: ce sentiment qui n'auroit pas dû même trouver un inventeur dans l'univers, a trouvé une docilité universelle parmi tous les peuples; les plus sauvages, comme les plus cultivés; les plus polis, comme les plus grossiers; les plus infidèles, comme les plus soumis à la foi.

Car, remontez jusqu'à la naissance des siècles, parcourez toutes les nations, lisez l'histoire des royaumes et des empires, écoutez ceux qui reviennent des îles les plus éloignées; l'immortalité de l'âme a toujours été, et est encore la croyance de tous les peuples de l'univers. La connoissance d'un seul Dieu a pu s'effacer sur la terre; sa gloire, sa puissance, son immensité ont pu s'anéantir, pour ainsi dire, dans le cœur et dans l'esprit des hommes; des peuples entiers et sauvages peuvent vivre encore sans culte, sans religion, sans Dieu dans ce monde: mais ils attendent tous un avenir; mais le sentiment de l'immortalité de l'âme n'a pu s'effacer de leur cœur; mais ils se figurent tous une région que nos âmes habiteront après notre mort; et en oubliant Dieu, ils n'ont pu ne pas se sentir eux-mêmes.

Or, d'où vient que des hommes si différens d'humeur, de culte, de pays, de sentimens, d'intérêts, de figure même, et qui à peine paroissent entre eux de même espèce, conviennent tous pourtant en ce point, et veulent tous être immortels? Ce n'est pas ici une collusion; car comment ferez-vous convenir ensemble les hommes de tous les pays et de tous les siècles? Ce n'est pas un préjugé de l'éducation; car les mœurs, les usages, le culte, qui d'ordinaire sont la suite des préjugés, ne sont pas les mêmes parmi tous les peuples; le sentiment de l'immortalité leur est commun à tous. Ce n'est pas une secte; car outre que c'est la religion universelle du monde, ce dogme n'a point eu de chef et de protecteur: les hommes se le sont persuadé eux-mêmes, ou plutôt la nature le leur a appris sans le secours des maîtres; et seul, depuis le commencement des choses, il a passé des pères aux enfans, et s'est toujours maintenu sur la terre. O vous, qui croyez être un amas de boue, sortez donc du monde, où vous vous trouvez seul de votre avis; allez donc chercher dans une autre terre des hommes d'une autre espèce, et semblables à la bête: ou plutôt ayez horreur de vous-même, de vous trouver comme seul dans l'univers, de vous révolter contre toute la nature, de désavouer votre propre cœur; et reconnoissez, dans un sentiment commun à tous les hommes, l'impression commune de l'auteur qui les a tous formés!

Enfin, et je finis avec cette dernière raison: la société universelle des hommes, les lois qui nous unissent les uns aux autres, les devoirs les plus sacrés et les plus inviolables de la vie civile, tout cela n'est fondé que sur la certitude d'un avenir. Ainsi, si tout meurt avec le corps, il faut que l'univers prenne d'autres lois, d'autres mœurs, d'autres usages, et que tout change de face sur la terre. Si tout meurt avec le corps, les maximes de l'équité, de l'amitié, de la bonne foi, de la reconnoissance, ne sont donc plus que des erreurs populaires; puisque nous ne devons rien à des hommes qui ne nous sont rien, auxquels aucun nœud commun de culte et d'espérance ne nous lie, qui vont demain retomber dans le néant, et qui ne sont déjà plus. Si tout meurt avec nous, les doux noms d'enfant, de père, d'ami, d'époux, sont donc des noms de théâtre, et de vains titres qui nous abusent; puisque l'amitié, celle même qui vient de la vertu, n'est plus un lien durable; que nos pères qui nous ont précédés, ne sont plus; que nos enfans ne seront point nos successeurs; car le néant, tel que nous devons être un jour, n'a point de suite: que la société sacrée des noces n'est plus qu'une union brutale, d'où par un assemblage bizarre et fortuit, sortent des êtres qui nous ressemblent, mais qui n'ont de commun avec nous que le néant.

Que dirai-je encore? si tout meurt avec nous, les annales domestiques, et la suite de nos ancêtres n'est donc plus qu'une suite de chimères, puisque nous n'avons plus d'aïeux, et que nous n'aurons point de neveux; les soins du nom et de la postérité sont donc frivoles;

)nneur qu'on rend à la mémoire des nmes illustres, une erreur puérile, squ'il est ridicule d'honorer ce qui st plus ; la religion des tombeaux, une sion vulgaire ; les cendres de nos pè- et de nos amis, une vile poussière il faut jeter au vent, et qui n'appar- it à personne ; les dernières intentions ; mourans, si sacrées parmi les peuples plus barbares, le dernier son d'une chine qui se dissout ; et pour tout dire, un mot, si tout meurt avec nous, les s sont donc une servitude insensée ; les s et les souverains, des fantômes que foiblesse des peuples a élevés ; la jus- e, une usurpation sur la liberté des mmes ; la loi des mariages, un vain rupule ; la pudeur, un préjugé ; l'hon- ur et la probité, des chimères ; les in- stes, les parricides, les perfidies noires, s jeux de la nature, et des noms que politique des législateurs a inventés.

Voilà où se réduit la philosophie su- lime des impies ; voilà cette force, cette aison, cette sagesse qu'ils nous vantent éternellement. Convenez de leurs maxi- mes, et l'univers entier retombe dans un affreux chaos ; et tout est confondu sur la terre ; et toutes les idées du vice et de la vertu sont renversées ; et les lois les plus inviolables de la société s'évanouis- sent ; et la discipline des mœurs périt ; et le gouvernement des états et des em- pires n'a plus de règle ; et toute l'harmonie du corps politique s'écroule ; et le genre humain n'est plus qu'un assemblage d'insensés, de barbares, d'impudiques, de furieux, de fourbes, de dénaturés, qui n'ont plus d'autre loi que la force ; plus d'autre frein, que leurs passions et la crainte de l'autorité ; plus d'autre lien, que l'irréligion et l'indépendance ; plus d'autre Dieu qu'eux-mêmes. Voilà le monde des impies : et si ce plan affreux de république vous plaît, formez, si vous le pouvez, une société de ces hommes monstrueux. Tout ce qui nous reste à vous dire, c'est que vous êtes digne d'y occuper une place.

Qu'il est donc digne de l'homme, d'attendre une destinée éternelle ; de régler ses mœurs sur la loi ; et de vivre, comme devant un jour rendre compte de ses actions devant celui qui pesera les esprits, et qui surprendra les sages dans leur sagesse !

Massillon, Sermon pour le 1er. Lundi de Carême.

§ 63. *Continuation du même sujet.*

Il est sans doute étonnant, que l'impie cherche dans la grandeur de Dieu même une protection à ses crimes ; et que ne trouvant rien au-dedans de lui qui puisse justifier les horreurs de son âme, il prétende trouver dans la majesté redoutable de l'être suprême, une indulgence qu'il ne peut trouver dans la corruption même de son cœur.

En effet, est-il digne de la grandeur de Dieu, dit l'impie, de s'amuser à ce qui se passe parmi les hommes ; de compter leurs vices ou leurs vertus ; d'étudier jusqu'à leurs pensées, et à leurs désirs frivoles et infinis ? Les hommes, des vers de terre, qui disparoissent sous la majesté de ses regards, valent-ils la peine qu'il les observe de si près ? et n'est-ce pas penser trop humainement d'un Dieu qu'on nous fait si grand, que de lui donner une occupation qui ne seroit pas même digne de l'homme ?

Mais avant de faire sentir toute l'extravagance de ce blasphème, remarquez, je vous prie, que c'est l'impie lui-même qui dégrade ici la grandeur de Dieu, et le rend semblable à l'homme. Car, Dieu a-t-il besoin d'observer les hommes de près, pour être instruit de leurs actions et de leurs pensées ? lui faut-il des soins et des attentions pour voir ce qui se passe sur la terre ? n'est-ce pas en lui que nous sommes, que nous vivons, que nous agissons ? et pouvons-nous éviter ses regards, ou peut-il lui-même les fermer à nos crimes ? Quelle folie donc à l'impie de supposer que ce qui se passe sur la terre deviendroit un soin et une occupation pour la divinité, si elle vouloit y prendre garde ? Son unique occupation est de se connoître, et de jouir d'elle-même.

Cette réflexion supposée, je réponds premièrement : s'il est de la grandeur de Dieu de laisser les biens et les maux sans châtiment et sans récompense, il est donc égal d'être juste, sincère, officieux, charitable, ou cruel, fourbe, perfide, dénaturé : Dieu n'aime donc pas davantage la vertu, la pudeur, la droiture, la religion, que l'impudicité, la mauvaise foi, l'impiété, le parjure ; puisque le juste et l'impie, le pur et l'impur, auront le même sort, et qu'un anéantissement éternel va bientôt les égaler et les confondre pour toujours dans l'horreur du tombeau.

Que dis-je? Dieu semble même se déclarer ici-bas en faveur de l'impie contre l'homme de bien. Il élève l'impie comme le cèdre du Liban; il le comble d'honneurs et de richesses; il favorise ses désirs; il facilite ses projets: car les impies sont presque toujours les heureux de la terre. Au contraire, il semble oublier le juste; il l'humilie; il l'afflige; il le livre à la calomnie et à la puissance de ses ennemis: car l'affliction et l'opprobre sont d'ordinaire ici-bas le partage des gens de bien. Quel monstre de divinité, si tout finit avec l'homme, et s'il n'y a point d'autres maux et d'autres biens à espérer que ceux de cette vie! Est-elle donc la protectrice des adultères, des sacriléges, des crimes les plus affreux; la persécutrice de l'innocence, de la pudeur, de la piété, des vertus les plus pures! Ses faveurs sont donc le prix du crime, et ses châtimens la seule récompense de la vertu? Quel dieu de ténèbres, de foiblesse, de confusion et d'iniquité se forme l'impie!

Quoi! il seroit de sa grandeur de laisser le monde qu'il a créé dans un désordre si universel; de voir l'impie prévaloir presque toujours sur le juste; l'innocent détrôné par l'usurpateur; le père devenu la victime de l'ambition d'un fils dénaturé; l'époux expirant sous les coups d'une épouse barbare et infidèle? du haut de sa grandeur, Dieu se feroit un délassement bizarre de ces tristes événemens sans y prendre part? Parce qu'il est grand, il seroit ou foible, ou injuste, ou barbare? parce que les hommes sont petits, il leur seroit permis d'être, ou dissolus sans crime, ou vertueux sans mérite?

O Dieu! si c'étoit là le caractère de votre être suprême; si c'est vous que nous adorons sous des idées si affreuses; je ne vous reconnois donc plus pour mon père, pour mon protecteur, pour le consolateur de mes peines, le soutien de ma foiblesse, le rémunérateur de ma fidélité? Vous ne seriez donc plus qu'un tyran indolent et bizarre, qui sacrifie tous les hommes à sa vaine fierté, et qui ne les a tirés du néant, que pour les faire servir de jouet à son loisir ou à ses caprices!

Car enfin, s'il n'y a point d'avenir, quel dessein donc, digne de sa sagesse, Dieu auroit-il pu se proposer en créant les hommes? Quoi! il n'auroit point eu d'autre vue en les formant, qu'en formant la bête? L'homme, cet être si noble, qui trouve en lui de si hautes pensées, de si vastes désirs, de si grands sentimens; susceptible d'amour, de vérité, de justice; l'homme, seul de toutes les créatures capable d'une destination sérieuse, de connoître et d'aimer l'auteur de son être; cet homme ne seroit fait que pour la terre; pour passer un petit nombre de jours comme la bête en des occupations frivoles, ou des plaisirs sensuels? il rempliroit sa destinée en remplissant un rôle si méprisable? il n'auroit paru sur la terre que pour y donner un spectacle si risible, et si digne de pitié, et après cela, il retomberoit dans le néant, sans avoir fait aucun usage de cet esprit vaste, et de ce cœur élevé que l'auteur de son être lui avoit donné? O Dieu! où seroit ici votre sagesse, de n'avoir fait un si grand ouvrage que pour le temps; de n'avoir montré des hommes à la terre, que pour faire des essais badins de votre puissance, et délasser votre loisir par cette variété de spectacles! *Numquid enim vanè constituisti omnes filios hominum?* Le dieu des impies n'est donc grand, que parce qu'il est plus injuste, plus capricieux, et plus méprisable que l'homme? Suivez ces idées, et soutenez-en, si vous pouvez, toute l'extravagance.

Qu'il est donc digne de Dieu, de veiller sur cet univers; de conduire les hommes qu'il a créés, par des lois de justice, de vérité, de charité, d'innocence; de faire de la raison et de la vertu, le lien et le fondement des sociétés humaines! Qu'il est digne de Dieu d'aimer dans ses créatures les vertus qui le rendent lui-même aimable; de haïr en elles les vices qui défigurent en elles son image; de ne pas confondre pour toujours le juste avec l'impie; de rendre heureuses avec lui les âmes qui n'ont vécu que pour lui; de livrer à leur propre malheur celles qui ont cru trouver une félicité hors de lui! Voilà le Dieu des chrétiens; voilà cette divinité sage, juste, sainte, que nous adorons: et l'avantage que nous avons sur l'impie, c'est que c'est là le Dieu d'un cœur innocent et d'une raison épurée; le Dieu que toutes les créatures nous annoncent, que tous les siècles ont invoqué, que les sages mêmes du paganisme ont reconnu, et dont la nature a gravé profondément l'idée au fond de notre être.

Massillon, Sermon pour le 1er Lundi de Carême.

§ 64. *Que le Déréglement des Mœurs est une des causes des Doutes sur la Religion.*

On n'a point encore vu de ces hommes, qui affectent de se dire incrédules, lesquels aient commencé par des doutes sur les vérités de la foi, et qui des doutes soient tombés dans la débauche : on commence par les passions ; les doutes viennent ensuite : on se laisse d'abord emporter aux égaremens de l'âge et aux excès de la débauche ; et quand on y a fait un certain chemin, et qu'il ne paroît plus possible de retourner sur ses pas, on se dit à soi-même pour se calmer, qu'il n'y a rien après cette vie, ou du moins on est ravi de trouver des gens qui nous le disent. Ce n'est donc pas le peu de certitude qu'on trouve dans la religion, qui fait conclure qu'il faut s'abandonner au plaisir ; et qu'il est inutile de se faire violence, puisque tout meurt avec nous : c'est l'abandonnement au plaisir qui jette dans l'incertitude sur la religion, et qui nous rendant la violence comme impossible, nous fait conclure qu'aussi bien elle est inutile. La foi ne devient donc suspecte que lorsqu'elle commence à devenir incommode : et jusqu'ici l'incrédulité n'a point fait de voluptueux ; mais la volupté a presque fait tous les incrédules.

Et une preuve de ce que je dis, vous que ce discours regarde, c'est que, tandis que vous avez vécu avec pudeur et avec innocence, vous n'avez pas douté. Rappelez ces temps heureux où les passions n'avoient pas encore gâté votre cœur, la foi de vos pères ne vous offroit rien que d'auguste et de respectable ; la raison plioit sans peine sous le joug de l'autorité ; vous ne vous avisiez pas de vous former à vous-mêmes des difficultés et des doutes : dès que les mœurs ont changé, les vues sur la religion n'ont plus été les mêmes. Ce n'est donc pas la foi qui a trouvé dans votre raison de nouvelles difficultés ; c'est la pratique des devoirs qui a rencontré dans votre cœur de nouveaux obstacles. Et si vous nous dites que vos premières impressions si favorables à la foi, ne venoient que des préjugés de l'éducation et de l'enfance ; nous vous répondrons, que les secondes si favorables à l'impiété, ne vous sont venues que des préjugés des passions et de la débauche ; et que préjugés pour préjugés il nous semble qu'il vaut encore mieux s'en tenir à ceux qui sont formés dans l'innocence, et qui nous portent à la vertu, qu'à ceux qui sont nés dans l'infamie des passions, et qui ne prêchent que le libertinage et le crime.

Ainsi rien n'est plus humiliant pour l'incrédulité, que de la rappeler à son origine : elle porte un faux nom de science et de lumière ; et c'est un enfant de crime et de ténèbres. Ce n'est donc pas la force de la raison qui a mené là nos prétendus incrédules : c'est la foiblesse d'un cœur corrompu qui n'a pu surmonter ses penchans les plus honteux ; c'est même une lâcheté de courage, qui ne pouvant soutenir et regarder d'un œil ferme les terreurs et les menaces de la religion, tâche de s'étourdir, en redisant sans cesse que ce sont des frayeurs puériles : c'est un homme qui a peur la nuit, et qui chante en marchant tout seul dans les ténèbres, pour se rassurer lui-même : la débauche nous rend toujours lâches et craintifs ; et ce n'est qu'un excès de peur des peines éternelles, qui fait qu'un libertin nous prêche, et nous chante sans cesse qu'elles sont douteuses : il tremble, et il veut se rassurer contre lui-même : il ne peut pas soutenir en même temps la vue de ses crimes et celle du supplice qui les attend : cette foi si vénérable, et dont il parle avec tant de mépris, l'effraie pourtant, le trouble encore plus que les autres pécheurs, qui sans douter de ces châtimens, ne laissent pas souvent d'être infidèles à ses préceptes : c'est un lâche qui cache sa peur sous une fausse ostentation de bravoure. Non, nos prétendus esprits forts se donnent pour des hommes fermes et courageux ; suivez-les de près ; ce sont les plus foibles et les plus lâches de tous les hommes.

Massillon, Sermon pour le Mardi, 4e. Sem. de Carême.

§ 65. *Que la vanité est une des causes réelles des doutes sur la religion.*

Oui, tous nos prétendus incrédules sont de faux braves, qui se donnent pour ce qu'ils ne sont pas : ils regardent l'incrédulité comme un bon air : ils se vantent sans cesse de ne rien croire ; et à force de s'en vanter, ils se le persuadent à eux-mêmes : semblables à certains hommes nouveaux que nous voyons parmi nous, lesquels touchent presque encore à l'obscurité et à la roture de

leurs ancêtres, et veulent pourtant qu'on les croie d'une naissance illustre et descendus des plus grands noms : à force de le dire, de l'assurer, de le publier, ils parviennent presque à se le persuader à eux-mêmes. Il en est ainsi de nos prétendus incrédules : ils touchent encore, pour ainsi dire, à la foi qu'ils ont reçue en naissant, qui coule encore avec leur sang, et qui n'est pas effacée de leur cœur : mais c'est pour eux une manière de roture et de bassesse dont ils rougissent ; à force de dire qu'ils ne croient rien, de l'assurer, de s'en vanter, ils croient ne rien croire, et en ont bien meilleure opinion d'eux-mêmes.

Premièrement, parce que cette profession déplorable d'incrédulité suppose des lumières non communes, de la force et de la supériorité d'esprit, et une singularité qui plaît et qui flatte : au lieu que les passions ne supposent que du déréglement et de la débauche, et que tous les hommes sont capables de déréglement, mais ne le sont pas de cette supériorité merveilleuse que la vaine impiété s'attribue.

Secondement, parce que la foi est si éteinte dans le siècle où nous vivons, qu'on ne sauroit presque trouver dans le monde des hommes qui se piquent d'esprit, et d'un peu plus de lecture et de connoissances, que les autres, lesquels ne se permettent sur nos mystères et sur ce que la religion a de plus auguste et de plus sacré, des objections et des doutes. On auroit donc honte de paroître religieux et fidèle avec eux : ce sont des hommes que l'estime publique élève, et auxquels il paroît beau de ressembler : on croit qu'en adoptant leur langage, on adopte leurs talens et leur reputation ; et il semble que ce seroit faire un aveu public de foiblesse et de médiocrité, de n'oser, ou les imiter, ou du moins les contrefaire : vanité misérable et puérile. D'ailleurs, parce que l'on a ouï dire que certains grands hommes, fameux et fort estimés dans leur siècle, ne croyoient pas, et que le souvenir de leurs talens et de leurs grandes actions, n'est venu jusqu'à nous, qu'avec celui de leur irréligion, on se fait honneur de ces grands exemples ; il paroît glorieux de ne rien croire d'après de si illustres modèles ; on a sans cesse leurs noms dans la bouche : c'est un faux relief qu'on se donne, où il entre moins d'incrédulité que de vanité risible et de petitesse d'esprit ; puisque rien n'est si petit et si misérable, que de se donner pour ce qu'on n'est pas, et se faire honneur du personnage d'un autre.

Troisièmement enfin, parce que c'est d'ordinaire une société de libertinage, qui nous fait parler le langage d'impiété ; qu'on veut paroître tel que ceux à qui les plaisirs et la débauche nous lient, et qu'il seroit honteux d'être dissolu, et de paroître croire encore, devant les témoins et les complices de nos désordres. Le parti d'un débauché qui croit encore, est un parti foible et vulgaire ; afin que la débauche soit de bon air, il faut y ajouter l'impiété et le libertinage ; autrement ce seroit être débauché en novice, il faut l'être en impie et en scélérat : on laisse à ceux qui ne sont point exercés dans le crime, à craindre encore un enfer et ses peines ; ce reste de religion paroît se sentir encore un peu trop de l'enfance et du collége. Mais quand on a fait un certain chemin dans la débauche, ah ! il faut se mettre au-dessus de ces foiblesses vulgaires : on a bien meilleure opinion de soi, quand on a pu persuader aux autres qu'on n'en est plus là : on se moque même de ceux qui paroissent encore craindre : on leur dit d'un ton d'ironie et d'impiété, comme autrefois la femme de Job à cet homme juste : *Adhuc tu permanes in simplicitate tuâ ?* Et quoi ! vous en êtes encore là ? vous êtes assez simple pour croire tous ces contes dont on vous a fait peur quand vous étiez encore au berceau ? vous ne voyez pas que ce sont là des visions d'esprits foibles, et que les plus habiles qui nous prêchent tant pour nous le prouver, n'en croient rien eux-mêmes ? *Adhuc tu permanes in simplicitate tuâ ?*

O mon Dieu ! que l'impie, qui semble vous mépriser avec tant de hauteur, est petit et méprisable lui-même ! c'est un lâche, qui vous insulte tout haut, et qui vous craint encore en secret ; c'est un glorieux, qui se vante de ne rien craindre, et qui ne nous dit pas tout ce qui se passe dans son cœur ; c'est un imposteur, qui voudroit nous imposer, et qui ne peut réussir à se tromper lui-même ; c'est un insensé, qui prend sur lui toutes les horreurs de l'impiété, et qui ne peut parvenir à s'en faire une triste ressource ; c'est un furieux, qui ne pouvant arriver à l'irréligion, ni éteindre les terreurs de sa conscience, éteint en lui toute pudeur et toute décence, et tâche au moins de s'en faire un honneur impie devant les hommes ; que dirai-je enfin ? c'est un

omme ivre et emporté, et qui sacrifie a religion qu'il conserve encore, son Dieu qu'il craint, sa conscience qu'il sent, on salut éternel qu'il espère, à la déplorable vanité de paroître incrédule: uel abandon de Dieu ! et quel abîme de ireur et d'extravagance!

Ce que je souhaiterois, vous qui conervez encore du respect pour la religion e nos pères, et c'est ici le fruit de tout e discours; ce que je souhaiterois, c'est ue vous sentissiez combien tous ces ommes, qui se donnent pour esprits forts, t que vous estimez tant quelquefois, sont néprisables; c'est que vous comprissiez nfin, que la profession d'incrédulité, ui est presque devenue un bon air parmi ous, est de tous les caractères le plus rivole, le plus lâche, le plus digne de isée; c'est que vous pussiez connoître e que cette ostentation d'impiété, que la orruption de nos mœurs a rendue si commune aujourd'hui même aux deux sexes, ache de tout ce qu'il y a de plus bas et de plus honteux, selon le monde même.

Premièrement, de déréglement. On n'en vient là que lorsque le cœur est profondément corrompu; qu'on vit actuellement en secret dans la plus honteuse débauche; et que, si l'on étoit connu pour ce qu'on est, on seroit à jamais déshonoré, même devant les hommes.

Secondement, de bassesse. On fait le philosophe et l'esprit fort, et on est en secret le pécheur le plus rampant, le plus dissolu, le plus foible, le plus abandonné, le plus esclave de toutes les passions indignes de la pudeur et de la raison même.

Troisièment, de mauvaise foi et d'imposture. On joue un personnage emprunté; on se donne pour ce qu'on n'est point; et tandis qu'on déclame si fort contre les gens de bien, et qu'on les traite d'hypocrites et d'imposteurs, on est soi-même le fourbe qu'on décrie, et l'hypocrite de l'impiété et du libertinage.

Quatrièmement, d'ostentation et de mauvaise vanité. On fait le brave, et on tremble en secret; et au premier signal de la mort, on se trouve plus lâche et plus timide que le simple peuple; on fait semblant d'insulter tout haut un Dieu que l'on craint encore en secret, et qu'on espère de se rendre un jour favorable: caractère puéril et fanfaron, et que le monde lui-même a toujours regardé comme le dernier, le plus vil et le plus risible de tous les caractères.

Cinquièmement, de témérité. On ose, sans science, sans doctrine, faire l'habile sur ce qu'on n'entend pas; comdamner tout ce qui a paru de plus grands hommes dans chaque siècle, et décider sur des points importans auxquels on n'a jamais donné, et on n'est pas même capable de donner un seul moment d'attention sérieuse: caractère indécent, et qui ne convient qu'à des hommes qui du côté de l'honneur n'ont plus rien à perdre.

Sixièmement, d'extravagance. On se fait une gloire de paroître sans religion; c'est-à-dire, sans caractère, sans mœurs, sans probité, sans crainte de Dieu et des hommes; capable de tout, excepté de vertu et d'innocence.

Septièmement, de superstition. Nous avons vu ces prétendus esprits forts, qui refusent de consulter les oracles des saints prophètes, consulter des devins, accorder aux hommes la science de l'avenir qu'ils refusent à Dieu; donner dans des crédulités puériles, tandis qu'ils se révoltent contre la majesté de la foi; attendre leur élévation et leur fortune d'un oracle imposteur, et ne vouloir pas espérer leur salut des oracles de nos livres saints; et en un mot, croire ridiculement aux démons, tandis qu'ils se font un honneur de ne pas croire en Dieu.

Enfin, ce qu'il y a ici de plus déplorable, c'est que tous ces caractères forment un état où il n'y a presque plus de ressource de salut. Car un impie de bonne foi, s'il en est quelqu'un de ce caractère, peut être tout d'un coup frappé de Dieu, et être comme accablé sous le poids de la gloire et de la majesté qu'il blasphémoit sans la connoître: le Seigneur, dans sa miséricorde peut encore ouvrir les yeux à cet infortuné; faire luire la lumière dans ses ténèbres, et lui découvrir la vérité qu'il ne combat, que parce qu'il l'ignore: il y a encore en lui des ressources; de la droiture, de la suite, des principes, d'erreur et d'illusion, je l'avoue; mais du moins des principes: il sera de bonne foi à Dieu, dès qu'il le connoîtra, comme il a été son ennemi avant de le connoître. Mais les incrédules dont nous parlons, n'ont presque plus de voie pour revenir à Dieu; ils insultent le Seigneur qu'ils connoissent; ils blasphèment la religion qu'ils conservent encore dans le cœur; ils résistent à la conscience qui

prend en secret le parti de la foi contre eux-mêmes : la lumière de Dieu a beau luire dans leur cœur, elle ne sert qu'à rendre la mauvaise foi de leur impiété plus inexcusable. S'ils étoient absolument aveugles, ils seroient dignes de pitié, et leur péché seroit moindre, dit Jésus-Christ : mais maintenant ils voient ; et c'est ce qui fait que le crime de leur irréligion n'est plus qu'un blasphème contre l'esprit saint, qui demeure à jamais sur leur tête.

Massillon.

§ 66. *Que les prédicateurs de l'incrédulité ne sont point exempts de passion dans la guerre qu'ils font au christianisme.*

Mais quoi ! dira-t-on, faut-il donc regarder l'incrédulité comme un égarement de l'esprit, tellement lié avec celui du cœur, qu'on ne puisse lui supposer une source plus noble et plus pure ? est-il juste de confondre avec les incrédules d'attrait et de sentiment, des hommes qui ont illustré leur siècle et leur patrie ?

Nous ne connoissons que par leurs écrits, ceux qui, dans ces derniers temps, se sont rendus les apôtres de l'incrédulité ; et nous sommes très-éloignés de vouloir attaquer ici leurs talens ou leurs vertus humaines. Il y a plus : remplis d'estime pour les dons excellens que quelques-uns d'entr'eux ont reçus de l'auteur de la nature, nous voyons avec la plus vive douleur qu'ils ne s'en servent que pour leur perte, et pour celle d'une infinité d'hommes qui se réunissent imprudemment sous leurs étendarts. Mais ni la tendresse dont nous sommes pénétrés pour eux, ni les justes considérations qu'ils peuvent mériter à d'autres égards, ne doivent point nous empêcher de vous avertir qu'ils ne sont rien moins que désintéressés dans la guerre qu'ils font au christianisme ; que quelques lumières qu'on leur suppose dans les sciences profanes, ils sont aveugles dans celles de la religion ; et que le préjugé de leur autorité, qui entraîne tant d'esprits foibles ou corrompus, mérite seul le reproche de séduction qu'ils ont l'injustice de faire à l'humble, mais sage docilité du fidèle.

Si la religion chrétienne ne condamnoit que les grands crimes, et ces vices odieux auxquels le monde lui-même attache une juste ignominie, sans doute que des hommes sociables, éclairés, jaloux de leur réputation, n'auroient point d'intérêt à la combattre. Mais vous savez, et les incrédules eux-mêmes n'ignorent pas que cette religion sainte porte bien plus loin la pureté de sa morale. Elle menace des supplices éternels, non-seulement l'homme cruel et sanguinaire qui immole son frère à sa vengeance ; non-seulement l'homme injuste et violent qui opprime le foible, qui dépouille la veuve et l'orphelin ; non-seulement le calomniateur qui ôte à son ennemi l'honneur, plus précieux que les richesses et la vie ; mais l'avare qui fait de son or l'objet de son idolâtrie ; mais l'orgueilleux qui n'est bienfaisant que par ostentation, qui ne cherche que sa propre gloire, et qui ne fait pas remonter vers Dieu par une humble reconnoissance les dons qu'il en a reçus ; non-seulement enfin celui qui fait le mal, mais encore celui qui ne fait pas le bien. Eût-il d'ailleurs toutes les vertus qu'on vante aujourd'hui avec tant d'affectation dans les héros du Paganisme, ces vertus n'étant point l'ouvrage de la foi qui opère par la charité, n'empêcheroient pas que son partage ne fût avec les infidèles, et qu'il ne devînt comme eux et plus qu'eux, l'objet de la colère de Dieu pendant toute l'éternité.

Dites-nous maintenant, si ceux que nous combattons ne trouvent pas leur condamnation dans quelques-unes de ces maximes ? Encore une fois, nous ne cherchons ni à les humilier, ni à les aigrir ; et quoique plusieurs dans leurs ouvrages aient porté des atteintes mortelles aux principes les plus sacrés de la justice et de l'honnêteté ; quoique quelques-uns aient poussé le délire jusqu'à attaquer la distinction essentielle du vice et de la vertu, en faisant dépendre l'un et l'autre des conventions humaines ; quoiqu'ils aient fait de l'intérêt personnel le juste et unique mobile de nos actions, et qu'ils aient renouvellé sans pudeur l'Epicurisme le plus grossier, nous voulons croire que leur cœur dément ces horribles paradoxes, et que leur vie est plus irréprochable que leurs écrits.

Mais faut-il donc borner aux crimes honteux, aux seuls désordres extérieurs tous les désordres de l'homme ; ou plutôt n'en est-il pas d'autres qui, pour être plus spirituels et plus cachés, n'en sont pas moins propres à l'égarer. " Ne " croyez pas, dit le grand évêque de " Meaux (Bossuet) que l'homme ne soit " emporté que par l'intempérance des " sens. L'intempérance de l'esprit n'est

' pas moins flatteuse. Comme l'autre, ' elle se fait des plaisirs cachés et s'irrite ' par la défense. Ce superbe croit s'élever ' au-dessus de tout et au-dessus de lui- ' même, quand il s'élève, ce lui semble, ' au-dessus de la religion qu'il a si long- ' temps révérée; il se met au rang des ' gens désabusés; il insulte en son cœur ' aux foibles esprits, qui ne font que ' suivre les autres, sans rien trouver par ' eux-mêmes; et devenu le seul objet de ' ses complaisances, il se fait lui-même ' son Dieu."

Oui: l'orgueil seul a fait plus d'in- rédules célèbres, que toutes les autres passions ensemble. C'est l'orgueil qui allume en eux cette soif dévorante de la renommée; cette envie démesurée de passer pour des génies supérieurs, qui ont secoué le joug des préjugés et des erreurs populaires; ce désir fanatique de faire une révolution éclatante dans les esprits. Nous en citerons un seul exemple, parce qu'il a frayé la route à tous les autres, et qu'il a déjà rendu compte à Dieu de ses propres égaremens, et de tous ceux qu'il a causés. Qui n'a pas trouvé avec Bayle des difficultés dans la religion et dans les sciences? Mais pour n'avoir pu tout expliquer, auroit-il entrepris de tout détruire, s'il avoit moins fallu, que le bouleversement de toutes les idées reçues, que le débris de toutes les opinions humaines pour servir de trophées à sa vanité.

Montazet. arch. et comte de Lyon.

§ 67. *Que les incrédules n'entendent pas les vrais intérêts de leur gloire.*

Hommes de génie! Ecrivains fameux! c'est donc pour la gloire que vous travaillez, lorsque vous prostituez vos talens et vos veilles au triomphe de l'incrédulité. Mais, puisque vous nous forcez à abandonner le langage de l'Evangile pour parler avec vous celui de l'amour-propre, dites-nous du moins si cette gloire à laquelle vous aspirez, est bien entendue, et si vous avez mieux compris les intérêts de votre réputation, que ceux de votre salut? Hélas! avec les riches présens que vous aviez reçus de la nature, il vous étoit si facile de mériter tout à la fois notre reconnoissance et notre admiration. Sans les nuages que l'impiété a rassemblés autour de vous, et qui iront vous noircir jusqu'aux yeux de la postérité la plus reculée, vos noms eussent brillé d'un éclat immortel. Eh! comment n'avez-vous pas prévu qu'au lieu des hommages universels que vous auroit attirés le bon usage des dons de Dieu, la partie la plus nombreuse de l'univers détestera vos principes, maudira vos succès, flétrira votre mémoire et vous enlevera la plus belle récompense de vos écrits, en les bannissant de l'éducation publique? Voyez déjà les pères vertueux, les mères chrétiennes, les instituteurs vigilans, attentifs à les arracher des mains d'une jeunesse inconsidérée. Voyez les toujours fidèles à vous dénoncer de générations en générations, comme les corrupteurs des mœurs, comme les fléaux de la religion et de la société. Voyez vos funestes paradoxes, invoqués et suivis par les princes injustes, les sujets rebelles, les enfans ingrats, les époux parjures. Contemplez dans l'avenir cette multitude de méchans et de pervers, dont vous serez les apôtres et les législateurs, et qui viendront puiser dans vos ouvrages l'oubli de tous les devoirs et l'apologie de tous les vices. Et si cette effrayante perspective des âges futurs n'est pas capable de vous désabuser, ajoutez-y l'expérience des siècles passés. La destinée qu'ont eue les anciens ennemis du christianisme, justifie assez nos tristes prédictions. L'opprobre dont ils sont couverts, annonce la honte que vous vous préparez à vous-mêmes, en marchant sur leurs traces.

Mais quoique les prédicateurs de l'irréligion ne travaillent que pour une fausse et malheureuse célébrité, en sont-ils plus désintéressés dans la cause qu'ils soutiennent? Non: ils ont, comme le peuple de leurs disciples, des passions à satisfaire, des craintes à dissiper, le cri de la conscience à étouffer. Ils ont en eux un principe d'illusion plus vif et plus agissant encore, l'amour de leur gloire. Et dès qu'il est démontré que ces hommes audacieux ont tant d'intérêt à vous tromper et à se séduire eux-mêmes, de quel poids peut être leur autorité? Que sert-il après cela de vanter leur pénétration, ou l'étendue de leurs connoissances? Quelque estimables que soient ces qualités par elles-mêmes, elles ne doivent servir qu'à vous les rendre plus suspectes. Ce ne sont entre leurs mains, que des armes dangereuses, qu'un moyen plus sûr de fasciner vos yeux, et de donner au mensonge les apparences de la vérité.

Le même. Ibid.

§ 68. *Que les incrédules manquent des lumières nécessaires pour juger de la religion.*

D'ailleurs, ces connoissances dont ils ne cessent de se prévaloir, sont-elles en effet aussi étendues qu'on les suppose ? ou plutôt ne voyons-nous pas se vérifier en eux la maxime du célèbre chancelier d'Angleterre, que peu de philosophie et de science dispose à l'incrédulité, tandis que beaucoup de profondeur ramène à la religion ? Car enfin quelle étude en ont-ils faits, et quelles preuves nous donnent-ils de leurs longues méditations et de leur profond savoir sur cette matière ? Nous voyons bien qu'ils ont recueilli avec soin, et qu'ils étalent avec malignité toutes les difficultés que présentent les livres saints relativement à l'histoire, à la chronologie, à la physique. Mais avoient-ils auparavant daigné jeter les yeux sur les savans ouvrages, que des auteurs chrétiens ont publiés pour les résoudre ? Et lorsque des écrivains plus récens ont mis en évidence les erreurs et les méprises des incrédules, leurs partisans ont-ils cédé à la force de la vérité ? Nous voyons bien qu'ils répètent, jusqu'à la satiété, les imputations calomnieuses des Celse, des Porphyre, et des Julien ; mais nous les donneroient-ils comme des découvertes de leur propre esprit ? Oseroient ils seulement les renouveler, s'ils avoient lu les pères de l'église et les apologistes de la religion, qui les ont tant de fois mises en poudre ? Nous voyons bien qu'ils se servent de tous les artifices du raisonnement, pour ébranler la certitude de nos mystères ; mais ont-ils prouvé que Dieu fût obligé de donner aux hommes la démonstration de toutes les vérités, dont il leur fournit la connoissance ? Nous voyons bien qu'ils ont rassemblé avec complaisance et ostentation tous les maux qu'on a pu faire, sous le masque de la religion, dans des temps d'éblouissement et de fanatisme ; mais la connoissent-ils cette religion, lorsqu'ils veulent la rendre responsable des actions même qu'elle réprouve, et qu'elle punit par des supplices sans fin ? S'accordent-ils avec eux-mêmes, lorsque d'une part ils en calomnient la sainteté, et que de l'autre ils s'élèvent avec aigreur contre la sévérité de ses châtimens et l'austérité de ses préceptes ? ils prétendent donc que la religion chrétienne est fausse par cela seul qu'elle ne rend pas tous les hommes bons. Eh ! que ne concluent-ils aussi que les lois civiles sont vicieuses ou inutiles, parce qu'elles ne préviennent pas tous les crimes, et qu'elles ne donnent pas toutes les vertus ?

La révélation est l'unique fondement de notre foi, et la certitude de cette révélation est appuyée sur des faits que nous regardons comme autant et plus indubitables, qu'aucun de ceux dont l'histoire dépose. S'il y avoit donc une manière raisonnable d'attaquer la religion, c'étoit d'ébranler la certitude de ces faits, et de renverser les monumens authentiques qui les constatent. Mais que leur opposent les incrédules ? Souvent rien de plus que la témérité incroyable avec laquelle ils osent les nier ; quelquefois des raisons de douter qui les conduiroient à un Pyrrhonisme universel, s'ils osoient être conséquens ; quelquefois cette méthode si déraisonnable et si injuste de soumettre la certitude des faits aux règles de la vraisemblance, les usages anciens aux coutumes présentes, les desseins de Dieu à la raison des hommes ; quelquefois encore des histoires obscures, des anecdotes clandestines, qu'ils citent avec d'autant plus de confiance, qu'elles sont moins connues, et par conséquent moins exposées à la critique d'un lecteur judicieux ; le plus ordinairement de froides plaisanteries, des traits burlesques et licencieux, qu'ils se garderoient bien de hasarder, s'ils ne devoient être lus que par des esprits sages et des âmes honnêtes ; mais qu'ils prodiguent à pleines mains, parce qu'ils écrivent pour des hommes frivoles et corrompus qui aiment mieux un bon mot que la vérité, et qui désirent bien plus de s'amuser que de s'instruire.

Le même. Ibid.

§ 69. *Que les incrédules ne sont pas bienfaisans dans la morale qu'ils prêchent.*

Voilà ce que l'on trouve de plus imposant contre la religion dans les écrits des incrédules. Et voilà cependant ce qui les fait regarder par leurs admirateurs, comme les précepteurs et les amis du genre humain, comme la lumière de leur siècle. Disons-le avec plus de vérité : ils font acheter à l'un et à l'autre le peu de gloire qu'ils leur attirent par la distinction de leurs talens. A quoi tendent en effet leurs coupables efforts et cette conspiration odieuse, qu'ils semblent

avoir formée pour nous enlever le précieux don de la foi, sinon à relâcher et à briser tous les liens de la société, à renverser l'ordre public, et à faire disparoître ce qui reste encore parmi nous d'honnêteté et de décence ? ils voudroient rendre tous les hommes philosophes, c'est-à-dire, irréligieux. Eh ! que deviendront les mœurs, la bonne foi, la sûreté des états et des particuliers, si le monde entier étoit une fois persuadé, ou qu'il n'y a point de Dieu, ou que Dieu n'a point les yeux ouverts sur les actions des hommes; que tout périt avec le corps, et que le néant est le terme commun du vice et de la vertu ?

Que quelques hommes, sans les secours de la religion, aient paru tempérans, équitables, fidèles à certains devoirs de la société, et que l'orgueil ait réussi à imposer silence à leurs autres passions, il n'y a rien en cela qui soit incroyable, quoique les exemples en soient rares. Mais qu'on se flatte de contenir dans les mêmes bornes une multitude grossière et effrénée; mais qu'après avoir rompu la barrière sacrée de la religion et de ses terreurs salutaires, on prétende, avec des idées abstraites de justice et d'honnêteté, arrêter la fougue de tant de passions, c'est méconnoître la nature de l'homme ; c'est exiger de lui qu'il fasse gratuitement le sacrifice de son bonheur, et réduire les plus parfaits à être les plus misérables. La vertu, dit un auteur, n'est que l'amour de nos vrais intérêts, et la recherche éclairée de notre bien-être. Mais s'il n'y a rien à espérer après la mort, quel sera le véritable intérêt de l'homme ? N'est-ce pas de s'attacher à tout ce qui pourra le rendre heureux durant cette courte vie ? Dès que la raison est déshéritée dans l'avenir, les sens deviennent nos seuls maîtres légitimes. N'exagérons point les richesses que la vertu tire de son propre fonds. La solde chétive qu'elle reçoit sur la terre, ne peut la payer de ses peines, de ses combats et de ses sacrifices. Si elle n'avoit rien de plus à espérer, en l'admirant, nous choisirions un crime utile, et l'intérêt présent et personnel forceroit toujours notre préférence. Que sert-il de croire un Dieu, si les plus vertueux n'ont rien à espérer de sa bonté, et si les plus méchans n'ont rien à craindre de sa justice ? C'est cette espérance et cette crainte qui arment la conscience. Détruisez leur objet dans l'avenir, vous étouffez la vertu ; vous ouvrez la porte à tous les vices; et notre devoir, s'il en reste quelqu'un, sera de nous aimer et de n'aimer que nous dans la vie présente.

O esprits forts de notre siècle ? Tel est donc l'affreux chaos dans lequel vous voulez nous replonger ? Tel sera donc le fruit de vos travaux et de vos funestes triomphes ? Vous aurez appris aux hommes à se livrer, sans honte et sans remords, à des voluptés qui avilissent la nature, à fouler aux pieds les principes de l'équité, toutes les fois qu'ils pourront se flatter d'échapper à la sévérité des lois. Vous aurez appris aux souverains à ne connoître d'autre règle de leur pouvoir, que leur volonté, et aux peuples à ne regarder l'autorité des rois, que comme une tyrannie. Vous aurez armé le fils contre le père, l'épouse contre l'époux, le serviteur contre le maître : en un mot, vous aurez enlevé au crime son frein et ses remords, à la vertu ses appuis et ses motifs, au cœur ses consolations et ses espérances. Ah ! si c'est-là ce que nous présagent les prétendues vérités qu'on veut faire prévaloir, pourquoi ne pas nous laisser dans nos erreurs ?

Une malheureuse expérience n'a déjà que trop justifié nos conjectures et nos alarmes. Si depuis la naissance du christianisme les mœurs publiques n'ont jamais été si corrompues ; s'il n'y a jamais eu tant de perfidie dans les sociétés, tant d'audace et de noirceur dans les intrigues de l'ambition, tant de prodigalité dans le luxe, tant d'infidélité dans le mariage, tant d'impudence et de raffinement dans la volupté ; si la perte de l'innocence entraîne presque toujours celle des principes ; si l'on est parvenu à mépriser jusqu'aux bienséances et à l'honnêteté purement mondaines ; si les plus grands scandales sont devenus le sujet le plus plaisant, comme le plus ordinaire des entretiens ; si on a banni du langage jusqu'aux noms qui pouvoient en inspirer de l'horreur ; si des forfaits, autrefois inouïs, sont devenus communs parmi nous ; si nous entendons dire tous les jours que des hommes foibles et atroces ont terminé, de leurs propres mains, une vie que leur lâcheté ne pouvoit plus supporter, n'en doutez pas, c'est dans les progrès de l'irréligion qu'il faut chercher la cause de tous ces malheurs ; et puisqu'elle a fait tant de ravages dans un temps où elle est encore gênée et combattue, à quels maux ne

faudroit-il pas nous préparer, si jamais elle devenoit libre et dominante?

Et que les incrédules ne nous accusent point de les calomnier, sous le vain prétexte qu'ils déplorent, aussi amèrement que nous, des excès étrangers à leurs principes. Ils nous persuaderont sans peine qu'ils peuvent être embarrassés, ou rougir même de leurs succès, mais ils ne nous empêcheront jamais de voir qu'en détruisant la religion, ils ont brisé le frein le plus puissant des passions, anéanti le seul remède qui guérisse le cœur, renversé l'unique barrière qui contienne la multitude, et que tous les vices sont venus inonder la société à la suite de leurs systèmes. Eh! comment pourroient-ils ignorer eux-mêmes que tous les hommes ne trouvent point dans leur éducation, dans leur droiture naturelle, dans leurs études, même dans leur vanité, ces préservatifs du crime, que l'incrédulité nous donne comme le supplément de la morale Evangélique? Comment n'ont-ils pas vu qu'en réduisant tout l'appui des mœurs à de vaines spéculations, qui sont à peine entendues par quelques esprits supérieurs, ils ne laissoient à l'homme, pour devenir vertueux, d'autre ressource que son inconséquence? Comment ne se sont-ils pas appliqué à eux-mêmes ce qu'on a dit avec tant de raison des anciens idolâtres, que les païens pouvoient avoir une morale, mais que le paganisme n'en avoit aucune? Ils se justifieront encore moins d'avoir osé faire dans leurs écrits l'apologie du suicide: comme si ce n'étoit point assez d'avoir creusé sous nos pas l'abîme du néant, et qu'il fallût encore employer toutes les forces de leur génie pour nous y précipiter; comme si ce n'étoit point assez d'avoir élevé les méchans au-dessus des terreurs salutaires de l'éternité, et qu'il fallût encore leur ôter la crainte des lois, jusqu'à l'amour de la vie, pour les familiariser plus sûrement avec les plus grands crimes.

Jugez donc s'il est raisonnable de regarder, comme les bienfaiteurs du genre humain, des hommes qui veulent vous livrer de nouveau *à la puissance des ténèbres, à laquelle le Seigneur vous a arrachés par sa grâce, en vous faisant passer dans le royaume de son fils bien-aimé (coloss. 1, 13)*. Jugez si des hommes qui sont ou assez méchans pour former un tel dessein, ou assez aveugles pour se le dissimuler, méritent de devenir vos guides. Ils osent traiter de foiblesse et de préjugé votre attachement au christianisme. Ah! s'il est un préjugé injuste et souverainement déplorable, c'est de préférer à tous les motifs de crédibilité sur lesquels la religion est appuyée, l'autorité de ces nouveaux maîtres; c'est de les placer au-dessus de tant de grands hommes qui, dans tous les temps, ont cru la religion avec simplicité et l'ont défendue avec gloire; c'est d'adopter sans examen les doutes qu'ils élèvent, les paradoxes qu'ils hasardent, et de croire, sur leur seule parole, ce que souvent ils ne croient pas eux-mêmes.

Le même. Ibid.

§ 70. *Que les incrédules ne sont pas persuadés de ce qu'ils veulent persuader aux autres.*

Car combien de raisons n'avons-nous pas de douter de leur sincérité? On les suppose fortement attachés à leurs principes, parce qu'ils en font le sujet éternel de leurs discours et de leurs écrits. Mais n'est-ce pas au contraire ce besoin continuel de les produire au-dehors, qui doit nous rendre leur persuasion et leur bonne foi plus suspectes? Ce sont des hommes qui n'ont pas eu encore assez de succès, dans l'affreuse entreprise de s'affranchir des terreurs de la conscience; qui travaillent à s'étourdir par le bruit qu'ils font; dont l'incrédulité chancelante cherche un nouvel appui dans les efforts qu'elle fait, pour se communiquer et se répandre; et qui par là sont bien plutôt des incrédules de désir, que des incrédules de raisonnement et de conviction. On les croit fermement persuadés de leur système irréligieux, parce que dans l'enivrement de leurs passions ils le débitent avec audace. Mais leur fermeté, qui paroît si inébranlable au milieu des plaisirs et de la prospérité, est-elle la même dans ces momens où le cœur plus calme, où la raison reprend ses droits, dans l'affliction surtout et dans les revers? Mais est-il sans exemple qu'après un dérangement de santé et de fortune, ou quelqu'autre catastrophe imprévue, ils soient venus chercher dans la religion des consolations que leur prétendue philosophie et leur fausse bravoure ne peuvent leur donner? Mais n'en a-t-on pas vu, à l'heure de la mort, pâlir, trembler, frémir, abjurer leurs erreurs, implorer les secours d'une religion qu'ils avoient méprisée, et se montrer quelquefois plus

timides, plus superstitieux, que l'ignorant et le simple ? On les croit tous pénétrés de la vérité et de la nécessité de leur enseignement, parce que rien n'arrête la fureur qu'ils ont de dogmatiser et de faire des prosélytes. Mais pourquoi donc les trouve-t-on si disposés à se démentir, dès qu'ils ont à craindre, ou la sévérité des lois, ou seulement la censure des pasteurs de l'église ? D'où vient cette facilité à multiplier les protestations et les sermens pour désavouer leurs productions ténébreuses, pour garantir leur christianisme ? Hommes foibles et inconséquens ! si vos déclarations ont quelque sincérité, il ne falloit donc pas attaquer cette religion à laquelle vous rendez hommage. Et si ce n'est que crainte et dissimulation de votre part, quelle idée nous donnez-vous de votre courage et de votre probité ? Cette contrariété de langage et de sentiment ; ce mélange de hardiesse et de lâcheté conviennent peu à des hommes qui aiment la vérité, qui croient la posséder, et qui sont animés d'un vif désir de la répandre.

Ce ne fut pas avec ces honteuses variations, que parurent dans le monde les premiers prédicateurs de l'évangile. Ils bravèrent hautement l'erreur ; ils attaquèrent l'idolâtrie jusques sur son trône ; ils souffrirent toutes sortes de tourmens et la mort même, pour étendre le royaume de Jésus-Christ. Et pourquoi cette différence de conduite entre les héros du christianisme et ceux de l'incrédulité ? C'est que les premiers étoient vivement persuadés des vérités qu'ils annonçoient, et que cette persuasion ne leur permettoit pas de taire les merveilles dont ils avoient été témoins. C'est qu'ils étoient embrasés du feu de la charité, jusqu'à donner leur vie pour le salut de leurs frères, et à s'immoler avec joie sur le sacrifice de leur foi. C'est qu'ils auroient regardé la moindre dissimulation comme un crime, et que la mort leur paroissoit un gain. C'est que les derniers au contraire ne sont jamais bien convaincus des fausses doctrines qu'ils s'efforcent d'établir. C'est qu'ils n'aiment en elles que leur propre gloire, et que si cet intérêt les porte quelquefois à en être les apôtres, un plus grand intérêt les empêchera toujours d'en être les martyrs.

Le même. Ibid.

§ 71. *Que les incrédules ne sont d'accord ni entre eux ni avec eux-mêmes.*

Ce n'est pas seulement leur langage qui varie au gré de leurs besoins, ce sont leurs opinions elles-mêmes qui, n'ayant point de base assurée, flottent, se démentent et se contredisent suivant l'inconstance et la hardiesse plus ou moins grande des esprits. On a peine à en croire les yeux, lorsqu'on voit dans leurs ouvrages jusqu'où ils ont porté cette anarchie, ce conflit de doctrine sur les points les plus essentiels. L'un met froidement en question, et laisse dans l'incertitude s'il y a un Dieu. L'autre le nie avec fureur, et reproche au Déiste pusillanime et inconséquent de n'oser braver ce préjugé populaire. Un troisième cependant prend la défense de l'être suprême, mais à condition que le repos et l'indolence seront son partage et sa félicité. Celui-ci nous déclare que dans un siècle aussi éclairé que le nôtre, il n'est plus possible de croire qu'il y ait une autre vie et un bonheur à venir ; qu'admettre une providence, c'est assujettir l'auteur de la nature à des attentions pénibles et continuelles, pour un dessein aussi petit que la conservation de l'univers. Celui-là soutient, au contraire, que l'idée d'un être créateur, gouverneur, rémunérateur, et vengeur doit être profondément gravée dans tous les esprits ; et que si le monde étoit gouverné par des athées, il vaudroit autant être sous l'empire immédiat de ces êtres infernaux, qu'on nous peint acharnés contre leurs victimes. Ici, on nous dit que la religion naturelle suffit à l'homme : et là, on nous assure qu'il n'existe pas de religion naturelle ; que toute religion est par son essence en contradiction avec la nature et avec elle-même. Là, on entreprend de prouver que les miracles sont impossibles : ici l'on décide qu'il faudroit renfermer ceux qui en nient la possibilité. Là, c'est un incrédule furieux, qui met sur le compte de la religion toutes les horreurs de la politique et du fanatisme des derniers siècles : ici, c'est un incrédule plus équitable, qui avoue que ces excès sont l'abus du christianisme et n'en sont pas l'esprit. Ils ne sont donc pas d'accord entre eux. Ils ne le sont pas davantage avec eux-mêmes.

Le même. Ibid.

§ 72. *Pourquoi l'incrédulité si foible par elle-même parvient à éblouir et à séduire.*

La preuve détaillée de cette vérité nous conduiroit trop loin. Il suffira de dire que les apologistes de la religion ont fait plusieurs volumes des seules contrariétés qui se trouvent dans les dernières productions des incrédules. Mais après une si complète démonstration qu'ils sont dans l'impuissance de rien mettre de lié et de suivi à la place de la révélation, comment se fait-il donc que des écrivains aussi inconséquens, aussi divisés, qui ne prouvent rien, qui n'édifient rien, qui se moquent les uns des autres, en imposent encore par leur exemple et leur autorité ? c'est que toute leur force et toute leur lumière sont dans la foiblesse et dans les ténèbres de ceux qu'il leur est donné d'éblouir et de séduire. Ils n'auroient pas un seul partisan, s'ils n'avoient pour eux les passions humaines, et si le christianisme étoit plus connu de ceux qui en font profession. Mais nous le disons avec douleur, qu'il en est peu qui l'aient approfondi, ou qui travaillent sérieusement à s'en instruire ! Les uns, tout occupés du soin de leur fortune, ne se dérobent au tumulte des affaires, que pour se livrer à la dissipation des plaisirs. D'autres abusant du loisir de l'opulence, contractent le goût des amusemens et des frivolités, jusqu'à devenir incapables de tout ce qui est sérieux et solide. D'autres, enfin, plus sages en apparence, mais en effet aussi insensés, se consument en veilles pour apprendre ce qu'il y a de plus abstrait dans les sciences humaines, pour débrouiller le chaos des lois, des mœurs, des religions, des folies des anciens peuples, tandis qu'ils vivent comme étrangers au milieu du christianisme, dans lequel ils sont nés. Aucun d'eux ne connoît ni les livres saints, que l'esprit de Dieu a inspirés, ni les ouvrages des savans, qui en développent le sens profond et mystérieux, ni les écrits où les preuves de la religion sont rassemblées, et les sophismes des impies confondus avec autant de force que de lumière. A peine ont-ils conservé la science élémentaire des dogmes de la foi, qu'on avoit exigée d'eux, avant que de les admettre à la participation de nos mystères. Tous portent cependant au-dedans d'eux-mêmes des principes d'opposition et de révolte contre cette religion qu'ils ne professent que par la force de l'habitude. Tous écoutent et lisent avec une malheureuse avidité les discours et les écrits où elle est si indignement outragée et calomniée. Faut-il s'étonner après cela que la connoissant si imparfaitement, ils y tiennent par de si foibles liens ; et qu'étant sans défense contre tant de moyens de séduction, ils se laissent éblouir et entraîner par les railleries, la vaine érudition et le ton imposant des incrédules.

Ce qui seroit vraiment surprenant, c'est que de tels hommes revinssent jamais à la foi, qu'ils ont si follement abandonnée. Par quelles voies en effet les y ramener ? Seroit-ce en rendant leur premier éclat à des lumières que le déréglement des mœurs n'auroit fait qu'obscurcir dans leur esprit ? Mais, nous ne craignons point de le dire, c'est leur ignorance profonde sur les points dont il s'agit, qui a le plus contribué à les égarer. Seroit-ce en discutant avec eux les préjugés injustes qu'ils se sont formés contre la révélation, et en les accablant du poids de ses preuves ? Mais ce moyen suppose qu'ils auront fait au moins une trêve avec leurs penchans, et qu'ils seront parvenus à ce parfait désintéressement sans lequel la recherche de la vérité est peu sincère, et par conséquent inutile. Eh ! quels autres motifs que ceux de la religion à laquelle ils ont renoncé, pourroient les déterminer à un si grand sacrifice ? Et s'il ne faut l'attendre que de la maturité de l'âge et du refroidissement des passions, n'est-il pas certain que la vieillesse même, en glaçant leurs sens, ne purifiera ni leur imagination, ni leur mémoire, ni leur cœur ; qu'elle ne fera qu'ajouter de nouvelles attaches à celles qui avoient précédé ; et que, quand elle leur interdiroit tout ce que la loi défend, elle ne leur rendroit pas plus aimable ce que la loi commande ? Mais ce moyen suppose encore que les incrédules dont nous parlons, voudront et pourront un jour examiner ; et la longue habitude où ils sont d'écarter de leur esprit toutes les idées qui contrarient leurs dispositions, qui ne les frappent pas par les sens, qui demandent du recueillement et de l'application, les détournera toujours d'une discussion devenue pour eux trop pénible. Ils consentiroient plutôt à abandonner leurs préventions, sans nouvelles lumières et

sans motifs, qu'à s'y affermir par un examen incompatible avec leur engourdissement et leur paresse.

Le même, ibid.

§ 73. *Injustice des incrédules qui rejètent la religion parce qu'elle propose des mystères incompréhensibles.*

1. *Dieu peut nous révéler et nous commander de croire ce qui est au-dessus de notre foible raison.*

Les premiers objets que Jésus-Christ offre à notre foi, sont, à la vérité, des mystères profonds et incompréhensibles, qui blessent l'orgueil de l'homme et confondent sa sagesse. Mais, quoi! disputerons-nous à Dieu sa souveraine autorité sur la raison humaine; et ce grand Dieu sera-t-il déshonoré, parce que l'homme joindra le sacrifice de son esprit à celui de son cœur? Ne se peut-il pas que le Dieu de la raison nous révèle comme certain, et nous oblige de croire ce qu'elle ne sauroit comprendre! Et où seroient donc les titres de cette raison si orgueilleuse, pour prétendre tout soumettre à son examen et à sa discussion? Si elle n'est pas tout à fait pervertie par les passions, elle ne peut manquer de désavouer elle-même cette prétension injuste. Elle sait que de la grandeur du premier être naissent des rapports infinis, dont l'homme ne peut sonder la profondeur; qu'il y a de la folie à juger de son autorité, par notre dépendance; de sa sagesse par nos ténèbres. Elle nous dit qu'en Dieu tout est vrai, juste, saint, et que tout ce qu'il nous a révélé est d'autant plus digne de nos adorations, qu'il surpasse davantage nos lumières.

2. *L'ordre de la nature et celui de la raison sont remplis de mystères incompréhensibles.*

Que ceux qui refusent à la vérité souveraine, cette juste soumission, nous disent si la nature n'a rien de caché pour eux. Hélas! de quelque côté que nous tournions nos regards, nous apercevons des objets dont l'usage nous a été accordé, parce qu'il nous étoit nécessaire; mais dont l'intelligence nous a été refusée, parce qu'elle auroit servi à nourrir notre curiosité, plutôt qu'à exciter notre reconnoissance. Tout dans l'univers est plein de vérités, qui sont en même temps indubitables et incompréhensibles. La lumière si admirable dans ses mouvemens; l'air, ce fluide, si agissant et si terrible dans la plupart de ses phénomenes; le feu, si redoutable dans ses effets, et si caché dans son essence; les principes des élémens; la variété prodigieuse de leurs combinaisons; le lien qui unit en nous deux substances si différentes: et tant d'autres merveilles de la nature, doivent réprimer la présomptueuse confiance de l'esprit humain, et le convaincre pour jamais de sa foiblesse.

Les secrets de l'ordre moral ne sont pas moins impénétrables pour nous que ceux de l'ordre physique. Nous touchons notre objet, et nous ne pouvons lever le voile qui en dérobe la vue. Y a-t-il rien que la raison aperçoive plus clairement que l'existence d'un être nécessaire et infiniment parfait? Cependant si elle essaie d'envisager de près cette haute majesté, elle est éblouie et comme repoussée par sa gloire. Dieu est éternel: il ne peut finir, parce qu'il ne sauroit avoir commencé; mais quel moyen de sonder un abîme qui enferme tous les temps, et qui n'en connoît point les bornes? Dieu est souverainement libre, il est souverainement immuable: l'esprit humain n'a besoin d'aucuns efforts pour reconnoître en Dieu ces deux attributs; mais entreprend-il de les concilier? Il s'égare aussitôt dans ses propres pensées.

L'homme naît injuste et malheureux; et il n'est pas ainsi sorti des mains d'un Dieu qui est la bonté infinie et la sainteté par essence; il doit donc avoir tissu lui-même la trame de ses injustices et de ses malheurs; mais quand et comment est-il devenu coupable? C'est une question insoluble à la philosophie humaine. Dieu a tiré l'univers du néant, et il le gouverne avec une sagesse qui égale sa puissance. La raison le voit, le comprend; et cependant, lorsqu'il s'agit d'expliquer, pourquoi donc tant de méchans sont dans la prospérité, et tant d'innocens dans l'oppression, l'esprit humain livré à son orgueil se scandalise de ce spectacle; il ne nous en découvre point la cause.

3. *Les mystères de la foi sont au-dessus de la raison, mais ils ne lui sont pas contraires.*

Mais si, dans l'ordre de la nature et de la raison, il se rencontre des barrières,

que tous nos efforts ne sauroient franchir, faut-il s'étonner que dans un ordre encore plus élevé, qui est celui de la révélation, il se trouve des vérités au-dessus de notre foible intelligence? Et dès qu'il a plu à Dieu de nous les attester; dès qu'il a donné à son témoignage tous les caractères capables de soumettre les âmes droites et les esprits judicieux, sur quel fondement refuserions-nous de les croire? C'est, répond fièrement l'incrédule, parce que ces prétendues vérités sont absurdes et contradictoires. Mais leur contradiction et leur absurdité sont-elles aussi certaines, que la révélation? Sont-elles même possibles à constater, ou à apercevoir? Pour assurer qu'il y a de la contradiction dans nos mystères, il faudroit voir clairement l'incompatibilité des termes qui les constituent, avoir de ces termes des idées distinctes et complètes; pour en avoir des idées, il faudroit que l'esprit abaissât les objets jusqu'à son niveau, ou qu'il s'élevât jusqu'à la région où ils sont placés. Or, qui osera prétendre avoir sur chaque mystère des notions assez claires, assez parfaites, pour en connoître le fond et les rapports? Ceux qui jugent que les idées renfermées dans nos mystères, sont insociables et incompatibles, jugent donc de ce qu'ils ne voient pas, de ce qu'ils ne connoissent pas; ils abusent donc de leur raison, sous le vain prétexte d'en conserver l'usage. " Où en sont les impies, s'écrie ici " Bossuet (orais. fun. d'A. de Gonsague.) " Leur raison qu'ils prennent pour guide, " ne présente à leur esprit que des con- " jectures et des embarras. Les absur- " dités où ils tombent en niant la religion, " deviennent plus insoutenables que les " vérités dont la hauteur les étonne; et " pour ne vouloir pas croire des mystères " incompréhensibles, ils suivent l'une " après l'autre, d'incompréhensibles er- " reurs. Qu'est-ce donc, après tout, " qu'est-ce que leur malheureuse incré- " dulité? sinon une erreur sans fin, une " témérité qui hasarde tout, un étour- " dissement volontaire, et en un mot, un " orgueil qui ne peut souffrir son remède, " c'est-à-dire, qui ne peut souffrir une " autorité légitime."

4. *Il étoit digne de la sagesse, de la bonté et de la justice de Dieu, de proposer à notre foi des mystères incompréhensibles.*

Ce n'est pas sans de solides motifs que Dieu propose à notre foi des vérités sublimes et incompréhensibles. La vie présente est pour nous une route rapide, et un lieu d'exil; il n'est donc pas étonnant que nous n'y jouissions pas encore du glorieux privilége de contempler, sans voile et sans nuage, la vérité dans le sein de la vérité même. Semblables au peuple d'Israël, que Dieu tira autrefois de la servitude d'Égypte, nous marchons dans le désert de ce monde, pour arriver à l'éternelle demeure qui nous a été promise. Le flambeau de la révélation est cette colonne miraculeuse, qui conduisoit les Hébreux; elle offre assez de lumière pour diriger nos pas, nous découvrir les piéges, nous garantir de la séduction et de l'erreur; mais elle ne nous éclaire encore qu'imparfaitement; elle est bien plutôt destinée à allumer nos désirs, qu'à les satisfaire. Elle nous fait soupirer après cet heureux séjour, où le soleil de justice se montrera à nous dans tout son éclat, et nous rendra éternellement heureux par ce spectacle.

Ce mélange de lumière et d'obscurité avoit une autre destination, qui ne le rendoit pas moins nécessaire. L'homme avoit voulu n'être redevable qu'à lui-même, de sa sagesse et de son bonheur. Il avoit mérité par cette double présomption d'être abandonné pour toujours à sa corruption et à sa folie. Cependant Dieu veut le ramener, mais par des moyens propres à humilier son esprit et son cœur. Comme sainteté inaltérable, il exige donc l'hommage de ses actions et de ses désirs; et comme vérité suprême, il lui commande une soumission prompte et entière à l'autorité de sa parole. C'est par cette double dépendance que l'homme tout entier rentre sous le domaine de Dieu. C'est par elle que notre esprit, délivré de ses erreurs, parvient à la claire contemplation de la vérité, et que notre volonté guérie de ses blessures, est retablie dans la justice.

5. *La soumission que Dieu exige de nous, en nous proposant des mystères à croire, est non-seulement juste, mais salutaire.*

La foi ne réprime pas seulement l'orgueil de l'esprit humain, elle en previent aussi les égaremens. Elle règle, elle étend, elle épure ses lumières; elle l'arrache au choc d'une multitude d'opinions fausses et contraires qui l'agitent;

elle lui montre avec assurance la route qu'il doit tenir ; elle le conduit au port en lui épargnant même la crainte du naufrage. Ici nous ne pouvons trop admirer la voie que Dieu a choisie pour la réparation de l'homme. Ce n'est pas en lui rendant cette sublime intelligence, et cette haute sagesse qu'il a perdues par le péché, que le verbe fait chair veut l'éclairer ; il ne fait que changer son aveuglement naturel, en un aveuglement volontaire ; il met sur ses yeux déjà fermés un remède qui paroît un obstacle à leur guérison. Au lieu de se montrer à nous dans la majesté du créateur, il se cache sous les humiliations d'une chair semblable à la nôtre ; il ne nous fait voir que la foiblesse d'un enfant, que la honte et l'opprobre de la croix ; il place cette boue sur nos yeux ; il nous oblige de la porter sans rougir, et il nous promet que, si nous allons nous laver dans l'eau teinte du sang de *l'Envoyé*, elle sera pour nous un principe de lumière. En effet la récompense d'une telle foi, est de découvrir des trésors de sagesse, de force et de sainteté, dans des mystères qui paroissent n'être qu'un scandale et qu'une folie ; de trouver un gain infini dans le sacrifice de la raison, et de comprendre que, si nous avions refusé de croire et d'obéir, nous serions demeurés éternellement dans les ténèbres.

6. *C'est par l'usage même de la raison, que l'homme est conduit à la foi des plus hauts mystères.*

Ne concluez cependant pas de là, que la foi anéantisse la raison, ou en interdise l'usage. Ce seroit calomnier la religion ou la méconnoître, que de le supposer. Loin de craindre le grand jour, elle expose avec confiance à tous les regards ses titres, ses preuves, son enseignement. Elle invite tout le monde à puiser dans cette source sacrée, et à y découvrir les caractères augustes de la révélation. Dieu s'est-il manifesté au monde, et lui a-t-il fait entendre ses oracles ? Voilà l'objet qu'elle a soumis à notre examen, et sur lequel elle n'a que trop souvent à se plaindre de notre indifférence. Mais la preuve de cette révélation, une fois acquise, toute recherche ultérieure devient superflue ; toute discussion inquiète ou curieuse, des objets révélés, nous est interdite par la raison elle-même, parce qu'elle connoît ses bornes, et qu'elle a Dieu même pour garant de ce qu'elle ne peut comprendre.

C'est donc en usant bien de la raison, que le chrétien cesse de la consulter et de la prendre pour juge. Il ne voit pas ce qu'il croit, mais il voit clairement qu'il le faut croire. Ainsi la droite raison conduit l'homme à la révélation, dont elle lui découvre la nécessité et la certitude. Elle le prend, pour ainsi dire, par la main, et l'introduit dans le sanctuaire ; elle lui parle jusque-là ; mais après l'avoir confié à la religion, elle se tient dans l'admiration et le silence. Ecoutez, lui dit-elle, un maître qui m'est supérieur, et n'écoutez que lui. C'est par mon ordre, que vous me quittez, et c'est ma lumière qui vous conduit à un autre. Il est juste que je sache, si c'est Dieu qui vous révèle ses volontés et ses mystères, parce que je ne dois croire que lui, et ne me fier qu'à sa vérité ; mais quand je suis certaine que c'est lui qui parle, je n'ai plus qu'à l'écouter et à me taire. Les vérités que je connois, et celles qui passent ma portée, viennent de la même source. C'est par une plénitude infinie, compatible avec une unité ineffable, que Dieu réunit dans ses attributs, dans ses jugemens, dans ses desseins, des choses que notre foible raison ne sauroit allier par l'intelligence, mais que la foi ne divise point, parce qu'en un certain sens elle est infinie par sa soumission et sa docilité, comme Dieu est infini par la majesté de son être.

Le même, ibid.

§ 74. *Malheur déplorable de l'homme qui tombe dans l'incrédulité.*

C'est contre cette autorité que les libertins se révoltent avec un air de mépris. Mais qu'ont-ils vu ces rares génies, qu'ont-ils vu plus que les autres ? Quelle ignorance est la leur ! et qu'il seroit aisé de les confondre, si, foibles et présomptueux, ils ne craignoient d'être instruits ! Car pensent-ils avoir mieux vu les difficultés à cause qu'ils y succombent, et que les autres qui les ont vues, les ont méprisées ? Ils n'ont rien vu : ils n'entendent rien : ils n'ont pas même de quoi établir le néant, auquel ils espèrent après cette vie ; et ce misérable partage ne leur est pas assuré. Ils ne savent s'ils trouveront un Dieu propice, ou un Dieu contraire. S'ils le font égal au vice et à la vertu : quelle idole ! Que s'il ne dé-

daigne pas de juger ce qu'il a créé, et encore ce qu'il a créé capable d'un bon et d'un mauvais choix : qui leur dira, ou ce qui lui plait, ou ce qui l'offense, ou ce qui l'apaise ? Par où ont-ils deviné que tout ce qu'on pense de ce premier être, soit indifférent, et que toutes les religions qu'on voit sur la terre, lui soient également bonnes ? Parce qu'il y en a de fausses, s'ensuit-il qu'il n'y en ait pas une véritable, ou qu'on ne puisse plus connoître l'ami sincere, parce qu'on est environné de trompeurs ? Est-ce peut-être que tous ceux qui errent sont de bonne foi ? L'homme ne peut-il pas, selon sa coutume, s'en imposer à lui-même ? Mais quel supplice ne méritent pas les obstacles qu'il aura mis par ses préventions, à des lumières plus pures ? Où a-t-on pris que la peine et la récompense ne soient que pour les jugemens humains ; et qu'il n'y ait pas en Dieu une justice, dont celle qui reluit en nous ne soit qu'une étincelle ? Que s'il est une telle justice, souveraine, et par conséquent inévitable ; divine, et par conséquent infinie : qui nous dira qu'elle n'agisse jamais selon sa nature, et qu'une justice infinie ne s'exerce pas à la fin par un supplice infini et éternel ? Où en sont donc les impies, et quelle assurance ont-ils contre la vengeance éternelle dont on les menace ? Au défaut d'un meilleur refuge, iront-ils enfin se plonger dans l'abîme de l'athéisme, et mettront-ils leur repos dans une fureur, qui ne trouve presque point de place dans les esprits ? Qui leur résoudra ces doutes, puisqu'ils veulent les appeler de ce nom ? Leur raison, qu'ils prennent pour guide, ne présente à leur esprit que des conjectures et des embarras. Les absurdités où ils tombent en niant la religion, deviennent plus insupportables que les vérités dont la hauteur les étonne ; et pour ne vouloir pas croire des mystères incompréhensibles, ils suivent, l'une après l'autre, d'incompréhensibles erreurs. Qu'est-ce donc après tout, Messieurs, qu'est-ce que leur malheureuse incrédulité, sinon une erreur sans fin, une témérité qui hasarde tout, un étourdissement volontaire, et en un mot un orgueil qui ne peut souffrir son remède, c'est-à-dire, qui ne peut souffrir une autorité légitime ? Ne croyez pas que l'homme ne soit emporté que par l'intempérance des sens. L'intempérance de l'esprit n'est pas moins flatteuse. Comme l'autre, elle se fait des plaisirs cachés, et s'irrite par la défense. Ce superbe croit s'élever au-dessus de tout et au-dessus de lui-même, quand il s'élève, ce lui semble, au-dessus de la religion, qu'il a si long-temps révérée : il se met au rang des gens désabusés, il insulte en son cœur aux foibles esprits, qui ne font que suivre les autres sans rien trouver par eux-mêmes ; et devenu le seul objet de ses complaisances, il se fait lui-même son Dieu. C'est dans cet abîme profond que la Princesse Palatine alloit se perdre. Il est vrai qu'elle désiroit avec ardeur de connoître la vérité. Mais où est la vérité sans la foi, qui lui paroissoit impossible, à moins que Dieu l'établît en elle par un miracle ? Que lui servoit d'avoir conservé la connoissance de la Divinité ? Les esprits même les plus déréglés n'en rejètent pas l'idée, pour n'avoir point à se reprocher un aveuglement trop visible. Un Dieu qu'on fait à sa mode, aussi patient, aussi insensible que nos passions le demandent, n'incommode pas. La liberté qu'on se donne de penser tout ce qu'on veut, fait qu'on croit respirer un air nouveau. On s'imagine jouir de soi-même et de ses désirs ; et dans le droit qu'on pense acquérir de ne se rien refuser, on croit tenir tous les biens, et on les goûte par avance.

Bossuet, or. fun. de la Princesse Palatine.

§ 75. *De quelles douceurs et de quelles consolations n'est pas privé l'homme sans religion.*

De combien de douceurs n'est pas privé celui à qui la religion manque ? Quel sentiment peut le cosoler dans ses peines ? quel spectateur anime les bonnes actions qu'il fait en secret ? quelle voix peut parler au fond de son âme ? quel prix peut-il attendre de sa vertu ? comment doit-il envisager la mort ?

Une dernière ressource à employer contre l'incrédule, c'est de le toucher, c'est de lui montrer un exemple qui l'entraîne, et de lui rendre la religion si aimable qu'il ne puisse lui résister.

Quel argument contre l'incrédule que la vie du vrai chrétien ! y a-t-il quelque âme à l'épreuve de celui-là ? quel tableau pour son cœur, quand ses amis, ses enfans, sa femme concourront tous à l'instruire en l'édifiant : quand, sans lui prêcher Dieu dans leurs discours, ils le lui montreront dans les actions qu'il inspire, dans les vertus dont il est l'auteur,

dans le charme qu'on trouve à lui plaire : quand il verra briller l'image du ciel dans sa maison : quand une fois le jour, il sera forcé de se dire : Non, l'homme n'est pas ainsi par lui-même, quelque chose de plus qu'humain règne ici !

Un heureux instinct me porte au bien, une violente passion s'élève, elle a sa racine dans le même instinct ; que ferai-je pour la détruire ? De la considération de l'ordre, je tire la beauté de la vertu, mais que fait tout cela contre mon intérêt particulier, et lequel au fond m'importe le plus, de mon bonheur aux dépens du reste des hommes, ou du bonheur des autres aux dépens du mien ? Si la crainte de la honte ou du châtiment m'empêche de mal faire pour mon profit, je n'ai qu'à mal faire en secret, la vertu n'a plus rien à me dire, et si je suis surpris en faute, on punira comme à Sparte, non le délit, mais la maladresse. Enfin que le caractère de l'amour du beau soit empreint par la nature, au fond de mon âme, j'aurai ma règle aussi long-temps qu'il ne sera point défiguré ; mais comment m'assurer de conserver toujours dans sa pureté cette effigie intérieure qui n'a point parmi les êtres sensibles de modèle auquel on puisse la comparer ? ne sait-on pas que les affections désordonnées corrompent le jugement ainsi que la volonté, et que la conscience s'altère et se modifie insensiblement dans chaque siècle, dans chaque peuple, dans chaque individu, selon l'inconstance et la variété des préjugés ? Adorons l'être éternel, d'un souffle nous détruirons ces fantômes de raison qui n'ont qu'une vaine apparence et fuient comme une ombre devant l'immuable vérité.

L'oubli de toute religion conduit à l'oubli des devoirs de l'homme.

Fuyez ceux qui, sous prétexte d'expliquer la nature, sèment dans les cœurs des hommes de désolantes doctrines, et dont le scepticisme apparent est une fois plus affirmatif et plus dogmatique que le ton décidé de leurs adversaires. Sous le hautain prétexte qu'eux seuls sont éclairés, vrais, de bonne foi, ils nous soumettent impérieusement à leurs décisions tranchantes, et prétendent nous donner, pour les vrais principes des choses, les inintelligibles systèmes qu'ils ont bâtis dans leur imagination. Du reste, renversant, détruisant, foulant aux pieds tout ce que les hommes respectent, ils ôtent aux affligés la dernière consolation de leur misère, aux puissans et aux riches le seul frein de leurs passions ; ils arrachent du fond des cœurs le remords du crime, l'espoir de la vertu, et se vantent encore d'être les bienfaiteurs du genre humain. Jamais, disent-ils, la vérité n'est nuisible aux hommes ; je le crois comme eux, et c'est à mon avis une grande preuve que ce qu'ils enseignent n'est pas la vérité.

J. J. Rousseau.

§ 76. *Etrange paradoxe de Bayle.*

M. Bayle a prétendu prouver qu'il valoit mieux être athée qu'idolâtre ; c'est-à-dire, en d'autres termes, qu'il est moins dangereux de n'avoir point du tout de religion que d'en avoir une mauvaise, " j'aimerois mieux, dit-il, que l'on dit de " moi que je n'existe pas, que si l'on " disoit que je suis un méchant homme." Ce n'est qu'un sophisme fondé sur ce qu'il n'est d'aucune utilité au genre humain que l'on croie qu'un certain homme existe, au lieu qu'il est très-utile qu'on croie que Dieu est. De l'idée qu'il n'est pas, suit l'idée de notre indépendance ; ou si nous ne pouvons pas avoir cette idée, celle de notre révolte. Dire que la religion n'est pas un motif réprimant parce qu'elle ne réprime pas toujours, c'est dire que les lois civiles ne sont pas un motif réprimant non plus. C'est mal raisonner contre la religion de rassembler dans un grand ouvrage une longue énumération des maux qu'elle a produits, si l'on ne fait de même celle des biens qu'elle a faits.... Quand il seroit inutile que les sujets eussent une religion, il ne le seroit pas que les princes en eussent, et qu'ils blanchissent d'écume le seul frein que ceux qui ne craignent pas les lois humaines puissent avoir.

Un prince qui aime la religion et qui la craint, est un lion qui cède à la main qui le flatte ou à la voix qui l'apaise : celui qui craint la religion et qui la hait est comme les bêtes sauvages qui mordent la chaîne qui les empêche de se jeter sur ceux qui passent : celui qui n'a pas du tout de religion, est cet animal terrible qui ne sent sa liberté que lorsqu'il déchire et qu'il dévore.

La question n'est pas de savoir s'il vaudroit mieux qu'un certain homme ou qu'un certain peuple n'eût point de religion que d'abuser de celle qu'il a ; mais de savoir quel est le moindre mal que l'on abuse quelquefois de la religion,

ou qu'il n'y en ait pas du tout parmi les hommes.

Montesquieu. Esprit des lois.

§ 77. *Autre réponse.*

Les athées sont pour la plupart des savans hardis et égarés qui raisonnent mal, et qui ne pouvant comprendre la création, l'origine du mal, et d'autres difficultés, ont recours à l'hypothèse de l'éternité des choses, et de la nécessité.

Il y a moins d'athées aujourd'hui que jamais depuis que les philosophes ont reconnu qu'il n'y a aucun être végétant sans germe, aucun germe sans dessein, &c. et que le blé ne vient point de pourriture.

Des géomètres non philosophes ont rejeté les causes finales, mais les vrais philosophes les admettent: et comme l'a dit un auteur connu, un catéchiste annonce Dieu aux enfans, et Newton le démontre aux sages.

En quoi une société d'athées paroît-elle impossible? c'est qu'on juge que des hommes qui n'auroient pas de frein ne pourroient jamais vivre ensemble; que les lois ne peuvent rien contre les crimes secrets, qu'il faut un Dieu vengeur qui punisse dans ce monde-ci ou dans l'autre les méchans échappés à la justice humaine.

Bayle examine si l'idolâtrie est plus dangereuse que l'athéisme, si c'est un crime plus grand de ne point croire à la divinité, que d'avoir d'elle des opinions indignes; il est en cela de l'opinion de Plutarque. Il croit qu'il vaut mieux n'avoir nulle opinion qu'une mauvaise opinion; mais n'en déplaise à Plutarque, il est évident qu'il valoit infiniment mieux pour les Grecs de craindre Cérès, Neptune, Jupiter, que de ne rien craindre du tout; il est clair que la sainteté des sermens est nécessaire; et qu'on doit se fier davantage à ceux qui pensent qu'un faux serment sera puni, qu'à ceux qui pensent qu'ils peuvent faire un faux serment avec impunité. Il est indubitable que dans une ville policée, il est infiniment plus utile d'avoir une religion (même mauvaise,) que de n'en avoir point du tout.

L'Athéisme est un monstre très-pernicieux dans ceux qui gouvernent; il l'est aussi dans les gens de cabinet quoique leur vie soit innocente, parce que de leur cabinet ils peuvent percer jusqu'à ceux qui sont en place. S'il n'est pas aussi funeste que le fanatisme, il est presque toujours fatal à la vertu.

N'attendre de Dieu ni châtiment ni récompense, c'est être véritablement athée. A quoi serviroit l'idée d'un Dieu qui n'auroit sur nous aucun pouvoir? C'est comme si l'on disoit, il y a un roi de la Chine qui est très-puissant: je réponds, grand bien lui fasse! qu'il reste dans son manoir, et moi dans le mien; je ne me soucie pas plus de lui qu'il ne se soucie de moi; il n'a point de juridiction sur ma personne. Alors je suis mon Dieu à moi-même; je sacrifie le monde entier à mes fantaisies, si j'en trouve l'occasion; je suis sans loi; je ne regarde que moi: si les autres êtres sont moutons, je me fais loup; s'ils sont poules, je me fais renard.

Je suppose, ce qu'à Dieu ne plaise! que toute une grande nation soit athée par principes; je conviens qu'il pourra se trouver plusieurs citoyens qui, nés tranquilles et doux, assez riches pour n'avoir pas besoin d'être injustes, gouvernés par l'honneur, et par conséquent attentifs à leur conduite, pourront vivre ensemble en société; ils cultiveront les beaux arts par qui les mœurs s'adoucissent; ils pourront vivre dans la paix, dans l'innocente gaîté des honnêtes gens: mais l'athée pauvre et violent, sûr de l'impunité, sera un sot s'il ne vous assassine pas pour voler votre argent. Des lors tous les liens de la société sont rompus, tous les crimes secrets inondent la terre, comme les sauterelles, à peine d'abord aperçues, viennent ravager les campagnes: le bas peuple ne sera plus qu'une horde de brigands.

Qui retiendra les grands et les rois dans leurs vengeances, dans leur ambition à laquelle ils veulent tout immoler? un roi athée seroit le plus dangereux des hommes.

La croyance d'un Dieu rémunérateur des bonnes actions, punisseur des méchantes, pardonneur des fautes légères, est donc la croyance la plus utile au genre humain; c'est le seul frein des hommes puissans qui commettent insolemment les crimes publics; c'est le seul frein des hommes qui commettent adroitement les crimes secrets.

Je ne voudrois pas avoir à faire à un prince athée qui trouveroit son intérêt à me faire piler dans un mortier; je suis bien sûr que je serois pilé. Je ne voudrois

pas si j'étais Souverain, avoir à faire à des courtisans athées, dont l'intérêt seroit de m'empoisonner; il me faudroit prendre au hasard du contre-poison tous les jours. Il est donc absolument nécessaire pour les princes et pour les peuples, que l'idée d'un être suprême, créateur, gouverneur, rémunérateur et vengeur, soit profondément gravée dans les esprits.

Voltaire.

§ 78. *Contrariétés étonnantes qui se trouvent dans la nature de l'homme, à l'égard de la vérité, du bonheur, et de plusieurs autres choses.*

1. Rien n'est plus étrange dans la nature de l'homme que les contrariétés qu'on y découvre à l'égard de toutes choses. Il est fait pour connoître la vérité; il la désire ardemment, il la cherche; et cependant quand il tâche de la saisir, il s'éblouit et se confond de telle sorte, qu'il donne sujet de lui en disputer la possession. C'est ce qui a fait naître les deux sectes de pyrrhoniens et de dogmatistes, dont les uns ont voulu ravir à l'homme toute connoissance de la vérité, et les autres tâchent de la lui assurer; mais chacun avec des raisons si peu vraisemblables, qu'elles augmentent la confusion et l'embarras de l'homme, lorsqu'il n'a point d'autre lumière que celle qu'il trouve dans sa nature.

Les principales raisons des pyrrhoniens sont, que nous n'avons aucune certitude de la vérité des principes, hors la foi et la révélation, sinon en ce que nous les sentons naturellement en nous. Or ce sentiment naturel n'est pas une preuve convaincante de leur vérité; puisque n'y ayant point de certitude hors la foi, si l'homme est créé par un Dieu bon, ou par un démon méchant, s'il a été de tout temps, ou s'il s'est fait par hasard, il est en doute si ces principes nous sont donnés, ou véritables, ou faux, ou incertains selon notre origine. De plus, que personne n'a d'assurance hors la foi, s'il veille, ou s'il dort; vu que durant le sommeil on ne croit pas moins fermement veiller, qu'en veillant effectivement. On croit voir les espaces, les figures, les mouvemens; on sent couler le temps, on le mesure; et enfin on agit de même qu'éveillé. De sorte que la moitié de la vie se passant en sommeil par notre propre aveu, où, quoi qu'il nous en paroisse, nous n'avons aucune idée du vrai, tous nos sentimens étant alors des illusions; qui sait si cette autre moitié de la vie où nous pensons veiller, n'est pas un sommeil un peu différent du premier, dont nous nous éveillons quand nous pensons dormir, comme on rêve souvent qu'on rêve, en entassant songes sur songes?

Je laisse les discours que font les pyrrhoniens contre les impressions de la coutume, de l'éducation, des mœurs, des pays, et les autres choses semblables, qui entraînent la plus grande partie des hommes qui ne dogmatisent que sur ces vains fondemens.

L'unique fort des dogmatistes, c'est qu'en parlant de bonne foi et sincèrement, on ne peut douter des principes naturels. Nous connoissons, disent-ils, la vérité, non-seulement par raisonnement, mais aussi par sentiment, et par une intelligence vive et lumineuse; et c'est de cette dernière sorte que nous connoissons les premiers principes. C'est en vain que le raisonnement qui n'y a point de part, essaie de les combattre. Les pyrrhoniens qui n'ont que cela pour objet, y travaillent inutilement. Nous savons que nous ne rêvons point, quelque impuissance où nous soyons de le prouver par raison. Cette impuissance ne conclut autre chose que la foiblesse de notre raison, mais non pas l'incertitude de toutes nos connoissances, comme ils le prétendent: car la connoissance des premiers principes, comme, par exemple, qu'il y a espace, temps, mouvement, nombre, matière, est aussi ferme qu'aucune de celles que nos raisonnemens nous donnent. Et c'est sur ces connoissances d'intelligence et de sentiment qu'il faut que la raison s'appuie, et qu'elle fonde tout son discours. Je sens qu'il y a trois dimensions dans l'espace, et que les nombres sont infinis; et la raison démontre ensuite qu'il n'y a point deux nombres carrés, dont l'un soit double de l'autre. Les principes se sentent; les propositions se concluent; le tout avec certitude, quoique par différentes voies. Et il est aussi ridicule que la raison demande au sentiment et à l'intelligence des preuves de ces premiers principes pour y consentir, qu'il seroit ridicule que l'intelligence demandât à la raison un sentiment de toutes les propositions qu'elle démontre. Cette impuissance ne peut donc servir qu'à humilier la raison qui voudroit juger de tout; mais non pas à combattre notre incerti-

tude, comme s'il n'y avoit que la raison capable de nous instruire. Plût à Dieu que nous n'en eussions au contraire jamais besoin, et que nous connussions toutes choses par instinct et par sentiment. Mais la nature nous a refusé ce bien, et elle ne nous a donné que très-peu de connoissances de cette sorte: toutes les autres ne peuvent être acquises que par le raisonnement.

Voilà donc la guerre ouverte entre les hommes. Il faut que chacun prenne parti, et se range nécessairement, ou au dogmatisme, ou au pyrrhonisme; car qui penseroit demeurer neutre seroit pyrrhonien par excellence: cette neutralité est l'essence du pyrrhonisme; qui n'est pas contre eux est excellemment pour eux. Que fera donc l'homme en cet état? Doutera-t-il de tout? Doutera-t-il s'il veille, si on le pince, si on le brûle? Doutera-t-il s'il doute? Doutera-t-il s'il est? On n'en sauroit venir là: et je mets en fait, qu'il n'y a jamais eu de pyrrhonien effectif et parfait. La nature soutient la raison impuissante, et l'empêche d'extravaguer jusqu'à ce point. Dira-t-il au contraire, qu'il possède certainement la vérité, lui qui, si peu qu'on le pousse, n'en peut montrer aucun titre, et est forcé de lâcher prise?

Qui démêlera cet embrouillement? La nature confond les pyrrhoniens, et la raison confond les dogmatistes. Que deviendrez-vous donc, ô homme, qui cherchez votre véritable condition par votre raison naturelle? Vous ne pouvez fuir une de ces sectes, ni subsister dans aucune.

Voilà ce qu'est l'homme à l'égard de la vérité. Considérons-le maintenant à l'égard de la félicité qu'il recherche avec tant d'ardeur en toutes ses actions. Car tous les hommes désirent d'être heureux: cela est sans exception. Quelques différens moyens qu'ils y emploient, ils tendent tous à ce but. Ce qui fait que l'un va à la guerre, et que l'autre n'y va pas, c'est ce même désir qui est dans tous les deux, accompagné de différentes vues. La volonté ne fait jamais la moindre démarche que vers cet objet. C'est le motif de toutes les actions de tous les hommes, jusqu'à ceux qui se tuent et qui se perdent.

Et cependant depuis un si grand nombre d'années, jamais personne sans la foi n'est arrivé à ce point, où tous tendent continuellement. Tous se plaignent, princes, sujets; nobles, roturiers; vieillards, jeunes; forts, foibles; savans, ignorans; sains, malades; de tout pays, de tout temps, de tous âges et de toutes conditions.

Une épreuve si longue, si continuelle et si uniforme devroit bien nous convaincre de l'impuissance où nous sommes, d'arriver au bien par nos efforts: mais l'exemple ne nous instruit point. Il n'est jamais si parfaitement semblable, qu'il n'y ait quelque délicate différence; et c'est là que nous attendons que notre espérance ne sera pas déçue en cette occasion comme en l'autre. Ainsi le présent ne nous satisfaisant jamais, l'espérance nous séduit, et de malheur en malheur nous mène jusqu'à la mort qui en est le comble éternel.

C'est une chose étrange, qu'il n'y a rien dans la nature qui n'ait été capable de tenir la place de la fin et du bonheur de l'homme, astres, élémens, plantes, animaux, insectes, maladies, guerres, vices, crimes, &c. L'homme étant déchu de son état naturel, il n'y a rien à quoi il n'ait été capable de se porter. Depuis qu'il a perdu le vrai bien, tout également peut lui paroître tel, jusqu'à sa destruction propre, toute contraire qu'elle est à la raison et à la nature tout ensemble.

Les uns ont cherché la félicité dans l'autorité, les autres dans les curiosités et dans les sciences, les autres dans les voluptés. Ces trois concupiscences ont fait trois sectes; et ceux qu'on appelle philosophes n'ont fait effectivement que suivre une des trois. Ceux qui en ont le plus approché ont considéré, qu'il est nécessaire que le bien universel que tous les hommes désirent, et où tous doivent avoir part, ne soit dans aucune des choses particulières qui ne peuvent être possédées que par un seul, et qui étant partagées, affligent plus leur possesseur par le manque de la partie qu'il n'a pas, qu'elles ne le contentent par la jouissance de celle qui lui appartient. Ils ont compris que le vrai bien devoit être tel que tous pussent le posséder à la fois sans diminution et sans envie, et que personne ne le pût perdre contre son gré. Ils l'ont compris; mais ils ne l'ont pu trouver: et au lieu d'un bien solide et effectif, ils n'ont embrassé que l'image creuse d'une vertu fantastique.

Notre instinct nous fait sentir qu'il faut chercher notre bonheur dans nous. Nos passions nous poussent au-dehors,

quand même les objets ne s'offriroient pas pour les exciter. Les objets du dehors nous tentent d'eux-mêmes, et nous appellent, quand même nous n'y pensons pas. Ainsi les philosophes ont beau dire: Rentrez en vous-mêmes, vous y trouverez votre bien: on ne les croit pas; et ceux qui les croient sont les plus vides et les plus sots. Car qu'y a-t-il de plus ridicule et de plus vain que ce que proposent les Stoïciens, et de plus faux que tous leurs raisonnemens?

Ils concluent qu'on peut toujours ce qu'on peut quelquefois, et que puisque le désir de la gloire fait bien faire quelque chose à ceux qu'il possède, les autres le pourront bien aussi. Ce sont des mouvemens fiévreux que la santé ne peut imiter.

2. La guerre intérieure de la raison contre les passions a fait que ceux qui ont voulu avoir la paix se sont partagés en deux sectes. Les uns ont voulu renoncer aux passions, et devenir dieux; les autres ont voulu renoncer à la raison, et devenir bêtes. Mais ils ne l'ont pas pu, ni les uns, ni les autres; et la raison demeure toujours, qui accuse la bassesse et l'injustice des passions, et trouble le repos de ceux qui s'y abandonnent; et les passions sont toujours vivantes dans ceux mêmes qui veulent y renoncer.

Voilà ce que peut l'homme par lui-même et par ses propres efforts, à l'égard du vrai et du bien. Nous avons une impuissance à prouver, invincible à tout le dogmatisme. Nous avons une idée de la vérité, invincible à tout le pyrrhonisme. Nous souhaitons la vérité, et ne trouvons en nous qu'incertitude. Nous cherchons le bonheur, et ne trouvons que misère. Nous sommes incapables de ne pas souhaiter la vérité et le bonheur, et nous sommes incapables, et de certitude, et de bonheur. Ce désir nous est laissé, tant pour nous punir, que pour nous faire sentir d'où nous sommes tombés.

3. Si l'homme n'est fait pour Dieu, pourquoi n'est-il heureux qu'en Dieu? Si l'homme est fait pour Dieu, pourquoi est-il si contraire à Dieu?

4. L'homme ne sait à quel rang se mettre. Il est visiblement égaré, et sent en lui des restes d'un état heureux, dont il est déchu, et qu'il ne peut retrouver. Il le cherche partout avec inquiétude et sans succès dans des ténèbres impénétrables.

C'est la source des combats des philosophes, dont les uns ont pris à tâche d'élever l'homme en découvrant ses grandeurs, et les autres de l'abaisser en représentant ses misères. Ce qu'il y a de plus étrange, c'est que chaque parti se sert des raisons de l'autre pour établir son opinion. Car la misère de l'homme se conclut de sa grandeur, et sa grandeur se conclut de sa misère. Ainsi les uns ont d'autant mieux conclu la misère, qu'ils en ont pris pour preuve la grandeur; et les autres ont conclu la grandeur avec d'autant plus de force, qu'ils l'ont tirée de la misère même. Tout ce que les uns ont pu dire pour montrer la grandeur, n'a servi que d'un argument aux autres pour conclure la misère; puisque c'est être d'autant plus misérable, qu'on est tombé de plus haut, et les autres au contraire. Ils se sont élevés les uns sur les autres par un cercle sans fin, étant certain qu'à mesure que les hommes ont plus de lumière, ils découvrent de plus en plus en l'homme de la misère et de la grandeur. En un mot, l'homme connoît qu'il est misérable. Il est donc misérable, puisqu'il le connoît; mais il est bien grand, puisqu'il connoît qu'il est misérable.

Quelle chimère est-ce donc que l'homme? Quelle nouveauté, quel chaos, quel sujet de contradiction? Juge de toutes choses, imbécile ver de terre, dépositaire du vrai, amas d'incertitude, gloire et rebut de l'univers. S'il se vante, je l'abaisse; s'il s'abaisse, je le vante, et le contredis toujours, jusqu'à ce qu'il comprenne qu'il est un monstre incompréhensible.

Pascal, pensées, chap. 21.

§ 79. *Connoissance générale de l'homme.*

1. La première chose qui s'offre à l'homme, quand il se regarde, c'est son corps, c'est-à-dire, une certaine portion de matière qui lui est propre. Mais pour comprendre ce qu'elle est, il faut qu'il la compare avec tout ce qui est au-dessus de lui et tout ce qui est au-dessous, afin de reconnoître ses justes bornes.

Qu'il ne s'arrête donc pas à regarder simplement les objets qui l'environnent. Qu'il contemple la nature entière dans sa haute et pleine majesté. Qu'il considère cette éclatante lumière, mise comme une lampe éternelle pour éclairer l'univers. Que la terre lui paroisse comme un point, au prix du vaste tour que cet astre décrit. Et qu'il s'étonne de ce que ce vaste tour n'est lui-même qu'un point

très-délicat, à l'égard de celui que les astres qui roulent dans le firmament embrassent. Mais si notre vue s'arrête là, que l'imagination passe outre. Elle se lassera plutôt de concevoir, que la nature de fournir. Tout ce que nous voyons du monde n'est qu'un trait imperceptible dans l'ample sein de la nature. Nulle idée n'approche de l'étendue de ses espaces. Nous avons beau enfler nos conceptions; nous n'enfantons que des atomes, au prix de la réalité des choses. C'est une sphère infinie, dont le centre est partout, la circonférence nulle part. Enfin c'est un des plus grands caractères sensibles de la toute-puissance de Dieu, que notre imagination se perde dans cette pensée.

Que l'homme étant revenu à soi considère ce qu'il est, au prix de ce qui est. Qu'il se regarde comme égaré dans ce canton détourné de la nature. Et que de ce que lui paroîtra ce petit cachot où il se trouve logé, c'est-à-dire, ce monde visible, il apprenne à estimer la terre, les royaumes, les villes, et soi-même, son juste prix.

Qu'est-ce que l'homme dans l'infini? Qui le peut comprendre? Mais pour lui présenter un autre prodige aussi étonnant, qu'il recherche dans ce qu'il connoît les choses les plus délicates. Qu'un ciron, par exemple, lui offre dans la petitesse de son corps des parties incomparablement plus petites, des jambes avec des jointures, des veines dans ces jambes, du sang dans ces veines, des humeurs dans ce sang, des gouttes dans ces humeurs, des vapeurs dans ces gouttes. Que divisant encore ces dernières choses, il épuise ses forces et ses conceptions, et que le dernier objet où il peut arriver, soit maintenant celui de notre discours. Il pensera peut-être que c'est là l'extrême petitesse de la nature. Je veux lui faire voir là dedans un abîme nouveau. Je veux lui peindre, non-seulement l'univers visible, mais encore tout ce qu'il est capable de concevoir de l'immensité de la nature, dans l'enceinte de cet atome imperceptible. Qu'il y voie une infinité de mondes dont chacun a son firmament, ses planètes, sa terre, en la même proportion que le monde visible; dans cette terre des animaux, et enfin des cirons, dans lesquels il retrouvera ce que les premiers ont donné, trouvant encore dans les autres la même chose, sans fin et sans repos. Qu'il se perde dans ces merveilles aussi étonnantes par leur petitesse, que les autres par leur étendue. Car qui n'admirera que notre corps, qui tantôt n'étoit pas perceptible dans l'univers, imperceptible lui-même dans le sein du tout, soit maintenant un colosse, un monde, ou plutôt un tout, à l'égard de la dernière petitesse où l'on ne peut arriver?

Qui se considérera de la sorte, s'effraiera sans doute, de se voir comme suspendu dans la masse que la nature lui a donnée entre ces deux abîmes de l'infini et du néant, dont il est également éloigné. Il tremblera dans la vue de ces merveilles; et je crois que sa curiosité se changeant en admiration, il sera plus disposé à les contempler en silence, qu'à les rechercher avec présomption.

Car enfin, qu'est-ce que l'homme dans la nature? Un néant à l'égard de l'infini, un tout à l'égard du néant, un milieu entre rien et tout. Il est infiniment éloigné des deux extrêmes; et son être n'est pas moins distant du néant d'où il est tiré, que de l'infini où il est englouti.

Son intelligence tient dans l'ordre des choses intelligibles le même rang que son corps dans l'étendue de la nature; et tout ce qu'elle peut faire est d'apercevoir quelque apparence du milieu des choses, dans un désespoir éternel d'en connoître, ni le principe, ni la fin. Toutes choses sont sorties du néant, et portées jusqu'à l'infini. Qui peut suivre ces étonnantes démarches? L'auteur de ces merveilles les comprend, nul autre ne le peut faire.

Cet état, qui tient le milieu entre les extrêmes, se trouve en toutes nos puissances.

Nos sens n'aperçoivent rien d'extrême. Trop de bruit nous assourdit, trop de lumière nous éblouit, trop de distance et trop de proximité empêchent la vue, trop de longueur et trop de brièveté obscurcissent un discours, trop de plaisir incommode, trop de consonances déplaisent. Nous ne sentons, ni l'extrême chaud, ni l'extrême froid. Les qualités excessives nous sont ennemies, et nous pas sensibles. Nous ne les sentons plus, nous les souffrons. Trop de jeunesse et trop de vieillesse empêchent l'esprit; trop et trop peu de nourriture troublent ses actions; trop et trop peu d'instruction l'abêtissent. Les choses extrêmes sont pour nous comme si elles n'étoient pas; et nous ne sommes point à leur égard. Elles nous échappent, ou nous à elles.

Voilà notre état véritable. C'est ce qui resserre nos connoissances en de certaines bornes que nous ne passons pas, incapables de savoir tout, et d'ignorer tout absolument. Nous sommes sur un milieu vaste, toujours incertains et flottans entre l'ignorance et la connoissance; et si nous pensons aller plus avant, notre objet branle et échappe nos prises; il se dérobe et fuit d'une fuite éternelle: rien ne le peut arrêter. C'est notre condition naturelle, et toutefois la plus contraire à notre inclination. Nous brûlons du désir d'approfondir tout, et d'édifier une tour qui s'élève jusqu'à l'infini. Mais tout notre édifice craque, et la terre s'ouvre jusqu'aux abîmes.

Le même, ibid. Chap. 22.

§ 80. *Grandeur de l'Homme.*

1. Je puis bien concevoir un homme sans mains, sans pieds; et je le concevrois même sans tête, si l'expérience ne m'apprenoit que c'est par là qu'il pense. C'est donc la pensée qui fait l'être de l'homme, et sans quoi on ne le peut concevoir.

2. Qu'est-ce qui sent du plaisir en nous? Est-ce la main? Est-ce le bras? Est-ce la chair? Est-ce le sang? On verra qu'il faut que ce soit quelque chose d'immatériel.

3. L'homme est si grand, que sa grandeur paroît même en ce qu'il se connoît misérable. Un arbre ne se connoît pas misérable. Il est vrai que c'est être misérable, que de se connoître misérable; mais aussi c'est être grand, que de connoître qu'on est misérable. Ainsi toutes ses misères prouvent sa grandeur. Ce sont misères de grand seigneur, misères d'un roi dépossédé.

4. Qui se trouve malheureux de n'être pas roi, sinon un roi dépossédé? Trouvoit-on Paul Emile malheureux de n'être plus consul? Au contraire, tout le monde trouvoit qu'il étoit heureux de l'avoir été; parce que sa condition n'étoit pas de l'être toujours. Mais on trouvoit Persée si malheureux de n'être plus roi, parce que sa condition étoit de l'être toujours, qu'on trouvoit étrange qu'il pût supporter la vie. Qui se trouve malheureux de n'avoir qu'une bouche? Et qui ne se trouve malheurex de n'avoir qu'un œil? On ne s'est peut-être jamais avisé de s'affliger de n'avoir pas trois yeux; mais on est inconsolable de n'en avoir qu'un.

5. Nous avons une si grande idée de l'âme de l'homme, que nous ne pouvons souffrir d'en être méprisés, et de n'être pas dans l'estime d'une âme; et toute la félicité des hommes consiste dans cette estime.

Si d'un côté cette fausse gloire, que les hommes cherchent, est une grande marque de leur misère et de leur bassesse; c'en est une aussi de leur excellence. Car quelques possessions qu'il ait sur la terre, de quelque santé et commodité essentielle qu'il jouisse, il n'est pas satisfait, s'il n'est dans l'estime des hommes. Il estime si grande la raison de l'homme, que quelque avantage qu'il ait dans le monde, il se croit malheureux, s'il n'est placé aussi avantageusement dans la raison de l'homme. C'est la plus belle place du monde: rien ne peut le détourner de ce désir; et c'est la qualité la plus ineffaçable du cœur de l'homme. Jusque-là que ceux qui méprisent le plus les hommes, et qui les égalent aux bêtes, en veulent encore être admirés, et se contredisent eux-mêmes par leur propre sentiment; leur nature, qui est plus forte que toute leur raison, les convainquant plus fortement de la grandeur de l'homme, que la raison ne les convainc de sa bassesse.

6. L'homme n'est qu'un roseau le plus foible de la nature; mais c'est un roseau pensant. Il ne faut pas que l'univers entier s'arme pour l'écraser. Une vapeur, une goutte d'eau suffit pour le tuer. Mais quand l'univers l'écraseroit, l'homme seroit encore plus noble que ce qui le tue, parce qu'il sait qu'il meurt; et l'avantage que l'univers a sur lui, l'univers n'en sait rien.

Ainsi toute notre dignité consiste dans la pensée. C'est de là qu'il faut nous relever, non de l'espace et de la durée. Travaillons donc à bien penser: voilà le principe de la morale.

7. Il est dangereux de trop faire voir à l'homme combien il est égal aux bêtes, sans lui montrer sa grandeur. Il est encore dangereux de lui faire trop voir sa grandeur sans sa bassesse. Il est encore plus dangereux de lui laisser ignorer l'une et l'autre. Mais il est très-avantageux de lui représenter l'une et l'autre.

8. Que l'homme donc s'estime son prix. Qu'il s'aime; car il a en lui une nature capable de bien: mais qu'il n'aime pas pour cela les bassesses qui y sont. Qu'il se méprise, parce que cette ca-

pacité est vide; mais qu'il ne méprise pas pour cela cette capacité naturelle. Qu'il se haïssse; qu'il s'aime: il a en lui la capacité de connoître la vérité, et d'être heureux; mais il n'a point de vérité, ou constante, ou satisfaisante. Je voudrois donc porter l'homme à désirer d'en trouver, à être prêt et dégagé des passions pour la suivre où il la trouvera; et sachant combien sa connoissance s'est obscurcie par les passions, je voudrois qu'il haït en lui la concupiscence qui la détermine d'elle-même; afin qu'elle ne l'aveug'ât point en faisant son choix, et qu'elle ne l'arrêtât point quand il aura choisi.

Le même, ibid. Chap. 23.

§ 81. *Vanité de l'Homme.*

1. Nous ne nous contentons pas de la vie que nous avons en nous et en notre propre être: nous voulons vivre dans l'idée des autres d'une vie imaginaire; et nous nous efforçons pour cela de paroître. Nous travaillons incessamment à embellir et conserver cet être imaginaire, et négligeons le véritable. Et si nous avons, ou la tranquillité, ou la générosité, ou la fidélité, nous nous empressons de le faire savoir, afin d'attacher ces vertus à cet être d'imagination: nous les détacherions plutôt de nous pour les y joindre; et nous serions volontiers poltrons, pour acquérir la réputation d'être vaillans. Grande marque du néant de notre propre être, de n'être pas satisfait de l'un sans l'autre, et de renoncer souvent à l'un pour l'autre! Car qui ne mourroit pour conserver son honneur, celui-là seroit infâme.

2. La douceur de la gloire est si grande, qu'à quelque chose qu'on l'attache, même à la mort, on l'aime.

3. L'orgueil contrepèse toutes nos misères. Car, ou il les cache, ou, s'il les découvre, il se glorifie de les connoître.

4. L'orgueil nous tient d'une possession si naturelle au milieu de nos misères et de nos erreurs, que nous perdons même la vie avec joie, pourvu qu'on en parle.

5. La vanité est si ancrée dans le cœur de l'homme, qu'un goujat, un marmiton, un crocheteur se vante, et veut avoir ses admirateurs; et les philosophes mêmes en veulent. Ceux qui écrivent contre la gloire, veulent avoir la gloire d'avoir bien écrit; et ceux qui le lisent, veulent avoir la gloire de l'avoir lu; et moi qui écris ceci, j'ai peut-être cette envie; et peut-être que ceux qui le liront, l'auront aussi.

6. Malgré la vue de toutes nos misères qui nous touchent et qui nous tiennent à la gorge, nous avons un instinct que nous ne pouvons réprimer, qui nous élève.

7. Nous sommes si présomptueux, que nous voudrions être connus de toute la terre, et même des gens qui viendront quand nous ne serons plus; et nous sommes si vains, que l'estime de cinq ou six personnes qui nous environnent, nous amuse et nous contente.

8. La chose la plus importante à la vie, c'est le choix d'un métier. Le hasard en dispose. La coutume fait les maçons, les soldats, les couvreurs. C'est un excellent couvreur, dit-on; et en parlant des soldats, ils sont bien fous, dit-on. Et les autres au contraire; il n'y a rien de grand que la guerre, le reste des hommes sont des coquins. A force d'ouir louer en l'enfance ces métiers, et mépriser tous les autres, on choisit; car naturellement on aime la vertu, et l'on hait l'imprudence. Ces mots nous émeuvent: on ne pèche que dans l'application; et la force de la coutume est si grande, que des pays entiers sont tous de maçons, d'autres tous de soldats. Sans doute que la nature n'est pas si uniforme. C'est donc la coutume qui fait cela, et qui entraîne la nature. Mais quelquefois aussi la nature la surmonte, et retient l'homme dans son instinct, malgré toute la coutume, bonne ou mauvaise.

9. La curiosité n'est que vanité. Le plus souvent on ne veut savoir que pour en parler. On ne voyageroit pas sur la mer pour ne jamais en rien dire, et pour le seul plaisir de voir, sans espérance de s'en entretenir jamais avec personne.

10. On ne se soucie pas d'être estimé dans les villes où l'on ne fait que passer; mais quand on y doit demeurer un peu de temps, on s'en soucie. Combien de temps faut-il? Un temps proportionné à notre durée vaine et chétive.

11. Peu de chose nous console, parce que peu de chose nous afflige.

12. Nous ne nous tenons jamais au présent. Nous anticipons l'avenir comme trop lent, et comme pour le hâter; ou nous rappelons le passé, pour l'arrêter comme trop prompt. Si imprudens, que nous errons dans les temps qui ne sont

pas à nous, et ne pensons point au seul qui nous appartient; et si vains, que nous songeons à ceux qui ne sont point, et laissons échapper sans réflexion le seul qui subsiste. C'est que le présent d'ordinaire nous blesse. Nous le cachons à notre vue, parce qu'il nous afflige; et s'il nous est agréable, nous regrettons de le voir échapper. Nous tâchons de le soutenir pour l'avenir, et pensons à disposer les choses qui ne sont pas en notre puissance, pour un temps où nous n'avons aucune assurance d'arriver.

Que chacun examine sa pensée. Il la trouvera toujours occupée au passé et à l'avenir. Nous ne pensons presque point au présent; et si nous y pensons, ce n'est que pour en prendre des lumières pour disposer l'avenir. Le présent n'est jamais notre but; le passé et le présent sont nos moyens; le seul avenir est notre objet. Ainsi nous ne vivons jamais; mais nous espérons de vivre; et nous disposant toujours à être heureux, il est indubitable que nous ne le serons jamais, si nous n'aspirons à une autre béatitude qu'à celle dont on peut jouir en cette vie.

13. Notre imagination nous grossit si fort le temps présent à force d'y faire des réflexions continuelles, et amoindrit tellement l'éternité, manque d'y faire réflexion, que nous faisons de l'éternité un néant, et du néant une éternité; et tout cela a ses racines si vives en nous, que toute notre raison ne nous en peut défendre.

14. Cromwel alloit ravager toute la chrétienté: la famille royale étoit perdue, et la sienne à jamais puissante, sans un petit grain de sable qui se mit dans son uretère. Rome même alloit trembler sous lui; mais ce petit gravier, qui n'étoit rien ailleurs, mis en cet endroit, le voilà mort, sa famille abaissée, et le roi rétabli.

Le même, ibid. Chap. 24.

§ 82. *Foiblesse de l'Homme.*

1. Ce qui m'étonne le plus est de voir que tout le monde n'est pas étonné de sa foiblesse. On agit sérieusement, et chacun suit sa condition, non pas parce qu'il est bon en effet de la suivre, puisque la mode en est; mais comme si chacun savoit certainement où est la raison et la justice. On se trouve déçu à toute heure; et par une plaisante humilité on croit que c'est sa faute, et non pas celle de l'art qu'on se vante toujours d'avoir. Il est bon qu'il y ait beaucoup de ces gens-là au monde; afin de montrer que l'homme est bien capable des plus extravagantes opinions, puisqu'il est capable de croire qu'il n'est pas dans cette foiblesse naturelle et inévitable, et qu'il est au contraire dans la sagesse naturelle.

2. La foiblesse de la raison de l'homme paroît bien davantage en ceux qui ne la connoissent pas, qu'en ceux qui la connoissent.

3. Si on est trop jeune, on ne juge pas bien. Si on est trop vieux, de même. Si on n'y songe pas assez, si on y songe trop, on s'entête, et l'on ne peut trouver la vérité.

Si l'on considère son ouvrage incontinent après l'avoir fait, on en est encore tout prévenu. Si trop long-temps après, on n'y entre plus.

Il n'y a qu'un point indivisible qui soit le véritable lieu de voir les tableaux. Les autres sont trop près, trop loin, trop haut, trop bas. La perspective l'assigne dans l'art de la peinture. Mais dans la vérité et dans la morale, qui l'assignera?

4. Cette maîtresse d'erreur, que l'on appelle fantaisie et opinion, est d'autant plus fourbe qu'elle ne l'est pas toujours; car elle seroit règle infaillible de vérité, si elle l'étoit infaillible du mensonge. Mais étant le plus souvent fausse, elle ne donne aucune marque de sa qualité, marquant de même caractère le vrai et le faux.

Cette superbe puissance, ennemie de la raison, qui se plaît à la contrôler et à la dominer, pour montrer combien elle peut en toutes choses, a établi dans l'homme une seconde nature. Elle a ses heureux et ses malheureux; ses sains, ses malades; ses riches, ses pauvres; ses fous et ses sages: et rien ne nous dépite davantage, que de voir qu'elle remplit ses hôtes d'une satisfaction beaucoup plus pleine et entière que la raison: les habiles par imagination se plaisant tout autrement en eux-mêmes, que les prudens ne se peuvent raisonnablement plaire. Ils regardent les gens avec empire; ils disputent avec hardiesse et confiance, les autres avec crainte et défiance: et cette gaieté de visage leur donne souvent l'avantage dans l'opinion des écoutans; tant les sages imaginaires ont de faveur auprès de leurs juges de même nature. Elle ne peut rendre sages les fous; mais

elle les rend contens, à l'envi de la raison, qui ne peut rendre ses amis que misérables. L'une les comble de gloire, l'autre les couvre de honte.

Qui dispense la réputation? Qui donne le respect et la vénération aux personnes, aux ouvrages, aux grands, sinon l'opinion? Combien toutes les richesses de la terre sont-elles insuffisantes sans son consentement?

L'opinion dispose de tout. Elle fait la beauté, la justice et le bonheur, qui est le tout du monde. Je voudrois de bon cœur voir le livre Italien, dont je ne connois que le titre, qui vaut lui seul bien des livres, *Della opinione Regina del mundo*. J'y souscris sans le connoître, sauf le mal s'il y en a.

5. On ne voit presque rien de juste ou d'injuste, qui ne change de qualité en changeant de climat. Trois degrés d'élévation du pôle renversent toute la jurisprudence. Un méridien décide de la vérité, ou peu d'années de possession. Les lois fondamentales changent. Le droit a ses époques. Plaisante justice qu'une rivière ou une montagne borne! Vérité en deça des Pyrénées, erreur au delà.

6. L'art de bouleverser les états est d'ébranler les coutumes établies, en sondant jusque dans leur source, pour y faire remarquer le défaut d'autorité et de justice. Il faut, dit-on, recourir aux lois fondamentales et primitives de l'état, qu'une coutume injuste a abolies. C'est un jeu sûr pour tout perdre. Rien ne sera juste à cette balance. Cependant le peuple prête l'oreille à ces discours; il secoue le joug dès qu'il le reconnoît, et les grands en profitent à sa ruine, et à celle de ces curieux examinateurs des coutumes reçues. Mais par un défaut contraire, les hommes croient pouvoir faire avec justice tout ce qui n'est pas sans exemple.

7. Le plus grand philosophe du monde, sur une planche plus large qu'il ne faut pour marcher à son ordinaire, s'il y a au-dessous un précipice, quoique sa raison le convainque de sa sûreté, son imagination prévaudra. Plusieurs n'en sauroient soutenir la pensée sans pâlir et suer. Je ne veux pas en rapporter tous les effets. Qui ne sait qu'il y en a à qui la vue des chats, des rats, l'écrasement d'un charbon, emportent la raison hors des gonds?

8. Ne diriez-vous pas que ce magistrat, dont la vieillesse vénérable impose le respect à tout un peuple, se gouverne par une raison pure et sublime, et qu'il juge des choses par leur nature, sans s'arrêter aux vaines circonstances qui ne blessent que l'imagination des foibles? Voyez-le entrer dans la place où il doit rendre la justice. Le voilà prêt à écouter avec une gravité exemplaire. Si l'avocat vient à paroître, et que la nature lui ait donné une voix enrouée, et un tour de visage bizarre, que son barbier l'ait mal rasé, et si le hasard l'a encore barbouillé, je parie la perte de la gravité du magistrat.

9. L'esprit du plus grand homme du monde n'est pas si indépendant, qu'il ne soit sujet à être troublé par le moindre tintamarre qui se fait autour de lui. Il ne faut pas le bruit d'un canon pour empêcher ses pensées: il ne faut que le bruit d'une girouette, ou d'une poulie. Ne vous étonnez pas s'il ne raisonne pas bien à présent; une mouche bourdonne à ses oreilles: c'en est assez pour le rendre incapable de bon conseil. Si vous voulez qu'il puisse trouver la vérité, chassez cet animal qui tient sa raison en échec, et trouble cette puissante intelligence qui gouverne les villes et les royaumes.

10. La volonté est un des principaux organes de la créance: non qu'elle forme la créance; mais parce que les choses paroissent vraies ou fausses, selon la face par où on les regarde. La volonté, qui se plaît à l'une plus qu'à l'autre, détourne l'esprit de considérer les qualités de celle qu'elle n'aime pas: et ainsi l'esprit, marchant d'une pièce avec la volonté, s'arrête à regarder la face qu'elle aime; et en jugeant par ce qu'il y voit, il règle insensiblement sa créance suivant l'inclination de la volonté.

11. Nous avons un autre principe d'erreur, savoir les maladies. Elles nous gâtent le jugement et le sens. Et si les grandes l'altèrent sensiblement, je ne doute point que les petites n'y fassent impression à proportion.

Notre propre intérêt est encore un merveilleux instrument pour nous crever agréablement les yeux. L'affection ou la haine changent la justice. En effet, combien un avocat bien payé par avance, trouve-t-il plus juste la cause qu'il plaide? Mais par une autre bizarrerie de l'esprit humain, j'en sais qui, pour ne pas tomber dans cet amour-propre, ont été les plus

injustes du monde à contre-biais. Le moyen sûr de perdre une affaire toute juste étoit de la leur faire recommander par leurs proches parens.

12. L'imagination grossit souvent les plus petits objets par une estimation fantastique, jusqu'à en remplir notre âme; et par une insolence téméraire elle amoindrit les plus grands jusqu'à notre mesure.

13. La justice et la vérité sont deux pointes si subtiles, que nos instrumens sont trop émoussés pour y toucher exactement. S'ils y arrivent, ils en écachent la pointe, et appuient tout autour, plus sur le faux que sur le vrai.

14. Les impressions anciennes ne sont pas seules capables de nous amuser. Les charmes de la nouveauté ont le même pouvoir. De là viennent toutes les disputes des hommes, qui se reprochent, ou de suivre les fausses impressions de leur enfance, ou de courir témérairement après les nouvelles.

Qui tient le juste milieu? Qu'il paroisse, et qu'il le prouve. Il n'y a principe, quelque naturel qu'il puisse être, même depuis l'enfance, qu'on ne fasse passer pour une fausse impression, soit de l'instruction, soit des sens. Parce que, dit-on, vous avez cru dès l'enfance qu'un coffre étoit vide lorsque vous n'y voyiez rien, vous avez cru le vide possible: c'est une illusion forte de vos sens, fortifiée par la coutume, qu'il faut que la science corrige. Et les autres disent au contraire: Parce qu'on vous a dit dans l'école, qu'il n'y a point de vide, on a corrompu votre sens commun, qui le comprenoit si nettement avant cette mauvaise impression, qu'il faut corriger en recourant à votre première nature. Qui a donc trompé, les sens, ou l'instruction?

15. Toutes les occupations des hommes sont à avoir du bien; et le titre par lequel ils le possèdent, n'est dans son origine que la fantaisie de ceux qui ont fait les lois. Ils n'ont aussi aucune force pour le posséder sûrement: mille accidens le leur ravissent. Il en est de même de la science: la maladie nous l'ôte.

16. L'homme n'est donc qu'un sujet plein d'erreurs, ineffaçables sans la grace. Rien ne lui montre la vérité: tout l'abuse. Les deux principes de vérité, la raison et les sens, outre qu'ils manquent souvent de sincérité, s'abusent réciproquement l'un l'autre. Les sens abusent la raison par de fausses apparences; et cette même illusion qu'ils lui font, ils la reçoivent d'elle à leur tour: elle s'en revanche. Les passions de l'âme troublent les sens, et leur font des impressions fâcheuses. Ils mentent, et se trompent à l'envi.

17. Qu'est-ce que nos principes naturels, sinon nos principes accoutumés? Dans les enfans, ceux qu'ils ont reçus de la coutume de leurs pères, comme la chasse dans les animaux.

Une différente coutume donnera d'autres principes naturels. Cela se voit par expérience. Et s'il y en a d'ineffaçables à la coutume, il y en a aussi de la coutume ineffaçables à la nature. Cela dépend de la disposition.

Les pères craignent que l'amour naturel des enfans ne s'efface. Quelle est donc cette nature sujète à être effacée? La coutume est une seconde nature, qui détruit la première. Pourquoi la coutume n'est-elle pas naturelle? J'ai bien peur que cette nature ne soit elle-même qu'une première coutume, comme la coutume est une seconde nature.

Le même, ibid. Chap. 25.

§ 83. *Misère de l'Homme.*

Rien n'est plus capable de nous faire entrer dans la connoissance de la misère des hommes, que de considérer la cause véritable de l'agitation perpétuelle dans laquelle ils passent toute leur vie.

L'âme est jetée dans le corps pour y faire un séjour de peu de durée. Elle sait que ce n'est qu'un passage à un voyage éternel, et qu'elle n'a que le peu de temps que dure la vie pour s'y préparer. Les nécessités de la nature lui en ravissent une très-grande partie: il ne lui en reste que très-peu, dont elle puisse disposer. Mais ce peu qui lui reste, l'incommode si fort, et l'embarrasse si étrangement, qu'elle ne songe qu'à le perdre. Ce lui est une peine insupportable d'être obligée de vivre avec soi, et de penser à soi. Ainsi tout son soin est de s'oublier soi-même, et de laisser couler ce temps si court et si précieux sans réflexion, en s'occupant des choses qui l'empêchent d'y penser.

C'est l'origine de toutes les occupations tumultuaires des hommes, et de tout ce qu'on appelle *divertissement*, ou *passe-temps*, dans lesquels on n'a en effet pour but que d'y laisser passer le temps, sans

le sentir, ou plutôt sans se sentir soi-même; et d'éviter, en perdant cette partie de la vie, l'amertume et le dégoût intérieur qui accompagneroit nécessairement l'attention que l'on feroit sur soi-même durant ce temps-là. L'âme ne trouve en elle rien qui ne l'afflige, quand elle y pense. C'est ce qui la contraint de se répandre au-dehors, et de chercher, dans l'application aux choses extérieures, à perdre le souvenir de son état véritable. Sa joie consiste dans cet oubli; et il suffit, pour le rendre misérable, de l'obliger de se voir, et d'être avec soi.

On charge les hommes, dès l'enfance, du soin de leur honneur, de leurs biens, et même du bien et de l'honneur de leurs amis. On les accable de l'étude des langues, des sciences, des exercices et des arts. On les charge d'affaires: on leur fait entendre qu'ils ne sauroient être heureux, s'ils ne font en sorte, par leur industrie et par leur soin, que leur fortune et leur honneur, et même la fortune et l'honneur de leurs amis, soient en bon état; et qu'une seule de ces choses qui manque, les rend malheureux. Ainsi on leur donne des charges et des affaires qui les font tracasser dès la pointe du jour. Voilà, direz-vous, une étrange manière de les rendre heureux: que pourroit-on faire de mieux pour les rendre malheureux? Demandez-vous ce qu'on pourroit faire? Il ne faudroit que leur ôter tous ces soins: car alors ils se verroient, et ils penseroient à eux-mêmes; et c'est ce qui leur est insupportable. Aussi, après s'être chargés de tant d'affaires, s'ils ont quelque temps de relâche, ils tâchent encore de le perdre à quelque divertissement qui les occupe tout entiers, et les dérobe à eux-mêmes.

C'est pourquoi quand je me suis mis à considérer les diverses agitations des hommes, les périls et les peines où ils s'exposent, à la cour, à la guerre, dans la poursuite de leurs prétentions ambitieuses, d'où naissent tant de querelles, de passions et d'entreprises périlleuses et funestes; j'ai souvent dit que tout le malheur des hommes vient de ne savoir pas se tenir en repos dans une chambre. Un homme qui a assez de bien pour vivre, s'il savoit demeurer chez soi, n'en sortiroit pas pour aller sur la mer, ou au siége d'une place; et si on ne cherchoit simplement qu'à vivre, on auroit peu de besoin de ces occupations si dangereuses.

Mais quand j'y ai regardé de plus près, j'ai trouvé que cet éloignement que les hommes ont du repos, et de demeurer avec eux-mêmes, vient d'une cause bien effective; c'est-à-dire, du malheur naturel de notre condition foible et mortelle, et si misérable, que rien ne peut nous consoler, lorsque rien ne nous empêche d'y penser, et que nous ne voyons que nous.

Je ne parle que de ceux qui se regardent sans aucune vue de religion. Car il est vrai que c'est une des merveilles de la religion chrétienne, de réconcilier l'homme avec soi-même, en le réconciliant avec Dieu; de lui rendre la vue de soi-même supportable; et de faire que la solitude et le repos soient plus agréables à plusieurs, que l'agitation et le commerce des hommes. Aussi n'est-ce pas en arrêtant l'homme en lui-même, qu'elle produit tous ces effets merveilleux: ce n'est qu'en le portant jusqu'à Dieu, et en le soutenant dans le sentiment de ses misères, par l'espérance d'une autre vie, qui doit entièrement l'en délivrer.

Mais pour ceux qui n'agissent que par les mouvemens qu'ils trouvent en eux et dans leur nature, il est impossible qu'ils subsistent dans ce repos qui leur donne lieu de se considérer et de se voir, sans être incontinent attaqués de chagrin et de tristesse. L'homme qui n'aime que soi, ne hait rien tant que d'être seul avec soi. Il ne recherche rien que pour soi, et ne fuit rien tant que soi; parce que quand il se voit, il ne se voit pas tel qu'il se désire, et qu'il trouve en soi-même un amas de misères inévitables, et un vide de biens réels et solides, qu'il est incapable de remplir.

Qu'on choisisse telle condition qu'on voudra, et qu'on y assemble tous les biens et toutes les satisfactions qui semblent pouvoir contenter un homme: si celui qu'on aura mis en cet état, est sans occupation et sans divertissement, et qu'on le laisse faire réflexion sur ce qu'il est; cette félicité languissante ne le soutiendra pas: il tombera par nécessité dans les vues affligeantes de l'avenir; et si on ne l'occupe hors de lui, le voilà nécessairement malheureux.

La dignité royale n'est-elle pas assez grande d'elle-même, pour rendre celui qui la possède heureux par la seule vue de ce qu'il est? faudra-t-il encore le divertir de cette pensée, comme les gens

du commun? Je vois bien que c'est rendre un homme heureux, que de le détourner de la vue de ses misères domestiques, pour remplir toute sa pensée du soin de bien danser. Mais en sera-t-il de même d'un roi? et sera-t-il plus heureux en s'attachant à ces vains amusemens, qu'à la vue de sa grandeur? quel objet plus satisfaisant pourroit-on donner à son esprit? Ne seroit-ce pas faire tort à sa joie, d'occuper son âme à penser à ajuster ses pas à la cadence d'un air, ou à placer adroitement une balle: au lieu de le laisser jouir en repos de la contemplation de la gloire majestueuse qui l'environne? Qu'on en fasse l'épreuve; qu'on laisse un roi tout seul, sans aucun soin dans l'esprit, sans compagnie, penser à soi tout à loisir; et l'on verra qu'un roi qui se voit, est un homme plein de misères, et qui les ressent comme un autre. Aussi on évite cela soigneusement; et il ne manque jamais d'y avoir auprès des personnes des rois, un grand nombre de gens qui veillent à faire succéder le divertissement aux affaires, et qui observent tous le temps de leur loisir, pour leur fournir des plaisirs et des jeux, en sorte qu'il n'y ait point de vide; c'est-à-dire, qu'ils sont environnés de personnes qui ont un soin merveilleux de prendre garde que le roi ne soit seul et en état de penser à soi, sachant qu'il sera malheureux, tout roi qu'il est, s'il y pense.

Aussi la principale chose qui soutient les hommes dans les grandes charges, d'ailleurs si pénibles, c'est qu'ils sont sans cesse détournés de penser à eux.

Prenez-y garde. Qu'est-ce autre chose d'être surintendant, chancelier, premier président, que d'avoir un grand nombre de gens qui viennent de tous côtés, pour ne leur laisser pas une heure dans la journée où ils puissent penser à eux-mêmes? et quand ils sont dans la disgrâce, et qu'on les envoie à leurs maisons de campagne, où ils ne manquent ni de biens, ni de domestiques pour les assister dans leurs besoins, ils ne laissent pas d'être misérables; parce que personne ne les empêche plus de songer à eux.

De là vient que tant de personnes se plaisent au jeu, à la chasse et aux autres divertissemens qui occupent toute leur âme. Ce n'est pas qu'il y ait en effet du bonheur dans ce que l'on peut acquérir par le moyen de ces jeux, ni qu'on s'imagine que la vraie béatitude soit dans l'argent qu'on peut gagner au jeu, ou dans le lièvre que l'on court. On n'en voudroit pas s'il étoit offert: ce n'est pas cet usage mou et paisible, et qui nous laisse penser à notre malheureuse condition, qu'on recherche, mais le tracas qui nous détourne d'y penser.

De là vient que les hommes aiment tant le bruit et le tumulte du monde; que la prison est un supplice si horrible, et qu'il y a si peu de personnes qui soient capables de souffrir la solitude.

Voilà tout ce que les hommes ont pu inventer pour se rendre heureux: et ceux qui s'amusent simplement à montrer la vanité et la bassesse des divertissemens des hommes, connoissent bien à la vérité une partie de leurs misères; car c'en est une bien grande que de pouvoir prendre plaisir à des choses si basses et si méprisables: mais ils n'en connoissent pas le fond, qui leur rend ces misères mêmes nécessaires, tant qu'ils ne sont pas guéris de cette misère intérieure et naturelle, qui consiste à ne pouvoir souffrir la vue de soi-même. Ce lièvre qu'ils auroient acheté, ne les garantiroit pas de cette vue; mais la chasse les en garantit. Ainsi, quand on leur reproche que ce qu'ils cherchent avec tant d'ardeur, ne sauroit les satisfaire; qu'il n'y a rien de plus bas et de plus vain: s'ils répondoient comme ils devroient le faire, s'ils y pensoient bien, ils en demeureroient d'accord; mais ils diroient en même temps, qu'ils ne cherchent en cela qu'une occupation violente et impétueuse qui les détourne de la vue d'eux-mêmes; et que c'est pour cela, qu'ils se proposent un objet attirant qui les charme et qui les occupe tout entiers. Mais ils ne répondent pas cela, parce qu'ils ne se connoissent pas eux-mêmes. Un gentilhomme croit sincèrement qu'il y a quelque chose de grand et de noble à la chasse: il dira que c'est un plaisir royal. Il en est de même des autres choses dont la plupart des hommes s'occupent. On s'imagine qu'il y a quelque chose de réel et de solide dans les objets mêmes. On se persuade que, si on avoit obtenu cette charge, on se reposeroit ensuite avec plaisir; et l'on ne sent pas la nature insatiable de sa cupidité. On croit chercher sincèrement le repos; et l'on ne cherche en effet que l'agitation.

Les hommes ont un instinct secret, qui les porte à chercher le divertissement et

l'occupation au-dehors ; instinct, qui vient du ressentiment de leur misère continuelle : et ils ont un autre instinct secret, qui reste de la grandeur de leur première nature ; instinct, qui leur fait connoître que le bonheur n'est en effet que dans le repos : et de ces deux instincts contraires, il se forme en eux un projet confus, qui se cache à leur vue dans le fond de leur âme, qui les porte à tendre au repos par l'agitation, et à se figurer toujours que la satisfaction qu'ils n'ont point, leur arrivera, si, en surmontant quelques difficultés qu'ils envisagent, ils peuvent s'ouvrir par là la porte au repos.

Ainsi s'écoule toute la vie. On cherche le repos en combattant quelques obstacles ; et si on les a surmontés, le repos devient insupportable. Car, ou l'on pense aux misères qu'on a, ou à celles dont on est menacé : et quand on se verroit même assez à l'abri de toutes parts, l'ennui, de son autorité privée, ne laisseroit pas de sortir du fond du cœur, où il a des racines naturelles, et de remplir l'esprit de son venin

C'est pourquoi lorsque Cinéas disoit à Pyrrhus, qui se proposoit de jouir du repos avec ses amis, après avoir conquis une grande partie du monde, qu'il feroit mieux d'avancer lui-même son bonheur, en jouissant dès lors de ce repos, sans aller le chercher par tant de fatigues ; il lui donnoit un conseil qui recevoit de grandes difficultés, et qui n'étoit guère plus raisonnable que le dessein de ce jeune ambitieux. L'un et l'autre supposoient que l'homme peut se contenter de soi-même et de ses biens présens, sans remplir le vide de son cœur d'espérances imaginaires ; ce qui est faux. Pyrrhus ne pouvoit être heureux, ni avant, ni après avoir conquis le monde ; et peut-être que la vie molle, que lui conseilloit son ministre, étoit encore moins capable de le satisfaire, que l'agitation de tant de voyages qu'il méditoit.

On doit donc reconnoître que l'homme est si malheureux, qu'il s'ennuieroit même sans aucune cause étrangère d'ennui, par le propre état de sa condition naturelle ; et il est avec cela si vain et si léger, qu'étant plein de mille causes essentielles d'ennui, la moindre bagatelle suffit pour le divertir : de sorte qu'à le considérer sérieusement, il est encore plus à plaindre de ce qu'il peut se divertir à des choses si frivoles et si basses, que de ce qu'il s'afflige de ses misères effectives ; et ses divertissemens sont infiniment moins raisonnables que son ennui.

D'où vient que cet homme qui a perdu depuis peu son fils unique, et qui accablé de procès et de querelles, étoit ce matin si troublé, n'y pense plus maintenant ? Ne vous en étonnez pas : il est tout occupé à voir par où passera un cerf que ses chiens poursuivent avec ardeur depuis six heures. Il n'en faut pas davantage pour l'homme, quelque plein de tristes objets qu'il soit. Si l'on peut gagner sur lui de le faire entrer en quelque divertissement, le voilà heureux pendant ce temps-là, mais d'un bonheur faux et imaginaire, qui ne vient pas de la possession de quelque bien réel et solide ; mais d'une légèreté d'esprit qui lui fait perdre le souvenir de ses véritables misères, pour s'attacher à des objets bas et ridicules, indignes de son application, et encore plus de son amour. C'est une joie de malade et de frénétique, qui ne vient pas de la santé de son âme, mais de son déréglement ; c'est un ris de folie et d'illusion. Car c'est une chose étrange que de considérer ce qui plaît aux hommes dans les jeux et les divertissemens. Il est vrai qu'occupant l'esprit, ils le détournent du sentiment de ses maux ; ce qui est réel. Mais ils ne l'occupent que parce que l'esprit s'y forme un objet imaginaire de passion auquel il s'attache.

Quel pensez-vous que soit l'objet de ces gens qui jouent à la paume avec tant d'application d'esprit et d'agitation du corps ? Celui de se vanter le lendemain avec leurs amis, qu'ils ont mieux joué qu'un autre. Voilà la source de leur attachement. Ainsi les autres suent dans leurs cabinets, pour montrer aux savans qu'ils ont résolu une question d'algèbre, qui ne l'avoit pu être jusqu'ici. Et tant d'autres s'exposent aux plus grands périls, pour se vanter ensuite d'une place qu'ils auroient prise, aussi sottement à mon gré. Et enfin les autres se tuent pour remarquer toutes ces choses, non pas pour en devenir plus sages, mais seulement pour montrer qu'ils en connoissent la vanité : et ceux-là sont les plus sots de la bande, puisqu'ils le sont avec connoissance ; au lieu qu'on peut penser des autres qu'ils ne le seroient pas, s'ils avoient cette connoissance.

Tel homme passe sa vie sans ennui, en

jouant tous les jours peu de chose, qu'on rendroit malheureux en lui donnant tous les matins l'argent qu'il peut gagner chaque jour, à condition de ne point jouer. On dira peut-être, que c'est l'amusement du jeu qu'il cherche, et non pas le gain. Mais qu'on le fasse jouer pour rien, il ne s'y échauffera pas, et s'y ennuiera. Ce n'est donc pas l'amusement seul qu'il cherche: un amusement languissant et sans passion l'ennuiera. Il faut qu'il s'y échauffe, et qu'il se pique lui-même, en s'imaginant qu'il seroit heureux de gagner ce qu'il ne voudroit pas qu'on lui donnât à condition de ne point jouer, et qu'il se forme un objet de passion qui excite son désir, sa colère, sa crainte, son espérance.

Ainsi les divertissemens qui font le bonheur des hommes, ne sont pas seulement bas; ils sont encore faux et trompeurs; c'est-à-dire, qu'ils ont pour objet des fantômes et des illusions, qui seroient incapables d'occuper l'esprit de l'homme, s'il n'avoit perdu le sentiment et le goût du vrai bien, et s'il n'étoit rempli de bassesse, de vanité, de légèreté, d'orgueil et d'une infinité d'autres vices: et ils ne nous soulagent dans nos misères, qu'en nous causant une misère plus réelle et plus effective. Car c'est ce qui nous empêche principalement de songer à nous, et qui nous fait perdre insensiblement le temps. Sans cela nous serions dans l'ennui; et cet ennui nous porteroit à chercher quelque moyen plus solide d'en sortir. Mais le divertissement nous trompe, nous amuse, et nous fait arriver insensiblement à la mort.

Les hommes n'ayant pu guérir la mort, la misère, l'ignorance, se sont avisés, pour se rendre heureux, de n'y point penser: c'est tout ce qu'ils ont pu inventer pour se consoler de tant de maux. Mais c'est une consolation bien misérable, puisqu'elle va, non pas à guérir le mal, mais à le cacher simplement pour un peu de temps, et qu'en le cachant, elle fait qu'on ne pense pas à le guérir véritablement. Ainsi, par un étrange renversement de la nature de l'homme, il se trouve que l'ennui, qui est son mal le plus sensible, est en quelque sorte son plus grand bien, parce qu'il peut contribuer plus que toutes choses à lui faire chercher sa véritable guérison; et que le divertissement, qu'il regarde comme son plus grand bien, est en effet son plus grand mal, parce qu'il l'éloigne plus que toutes choses, de chercher le remède à ses maux; et l'un et l'autre sont une preuve admirable de la misère et de la corruption de l'homme, et en même-temps de sa grandeur; puisque l'homme ne s'ennuie de tout, et ne cherche cette multitude d'occupations, que parce qu'il a l'idée du bonheur qu'il a perdu, lequel ne trouvant point en soi, il le cherche inutilement dans les choses extérieures, sans pouvoir jamais se contenter, parce qu'il n'est, ni dans nous, ni dans les créatures, mais en Dieu seul.

Le même, ibid. Chap. 26.

§ 84. *Bornes de l'Esprit humain.*

Elles sont partout, pauvre docteur. Veux-tu savoir comment ton bras et ton pied obéissent à ta volonté, et comment ton foie n'y obéit pas? Cherches-tu comment la pensée se forme dans ton chétif entendement, et cet enfant dans *l'uterus* de cette femme? Je te donne du temps pour me répondre: qu'est-ce que la matière? Tes pareils ont écrit dix mille volumes sur cet article; ils ont trouvé quelques qualités de cette substance; qu'est-ce au fond? Apprends-moi comment la même terre produit une pomme au haut de cet arbre et une châtaigne à l'arbre voisin; je pourrois te faire un in-folio de questions auxquelles tu ne devrois répondre que par quatre mots; *je n'en sais rien,*

Et cependant tu a pris tes degrés, tu es fourré et ton bonnet l'est aussi, et on t'appelle maître. Et cet autre impertinent qui a acheté une charge, croit avoir acheté le droit de juger et de condamner ce qu'il n'entend pas!

La devise de Montagne étoit *que sais-je?* Et la tienne est *que ne sais-je pas?*

L'esprit humain n'acquiert aucune notion que par l'expérience; nulle expérience ne peut nous apprendre ni ce qui étoit avant notre existence, ni ce qui est après, ni ce qui anime notre existence présente. Comment avons-nous reçu la vie? Quel ressort la soutient? Comment notre cerveau a-t-il des idées et de la mémoire? Comment nos membres obéissent-ils incontinent à notre volonté? &c. Nous n'en savons rien. Ce globe est-il seul habité? A-t-il été fait après d'autres globes ou dans le même instant? Chaque genre de plantes vient-il ou non d'une première plante? Chaque genre d'animaux est-il produit ou non par deux

premiers animaux? Les plus grands philosophes n'en savent pas plus sur ces matières que les plus ignorans des hommes. Il en faut revenir à ce préverbe populaire: *la poule a-t-elle été avant l'œuf, ou l'œuf avant la poule?* Le proverbe est bas; mais il confond la plus haute sagesse, qui ne sait rien sur les premiers principes des choses sans un secours surnaturel.

Les philosophes qui font des systèmes sur la secrète construction de l'univers sont comme nos voyageurs qui vont à Constantinople, et qui parlent du serrail; ils n'en ont vu que les dehors; et ils prétendent savoir ce que fait le sultan avec ses favorites.

Hélas! de quoi servent toutes les subtilités de l'esprit depuis qu'on raisonne? La géométrie nous a appris bien des vérités, la métaphysique bien peu. Nous pesons la matière, nous la mesurons, nous la décomposons, et au-delà de ces opérations grossières, si nous voulons faire un pas, nous trouvons dans nous l'impuissance et devant nous un abîme.

Nous sommes obligés d'admettre des choses que nous ne concevons pas; *j'existe; donc quelque chose existe de toute éternité*, est une proposition évidente: cependant comprenons-nous l'éternité?

Que de choses incompréhensibles n'est-on pas obligé d'admettre même en géométrie? Conçoit-on deux lignes qui s'approcheront toujours, et qui ne se rencontreront jamais?

Il ne faudroit point détourner l'homme de chercher ce qui lui est utile par cette considération qu'il ne peut tout connoître.

Non possis oculis quantùm contendere lynceus,
Non tamen idcircò contemnas lippus inungi.

Nous connoissons beaucoup de vérités: nous avons trouvé beaucoup d'inventions utiles: consolons-nous de ne pas savoir les rapports qui peuvent être entre une araignée et l'anneau de *Saturne*, et continuons à examiner ce qui est à notre portée.

Voltaire.

§ 85. *Absurdité de nier qu'il n'y ait de principes de Loi naturelle communs à tous les Hommes.*

Parmi tant de nations si différentes de nous, et si différentes entre elles, on n'a jamais trouvé d'hommes isolés, solitaires, errans à l'avanture à la manière des animaux, s'accouplant comme eux au hasard, et quittant leurs femelles pour chercher seuls leur pâture. Il faut que la nature humaine ne comporte pas cet état, et que partout l'instinct de l'espèce l'entraîne à la société comme à la liberté; c'est ce qui fait que la prison sans aucun commerce avec les hommes, est un supplice inventé par les tyrans; supplice qu'un sauvage pourroit moins supporter encore que l'homme civilisé.

Dieu ayant donné les mêmes sens à tous les hommes, il en résulte chez eux les mêmes besoins, les mêmes sentimens, par conséquent les mêmes notions grossières, qui sont partout le fondement de la société. Il est constant, que Dieu a donné aux abeilles et aux fourmis quelque chose pour les faire vivre en commun, qu'il n'a donné ni aux loups, ni aux faucons; il est certain, puisque tous les hommes vivent en société, qu'il y a dans leur être un lien secret, par lequel Dieu a voulu les attacher les uns aux autres. Or si à un certain âge les idées venues par les mêmes sens à des hommes tous organisés de la même manière, ne leur donnoient pas peu à peu les mêmes principes nécessaires à toute société, il est encore très-sûr, que ces sociétés ne subsisteroient pas. Voilà pourquoi de Siam jusqu'au Mexique, la vérité, la reconnoissance, l'amitié, &c. sont en honneur.

J'ai toujours été étonné que le sage Locke, dans le commencement de son Traité de l'Entendement humain, en réfutant si bien les idées innées, ait prétendu qu'il n'y a aucune notion du bien et du mal, qui soit commune à tous les hommes. Je crois qu'il est tombé là dans une erreur. Il se fonde sur des relations de voyageurs, qui disent, que dans certains pays la coutume est de manger ses enfans, et de manger aussi les mères, quand elles ne peuvent plus enfanter; mais un homme comme le sage Locke, ne devoit-il pas tenir ces voyageurs pour suspects? Rien n'est si commun parmi eux que de mal voir, de mal rapporter ce qu'on a vu, de prendre surtout dans une nation dont on ignore la langue, l'abus d'une loi pour la loi même; et enfin de juger des mœurs de tout un peuple par un fait particulier, dont on ignore encore les circonstances.

Qu'un Persan lise les almanachs qu'on débite dans toute l'Europe au petit peu-

ple, il pensera que nous croyons tous aux effets de la lune, et cependant nous en rions loin d'y croire. Ainsi tout voyageur, qui me dira, par exemple, que des sauvages mangent leur père et leur mère par pitié, me permettra de lui répondre, qu'en premier lieu le fait est fort douteux ; secondement, si cela est vrai, loin de détruire l'idée du respect qu'on doit à ses parens, c'est probablement une façon barbare de marquer sa tendresse, un abus horrible de la loi naturelle ; car apparemment qu'on ne tue son père et sa mère par devoir, que pour les délivrer, ou des incommodités de la vieillesse, ou des fureurs de l'ennemi. La religion naturelle n'est autre chose que cette loi qu'on connoît dans tout l'univers : *fais ce que tu voudrois qu'on te fît :* or le barbare qui tue son père pour le sauver de son ennemi, souhaite que son fils le traite de même en pareil cas. Cette loi de traiter son prochain comme soi-même, découle naturellement des notions les plus grossières, et se fait entendre tôt ou tard au cœur de tous les hommes ; car ayant tous la même raison, il faut bien que tôt ou tard les fruits de cet arbre se ressemblent, et ils se ressemblent en effet, en ce que dans toute société on appelle du nom de vertu ce qu'on croit utile à la société.

Qu'on me trouve un pays, une compagnie de dix personnes sur la terre, où l'on n'estime pas ce qui sera utile au bien commun, et alors je conviendrai qu'il n'y a point de règle naturelle. Cette règle varie à l'infini sans doute ; mais qu'en conclure, sinon qu'elle existe ? La matière reçoit partout des formes différentes, mais elle retient partout sa nature. On a beau nous dire, par exemple, qu'à Lacédémone le larcin étoit ordonné ; ce n'est-là qu'un abus des mots. La même chose que nous appelons *larcin*, n'étoit point commandée à Lacédémone ; mais dans une ville où tout étoit en commun, la permission qu'on donnoit de prendre habilement ce que des particuliers s'approprioient contre la loi, étoit une manière de punir l'esprit de propriété défendu chez ces peuples. *Le tien* et *le mien* étoit un crime, dont ce que nous appelons *larcin* étoit la punition ; et chez eux, et chez nous il y avoit de la règle, pour laquelle Dieu nous a faits, comme il a fait les fourmis pour vivre ensemble.

Le même.

§ 86. *Qu'il est au fond des âmes un principe de justice et de vertu sur lequel on juge ses propres actions.*

Rentrons en nous-mêmes, et examinons, tout intérêt personnel à part, à quoi nos penchans nous portent. Quel spectacle nous flatte le plus, celui des tourmens ou du bonheur d'autrui ? Qu'est-ce qui nous est le plus doux à faire, et nous laisse une impression plus agréable après l'avoir fait, d'un acte de bienfaisance ou d'un acte de méchanceté ? pour quoi vous intéressez-vous sur nos théâtres ? est-ce aux forfaits que vous prenez plaisir ; est-ce à leurs auteurs punis que vous donnez des larmes ? tout nous est indifférent, disent-ils, hors notre intérêt ; et tout au contraire, les douceurs de l'amitié, de l'humanité, nous consolent dans nos peines ; et, même, dans nos plaisirs, nous serions trop seuls, trop misérables, si nous n'avions avec qui les partager. S'il n'y a rien de moral dans le cœur de l'homme, d'où lui viennent donc ces transports d'admiration pour les actions héroïques, ces ravissemens d'amour pour les grandes âmes ? Cet enthousiasme de la vertu, quel rapport a-t-il avec notre intérêt privé ? Pourquoi voudrois-je être Caton qui déchire ses entrailles, plutôt que César triomphant ? Otez de nos cœurs cet amour du beau, vous ôtez tout le charme de la vie. Celui dont les viles passions ont étouffé dans son âme étroite ces sentimens délicieux ; celui qui, à force de se concentrer au-dedans de lui, vient à bout de n'aimer que lui-même, n'a plus de transports, son cœur glacé ne palpite plus de joie, un doux attendrissement n'humecte jamais ses yeux, il ne jouit plus de rien ; le malheureux ne sent plus, ne vit plus ; il est déjà mort.

Mais quel que soit le nombre des méchans sur la terre, il est peu de ces âmes cadavéreuses, devenues insensibles, hors leur intérêt, à tout ce qui est juste et bon. L'iniquité ne plaît qu'autant qu'on en profite ; dans tout le reste on veut que l'innocent soit protégé. Voit-on dans une rue ou sur un chemin quelque acte de violence et d'injustice : à l'instant un mouvement de colère et d'indignation s'élève au fond du cœur, et nous force à prendre la défense de l'opprimé ; mais un devoir plus puissant nous retient, et les lois nous ôtent le droit de protéger l'innocence. Au contraire, si quelque acte de clémence ou de générosité frappe

nos yeux, quelle admiration, quel amour il nous inspire! qui est-ce qui ne se dit pas; j'en voudrois avoir fait autant? il nous importe sûrement fort peu qu'un homme ait été méchant ou juste il y a deux mille ans; et cependant le même intérêt nous affecte dans l'histoire ancienne, que si tout cela s'étoit passé de nos jours. Que me font à moi les crimes de Catilina? ai-je peur d'être sa victime? Pourquoi donc ai-je de lui la même horreur que s'il étoit mon contemporain? Nous ne haïssons pas seulement les méchans parce qu'ils nous nuisent; mais parce qu'ils sont méchans. Non-seulement nous voulons être heureux, nous voulons aussi le bonheur d'autrui; et quand ce bonheur ne coûte rien au nôtre, il l'augmente. Enfin l'on a, malgré soi, pitié des infortunés; quand on est témoin de leur mal, on en souffre. Les plus pervers ne sauroient perdre tout-à-fait ce penchant: souvent il les met en contradiction avec eux-mêmes. Le voleur qui dépouille les passans, couvre encore la nudité du pauvre; et le plus féroce assassin soutient un homme tombant en défaillance.

On parle du cri des remords, qui punit en secret les crimes cachés et les met souvent en évidence. Hélas! qui de nous n'entend jamais cette importune voix? On parle par expérience, et l'on voudroit étouffer ce sentiment tyrannique qui nous donne tant de tourment. Obéissons à la nature, nous connoîtrons avec quelle douceur elle règne, et quel charme on trouve après l'avoir écoutée, à se rendre un bon témoignage de soi. Le méchant se craint et se fuit; il s'égaie en se jetant hors de lui-même; il tourne autour de lui des yeux inquiets, et cherche un objet qui l'amuse; sans la satire amère, sans la raillerie piquante, il seroit toujours triste; le ris moqueur est son seul plaisir. Au contraire, la sérénité du juste est intérieure; son ris n'est point de malignité, mais de joie: il en porte la source en lui-même; il est aussi gai seul qu'au milieu d'un cercle; il ne tire pas son contentement de ceux qui l'approchent, il le leur communique.

Jetez les yeux sur toutes les nations du monde, parcourez toutes les histoires. Parmi tant de cultes inhumains et bizarres, parmi cette prodigieuse diversité de mœurs et de caractères, vous trouverez partout les mêmes idées de justice et d'honnêteté, partout les mêmes principes de morale, partout les mêmes notions du bien et du mal. L'ancien paganisme enfante des dieux abominables, qu'on eût punis ici-bas comme des scélérats, et qui n'offroient pour tableau du bonheur suprême, que des forfaits à commettre et des passions à contenter. Mais le vice, armé d'une autorité sacrée, descendoit en vain du séjour éternel, l'instinct moral le repoussoit du cœur des humains. En célébrant les débauches de Jupiter, on admiroit la continence de Xénocrate; la chaste Lucrèce adoroit l'impudique Vénus; l'intrépide Romain sacrifioit à la peur; il invoquoit le Dieu qui mutila son père, et mouroit sans murmure de la main du sien: les plus méprisables divinités furent servies par les plus grands hommes. La sainte voix de la nature, plus forte que celle des dieux, se faisoit respecter sur la terre, et sembloit reléguer dans le ciel le crime avec les coupables.

Il est donc au fond des âmes un principe inné de justice et de vertu, sur lequel, malgré nos propres maximes, nous jugeons nos actions et celles d'autrui comme bonnes ou mauvaises, et c'est ce principe qu'on nomme conscience.

J. J. Rousseau. Emile.

§ 87. *Qu'il y a au fond de notre âme un pressentiment secret de son immortalité, et l'attente d'une vie future qui n'aura jamais de fin.*

Si je rentre en moi-même, et que j'examine avec soin ce qui s'y passe, je ne puis m'empêcher de reconnoître que je porte dans moi-même un pressentiment secret de l'immortalité de mon âme, et l'attente d'une vie future qui n'aura jamais de fin. En vain voudrois-je étouffer cette opinion dans mon cœur, et écouter ceux qui cherchent à l'obscurcir. Je sens en moi un principe, et comme un germe d'immortalité qui ne me permet pas d'en douter. La dissolution des organes de mon corps ne me paroît point entraîner avec elle la destruction de cet être spirituel qui lui est uni. Je ne vois dans un être indivisible et essentiellement un, aucune cause de séparation ou de corruption; et je ne conçois pas pourquoi un Dieu aussi sage que puissant, n'auroit tiré cet être du néant que pour l'y faire rentrer après ce court intervalle qui est entre la naissance de l'homme et sa mort; intervalle qui n'est qu'un instant, et

encore moins aux yeux de l'être éternel.

Je me dis donc à moi-même, comme Horace, et dans un meilleur sens que lui :

Non omnis moriar ; multaque pars mei, Vitabit Libitinam.

Horat. lib. III. Od XXIV.

Je trouve en moi une autre idée qui achève de me confirmer dans ce sentiment.

En effet, si je ne saurois concilier la supposition de la mortalité de mon âme, avec l'idée que j'ai de la sagesse de Dieu, je peux encore moins l'accorder avec celle que j'ai de sa justice.

Le partage très-inégal des biens et des maux du monde présent, la prospérité dans laquelle je vois souvent couler les jours de l'homme injuste, l'adversité qui n'accompagne pas moins souvent ceux du juste ou de l'homme de bien, m'annoncent également qu'un Dieu, qui est la justice même, ne sauroit permettre qu'un si grand désordre dure toujours, en laissant le vice éternellement sans punition, et la vertu éternellement sans récompense.

J'en conclus donc qu'il viendra un temps, et qu'il y aura après cette vie destinée à l'épreuve des bons et des méchans, un état, où une inégalité si surprenante sera avantageusement réparée, et où le juste souverainement heureux, l'injuste souverainement malheureux, feront également, s'il est permis de parler ainsi, l'apologie de la providence.

En vain quelques-uns de mes semblables, à qui leur âme prophétise, comme à moi, un avenir favorable aux observateurs de la loi naturelle, et redoutable à ses violateurs, voudroient pouvoir écarter cette pensée importune qui trouble et qui empoisonne leurs plaisirs. Elle les suit partout malgré eux ; elle redouble leurs frayeurs à mesure qu'ils approchent du terme fatal de leur course ; et tôt ou tard ils sont forcés de reconnoître que l'homme trouve également dans lui-même, et une réponse de mort par rapport à son être corporel, et une réponse de vie ou d'immortalité par rapport à son être spirituel.

Non-seulement le plus grand nombre des philosophes, mais presque tous les poëtes, sans en excepter les plus profanes, me font voir que cette opinion ne m'est pas propre, et que tel est le sentiment perpétuel et universel du genre humain.

La fable même a rendu témoignage sur ce point à la vérité ; et il ne seroit pas possible que toutes ses fictions sur l'état des âmes séparées de leur corps, sur les supplices des méchans, sur les récompenses des bons, eussent acquis une si grande autorité dans l'esprit des peuples, si elles n'eussent été fondées sur une très-ancienne tradition qui remontoit jusqu'à l'origine de l'humanité, et qui, quoiqu'obscurcie par un mélange fabuleux d'images grossières, s'étoit conservée et transmise d'âge en âge dans toutes les nations ; en sorte que c'est ici une de ces matières où l'on peut dire que le faux même est une preuve du vrai.

D'Aguesseau, institution au droit naturel.

§ 88. *Que celui qui viole les préceptes de la loi naturelle trouve en lui-même un censeur rigoureux qui le punit de ses infractions.*

L'ancienne philosophie a donné deux âmes à l'homme. L'une, raisonnable ; l'autre, qu'elle appeloit sensitive : la dernière faite pour obéir à la première ; mais cherchant toujours à en secouer le joug, et n'y réussissant que trop souvent.

S'il a paru absurde de vouloir faire deux âmes d'une seule, et de partager un être indivisible ; une meilleure philosophie, et même la théologie la plus sublime, en nous apprenant le changement arrivé dans l'état de l'homme, a substitué aux anciennes chimères la célèbre distinction de la nature primitive de l'homme où tout étoit sain et dans l'ordre, et de la nature altérée et corrompue ; de l'homme spirituel, qui fait soumettre le sentiment à la raison, et de l'homme terrestre et animal, en qui le sentiment ou la passion usurpe souvent l'empire de la raison.

Une conscience intime et une expérience continuelle m'apprennent, comme à tous mes semblables, la réalité de cette distinction. Je sens tous les jours mon cœur partagé et comme déchiré par deux mouvemens contraires ; l'un, qui le porte vers le bien que ma raison lui montre intérieurement ; l'autre, qui l'entraîne vers le mal, revêtue d'une apparence de bien que les sens ou son imagi-

nation lui présente. Mais dans le temps même de cette espèce de sédition domestique, ou plutôt intestine, qui s'élève entre moi et moi-même (état violent où il m'arrive souvent de ne pas faire le bien que je veux, et de faire le mal que je ne veux pas,) je ne cesse point d'apercevoir et de craindre le jugement de ce censeur rigoureux que je porte dans mon sein. Je ne saurois m'empêcher de prévoir ce triste retour que mon âme fera tôt ou tard sur elle-même, ou ce reproche inévitable qu'elle se fera un jour, d'avoir sacrifié sa perfection, et par conséquent son véritable bonheur, à la douceur passagère et rapide d'un plaisir criminel, dont il ne lui reste qu'un souvenir amer et un repentir cruel, en sorte que par la crainte même de cette espèce de tourment, je rends malgré moi un témoignage certain à la justice et à la force de la loi naturelle, dans le temps même que je m'en écarte le plus.

Veux-je me convaincre de la réalité, et pour ainsi dire, de l'universalité de ce sentiment que la nature, ou plutôt son auteur, a gravé dans le cœur humain? je reconnois d'abord que mes semblables regardent tous comme un véritable supplice pour l'homme, d'être mal avec lui-même. En vain cherchent-ils à l'éviter, en détournant leurs yeux d'un objet qu'ils ne peuvent voir sans douleur, et en se fuyant eux-mêmes. C'est ce qui a fait dire à un ancien poëte :

Hoc se quisque modo semper fugit.

Mais Séneque répond fort bien : *Quid prodest, si non effugit?* Que sert à l'homme de se fuir, s'il ne peut échapper et se dérober à lui-même; si l'idée de son crime le poursuit en tous lieux, et pour me servir d'une expression de l'écriture sainte, si *son péché couche toujours à sa porte*, sans lui permettre jamais de dormir en repos? C'étoit la crainte de cet état qui dictoit à Horace le conseil qu'il donnoit à son ami, de consulter les sages pour apprendre d'eux à diminuer ses inquiétudes; se rendre ami de lui-même, et s'affermir dans une parfaite tranquillité :

Quid minuat curas, quid te tibi reddat amicum;
Quid purè tranquillet, &c.
Horat. lib. 1. Ep. XVIII, ad Lollium.

La fable même, qui dans son origine n'a souvent été qu'une espèce de morale présentée aux yeux du peuple sous des images sensibles, devient pour moi une nouvelle preuve de cette vérité.

Personne n'ignore la fiction célèbre dans l'antiquité profane, de cet anneau trouvé par le pasteur Gygès, qui le rendoit invisible quand il tournoit la pierre de son côté, et qui le mettoit par-là en état de commettre impunément les plus grands crimes, parce qu'il ne craignoit pas d'en avoir des témoins.

Mais cet anneau, qui le cachoit à la vue des autres hommes, ne le déroboit point à la sienne; et c'est ce qui a donné lieu à Platon de traiter ce fameux problême de morale, où il examine si, supposé qu'un pareil anneau tombât entre les mains de l'homme de bien, il demeureroit fidèle à la justice, ou si l'assurance de l'impunité le rendroit injuste et coupable. Mais ce problême ne mérite pas même ce nom, si l'on en croit ce grand philosophe et ceux qui ont marché sur ses traces. Que serviroit, selon eux, à l'homme de bien, cet anneau de Gigès? Il veut être juste pour lui-même, et non pour en avoir la réputation dans l'esprit des autres hommes. S'il craint la censure, il redoute encore plus celle de sa conscience; et il ne veut point se mettre dans un état, où, pour parler comme un de nos plus grand Poëtes, il ne pourroit, *sans horreur se regarder lui-même.*

Cicéron, voulant enchérir sur Platon, même à cet égard, semble avoir imaginé la méthode la plus ingénieuse pour arracher cet aveu à ceux qui dans le fond de leur âme voudroient que la justice ne fût qu'une chimère.

Je leur demande, dit cet orateur philosophe, ce qu'ils feroient de l'anneau de Gigès s'il tomboit entre leurs mains? Ils me répondent que l'histoire de ce berger n'est qu'une fable imaginée par Platon, qui suppose une chose impossible. Mais, leur dis-je, elle ne l'est point absolument, elle peut même se réaliser dans plusieurs occasions où l'homme se trouve en état de pécher contre la loi naturelle, avec aussi peu de crainte d'être découvert que s'il avoit à son doigt ce fameux anneau. Je les presse donc de me dire ce qu'ils feroient dans cette supposition; et s'ils se contentent toujours de nier la possibilité du fait, je leur réponds que ce n'est point de la possibilité qu'il s'agit entre nous, et que toute la question est de savoir ce qu'ils feroient,

si ce qu'ils regardent comme impossible devenoit en effet possible. Enfin, s'ils refusent encore de s'expliquer clairement, j'argumente contre eux de leur refus même. Il ne peut être fondé que sur ce qu'ils sentent bien que s'ils me faisoient une réponse précise, il arriveroit de deux choses l'une ; ou qu'en avouant que s'ils pouvoient se rendre invisibles, ils se livreroient sans mesure aux passions les plus injustes, ils seroient forcés d'avouer en même temps qu'ils sont des scélérats ; ou que s'ils faisoient une meilleure réponse, ils ne pourroient s'empêcher de reconnoître la vérité de ce respect que l'homme a naturellement pour lui-même, et de sentir que la crainte de devenir un spectacle insupportable à ses propres yeux, suffit pour lui faire observer la loi naturelle, quand même il seroit sûr de pouvoir la violer impunément.

Je conclus donc avec Cicéron, que puisque nul homme ne veut avouer qu'il abuseroit de l'anneau de Gigès, s'il en étoit le possesseur, il est donc vrai que tout homme regarde cette disposition comme contraire à la perfection de son être, instruit par la nature même à craindre ce juge intérieur, dont elle a placé le siége dans le cœur de toute créature intelligente.

Le même, ibid.

§ 89. *Combien la crainte des jugemens des hommes est puissante pour empêcher qu'on ne viole à leur égard les règles de l'équité naturelle.*

Si l'homme pouvoit se suffire pleinement à lui-même, s'il se trouvoit plus heureux dans l'état d'une parfaite solitude, que dans celui de la société, une grande partie des règles de la loi naturelle sur ses devoirs à l'égard de ses semblables, deviendroit inutile par rapport à lui ; ou du moins il n'auroit presque aucune occasion de les mettre en pratique, et par conséquent la crainte de ses semblables ne pourroit faire qu'une impression légère sur son esprit.

Mais une telle supposition est presque un cas métaphysique dans l'ordre naturel. Les besoins de l'homme, le soin de sa sûreté, le désir des commodités de la vie, l'amour du plaisir, le goût même et l'inclination naturelle qui lui fait aimer la compagnie de ses semblables, tout concourt également à l'engager à vivre avec les autres hommes. Ainsi la crainte des maux dont il est menacé de leur part, lorsqu'il viole à leur égard les règles de l'équité naturelle, est un des plus puissans motifs qui le contraignent à les observer ; et peut-être même le plus puissant de tous, si l'on consulte la disposition commune de la plus grande partie du genre humain.

Mais dans la crainte que les hommes ont les uns des autres, je crois pouvoir en distinguer deux espèces différentes.

L'une, qui affecte plus mon esprit que mes sens, parce qu'elle ne me présente que des maux qui dépendent en quelque manière de l'opinion que j'en ai.

L'autre, qui affecte l'homme entier c'est-à dire, en tant qu'il est corps et esprit ; maux indépendans de son opinion, parce que le dérangement qu'ils causent dans son corps, et l'impression qu'ils produisent dans son esprit, n'ont rien de volontaire de sa part, ou plutôt sont toujours réellement contraires à sa volonté.

A l'égard de la première espèce de crainte, l'homme considéré dans l'état de la société, est environné d'autant de juges et de censeurs, qu'il a de spectateurs de ses actions. Il sait que les règles du droit naturel leur sont connues comme à lui ; que tous les hommes en jugent sainement, lorsque l'intérêt ou les passions n'obscurcissent point la lumière de leur raison. Leur jugement est donc d'autant plus à redouter pour lui, qu'il est plus juste ordinairement.

Un sentiment intérieur nous apprend que tout être raisonnable désire toujours d'être parfait ; qu'il s'afflige lorsqu'il est obligé de sentir qu'il ne l'est pas ; qu'il ne peut s'empêcher de se reprocher ses imperfections, ses foiblesses, ses égaremens ; que s'il ne peut les cacher, ou aux autres, ou à lui-même, son amour-propre cherche au moins à les pallier, à les déguiser, ou à les diminuer, et à les excuser, pour adoucir l'amertume d'un sentiment aussi douloureux pour lui que le sentiment de son imperfection.

Mais d'un autre côté, les témoignages de son amour-propre, lors même qu'ils lui sont le plus favorables, ne lui suffisent pas. Comme il ne peut s'empêcher de s'en défier jusqu'à un certain point, il cherche toujours à s'en assurer encore plus par le jugement de ses semblables ; et lorsqu'il croit pouvoir compter sur leur estime et sur leurs louanges, c'est alors qu'il commence à jouir en paix

du spectacle flatteur de sa perfection.

Ainsi autant que l'approbation de ceux qui l'environnent augmente sa satisfaction lorsqu'il a fait une bonne action, autant le déplaisir qu'il trouve lorsqu'il est obligé de se condamner lui-même dans le mal qu'il fait, reçoit un accroissement sensible par l'improbation et par le blâme des témoins de sa conduite.

Il semble que leur jugement soit pour son amour-propre une espèce de portrait où il se contemple avec encore plus de complaisance que dans l'original, c'est-à-dire, dans lui-même ; et l'on diroit que tous les hommes ressemblent sur ce point, à ces femmes jalouses de leur beauté, qui n'en sont jamais plus contentes que lorsqu'elles croient en reconnoître tous les traits dans l'image qu'un pinceau flatteur leur présente, pendant que celles dont la laideur ne peut être déguisée par tout l'art du peintre, évitent de se regarder dans un portrait qui semble leur reprocher la difformité de leur figure.

Le désir de la gloire et la crainte de la honte, peuvent donc être considérés comme deux grands mobiles du cœur humain.

L'illusion même de ces sentimens est souvent portée si loin, que mettant l'opinion à la place de la vérité, et plus touchés du désir de la réputation que du soin de la mériter, nous nous laissons éblouir par le désir d'un faux honneur, ou effrayer encore plus par la crainte d'une fausse infamie :

Falsus honor juvat, et mendax infamia terret.

Horat. lib. I, Ep. XVI, v. 39.

S'il me restoit même encore quelque doute sur ce sujet, je n'aurois qu'à considérer qu'il n'est point d'homme sur la terre, quelque dépravé qu'il soit au-dedans, qui veuille paroître tel au-dehors, et se livrer effrontément au mépris, à l'indignation des autres hommes. Les cœurs les plus endurcis dans le mal, ne commettent aucune faute sur laquelle ils ne cherchent à répandre de fausses couleurs pour se justifier. Ils affectent de paroître justes, lors même qu'ils agissent le plus contre la justice ; et ils confirment par leur conduite la vérité de ce que Cicéron a dit après Platon, que de toutes les fraudes, la plus criminelle, *la plus capitale*, (pour suivre à la lettre ses expressions) *est celle des hommes, qui dans le temps qu'ils trompent les autres par leurs artifices, ne sont occupés que du désir de paroître gens de bien.* C'est aussi ce qui a donné lieu de dire il y a long-temps, que le mensonge est obligé de prendre les apparences, ou, pour parler ainsi, le masque de la vérité, et que l'hypocrisie est un hommage forcé que le vice rend à la vertu.

Si telle est l'impression de cette première espèce de frayeur qui dépend de l'opinion, que sera-ce de celle que des maux réels et indépendans de notre manière de penser font sur notre esprit, par la crainte du tort effectif que les autres hommes peuvent nous faire dans notre corps, ou dans nos biens, et des sensations douloureuses qui en résultent dans notre âme ? et je ne puis éviter tous ces maux de la part de mes semblables, si je viole à leur égard les règles de la loi naturelle qui nous est commune, et que nous sommes obligés réciproquement d'observer.

Le même, ibid.

§ 90. *Qu'on ne peut violer les préceptes de la loi naturelle, sans devenir l'ennemi de Dieu, de soi-même et du genre humain. Vrai caractère de cette loi.*

Trois sortes de craintes forment la disposition pénale, ou ce qu'on appelle la *sanction* de la loi : crainte de Dieu, crainte de soi-même, crainte des autres hommes. Et quelle loi peut être non-seulement plus respectable, mais plus redoutable, que celle qui est affermie par de si grandes et de si justes terreurs ? En sorte que si je la viole, je deviens l'ennemi de Dieu, de moi-même, du genre humain, et je m'expose par conséquent, ou plutôt je me livre à toutes les peines que je dois attendre des trois vengeurs inexorables de cette loi.

Il n'est pas même inutile d'observer ici que ces trois espèces de terreurs ne se trouvent pas toujours réunies en faveur des lois positives, qui ne sont faites que sur des matières purement arbitraires. Il y en a plusieurs dont la transgression n'attaque pas en même temps mes trois grands devoirs, je veux dire, ce que je dois à Dieu, à moi-même, à mes semblables. Je peux pécher contre une loi humaine, sans manquer directement à ce qui est de droit divin : je peux me faire tort à moi-même, en violant une loi positive, sans nuire en aucune manière à

mes semblables: je peux manquer à ce qu'une pareille loi me prescrit à leur égard, sans me faire un tort réel à moi-même; et il seroit aisé de trouver des exemples de tous ces cas. Mais il n'en est jamais ainsi de la transgression des lois naturelles. Il y a une liaison si étroite, si intime entre les trois devoirs qui en sont le fondement, que je ne peux contrevenir à ces lois, sans pécher en même temps contre Dieu, contre moi, contre les autres hommes, et sans m'exposer à être condamné par trois juges également rigoureux et inflexibles, c'est-à-dire, l'être suprême, ma propre conscience et le genre humain.

Serai-je donc surpris après tout ce que j'ai remarqué jusqu'ici sur les fondemens, sur l'étendue, sur l'autorité des lois naturelles, d'entendre le même orateur philosophe que j'ai déjà cité, c'est-à-dire, Cicéron, faire une peinture qui exprime avec tant d'éloquence, et avec encore plus de justesse, le véritable caractère de ces lois?

"Il est, dit-il, il est une loi animée, "une raison droite, convenable à notre "nature, répandue dans tous les esprits; "loi constante, éternelle, qui par ses "préceptes nous dicte nos devoirs; qui "par ses défenses nous détourne de "toute transgression; qui d'un autre côté "ne commande ou ne défend pas en "vain, soit qu'elle parle aux gens de "bien, ou qu'elle agisse sur l'âme des "méchans: loi à laquelle on ne peut "en opposer aucune autre, ou y déro-"ger, et qui ne sauroit être abrogée. "Ni le sénat, ni le peuple, n'ont le pou-"voir de nous affranchir de ses liens; "elle n'a besoin ni d'explication, ni "d'interprète autre qu'elle même: loi "qui ne sera jamais différente à Rome, "différente à Athènes, autre dans le "temps présent, autre dans un temps "postérieur: loi unique, toujours dura-"ble et immortelle, qui contiendra toutes "les nations, et dans tous les temps. "Par elle il n'y aura jamais qu'un maître, "ou un docteur commun, un roi, ou un "empereur universel, c'est-à-dire, Dieu "seul. C'est lui qui est l'inventeur de "cette loi, l'arbitre, le véritable législa-"teur. Quiconque n'y obéit pas, se "fuira lui-même, méprisant la nature "de l'homme; et par cela seul, il sera "livré aux plus grands tourmens, quand "même il pourroit éviter ceux qu'on ap-"pelle des supplices."

T. I. p. 1.

Ainsi a parlé Cicéron: ainsi ont pensé avant lui les plus fortes têtes, les plus grands philosophes, les vrais sages de l'antiquité; et ceux qui les ont suivis, n'ont pu y rien ajouter. L'esprit humain a fait de grands progrès dans les autres sciences, il a su s'y frayer des routes inconnues aux anciens, et y découvrir, pour ainsi dire, de nouvelles terres. Mais la connoissance du *droit naturel* a eu d'abord toute sa perfection. Elle est aujourd'hui telle qu'elle étoit dès le temps que les hommes ont commencé à faire usage de leur raison. Ni les réflexions ni l'expérience n'ont pu y faire aucun changement. La conduite de ceux qui ont suivi la loi naturelle, a été dans tous les temps et dans tous les lieux, approuvée, honorée, respectée: la transgression de cette loi a été au contraire dans tous les temps et dans tous les lieux, réprouvée, condamnée, détestée. Non-seulement, comme on l'a déjà dit, les particuliers ont toujours été dans l'usage de se l'opposer réciproquement, les méchans comme les bons; mais les nations mêmes les plus puissantes, et qui étoient le plus en état de vaincre et de régner sur leurs voisins par la force des armes, se sont crues toujours obligées de rendre hommage à l'empire universel de cette loi suprême. Il est aisé de s'en convaincre en lisant toutes les déclarations de guerre et les manifestes qui les accompagnent. Il n'y en a aucun où l'on ne puisse remarquer avec combien de soins les souverains les plus redoutables s'efforcent de montrer la justice des causes qui les obligent à rompre, par les armes, les liens de cette société naturelle qui unit tous les membres du genre humain: comme si toutes les puissances de la terre se faisoient honneur de reconnoître qu'elles ont dans le droit naturel, un juge, et, pour ainsi dire, un maître élevé au-dessus d'elles, à qui elles doivent rendre compte de leurs actions, et, comme l'a dit un de nos poëtes, *qui du haut de son trône interroge les rois.*

Qu'il me soit donc permis de demander ici d'où a pu venir ce respect commun, cette crainte universellement répandue dans tous les pays et dans tous les siècles; si ce n'est de ce que la loi naturelle est fondée, pour ainsi dire, sur la conscience du genre humain. Dieu, qui en est l'auteur, semble avoir établi cette conscience en sa place, pour être comme la lumière ou le flambeau qui éclaire les

ténèbres de notre ame, et comme une voix qui parle de la même manière à tous les cœurs. On peut dire que le *droit naturel* s'est formé par le concours et la réunion des suffrages de tous les hommes, à qui leur conscience la plus intime tient toujours le même langage.

Mais si cela est, pourquoi donc une loi qui imprime une vénération si générale, une frayeur si profonde, est-elle si mal observée? Pourquoi cet âge d'or, où les poëtes nous disent qu'elle suffisoit seule au genre humain, a-t-il si peu duré? Pourquoi a-t-il fallu que pour leur sûreté commune, les hommes se soient réunis en différens corps, ou en différentes sociétés, qui ont formé ce qu'on appelle les *nations?* Pourquoi a-t-il été nécessaire que dans chaque nation il y eût un gouvernement, une puissance suprême, qui dictât de nouvelles lois, pour expliquer ou pour affermir les règles du droit naturel, soit pour y ajouter une multitude de lois arbitraires et positives, soit pour contenir les hommes dans leur devoir par la terreur des supplices qu'une justice toujours armée contre eux, et à laquelle ils ne peuvent résister, présente continuellement à leur esprit? C'est ainsi que l'on voudroit tirer des conséquences des lois mêmes dont le droit naturel est la première source, pour lui contester le caractère de loi.

Le même, ibid.

§ 91. *Que le précepte de travailler sans cesse à perfectionner en soi l'idée de Dieu, de l'aimer au-dessus de tout, et de le prier, est fondé sur la loi naturelle.*

Au premier coup d'œil que je jette sur moi-même, je vois qu'il a donné à l'homme deux facultés différentes, par lesquelles il a bien voulu imprimer sur lui quelques traits de ressemblance avec son auteur.

La première est une intelligence ou un entendement capable de connoître.

La seconde est une volonté faite pour aimer.

L'objet de l'une et de l'autre est infini.

L'œil ne se rassasie point de voir: l'esprit a un désir du connoître, qui n'a point de bornes, qui croît, qui se multiplie avec ses connoissances mêmes, parce que tout ce qu'il découvre étant borné, il veut toujours voir au-delà de ce qu'il a vu.

La volonté de l'homme aussi insatiable que son intelligence, et peut-être encore plus, éprouve également que tout ce qui est fini ne fait qu'irriter sa faim, bien loin de l'apaiser. Dégoûté bientôt des objets qu'elle possède, elle en cherche toujours de nouveaux, sans en trouver jamais aucun qui remplisse ce vide immense qu'elle sent au fond de son être.

Si j'ose élever ensuite mes foibles yeux vers l'être suprême qui a allumé en moi cette soif ardente et continuelle du vrai et du bien, je sens d'un côté qu'un Dieu souverainement juste ne sauroit avoir formé en moi ce désir éternel et inépuisable, qui est comme le fond de mon être imparfait, pour ne le contenter jamais; et je ne sens pas moins de l'autre, que lui seul peut satisfaire pleinement ce désir, parce qu'il n'y a qu'un objet infini dont la possession puisse remplir la capacité d'une intelligence et d'une volonté, qui, quoique finies dans leur nature, sont cependant infinies dans leurs désirs.

De cette espèce de comparaison de l'homme avec Dieu, je conclus naturellement, que si la possession de l'être infini peut seule me rendre heureux, c'est parce qu'elle me fait participer au bonheur de Dieu même.

Me sera-t-il permis de remonter encore plus haut, et de rechercher à me former au moins une idée imparfaite de ce bonheur que nous pouvons à peine entrevoir au travers des ombres de la vie présente? Il me semble cependant que je peux supposer sans témérité, que la félicité de l'être divin consiste dans la vue, et, pour ainsi dire, dans la jouissance de lui-même, ou, si l'on aime mieux cette autre expression, dans la satisfaction infinie que lui donne le spectacle éternel de sa perfection infinie.

Mais comment l'être imparfait pourroit-il acquérir la perfection qui lui manque, si ce n'est par sa ressemblance et par son union avec l'être souverainement parfait? union par laquelle la perfection du Créateur devient en quelque sorte la perfection de la créature, qui entre par là en partage du même bonheur.

De toutes ces notions générales, qui sont comme la métaphysique du droit naturel entre Dieu et l'homme, il me semble que je peux tirer aisément, et par des conséquences immédiates, toutes les

règles essentielles de cette espèce de droit; et je les appelle essentielles, parce qu'elles renferment éminemment toutes celles qui en résultent par des conséquences plus éloignées, et dont le détail seroit infini. Je réduis donc ces règles à sept principales, et je commence par celles qui regardent mon intelligence.

Comme elle ne peut être satisfaite que par la connoissance de l'être infini, ma première règle ou mon premier devoir à l'égard de Dieu, sera de travailler à développer toujours en moi cette première idée qu'il lui a plu de me donner de lui-même, et que le spectacle admirable de l'univers qui publie si hautement la gloire de son auteur, retrace continuellement dans mon esprit.

Je sais en général que c'est un être souverainement parfait; mais ma foiblesse m'obligeant à séparer dans mon esprit ce qui est essentiellement un, pour l'envisager plus facilement, en distinguant ce que l'on appelle les propriétés ou les attributs de l'être divin, qui portent tous également le caractère de sa perfection infinie, je tâcherai de me former l'idée la plus étendue qu'il me sera possible de sa science, de sa sagesse, de sa puissance, de sa justice, de sa bonté infinie, et les réunissant ensuite, comme elles le sont en effet dans l'être suprême, je parviendrai par là, autant que la mesure bornée de mon intelligence me le permet, à remplir mon premier devoir, qui est de faire tous mes efforts pour connoître celui qui m'a fait ce que je suis.

Mais ma volonté n'a pas moins besoin de règles que mon intelligence, et j'ai remarqué qu'elle ne peut être rassasiée que par la possession d'un bien infini: ainsi ma seconde règle sera de tendre constamment par tous les désirs, par toutes les affections, par tous les mouvemens de mon âme, à m'unir autant qu'il m'est possible, à l'être suprême, qui est l'unique et l'inépuisable source de ma félicité.

Je conclurai de là, et ce sera ma troisième règle, que si je m'aime moi-même, comme je ne saurois m'empêcher, si je ne m'aime véritablement qu'autant que je crois approcher de la perfection de mon être; enfin si je ne peux la trouver que dans Dieu, je suis obligé de l'aimer, je ne dis pas autant, mais plus que moi-même, ou, pour parler plus correctement, je sentirai que je ne peux m'aimer raisonnablement qu'en lui, ou pour exprimer encore mieux ma pensée, je dirai que c'est Dieu que j'aime véritablement, en m'aimant moi-même comme je le dois; puisque ce *moi* n'est aimable qu'autant qu'il est uni à l'être souverainement parfait dans lequel il se confond, pour parler ainsi, et en devenant un avec lui, comme les sages mêmes du paganisme l'ont senti par les seules lumières de la raison naturelle.

Par conséquent ma quatrième règle sera de me représenter toujours Dieu comme le seul être qui soit véritablement aimable, le seul qui puisse soutenir ma foiblesse, suppléer à mon indigence, et donner à mon âme toute espèce de satisfaction; et il est non-seulement mon bien, mais mon unique bien, ou plutôt il est tout bien pour moi. Ce qui me flatte même dans les autres êtres à qui je prodigue ce nom, ne consiste que dans ce sentiment agréable qu'il plaît à Dieu de me donner à leur occasion. Malheur à moi si j'en abuse pour m'attacher à des biens indignes de mon amour, et incapables de le satisfaire! Mais si je le fais, c'est moi seul qui deviens mauvais, et Dieu demeure toujours souverainement bon, parce qu'il ne me donne un pareil sentiment que pour me faire tendre à celui qui en est l'auteur.

Il est le maître de m'affliger par des sentimens douloureux, comme de me faire goûter une douce satisfaction: arbitre suprême des biens et des maux, il les tient également en sa main, et il les dispense comme il lui plaît suivant les règles de sa bonté et de sa justice. Ma cinquième règle sera donc de craindre souverainement de lui déplaire, et de le craindre d'autant plus, que je l'aimerai davantage. La crainte du mal naît en moi de l'amour du bien, et ces deux sentimens sont naturellement la mesure l'un de l'autre.

Ainsi regardant Dieu comme disposant de tout ce qui me paroît aimable, et de tout ce que je trouve redoutable, j'en tirerai cette conséquence, qui sera ma sixième règle: Que l'homme est naturellement obligé d'invoquer et d'implorer continuellement le secours divin. Je reconnoîtrai que c'est lui que je dois supplier de m'accorder les vrais biens, et de détourner de moi les véritables maux, quand même je serois assez aveugle pour demander comme un bien ce qui doit être regardé comme un mal, et pour regarder comme un mal ce qui est en

effet un bien véritable : prière dont les poëtes profanes de l'antiquité nous ont laissé le modèle, tant ils ont senti par les seules lumières de la raison, que cette prière étoit une suite nécessaire de la nature de l'homme, comparée avec l'être de Dieu.

Mais il est évident que l'être infiniment parfait ne peut se rendre favorable ni s'unir qu'à ceux qui lui ressemblent : vérité qui n'a pu aussi être obscurcie par les ténèbres du paganisme ; et les philosophes mêmes de l'antiquité en ont conclu que l'homme devoit travailler continuellement à retracer, à perfectionner en lui cette image du souverain être qu'il trouve dans sa nature.

Ma septième règle sera donc de joindre à l'invocation de cet être, l'imitation de ses divines perfections ; et elle ne peut consister que dans la conformité de mes pensées et de ma volonté avec les pensées et la volonté de mon auteur. Juger de tout comme Dieu, autant qu'il m'est possible de le connoître ; vouloir tout ce qu'il veut ; rejeter tout ce qu'il ne veut pas : ce sera donc en cette heureuse conformité que je ferai consister le principal effet d'un amour qui me porte naturellement à l'imitation de l'être souverainement parfait.

On me demandera, sans doute, comment ma foible raison pourra parvenir à pénétrer, pour ainsi dire, dans le secret de l'intelligence et de la volonté d'un être qui surpasse infiniment toutes mes connoissances. Mais j'ai déjà prévenu en partie cette question, lorsque j'ai remarqué qu'au milieu même des ténèbres qui nous environnent, nous apercevons au fond de notre âme un rayon de lumière qui nous éclaire assez pour nous faire connoître au moins que Dieu est un être infiniment parfait, en science, en sagesse, en puissance, en justice, en bonté ; et c'est en travaillant à nous former l'idée la plus sublime et la plus étendue de ces perfections, que nous pouvons parvenir à connoître, quoique imparfaitement, comment nous devons nous conduire, pour conformer notre intelligence et notre volonté à celle de Dieu.

J'ajoute seulement ici, que quelque bornées que soient nos connoissances, elles nous suffisent pour nous faire sentir au moins ce qui nous manque, et ce que nous ne pouvons trouver qu'en Dieu. Tel est l'effet et la conséquence naturelle de la comparaison que nous faisons de notre être borné avec l'être qui n'a point de bornes ; en sorte que la vue même de notre imperfection nous élève par degrés jusqu'à la connoissance de la perfection, telle que nous pouvons la voir par les seules forces de la raison.

Le même, ibid.

§ 92. *De la Prière considérée en elle-même.*

La prière chrétienne comprend toutes les bonnes pensées de l'esprit qu'une âme chrétienne peut former en la présence de Dieu, lorsqu'elles sont jointes avec quelques bons mouvemens de la volonté. Dans ce sens, s'entretenir devant Dieu de ses grandeurs, de ses œuvres, de ses bienfaits, l'en louer, l'en remercier, penser à Jésus-Christ, à ses mystères, enfin toutes les considérations, affections et résolutions qu'on peut former, sont des prières. Mais la prière prise en particulier, ne comprend que les demandes que l'on fait à Dieu par l'esprit de charité, de quelque bienfait qu'on attend de lui par rapport à la vie éternelle, soit pour soi-même, soit pour le prochain. La foi qui nous fait connoître Dieu, nous fait connoître aussi que sans l'assistance de Dieu et sans la grâce de Jésus-Christ, nous ne saurions observer les commandemens, remplir nos devoirs, surmonter les tentations, parvenir à la jouissance de Dieu ; ce qui doit nous porter, par une suite nécessaire, à avoir recours à la prière.

La prière consiste essentiellement dans le gémissement du cœur ; et le premier effet de l'esprit de Dieu en nous, étant de nous faire prier, son premier effet est de nous faire gémir : car les prières du Saint-Esprit sont des gémissemens. Celui qui n'aime point Dieu, ne soupire point après la vie éternelle ; et celui qui ne soupire point après la vie éternelle, n'aime point Dieu. Or il faut, pour gémir, se trouver mal où l'on est, et désirer un autre état : ainsi qui ne gémit point, ne prie point ; et qui ne prie point, n'obtient rien de Dieu. La prière ne consiste pas dans les paroles ; elle consiste dans le désir, et elle n'est même autre chose qu'un saint désir, selon saint Augustin : celui qui désire toujours, prie toujours ; et celui qui ne désire point, ne prie jamais. C'est un précepte de prier sans cesse. Il est vrai que la continuité de prier ne peut consister dans une attention perpétuelle de l'esprit à

Dieu, et qu'il suffit qu'elle demeure quelquefois dans un simple désir que Dieu connoît dans le cœur ; mais il est certain que ce désir s'éteint facilement, si l'on n'a soin de le nourrir par des prières actuelles et par la méditation des choses divines. C'est pourquoi les chrétiens ne pouvant passer toute leur vie dans l'acte de la prière, sont obligés au moins de se renouveler de temps en temps devant Dieu ; et comme c'est par des prières actuelles qu'ils entretiennent celle qui doit être toujours dans le fond de leur cœur, ils doivent éviter avec grand soin tout ce qui peut rendre ces prières indignes d'être présentées devant la Majesté divine : ce qui les oblige, non-seulement d'éviter les distractions qui leur surviennent dans la prière, mais beaucoup plus les sources des distractions, qui remplissant l'âme de vaines pensées, la rendent incapable de s'appliquer à Dieu. Si l'on avoit soin de son avancement spirituel, on ne négligeroit point un moyen si utile, et l'on s'accoutumeroit même à ménager pour Dieu quantité de petits momens ; à élever, par exemple, son esprit à Dieu, lorsque son sommeil est interrompu durant la nuit ; lorsqu'on s'éveille le matin ; lorsqu'on s'habille ; lorsqu'on va d'un lieu à un autre. On trouveroit, par ce moyen, des temps considérables pour prier, et l'on n'auroit plus tant de sujets de se plaindre qu'on est accablé d'occupations, et que l'on ne trouve point de temps à donner à Dieu et à soi-même.

Le but de la prière étant d'obtenir de Dieu ce que nous demandons, il nous est très-important de nous instruire de ce qu'il est juste de lui demander, puisqu'étant la justice même, nous ne pouvons espérer d'en obtenir que ce qui est juste. Il est indubitable que nous ne devons aimer que Dieu, et qu'ainsi nous ne devons demander à Dieu que Dieu même, c'est-à-dire, que Dieu doit être l'unique objet de nos désirs et de nos prières. C'est demander de lui être uni, de l'aimer parfaitement, de lui être parfaitement conformes, de n'avoir rien en nous qui lui soit contraire, et d'éviter tout ce qui peut le blesser. De là il s'ensuit que nous ne devons demander à Dieu rien de temporel, par le désir d'en jouir. Il y a peu de gens qui tombent dans ce défaut grossier ; mais on se trompe bien plus souvent dans les prières qui sont d'elles-mêmes légitimes, et dans lesquelles les passions se couvrent plus aisément du nom de devoir ou de dévotion, comme quand on lui demande la vie de ses parens, de ses enfans, de ses amis, la délivrance de quelque tentation, la vocation à quelque état régulier, la retraite du monde, et les autres choses de cette nature, que l'on croit avoir plus sujet de désirer par rapport au salut. C'est pour éviter ces illusions, qui peuvent se glisser dans ces sortes de prières, que les pères ont établi cet autre principe, qu'il ne faut jamais demander aucune chose temporelle par une volonté fixe et arrêtée ; mais exposer seulement son désir à Dieu, en se soumettant à sa volonté, parce qu'il sait mieux ce qui nous est convenable que nous-mêmes. C'est aussi la disposition où l'on doit être à l'égard des maladies et de la santé, de nos desseins et de nos entreprises.

On doit demander à Dieu son royaume et l'accroissement des vertus, la destruction du règne de la cupidité et l'établissement du règne de la charité. Nos prières doivent avoir encore pour objet la délivrance des misères de cette vie, de la mortalité du corps et de toutes sortes de tentations, en tant qu'elles retardent notre mouvement vers Dieu, ou qu'elles nous mettent en danger de le perdre. Dieu délivre les hommes des tentations en deux manières, ou en les en préservant par sa grâce, ou en leur donnant la force d'y résister ; et la prière est le canal ordinaire par lequel on obtient l'une et l'autre de ces grâces. Mais comme nous ne savons pas quelle est la voie par laquelle Dieu a résolu de nous secourir, et si ce n'est point par l'éloignement des tentations plutôt que par une forte résistance, on ne peut pas exclure la première de ces voies ; et dans cette incertitude on doit tâcher d'obtenir de Dieu qu'il nous délivre absolument de la tentation : car peut-être a-t-il résolu de nous l'accorder par ce moyen. Ainsi la prière est bonne à tout, et qui sait en faire un bon usage, a lieu d'espérer en y persévérant, de faire son salut, au lieu que ceux qui la négligent, s'exposent à le perdre.

Nicole.

§ 93. *Fausses Idées que quelques Philosophes se sont faites sur la nécessité de la Prière.*

Quand il s'agit du sort de la vie, la prudence ne permet pas de se déterminer légèrement ; mais toute délibération légère est un crime, quand il s'agit du destin de l'âme et du choix de la vertu. Fortifiez la vôtre, ô mon bon ami, de tous les secours de la sagesse. La mauvaise honte m'empêcheroit-elle de vous rappeler le plus nécessaire ? Vous avez de la religion ; mais j'ai peur que vous n'en tiriez pas tout l'avantage qu'elle offre dans la conduite de la vie, et que la hauteur philosophique ne dédaigne la simplicité du chrétien. Je vous ai vu sur la prière des maximes que je ne saurois goûter. Selon vous, cet acte d'humilité ne nous est d'aucun fruit, et Dieu nous ayant donné dans la conscience tout ce qui peut nous porter au bien, nous abandonne ensuite à nous-mêmes, et laisse agir notre liberté. Ce n'est pas là, vous le savez, la doctrine de S. Paul, ni celle qu'on professe dans notre église. Nous sommes libres, il est vrai, mais nous sommes ignorans, foibles, portés au mal ; et d'où nous viendroient la lumière et la force, si ce n'est de celui qui en est la source ? et pourquoi les obtiendrions-nous, si nous ne daignons pas les demander ? Prenez-garde, mon ami, qu'aux idées sublimes que vous vous faites du Grand Etre, l'orgueil humain ne mêle des idées basses qui se rapportent à l'homme ; comme si les moyens qui soulagent notre foiblesse, convenoient à la Puissance Divine, et qu'elle eût besoin d'art comme nous pour généraliser les choses, afin de les traiter plus facilement. Il semble, à vous entendre, que ce soit un embarras pour elle de veiller sur chaque individu ; vous craignez qu'une attention partagée et continuelle ne la fatigue, et vous trouvez bien plus beau qu'elle fasse tout par des lois générales, sans doute, parce qu'elles lui coûtent moins de soin. O grands philosophes, que Dieu vous est obligé de lui fournir ainsi des méthodes commodes, et de lui abréger le travail !

A quoi bon lui rien demander, dites-vous encore, ne connoît-il pas tous nos besoins ? n'est-il pas notre père pour y pourvoir ? savons-nous mieux que lui ce qu'il nous faut ? et voulons-nous notre bonheur plus véritablement qu'il ne le veut lui-même ? que de vains sophismes ! Le plus grand de nos besoins, le seul auquel nous pouvons pourvoir, est celui de sentir nos besoins, et le premier pas pour sortir de notre misère, est de la connoître. Soyons humbles pour être sages ; voyons notre foiblesse, et nous serons forts. Ainsi s'accorde la justice avec la clémence ; ainsi règnent à la fois la grâce et la liberté. Esclaves par notre foiblesse, nous sommes libres par la prière ; car il dépend de nous de demander, et d'obtenir la force qu'il ne dépend pas de nous d'avoir par nous-mêmes.

Aprenez donc à ne pas prendre toujours conseil de vous seul dans les occasions difficiles, mais de celui qui joint le pouvoir à la prudence, et fait faire le meilleur parti du parti qu'il nous fait préférer. Le grand défaut de la sagesse humaine, même de celle qui n'a que la vertu pour objet, est un excès de confiance qui nous fait juger de l'avenir par le présent, et par un moment de la vie entière. On se sent ferme un instant, et l'on compte n'être jamais ébranlé. Plein d'un orgueil que l'expérience confond tous les jours, on croit n'avoir plus à craindre un piége une fois évité. Le modeste langage de la vaillance est, je fus brave un tel jour ; mais celui qui dit : je suis brave, ne sait ce qu'il sera demain, et tenant pour sienne une valeur qu'il ne s'est pas donnée, il mérite de la perdre au moment de s'en servir.

Que tous nos projets doivent être ridicules ! que tous nos raisonnemens doivent être insensés devant l'Etre pour qui les temps n'ont point de succession, ni les lieux de distance ! Nous comptons pour rien ce qui est loin de nous, nous ne voyons que ce qui nous touche : quand nous aurons changé de lieu, nos jugemens seront tout contraires, et ne seront pas mieux fondés. Nous réglons l'avenir sur ce qui nous convient aujourd'hui, sans savoir ce qui nous conviendra demain ; nous jugeons de nous comme étant toujours les mêmes, et nous changeons tous les jours. Qui sait si nous aimerons ce que nous aimons, si nous voudrons ce que nous voulons, si nous serons ce que nous sommes, si les objets étrangers et les altérations de nos corps n'auront pas autrement modifié nos âmes, et si nous ne trouverons pas notre misère dans ce que nous aurons arrangé

pour notre bonheur? Montrez-moi la règle de la sagesse humaine, et je vais la prendre pour guide. Mais si sa meilleure leçon est de nous apprendre à nous défier d'elle, recourons à celle qui ne trompe point, et faisons ce qu'elle nous inspire. Je lui demande d'éclairer vos résolutions. Quelque parti que vous preniez, vous ne voudrez que ce qui est bon et honnête; je le sais bien: mais ce n'est pas assez encore; il faut vouloir ce qui le sera toujours; et ni vous ni moi n'en sommes les juges.

Nouvelle Héloïse, J. J. Rousseau.

§ 94. *Belles Prières tirées des Livres saints.*

I. *Prière de Sara.*

Que votre nom soit béni, ô Dieu de nos pères, qui faites miséricorde après vous êtes mis en colère; et qui dans le temps de l'affliction pardonnez les péchés à ceux qui vous invoquent. Seigneur, je tourne vers vous mon visage, et j'arrête mes yeux sur vous. Délivrez-moi, je vous supplie, de l'opprobre où je suis; ou retirez-moi de dessus la terre. Vous savez, Seigneur, que je n'ai jamais eu de passion pour aucun homme, et que j'ai conservé mon âme pure de tout mauvais désir. Je ne me suis jamais mêlée avec ceux qui aiment les divertissemens; et je n'ai point eu de commerce avec ceux dont la conduite est pleine de légèreté. Si j'ai consenti à recevoir un mari, je l'ai fait dans votre crainte, et non pour suivre ma passion. Ainsi, ou j'étois indigne de ceux qu'on m'a donnés, ou peut-être qu'eux n'étoient pas dignes de moi, et que vous m'avez réservée pour un autre époux. Car il n'est point au pouvoir de l'homme de pénétrer dans vos desseins. Mais quiconque vous sert avec fidélité, se tient assuré que, s'il est mis à l'épreuve durant sa vie, il sera couronné: s'il est dans l'affliction, il sera délivré; et s'il est châtié pour ses péchés, il pourra en obtenir le pardon de votre miséricorde. Car vous ne prenez point plaisir à ce qui nous afflige: mais après la tempête, vous rendez le calme; et après la tristesse et les larmes, vous comblez de joie. Dieu d'Israël, que votre nom soit béni dans tous les siècles.

Livre de Tobie.

II. *Prière de Judith.*

Seigneur, mon Dieu, qui avez autrefois opéré tant de merveilles, les momens de l'exécution de vos desseins sont marqués, et rien n'arrive que ce que vous voulez. Toutes vos voies, et les jugemens que vous devez exercer, sont réglés par votre providence. Jetez les yeux maintenant sur le camp des Assyriens, comme vous daignâtes autrefois les jeter sur celui des Egyptiens. Vous ne fîtes que regarder leur armée et elle périt. Que ceux-ci périssent de même, eux qui mettent leur confiance dans leur multitude et dans leurs armes, et qui ne savent pas que c'est vous qui êtes notre Dieu, et que votre nom est le Seigneur. Elevez votre bras, comme autrefois; brisez leur force par votre force; que votre colère fasse tomber devant vous ceux qui se promettent de profaner votre sanctuaire, et de renverser votre autel. Faîtes, Seigneur, que ce superbe périsse par sa propre épée. Qu'en me regardant il soit pris par ses propres yeux comme par un piége; et frappez-le par l'agrément des paroles qui sortiront de ma bouche. Donnez-moi assez de courage pour le mépriser, et assez de force pour lui ôter la vie. Ce sera un monument glorieux pour votre nom, qu'il périsse par la main d'une femme. Car votre puissance, Seigneur, n'est point dans le nombre des troupes; vous ne vous plaisez point dans la force des chevaux: dès le commencement du monde vous avez rejeté les superbes, et vous avez toujours écouté favorablement les prières de ceux qui sont humbles et doux. Exaucez, Seigneur, exaucez une pauvre veuve qui a recours à vous, et qui n'espère qu'en votre miséricorde. Souvenez-vous de votre alliance; mettez vous-même les paroles dans ma bouche, et fortifiez la résolution de mon cœur; conservez à votre maison sa sainteté, afin que toutes les nations connoissent qu'il n'y a point d'autre Dieu que vous.

Livre de Judith.

III. *Prière d'Esther.*

Mon Seigneur, qui êtes seul notre roi, assistez-moi dans l'abandon où je suis; car c'est de vous seul que j'attends quelque secours. Mon père m'a appris, Seigneur, que vous avez choisi Israël entre tous les peuples, pour être à jamais vo-

tre héritage. Vous leur avez fait tout le bien que vous leur aviez promis, mais nous avons péché devant vous, et c'est pour cela que nous avons été livrés à nos ennemis. Seigneur, vous êtes juste. Mais maintenant ils ne se contentent pas de nous opprimer par un dur esclavage ; ils veulent encore anéantir vos promesses; et attribuant la force de leurs bras à la puissance de leurs idées, ils veulent exterminer votre héritage, fermer la bouche de ceux qui vous louent, et éteindre la gloire de votre temple et de votre autel, afin qu'on publie partout la puissance de leurs idoles. Tournez, Seigneur, leurs mauvais desseins contre eux-mêmes, et perdez celui qui a commencé à nous faire sentir sa cruauté. Montrez-vous à nous dans le temps de notre affliction ; donnez-moi de la fermeté et de la confiance; mettez dans ma bouche des paroles de sagesse, lorsque je paroîtrai devant ce lion. Changez-lui le cœur, et inspirez-lui de la haine contre notre ennemi, afin qu'il périsse, lui et tous ceux qui conspirent avec lui contre nous. Délivrez-nous par votre puissante main ; et secourez-moi, Seigneur, vous qui êtes mon unique ressource. Vous connoissez toutes choses, et vous savez que je hais la gloire des injustes, et que je déteste le lit des incirconcis et des étrangers. Vous savez la nécessité où je me trouve, et qu'aux jours où je parois dans la magnificence et dans l'éclat, j'ai en abomination la marque de ma grandeur que je porte sur ma tête ; que je la regarde avec horreur comme le linge le plus souillé ; que je ne la porte jamais dans les jours de mon silence ; et qu'enfin depuis le temps que j'ai été amenée en ce palais jusqu'à aujourd'hui, votre servante ne s'est réjouie qu'en vous seul, ô Seigneur, Dieu d'Abraham. Dieu tout-puissant, écoutez la voix de ceux qui n'ont d'espérance qu'en vous.

Livre d'Esther.

§ 95. *Belles Actions de grâces, tirées des Livres saints.*

I. *Action de Grâces de Tobie.*

Seigneur, vous êtes grand dans l'éternité, et votre règne s'étend dans tous les siècles. Vous châtiez et vous sauvez; vous conduisez les hommes jusqu'au tombeau, et vous les en ramenez; et nul ne peut se soustraire à votre puissance. Enfans d'Israël, rendez grâces au Seigneur, et louez-le devant les nations: car il vous a dispersés parmi les peuples qui ne le connoissent point, afin que vous leur racontiez ses merveilles, et que vous leur appreniez qu'il est le seul Dieu tout-puissant. C'est lui qui nous a châtiés à cause de nos iniquités; et c'est lui qui nous sauvera pour signaler sa miséricorde. Considérez donc de quelle manière il nous a traités, et bénissez-le avec crainte et tremblement; et glorifiez, par vos œuvres, le Roi de tous les siècles. Pour moi je le bénirai dans le pays de ma captivité, parce qu'il a fait éclater sa puissance envers une nation criminelle. Convertissez-vous donc, pécheurs; faites des œuvres de justice devant Dieu; et croyez qu'il vous fera miséricorde. Pour moi, je me réjouirai en lui, et il sera la joie de mon âme. Bénissez le Seigneur, vous tous qui êtes ses élus; rejouissez-vous en lui tous les jours, et rendez-lui des actions de grâces.

Jérusalem, cité de Dieu, le Seigneur t'a châtiée à cause des œuvres de tes mains. Rends grâces au Seigneur pour les biens qu'il t'a faits, et bénis le Dieu des siècles, afin qu'il rétablisse en toi son tabernacle, qu'il rappelle à toi tous les captifs, et que tu sois comblée de joie dans tous les siècles. Tu brilleras d'une lumière éclatante, et tu seras adorée de tous les peuples jusqu'aux extrémités de la terre. Les nations viendront à toi des climats les plus reculés ; et t'apportant des présens, elles adoreront en toi le Seigneur, et considéreront ta terre comme une terre vraiment sainte ; car elles invoqueront le grand nom au milieu de toi. Ceux qui te mépriseront seront maudits de Dieu ; ceux qui te noirciront par leurs blasphèmes, seront condamnés; et ceux qui t'édifieront seront bénis. Pour toi, tu te réjouiras dans tes enfans, parce que le Seigneur les bénira tous, et qu'ils se réuniront tous en lui. Heureux sont tous ceux qui t'aiment, et qui mettent leur joie dans ta paix. O mon âme, bénis le Seigneur, parce qu'il a délivré Jérusalem, sa ville sainte, de tous les maux dont elle étoit affligée, lui qui est le Seigneur notre Dieu. Je serai heureux s'il reste quelqu'un de ma race, pour la lumière et la splendeur de Jérusalem. Les portes de Jérusalem seront bâties de saphirs et d'émeraudes ; et toute l'en-

ceinte de ses murailles sera de pierres précieuses. Toutes ses places seront pavées de pierres d'une blancheur et d'une beauté singulière, et l'on chantera le long de ses rues, Alleluia. Béni soit le Seigneur, qui l'a élevée à ce comble de gloire, et qu'il règne en elle dans la suite de tous les siècles. Amen.

Livre de Tobie.

II. *Cantique de Judith.*

Chantez à la gloire du Seigneur au son des tambours, et au bruit des tymbales: chantez avec de saints accords un nouveau cantique; glorifiez et invoquez son nom. Le Seigneur met les armées en poudre; le Seigneur est le nom qui lui appartient. Il a mis son camp au milieu de son peuple, pour nous délivrer de la main de tous nos ennemis. L'Assyrien est venu avec une armée innombrable; il avoit juré de brûler mon pays, de passer mes jeunes hommes au fil de l'épée, de donner en proie mes petits enfans, et de rendre mes filles captives. Mais le Seigneur tout-puissant l'a frappé; il l'a livré entre les mains d'une femme, et l'a tué. Alors le camp des Assyriens a été rempli de hurlemens, quand nos pauvres citoyens mourant de soif ont commencé à paroître. Les enfans des jeunes femmes les ont percés de coups, et les ont tués lorsqu'ils fuyoient comme des enfans; ils ont péri dans le combat en la présence de notre Seigneur notre Dieu. Chantons une hymne au Seigneur; chantons une hymne nouvelle à la louange de notre Dieu. Seigneur, vous êtes grand; vous vous signalez par votre puissance, et nul ne peut vous surmonter. Que toutes vos créatures vous obéissent; parce que vous avez parlé, et elles ont été faites; vous avez envoyé votre esprit, et elles ont été créées, et nul ne résiste à votre voix. Les montagnes seront ébranlées jusqu'aux fondemens; les eaux seront agitées; les pierres se fondront comme la cire devant vous en toutes choses. Malheur à la nation qui s'élevera contre mon peuple: car le Seigneur tout-puissant se vengera d'elle, et il la visitera au jour de son jugement. Il répandra dans leur chair le feu et les vers, afin qu'ils brûlent, et qu'ils se sentent déchirés éternellement.

Livre de Judith.

III. *Cantique d'Anne.*

Mon cœur est transporté de joie dans le Seigneur, et mon Dieu m'a comblée de gloire. Je puis maintenant ouvrir ma bouche devant mes ennemis, parce que j'ai mis mon espérance et ma joie dans le salut qui vient de vous. Nul n'est saint comme le Seigneur: non, il n'y en a point d'autre que vous; nul autre n'est aussi puissant que notre Dieu. Cessez, orgueilleux, de parler avec hauteur. Que les discours que vous proférez autrefois, ne sortent plus de votre bouche: car le Seigneur est le Dieu qui connoît toutes choses, et il voit à découvert les pensées L'arc des forts a été brisé; et les foibles ont été revêtus de force. Ceux qui auparavant étoient dans l'abondance, se sont loués pour avoir du pain; et ceux qui étoient affamés, ont été rassasiés. Celle qui étoit stérile, est devenue mère de beaucoup d'enfans; et celle qui en avoit beaucoup, est tombée dans la langueur. C'est le Seigneur qui donne la mort, et qui rend la vie, qui conduit au tombeau et qui en retire. C'est le Seigneur qui appauvrit et qui enrichit; qui abaisse et qui élève. Il tire le pauvre de la poussière, et l'indigent de dessus le fumier, pour le faire asseoir avec les princes, et le placer sur un trône de gloire. Car les fondemens de la terre sont au Seigneur; et c'est lui qui a posé le monde dessus. Il conduira ses saints dans toutes leurs démarches, et les impies seront ensevelis dans les ténèbres, parce que nul ne remportera l'avantage par sa propre force. Ceux qui s'élèvent contre le Seigneur seront écrasés: il lancera sur eux les foudres du haut du ciel. Le Seigneur est le juge de toute la terre; il donnera l'empire à celui qu'il a fait roi, et il élevera la puissance et la gloire de son Christ.

1. *Livre des Rois.*

§ 96. *Prière d'une Ame qui s'afflige devant Dieu sur l'Esprit d'Incrédulité et d'Irréligion, si répandu aujourd'hui dans le Monde.*

L'impiété, ô mon Dieu! commence toujours par le cœur. Dès que l'homme s'est livré aux passions les plus honteuses, et qu'il les a poussées jusqu'aux excès les plus énormes, il cherche à se les justifier à lui-même, en se disant en secret que vous n'êtes point, vous, grand Dieu, par qui tout existe. Ce n'est pas

dans sa raison, que ses doutes sur votre être adorable naissent: vous y avez mis un rayon de lumière qui vous montre partout à l'homme, et qui lui fait porter partout avec lui le témoignage intime et ineffaçable de la divinité: c'est dans la dépravation de son cœur: il désire que vous ne soyez point: il s'efforce de se le persuader; il se fait même un honneur affreux d'en paroître convaincu; il insulte avec dédain à la crédulité de ceux qui sont effrayés de ses blasphèmes. Mais c'est un imposteur: sa bouche toute seule vous renonce, et publie que vous n'êtes rien; tandis que sa raison vous reconnoît, et malgré lui vous rend hommage.

Se peut-il, ô mon Dieu! que l'homme soit capable de tomber dans cet abîme d'extravagance? Il voudroit anéantir l'idée de votre être dans l'esprit des autres hommes: et il ne peut effacer celle qu'il porte au-dedans de lui-même. Il prêche l'impiété; et il ne peut réussir à devenir lui-même totalement impie. Il s'érige en docteur de l'athéisme; et il n'en est pas encore un disciple bien affermi. Aussi, grand Dieu, il ne peut soutenir long-temps ce contraste où éclatent également l'extravagance et l'impiété. Il est effrayé de se révolter tout seul contre tout le genre humain, et de se trouver seul dans l'univers qui ne veuille et ne reconnoisse point de Dieu. Il parle le langage de tout le reste des hommes; il confesse que vous êtes: mais en vous laissant votre être, il en ôte tout ce qui vous rend souverainement sage, juste et adorable: il se fait un Dieu de sa façon. Il vous dispute la gloire d'avoir tiré le monde du néant, et le soin de le gouverner. Il vous laisse, comme une idole, oisif sur le trône de votre majesté, ne prenant aucune part à ce qui se passe dans l'univers, et abandonnant au hasard et au concours fortuit des causes secondes, les destinées des hommes. Il se persuade que vous ne leur avez jamais parlé, ni par vous-même, ni par vos prophètes, ni dans les derniers temps par la bouche de votre fils. Il regarde toutes les religions comme le fruit des préjugés et de la superstition des peuples. L'histoire même des merveilles que vous avez opérées en faveur de l'ancien peuple pour y conserver la connoissance de votre nom, ne lui paroît qu'un récit fabuleux, inventé pour flatter la vanité, et amuser la crédulité d'une nation grossière et superstitieuse. L'établissement même de votre évangile, grand Dieu, les prodiges qui ont éclaté à la face de tout l'univers, les travaux des hommes apostoliques et de tant de martyrs, qui ont purgé le monde de l'idolâtrie, et répandu partout la sainteté et la sagesse de votre doctrine; tant d'événemens merveilleux où votre puissance se manifeste d'une manière si visible, ne sont selon lui que le projet insensé d'un petit nombre d'hommes, ou crédules, ou imposteurs.

Des hommes crédules et imposteurs, grand Dieu, qui cependant ont eu la force d'imposer silence à tout ce qu'il y avoit de plus sage et de plus éclairé sur la terre, de changer la face de l'univers, de rendre témoignage, par les tourmens les plus affreux et par leur mort, à la vérité et au Dieu qui les envoyoit; de corriger les hommes des vices et des déréglemens publics où ils croupissoient depuis long-temps, et d'annoncer la doctrine la plus sage, la plus sainte, la plus sublime, la plus conforme aux besoins de l'homme, la plus opposée à ses passions; en un mot, la plus digne de l'être souverain dont on eût jamais ouï parler sur la terre. Voilà, ô mon Dieu! la sagesse tant vantée, c'est-à-dire, le délire le plus méprisable, de ce que le monde appelle esprits forts, et dont le nombre, en ces jours de perversité, se multiplie de plus en plus parmi votre peuple.

Aussi, grand Dieu, il n'y a qu'à regarder leurs mœurs, pour avoir horreur de leur doctrine impie. En vain ils veulent nous persuader que la force et la supériorité seule de la raison les a élevés au-dessus des préjugés vulgaires, et fait prendre le parti affreux de l'incrédulité: c'est la foiblesse et la dépravation seule de leur cœur. Leur vie déshonore non-seulement la religion, mais même l'humanité. Les vices les plus infâmes ne sont pour eux que des penchans innocens que la nature nous transmet, et que la nature justifie. Les désirs les plus abominables, dès que leur cœur corrompu les a formés, n'ont pas besoin d'autre titre pour être légitimes. Les passions que chacun trouve en soi, sont pour eux la seule règle infaillible et immuable que la première institution de la nature a laissée aux hommes. Ils regardent les violences que l'homme juste se fait pour les réprimer, comme une contrainte injuste qu'on exerce envers l'humanité, et

une tyrannie qui la prive des droits qui sont nés avec elle. Ainsi toute leur vertu se borne à se livrer sans réserve à tout ce que la profonde corruption de leur cœur demande d'eux, de peur de contredire ou de contraindre la nature en ne s'y livrant pas. Ils affectent quelquefois les dehors de la sagesse et de la régularité ; c'est pour s'accommoder aux préjugés communs : mais ils se moquent en secret de l'estime que la prévention des hommes attache aux dehors mêmes de l'innocence et de la vertu.

On nous vante souvent leur probité, et les maximes sévères d'honneur dont ils se piquent ; mais, grand Dieu, quelles vertus même humaines peuvent rester dans des hommes qui se croient permis tout ce qu'ils désirent, qui regardent les crimes les plus honteux comme des penchans innocens, qui ne croient rien devoir qu'à eux-mêmes, qui sont persuadés que vous regardez d'un œil égal les vices et les vertus, et qui ne connoissent point d'autre règle de leurs mœurs que les passions mêmes qui en font tout le déréglement et tout le désordre ? Plus ils sentent que leur vie les rendroit l'opprobre des autres hommes, si elle étoit connue, plus ils affectent au-dehors de modération et de philosophie. Ils se piquent des vertus extérieures qui honorent la société. Ils veulent passer pour amis fidèles, rigides observateurs de leurs promesses : ils font une vaine ostentation de droiture et de sincérité : mais il n'en est pas un seul, ô mon Dieu ! qui ne soit en secret dévoué à tous les vices ; pas un qui ne soit parjure et trompeur, quand il peut l'être sûrement, et sans que sa gloire en souffre ; pas un qui soit capable de faire un bien, si son intérêt ou sa réputation ne l'exigent ; pas un enfin qui se refuse un crime utile ou agréable, qui ne pourra jamais être connu que de lui seul. Qu'ils nous reprochent après cela d'un air insultant notre crédulité et notre déférence puérile aux préjugés vulgaires ; heureuse crédulité, grand Dieu, qui nous apprend à vous craindre, à vous servir, à vous aimer, à obéir à vos lois saintes et justes, à régler nos mœurs par elles, à être charitables envers nos frères, patiens dans les injures, soumis dans les afflictions, modestes dans la prospérité, fidèles à nos maîtres, doux et affables à nos inférieurs, équitables envers tous les hommes. Conservez-moi, grand Dieu, cette sainte crédulité qui me soumet à vos lois adorables ; et inspirez-moi toujours toute l'horreur que mérite une impiété, qui rend l'homme le vil esclave de toutes les passions et le jouet éternel des variations bizarres et honteuses de son propre cœur.

Oui, grand Dieu, vous regardez pourtant encore du haut du ciel ces ennemis de votre vérité et de votre gloire ; vous voulez bien encore jeter sur eux quelques regards de miséricorde. Vous troublez souvent leur fausse sécurité par les impulsions secrètes de votre grâce. Vous attendez qu'ils ouvrent enfin les yeux à l'abîme qu'ils se creusent eux-mêmes : qu'ils sentent enfin l'extravagance d'une raison qui met toute sa gloire dans une affreuse singularité, et à se former des systèmes monstrueux et bizarres, plus incompréhensibles que les mystères mêmes de la foi. Vous attendez que l'excès même de leur frénésie les ramène à l'intelligence de la vérité, qui crie encore du fond de leur cœur, cette vérité que tous les efforts de leur impiété n'ont pu étouffer. Vous attendez que, détrompés par les horreurs secrètes que l'incrédulité laisse dans leur âme et que toute leur prétendue fermeté ne peut calmer ; vous attendez, ô Dieu, dont les miséricordes sont plus merveilleuses que toutes vos autres œuvres, qu'ils cherchent enfin le bonheur et le véritable repos, non en doutant si vous daignez être témoin de leurs crimes, mais en vous appelant dans leur cœur, après en avoir banni les vices qui vous en éloignent, et qui en vous éloignant d'eux, les laissent à eux-mêmes, livrés à la tyrannie et à toute la fureur de leurs passions. Mais vous l'attendez en vain. L'impiété mène dans des routes si égarées, que le retour en est très-rare.

On revient des foiblesses de l'âge : l'on ne revient guère de la dépravation impie de la raison. Les années mûrissent les passions : mais l'orgueil de l'incrédulité renaît et se fortifie avec les années. Plus les années deviennent sérieuses, plus elles donnent du crédit, et une sorte de bon air à la philosophie de l'impiété ; et la vieillesse est le temps où l'impie s'en fait plus d'honneur, et où elle lui attire aussi plus d'éloges de la part de ses imitateurs. Vous les cherchez en vain, grand Dieu, ces hommes insensés : ils prennent les remords et les terreurs secrètes que votre grâce excite encore dans leur âme, pour des restes de préjugés vulgaires que l'éducation a laissés en eux

et que les réflexions ne peuvent plus effacer. Ils deviennent comme inutiles à tous vos desseins de miséricorde ; inutiles à leurs frères, puisqu'ils ont secoué le lien de la religion qui les unissoit à eux ; inutiles à la société, qu'ils regardent comme un amas de créatures que le hasard a assemblées, et où chacun n'a point d'autre loi que soi-même ; inutiles à la patrie, puisqu'ils envisagent l'autorité publique, comme une usurpation sur la liberté des hommes ; inutiles à leurs proches, puisqu'ils croient que les titres de père, d'enfant, de frère, d'époux, sont des titres qui n'engagent à rien, à moins que l'inclination aveugle n'en ratifie les devoirs ; enfin inutiles à eux-mêmes, puisque la raison que vous leur avez donnée, ô mon Dieu ! pour vous connoître, est la lumière même dont ils abusent pour vous disputer toutes vos perfections adorables : hommes inutiles et inhabiles à tout bien ; hommes contagieux, l'opprobre de la religion et de la société, qui ne devroient trouver aucun asile sur la terre, et qui trouvent cependant, ô mon Dieu ! au milieu d'une nation qui fait gloire de confesser votre saint nom et les vérités de votre doctrine, des apologistes et des admirateurs.

Leur bouche, semblable à un sépulcre plein d'infection et de pourriture, ne s'ouvre que pour exhaler toute la corruption de leur cœur. Les blasphèmes les plus affreux sont devenus leur langage ordinaire. Ils ne se souviennent de vous, grand Dieu, que pour vous dégrader de tout ce qui vous rend le souverain modérateur de l'univers, et l'arbitre des destinées des hommes. Vous seriez banni de leurs entretiens, comme vous l'êtes de leur cœur, si leurs blasphèmes ne mettoient sur leur langue impie votre nom adorable. Ils infectent tout ce qui les approche, des maximes du libertinage. Ils protestent d'abord que c'est sans intérêt qu'ils ont secoué le joug de la religion, et que la vérité seule les a forcés de se défaire des erreurs communes ; mais leurs mœurs, ô mon Dieu ! découvrent l'artifice et la fausseté de leurs discours. Qu'on les approche de près, qu'on entre dans leur confiance, qu'on paroisse adhérer comme eux à la doctrine de l'impiété : alors ils se démasquent, ils se montrent au naturel ; on découvre en eux un fonds de mœurs abominables, une vie dont les déréglemens même du commun des hommes rougiroient, une singularité de débauche encore plus affreuse que celle de leur doctrine, un abandonnement qui ne connoît plus ni règle, ni pudeur, ni bienséance, une façon de penser sur le détail de la conduite, qui fait qu'en ne respectant plus ce qu'il y a de plus sacré parmi les hommes, on ne se respecte plus soi-même.

Voilà où les mène cette prétendue vérité qui les a détrompés des préjugés vulgaires. Et cependant, ô mon Dieu ! cette impiété dont toute l'attention devroit être de se dérober aux regards publics, se montre avec ostentation. Elle a enfin accoutumé les yeux et les oreilles des chrétiens à voir et à entendre sans indignation ses horreurs et ses blasphèmes. Ce n'est pas assez, ô mon Dieu ! elle se fait des sectateurs : elle ose répandre le venin de sa doctrine ; elle trouve tous les jours des cœurs qui viennent s'offrir eux-mêmes à la morsure contagieuse de l'aspic. Ils s'en font une supériorité de raison, et une distinction où ils ne croient pas la plupart des hommes capables d'atteindre ; et la vanité toute seule fait et multiplie des incrédules, que la honte devroit cacher dans les ténèbres les plus profondes et les plus impénétrables.

Ce n'est pas assez, ô mon Dieu ! pour ces hommes impies, de vivre sans mœurs et sans règle. Ils publient que vos serviteurs n'ont par-dessus eux que plus d'adresse et de ménagement pour dérober leurs désordres secrets aux yeux du public. Ils traitent toute piété d'artifice et d'hypocrisie. Leurs railleries les plus amères, leurs médisances les plus atroces, ne tombent que sur les gens de bien. Si vous permettez que quelqu'un tombe et se démente, ils se hâtent d'insulter à sa chute ; ils le percent de mille traits barbares. Les plaies et le sang de cet infortuné sont pour eux un spectacle de joie et un déplorable triomphe. Il faut bien, pour se calmer sur l'infamie de leurs mœurs, qu'ils tâchent de se persuader que tous les hommes, et ceux même qui paroissent les plus saints, leur ressemblent. Quelle idée, grand Dieu, faut-il qu'ils se fassent du genre humain, pour n'être pas effrayés de ce qu'ils sont eux-mêmes ! Il faut que tout ce que votre grâce a formé dans tous les siècles de martyrs généreux, de vierges pures, d'anachorètes pénitens, de pasteurs respectables et qui ont donné leur vie pour

leur troupeau, de docteurs célèbres des églises, de justes qui ont été l'édification et l'ornement de leurs siècles, d'hommes miraculeux, et encore plus merveilleux par leur vie que par leurs prodiges; il faut que tous ces hommes, que les infidèles même avoient été forcés de respecter, et qui ont mené sur la terre une vie si digne des anges du ciel, aient été des scélérats et des monstres, pour que l'impie puisse se justifier à lui-même ses abominations et ses crimes: c'est cependant ce qu'il ose penser. Quelle fureur, grand Dieu! et que faudroit-il pour guérir l'incrédule de son impiété, que l'abîme d'extravagances et de contradictions, où il est obligé de se jeter pour se cacher l'horreur de sa doctrine?

Malheur, ô mon Dieu! aux maisons et aux familles qui donnent accès chez elles à ces ennemis de tout bien. Les troubles et les calamités, les dissensions domestiques y entrent bientôt. Elles deviennent bientôt des écoles où les maximes du libertinage sont enseignées. L'épouse fidèle regarde bientôt la fidélité d'un lien sacré, comme un vain scrupule que la tyrannie des hommes sur son sexe a établi sur la terre. Dès que la crainte de Dieu n'est plus qu'une terreur panique, comme l'impie le prêche, tous les devoirs s'évanouissent; il n'y a plus dans ces maisons infortunées ni ordre, ni subordination, ni confiance. L'enfant se croit autorisé à secouer le joug paternel. Le père croit que laisser agir les penchans de la nature, c'est toute l'éducation qu'il doit donner à ses enfans. L'épouse se persuade que son goût doit décider de ses devoirs. Quelle paix et quelle union, ô mon Dieu! peut-il y avoir dans un lieu où le libertinage seul, et le mépris de tout joug, lie ceux qui l'habitent? Quel chaos, quel théâtre d'horreur et de confusion deviendroit la société générale des hommes, si les maximes du libertinage prévaloient parmi eux, et étoient érigées en lois publiques! Quelle affreuse république, s'il pouvoit jamais s'en former une dans l'univers, toute composée d'impies, et où les hommes ne pussent mériter que par l'impiété le titre de citoyens!

Une doctrine si monstrueuse, ô mon Dieu! peut-elle séduire des hommes en qui toute raison n'est pas encore éteinte? L'âge, les exemples, les occasions, la foiblesse multiplient tous les jours les prévaricateurs au milieu de votre peuple; ce sont là les sources funestes de la corruption des hommes. Mais qu'il s'en trouve, grand Dieu, qui opèrent l'iniquité par système et par principe, en qui le crime devient un dogme, et qui regardant comme une folie et une crédulité, la doctrine sainte qui nous prêche l'innocence et la vertu, ne trouvent de bon sens et de supériorité de raison, que dans celle qui leur fait une leçon continuelle, et comme un devoir même de tous les vices! O Dieu! dans quel nuage épais et ténébreux, permettez-vous qu'un cœur endurci s'enveloppe et se plonge! C'est un châtiment terrible, mais juste, que l'homme qui refuse de vous connoître, ne se connoisse plus lui-même. Encore si son aveuglement se bornoit à lui cacher l'infamie et les horreurs de son âme, nous adorerions en secret vos jugemens sur les cœurs impénitens. Mais cet aveuglement lui change en vice les vertus mêmes des autres hommes. Il déchire vos serviteurs, et leur prête tous les crimes dont il se sent coupable lui-même. Il ne peut se persuader qu'il y ait un seul juste sur la terre, et il tâche de le persuader en secret à ceux qui l'écoutent. Ses dents cruelles s'acharnent sur l'innocence, et voudroient en exterminer même le nom du milieu des hommes. C'est là leur pain de tous les jours, et l'aliment le plus ordinaire et le plus agréable dont se nourrit la noirceur de son impiété et de sa malice.

Quelle ressource, grand Dieu, peut-il rester à ces impies dans leurs afflictions? Vous êtes le consolateur des âmes affligées: et elles trouvent dans la soumission aux ordres adorables de votre providence, dans les biens que votre sagesse sait tirer en leur faveur de leurs maux mêmes, dans les secours de votre grâce, et enfin dans la foi qui leur fait regarder ces souffrances comme la juste expiation de leurs crimes; elles y trouvent un grand adoucissement à leurs peines. Mais l'impie qui ne vous connoît point, qui ne vous invoque point, qui croit ou que vous n'êtes point, ou que vous ne vous mêlez point de ce qui le regarde; à qui peut-il avoir recours dans les maux et les contre-temps qui l'affligent? quel être dans l'univers peut-il invoquer? Il se regarde comme le seul arbitre de sa destinée. Il croit ne tenir qu'à lui seul sur la terre, et ne connoît point de liens qui l'attachent à une

puissance invisible qui soit au-dessus de lui. Il faut qu'il combatte seul dans ses souffrances contre toutes les créatures qui se soulèvent contre lui. Dans quelle solitude affreuse se trouve alors l'impie, sans Dieu, sans le témoignage de sa conscience, qui achève de l'accab'er par les horreurs qu'elle lui offre; sans espérance que ses peines lui seront utiles, puisqu'il ne connoît de bonheur que dans le temps présent; sans secours du côté des hommes, qui peuvent être touchés de ses maux, mais qui ne sauroient y remédier; seul dans l'univers avec lui-même, comme un infortuné qui se voit seul, accablé de maux au milieu d'un chaos vide et ténébreux. Où levera-t-il les yeux? à qui tendra-t-il les mains? Il ne lui reste qu'à s'envelopper dans son désespoir, et se dévouer au hasard, divinité monstrueuse, en qui il a aimé mieux, grand Dieu, mettre sa confiance, que dans votre bonté et votre sagesse, et se précipiter sans savoir où il va, ni d'où il vient, dans les ténèbres hideuses de l'incrédulité qui l'environnent. Aussi, grand Dieu, les impies qui font tant d'ostentation de leur fermeté, sont les plus lâches et les plus timides des hommes, dès qu'ils entrevoient seulement les approches de la mort. Le danger le moins sérieux les trouble et les alarme. Comme leur vie est l'unique bien qu'ils connoissent et qu'ils attendent, tout ce qui la menace même de plus loin, leur rapproche un spectre affreux qui les glace. Hommes foibles et insensés, ils craignent pour leur corps destiné à la pourriture, et qu'ils ne sauroient toujours conserver; et ils ne craignent pas pour leur âme, à laquelle il ne tient qu'à eux d'assurer la gloire et l'immortalité qui lui est préparée; ils craignent les maux de la vie présente, qui ne sont que d'un moment, et qui peuvent nous mériter des biens éternels; et ils ne craignent pas des malheurs qui les attendent, et qui ne doivent jamais finir.

Mais que la destinée des âmes qui vous servent et qui vous aiment, ô mon Dieu! est différente ici-bas de celle des impies! La race des justes a la consolation de vous avoir toujours au milieu d'eux: c'est dans leur cœur que vous versez abondamment les secours les plus puissans de votre grâce. Les jugemens de votre justice peuvent les alarmer à la mort; mais vous y êtes présent pour calmer l'orage, et rétablir la tranquillité et la confiance. Ils peuvent être accablés de maux, d'opprobres, de persécutions, de souffrances en cette vie; car la voie de la croix par où vous avez fait passer votre fils même, est la voie la plus ordinaire par où vous conduisez ses frères pour les faire arriver à la gloire: mais quelle ressource et quelle consolation ne trouvent-ils pas dans cette espérance? Ils savent que le temps de la captivité va finir en un instant; qu'ils sortiront triomphans de Babylone, pour jouir d'une éternelle paix dans la nouvelle Jérusalem; que là, il n'y aura plus pour eux, ni larmes, ni deuil, ni douleur; et que les tribulations de la vie présente sont bien rapides et bien légères, comparées au poids éternel de gloire qui les attend, et qu'elles-mêmes leur ont préparé.

S'il y a quelque ressource solide sur la terre dans les malheurs qui nous arrivent, on ne peut la trouver que dans la religion. Sans elle, l'homme porte seul tout le poids de son infortune: il porte de plus le poids de son impiété; et rien ne peut le soulager que le fardeau même qui l'accable. Cependant, ô mon Dieu! l'impie insulte aux souffrances de vos serviteurs, quand il voit des justes opprimés, accablés d'adversités ici-bas. Il leur demande avec dérision, où est donc le Dieu qu'ils servent, et quel secours il donne à ses adorateurs? Il traite d'illusion l'espérance qu'ils ont en vous, ô mon Dieu! et les regarde comme insensés de renoncer à tous les plaisirs pour un Dieu qui ne peut les secourir, ou qui est insensible à leurs peines. Mais l'espérance qui est cachée dans le cœur des âmes fidèles, et qui est pour elles une source féconde de consolations, confond l'impiété de ces reproches. L'aveuglement de l'impie qui les fait, est plus douloureux pour elles, que tous les maux dont vous les affligez, ô mon Dieu! elles souffrent avec soumission et avec joie la perte de leurs biens et de leur fortune; mais une sainte indignation les saisit et les transporte à la seule vue des outrages qu'on fait à votre gloire. L'impie qui avoit prétendu les couvrir de confusion comme des hommes simples et crédules, se trouve confondu par la magnanimité de leur foi, par la fermeté de l'espérance qui les soutient, et par le courage héroïque qui leur fait mépriser les adversités que l'impie ne voit même de loin qu'en tremblant, et qui les met au-dessus des passions et de toutes les honteuses

foiblesses dont il est lui-même le vil esclave.

Que les ennemis de votre nom et de votre doctrine sainte, grand Dieu, cessent donc de nous demander d'un ton impie et ironique, quand est-ce donc que vous descendrez de la céleste Sion, pour venir récompenser ceux qui renoncent à tout ce qui flatte les passions pour vous plaire? et quand est-ce que vous leur apporterez la gloire et le salut qu'ils attendent? Ces hommes livrés au crime ne trouvent de véritable sagesse qu'à jouir du présent, et regardent comme une folie de se priver de ce qui est certain, et dont il ne tient qu'à nous de jouir, dans l'espérance d'un avenir, ou qui n'est pas, ou dont personne ne peut nous répondre. Insensés! comme si vos promesses, grand Dieu, n'étoient pas plus sûres et plus infaillibles, que tout ce que nous voyons de nos yeux; comme si sous un Dieu juste, la même destinée pouvoit être réservée au-delà du tombeau aux justes et aux impies; comme si la rapidité des biens et des maux présens étoit capable de punir le crime ou de récompenser la vertu; comme si l'homme, qui porte en lui une âme immortelle, créée à votre image, n'étoit fait que pour ramper, comme la bête, un petit nombre de jours sur la terre dans la boue, se vautrer comme elle dans les plaisirs des sens, et disparoître pour toujours sans qu'il reste aucune trace dans les livres de l'éternité, ni de lui-même, ni de ce qu'il a été pendant sa vie.

Ne sentons-nous pas, ô mon Dieu! que nous sommes faits pour quelque chose de plus grand, que tout ce que nous voyons ici-bas? Les plaisirs, la gloire, les honneurs accumulés sur nos têtes, peuvent-ils jamais rendre l'homme heureux? Ne porte-t-il pas toujours un vide inséparable de son cœur, au milieu de tout ce qu'il croyoit le devoir remplir? Son âme toute entière n'est-elle pas comme empreinte du désir et de la pensée de l'immortalité? Ne faut-il pas qu'il s'arrache, pour ainsi dire, à lui-même, pour se persuader que tout ce qui est en lui, mourra avec lui? Peut-il jamais, à force d'entasser crimes sur crimes, anéantir le sentiment intérieur de sa conscience, qui le force malgré lui à ne pas donner les mêmes noms aux vices et aux vertus, et à distinguer ce qu'il s'efforce de confondre? Est-il parvenu à se persuader que les vertus et les vices sont des chimères, auxquelles la crédulité a donné des noms différens pour les réaliser? que l'inceste et le parricide n'ont rien qui les distingue de la piété filiale et de la pudeur, et qu'on doit les regarder comme des êtres aussi fabuleux et aussi peu réels, que les dieux infâmes du paganisme, qui en donnèrent l'exemple aux hommes?

Que les impies, grand Dieu, nourrissent, s'ils peuvent, leur sécurité de ces idées noires et abominables; qu'ils marchent, s'il est possible, d'un pas ferme sur des abîmes si affreux, et dont la raison même est épouvantée; qu'ils insultent aux macérations, aux violences et aux larmes de vos serviteurs; qu'ils regardent comme une peine inutile, tout ce qu'ils souffrent pour vous plaire. Leurs dérisions seront bientôt changées en désespoir. Nous n'avons qu'un moment à attendre: vous allez venir délivrer pour toujours les âmes fidèles de la servitude de leur corps, et des peines inséparables de leur exil. Ce peuple choisi, cet Israël séparé de tous les endroits de la terre, chantera éternellement les louanges de votre grâce. La joie, la paix, un bonheur qui ne finira plus, sera son partage; et les impies, précipités dans un gouffre de feu, iront enfin expier par des tourmens et des remords éternels, par des larmes de fureur et de désespoir, leur impiété et leurs blasphèmes.

Massillon, Ps. xiii.

§ 97. *De la Vertu considérée en elle-même.*

La vertu chrétienne consistant à pratiquer ses devoirs, à surmonter les tentations qui nous en détournent, et à faire l'un et l'autre par la vue de Dieu et par l'amour de la justice; il est clair que ce qui nous met devant les yeux cette justice, ce qui nous découvre ces tentations, ce qui nous fait veiller sur les mouvemens de notre cœur, qui sont la source et de nos bonnes actions et de nos chutes, ce qui nous montre enfin d'où nous pouvons obtenir le secours pour nous soutenir dans l'exercice de toutes les vertus chrétiennes, nous engage comme nécessairement à les pratiquer.

Il faut remarquer que toutes les vertus ne sont bonnes et utiles qu'autant qu'elles ont la charité pour principe: elle est la source qui les produit et l'âme qui les

anime. Ainsi nous ne devons pas nous laisser éblouir par l'éclat de certaines œuvres extérieures qu'on peut pratiquer sans charité ; il faut voir de quel principe elles naissent, et si elles sont attachées à ce lien commun. Sans cela ces œuvres sont mortes et sans vie, puisqu'elles seroient sans leur âme, qui est la charité. Telles étoient les vertus des Pharisiens ; et leur erreur étoit de faire consister toute la vertu dans la pratique extérieure des préceptes, sans se mettre aucunement en peine de tout ce qui se passoit dans le cœur ; et de là naissoit nécessairement en eux une confiance vaine et une présomption en leur propre justice

Les vertus chrétiennes en elles-mêmes sont un si grand bien, que nous devrions les pratiquer pour elles-mêmes, quand même Dieu ne nous en donneroit aucune récompense, ou plutôt elles tiennent lieu d'une très-grande récompense à tous ceux qui en ont l'idée qu'ils doivent en avoir. Quelle comparaison y a-t-il d'un homme tempérant et juste, qui conserve son corps et son âme dans une parfaite pureté, que la charité fait entrer dans tous les besoins du prochain, qui pratique exactement tous ses devoirs ? quelle comparaison, dis-je, y a-t-il d'un tel homme avec une âme cruelle, brutale, plongée dans l'impureté, qui n'a, ni respect pour Dieu, ni fidélité pour les hommes, et qui s'aime d'une manière si déréglée, qu'elle se couvre sans cesse de honte et d'infâmie, en se plongeant dans toutes sortes de désordres ? Il y a donc dans la vertu, dès cette vie même, une récompense de la vertu ; et il y a dans le vice, même dès cette vie, une punition du vice. L'homme vertueux y reçoit son centuple, c'est-à-dire, qu'il est cent fois plus heureux en vivant dans l'ordre et dans la justice, qu'il n'auroit pu l'être en vivant dans le désordre et dans l'injustice. La pratique de la vertu est toujours accompagnée d'une paix, d'une consolation intérieure et d'une douce espérance des biens futurs, qui soutient et qui soulage.

Il y a des vertus qui brillent et qui éclatent, et il y en a qui sont cachées, mais qui sont très-réelles. Il se trouve dans certaines âmes une plénitude de volonté qui renferme l'essence de toutes les vertus. Elles sont pénitentes, charitables, patientes, pauvres, sans avoir eu d'occasions extérieures de pratiquer ces vertus, et lors même que par leur état elles sont dans l'impuissance d'en faire les actions. Il y a des pauvres vraiment riches, et des riches vraiment pauvres. Il y a des martyrs devant Dieu, qui ne le sont point devant les hommes, comme il y a des martyrs devant les hommes, qui ne le sont pas devant Dieu. C'est ce qui fait voir qu'il n'y a que Dieu qui soit le véritable juge de la vertu, et que nous ne pouvons en avoir que des conjectures souvent trompeuses et toujours incertaines ; ce qui doit nous porter d'une part à nous défier de nos meilleures actions, parce que nous ne savons pas de quelle disposition elles naissent, fausse ou vraie, imparfaite, ou parfaite, foible ou forte ; et de l'autre, à ne nous préférer jamais à personne, à cause de ces actions, parce que peut-être ceux qui ne les ont jamais faites, en possèdent en perfection les dispositions, ce qui est ce que Dieu regarde le plus.

Nicole.

§ 98. *De la charité envers les hommes, son caractère.*

La charité n'est pas seulement patiente, mais elle est bonne et généreuse, elle consent à souffrir, mais non à être inutile. C'est peu pour elle de ne pas blesser, elle veut servir, elle en ménage les occasions ; elle en étudie les moyens ; et elle assaisonne tout ce qu'elle fait d'une disposition si pure et si sincère, qu'elle n'attend point de reconnoissance, quoiqu'elle tâche de la mériter, non point pour elle, mais pour le bien des autres qui ne sauroient être ingrats sans être injustes. Elle sait ce que dit St. Jean : que l'amour ne consiste point en discours ni en paroles, mais en des services réels ; que c'est n'avoir point d'entrailles que d'être sans compassion, et que la compassion qui se termine à de simples souhaits, est une dureté réelle, ou même une insulte à la misère de nos frères, couverte de l'hypocrisie.

Elle s'applique surtout à bien connoître les personnes qui sont l'objet immédiat de son attention, non pour les juger, mais pour prendre à leur égard tous les sens et tous les biais favorables Elle sait qu'un même homme n'est pas toujours dans les mêmes dispositions, et qu'une grande vertu n'est pas incapable de quelques inégalités ; elle étudie tous les caractères des autres ; et comme leur variété est presque infinie, elle diversifie, autant qu'il lui est possible, les manières

de les approcher, de traiter avec eux, de les instruire, de les consoler, d'entrer dans les cœurs, pour y porter la lumière et la paix; elle profite de toutes les expériences qui lui ont réussi; elle s'instruit par celles dont les succès n'ont pas répondu à ses désirs: elle fait amas de remèdes contre les maux qu'elle découvre; elle prévient par ses réflexions les besoins futurs. Mais dans le temps qu'elle paroît tout occupée du désir de plaire et de servir, elle est encore plus attentive à ne le pas faire aux dépens de la justice et de la vérité.

Un empressement trop marqué doit être suspect. La charité attend les occasions, mais ne va point au-devant; elle aime l'ordre, ne déplace rien, ne sort jamais de son état, et consent avec joie que d'autres fassent ce qu'elle auroit inclination de faire, si la bienséance le permettoit. Une véritable charité ne distingue point les personnes, quand les besoins sont égaux; elle ne se laisse point séduire par des penchans naturels, et elle se roidit contre des aversions fondées sur l'impression des sens. Elle ne croit pas ses services perdus, lorsqu'ils sont peu remarqués, ou qu'on les reçoit avec indifférence, comme une dette, ou même comme défectueux et désagréables; et rien ne la rassure tant contre ses défiances et contre la juste crainte qu'elle a d'agir par amour-propre, que l'inapplication et l'ingratitude même des personnes qu'elle sert, quand elle n'en est point émue, et qu'elle fait avec joie pour Jésus-Christ, ce qu'elle fait sans récompense du côté des hommes: car elle se souvient alors de ce qu'il a dit à ses disciples: aimez vos ennemis, faites du bien à tous, afin que vous soyez les enfans du Très-Haut, qui est doux et bienfaisant à l'égard même des incrédules et des méchans.

Non-seulement la charité ne soupçonne point le mal, mais elle ne croit point qu'on l'en soupçonne. Comme elle ne se défie point des autres, elle ne pense point qu'on se défie d'elle; et comme elle est sans malignité, elle est aussi sans inquiétude et sans ombrage; elle est par sa nature un principe de candeur, de vérité, de noblesse, qui fait toute la sûreté et toute la douceur du commerce des gens de bien; elle les guérit de mille petits soupçons et de mille petites défiances qui sont les restes de l'orgueil, ou d'un naturel sombre et timide, ou d'une foible éducation; elle les porte à croire qu'on leur rend justice comme ils la rendent aux autres, et elle ne leur permet point de les soupçonner, ou de déguisement à leur égard, ou d'indifférence, ou de mépris; leur cœur droit et simple se repose sans inquiétude dans celui des autres dont ils voient la sincérité présente, et qu'ils ne soupçonnent point d'infidélité dans l'avenir. Ils détestent cette maxime, *qu'il faut se conduire avec ses amis, comme pouvant devenir ennemis*, et ils ne prennent d'autre précaution contre un changement qui ne leur paroît pas vraisemblable, quoiqu'ils ne le jugent pas absolument impossible, que de ne rien dire et de ne rien faire qui ne soit conforme à leur devoir, et dont ils ne soient pas obligés de se repentir. Ils sont infiniment éloignés de ce raffinement d'une basse politique qui subtilise le mal, et qui se le présente sous toutes sortes de faces, l'allant chercher dans l'avenir, quand il n'est pas présent, et le regardant comme futur, dès qu'il est possible; ils ne sont sages et profonds que pour le bien; mais par rapport au mal, ils sont simples et enfans: au lieu que la sagesse du monde consiste à tout soupçonner, à tout calomnier, à rendre tout le bien suspect; ils font consister leur sagesse dans une grande connoissance de la vertu, et dans une heureuse simplicité qui ignore le mal.

L'écriture sainte nous apprend qu'il faut avoir les yeux ouverts, non-seulement pour voir les nécessités qui se présentent et que nous connoissons, mais encore pour les chercher et pour les découvrir, avant que nous les ayons connues, et St. Bernard nous enseigne qu'il y a dans le cœur des véritables serviteurs de Dieu, une espèce de miséricorde inquiète et curieuse, qui songe à tous les maux qu'on peut souffrir, à tous les biens qu'elle peut faire; qui voudroit non-seulement soulager tous les besoins, mais encore les prévoir et les prévenir; qui se reproche tout ce qu'elle n'a pas su; qui s'impute tout ce que les autres ont enduré, et qui, ne négligeant rien et veillant sur tout, imitent cette providence universelle, et cette miséricorde infinie qui sont chargées du soin et de l'assistance du monde. Ce sont ces hommes de miséricorde dont parle le sage, qui remplissant tous les devoirs de la piété, soit envers Dieu, soit envers les hommes, ne croyoient jamais avoir assez fait pour le service de l'un, ni pour le soulagement

des autres, et vivoient dans la crainte continuelle de n'avoir pas donné assez d'étendue à leur charité : tant ils étoient persuadés qu'il falloit prévoir et presque deviner les nécessités et les afflictions des pauvres.

Duguet, caractères de la charité.

§ 99. *Prodiges de charité dus à la religion chrétienne.*

Les religieux Maronites, dans les solitudes du Liban; les ermites Nestorien, répandus le long du Tigre ; ceux d'Abyssinie, aux cataractes du Nil, et sur les rivages de la mer Rouge; tous enfin mènent une vie aussi extraordinaire que les déserts où ils l'ont cachée. Le moine Cophte, en entrant dans son monastère, renonce à tous les plaisirs, consume son temps en travail, en jeûnes, en prières et à la pratique de l'hospitalité. Il couche sur la dure, dort à peine quelques instans, se relève, et sous le beau firmament d'Egypte, fait entendre sa voix nocturne, sur les débris de Thèbes et de Memphis. Tantôt l'écho des pyramides redit à l'ombre des Pharaons les cantiques de ce fils de la mystique famille de Joseph; tantôt ce pieux solitaire chante au matin les louanges du vrai soleil, au même lieu où des statues harmonieuses soupiroient le réveil de l'aurore. C'est là qu'il cherche l'Européen égaré à la poursuite de ces ruines fameuses; c'est là que le sauvant de la horde Arabe, il l'enlève dans sa haute tour, et prodigue à cet inconnu la nourriture qu'il se refuse à lui-même. Les savans vont bien visiter les débris de l'Egypte; mais d'où vient que, comme ces moines chrétiens, objets de ses mépris, ils ne vont pas s'établir dans ces mers de sable, au milieu de toutes les privations, pour donner un verre d'eau au voyageur, et l'arracher au cimeterre du Bédouin? Ah! sans doute qu'il est plus beau de remuer la poussière des sépulcres, que de secourir un homme.

Dieu des chrétiens, quelles choses n'as-tu pas faites! partout où l'on tourne les yeux, on ne voit que les monumens de tes bienfaits. Dans les quatre parties du monde, la religion a distribué ses milices et placé ses vedettes pour l'humanité. Le moine Maronite appelle par le claquement de deux planches suspendues à la cime d'un arbre, l'étranger que la nuit a surpris dans les précipices du Liban : ce pauvre et ignorant artiste n'a pas de plus riche moyen de se faire entendre; le moine Abyssinien vous attend dans ce bois au milieu des tigres; le missionnaire Américain veille à votre conservation dans ses immenses forêts. Jeté par un naufrage sur des côtes inconnues, tout-à-coup vous apercevez une croix sur un rocher. Malheur à vous si ce signe de salut ne fait pas couler vos larmes! vous êtes en pays d'amis; ici sont des chrétiens. Vous êtes François, il est vrai, et ils sont Espagnols, Allemands, Anglois? Et qu'importe! n'êtes-vous pas de la grande famille de Jésus-Christ? Ces étrangers vous reconnoîtront pour frères; ils ne vous ont jamais vu, et cependant ils vous aiment, et cependant ils pleurent de joie, car vous êtes sauvé du désert.

Mais le voyageur des Alpes n'est qu'au milieu de sa course. La nuit approche, les neiges tombent; seul, tremblant, égaré, il fait quelques pas, et se perd sans retour. C'en est fait, la nuit est venue : arrêté au bord d'un précipice, il n'ose ni avancer ni retourner en arrière. Bientôt le froid le pénètre, ses membres s'engourdissent, un funeste sommeil cherche ses yeux; ses dernières pensées sont pour ses enfans et son épouse! Mais n'est-ce pas le son d'une cloche qui frappe son oreille à travers le murmure de la tempête, ou bien est-ce le *glas* de la mort, que son imagination effrayée croit ouïr au milieu des vents? Non, ce sont des sons réels, mais inutiles : car les pieds de ce voyageur refusent maintenant de le porter.... Un autre bruit se fait entendre; un chien jappe sur les neiges, il approche, il arrive, il hurle de joie : un solitaire le suit.

Ce n'étoit donc pas assez d'avoir mille fois exposé sa vie pour sauver des hommes, de s'être établi, pour jamais, au fond des plus affreuses solitudes; il falloit encore que les animaux mêmes apprissent à devenir l'instrument de ces œuvres sublimes, qu'ils s'embrassent, pour ainsi dire, de l'ardente charité de leurs saints maîtres, et que leurs cris, sur le sommet des Alpes, proclamassent aux échos les miracles de la religion.

Ah! qu'on ne dise pas que l'humanité seule puisse conduire à de tels actes; car d'où vient qu'on ne trouve rien de pareil dans cette belle antiquité, pourtant si sensible? On parle de philantropie! c'est

la religion chrétienne qui est seule philantrope par excellence. Immense et sublime idée qui fait du chrétien de la Chine un ami du chrétien de la France; du sauvage Néophite, un frère du moine Egyptien! nous ne sommes plus étrangers sur la terre; nous ne pouvons plus nous y égarer. Chrétien! il n'est plus d'Océan ou de déserts inconnus pour toi; tu trouveras partout la langue de tes aïeux et la cabane de ton père!

M. de Chateaubriant, génie du Christ.

§ 100. *De la bienfaisance.*

Hommes, soyez humains, c'est votre premier devoir. Soyez-le pour tous les états, pour tous les âges, pour tout ce qui n'est pas étranger à l'homme. Quelle sagesse y a-t-il pour vous hors de l'humanité?

L'occasion de faire des heureux est plus rare qu'on ne pense; la punition de l'avoir manquée est de ne la plus retrouver, et l'usage que nous en faisons, nous laisse un sentiment éternel de contentement ou de repentir.

Ce n'est pas d'argent seulement qu'ont besoin les infortunés, et il n'y a que les paresseux de bien faire, qui ne sachent faire du bien que la bourse à la main. Les consolations, les conseils, les soins, les amis, la protection, sont autant de ressources que la commisération laisse au défaut des richesses, pour le soulagement de l'indigent. Souvent les opprimés ne le sont, que parce qu'ils manquent d'organes pour faire entendre leurs plaintes. Il ne s'agit quelquefois que d'un mot qu'ils ne peuvent dire, d'une raison qu'ils ne savent point exposer, de la porte d'un grand qu'ils ne peuvent franchir. L'intrépide appui de la vertu désintéressée suffit pour lever une infinité d'obstacles; et l'éloquence d'un homme de bien peut effrayer la tyrannie au milieu de toute sa puissance. Si vous voulez donc être homme en effet, apprenez à redescendre. L'humanité, comme une eau pure et salutaire, va fertiliser les lieux bas; elle cherche toujours le niveau; elle laisse à sec ces roches arides qui menacent la campagne, et ne donnent qu'une ombre nuisible ou des éclats pour écraser leurs voisins.

Il n'y a que l'exercice continuel de la bienfaisance, qui garantisse les meilleurs cœurs de la contagion des ambitieux: un tendre intérêt au malheur d'autrui sert à mieux en trouver la source, et à s'éloigner en tout sens des vices qui les ont produits.

S'il est des bénédictions humaines que le ciel daigne exaucer, ce ne sont point celles qu'arrachent la flatterie et la bassesse en présence des gens qu'on loue; mais celles que dicte en secret un cœur simple et reconnoissant. Voilà l'encens qui plaît aux âmes bienfaisantes.

Un homme bienfaisant satisfait mal son penchant au milieu des villes, où il ne trouve presque à exercer son zèle que pour des intrigans et pour des fripons.

Il ne seroit pas plus aisé à une âme sensible et bienfaisante d'être heureuse en voyant des misérables, qu'à l'homme droit de conserver sa vertu toujours pure, en vivant sans cesse au milieu des méchans. Une âme de ce caractère n'a point cette pitié barbare, qui se contente de détourner les yeux des maux qu'elle pourroit soulager; elle les va chercher pour les guérir. C'est l'existence et non la vue des malheureux qui la tourmente; il ne lui suffit point de ne point savoir qu'il y en a; il faut pour son repos qu'elle sache qu'il n'y en a pas, du moins autour d'elle: car ce seroit sortir des termes de la raison, que de faire dépendre son bonheur de celui de tous les hommes.

Nul honnête homme ne peut jamais se vanter d'avoir du loisir, tant qu'il y aura du bien à faire, une patrie à servir, des malheureux à soulager.

Les premiers besoins, ou du moins les plus sensibles, sont ceux d'un cœur bienfaisant; et tant que quelqu'un manque du nécessaire, quel honnête homme a du superflu?

Il n'y a que les infortunés qui sentent le prix des âmes bienfaisantes.

J. J. Rousseau.

§ 101. *Exhortation à la charité.*

Les verrions-nous si sensibles à toutes les calamités, ces puissans du siècle, si à la tête du plan de leur éducation, on y avoit placé la religion et l'humanité: nous pouvons l'assurer, ce n'est qu'à l'aide de ces deux mobiles, qu'ils pourront s'élever à leur haute destination.

Comme grands, ils sont destinés à être des modèles de vertu et de perfection; leurs exemples, plus remarqués, ne sauroient être indifférens; ils décideront des mœurs générales; comme riches, ils sont destinés à être les protecteurs de la veuve,

de l'orphelin, les pères des pauvres et des enfans délaissés, les restaurateurs universels des œuvres de miséricorde: de leur seule volonté dépendra la destinée de tous les misérables. Il faut donc commencer par les préparer de loin à remplir dignement cette double vocation. Eh, que fait-on? on les entretient, à la vérité, de temps en temps, des mystères, des dogmes, des préceptes de la religion: mais on ne leur en inspire ni l'esprit, ni les sentimens, ni l'amour: au premier souffle des passions déclarées, cette vaine superficie de christianisme s'évanouira sans retour. On s'étudie à leur donner des manières polies, agréables, insinuantes: mais on néglige de développer en eux la sensible, la bienfaisante humanité, qui devroit être l'existence des grands de la terre: on éloigne de leurs regards ce qui porte l'empreinte du malheur et de la misère: on leur cache le spectacle effrayant et pathétique de toutes les calamités humaines, ramassées en un même lieu et sous un seul point de vue: on paroît craindre qu'ils ne soient un jour compatissans et secourables. Qu'arrivera-t-il? une fois échappés au frein de l'éducation, et maîtres d'eux-mêmes, ils iront de plaisirs en plaisirs, de fêtes en fêtes, de palais en palais: ils n'auront point vu de pauvres, ils n'en verront plus: les prisons, les hôpitaux, les asiles de miséricorde, seront, à leur égard, comme ces régions ignorées dont on n'a pas encore fait la découverte: ils mourront environnés de leur faste, sans jamais avoir entendu la voix intime de la nature, ni les accens pitoyables de la douleur et de l'indigence, sans savoir s'il y a des misérables sur la terre, sans savoir même qu'ils en ont fait.

Qu'il seroit essentiel, avant qu'ils se précipitent dans le siècle, qu'un guide sage, éclairé, leur fît parcourir ces demeures lamentables, qui sont les dépôts publics des crimes, des malheurs, des misères. Cet ange tutélaire leur diroit: mes fils, voici l'instant décisif qui doit influer puissamment sur tout le reste de votre vie: jusqu'ici vous avez été formés, avec soin, à l'art difficile et dangereux de plaire, de séduire, de briller: je vous conduis à une école plus triste et plus profitable, à l'école de l'humanité et de la morale; mais de l'humanité toute vivante, et de la morale en exemples et en actions. Vos yeux, vos oreilles, votre cœur vous instruiront avant mes paroles. Suivez-moi; peu de temps nous suffira; nous allons semer tout ensemble et moissonner.

Entrons d'abord dans ces prisons. Elles sont remplies d'ouvriers que des riches aussi cruels qu'injustes privent du salaire de leur travail et de leur industrie; écoutez leurs imprécations contre ces riches; de malheureux que la nécessité des temps ou des accidens imprévus ont plongés dans la misère: des créanciers impitoyables les retiennent ici les uns et les autres, comme autant d'otages qu'on ne peut ravoir qu'en les rachetant; leurs familles épuisées périssent par l'absence de ces infortunés. Que leur rançon feroit d'heureux à la fois! rendez-vous dignes, aux jours de votre abondance, de goûter une si noble satisfaction. Considérez à loisir ces jeunes gens, vos égaux par la naissance, auparavant les délices du monde, aujourd'hui confondus avec des misérables, chargés de dettes et d'injustices, couverts de honte et d'opprobre. Comment cet or s'est-il changé en plomb? la fureur du jeu, les débauches, l'amour outré des plaisirs et des vanités du siècle ont consommé cette prompte dégradation. Tôt ou tard ils pourront recouvrer la liberté: elle n'est plus une grâce pour eux; elle manifesteroit leur infamie. Dès les premiers pas qu'ils ont faits dans la carrière, ils se sont condamnés eux-mêmes à vivre à jamais pauvres et déshonorés. Que ces exemples prêchent éloquemment! Ces criminels, exécrables à la société dont ils ont été les fléaux, étendus sur un peu de paille, craignent à tout moment d'entendre le signal de leur départ douloureux de ce monde, pour la maison de leur éternité. C'est à la justice humaine à les punir: elle n'est utile qu'autant qu'elle est inexorable. C'est à la charité chrétienne à les visiter, à les consoler: elle seule peut encore, à travers ces traits odieux, reconnoître en eux des frères. Il est temps de sortir de ce séjour de désolation et d'effroi. Passons aux hôpitaux, ils nous présentent d'autres misères.

Ciel! qu'y trouvons-nous (la Salpêtrière)? Des furieux enchaînés, des simulacres d'hommes privés de la raison, privés même de l'instinct. Fuyons, épargnons-nous des réflexions trop affligeantes: plaignons-les; rendons grâces à Dieu, et tremblons. Jetez un coup d'œil de mépris et d'indignation sur ces objets, la honte d'un sexe et le malheur

de l'autre: l'opprobre du vice se montre à découvert dans l'humiliation de leur état, et mieux encore dans leur audace. Tournons toute notre attention vers ces vénérables vieillards: l'âge et les infirmités leur ont ravi les forces. Ils mériteroient bien de jouir d'un repos honnête qu'ils ont acheté par les travaux de toute leur vie. Ils attendent vos aumônes pour les présenter eux-mêmes au Seigneur, devant lequel ils vont bientôt paroître.

Cette demeure écartée (Bicêtre), autrefois l'habitation de nos rois, renferme ces vagabonds que la paresse et le libertinage ont faits pauvres de goût et de profession. Ils formoient une nation dispersée dans ce royaume, toute composée de particuliers sans association entre eux, de familles sans mariage, de citoyens sans patrie, de chrétiens sans religion, de sujets sans lois et sans souverain; ils étoient la terreur des campagnes, qu'ils pilloient, qu'ils ravageoient; la ruine du laboureur qu'ils mettoient à contribution, dont ils arrêtoient les poursuites, les plaintes, par des menaces de destruction et d'incendie. Depuis leur captivité, le monde commence à respirer. Craignez, si vous ne contribuez à leur subsistance, qu'on ne leur rende une liberté trop funeste à la tranquillité publique.

Si vous me demandez (Enfans Trouvés) d'où sont venus la plupart de ces enfans qui peuplent le nouvel asile que nous visitons, je vous répondrai: de la hauteur de leurs châteaux menaçans, des seigneurs insatiables ont fondu avec la rapidité de l'aigle sur des vassaux sans défense, abattus par la crainte: ces tyrans altérés ont disparu tout à coup, emportant avec eux, vers cette capitale, les dépouilles dégouttantes des pleurs de tant de misérables: elles serviront d'ornement au triomphe barbare de leur luxe. Ces vassaux désespérés ont été forcés d'envoyer leurs enfans en Egypte, pour les dérober au glaive de la misère: les voilà. Hélas! les puissans du siècle devoient être les protecteurs et les pères de ces peuples: n'est-ce pas aux pasteurs à paître les brebis? les brebis nourriroient leurs agneaux.

Insensiblement nous sommes parvenus à ces lieux destinés au soulagement des pauvres malades. Préparez-vous au plus terrible de tous les spectacles: avancez et voyez: le supplice affreux inventé par la cruauté des tyrans, d'attacher inséparablement les vivans aux morts, la nécessité le renouvelle ici constamment sous les enseignes de la miséricorde: dans un même lit funèbre et au-dessus, gît un tas de malades, de mourans, de cadavres pêle-mêle confondus: que les réjouissances et les fêtes cessent parmi les hommes, s'ils sont encore susceptibles de quelque impression de sensibilité! Malheur! malheur! que cette parole formidable retentisse partout aux oreilles des riches, et les poursuive sans cesse! Malheur! malheur! que la nature consternée s'abîme dans leur deuil; et qu'elle ne se relève que lorsque la charité, plus généreuse et parfaitement secourable, aura réparé cet outrage fait à l'humanité! Telle est pourtant, avec moins d'horreur, avec plus d'adoucissement et de consolation, la destinée inévitable des hommes sur la terre. Grands ou petits, nous parcourons tous ce cercle des vicissitudes de la vie. Une enfance perdue dans la profondeur des ténèbres d'une ignorance universelle; peut-être quelques années florissantes de jeunesse et de santé; des maladies violentes; de longues infirmités; rarement la vieillesse; nécessairement la mort; malgré nous l'éternité. Nos courses sont terminées; arrêtons-nous.

Poulle, exhortation dans une assemblée de charité pour les enfans trouvés.

§ 102. *Que l'humanité est le premier devoir des grands.*

L'humanité envers les peuples, est le premier devoir des grands; et l'humanité envers les peuples, est l'usage le plus délicieux de la grandeur.

Sire, toute puissance vient de Dieu; et tout ce qui vient de Dieu, n'est établi que pour l'utilité des hommes. Les grands seroient inutiles sur la terre, s'il ne s'y trouvoit des pauvres et des malheureux: ils ne doivent leur élévation qu'aux besoins publics; et loin que les peuples soient faits pour eux, ils ne sont eux-mêmes tout ce qu'ils sont, que pour les peuples.

Quelle affreuse providence, si toute la multitude des hommes n'étoit placée sur la terre, que pour servir aux plaisirs d'un petit nombre d'heureux qui l'habitent, et qui souvent ne connoissent pas le Dieu qui les comble de bienfaits!

Si Dieu en élève quelques-uns, c'est donc pour être l'appui et la ressource des autres. Il se décharge sur eux du soin

des foibles et des petits : c'est par là qu'ils entrent dans l'ordre des conseils de la sagesse éternelle. Tout ce qu'il y a de réel dans leur grandeur, c'est l'usage qu'ils en doivent faire pour ceux qui souffrent ; c'est le seul trait de distinction que Dieu ait mis en nous : ils ne sont que les ministres de sa bonté et de sa providence ; et ils perdent le droit et le titre qui les fait grands, dès qu'ils ne veulent l'être que pour eux-mêmes.

L'humanité envers les peuples est donc le premier devoir des grands ; et l'humanité renferme l'affabilité, la protection et les largesses.

Je dis l'affabilité : oui, Sire, on peut dire que la fierté, qui d'ordinaire est le vice des grands, ne devroit être que comme la triste ressource de la roture et de l'obscurité. Il paroîtroit bien plus pardonnable à ceux qui naissent, pour ainsi dire, dans la boue, de s'enfler, de se hausser, et de tâcher de se mettre par l'enflure secrète de l'orgueil, de niveau avec ceux au-dessous desquels ils se trouvent si fort par la naissance. Rien ne révolte plus les hommes d'une naissance obscure et vulgaire, que la distance énorme que le hasard a mise entre eux et les grands : ils peuvent toujours se flatter de cette vaine persuasion, que la nature a été injuste, de les faire naître dans l'obscurité, tandis qu'elle a réservé l'éclat du rang et des titres pour tant d'autres dont le nom fait tout le mérite : plus ils se trouvent bas, moins ils se croient à leur place. Aussi l'insolence et la hauteur deviennent souvent le partage de la plus vile populace ; et plus d'une fois les anciens règnes de la monarchie l'ont vue se soulever, vouloir secouer le joug des nobles et des grands, et conjurer leur extinction et leur ruine entière.

Les grands, au contraire, placés si haut par la nature, ne sauroient plus trouver de gloire qu'en s'abaissant : ils n'ont plus de distinction à se donner du côté du rang et de la naissance ; ils ne peuvent s'en donner que par l'affabilité ; et s'ils est encore un orgueil qui puisse leur être permis, c'est celui de se rendre humains et accessibles.

Il est vrai même que l'affabilité est comme le caractère inséparable, et la plus sûre marque de la grandeur. Les descendans de ces races illustres et anciennes, auxquels personne ne dispute la supériorité du nom et l'antiquité de l'origine, ne portent point sur leur front l'orgueil de leur naissance : ils vous la laisseroient ignorer, si elle pouvoit être ignorée : les monumens publics en parlent assez, sans qu'ils en parlent eux-mêmes : on ne sent leur élévation, que par une noble simplicité : ils se rendent encore plus respectables, en ne souffrant qu'avec peine le respect qui leur est dû ; et parmi tant de titres qui les distinguent, la politesse et l'affabilité est la seule distinction qu'ils affectent. Ceux au contraire qui se parent d'une antiquité douteuse, et à qui l'on dispute tout bas l'éclat et les prééminences de leurs ancêtres, craignent toujours qu'on n'ignore la grandeur de leur race, l'ont sans cesse dans la bouche, croient en assurer la vérité par une affectation d'orgueil et de hauteur, mettent la fierté à la place des titres ; et en exigeant au-delà de ce qui leur est dû, ils font qu'on leur conteste même ce qu'on devroit leur rendre.

En effet, on est moins touché de son élévation, quand on est né pour être grand. Quiconque est ébloui de ce degré éminent, où la naissance et la fortune l'ont placé, c'est-à-dire qu'il n'étoit pas fait pour monter si haut : les plus hautes places sont toujours au-dessous des grandes âmes : rien ne les enfle et ne les éblouit, parce que rien n'est plus haut qu'elles.

La fierté prend donc sa source dans la médiocrité, ou n'est plus qu'une ruse qui la cache : c'est une preuve certaine qu'on perdroit en se montrant de trop près : on couvre de la fierté des défauts et des foiblesses, que la fierté trahit et manifeste elle-même : on fait de l'orgueil le supplément, si j'ose parler ainsi, du mérite ; et on ne sait pas que le mérite n'a rien qui lui ressemble moins que l'orgueil.

Aussi les plus grands hommes, Sire, et les plus grands rois ont toujours été les plus affables. Une simple femme Thécuite venoit exposer simplement à David ses chagrins domestiques ; et si l'éclat du trône étoit tempéré par l'affabilité du souverain, l'affabilité du souverain relevoit l'éclat et la majesté du trône.

Nos rois, Sire, ne perdent rien à se rendre accessibles : l'amour des peuples leur répond du respect qui leur est dû. Le trône n'est élevé que pour être l'asile de ceux qui viennent implorer votre justice ou votre clémence : plus vous en

rendez l'accès facile à vos sujets, plus vous en augmentez l'éclat et la majesté. Et n'est-il pas juste que la nation de l'univers, qui aime le plus ses maîtres, ait aussi plus de droit de les approcher? Montrez, Sire, à vos peuples tout ce que le ciel a mis en vous de dons et de talens aimables; laissez-leur voir de près le bonheur qu'ils attendent de votre règne: les charmes et la majesté de votre personne, la bonté et la droiture de votre cœur, assureront toujours plus les hommages qui sont dus à votre rang, que votre autorité et votre puissance.

Ces princes invisibles et efféminés, ces Assuérus devant lesquels c'étoit un crime digne de mort, pour Esther même, d'oser paroître sans ordre, et dont la seule présence glaçoit le sang dans les veines des supplians, n'étoient plus, vus de près, que de foibles idoles, sans âme, sans vie, sans courage, sans vertu; livrés dans le fond de leurs palais à de vils esclaves; séparés de tout commerce, comme s'ils n'avoient pas été dignes de se montrer aux hommes, ou que des hommes faits comme eux n'eussent pas été dignes de les voir, l'obscurité et la solitude en faisoient toute la majesté.

Il y a dans l'affabilité une sorte de confiance en soi-même, qui sied bien aux grands, qui fait qu'on ne craint point de s'avilir en s'abaissant, et qui est comme une espèce de valeur et de courage pacifique: c'est être foible et timide, que d'être inaccessible et fier.

D'ailleurs, Sire, en quoi les princes et les grands, qui n'offrent jamais aux peuples qu'un front sévère et dédaigneux, sont plus inexcusables, c'est qu'il leur en coûte si peu de se concilier les cœurs: il ne faut pour cela ni effort, ni étude; une seule parole, un sourire gracieux, un seul regard suffit: le peuple leur compte tout: leur rang donne du prix à tout: la seule sérénité du visage du roi, dit l'écriture, est la vie et la félicité des peuples; et son air doux et humain est pour les cœurs de ses sujets, ce que la rosée du soir est pour les terres sèches et arides: *In hilaritate vultûs regis, vita; et clementia ejus quasi imber serotinus.*

Et peut-on laisser aliéner des cœurs qu'on peut gagner à si bas prix? n'est-ce pas s'avilir soi-même, que de dépriser à ce point toute l'humanité? et mérite-t-on le nom de grand, quand on ne sait pas même sentir ce que valent les hommes?

La nature n'a-t-elle pas déjà imposé une assez grande peine aux peuples et aux malheureux, de les avoir fait naître dans la dépendance, et comme dans l'esclavage? n'est-ce pas assez que la bassesse ou le malheur de leur condition leur fasse un devoir, et comme une loi, de ramper et de rendre des hommages? faut-il encore leur aggraver le joug par le mépris, et par une fierté qui en est si digne elle-même? ne suffit-il pas que leur dépendance soit une peine? faut-il encore les en faire rougir comme d'un crime? et si quelqu'un devoit être honteux de son état, seroit-ce le pauvre qui le souffre, ou le grand qui en abuse?

Il est vrai que souvent c'est l'humeur toute seule, plutôt que l'orgueil, qui efface du front des grands cette sérénité qui les rend accessibles et affables: c'est une inégalité de caprice, plus que de fierté. Occupés de leurs plaisirs, et lassés des hommages, ils ne les reçoivent plus qu'avec dégoût: il semble que l'affabilité leur devienne un devoir importun, et qui leur est à charge. A force d'être honorés, ils sont fatigués des honneurs qu'on leur rend; et ils se dérobent souvent aux hommages publics, pour se dérober à la fatigue d'y paroître sensibles. Mais qu'il faut être né dur, pour se faire même une peine de paroître humain! N'est-ce pas une barbarie, non-seulement de n'être pas touché, mais de recevoir même avec ennui les marques d'amour et de respect que nous donnent ceux qui nous sont soumis? n'est-ce pas déclarer tout haut qu'on ne mérite pas l'affection des peuples, quand on en rebute les plus tendres témoignages? peut-on alléguer là-dessus les momens d'humeur et de chagrin, que les soins de la grandeur et de l'autorité traînent après soi? l'humeur est-elle donc le privilége des grands, pour être l'excuse de leurs vices?

Hélas! s'il pouvoit être quelquefois permis d'être sombre, bizarre, chagrin, à charge aux autres et à soi-même, ce devroit être à ces infortunés, que la faim, la misère, les calamités, les nécessités domestiques, et tous les plus noirs soucis environnent: ils seroient bien plus dignes d'excuse, si, portant déjà le deuil, l'amertume, le désespoir souvent dans le cœur, ils en laissoient échapper quelques traits

au-dehors. Mais que les grands, que les heureux du monde à qui tout rit, et que les joies et les plaisirs accompagnent partout, prétendent tirer de leur félicité même un privilége qui excuse leurs chagrins bizarres et leurs caprices; qu'il leur soit plus permis d'être fâcheux, inquiets, inabordables, parce qu'ils sont plus heureux; qu'ils regardent comme un droit acquis à la prospérité, d'accabler encore du poids de leur humeur, des malheureux qui gémissent déjà sous le joug de leur autorité et de leur puissance; grand Dieu! seroit-ce donc là le privilége des grands, ou la punition du mauvais usage qu'ils font de la grandeur? car il est vrai que les caprices et les noirs chagrins semblent être le partage des grands, et l'innocence de la joie et de la sérénité n'est que pour le peuple.

Mais l'affabilité qui prend sa source dans l'humanité, n'est pas une de ces vertus superficielles qui ne résident que sur le visage: c'est un sentiment qui nait de la tendresse et de la bonté du cœur. L'affabilité ne seroit plus qu'une insulte, et une dérision pour les malheureux, si en leur montrant un visage doux et ouvert, elle leur fermoit nos entrailles, et ne nous rendoit plus accessibles à leurs plaintes, que pour nous rendre plus insensibles à leurs peines.

Les malheureux et les opprimés n'ont droit de les approcher, que pour trouver auprès d'eux la protection qui leur manque. Oui, mes frères, les lois qui ont pourvu à la défense des foibles, ne suffisent pas pour les mettre à couvert de l'injustice et de l'oppression: la misère ose rarement réclamer les lois établies pour la protéger; et le crédit souvent leur impose silence,

C'est donc aux grands à remettre le peuple sous la protection des lois: la veuve, l'orphelin, tous ceux qu'on foule et qu'on opprime ont un droit acquis à leur crédit et à leur puissance; elle ne leur est donnée que pour eux: c'est à eux à porter aux pieds du trône les plaintes et les gémissemens de l'opprimé: ils sont comme le canal de communication, et le lien des peuples avec le souverain; puisque le souverain n'est lui-même que le père et le pasteur des peuples. Ainsi ce sont les peuples tout seuls, qui donnent aux grands le droit qu'ils ont d'approcher du trône; et c'est pour les peuples tout seuls, que le trône lui-même est élevé: en un mot, et les grands, et le prince, ne sont, pour ainsi dire, que les hommes du peuple.

Mais si, loin d'être les protecteurs de sa foiblesse, les grands et les ministres des rois en sont eux-mêmes les oppresseurs; s'ils ne sont plus que comme ces tuteurs barbares, qui dépouillent eux-mêmes leurs pupilles: grand Dieu! les clameurs du pauvre et de l'opprimé monteront devant vous: vous maudirez ces races cruelles; vous lancerez vos foudres sur ces géans; vous renverserez tout cet édifice d'orgueil, d'injustice et de prospérité, qui s'étoit élevé sur les débris de tant de malheureux; et leur prospérité sera ensevelie sous ses ruines.

Aussi la prospérité des grands et des ministres des souverains, qui ont été les oppresseurs des peuples, n'a jamais porté que la honte, l'ignominie et la malédiction à leurs descendans. On a vu sortir de cette tige d'iniquité des rejetons honteux, qui ont été l'opprobre de leur nom et de leur siècle: le Seigneur a soufflé sur l'amas de leurs richesses injustes, et l'a dissipé comme de la poussière; et s'il laisse encore traîner sur la terre des restes infortunés de leur race, c'est pour les faire servir de monument éternel à ses vengeances, et perpétuer la peine d'un crime, qui perpétue presque toujours avec lui l'affliction et la misère publique dans les empires.

La protection des foibles est donc le seul usage légitime du crédit et de l'autorité; mais les secours et les largesses qu'ils doivent trouver dans notre abondance, forment le dernier caractère de l'humanité.

Oui, mes frères, si c'est Dieu seul qui vous a fait naître ce que vous êtes, quel a pu être son dessein, en répandant avec tant de profusion sur vous les biens de la terre? A-t-il voulu vous faciliter le luxe, les passions et les plaisirs qu'il condamne? sont-ce des présens qu'il vous ait faits dans sa colère? Si cela est, si c'est pour vous seuls, qu'il vous a fait naître dans la prospérité et dans l'opulence; jouissez-en, à la bonne heure; faites-vous, si vous le pouvez, une injuste félicité sur la terre; vivez comme si tout étoit fait pour vous; multipliez vos plaisirs: hâtez-vous de jouir: le temps est court; n'attendez plus rien au-delà que la mort et le jugement: vous avez reçu ici-bas votre récompense.

Mais si, dans les desseins de Dieu, vos

biens doivent être les ressources et les facilités de votre salut, il ne laisse donc des pauvres et des malheureux sur la terre que pour vous : vous leur tenez donc ici-bas la place de Dieu même : vous êtes, pour ainsi dire, leur providence visible : ils ont droit de vous réclamer, et de vous exposer leurs besoins : vos biens sont leurs biens, et vos largesses le seul patrimoine que Dieu leur ait assigné sur la terre.

Et qu'y a-t-il dans votre état de plus digne d'envie que le pouvoir de faire des heureux ? si l'humanité envers les peuples, est le premier devoir des grands, n'est-elle pas aussi l'usage le plus délicieux de la grandeur ?

Quand toute la religion ne seroit pas elle-même un motif universel de charité envers nos frères ; et que notre humanité à leur égard, ne seroit payée que par le plaisir de faire des heureux, et de soulager ceux qui souffrent ; en faudroit-il davantage pour un bon cœur ? Quiconque n'est pas sensible à un plaisir si vrai, si touchant, si digne du cœur, il n'est pas né grand, il ne mérite pas même d'être homme. Qu'on est digne de mépris, dit Saint Ambroise, quand on peut faire des heureux, et qu'on ne le veut pas ! *Infelix cujus in potestate est tantorum animas à morte defendere, et non est voluntas !*

Il semble même que c'est une malédiction attachée à la grandeur : les personnes nées dans une fortune obscure et privée, n'envient dans les grands que le pouvoir de faire des grâces, et de contribuer à la félicité d'autrui : on sent qu'à leur place on seroit trop heureux de répandre la joie et l'allégresse dans les cœurs, en y répandant des bienfaits ; et de s'assurer pour toujours leur amour et leur reconnoissance. Si dans une condition médiocre, on forme quelquefois de ces désirs chimériques de parvenir à de grandes places ; le premier usage qu'on se propose de cette nouvelle élévation, c'est d'être bienfaisant, et d'en faire part à tous ceux qui nous environnent : c'est la première leçon de la nature, et le premier sentiment que les hommes du commun trouvent en eux : ce n'est que dans les grands seuls, qu'il est éteint : il semble que la grandeur leur donne un autre cœur, plus dur et plus insensible que celui du reste des hommes ; que plus on est à portée de soulager des malheureux, moins on est touché de leurs misères ; que plus on est le maître de s'attirer l'amour et la bienveillance des hommes, moins on en fait cas ; et qu'il suffit de pouvoir tout, pour n'être touché de rien.

Mais quel usage plus doux et plus flatteur, mes frères, pourriez-vous faire de votre élévation et de votre opulence ? vous attirer des hommages ? mais l'orgueil lui-même s'en lasse : commander aux hommes et leur donner des lois ? mais ce sont-là les soins de l'autorité, ce n'en est pas le plaisir : voir autour de vous multiplier à l'infini vos serviteurs et vos esclaves ? mais ce sont des témoins qui vous embarrassent et vous gênent, plutôt qu'une pompe qui vous décore : habiter des palais somptueux ? mais vous vous édifiez, dit Job, des solitudes, où les soucis et les noirs chagrins viennent bientôt habiter avec vous : y rassembler tous les plaisirs ? ils peuvent remplir ces vastes édifices, mais ils laisseront toujours votre cœur vide : trouver tous les jours dans votre opulence de nouvelles ressources à vos caprices ? la variété des ressources tarit bientôt ; tout est bientôt épuisé ; il faut revenir sur ses pas, et recommencer sans cesse ce que l'ennui rend insipide, et ce que l'oisiveté a rendu nécessaire. Employez tant qu'il vous plaira vos biens et votre autorité à tous les usages que l'orgueil et les plaisirs peuvent inventer, vous serez rassasié, mais vous ne serez pas satisfait ; ils vous montreront la joie, mais ils ne la laisseront pas dans votre cœur.

Employez-les à faire des heureux ; à rendre la vie plus douce et plus supportable à des infortunés, que l'excès de la misère a peut-être réduits mille fois à souhaiter, comme Job, que le jour qui les vit naître eût été lui-même la nuit éternelle de leur tombeau : vous sentirez alors le plaisir d'être né grand ; vous goûterez la véritable douceur de votre état : c'est le seul privilége qui le rend digne d'envie. Toute cette vaine montre qui vous environne, est pour les autres ; ce plaisir est pour vous seul : tout le reste a ses amertumes ; ce plaisir seul les adoucit toutes : la joie de faire du bien, est tout autrement douce et touchante que la joie de le recevoir : revenez-y encore ; c'est un plaisir qui ne s'use point : plus on le goûte, plus on se rend digne de le goûter : on s'accoutume à sa prospérité propre, et on y devient insensible ; mais on sent toujours la joie d'être l'auteur de la prospérité d'autrui : chaque bienfait porte avec lui ce tribut doux et

secret dans notre âme: le long usage qui endurcit le cœur à tous les plaisirs, le rend ici tous les jours plus sensible.

Et qu'a la majesté du trône elle-même, Sire, de plus délicieux, que le pouvoir de faire des grâces? que seroit la puissance des rois, s'ils se condamnoient à en jouir tout seuls? une triste solitude, l'horreur des sujets et le supplice du souverain. C'est l'usage de l'autorité, qui en fait le plus doux plaisir; et le plus doux usage de l'autorité, c'est la clémence et la libéralité, qui la rendent aimable.

Nouvelle raison: outre le plaisir de faire du bien, qui nous paye comptant de notre bienfait; montrez de la douceur et de l'humanité dans l'usage de votre puissance, dit l'esprit de Dieu, et c'est la gloire la plus sûre et la plus durable où les grands puissent atteindre: *In mansuetudine opera tua perfice, et super hominum gloriam diligeris.*

Non, Sire, ce n'est pas le rang, les titres, la puissance, qui rendent les souverains aimables; ce n'est pas même les talens glorieux que le monde admire; la valeur, la supériorité du génie, l'art de manier les esprits et de gouverner les peuples: ces grands talens ne les rendent aimables à leurs sujets, qu'autant qu'ils les rendent humains et bienfaisans. Vous ne serez grand, qu'autant que vous leur serez cher: l'amour des peuples a toujours été la gloire la plus réelle et la moins équivoque des souverains; et les peuples n'aiment guère dans les souverains que les vertus qui rendent leur règne heureux.

Et en effet; est-il pour les princes une gloire plus pure et plus touchante que celle de régner sur les cœurs? La gloire des conquêtes est toujours souillée de sang; c'est le carnage et la mort qui nous y conduit; et il faut faire des malheureux pour se l'assurer: l'appareil qui l'environne est funeste et lugubre; et souvent le conquérant lui-même, s'il est humain, est forcé de verser des larmes sur ses propres victoires.

Mais la gloire, Sire, d'être cher à son peuple et de le rendre heureux, n'est environnée que de la joie et de l'abondance: il ne faut point élever de statues et de colonnes superbes pour l'immortaliser: elle s'élève dans le cœur de chaque sujet un monument plus durable que l'airain et le bronze; parce que l'amour, dont il est l'ouvrage, est plus fort que la mort: le titre de conquérant n'est écrit que sur le marbre; le titre de père du peuple est gravé dans les cœurs.

Et quelle félicité pour le souverain, de regarder son royaume comme sa famille; ses sujets, comme ses enfans; de compter que leurs cœurs sont encore plus à lui que leurs biens et leurs personnes; et de voir, pour ainsi dire, ratifier chaque jour le premier choix de la nation qui éleva ses ancêtres sur le trône! la gloire des conquêtes et des triomphes a-t-elle rien qui égale ce plaisir? Mais de plus, Sire, si la gloire des conquérans vous touche, commencez par gagner les cœurs de vos sujets: cette conquête vous répond de celle de l'univers. Un roi cher à une nation valeureuse comme la vôtre, n'a plus rien à craindre que l'excès de ses prospérités et de ses victoires.

Massillon, petit carême, humanité des grands.

§ 103. *De l'aumône.*

L'amour du prochain est la source de l'aumône. En effet, quand on aime son prochain, peut-on le voir dans la nécessité, et ne pas l'assister? Et c'est surtout les riches qui sont dans l'obligation de faire l'aumône, à proportion du bien que Dieu a donné à chacun. Il faut bien concevoir que non-seulement nous n'avons aucun droit réel sur les biens du monde, parce qu'étant toujours essentiellement à Dieu, ils ne peuvent jamais appartenir aux créatures, mais que nous sommes aussi bornés par les lois de Dieu dans l'usage de ces biens: car il ne faut pas s'imaginer que Dieu nous les donne pour en disposer comme nous voudrons. Il est trop juste pour en avoir fait une distribution si inégale. Ces biens étant des moyens destinés par la providence à la subsistance des hommes, il n'en donne à quelques-uns plus qu'il ne leur en faut, que pour les distribuer aux autres. Un riche, comme riche, n'est donc qu'un simple dispensateur des biens de Dieu; et dans cette dispensation même il ne lui est pas permis de se conduire par ses caprices et ses fantaisies. Il faut qu'il ait égard aux nécessités du prochain, aux engagemens de la providence, et en un mot, à l'ordre de la charité.

On doit donner aux pauvres son superflu, et c'est sur quoi on forme bien des difficultés, chacun croyant n'avoir

rien de superflu. Combien y en a-t-il qui se font des nécessités, et qui croient qu'il suffit d'avoir du bien pour le dépenser à ce que l'on veut? mais tout cela n'est qu'une pure illusion. Dieu ne rend personne maître de son superflu, parce qu'il ne peut permettre à personne de jouir des créatures pour elles-mêmes. Il ne reconnoît point ces nécessités imaginaires qui n'ont leur source que dans la vanité, la curiosité, ou dans l'amour du plaisir. Il est vrai qu'on trouvera peu de personnes qui aient du superflu, si l'on a égard à ce que la coutume, la délicatesse et les passions du monde ont renfermé dans les nécessités de l'état et de la condition: mais on ne le peut pas dire, si on retranche de ce qui passe pour nécessaire, tout ce que l'amour de la pénitence, de l'humilité et de la pauvreté en doit faire retrancher. Si on garde, par exemple, une exacte modestie dans ses meubles, dans ses habits, dans son train, dans sa table et beaucoup d'autres choses; c'est par ces retranchemens qu'on trouvera du superflu, et c'est le défaut de ce retranchement qu'on ne veut point faire, qui fait qu'on n'en trouve point, et c'est surtout le défaut de charité; car la charité trouve toujours des moyens et des expédiens pour soulager les pauvres.

Les riches ne peuvent user du monde que par nécessité aussi-bien que les pauvres: la règle est commune aux uns et aux autres. Mais comme la nécessité ne consiste point dans un point précis, les nécessités des riches étant beaucoup plus étendues, et leur donnant lieu d'user beaucoup davantage des créatures, elles leur servent d'occasion de s'y attacher. Les nécessités des pauvres sont au contraire plus resserrées; ils s'accoutument à se passer de bien des choses qui paroissent nécessaires aux riches, et par cette habitude ils s'en détachent. On ne peut pas même dire qu'ils soient privés de l'avantage qu'ont les riches d'exercer la libéralité et la charité. Car pourvu que les pauvres la pratiquent à proportion de leur peu de bien, Dieu ne compte pas pour moins leurs petites œuvres de charité, que les plus grandes aumônes des riches; et quand ils n'en feroient aucune, Dieu leur tiendra compte de toutes celles dont il verra dans leur cœur une volonté sincère. Ils ne sont donc privés que de l'éclat des aumônes et de la satisfaction humaine qu'on peut trouver dans l'approbation qu'elles attirent, et dans la reconnoissance de ceux à qui on les fait, c'est-à-dire, qu'ils ne sont privés que de ce qui ordinairement en peut faire perdre le fruit. D'ailleurs s'ils ne peuvent point donner de leur bien, ils peuvent et doivent y substituer d'autres œuvres de charité et de miséricorde.

Il y a un avantage considérable à faire l'aumône. Quiconque fait la charité, reçoit infiniment plus de Dieu qu'il ne donne au prochain. Il ne donne que des biens temporels, des biens qui ne sont point à lui, et qu'il n'a reçus que pour les donner. Il ne fait que rendre proprement ce qu'il doit. Mais il reçoit de Dieu un présent inestimable que Dieu ne lui devoit point, un présent qui de soi-même est éternel, et dont il peut jouir à jamais. Dieu lui fait l'honneur de l'associer aux soins charitables qu'il a de ses créatures, et de le rendre l'instrument de sa providence envers elles. Il lui met entre les mains le rachat de ses péchés et le prix de son royaume; et il le lui met gratuitement, sans qu'il ait aucun droit à une si grande grâce. Qui ne voit que les murmures et les difficultés qu'on fait paroître en pratiquant la charité, ne viennent que de ce qu'on n'est pas assez pénétré de ces vérités? Car si on en étoit touché, comme on le devroit, on regarderoit les pauvres comme les occasions qui nous ont attiré les grâces de Dieu; on croiroit leur avoir une extrême obligation. Ainsi bien loin de pratiquer durement la charité envers eux, on la pratiqueroit avec humilité, avec reconnoissance, avec amour et avec joie.

Il y a des règles à suivre dans la pratique de l'aumône. On doit ne donner en aumônes que ce qui est à nous, et ce dont nous pouvons disposer avec justice, et l'on doit préférer d'acquitter ses dettes avant que de faire des charités. Il y a des aumônes qu'il suffit de faire à ceux qui nous les demandent; mais il y en a d'autres où il faut prévenir ceux à qui on les doit faire, comme sont les pauvres honteux. On doit préférer les pauvres qui sont dans un plus grand besoin, les infirmes et les impotens, et surtout les bons pauvres et ceux que saint Paul appelle les domestiques de la foi. Il faut préférer les plus grandes nécessités à celles qui sont moins pressantes. Dans les grandes nécessités, on ne doit pas se contenter de donner de son superflu; il faut donner même de son nécessaire d'état. Il ne faut pas se contenter

d'assister une fois ceux qui sont dans le besoin : car si le besoin se renouvelle, nous sommes obligés de donner le même secours. La charité intérieure est une dette perpétuelle ; elle ne tient jamais entièrement quittes ceux qui sont obligés de satisfaire aux devoirs auxquels elle engage.

Nicole.

§ 104. *Que le précepte de l'aumône est fondé sur la nature.*

Le précepte de l'aumône est fondé sur la nature. Oui, mes très-chers frères ; Dieu a mis au-dedans de nous, un principe inaltérable d'humanité, qui entre dans la composition de notre être, qui fait partie de nous-mêmes, commun également à tous les hommes, que la haine la plus envenimée ne peut effacer entièrement, qui se réveille à la vue des misérables, qui nous fait souffrir de leurs maux.

On peut les mépriser, on peut les haïr lorsqu'ils sont éloignés ; on les plaint nécessairement, on s'attendrit dès qu'ils paroissent. La nature est toute pour les malheureux. C'est une ressource inépuisable que la providence leur a ménagée. Mais que leur sert cette ressource, si on les évite, si on les fuit ?

Dans le monde, dans ce séjour où l'intérêt est si vif, l'ambition si active, les plaisirs si variés, la mollesse si raffinée, sait-on s'il y a des misérables sur la terre ? veut-on même le savoir ? Cette idée laisseroit dans l'esprit un souvenir inquiétant et douloureux, répandroit dans l'âme une tristesse importune, empoisonneroit les douceurs des plaisirs. On y écarte avec soin ce qui porte l'image de l'infortune : on n'y veut voir que les heureux, et que deviendront les pauvres ? les sources les plus abondantes leur sont fermées. Où iront-ils puiser ? ils ne trouvent partout que des yeux qui se détournent, des barrières qui les arrêtent, des mains qui les repoussent. L'indigence est-elle donc un anathème qui efface en eux le caractère d'homme, le titre de chrétien, l'empreinte de la divinité même ? et pourquoi les exclure ainsi de la société ? pourquoi les bannir de leur propre patrie ? qu'ont-ils fait ? sont-ce des scélérats infâmes ? Hélas ! peut-être ne sont-ils pauvres, que parce qu'ils sont vertueux. Sont-ce des ennemis furieux qui en veuillent à vos jours ? Ils n'ont contre vous d'autres armes que leurs pleurs : ils songent plus à vous toucher qu'à vous nuire. Sont-ce des exacteurs odieux qui viennent vous dépouiller de vos richesses ? quelque avidité qu'ils montrent, la plus légère aumône les satisfera. Riches voluptueux, assis à ces tables chargées des mets les plus délicats, ces Lazares qui vous importunent de loin par leurs cris, ne vous demandent que les miettes qui tombent de vos tables. Sont-ce, enfin, des monstres exécrables qui fassent horreur à la nature ? Ils sont tout ce qu'il faut pour intéresser des âmes généreuses. Ils sont hommes ; ils vous doivent être chers. Ils sont malheureux ; ils vous doivent être respectables. Ce seroit à des malheureux comme eux à les fuir. Mais vous, vous pouvez les secourir, et vous craignez de les voir ! Il sera donc vrai que, tandis que vous ne refusez rien à votre vanité, à votre mollesse, il y aura des hommes, vos semblables, qui périront faute de subsistance. Vantez-nous après cela la bonté de votre caractère, la délicatesse de vos sentimens. Quelle bonté, qui ne consiste qu'à éloigner les pauvres, qui craint d'être obligée de les soulager ! quelle délicatesse, qui seroit blessée de la vue des misérables, et qui consent de sang froid à leur destruction ! et ne savez-vous pas que la libéralité est l'humanité des grands et des riches ? qu'il n'est point de milieu pour eux ; que s'ils ne sont généreux, ils sont nécessairement barbares ; et qu'en certaines extrémités pressantes, ne pas assister ses frères, quand on le peut, c'est les égorger ! Pardonnez-nous ces expressions, elles sont vraies, quoique dures. Nous ne les employons que pour vous rappeler à vous-mêmes et à la générosité de votre caractère : sûrs que par là nous vous rappellerons bientôt aux pauvres. En effet, réparer les misères, répandre en tous lieux les consolations et les secours, est-il une satisfaction plus noble, un plaisir plus digne d'une âme élevée, un usage plus délicieux des richesses et de l'autorité ! Retranchez de cette grandeur qui nous frappe, retranchez-en la douceur de soulager les misérables, et nous ne devons plus rien trouver en elle qui mérite de nous tenter ; ni cet éclat qui l'environne, il ne sert souvent qu'à mieux éclairer les défauts ; ni cette pompe qui l'entoure, décoration empruntée qui ne rend ni plus grand en effet, ni plus estimable dans le fond ; ni ces flatteurs,

prodigues d'encens, ils sont vos plus cruels ennemis, ils vous empêchent de vous connoître vous-mêmes : ni ces respects assidus ; sont-ils toujours sincères ? et quand ils le seroient, les hommages des hommes valent-ils leur amitié ? ni ces distinctions honorables, un chrétien doit les mépriser ; ni la puissance de perdre ses ennemis et ses rivaux, c'est le plaisir d'un tyran. De tous les avantages de la grandeur (permettez-nous cet aveu), nous n'envions que le pouvoir de faire des heureux, et nous ne souhaitons aux puissans du siècle que la volonté d'en faire. Négligeriez-vous un privilége si rare, et qui vous rendroit, pour ainsi dire, les dieux des autres hommes ?

Nous nous promettrions tout de la sensibilité de votre cœur, si nous pouvions offrir à vos regards l'indigence extrême et réelle, revêtue à peine de quelques lambeaux déchirés et rebutans, accompagnée de toutes ses horreurs et des maux qu'elle traîne à sa suite. Quel succès n'attendrions-nous pas de notre ministère, s'il nous étoit permis de produire tout à coup, au milieu de cette assemblée, ces pauvres honteux, obligés dans ce siècle pervers de cacher leur indigence avec autant de mystère, que si elle étoit un crime ou une infamie ? Déshonorés, s'ils sont connus ; périssant, s'ils ne le sont pas : ces tristes héritiers de la pénitence d'Adam, qui portent le poids de la chaleur et du jour ; si nécessaires à la société, dont ils sont les fondemens, et cependant toujours opprimés ; que l'on écrase impitoyablement, et qui ne savent où adresser leurs plaintes ; auxquels on enlève, dans leurs pressantes nécessités, jusqu'à la moindre partie des fruits d'une terre que leurs sueurs et leurs travaux ont rendue féconde : ces spectres errans, ces restes d'hommes qui se traînent avec effort dans les places publiques, et jusqu'aux portes de nos temples, pour y faire, des débris de leurs corps, des spectacles d'effroi tout ensemble et de compassion ; et autour de ces infortunés, leurs familles éplorées formant comme un convoi funèbre, frappant l'air de leurs gémissemens et de leurs cris, fondant en larmes, tombant à vos genoux, vous demandant avec instance la vie ou la liberté d'un enfant, d'un père, d'un époux, et leur propre subsistance. Je vous le demande, chrétiens auditeurs, quel cœur assez dur tiendroit contre cet appareil imprévu ? Au seul aspect de ces extrémités réunies, du comble de la grandeur et du comble de la misère ainsi rapprochés, ne se sentiroit-on pas saisi d'une secrète terreur ? Ne se reprocheroit-on pas ce luxe outré, ces superfluités ruineuses ; et, suivant l'expression d'un prophète, ne croiroit-on pas voir jaillir de ces ornemens somptueux, le sang de tant de misérables ? Ce moyen infaillible de vous émouvoir nous est interdit : nous nous trouvons forcés de suppléer par la foiblesse d'une peinture que nous adoucissons encore, à la force invincible de la réalité. Mais, quoique éloignés de vos yeux, ces malheureux n'en existent pas moins ; doivent-ils souffrir de l'excès de votre délicatesse ? Jugez, du moins, par la répugnance que vous avez à les voir seulement, à quelle extrémité ils sont réduits ; et soyez assez humains pour soulager des misérables que vous n'auriez pas le courage d'envisager. Mais vous avez beau les fuir, vous ne sauriez les éviter ; leurs masures, leurs chaumières environnent vos palais et vos châteaux.

Poulle, Sermon sur l'Aumône.

§ 105. *Avantages qu'on retire de l'Aumône.*

Que de secours, que de facilités pour le salut ! et se peut-il que des grands se damnent ? Ah ! lorsque le sauveur du monde disoit, qu'il est presque impossible que les riches entrent dans le séjour de la gloire, il ne vouloit pas parler des dangers de leur état, il prévoyoit la dureté de leurs cœurs. Il en coûte bien plus à ces solitaires fervens, à ces martyrs innocens de la pénitence pour acquérir l'héritage céleste. Pour eux, le royaume des cieux est la terre promise. Ils ne peuvent y parvenir qu'à force de combats et de conquêtes. Il faut qu'ils s'en ouvrent l'entrée par les privations, par les jeûnes, par les austérités. Ils y arrivent exténués, déchirés et sanglans. Pour vous, mes très-chers frères, (nous supposons toujours la pratique des devoirs essentiels du christianisme) pour vous, le royaume des cieux est cette perle précieuse dont il est parlé dans l'évangile. Elle n'est pas proposée comme un prix que l'on destine au courage ; elle est offerte à la générosité : on l'achète. Pouvez-vous faire un meilleur emploi de ces richesses que les vers et la rouille rongent et dévorent, que la vanité prodigue, que la mort vous enlevera ?

Hâtez-vous; les momens favorables pour ce commerce avantageux sont courts; le temps presse : assurez ce trésor fugitif en le remettant aux pauvres. On ne retrouve dans l'éternité que le dépôt qu'on leur a confié.

Les hommes de cupidité, dit le prophète, joignent maison à maison, ajoutent domaine à domaine, entassent trésor sur trésor; ils se glorifient de leur opulence, elle n'est qu'un beau songe: *Dormierunt somnum suum viri divitiarum.* Arrive l'instant du réveil; ils se trouvent les mains vides: *Nihil invenerunt.* L'homme de miséricorde, au contraire, donne, distribue, répand, il semble ne s'être rien réservé : *Dispersit, dedit pauperibus.* Il meurt : ses aumônes lui sont restituées au centuple dans les tabernacles éternels: *Justitia ejus manet in sæculum sæculi.*

Rappelez-vous à ce sujet la manne du désert; tout ce que les Israélites en ramassoient au-delà de leurs besoins de chaque jour s'altéroit, se consumoit : Moïse en fit remplir une urne qu'il plaça dans l'arche du Seigneur; et cette manne, si tendre, si délicate, y fut inaltérable. Il en est de même des biens de la terre. Tout ce que vous en gardez au-delà du nécessaire et des bienséances étroites de votre état, se corrompt et vous corrompt vous-mêmes. Cachez ces richesses superflues dans les arches vivantes de Jésus-Christ; elles y demeureront incorruptibles.

A ces différens motifs, qui vous sollicitent si puissamment en faveur des pauvres, ajouterons-nous que vous êtes la cause de leurs malheurs, que Dieu ne les a réduits à cet état déplorable, que pour vous ménager plus de moyens de sanctification. Hélas! s'il n'y avoit point de misérables sur la terre, nous désespérerions presque de votre salut. Que cette dernière pensée doit faire une vive impression sur des âmes sensibles! Remarquez toutes ces circonstances. Pour pouvoir sauver les riches et les puissans du siècle, il a fallu qu'un Dieu de miséricorde permît qu'il subsistât, dans le sein du christianisme et sous l'empire de la providence, des êtres intelligens, créés à son image, rachetés de son sang, qui n'ont ni retraites où ils puissent se mettre à l'abri des injures des saisons, ni vêtemens pour se couvrir, ni alimens pour réparer leurs forces épuisées, ni consolations dans leurs souffrances, ni soulagement dans leurs infirmités; séparés des morts et des vivans, ne tenant au monde que par le sentiment de leurs maux; abandonnés à la discrétion d'autrui; rebuts de la société qu'on éloigne; exposés à la tentation la plus terrible, qui est l'extrême misère dénuée de tout secours; toujours aux prises avec la mort ou avec le désespoir; détrempant dans leurs larmes un pain qu'ils ne doivent qu'à leur importunité; incertains pour le jour qui suivra; et ces créatures, ce sont des chrétiens, ce sont vos frères. Les livrerez-vous aux horreurs d'une destinée qu'ils ne subissent que pour vous? Non, sans doute, et je m'en fierois à l'attendrissement dont vous êtes saisis, si la sensibilité étoit la charité; mais les larmes ne sont pas des secours.

Il me semble en ce moment entendre la voix de Dieu qui me dit, comme autrefois au prophète; prêtre du Dieu vivant, que voyez-vous? Seigneur, je vois, et je vois avec consolation, un nombre prodigieux de grands, de riches émus, touchés, pour la première fois, du sort des misérables. Passez à un autre spectacle : percez ces murs, percez ces voûtes; que voyez-vous? Une foule d'infortunés, plus malheureux peut-être que coupables. Ah! j'entens leurs murmures confus, ces plaintes de la misère délaissée, ces gémissemens de l'innocence méconnue, ces hurlemens du désespoir. Qu'ils sont perçans! mon âme en est déchirée. Descendez : que trouvez-vous? une clarté funèbre, des tombeaux pour habitation, l'enfer au-dessous: une nourriture qui sert autant à prolonger les tourmens que la vie : un peu de paille éparse çà et là, quelques haillons, des cheveux hérissés, des regards farouches, des voix sépulcrales, qui, semblables à la voix de la pythonisse, s'exhalent en sanglots comme de dessous terre; les contorsions de la rage, des fantômes hideux se débattant dans des chaînes... des hommes..... l'effroi des hommes. Suivez ces victimes désolées jusqu'au lieu de leur immolation : que découvrez-vous? Au milieu d'un peuple immense, la mort, sur un échafaud, armée de tous les instrumens de la douleur et de l'infamie. Elle frappe; quelle consternation de toute part! quelle terreur! un seul cri! le cri de l'humanité entière, et point de larmes. Comparez à présent ce que vous avez vu de part et d'autre, et concluez vous-même.... Seigneur, plus je considère

attentivement, et plus je trouve que la compensation est exacte. Je vois un protecteur pour chaque opprimé; un riche pour chaque pauvre ; un libérateur pour chaque captif: ils sont même presque en présence les uns des autres; il n'y a entre eux qu'un mur et le cœur des riches. Un prodige de votre grâce. ô mon Dieu ! et la charité ne fera bientôt plus de ces deux visions qu'une seule vision. Le prodige s'opère : les riches nous abandonnent; ils se précipitent vers les prisons ; ils fondent dans les cachots ! il n'y a plus de débiteurs; il n'y a plus de pauvres. Restent seulement quelques criminels dévoués au glaive de la justice pour l'intérêt général de la société, dont ils ont violé les droits les plus sacrés ; mais du moins consolés, mais soulagés, mais disposés à recevoir leurs supplices en esprit de pénitence, et leur mort même en sacrifice d'expiation. Ces monstres vont mourir en chrétiens. C'en est fait ; aux approches de la charité, tous ces objets lugubres qui affligeoient l'humanité ont disparu, et je ne vois plus que les cieux ouverts, où seront admises ces âmes véritablement divines, puisqu'elles sont miséricordieuses, dignes de régner éternellement avec vous, ô rédempteur des captifs ! ô le consolateur des affligés ! ô le père des pauvres ! ô le Dieu des miséricordes ! ainsi soit-il.

Poulle, Sermon sur l'Aumône.

§ 106. *Droits des Pauvres.*

Il faut que je vous fasse voir, par des raisons invincibles, les grandeurs de la pauvreté selon les maximes de l'évangile ; d'où il sera aisé de conclure combien est injuste le mépris des pauvres, que je vous représentois tout à l'heure. Mais afin de le faire avec plus de fruit, laissons, laissons, s'il vous plaît, aux orateurs du monde, la pompe et la majesté du style panégyrique ; ils ne se mettent point en peine que l'on les entende, pourvu qu'ils reconnoissent que l'on les admire. Pour nous, qui sommes ici dans la chaire du sauveur Jésus, ornons notre discours de la simplicité de son évangile, et repaissons nos âmes de vérités solides et intelligibles.

Je dis donc, ô riches du siècle ! que vous avez tort de traiter les pauvres avec un mépris si injurieux : afin que vous le sachiez, si nous voulions monter à l'origine des choses, nous trouverions peut-être qu'ils n'auroient pas moins de droit que vous aux biens que vous possédez. La nature, ou plutôt, pour parler plus chrétiennement, Dieu, le père commun des hommes, a donné dès le commencement un droit égal à tous ses enfans, sur toutes les choses dont ils ont besoin pour la conservation de leur vie. Aucun de nous ne peut se vanter d'être plus avantagé que les autres par la nature ; mais l'insatiable désir d'amasser n'a pas permis que cette belle fraternité pût durer longtemps dans le monde. Il a fallu venir au partage et à la propriété, qui a produit toutes les querelles et tous les procès. De là est né ce mot de mien et de tien, cette parole si froide, dit l'admirable Saint Jean Chrysostôme ; de là, cette grande diversité de conditions ; les uns, vivant dans l'affluence de toutes choses, les autres languissant dans une extrême indigence. C'est pourquoi plusieurs des saints pères ayant eu égard, et à l'origine des choses, et à cette libéralité générale de la nature envers tous les hommes, n'ont pas fait de difficulté d'assurer que c'étoit en quelque sorte frustrer les pauvres de leur propre bien, que de leur dénier celui qui nous est superflu.

Je ne veux pas dire par là, mes frères, que vous ne soyez que les dispensateurs des richesses que vous avez ; ce n'est pas ce que je prétends. Car ce partage des biens s'étant fait d'un commun consentement de toutes les nations et ayant été autorisé par la loi divine, vous êtes les maîtres et les propriétaires de la portion qui vous est échue : mais sachez que si vous en êtes les véritables propriétaires selon la justice des hommes, vous ne devez vous considérer que comme dispensateurs devant la justice de Dieu, qui vous en fera rendre compte. Ne vous persuadez pas qu'il ait abandonné le soin des pauvres : encore que vous les voyez destitués de toutes choses, gardez-vous bien de croire qu'ils aient tout à fait perdu ce droit si naturel qu'ils ont, de prendre dans la masse commune tout ce qui leur est nécessaire. Non, non, ô riches du siècle ! ce n'est pas pour vous seuls, que Dieu fait lever son soleil, ni qu'il arrose la terre, ni qu'il fait profiter dans son sein une si grande diversité de semences : les pauvres y ont leur part aussi bien que vous. J'avoue que Dieu ne leur a donné aucun fonds en propriété, mais il leur a assigné leur subsistance sur les biens que vous possédez,

tout autant que vous êtes de riches; ce n'est pas qu'il n'eût bien le moyen de les entretenir d'une autre manière, lui sous le règne duquel les animaux même les plus vils, ne manquent d'aucune des choses convenables à leur subsistance; ni sa main n'est point raccourcie, ni ses trésors ne sont point épuisés; mais il a voulu que vous eussiez l'honneur de faire vivre vos semblables. Quelle gloire, en vérité, chrétiens, si nous la savions bien comprendre! par conséquent, bien loin de mépriser les pauvres, vous les devriez respecter, les considérant comme des personnes que Dieu vous adresse et vous recommande.

Car enfin méprisez-les, traitez-les indignement tant qu'il vous plaîra, il faut néanmoins qu'ils vivent à vos dépens, si vous ne voulez encourir l'indignation de celui qui, parmi ces noms si augustes d'éternel et de Dieu des armées, se glorifie encore de se dire le père des pauvres. Vive Dieu, dit le Seigneur, c'est jurer par moi-même, le ciel et la terre et tout ce qu'ils renferment est à moi. Vous êtes obligés de me rendre la redevance de tous les biens que vous possédez; mais certes, pour moi, je n'ai que faire ni de vos offrandes ni de vos richesses: je suis votre Dieu et n'ai pas besoin de vos biens. Je ne peux souffrir de nécessité qu'en la personne des pauvres que j'avoue pour mes enfans: c'est à eux que j'ordonne que vous payiez fidèlement le tribut que vous me devez. Voyez-vous, mes frères, ces pauvres que vous méprisez tant? Dieu les établit ses trésoriers et ses receveurs généraux: il veut que l'on consigne en leurs mains tout l'argent qui doit entrer dans ses coffres. Il ne leur donne ici-bas aucun droit, qu'ils puissent exiger par une justice étroite; mais il leur permet de lever sur tous ceux qu'il a enrichis un impôt volontaire, non par contrainte, mais par charité. Que si on les refuse, si on les maltraite, il n'entend pas qu'ils portent leurs plaintes par-devant des juges mortels; lui-même il écoutera leurs cris du plus haut des cieux: comme ce qui est dû aux pauvres, ce sont ses propres deniers, il en a réservé la connoissance à son tribunal. C'est moi qui les vengerai, dit-il: je ferai miséricorde à qui leur sera miséricorde; je serai impitoyable à qui sera impitoyable pour eux. Merveilleuse dignité des pauvres! la grâce, la miséricorde, le pardon est entre leurs mains; et il y a des personnes assez insensées pour les mépriser!

Bossuet, Panég. de St. François.

§ 107. *Dignité des Pauvres dans l'Eglise.*

Jésus-Christ ne voudroit voir dans son église que ceux qui portent sa marque, que des pauvres, que des indigens, que des affligés, que des misérables. Mais s'il n'y a que des malheureux, qui soulagera les malheureux? que deviendront les pauvres dans lesquels il souffre, et dont il ressent tous les besoins? il pourroit leur envoyer ses saints anges; mais il est plus juste qu'ils soient assistés par des hommes qui sont leurs semblables. Venez donc, ô riches! dans son église; la porte enfin vous est ouverte: mais elle vous est ouverte en faveur des pauvres, et à condition de les servir. C'est pour l'amour de ses enfans qu'il permet l'entrée à ces étrangers. Voyez le miracle de la pauvreté! oui, les riches étoient étrangers; mais le service des pauvres les naturalise, et leur sert à expier la contagion qu'ils contractent parmi les richesses. Par conséquent, ô riches du siècle! prenez tant qu'il vous plaira des titres superbes; vous les pouvez porter dans le monde; dans l'église de Jésus-Christ, vous êtes seulement serviteurs des pauvres. Ne vous offensez pas de ce titre: le patriarche Abraham l'a tenu à gloire; lui qui avoit tant de serviteurs et une si nombreuse famille, prenoit néanmoins pour son partage le soin et l'obligation de servir les nécessiteux. Aussitôt qu'ils approchent de sa maison, lui-même s'avance pour les recevoir; lui-même va choisir dans son troupeau ce qu'il y a de plus délicat et de plus tendre; lui-même se donne la peine de servir leur table. Ainsi, dit l'éloquent Pierre Chrysologue, Abraham sentant arriver les pauvres, ne se souvient plus qu'il est maître, et il fait toutes les fonctions d'un serviteur: *Abraham, ciro peregrino, dominum se esse nescivit.* Mais d'où lui vient cet empressement à servir les pauvres? C'est que ce père des croyans voyoit déjà en esprit le rang qu'ils devoient tenir dans l'église: il considère déjà Jésus-Christ en eux: il oublie sa dignité dans la vue de celle des pauvres; et il montre aux riches par son exemple l'obligation qu'ils ont de les servir.

Mais quel service leur devons-nous

rendre? en quoi sommes-nous tenus de les assister? Vous le voyez déjà, chrétiens, dans l'exemple du patriarche Abraham. Mais l'admirable St. Augustin vous va donner encore sur ce sujet-là une instruction particulière. Le service que vous devez aux nécessiteux, c'est de porter avec eux une partie du fardeau qui les accable. L'apôtre Saint Paul ordonne aux fidèles de porter les fardeaux les uns des autres. *Alter alterius onera portate.* Les pauvres ont leur fardeau, et les riches aussi ont le leur. Les pauvres ont leur fardeau, qui ne le sait pas? quand nous les voyons suer et gémir, pouvons-nous ne pas reconnoître que tant de misères pressantes sont un fardeau très-pesant dont leurs épaules sont accablées? Mais encore que les riches marchent à leur aise, et semblent n'avoir rien qui leur pèse, sachez qu'ils ont aussi leur fardeau. Et quel est ce fardeau des riches? Chrétiens, le pourrez-vous croire? ce sont leurs propres richesses. Quel est le fardeau des pauvres? c'est le besoin: quel est le fardeau des riches? c'est l'abondance. Le fardeau des pauvres, dit Saint Augustin, c'est de n'avoir pas ce qu'il faut; et le fardeau des riches, c'est d'avoir plus qu'il ne faut. *Onus paupertatis non habere, divitiarum onus plus quàm opus est habere.* Quoi donc! est-ce un fardeau incommode que d'avoir trop de biens? Ah! que j'entends de mondains qui désirent un tel fardeau dans le secret de leurs cœurs! Mais qu'ils arrêtent ces désirs inconsidérés. Si les injustes préjugés du siècle les empêchent de concevoir en ce monde combien l'abondance pèse, quand ils viendront en ce pays, où il nuira d'être trop riches, quand ils comparoîtront à ce tribunal où il faudra rendre compte non-seulement des talens dispensés, mais encore des talens enfouis, et répondre à ce juge inexorable non-seulement de la dépense, mais encore de l'épargne et du ménage; alors, Messieurs, ils connoîtront que les richesses sont un grand poids, et ils se repentiront vainement de ne s'en être pas déchargés.

Bossuet, Sermon sur l'éminente Dignité des Pauvres dans l'Eglise.

§ 108. *De l'orgueil.*

L'orgueil, quoiqu'il soit aux yeux de Dieu une véritable bassesse, affecte pourtant d'imiter une certaine grandeur qui trompe et qui impose; il s'applaudit de ce qu'il a, ou de ce qu'il croit avoir; il est plein, ou affecte de le paroître; et cette abondance dont il se flatte lui cache sa réelle misère et sa pauvreté; mais il n'y a pas moyen d'embellir l'envie ni de la farder; elle est un aveu triste de sa misère et de son indigence; elle est contrainte d'admirer et de respecter dans les autres les biens qu'elle n'a pas; et elle ne peut se cacher à elle-même la noire malignité qui la porte à s'affliger des avantages des autres. Ce spectre est trop affreux pour avouer qu'on lui ressemble, et pour examiner même si l'on n'en porte pas quelques traits; il est bien plus court d'en détourner les yeux, et de prendre l'horreur qu'on en a, pour un témoignage qu'on en est réellement ennemi; mais cette horreur peut venir d'un orgueil qui veut se cacher, et que la conformité avec un spectre si triste et si hideux mettroit au désespoir; car l'orgueil manifeste est insupportable à l'orgueil; il se hait malgré lui, dès qu'il est forcé de soutenir sa propre vue, il faut qu'il se trompe aussi-bien que les autres pour se pouvoir souffrir; et il n'y a rien qui déconcerte plus ses artifices, ni qui fasse plutôt évanouir les prestiges qu'il emploie pour demeurer inconnu aux autres et à lui-même, que la conviction qu'il est plein d'envie, et par conséquent plein de bassesse et de lâcheté.

Dans ceux qui ont plus d'éducation et plus d'usage du monde, l'orgueil et l'amour-propre osent peu se montrer dans leur état naturel, mais ils n'en sont pas moins réels, ni moins les véritables motifs de tout ce que l'on fait et de l'attention même qu'on a pour les cacher. Dans les autres qui sont moins déguisés, et en qui la nature, moins secourue par l'art, se montre avec plus de simplicité, l'orgueil et l'amour-propre se découvrent d'une manière plus choquante. Ils sont portés à juger et à décider de tout, sans discrétion et sans prudence. Ils ménagent peu les personnes, et emploient les expressions avec peu de choix; ils commandent durement et obéissent de mauvaise grâce. Tout ce qui leur paroît vrai est donné comme certain, et tout ce qui le combat est regardé comme injuste et déraisonnable. La résistance ne sert ordinairement qu'à les aigrir et à les affermir dans leurs sentimens, et il est rare qu'ils cèdent aux remontrances et aux raisons, à moins qu'elles ne soient ac-

compagnées de toutes les manières capables de rendre moins odieuse l'idée qu'on leur donne du tort qu'ils peuvent avoir.

Notre plus violente passion est l'orgueil, et l'affreuse misère où il nous a plongés, dont nous éprouvons à chaque moment les funestes suites, n'est pas capable de nous détromper. Nous aimons notre enflure et notre indigence; nous tâchons de couvrir notre état malheureux par une apparence trompeuse; le monsonge nous tient lieu de vérité; la fausseté nous console de ce que nous avons perdu, un vain éclat, une approbation passagère, une réputation peu méritée, nous font oublier ce que nous sommes aux yeux de Dieu : et sans une grâce qui soit perpétuellement attentive à réprimer notre vanité, tout ce que nous recevons de la bonté de Dieu est aussitôt saisi et perverti par l'orgueil, dont l'effet présent est de nous persuader que nous sommes quelque chose par notre propre fonds, ou de désirer pour le moins d'en persuader les autres.

Duguet, caractères de la charité.

§ 109. *Continuation du même sujet.*

L'orgueil est l'amour de l'excellence, et pas conséquent l'amour de l'indépendance, de la grandeur, de la préférence, de l'estime, des louanges et de l'amour des hommes : car on excelle par tout cela. Il n'est pas nécessaire, pour être orgueilleux, de croire que l'on a plus de mérite que les autres, et qu'on est digne de leur être préféré; il suffit de le désirer. Il y en a qui connoissent leur bassesse, et qui ne laissent pas d'être orgueilleux par l'amour qu'ils ont pour la grandeur et pour tout ce qui pourroit les rehausser dans l'esprit des hommes. Ainsi l'orgueil ne consiste pas seulement dans une vaine complaisance pour les qualités qu'on croit avoir; il consiste aussi dans le désir de les avoir, et même dans le dépit que l'on sent d'en être privé.

On ne considère guère parmi les hommes d'autre orgueil que celui qui consiste à s'attribuer des qualités que l'on n'a pas; mais le fond de ce vice est de s'élever pour les qualités que l'on croit avoir, soit qu'on les ait, soit qu'on ne les ait pas. C'est une sotte vanité, si l'on s'imagine les avoir, lorsqu'on en est dépourvu; mais c'est toujours orgueil de s'y plaire, quand on les auroit, de vouloir que les hommes nous en estiment, et d'avoir de la complaisance dans cette estime. Il y a toujours en cela, non-seulement de l'erreur et de l'ignorance, mais de l'injustice et du larcin. Quiconque a de la complaisance dans sa propre excellence, en dérobe à Dieu la louange et la gloire. Il oublie qu'elle ne vient pas de lui, mais de Dieu, et qu'il est obligé de la lui rendre et de la lui rapporter tout entière. Enfin il ne voit pas qu'il est beaucoup plus rabaissé par cette enflure intérieure qu'il en conçoit, qu'il n'est relevé par ces talens et ces qualités dont il se glorifie. Il est meilleur, si l'on veut, d'avoir certaines qualités humaines et certains talens, que de ne les point avoir; mais il vaut beaucoup mieux en être privé, que d'en faire un sujet d'élévation et d'orgueil. Ainsi la plupart des talens rabaissent en effet ceux qui les ont, en les rendant plus vains et plus orgueilleux. Il paroît par tout cela que l'orgueil contient en soi une telle difformité, que les hommes même ne sauroient le souffrir, quand il est manifesté et non pallié. Or s'ils traitent l'orgueil de la sorte par un reste d'amour qu'ils ont pour la vérité et la justice, comment Dieu les traitera-t-il, lui qui est la vérité et la justice même?

L'orgueilleux s'élève du bien qu'il fait, comme s'il en étoit la cause. Il s'élève du mal que les autres font, parce que par-là il les met au-dessous de soi. Tout ce qui les rabaisse, le contente; et si Dieu le touche en particulier par des plaies destinées à humilier les superbes, il entre dans des sentimens d'impatience et de révolte contre Dieu. Voilà la conduite de l'homme orgueilleux, c'est-à-dire, de l'homme agissant en homme. Il suffit à l'homme, pour tomber dans l'orgueil, de concevoir en soi certaines vertus, et de n'y point apercevoir de défauts. Le seul défaut de ces vues suffit pour séduire le cœur, parce que l'orgueil qui y réside, l'occupe bientôt tout entier, à moins qu'il ne soit réprimé. Il ne faut qu'une vue d'esprit, un consentement passager à la cupidité pour nous rendre criminels devant Dieu; et la crainte qu'on doit avoir qu'il ne s'en soit glissé dans le cœur, est un contrepoids que Dieu lui laisse pour empêcher qu'il ne s'élève, et qu'il n'entre dans un excès de confiance; et c'est ce contrepoids que l'orgueilleux n'a point. Il ne s'arrête qu'aux actions extérieures; il y fait consister toute la vertu, et ne fait

point de réflexion sur ce qu'il n'a aucune assurance d'être exempt de crime dans les mouvemens intérieurs. Il est content de ce qu'il a fait pour Dieu, ou plutôt de ce qu'il en a reçu, et n'en désire pas davantage, et n'a aucun désir de s'avancer dans la vertu, ni d'y faire un progrès continuel. Il s'imagine qu'il suffit d'avoir une fois reçu les grâces de Dieu, et qu'il n'a point besoin de nouvelles grâces pour les conserver; et s'il ne s'attribue pas les vertus, il s'attribue la force d'y persévérer, ce qui est une grande erreur. Car, à quelque degré de vertu qu'on soit élevé, on n'arrive jamais à être indépendant de Dieu pour s'y maintenir. On est toujours foible à son égard; on a toujours besoin de son secours pour se soutenir, et on n'a jamais en soi toute la force nécessaire pour résister aux tentations, sans avoir besoin de lui demander de nouvelles grâces: c'est pourquoi l'état de l'orgueilleux, qui ne demande à Dieu aucune nouvelle grâce, et qui s'attribue la force de persévérer dans la justice, est un état d'une horrible présomption.

L'orgueilleux ne croit point avoir besoin de la miséricorde de Dieu. Il n'a aucun sentiment de ses misères. Il ne demande point à Dieu sa délivrance. La terre n'est point pour lui une vallée de larmes et de gémissemens, et il ne se croit redevable en rien à la justice de Dieu. Son orgueil agissant donc sans obstacle, le remplit d'une confiance présomptueuse en lui-même, qui ne lui fournit aucuns sujets de s'humilier. Ainsi il n'est pas possible que Dieu ne rabaisse les orgueilleux, et qu'il ne les couvre de confusion et de honte, en les dégradant et les rabaissant à proportion de leur injuste élévation.

Nicole.

§ 110. *De l'amour-propre.*

L'homme naturellement s'aime soi-même: il s'aime sans bornes et sans mesure; il n'aime que soi; il rapporte tout à soi; il se désire toutes sortes de biens, d'honneurs, de plaisirs; et il n'en désire qu'à soi-même, ou par rapport à soi-même. Il se fait le centre de tout; il voudroit dominer sur tout, et que toutes les créatures ne fussent occupées qu'à le contenter, à le louer, à l'admirer. Cette disposition tyrannique étant empreinte dans le cœur de tous les hommes depuis le péché, les rend violens, injustes, cruels, ambitieux, flatteurs, envieux, insolens, querelleurs. En un mot elle renferme les semences de tous les crimes et de tous les déréglemens des hommes, depuis les plus légers jusqu'aux plus détestables. Voilà le monstre que nous renfermons dans notre sein. Il vit et règne absolument en nous, à moins que Dieu n'ait détruit son empire, en versant un autre amour dans notre cœur. Il est le principe de toutes les actions, qui n'en ont point d'autre que la nature corrompue; et bien loin qu'il nous fasse de l'horreur, nous n'aimons et ne haïssons toutes les choses qui sont hors de nous, que selon qu'elles sont conformes ou contraires à nos inclinations.

Mais si nous l'aimons dans nous-mêmes, il s'en faut bien que nous ne le traitions de même, quand nous l'apercevons dans les autres. Il nous paroît alors au contraire sous sa forme naturelle, et nous le haïssons même d'autant plus que nous nous aimons, parce que l'amour-propre des autres hommes s'oppose à tous les désirs du nôtre. Nous voudrions que tous les autres nous aimassent, nous admirassent, pliassent sous nous, qu'ils ne fussent occupés que du soin de nous satisfaire; et non-seulement ils n'en ont aucune envie, mais ils nous trouvent ridicules de le prétendre, et ils sont prêts de tout faire, non-seulement pour nous empêcher de réussir dans nos désirs, mais pour nous assujettir aux leurs, et pour exiger les mêmes choses de nous. Voilà donc par-là tous les hommes aux mains les uns contre les autres; et si celui qui a dit, qu'ils naissent dans un état de guerre, et que chaque homme est naturellement ennemi de tous les autres hommes, eût voulu seulement représenter par ces paroles la disposition du cœur des hommes les uns envers les autres, sans prétendre la faire passer pour légitime et pour juste, il auroit dit une chose aussi conforme à la vérité et à l'expérience, que celle qu'il soutient est contraire à la raison et à la justice.

L'amour-propre est haïssable quand il se fait paroître tel qu'il est, quand il incommode celui des autres, quand il veut ravir quelque chose de ce qu'ils possèdent, ou à quoi ils prétendent. Mais c'est ce qu'il évite ordinairement. Il se déguise, il s'assujettit aux autres. Il ne choque point leurs inclinations, et désespérant de pouvoir obtenir par force ce qu'il désire, il tâche d'y arriver par la

complaisance. Or quoiqu'il demeure le même dans le fond, aussi ennemi de tous les autres, aussi injuste qu'on le reconnoît, quand il a le pouvoir de se faire voir tel qu'il est, les hommes sont néanmoins si dupes, qu'ils ne distinguent point les soumissions et les complaisances extérieures et feintes, de l'affection véritable: ainsi ils prennent pour amis ceux qui les flattent et qui ne les contredisent pas, et pour ennemis, ceux qui les contredisent, quoique ce soit par un motif de justice et de charité.

Quoique l'amour-propre soit naturellement malin, jaloux, envieux, plein de venin et de fiel; bien que ce qui relève les autres, l'incommode et le chagrine, et qu'on ne le voie guère favorable de bonne foi aux louanges qu'on leur donne, à moins qu'il n'en tire quelque avantage, et qu'elles ne lui servent de degré pour s'élever; quand on vient néanmoins à considérer l'effet que l'on feroit sur l'esprit des autres, si l'on montroit ses mouvemens à découvert, on conclut tout d'un coup à les cacher. On voit bien que ce seroit le moyen de se faire regarder comme un ennemi public, et qu'on deviendroit par-là l'objet de la haine et de la détestation de tout le monde. Ainsi l'amour-propre fait que nous affectons de faire paroître au-dehors une extrême équité, de louer volontiers ce qui est louable, de faire valoir, autant que nous le pouvons, toutes les bonnes qualités des autres, et de ne refuser pas même à nos ennemis les témoignages d'estime qu'ils méritent; et par-là on réussit dans le dessein de se faire aimer, on acquiert des amis, on adoucit ses ennemis, et on se met bien avec tout le monde.

L'amour-propre veut profiter de tout et des dons mêmes de Dieu. Un homme a reçu des talens, et il fonde sur ces talens des desseins de faire fortune, et de s'élever dans le monde. Il rapporte à lui-même ce qu'il a reçu de Dieu; et c'est ce qu'on remarque dans presque tous les hommes.

On peut encore considérer l'amour-propre dans l'adresse qu'il a, quand il est repris de quelque défaut, d'envisager à l'heure même, non la vertu qui tient le milieu entre les deux excès, mais le vice opposé qui n'est pas moins grand que celui dont on le reprend, et de se défendre par là. Il y a mille adresses pour se justifier dans ses défauts, qui sont toutes dangereuses et contagieuses. Celle de faire envisager le vice opposé, en est une; c'en est une autre de faire regarder comme des anges les personnes qui sont exemptes de ce défaut, afin qu'il ne paroisse pas fort étrange qu'on n'ait pas une vertu angélique; c'en est une autre de remarquer divers défauts dans ceux, ou qui nous reprennent, ou qui ont la vertu que nous n'avons pas, afin qu'avec notre défaut ils n'aient aucun avantage sur nous. La fin de l'amour-propre, quand il se défend, n'est pas tant que son défaut ne paroisse pas, que d'en éviter l'humiliation. Or il lui est indifférent pour cela, ou de soutenir ce défaut qu'on lui reproche, comme n'étant pas un défaut, ou d'en faire voir d'aussi grands dans les autres: car par l'un et par l'autre on évite de paroître au-dessous d'eux.

Nicole.

§ 111. *De l'Ambition.*

L'ambition, ce désir insatiable de s'élever au-dessus, et sur les ruines même des autres; ce ver qui pique le cœur, et ne le laisse jamais tranquille; cette passion, qui est le grand ressort des intrigues et de toutes les agitations des cours; qui forme les révolutions des états, et qui donne tous les jours à l'univers de nouveaux spectacles: cette passion, qui ose tout, et à laquelle rien ne coûte, est un vice encore plus pernicieux aux empires que la paresse même.

Déjà il rend malheureux celui qui en est possédé: l'ambitieux ne jouit de rien; ni de sa gloire, il la trouve obscure; ni de ses places, il veut monter plus haut; ni de sa prospérité, il sèche et dépérit au milieu de son abondance; ni des hommages qu'on lui rend, ils sont empoisonnés par ceux qu'il est obligé de rendre lui-même; ni de sa faveur, elle devient amère, dès qu'il faut la partager avec ses concurrens; ni de son repos, il est malheureux à mesure qu'il est obligé d'être plus tranquille: c'est un Aman, l'objet souvent des désirs et de l'envie publique, et qu'un seul honneur refusé à son excessive autorité rend insupportable à lui-même.

L'ambition le rend donc malheureux; mais de plus, elle l'avilit et le dégrade. Que de bassesses pour parvenir! il faut paroître, non pas tel qu'on est, mais tel qu'on nous souhaite. Bassesse d'adulation; on encense, et on adore l'idole qu'on méprise; bassesse de lâcheté; il

faut savoir essuyer des dégoûts, dévorer des rebuts, et les recevoir presque comme des grâces ; bassesse de dissimulation ; point de sentimens à soi, et ne penser que d'après les autres : bassesse de déréglement ; devenir les complices, et peut-être les ministres, des passions de ceux de qui nous dépendons, et entrer en part de leurs désordres, pour participer plus sûrement à leurs grâces ; enfin, bassesse même d'hypocrisie ; emprunter quelquefois les apparences de la piété, jouer l'homme de bien pour parvenir, et faire servir à l'ambition, la religion même qui la condamne. Ce n'est point là une peinture imaginée ; ce sont les mœurs des cours, et l'histoire de la plupart de ceux qui y vivent.

Qu'on nous dise après cela, que c'est le vice des grandes âmes : c'est le caractère d'un cœur lâche et rampant ; c'est le trait le plus marqué d'une âme vile : le devoir tout seul nous mène à la gloire : celle qu'on doit aux bassesses et aux intrigues de l'ambition, porte toujours avec elle un caractère de honte, qui nous déshonore : elle ne promet les royaumes du monde et toute leur gloire, qu'à ceux qui se prosternent devant l'iniquité, et qui se dégradent honteusement eux-mêmes : *Si cadens, adoraveris me.* On reproche toujours vos bassesses à votre élévation ; vos places rappellent sans cesse les avilissemens qui les ont méritées ; et les titres de vos honneurs et de vos dignités, deviennent eux-mêmes les traits publics de votre ignominie. Mais dans l'esprit de l'ambitieux, le succès couvre la honte des moyens : il veut parvenir ; et tout ce qui le mène là, est la seule gloire qu'il cherche : il regarde ces vertus Romaines qui ne veulent rien devoir qu'à la probité, à l'honneur et aux services, comme des vertus de roman et de théâtre, et croit que l'élévation des sentimens pouvoit faire autrefois les héros de la gloire, mais que c'est la bassesse et l'avilissement, qui fait aujourd'hui ceux de la fortune.

Aussi l'injustice de cette passion en est un dernier trait encore plus odieux que ses inquiétudes et sa honte. Oui, mes frères, un ambitieux ne connoît de loi que celle qui le favorise : le crime qui l'élève, est pour lui comme une vertu qui l'ennoblit. Ainsi infidèle ; l'amitié n'est plus rien pour lui dès qu'elle intéresse sa fortune : mauvais citoyen ; la vérité ne lui paroît estimable qu'autant qu'elle lui est utile : le mérite, qui entre en concurrence avec lui, est un ennemi auquel il ne pardonne point : l'intérêt public cède toujours à son intérêt propre : il éloigne des sujets capables, et se substitue à leur place : il sacrifie à ses jalousies le salut de l'état ; et il verroit avec moins de regret les affaires publiques périr entre ses mains, que sauvées par les soins et par les lumières d'un autre.

Telle est l'ambition dans la plupart des hommes ; inquiète, honteuse, injuste. Mais, Sire, si ce poison gagne et infecte le cœur du prince ; si le souverain, oubliant qu'il est le protecteur de la tranquillité publique, préfère sa propre gloire à l'amour et au salut de ses peuples ; s'il aime mieux conquérir des provinces, que régner sur les cœurs ; s'il lui paroît plus glorieux d'être le destructeur de ses voisins, que le père de son peuple ; si le deuil et la désolation de ses sujets, est le seul chant de joie qui accompagne ses victoires ; s'il fait servir à lui seul une puissance qui ne lui est donnée que pour rendre heureux ceux qu'il gouverne ; en un mot, s'il n'est roi que pour le malheur des hommes ; et que, comme ce roi de Babylone, il ne veuille élever la statue impie, l'idole de sa grandeur, que sur les larmes et les débris des peuples et des nations : grand Dieu ! quel fléau pour la terre ! quel présent faites-vous aux hommes dans votre colère, en leur donnant un tel maître !

Sa gloire, Sire, sera toujours souillée de sang : quelque insensé chantera peut-être ses victoires ; mais les provinces, les villes, les campagnes en pleureront. On lui dressera des monumens superbes, pour immortaliser ses conquêtes ; mais les cendres encore fumantes de tant de villes autrefois florissantes ; mais la désolation de tant de campagnes dépouillées de leur ancienne beauté ; mais les ruines de tant de murs sous lesquelles des citoyens paisibles ont été ensevelis ; mais tant de calamités qui subsisteront après lui, seront des monumens lugubres, qui immortaliseront sa vanité et sa folie. Il aura passé comme un torrent pour ravager la terre, et non comme un fleuve majestueux pour y porter la joie et l'abondance : son nom sera écrit dans les annales de la postérité parmi les conquérans, mais il ne le sera pas parmi les bons rois ; et l'on ne rappellera l'histoire de son règne, que pour

rappeler le souvenir des maux qu'il a faits aux hommes. Ainsi son orgueil, dit l'esprit de Dieu, sera monté jusqu'au ciel: sa tête aura touché dans les nuées: ses succès auront égalé ses désirs; et tout cet amas de gloire ne sera plus à la fin qu'un monceau de boue, qui ne laissera après elle que l'infection et l'opprobre.

Massillon, Petit Carême, Tentations des Grands.

§ 112. *Folie de l'Ambition.*

O siècle stérile en vertu, magnifique seulement en titres! St. Chrysostôme a dit, et il a dit vrai, qu'une marque que l'on n'a pas en soi la grandeur, c'est lorsqu'on la cherche hors de soi dans les ornemens extérieurs. Donc, ô siècle vainement superbe! je le dis avec assurance, et la postérité le saura bien dire, que pour connoître ton peu de valeur, et tes dais, et tes balustres, et tes couronnes, et tes manteaux, et tes titres, et tes armoiries, et les autres ornemens de ta vanité, sont des preuves trop convaincantes.

Mais j'entends quelqu'un qui me dit qu'il se moque de ces fantaisies et de tous ces titres chimériques; que pour lui il appuie sa famille sur des fondemens plus certains, sur des charges puissantes et sur des richesses immenses qui soutiendront éternellement la richesse de sa maison. Ecoute, ô homme sage! ô homme prévoyant, qui étends si loin aux siècles futurs les précautions de ta prudence! voici Dieu qui va te parler, et qui va confondre tes vaines pensées sous la figure d'un arbre par la bouche de son prophète Ezéchiel. "Assur, dit ce prophète, s'est élevé comme un grand "arbre, comme les cèdres du Liban;" le ciel l'a nourri de sa rosée, la terre l'a engraissé de sa substance, les puissances l'ont comblé de leurs bienfaits, et il suçoit de son côté le sang du peuple. "C'est pourquoi il s'est élevé, superbe "en sa hauteur, beau en sa verdure, "étendu en ses branches, fertile en ses "rejetons:" *Pulcher ramis, et frondibus numerosus, excelsusque altitudine, et inter condensas frondes elevatum est cacumen ejus.* "Les oiseaux faisoient leurs "nids sur ses branches," les familles de ses domestiques. "Les peuples se "mettoient à couvert sous son ombre," un grand nombre de créatures attachées à sa fortune. "Ni les cèdres, ni les pins "ne l'égaloient, les arbres les plus hauts "du jardin portoient envie à sa gran"deur," c'est-à-dire, les grands de la cour ne l'égaloient pas: *Cedri non fuerunt altiores illo in paradiso Dei, abietes non adæquaverunt summitatem ejus .... æmulata sunt eum omnia ligna voluptatis quæ erant in paradiso Dei .... in ramis ejus fecerunt nidos omnia volatilia cœli. ..... sub umbraculo illius habitabat cœtus gentium plurimarum.*

Voilà une grande fortune, un siècle n'en voit pas deux semblables; mais voyez sa ruine et sa décadence: "parce "qu'il s'est élevé superbement, et qu'il "a porté son faîte jusqu'aux nues, et "que son cœur s'est enflé dans sa hau"teur: *Pro eo quod ... dedit summitatem suam virentem atque condensum; et elevatum est cor ejus in altitudine sua:* pour cela, dit le Seigneur, je le couperai par la racine, je l'abattrai d'un grand coup, et je le porterai par terre; il viendra une disgrâce, et il ne pourra plus se soutenir, il tombera d'une grande chute: *Projicient eum super montes;* on le verra tout de son long sur une montagne, fardeau inutile de la terre. "Tous "ceux qui se reposoient sous son ombre "se retireront de lui, de peur d'être ac"cablés sous sa ruine;" *Recedent de umbraculo ejus omnes populi terræ, et relinquent eum.* Ou s'il se soutient durant sa vie, il mourra au milieu de ses grands desseins, et laissera à des mineurs des affaires embrouillées qui ruineront sa famille; ou Dieu frappera sur son fils unique, et le fruit de son travail passera en d'autres mains; ou il lui fera succéder un dissipateur, qui se trouvant tout d'un coup dans de si grands biens dont l'amas ne lui a coûté aucune peine, se jouera des sueurs d'un père insensé qui se sera damné pour le laisser riche; et devant la troisième génération, le mauvais ménage, les dettes auront consumé tous ses héritages. "Les branches de ce grand "arbre se trouveront dans toutes les val"lées:" *In cunctis convallibus corruent rami ejus;* je veux dire, ces terres et ces seigneuries, qu'il avoit ramassées avec tant de soin, se partageront en mille mains; et tous ceux qui verront ce grand changement, diront en levant les épaules et regardant avec étonnement les restes de cette fortune délabrée: est-ce là où devoit aboutir toute cette pompe et cette grandeur formidable? est-ce là ce grand

fleuve qui devoit inonder toute la terre? je ne vois plus qu'un peu d'écume. Ne le voyons-nous pas tous les jours?

O homme! que penses-tu faire? pourquoi te travailles-tu vainement, sans savoir pour qui? Mais je serai plus sage, et voyant les exemples de ceux qui m'ont précédé, je profiterai de leurs fautes: comme si ceux qui t'ont précédé n'en avoient pas vu faillir d'autres devant eux, dont les fautes ne les ont pas rendus plus sages! La ruine et la décadence entrent dans les affaires humaines par trop d'endroits, pour que nous soyons capables de les prévoir tous, et avec une trop grande impétuosité pour en pouvoir arrêter le cours. Mais je jouirai de mon travail. Et pour dix ans que tu as de vie? Mais je regarde ma postérité que je veux laisser opulente. Peut-être que ta postérité n'en jouira pas? Mais peut-être aussi qu'elle en jouira. Et tant de sueurs pour un peut-être? Regarde qu'il n'y a rien d'assuré pour toi, non pas même un tombeau pour y graver dessus tes titres superbes, les seuls restes de ta grandeur abattue: l'avarice de tes héritiers le refusera à ta mémoire, tant on pensera peu à toi après ta mort. Ce qu'il y aura d'assuré, ce sera la peine de tes rapines, la vengeance éternelle de tes concussions et de ton ambition désordonnée. O les beaux restes de ta grandeur! ô les belles suites de ta fortune! ô folie! ô illusion! ô étrange aveuglement des enfans des hommes!

Bossuet, Sermon pour le 4me. Dimanche de Carême.

§ 113. *Inconsistance des Choses humaines.*

Que si le temps comparé au temps, la mesure à la mesure, et le terme au terme, se réduit à rien: que sera-ce si l'on compare le temps à l'éternité, où il n'y a ni mesure, ni terme? Comptons donc comme très-court, ou plutôt comme un pur néant tout ce qui finit; puisqu'enfin quand on auroit multiplié les années au-delà de tous les nombres connus, visiblement ce ne sera rien quand nous serons arrivés au terme fatal. Mais peut-être que, prêt à mourir, on comptera pour quelque chose cette vie de réputation, ou cette imagination de revivre dans sa famille qu'on croira laisser solidement établie. Qui ne voit, combien vaines, mais combien courtes et combien fragiles, sont encore ces secondes vies que notre foiblesse nous fait inventer pour couvrir en quelque sorte l'horreur de la mort? Dormez votre sommeil, riches de la terre, et demeurez dans votre poussière. Ah! si quelques générations; que dis-je? si quelques années après votre mort vous redeveniez hommes, oubliés au milieu du monde, vous vous hâteriez de rentrer dans vos tombeaux, pour ne voir pas votre nom terni, votre mémoire abolie, et votre prévoyance trompée dans vos amis, dans vos créatures, et plus encore dans vos héritiers et dans vos enfans. Est-ce là le fruit du travail dont vous vous êtes consumés sous le soleil, vous amassant un trésor de haine et de colère éternelle au juste jugement de Dieu! Surtout, mortels, désabusez-vous de la pensée dont vous vous flattez, qu'après une longue vie, la mort vous sera plus douce et plus facile. Ce ne sont pas les années, c'est une longue préparation qui vous donnera de l'assurance. Autrement un philosophe vous dira en vain que vous devez être rassasiés d'années et de jours, et que vous avez assez vu les saisons se renouveler, et le monde rouler autour de vous, ou plutôt que vous vous êtes assez vu rouler vous-mêmes et passer avec le monde.

Bossuet, Or. Fun. de M. le Tellier.

§ 114. *De l'Ambition dans les Grands.*

Le citoyen obscur vit content dans la médiocrité de sa destinée: héritier de la fortune de ses pères, il se borne à leur nom et à leur état; il regarde sans envie ce qu'il ne pourroit souhaiter sans extravagance; tous ses désirs sont renfermés dans ce qu'il possède; et s'il forme quelquefois des projets d'élévation, ce sont de ces chimères agréables qui amusent le loisir d'un esprit oiseux, mais non pas des inquiétudes qui le dévorent.

Au grand, rien ne suffit, parce qu'il peut prétendre à tout: ses désirs croissent avec sa fortune; tout ce qui est plus élevé que lui, le fait paroître petit à ses yeux; il est moins flatté de laisser tant d'hommes derrière lui, que rongé d'en avoir encore qui le précèdent; il ne croit rien avoir, s'il n'a tout; son âme est toujours aride et altérée; et il ne jouit de rien, si ce n'est de ses malheurs et de ses inquiétudes.

Ce n'est pas tout. De l'ambition naissent les jalousies dévorantes; et cette passion si basse et si lâche est pour-

tant le vice et le malheur des grands. Jaloux de la réputation d'autrui, la gloire qui ne leur appartient pas, est pour eux comme une tache qui les flétrit et qui les déshonore: jaloux des grâces qui tombent à côté d'eux, il semble qu'on leur arrache celles qui se répandent sur les autres; jaloux de la faveur, on est digne de leur haine et de leur mépris, dès qu'on l'est de l'amitié et de la confiance du maître: jaloux même des succès glorieux à l'état, la joie publique est souvent pour eux un chagrin secret et domestique; les victoires remportées par leurs rivaux sur les ennemis, leur sont plus amères qu'à nos ennemis mêmes. Leur maison, comme celle d'Aman, est une maison de deuil et de tristesse, tandis que Mardochée triomphe, et reçoit au milieu de la capitale des acclamations publiques; et peu contens d'être insensibles à la gloire des événemens, ils cherchent à se consoler en s'efforçant de les obscurcir par la malignité des réflexions et des censures. Enfin cette injuste passion tourne tout en amertume; et on trouve le secret de n'être jamais heureux, soit par ses propres maux, soit par les biens qui arrivent aux autres.

Parcourez toutes les passions; c'est sur le cœur des grands qui vivent dans l'oubli de Dieu, qu'elles exercent un empire plus triste et plus tyrannique. Leurs disgrâces sont plus accablantes; plus l'orgueil est excessif, plus l'humiliation est amère: leurs haines plus violentes; comme une fausse gloire les rend plus vains, le mépris aussi les trouve plus furieux et plus inexorables: leurs craintes plus excessives; exempts de maux réels, ils s'en forment même de chimériques; et la feuille que le vent agite, est comme la montagne qui va s'écrouler sur eux: leurs infirmités plus affligeantes; plus on tient à la vie, plus tout ce qui la menace nous alarme. Accoutumés à tout ce que les sens offrent de plus doux et de plus riant, la plus légère douleur déconcerte toute leur félicité, et leur est insoutenable; ils ne savent user sagement, ni de la santé, ni des biens, ni des maux inséparables de la condition humaine: les plaisirs abrègent leurs jours, et les chagrins qui suivent toujours les plaisirs, précipitent le reste de leurs années. La santé déjà ruinée par l'intempérance succombe sous la multiplicité des remèdes; l'excès des attentions achève ce que n'avoit pu faire l'excès des plaisirs; et s'ils se sont défendu les excès, la mollesse et l'oisiveté toute seule devient pour eux une espèce de maladie et de langueur, qui épuise toutes les précautions de l'art, et que les précautions usent et épuisent elles-mêmes. Enfin leurs assujettissemens plus tristes: élevés à vivre d'humeur et de caprice, tout ce qui les gêne et les contraint, les accable: loin de la cour, ils croient vivre dans un triste exil; sous les yeux du maître, ils se plaignent sans cesse de l'assujettissement des devoirs et de la contrainte des bienséances: ils ne peuvent porter ni la tranquillité d'une condition privée, ni la dignité d'une vie publique: le repos leur est aussi insupportable que l'agitation, ou plutôt ils sont partout à charge à eux-mêmes. Tout est un joug pesant à qui veut vivre sans joug et sans règle.

Massillon, Petit Carême, Malheur des Grands qui ont abandonné Dieu.

§ 115. *Amour outré de la Gloire.*

Si un amour outré de la gloire les enivre, tout leur souffle la désolation et la guerre; et alors, Sire, que de peuples sacrifiés à l'idole de leur orgueil! que de sang répandu, qui crie vengeance contre leur tête! que de calamités publiques, dont ils sont les seuls auteurs! que de voix plaintives s'élèvent au ciel contre des hommes nés pour le malheur des autres hommes! que de crimes naissent d'un seul crime! leurs larmes pourroient-elles jamais laver les campagnes teintes du sang de tant d'innocens? et leur repentir tout seul peut-il désarmer la colère du ciel, tandis qu'il laisse encore après lui tant de troubles et de malheurs sur la terre?

Sire, regardez toujours la guerre comme le plus grand fléau dont Dieu puisse affliger un empire: cherchez à désarmer vos ennemis, plutôt qu'à les vaincre; Dieu ne vous a confié le glaive que pour la sûreté de vos peuples, et non pour le malheur de vos voisins: l'empire sur lequel le ciel vous a établi, est assez vaste; soyez plus jaloux d'en soulager les misères, que d'en étendre les limites; mettez plutôt votre gloire à réparer les malheurs des guerres passées, qu'à en entreprendre de nouvelles; rendez votre règne immortel par la félicité de vos peuples, plus que par le nombre de vos conquêtes; ne mesurez pas sur votre

puissance la justice de vos entreprises; et n'oubliez jamais que, dans les guerres les plus justes, les victoires traînent toujours après elles autant de calamités pour un état, que les plus sanglantes défaites.

Massillon, Petit Carême, Exemple des Grands.

§ 116. *Que l'Ambition nous rend malheureux.*

C'étoit pour Saint Bernard un sujet d'étonnement dont il avoit peine à revenir, lorsque repassant d'une part en lui-même, et considérant tout ce que l'ambition attire d'inquiétudes, d'alarmes, de troubles, d'agitations, de douleurs intérieures et de désespoirs, il voyoit néanmoins d'ailleurs tant d'ambitieux, et le monde rempli de gens possédés d'une passion si cruelle à ceux même qui l'entretiennent et qui la nourrissent dans leur sein. O ambition! s'écrioit ce père, par quel charme arrive-t-il qu'étant le supplice d'un cœur où tu as pris naissance et où tu exerces ton empire, il n'y a personne toutefois à qui tu ne plaises et qui ne se laisse surprendre à l'attrait flatteur que tu lui présentes! *O ambitio! quomodo omnes torquens omnibus places!* N'en cherchons point d'autres causes que l'aveuglement où elle jette l'ambitieux. Elle lui montre pour terme de ses poursuites un état florissant où il n'aura plus rien à désirer, parce que ses vœux seront accomplis, où il goûtera le plaisir le plus doux pour lui et dont il est le plus sensiblement touché, savoir de dominer, d'ordonner, d'être l'arbitre des affaires et le dispensateur des grâces, de briller dans un ministère, dans une dignité éclatante, d'y recevoir l'encens du public et ses soumissions, de s'y faire craindre, honorer, respecter. Tout cela rassemblé dans un point de vue lui trace l'idée la plus agréable, et peint à son imagination l'objet le plus conforme aux vœux de son cœur. Mais dans le fond ce n'est qu'une peinture, ce n'est qu'une idée, et voici ce qu'il y a de réel. C'est que pour atteindre jusque-là, il y a une route à tenir pleine d'épines et de difficultés: mais de quelles épines et de quelles difficultés? Comprenez-le.

C'est que pour parvenir à cet état où l'ambition se figure tant d'agrémens, il faut prendre mille mesures toutes également gênantes et toutes contraires à ses inclinations, qu'il faut se miner de réflexions et d'étude, rouler pensées sur pensées, desseins sur desseins, compter toutes ses paroles, composer toutes ses démarches, avoir une attention perpétuelle et sans relâche, soit sur soi-même, soit sur les autres. C'est que pour contenter une seule passion qui est de s'élever à cet état, il faut s'exposer à devenir la proie de toutes les passions: car y en a-t-il une en nous que l'ambition ne suscite contre nous? et n'est-ce pas elle qui, selon les différentes conjonctures et les divers sentimens dont elle est émue, tantôt nous aigrit des dépits les plus amers, tantôt nous envenime des plus mortelles inimitiés, tantôt nous enflamme des plus violentes colères, tantôt nous accable des plus profondes tristesses, tantôt nous dessèche des mélancolies les plus noires, tantôt nous dévore des plus cruelles jalousies; qui fait souffrir à une âme comme une espèce d'enfer, et qui la déchire parmi mille bourreaux intérieurs et domestiques? C'est que pour se pousser à cet état, et pour se faire jour au travers de tous les obstacles qui nous en ferment les avenues, il faut entrer en guerre avec des compétiteurs, qui y prétendent aussi-bien que nous, qui nous éclairent dans nos intrigues, qui nous dérangent dans nos projets, qui nous arrêtent dans nos voies; qu'il faut opposer crédit à crédit, patron à patron; et pour cela s'assujettir aux plus ennuyeuses assiduités, essuyer mille rebuts, digérer mille dégoûts, se donner mille mouvemens, n'être plus à soi et vivre dans le tumulte et la confusion. C'est que dans l'attente de cet état où l'on n'arrive pas tout d'un coup, il faut supporter des retardemens capables, non-seulement d'exercer, mais d'épuiser toute la patience: que durant de longues années il faut languir dans l'incertitude du succès, toujours flottant entre l'espérance et la crainte, et souvent après des délais presque infinis, ayant encore l'affreux déboire de voir toutes ses prétentions échouer, et ne remportant pour récompense de tant de pas malheureusement perdus, que la rage dans le cœur et la honte devant les hommes. Je dis plus: c'est que cet état, si l'on est enfin assez heureux pour s'y ingérer, bien loin de mettre des bornes à l'ambition et d'en éteindre le feu, ne sert au contraire qu'à la piquer davantage et qu'à l'allumer; que d'un degré on tend bientôt à un

autre : tellement qu'il n'y a rien où on ne se porte, rien où l'on se fixe ; rien que l'on ne veuille avoir, ni rien dont on jouisse : que ce n'est qu'une perpétuelle succession de vues, de désirs, d'entreprises, et par une suite nécessaire qu'un perpétuel tourment. C'est que pour troubler toute la douceur de cet état, il ne faut souvent que la moindre circonstance et le sujet le plus léger, qu'un esprit ambitieux grossit et dont il se fait un monstre ; car tel est le caractère de l'ambition, de rendre un homme sensible à l'excès, délicat sur tout et se défiant de tout. Voyez Aman ; que lui manquoit-il ? c'étoit le favori du prince, c'étoit de toute la cour d'Assuérus le plus opulent et le plus puissant ; mais Mardochée, à la porte du palais, ne le salue pas : et par le ressentiment qu'il en conçoit, il devient malheureux au milieu de ce qui peut faire la félicité humaine. C'est qu'autant qu'il en a coûté pour s'établir dans cet état, autant en doit-il coûter pour s'y maintenir. Combien de piéges à éviter ? combien d'artifices, de trahisons, de mauvais coups à prévenir ? combien de revers à craindre ? Je vais encore plus loin, et j'ajoute que cet état, au lieu d'être par lui-même un état de repos, et un engagement au travail, est une charge, et un fardeau, et un fardeau très-pesant, si l'on en veut remplir les devoirs, qui sont d'autant plus étendus et plus onéreux que l'état est plus honorable ; un fardeau auquel on ne peut quelquefois suffire, et sous lequel on succombe : d'où viennent tant de plaintes qu'on a à soutenir, tant de murmures, de reproches, de mépris. Voilà, dis-je, en cet état où l'ambitieux croyoit trouver un bonheur imaginaire, ce qu'il y a de vrai, ce qu'il y a de certain, ce qu'il y a d'inévitable.

Or, c'est ce que son ambition lui cache, ou à quoi elle l'empêche de penser. Du moins, s'il y pense, c'est ce que son ambition lui déguise, comme si tout cela n'étoit rien en comparaison du bien où il aspire. Que je meure, disoit cette mère ambitieuse, à qui l'on annonçoit que son fils posséderoit l'empire, mais que placé sur le trône il se tourneroit contre elle et lui donneroit la mort, que je meure, pourvu qu'il règne ; parce qu'on ne regarde encore les choses que de loin et sans en être venu à l'épreuve, on n'est touché que de ce qu'il y a de spécieux et de brillant dans ce rang d'honneur et dans cette prééminence ; mais la pratique et l'usage ne découvrent que trop évidemment l'erreur, et n'est-ce pas de quoi tant de mondains sont forcés de convenir ? ne sont-ils pas les premiers à déplorer leur folie, lorsqu'ils se sont laissés infatuer d'un fantôme qui les trompoit, *nos insensati ?* ne sont-ils pas les premiers à se plaindre qu'ils ont marché par des voies bien difficiles, pour arriver à un terme qui ne les a pas mis dans une situation moins laborieuse ni plus tranquille ? *Ambulavimus vias difficiles.* Ne les entendons-nous pas regretter le calme et la paix d'une condition médiocre et privée, où l'on a tout ce que l'on souhaite, parce qu'on sait se contenter de ce que l'on a, et que l'on ne souhaite rien davantage ? en quelles amertumes les voyons-nous plongés ! et si l'on étoit témoin de tout ce qui se passe dans le secret de leur vie et de tout ce qu'ils ressentent dans le fond de leur cœur, quelle que soit leur fortune, qui la demanderoit à ce prix et qui la voudroit acheter ?

Surtout si l'on y ajoute une seconde considération, et que l'on vienne à bien comprendre un autre aveuglement de l'ambitieux ; c'est qu'il se propose, pour fruit de ses recherches, une véritable grandeur, et que toute cette grandeur n'est que vanité, *universa vanitas.* Comment cela ? appliquez-vous toujours. Vanité par elle-même et en elle-même. Car qu'est-ce que cette grandeur dont on est idolâtre, et en quoi la fait-on consister ? du moins si c'étoit dans un mérite réel, si c'étoit dans une vigilance plus éclairée, dans un travail plus constant, dans l'accomplissement de toutes ses obligations, peut-être y auroit-il là quelque chose de solide. Mais on est grand par la prédilection du prince et la faveur où l'on se trouve auprès de lui, par les respects et les honneurs qu'on reçoit du public, par l'autorité qu'on exerce et dont on abuse, par les priviléges et la supériorité du poste qu'on occupe et qu'on ne remplit pas, par l'étendue de ses domaines, par la profusion de ses dépenses, par un faste immodéré et un luxe sans mesure ; c'est-à-dire qu'on est grand par tout ce qui ne vient pas de nous et qui est hors de nous, et qu'on ne l'est ni dans sa personne, ni par sa personne. Vanité dans les moyens qu'on est obligé d'employer à ce faux agrandissement, soit pour y réussir d'abord, soit ensuite pour

s'y affermir. Examinons bien sur quels fondemens sont appuyées les plus hautes fortunes, et nous verrons qu'elles n'ont point eu d'autres principes, et qu'elles n'ont point encore d'autre soutien, que les flatteries les plus basses, que les complaisances les plus serviles, que l'esclavage et la dépendance. Tellement qu'un homme n'est jamais plus petit, que lorsqu'il paroît plus grand, et qu'il a, par exemple, dans une cour, autant de maîtres dont il dépend, qu'il y a de gens de toutes conditions dont il espère d'être secondé, ou dont il craint d'être desservi. Vanité dans la durée de cette grandeur mortelle et passagère. Il a fallu bien des années et presque des siècles pour bâtir ce superbe édifice; mais pour le détruire de fond en comble, que faut-il? un moment, et rien de plus. Moment inévitable, puisque c'est celui de la mort, à quoi toute la grandeur ne peut parer. Moment d'autant plus prochain, qu'il s'est plus écoulé de temps avant qu'on ait pu venir à bout de ses desseins ambitieux. Moment qui bientôt efface, non-seulement tout l'éclat de la grandeur, mais jusqu'à la mémoire du grand, et l'ensevelit dans un éternel oubli. Enfin vanité par les changemens et les tristes révolutions, où dès la vie même et sans attendre la mort, cette grandeur est sujette. Combien de grands ont survécu et survivent en quelque sorte à eux-mêmes, en survivant à leur grandeur? Combien ont entendu cette parole de notre évangile, si désolante pour une âme ambitieuse: *da huic locum*, donnez la place à cet autre, et retirez-vous? de quel œil alors ont-ils regardé toute la fortune du siècle; et combien de fois, devenus sages, mais trop tard et à leurs propres dépens, se sont-ils écriés: *et ecce universa vanitas!* Il est vrai que ces décadences ne sont pas universelles, mais elles ont été assez fréquentes et assez surprenantes, pour ne pouvoir être là-dessus en assurance: et qu'est-ce que de vivre dans une pareille incertitude, toujours exposé au caprice de l'un ou aux intrigues de l'autre, et toujours sur le penchant d'une ruine affreuse!

Bourdaloue, Carême, Sermon sur l'Ambition.

§ 117. *Que l'Ambition nous rend injustes et présomptueux.*

Demandez-lui si, dans cette charge dont l'éclat éblouit, il pourra s'acquitter de tous les devoirs qui y sont attachés; s'il aura toute la pénétration d'esprit, toute la droiture de cœur, toute l'assiduité nécessaire, c'est-à-dire, s'il sera assez éclairé pour faire le juste discernement du bon droit et de l'innocence; s'il sera assez inflexible pour ne rien accorder au crédit contre l'équité et la justice; s'il sera assez laborieux pour fournir à tous les soins et à toutes les affaires qui se présenteront; s'il aura l'âme assez grande pour s'élever au-dessus du respect humain, au-dessus de la flatterie, au-dessus de la louange et de la censure; faisant ce qu'il verra devoir être blâmé, et ne faisant pas ce qu'il verra devoir être approuvé, quand sa conscience lui dictera d'en user de la sorte; si après s'être défendu des autres, il pourra se défendre de soi-même, n'ayant point d'égard à ses avantages particuliers, ne profanant point sa dignité par des intérêts sordides et mercenaires, n'employant point l'autorité comme un bien dont il est le maître, mais la ménageant comme un dépôt dont il est responsable, et n'envisageant ce qu'il peut, que pour satisfaire à ce qu'il doit; proposez-lui tout cela, et après lui en avoir fait comprendre la difficulté extrême, interrogez-le pour savoir s'il pourra tout cela et s'il le voudra: comme il se promet tout de lui-même, il vous répondra sans hésiter, ainsi que ces deux enfans de Zébédée dont il est parlé dans l'évangile de Saint Matthieu, *possumus*. Oui, je le puis et je le ferai. Mais moi, chrétiens, je conclus de la même qu'il ne le fera pas; pourquoi? parce que la seule présomption est un obstacle à le faire, et encore plus à le bien faire. En effet, nous voyons ces hommes si sûrs de leur devoir hors de l'occasion, être les premiers à se laisser corrompre quand ils sont exposés à la tentation. A qui faut-il se confier, demande Saint Augustin? A celui qui se défie de soi-même: car la défiance qu'il a de soi-même est ce qui m'assure de lui. Or, cette défiance est essentiellement opposée à la conduite et aux sentimens d'une âme ambitieuse.

Ajoutez à cela que les sujets du monde les plus incapables sont ordinairement ceux en qui cet esprit de présomption abonde le plus, et par une suite naturelle, ceux qui deviennent les plus ardens à se pousser et à s'élever: car à peine entendez-vous jamais un homme sensé et d'un mérite solide se rendre à soi-même ce témoignage avantageux, je puis ceci,

j'ai droit à cela; cet emploi n'excède point mes forces, j'ai les qualités qu'il faut pour remplir cette place. Ce langage ne convient qu'à un esprit léger et frivole. De là vient que la modestie, qui, comme l'a fort bien remarqué le philosophe, devroit être naturellement la vertu des imparfaits, est au contraire celle des parfaits, et que les plus présomptueux, selon Dieu et selon le monde, ont toujours été ceux qui devoient moins l'être; et parce que l'avancement des hommes dans les conditions et dans les rangs d'honneur dépend, au moins en partie, de ce que chacun y contribue pour soi et des démarches qu'on fait pour s'insinuer et pour s'établir, de là vient encore, par un funeste renversement, que les premiers postes sont souvent occupés par les plus indignes, par les plus ignorans, par les plus vicieux, pendant que les sages, que les intelligens, que les gens de bien demeurent dans l'obscurité et dans l'oubli. Car il n'est rien de plus hardi que l'ignorance et que le vice pour prendre avec impunité l'ascendant partout. C'est ce qui faisoit autrefois gémir Saint Bernard, et ce scandale seroit encore maintenant plus universel, s'il n'y avoit un certain jugement public et incorruptible, qui s'oppose aux entreprises de ces esprits vains, jusqu'à ce que le jugement de Dieu en punisse les excès dont il n'est pas possible que sa providence ne soit offensée.

Bourdalone, Carême, Sermon sur l'Ambition.

§ 118. *Fausses Notions des Hommes sur les Choses du Monde.*

Un de nos plus grands maux est de trop estimer les choses temporelles; et la raison en est, que nous ne nous regardons presque jamais que par une petite partie de notre durée, qui est notre vie. Nous nous renfermons dans le temps, et nous nous faisons partie du tourbillon qui l'emporte, sans étendre notre vue plus loin. C'est la source de cette fausse grandeur que nous attribuons aux choses du monde; et l'unique moyen de nous en détromper, est de changer de vue, et de nous regarder nous-mêmes tels que nous sommes dans la vérité et devant Dieu. Or, en nous considérant de cette sorte, nous reconnoissons d'abord que nous sommes des êtres immortels, dont la durée s'étendra dans toute l'éternité qui nous suit, et qui sont destinés à un bonheur ou à un malheur éternel. Que si nous cherchons alors notre vie dans cet espace infini, elle ne nous paroîtra que comme un atome imperceptible.

Car, non-seulement les hommes ne sont rien à l'égard de Dieu, et ne paroissent tous ensemble devant lui que comme une goutte d'eau comparée à un océan infini; mais tous les avantages du monde joints ensemble, ne sont rien à l'égard du moindre des hommes, parce qu'ils n'occupent qu'un atome dans sa durée; et qu'ainsi en la regardant tout entière, ils ne la rendent, ni plus estimable, ni plus heureuse. L'éternité rompt toute mesure, et anéantit toute comparaison. Qu'est-ce donc qu'un royaume possédé durant trente ans, quand il seroit de toute la terre? Qu'est-ce qu'une petite principauté dans ce royaume? Qu'est-ce que les autres rangs et les autres qualités au-dessous de celle des princes? Et à quelle effroyable petitesse cette vue les réduit-elle? Cependant c'est là le sujet de la vanité de tous les hommes.

Il est étrange comment les hommes ont tant de peine à se persuader du néant du monde, puisque toutes choses les en avertissent. Car qu'est-ce autre chose que l'histoire de tous les peuples et de tous les hommes, qu'une instruction continuelle que les choses temporelles ne sont rien? puisque nous décrivant ce qu'elles ont été, elle nous fait voir en même temps qu'elles ne sont plus; que toutes ces grandeurs et toutes ces pompes, qui ont étonné les hommes de temps en temps, tous ces Princes, tous ces Conquérans, toutes ces magnificences, tous ces grands desseins sont rentrés dans le néant à notre égard; que ce sont des vapeurs qui se sont dissipées, et des fantômes qui se sont évanouis.

Que découvrons-nous aussi dans le monde? que des preuves de cette même vérité. Car ne voyons-nous pas à toute heure disparoître ceux qui ont paru avec le plus d'éclat et qui ont fait plus de bruit durant leur vie, sans qu'il reste d'eux qu'une mémoire assez languissante? Ne voyons-nous pas que toutes choses entrent continuellement dans l'abîme du passé; que notre vie nous échappe; que ce qui s'en est écoulé n'est plus rien à nos yeux mêmes; et que le temps emporte tous les maux, tous les plaisirs,

toutes les inquiétudes que nous avons ressenties, sans qu'il en reste d'autres traces que celles qui restent d'un songe?

Mais ce qu'il y a de plus terrible en cela, est que d'une part nous ne voulons pas concevoir le néant du monde, et que de l'autre nous le concevons trop. Nous regardons presque tous le passé, comme s'il n'étoit rien; les morts sont réduits dans le néant à nos yeux. Nous regardons ceux dont on nous rapporte les actions dans les histoires, comme des gens qui ont été et qui ne sont plus, et nous ne songeons pas qu'ils sont encore plus vivans qu'ils ne l'ont jamais été, parce que leur esprit agit infiniment davantage, et que la vie présente n'ayant que des actions foibles et languissantes, est plutôt une mort qu'une vie à l'égard de l'autre. C'est encore par-là que nous conservons l'estime des grandeurs du monde, parce que nous les regardons comme aussi durables que nous-mêmes, et que nous ne concevons pas que nous subsistons et qu'elles périssent; et qu'ainsi ceux qui les ont possédées ne laissent pas d'être, quoiqu'ils soient privés pour toute l'éternité de ces choses qui ont fait le sujet de leur orgueil.

Le but des ambitieux et des voluptueux est de soutenir leur propre foiblesse par des appuis étrangers. Les ambitieux tâchent de le faire par les richesses, l'éclat et l'autorité: les voluptueux par les plaisirs. Les uns et les autres cherchent à satisfaire à leur indigence; mais ils y réussissent également mal, parce qu'ils ne font qu'augmenter leurs besoins et leurs nécessités et leur foiblesse par conséquent; de sorte que l'augmentation des biens, des honneurs et des plaisirs de ce monde ne faisant qu'augmenter les servitudes et les dépendances, nous réduit ainsi à une misère plus effective.

Nicole.

§ 119. *Du désir ardent des Richesses.*

On veut être riche: voilà la fin qu'on se propose, et à laquelle on est absolument déterminé. Des moyens, on en délibérera dans la suite: mais le capital est d'avoir, dit-on, de quoi se pousser dans le monde, de quoi faire quelque figure dans le monde, de quoi maintenir son rang dans le monde, de quoi vivre à son aise dans le monde; et c'est ce que l'on envisage comme le terme de ses désirs. On voudroit bien y parvenir par des voies honnêtes, et avoir encore, s'il étoit possible, l'approbation publique: mais au défaut de ces voies honnêtes, on est secrètement disposé à en prendre d'autres, et à ne rien excepter pour venir à bout de ses prétentions: *O cives, cives! quærenda pecunia primum est, virtus post nummos!* C'est ce que disoit le satirique de Rome, reprochant à ses concitoyens la dépravation de leurs mœurs; et pourquoi, reprend Saint Augustin, n'écouterons-nous pas ces sages du paganisme, quand il s'agit de régler les nôtres? ô âmes vénales et intéressées! s'écrioit ce païen, voici l'indigne leçon que vous fait continuellement votre avarice, et que vous n'avez pas honte de suivre. La vertu après le bien: mais le bien avant toutes choses. Quand nous en aurons, dites-vous, nous penserons à l'étude de la sagesse, il faut travailler à s'enrichir; sans cela, la sagesse même est méprisée et passe pour folie. C'est ainsi que vous raisonnez, et toute votre philosophie se réduit à cette damnable conclusion: *Rem, si possis, rectè: si non, quocumque modo, rem.* Faisons notre fortune, augmentons nos revenus, amassons du bien: du bien, si nous le pouvons, légitimement: sinon du bien, à quelque condition que ce puisse être; et aux dépens de tout le reste, du bien. Ainsi leur faisoit-il remarquer la corruption de leurs cœurs; et ma douleur est que ces paroles, prises dans toute leur énergie, conviennent encore aujourd'hui à un million de chrétiens, qui semblent n'avoir point d'autre religion que celle-là: *Rem, si possis, rectè: si non, quocumque modo, rem.* On ne laisse pas de sentir une répugnance secrète à se servir de moyens honteux; mais avec cette répugnance que l'honneur inspire, et dont on ne se peut défaire, on a encore plus d'âpreté et plus d'avidité: et il arrive ce qu'ajoute Saint Chrysostôme, que le désir de la fin l'emporte sur l'injustice du moyen: *Si non, quocumque modo, rem.*

Or, supposons un homme dans cette disposition; que ne fera-t-il pas? et qui l'arrêtera? quelle conscience ne sera-t-il pas en état de se former? à quelle tentation ne se trouvera-t-il pas livré? le scrupule de l'usure l'inquiétera-t-il? le nom de confidence et de simonie, l'écoutera-t-il? manquera-t-il d'adresse pour déguiser et pallier le vol? sera-t-il en peine de chercher des raisons spécieuses pour autoriser la concussion et la violence? s'il

est en charge et en dignité, rougira-t-il des émolumens sordides qu'il tire et qui décrient son ministère? s'il est juge, balancera-t-il à vendre la justice? s'il est dans le négoce et dans le trafic, se fera-t-il un crime de la fraude et du parjure? si le bien d'un pupille lui est confié, craindra-t-il de le ménager à son profit? s'il manie les deniers publics, comptera-t-il pour péculat tout ce qui s'y commet d'abus? non, mes chers auditeurs, rien de tout cela ne sera capable de le retenir, ni souvent même de le troubler. Du moment qu'il veut s'enrichir, il n'y aura rien qu'il n'entreprenne, rien qu'il ne présume lui être dû, rien qu'il ne se croie permis. S'il est foible et timide, il sera fourbe et trompeur: s'il est puissant et hardi, il sera dur et impitoyable. Dominé par cette passion, il n'épargnera ni le profane, ni le sacré; il prendra jusque sur les autels. Le patrimoine des pauvres deviendra le sien; et s'il lui reste encore quelque conscience, il trouvera des docteurs pour le rassurer, ou plutôt il s'en fera. Il leur cachera le fond des choses. Il ne s'expliquera qu'à demi, et par ses artifices et ses détours, il en extorquera des décisions favorables, et les rendra, malgré eux, garans de son iniquité. Que le public s'en scandalise, il aura un conseil dont il se tiendra sûr. Du moins, quoi qu'on en puisse dire, il parviendra à ses fins. Il veut être riche, et il le veut absolument: *Rem, rem, quocumque modo, rem.*

Bourdaloue, Sermon sur les Richesses.

§. 120. *Abus des Richesses.*

Voir tout le monde dans la dépendance, c'est-à-dire, se voir recherché de tout le monde, obéi de tout le monde, autre effet de la richesse, et qu'y a-t-il de plus propre à entretenir la présomption d'une âme superbe? On sait bien que l'humiliation d'un riche, s'il vouloit se rendre justice, seroit de penser quels sont ces serviteurs et ces amis prétendus dont il se glorifie. Amis, serviteurs, que le seul intérêt conduit, et qui, s'attachant à sa fortune, n'ont souvent qu'un fonds de mépris, et qu'une secrète haine pour sa personne. Mais l'orgueil ingénieux à se tromper, ne laisse pas de profiter de cela même, se faisant, sinon une douceur, au moins une gloire, d'avoir, sous ce nom d'amis, beaucoup de mercenaires et beaucoup d'esclaves. S'il n'a pas de quoi se faire aimer, il a de quoi se faire craindre: et soit qu'on l'aime, ou qu'on le haïsse, c'est toujours un sujet de complaisance pour lui, de voir qu'on est intéressé à le ménager. De là vient, dit le plus sage des hommes, Salomon (morale admirable, et dont nous faisons à toute heure l'épreuve sensible), de là vient que le riche, par là même qu'il est riche, prétend avoir un titre pour devenir fâcheux, de difficile abord, d'humeur inégale, chagrin quand il lui plaît, impatient, colère; un titre pour rebuter les uns, pour choquer les autres, pour être à tous insupportable. S'il étoit pauvre, il n'auroit dans la bouche que des supplications et des prières, ce sont les termes de l'écriture: mais parce qu'il est à son aise et qu'il a du bien, il ne parle qu'avec hauteur, et il ne répond qu'avec dureté: *Cum obsecrationibus loquetur pauper; dives effabitur rigidè.*

Etre en pouvoir de tout entreprendre et de tout faire avec impunité, autre effet de l'abondance pour quiconque sait s'en prévaloir. Car où voit-on des riches, disoit Salvien, déplorant les abus de son siècle; et ne puis-je pas dire comme lui? où voit-on des riches passer par la rigueur des lois? Dans quel tribunal les punit-on? Quelle justice contre eux obtient-on, ou espère-t-on? Quelle intégrité ne corrompent-ils pas? Quels arrêts si justes et si sévères n'éludent-ils pas? De quel mauvais pas, pour user de l'expression commune, un riche criminel et scélérat ne se tire-t-il pas hautement et tête levée? Et de quel crime si noir ne trouve-t-il pas moyen de se laver? Les lois sont pour les misérables, ajoutoit le même père; les châtimens, pour ceux à qui la pauvreté en pourroit déjà tenir lieu: mais pour les riches, il n'y a qu'indulgence, que connivence, que tolérance. L'équité la plus inflexible et le droit le plus rigoureux, se tournent pour eux en faveur. Or voilà, reprend le prophète royal, ce qui les rend fiers et insolens. Ils ne sentent jamais la pointe de la correction, et ils ne sont point châtiés comme les autres hommes, on ne les reprend point, on ne les confond point, on ne les condamne point, et c'est pour cela que l'orgueil se saisit d'eux et les remplit: *In laboribus hominum non sunt, et cum hominibus non flagellabuntur; idèo tenuit eos superbia.*

Bourdaloue, Sermon sur les Richesses.

§ 121. *Respect que les Grands doivent à la Religion.*

La loi de l'évangile est donc la loi de tous les états; plus même la naissance nous élève au-dessus des autres hommes, plus la religion nous fournit des motifs de fidélité envers Dieu. Je dis des motifs de reconnoissance et de justice.

Oui, mes frères, ce n'est pas le hasard qui vous a fait naître grands et puissans: Dieu, dès le commencement des siècles, vous avoit destiné cette gloire temporelle, marqué du sceau de sa grandeur, et séparé de la foule, par l'éclat des titres et des distinctions humaines. Que lui aviez-vous fait, pour être ainsi préférés au reste des hommes, et à tant d'infortunés surtout, qui ne se nourrissent que d'un pain de larmes et d'amertume? ne sont-ils pas comme vous l'ouvrage de ses mains et rachetés du même prix? n'êtes-vous pas sortis de la même boue? n'êtes-vous pas peut-être chargés de plus de crimes? le sang dont vous êtes issus, quoique plus illustre aux yeux des hommes, ne coule-t-il pas de la même source empoisonnée, qui a infecté tout le genre humain? Vous avez reçu de la nature un nom plus glorieux; mais en avez-vous reçu une âme d'une autre espèce et destinée à un autre royaume éternel, que celle des hommes les plus vulgaires? Qu'avez-vous au-dessus d'eux, devant celui qui ne connoît de titres et de distinctions dans ses créatures, que les dons de sa grâce? Cependant Dieu, leur père comme le vôtre, les livre au travail, à la peine, à la misère et à l'affliction; et il ne réserve pour vous, que la joie, le repos, l'éclat et l'opulence: ils naissent pour souffrir, pour porter le poids du jour et de la chaleur, pour fournir de leurs peines et de leurs sueurs à vos plaisirs et à vos profusions; pour traîner, si j'ose parler ainsi, comme de vils animaux, le char de votre grandeur et de votre indolence. Cette distance énorme que Dieu laisse entre eux et vous a-t-elle jamais été seulement l'objet de vos réflexions, loin de l'être de votre reconnoissance? vous vous êtes trouvés en naissant en possession de tous ces avantages; et sans remonter au souverain dispensateur des choses humaines, vous avez cru qu'ils vous étoient dus, parce que vous en aviez toujours joui. Hélas! vous exigez de vos créatures une reconnoissance si vive, si marquée, si soutenue, un assujettissement si déclaré de ceux qui vous sont redevables de quelques faveurs; ils ne sauroient sans crime oublier un instant ce qu'ils vous doivent; vos bienfaits vous donnent sur eux un droit qui vous les assujettit pour toujours: mesurez là-dessus ce que vous devez au Seigneur, le bienfaiteur de vos pères et de toute votre race: quoi! vos faveurs vous font des esclaves, et les bienfaits de Dieu ne lui feroient que des ingrats et des rebelles?

Ainsi, mes frères, plus vous avez reçu de lui, plus il attend de vous. Mais, hélas! cette loi de reconnoissance, que tout ce qui vous environne vous annonce, et qui devroit être, pour ainsi dire, écrite sur les portes et sur les murs de vos palais, sur vos terres et sur vos titres, sur l'éclat de vos dignités et de vos vêtemens, n'est point même écrite dans votre cœur! Dieu reprendra ses propres dons, mes frères, puisque loin de lui en rendre la gloire qui lui est due, vous les tournez contre lui-même: ils ne passeront point à votre postérité: il transportera cette gloire à une race plus fidèle: vos descendans expieront peut-être dans la peine et dans la calamité le crime de votre ingratitude; et les débris de votre élévation seront comme un monument éternel, où le doigt de Dieu écrira jusqu'à la fin l'usage injuste que vous en avez fait.

Que dis-je? il multipliera peut-être ses dons; il vous accablera de nouveaux bienfaits; il vous élevera encore plus haut que vos ancêtres: mais il vous favorisera dans sa colère; ses bienfaits seront des châtimens; votre prospérité consommera votre aveuglement et votre orgueil; ce nouvel éclat ne sera qu'un nouvel attrait pour vos passions; et l'accroissement de votre fortune verra croître dans le même degré vos dissolutions, votre irréligion et votre impénitence.

C'est donc une erreur, mes frères, de regarder la naissance et le rang comme un privilége qui diminue et adoucit à votre égard vos devoirs envers Dieu, et les règles sévères de l'évangile. Au contraire, il exigera plus de ceux à qui il aura plus donné; ses bienfaits deviendront la mesure de vos devoirs; et comme il vous a distingués des autres hommes par des largesses plus abondantes, il demande que vous vous en distinguiez aussi par une plus grande fidélité. Mais outre la reconnoissance qui vous y engage, plus

tout allume les passions dans votre état, plus vous avez besoin de vigilance pour vous défendre: il faut aux grands de grandes vertus; la prospérité est comme une persécution continuelle contre la foi; et si vous n'avez pas toute la force et le courage des saints, vous aurez bientôt plus de vices et de foiblesses que le reste des hommes.

Massillon, Petit Carême, Respect que les Grands doivent à la Religion.

§ 122. *Influence de l'Exemple des Grands.*

D'où viennent ces suites inévitables que les exemples des grands ont toujours parmi les peuples: le voici; du côté des peuples, c'est la vanité et l'envie de plaire; du côté des grands, c'est l'étendue et la perpétuité.

Je dis la vanité du côté des peuples. Oui, mes frères, le monde, toujours inexplicable, a de tout temps attaché également de la honte et au vice et à la vertu: il donne du ridicule à l'homme juste; il perce de mille traits l'homme dissolu: les passions et les œuvres saintes fournissent la même matière à ses dérisions et à ses censures; et par une bizarrerie, que ses caprises seuls peuvent justifier, il a trouvé le secret de rendre en même temps et le vice méprisable et la vertu ridicule. Or, les exemples de dissolution dans les grands, en autorisant le vice, en ennoblissent la honte et l'ignominie, et lui ôtent ce qu'il a de méprisable aux yeux du public: leurs passions deviennent bientôt dans les autres de nouveaux titres d'honneurs, et la vanité seule peut leur former des imitateurs.

Notre nation surtout, ou plus vaine, ou plus frivole, comme on l'en accuse; ou pour parler plus équitablement et lui faire plus d'honneur, plus attachée à ses maîtres et plus respectueuse envers les grands, se fait une gloire de copier leurs mœurs, comme un devoir d'aimer leur personne: on est flatté d'une ressemblance, qui nous rapprochant de leur conduite, semble nous rapprocher de leur rang. Tout devient honorable d'après de grands modèles; et souvent l'ostentation toute seule nous jette dans des excès auxquels l'inclination se refuse: la ville croiroit dégénérer en ne copiant pas les mœurs de la cour: le citoyen obscur, en imitant la licence des grands, croit mettre à ses passions le sceau de la grandeur et de la noblesse; et le désordre dont le goût lui-même se lasse bientôt, la vanité toute seule le perpétue.

Mais, Sire, d'un autre côté, tout reprend sa place dans un état où les grands, et le prince surtout, adorent le Seigneur. La piété est en honneur dès qu'elle a de grands exemples pour elle: les justes ne craignent plus ce ridicule que le monde jette sur la vertu, et qui est l'écueil de tant d'âmes foibles: on craint Dieu sans craindre les hommes: la vertu n'est plus étrangère à la cour; le désordre lui-même n'y va plus la tête levée; il est réduit à se cacher, ou à se couvrir des apparences de la sagesse: la licence ne paroît plus revêtue de l'autorité publique; et si le vice n'y perd rien, le scandale du moins diminue. En un mot, les devoirs de la religion entrent dans l'ordre public; ils deviennent une bienséance que le monde lui-même nous impose; le culte peut encore être méprisé en secret par l'impie; mais il est vengé du moins par la majesté et la décence publique. Le temple saint peut encore voir aux pieds de ses autels des pécheurs et des incrédules; mais il n'y voit plus de profanateurs; le zèle de votre auguste bisaïeul avoit par des lois sévères puni souvent, et toujours flétri de son indignation et de sa disgrâce, ce scandale dans son royaume: il peut se trouver encore des hommes corrompus qui refusent à Dieu leur cœur; mais ils n'oseroient lui refuser leurs hommages: en un mot, il peut être encore aisé de se perdre; mais du moins il n'est pas honteux de se sauver.

Massillon, Petit Carême, Exemple des Grands.

§ 124. *Véritable Noblesse.*

Nous n'avons de grand que ce qui nous vient de Dieu. Oui, mes frères, que les grands se vantent d'avoir, comme Jésus-Christ, des princes et des rois parmi leurs ancêtres: s'ils n'ont point d'autre gloire que celle de leurs aïeux; si toute leur grandeur est dans leur nom; si leurs titres sont leurs uniques vertus; s'il faut rappeler les siècles passés, pour les trouver dignes de nos hommages, leur naissance les avilit et les déshonore, même selon le monde; on oppose sans cesse leur nom à leur personne; le souvenir de leurs aïeux devient leur opprobre: les histoires où sont écrites les grandes actions de leurs pères ne sont

plus que des témoins qui déposent contre eux: on cherche ces glorieux ancêtres dans leurs indignes successeurs: on redemande à leurs noms les vertus qui ont autrefois honoré la patrie; et cet amas de gloire, dont ils ont hérité, n'est plus qu'un poids de honte, qui les flétrit et qui les accable.

Cependant la plupart portent sur leur front l'orgueil de leur origine. Ils comptent les degrés de leur grandeur par des siècles qui ne sont plus, par des dignités qu'ils ne possèdent plus, par des actions qu'ils n'ont point faites, par des aïeux dont il ne reste qu'une vile poussière, par des monumens que les temps ont effacés; et se croient au-dessus des autres hommes, parce qu'il leur reste plus de débris domestiques de la rapidité des temps, et qu'ils peuvent produire plus de titres que les autres hommes de la vanité des choses humaines.

Sans doute une haute naissance est une prérogative illustre, à laquelle le consentement des nations a attaché de tout temps des distinctions d'honneur et d'hommage. Mais ce n'est qu'un titre, ce n'est pas une vertu: c'est un engagement à la gloire, ce n'est pas elle qui la donne: c'est une leçon domestique, et un motif honorable de grandeur; mais ce n'est pas ce qui nous fait grands; c'est une succession d'honneur et de mérite; mais elle manque et s'éteint en nous, dès que nous héritons du nom sans hériter des vertus qui l'ont rendu illustre: nous, commençons pour ainsi dire une nouvelle race; nous devenons des hommes nouveaux: la noblesse n'est plus que pour notre nom, et la roture pour notre personne.

Massillon, Petit Carême, Grandeur de Jésus-Christ.

§ 124. *Ecueils de la Piété des Grands.*

Le premier écueil de la piété des grands est de les retirer des soins publics et de les renfermer en eux-mêmes. Comme l'indolence et l'amour du repos est le vice ordinaire des grands, il devient encore plus dangereux et plus incorrigible, quand ils le couvrent du prétexte de la vertu: la gloire peut réveiller quelquefois dans les grands l'assoupissement de la paresse; mais celui qui a pour principe une piété mal entendue, est en garde contre la gloire même, et ne laisse plus de ressource: un reste d'honneur et de respect pour le public et pour la place qu'on occupe, rompt souvent les charmes d'une oisiveté honteuse, et rend aux peuples le souverain qui se doit à eux; mais quand ce repos indigne est occupé par des exercices pieux, il devient à ses yeux honorable: on peut rougir d'un vice; mais on se fait honneur de ce qu'on croit une vertu.

Mais, Sire, un grand, un prince n'est pas né pour lui seul; il se doit à ses sujets: les peuples, en l'élevant, lui ont confié la puissance et l'autorité, et se sont réservé en échange ses soins, son temps, sa vigilance: ce n'est pas une idée qu'ils ont voulu se faire pour l'adorer; c'est un surveillant qu'ils ont mis à leur tête pour les protéger et pour les défendre: ce n'est pas de ces divinités inutiles qui ont des yeux, et ne voient point; une langue, et ne parlent point; des mains, et n'agissent point: ce sont de ces dieux qui les précèdent, comme parle l'écriture, pour les conduire et les défendre: ce sont les peuples, qui par l'ordre de Dieu, les ont faits tout ce qu'ils sont; c'est à eux à n'être ce qu'ils sont que pour les peuples. Oui, Sire, c'est le choix de la nation, qui mit d'abord le sceptre entre les mains de vos ancêtres: c'est elle qui les éleva sur le bouclier militaire et les proclama souverains: le royaume devint ensuite l'héritage de leurs successeurs; mais ils le durent originairement au consentement libre des sujets: leur naissance seule les mit ensuite en possession du trône; mais ce furent les suffrages publics qui attachèrent d'abord ce droit et cette prérogative à leur naissance: en un mot, comme la première source de leur autorité vient de nous, les rois n'en doivent faire usage que pour nous. Les flatteurs, Sire, vous rediront sans cesse que vous êtes le maître, et que vous n'êtes comptable à personne de vos actions: il est vrai que personne n'est en droit de vous en demander compte; mais vous vous le devez à vous-même, et si je l'ose dire, vous le devez à la France qui vous attend, et à toute l'Europe qui vous regarde: vous êtes le maître de vos sujets; mais vous n'en aurez que le titre, si vous n'en avez pas les vertus: tout vous est permis; mais cette licence est l'écueil de l'autorité, loin d'en être le privilége: vous pouvez négliger les soins de la royauté; mais comme ces rois fainéans, si déshonorés dans nos histoires, vous n'aurez plus qu'un vain nom

de roi, dès que vous n'en remplirez pas les fonctions augustes.

Massillon, Petit Carême, Ecueils de la Piété des Grands.

§ 125. *Effets de l'Adulation chez les Grands.*

Quel fléau pour les grands, que ces hommes nés pour applaudir à leurs passions, ou pour dresser des piéges à leur innocence! quel malheur pour les peuples, quand les princes et les puissans se livrent à ces ennemis de leur gloire, parce qu'ils le sont de la sagesse et de la vérité! Les fléaux des guerres et des stérilités sont des fléaux passagers, et des temps plus heureux ramènent bientôt la paix et l'abondance: les peuples en sont affligés; mais la sagesse du gouvernement leur laisse espérer des ressources: le fléau de l'adulation ne permet plus d'en attendre; c'est une calamité pour l'état, qui en promet toujours de nouvelles: l'oppression des peuples déguisée au souverain ne leur annonce que des charges plus onéreuses: les gémissemens les plus touchans que forme la misère publique, passent bientôt pour des murmures: les remontrances les plus justes et les plus respectueuses, l'adulation les travestit en une témérité punissable; et l'impossibilité d'obéir n'a plus d'autre nom que la rébellion et la mauvaise volonté qui refuse. Que le Seigneur, disoit autrefois un saint roi, confonde ces langues trompeuses et ces lèvres fausses, qui cherchent à nous perdre, parce qu'elles ne s'étudient qu'à nous plaire.

Sire, défiez-vous de ceux, qui, pour autoriser les profusions immenses des rois, leur grossissent sans cesse l'opulence de leurs peuples. Vous succédez à une monarchie florissante, il est vrai, mais que les pertes passées ont accablée: le zèle de vos sujets est inépuisable; mais ne mesurez pas là-dessus les droits que vous avez sur eux: leurs forces ne répondront de long-temps à leur zèle; les nécessités de l'état les ont épuisées; laissez-les respirer de leur accablement: vous augmenterez vos ressources en augmentant leur tendresse. Ecoutez les conseils des sages et des vieillards auxquels votre enfance est confiée, et qui présidèrent aux conseils de votre auguste bisaïeul; et souvenez-vous de ce jeune roi de Juda, dont je vous ai déjà cité l'exemple, qui pour avoir préféré les avis d'une jeunesse inconsidérée à la sagesse et à la maturité de ceux aux conseils desquels Salomon son père étoit redevable de la gloire et de la prospérité de son règne, et qui lui conseilloient d'affermir les commencemens du sien par le soulagement de ses peuples, vit un nouveau royaume se former des débris de celui de Juda; et pour avoir voulu exiger de ses sujets au-delà de ce qu'ils lui devoient, il perdit leur amour et leur fidélité qui lui étoit due. Les conseils agréables sont rarement des conseils utiles; et ce qui flatte les souverains, fait d'ordinaire le malheur des sujets.

Oui, Sire, par l'adulation les vices des grands se fortifient; leurs vertus mêmes se corrompent. Leurs vices se fortifient: et quelle ressource peut-il rester à des passions qui ne trouvent autour d'elles que des éloges? hélas! comment pourrions-nous haïr et corriger ceux de nos défauts que l'on loue, puisque ceux même qu'on censure trouvent encore au-dedans de nous, non-seulement des penchans, mais des raisons même qui les défendent? nous nous faisons à nous-mêmes l'apologie de nos vices: l'illusion peut-elle se dissiper, lorsque tout ce qui nous environne nous les donne pour des vertus?

Leurs vertus mêmes se corrompent: c'est l'expérience de tous les siècles, disoit Assuérus; les suggestions flatteuses des méchans ont toujours perverti les inclinations louables des meilleurs princes; et les plus anciennes histoires nous en fournissent des exemples: *Et ex veteribus probatur historiis, ... quomodo malis quorumdam suggestionibus, regum studia depraventur.* C'étoit un roi infidèle qui fait cet aveu public à ses sujets; les conseils spécieux et iniques d'un flatteur alloient souiller toute la gloire de son empire: la fidélité du seul Mardochée arrêta le bras prêt à tomber sur les innocens. Un seul sujet fidèle décide souvent de la félicité d'un règne et de la gloire du souverain; et il ne faut aussi qu'un seul adulateur, pour flétrir toute la gloire du prince, et faire tout le malheur d'un empire.

En effet, l'adulation enfante l'orgueil, et l'orgueil est toujours l'écueil fatal de toutes les vertus. L'adulateur, en prêtant aux grands les qualités louables qui leur manquent, leur fait perdre celles mêmes que la nature leur avoit données; il change en sources de vice des penchans qui étoient en eux des espérances de ver-

tu : le courage dégénère en présomption; la majesté qu'inspire la naissance, qui sied si bien au souverain, n'est plus qu'une vaine fierté, qui l'avilit et le dégrade : l'amour de la gloire, qui coule en eux avec le sang des rois leurs ancêtres, devient une vanité insensée, qui voudroit voir l'univers entier à leurs pieds; qui cherche à combattre, seulement pour avoir l'honneur frivole de vaincre ; et qui, loin de dompter leurs ennemis, leur en fait de nouveaux, et arme contre eux leurs voisins et leurs alliés : l'humanité si aimable dans l'élévation, et qui est comme le premier sentiment qu'on verse dès l'enfance dans l'âme des rois, se bornant à des largesses outrées, et à une familiarité sans réserve pour un petit nombre de favoris, ne leur laisse plus qu'une dure insensibilité pour les misères publiques : les devoirs mêmes de la religion dont ils sont les premiers protecteurs, et qui avoient fait la plus sérieuse occupation de leur premier âge, ne leur paroissent plus bientôt que les amusemens puérils de l'enfance. Non, Sire, les princes naissent d'ordinaire vertueux, et avec des inclinations dignes de leur sang : la naissance nous les donne tels qu'ils devroient être; l'adulation toute seule les fait tels qu'ils sont.

Gâtés par les louanges, on n'oseroit plus leur parler le langage de la vérité : eux seuls ignorent dans leur état, ce qu'eux seuls devroient connoître : ils envoient des ministres pour être informés de ce qui se passe de plus secret dans les cours et dans les royaumes les plus éloignés; et personne n'oseroit leur apprendre ce qui se passe dans leur royaume propre : les discours flatteurs assiégent leur trône, s'emparent de toutes les avenues, et ne laissent plus d'accès à la vérité. Ainsi le souverain est seul étranger au milieu de ses peuples; il croit manier les ressorts les plus secrets de l'empire, et il en ignore les événemens les plus publics : on lui cache ses pertes : on lui grossit ses avantages; on lui diminue les misères publiques : on le joue à force de le respecter : il ne voit plus rien tel qu'il est ; tout lui paroît tel qu'il le souhaite.

Massillon, petit carême, tentations des grands.

§ 126. *Scandale des grands.*

Voilà le premier caractère qui accompagne toujours vos péchés, vous que le rang et la naissance élèvent sur le commun des fidèles : le scandale. Les âmes vulgaires et obscures ne vivent que pour elles seules. Confondues dans la foule et cachées aux yeux des hommes par la bassesse de leur destinée, Dieu seul est le témoin secret de leurs voies, et le spectateur invisible de leurs chutes ; si elles tombent, ou si elles demeurent fermes, c'est pour le Seigneur tout seul qui les voit et qui les juge ; le monde, qui ignore même leurs noms, n'est pas plus instruit de leurs exemples : leur vie n'a point de suite : ils peuvent faire des chutes, mais ils tombent tous seuls ; et s'ils ne se sauvent pas, leur perte du moins se borne à eux, et ne devient pas celle de leurs frères.

Mais les personnes nées dans l'élévation, deviennent comme un spectacle public sur lequel tous les regards sont attachés : ce sont ces maisons bâties sur la montagne qui ne sauroient se cacher, et que leur situation toute seule découvre ; ces flambeaux luisans qui traînent partout avec eux l'éclat qui les trahit et qui les montre. C'est le malheur de la grandeur et des dignités ; vous ne vivez plus pour vous seul ; à votre perte ou à votre salut est attaché la perte ou le salut de tous ceux qui vous environnent ; vos mœurs forment les mœurs publiques ; vos exemples sont les règles de la multitude ; vos actions ont le même éclat que vos titres ; il ne vous est plus permis de vous égarer à l'insu du public ; et le scandale est toujours le triste privilége que votre rang ajoute à vos fautes.

Je dis le scandale, premièrement, d'imitation. Les hommes imitent toujours le mal avec plaisir, mais surtout lorsque de grands exemples le leur proposent : ils trouvent alors une sorte de vanité dans leurs égaremens, parce que c'est par là qu'ils vous ressemblent : le peuple regarde comme un bon air de marcher sur vos traces : la ville croit se faire honneur en prenant tout le mauvais de la cour : vos mœurs forment un poison qui gagne les peuples et les provinces, qui infecte tous les états, qui change les mœurs publiques, qui donne à la licence un air de noblesse et de bon goût, et qui substitue à la simplicité de nos pères et à l'innocence des mœurs anciennes, la nouveauté de vos plaisirs, de votre luxe, de vos profusions et de vos indécences profanes. Ainsi c'est de vous que passent jusque dans le peuple les modes immodestes, la vanité

des parures, les artifices qui déshonorent un visage où la pudeur toute seule devroit être peinte ; la fureur des jeux, la facilité des mœurs, la licence des entretiens, la liberté des passions et toute la corruption de nos siècles.

Et d'où croyez-vous, mes frères, que vienne cette licence effrénée qui règne parmi les peuples ? Ceux qui vivent loin de vous dans les provinces les plus reculées, conservent encore du moins quelque reste de l'ancienne simplicité et de la première innocence : ils vivent dans une heureuse ignorance de la plupart des abus dont votre exemple a fait des lois. Mais plus les pays se rapprochent de vous, plus les mœurs changent, plus l'innocence s'altère, plus les abus sont communs ; et le plus grand crime des peuples, c'est la science de vos mœurs et de vos usages. Dès que les chefs des tribus furent entrés dans les tentes des filles de Madian, tout Juda prévariqua, et il s'en trouva peu qui se conservassent purs de l'iniquité commune. Grand Dieu ! que le compte des riches et des puissans sera un jour terrible, puisque, outre leurs passions infinies, ils se trouveront encore coupables devant vous des désordres publics, de la dépravation des mœurs, de la corruption de leur siècle ; et que les péchés des peuples deviendront leurs crimes propres !

Massillon, vices et vertus des grands.

§ 127. *Malheur des grands qui ont abandonné Dieu.*

Telle est la destinée des princes et des grands qui vivent dans l'oubli de Dieu, et qui n'usent de leur prospérité que pour la félicité de leurs sens. Ennuyés bientôt de tout, tout leur est à charge, et ils sont à charge à eux-mêmes. Leurs projets se détruisent les uns les autres, et il n'en résulte jamais qu'une incertitude universelle que le caprice forme, et que lui seul peut fixer. Leurs ordres ne sont jamais un moment après les interprètes sûrs de leur volonté : on déplaît en obéissant : il faut les deviner, et cependant ils sont une énigme inexplicable à eux-mêmes. Toutes leurs démarches, dit l'esprit saint, sont vagues, incertaines, incompréhensibles : *Vagi sunt gressus ejus, et investigabiles.* On a beau chercher à les suivre ; on les perd de vue a chaque instant : ils changent de sentier ; on s'égare avec eux, et on les manqu encore : ils se lassent des hommages qu'on leur rend, et ils sont piqués de ceux qu'on leur refuse : les serviteurs les plus fidèles les importunent par leur sincérité, et ne réussissent pas mieux à plaire par leur complaisance. Maîtres bizarres et incommodes, tout ce qui les environne porte le poids de leurs caprices et de leur humeur, et ils ne peuvent le porter eux-mêmes : ils ne semblent nés que pour leur malheur et pour le malheur de ceux qui les servent.

Voyez Saül au milieu de ses prospérités et de sa gloire. Quel homme auroit dû passer des jours plus agréables et plus heureux ? d'une fortune obscure et privée, il s'est vu élever sur le trône : son règne avoit commencé par des victoires : un fils digne de lui succéder, sembloit assurer la couronne à sa race : toutes les tribus soumises fournissoient à sa magnificence et à ses plaisirs, et lui obéissoient comme un seul homme : que lui manquoit-il pour être heureux, si l'on pouvoit l'être sans Dieu ?

Il perd la crainte du Seigneur, et avec elle il perd son repos et tout le bonheur de sa vie. Livré à un esprit mauvais et aux vapeurs noires et bizarres qui l'agitent, on ne le connoît plus, et il ne se connoît plus lui-même. La harpe d'un berger, loin d'amuser sa tristesse, redouble sa fureur. Ses louanges et ses victoires chantées par les filles de Juda, sont pour lui comme des censures et des opprobres : il se dérobe aux hommages publics, et il ne peut se dérober à lui-même. David lui déplaît en paroissant aux pieds de son trône, et en s'éloignant il est encore plus sûr de déplaire : touché de sa fidélité, il fait son éloge, et se reconnoît moins juste et moins innocent que lui ; et le lendemain, il lui dresse des embûches pour s'en assurer et lui faire perdre la vie. La tendresse de son propre fils l'ennuie et lui devient suspecte. Tous les courtisans cherchent, étudient ce qui pourroit adoucir son humeur sombre et bizarre ; soins inutiles : lui-même ne le sait pas. Il a négligé Samuel pendant la vie de ce prophète, et il s'avise de le rappeler du tombeau et de le consulter après sa mort : il ne croit plus en Dieu, et il est assez crédule pour aller interroger les démons. Il est impie, et il est superstitieux ; destin, pour le dire ici en passant, assez ordinaire aux incrédules. Ils traitent d'imposteurs les

Samuel, les prophètes autrefois envoyés de Dieu, ils regardent comme une force d'esprit de mépriser ces interprètes respectables des conseils éternels, et de se moquer des prédictions que les événemens ont toujours justifiées: ils refusent au Très-Haut la connoissance de l'avenir, et le pouvoir d'en favoriser ses serviteurs fidèles, et ils ont la foiblesse populaire d'aller consulter une Pythonisse.

Oui, mes frères, le malheureux état des grands dans le crime est une preuve éclatante, qu'un Dieu préside aux choses humaines. Si les hommes ennemis de Dieu pouvoient être heureux, ils le seroient du moins sur le trône; mais quiconque, dit un roi lui-même, quiconque, fût-il maître de l'univers, s'éloigne de la règle et de la sagesse, il s'éloigne du seul bonheur où l'homme puisse aspirer sur la terre. *Sapientiam enim et disciplinam qui abjicit, infelix est.*

Plus même vous êtes élevés, plus vous êtes malheureux; comme rien ne vous contraint, rien aussi ne vous fixe: moins vous dépendez des autres, plus vous êtes livrés à vous-mêmes; vos caprices naissent de votre indépendance; vous retournez sur vous votre autorité: vos passions ayant essayé de tout, et tout usé, il ne vous reste plus qu'à vous dévorer vous-mêmes: vos bizarreries deviennent l'unique ressource de votre ennui et de votre satiété: ne pouvant plus varier les plaisirs déjà tous épuisés, vous ne sauriez plus trouver de variété que dans les inégalités éternelles de votre humeur; et vous vous en prenez sans cesse à vous, du vide que tout ce qui vous environne laisse au-dedans de vous-mêmes.

Et ce n'est pas ici une de ces vaines images que le discours embellit, et où l'on supplée par les ornemens à la ressemblance. Approchez des grands, jetez les yeux vous-mêmes sur une de ces personnes qui ont vieilli dans les passions, et que le long usage des plaisirs a rendu inhabiles et au vice et à la vertu. Quel nuage éternel sur l'humeur! quel fond de chagrin et de caprice! rien ne plaît, parce qu'on ne sauroit plus soi-même se plaire: on se venge sur tout ce qui nous environne des chagrins secrets qui nous déchirent; il semble qu'on fait un crime au reste des hommes de l'impuissance où l'on est d'être encore aussi criminel qu'eux: on leur reproche en secret tout ce qu'on ne peut plus se permettre à soi-même; et l'on met l'humeur à la place des plaisirs.

Non, mes frères, tournez-vous de tous les côtés, les grands séparés de Dieu ne sont plus que les tristes jouets de leurs passions, de leurs caprices, des événemens et de toutes les choses humaines. Eux seuls sentent le malheur d'une âme livrée à elle-même, en qui toutes les ressources des sens et des plaisirs ne laissent qu'un vide affreux; et à qui le monde entier, avec tout cet amas de gloire et de fumée qui l'environne, devient inutile, si Dieu n'est point avec elle; ils sont comme les témoins illustres de l'insuffisance des créatures, et de la nécessité d'un Dieu et d'une religion sur la terre. Eux seuls prouvent au reste des hommes, qu'il ne faut attendre de bonheur ici-bas que dans la vertu et dans l'innocence; que tout ce qui augmente nos passions, multiplie nos peines, que les heureux du monde, n'en sont, pour ainsi dire, que les premiers martyrs, et que Dieu seul peut suffire à un cœur qui n'est fait que pour lui seul.

Massillon, petit carême, malheur des grands qui ont abandonné Dieu.

§ 128. *Devoirs des rois.*

Puisqu'il est certain que Dieu est la source du pouvoir des rois, et que c'est son autorité qu'on respecte dans la leur, il faut qu'il ait eu de grands desseins, en les plaçant si près de lui, et si fort au-dessus des autres hommes. Or c'est lui-même qui nous a manifesté ses pensées et ses conseils sur un point si essentiel, en nous déclarant qu'il a choisi les rois, pour en faire ses ministres, et qu'il les a établis en cette qualité dans son royaume pour le gouverner en son nom, pour protéger le bien et pour punir le mal, pour rendre aux hommes toutes les assistances dont ils ont besoin, et pour les défendre contre tout ce qui seroit capable de troubler leur repos, en troublant l'ordre et la justice.

Saint Paul est précis sur tous ces chefs. Il appelle jusqu'à trois fois dans un même lieu les princes, ministres de Dieu pour le bien du peuple; et c'étoit le nom que le Saint-Esprit leur avoit déjà donné dans le livre de la Sagesse. Cet Apôtre leur met l'épée dans les mains de la part de Dieu, et leur donne en son nom pouvoir de s'en servir; il les charge de la protec-

tion des gens de bien, et de toutes les vertus, et il leur défend de se rendre terribles à d'autres qu'aux méchans.

Mais quelle est cette justice que Dieu a confiée aux rois? et en quoi consiste l'obligation si étroite qu'ils ont de la rendre? Cette justice, dont les rois sont garans, est la même chose que l'ordre: et l'ordre consiste en ce que l'égalité soit gardée, et que la force ne tienne pas lieu de loi; que ce qui est à l'un ne soit pas exposé à la violence d'un autre; que les liens communs de la société ne soient pas rompus; qu'aucun intérêt particulier ne soit préféré au bien public; que l'artifice et la fraude ne prévalent jamais sur l'innocence et la simplicité; que tout soit en paix sous la protection des lois, et que le plus foible d'entre les citoyens soit mis en sûreté par l'autorité publique.

Tout le monde est capable de comprendre quelle est la félicité d'une nation, où toute la force et toute l'autorité sont accordées à la vertu, où toutes les menaces et tous les châtimens ne sont que contre le vice; dont le prince n'est terrible qu'à quiconque fait le mal, et jamais à ceux qui aiment et font le bien; où l'épée que Dieu lui a confiée est la protection des justes, et ne fait trembler que leurs ennemis; où la vérité et la clémence s'unissent; où la justice et la paix se donnent un mutuel baiser, et où l'on voit accomplir ce qu'a dit l'Apôtre: la vertu respectée et comblée d'honneur, et le vice humilié et couvert d'ignominie.

" Nous sommes pleins de respect pour " l'Empereur, disoit Tertullien, parce " que nous le regardons comme tenant le " second rang, après Dieu, comme ayant " reçu de lui la souveraine autorité sur " tout ce qui est dans le monde, et comme " n'étant au-dessous que de Dieu seul. " Il est si élevé, qu'il n'a au-dessus de " lui que le ciel. Nous savons que c'est " le Seigneur qui l'a mis par sa volonté " et par son choix dans une place si émi- " nente: et c'est pour cela que nous " nous intéressons à sa conservation, et " que nous offrons pour lui nos prières " au Dieu éternel et véritable, de qui " seul il dépend, à l'égard de qui il est " le second, et après qui il est le pre- " mier."

Mais à quelles conditions Dieu l'a-t-il rendu si grand! c'est le titre même original de sa souveraineté, qui lui apprend à quelles conditions elle lui est donnée. Il est établi roi pour être le ministre de Dieu; il règne pour lui obéir le premier, et pour le faire obéir par tous les autres; il est chargé de l'exécution de ses ordres, et il n'a un pouvoir sans limites que pour donner à son zèle et à sa fidélité une étendue sans réserve.

Ses devoirs sont mesurés par la puissance. Les obstacles qui arrêteroient une autorité bornée, ne sont qu'une occasion d'exercer la sienne. Il peut joindre à la parole et à l'exemple les récompenses et les châtimens. Il peut couvrir d'ignominie le vice, et mettre en honneur la vertu. Il est maître de tout ce que craignent ou espèrent les hommes en cette vie; et c'est parce qu'il est maître de tout, qu'il est obligé de rendre compte de tout au souverain, dont il n'est que le ministre.

C'est la même chose d'être à la république et d'être roi, d'être pour le peuple et d'être souverain. On est né pour les autres, dès qu'on est né pour leur commander, parce qu'on ne leur doit commander que pour être utile: c'est le caractère même de la grandeur des princes, d'être consacrés au bien public. Il en est d'eux, comme de la lumière, qui n'est placée dans un lieu éminent, que pour se répandre partout. Ce seroit leur faire injure, que de les renfermer dans les bornes étroites d'un intérêt personnel. Ils rentreroient dans l'obscurité d'une condition privée, s'ils avoient des vues moins étendues que tous leurs états. Ils sont à tous, parce que tout leur est confié. Ils ne sont plus à eux-mêmes, parce qu'il n'est pas possible de les séparer du corps dont ils sont l'âme et l'esprit. Ils se sont unis à la république si étroitement, qu'on ne peut plus discerner ce qui est à eux, de ce qui est à elle, et l'on trouveroit plutôt une différence d'intérêt entre la tête et le corps, qu'entre le prince et l'état.

Un prince pénètre tout le fond de cette importante vérité, qu'il est le ministre de Dieu; et il a compris qu'il est donc envoyé vers les hommes pour le rendre visible dans sa personne; que c'est sur lui que Dieu se décharge des soins extérieurs et connus de sa Providence; qu'il lui fait part de sa majesté et de sa puissance, pour le mettre en état de le représenter aux yeux du peuple; et que c'est *sur son trône même* qu'il le fait asseoir, pour annoncer de là ses ordres, et lui attirer les respects de tout le monde, par une conduite qui mérite d'être attribuée à Dieu

même, qui veut bien qu'on le connoisse par son lieutenant, et qu'on juge de lui par son ministre.

Il sait que le plus auguste caractère de la Divinité est de n'avoir besoin de rien, et de ne rien commander que pour l'utilité de ceux qui lui obéissent ; et quoique ce privilége ne puisse être communiqué à la créature, il s'efforce d'imiter le premier trait de la grandeur de Dieu, en se proposant de ne régner que pour le bien des autres, et de n'ordonner que ce qui sera utile à ses sujets.

Il ne trouve rien dans son élévation de plus honorable que d'être exposé à la vue des hommes, pour leur donner par sa clémence, sa justice, son application à tout bien, quelque légère idée du Dieu invisible, qui conduit en secret toutes choses. Il s'estime heureux d'avoir reçu de lui une puissance égale à son zèle pour sa gloire ; et il se console des dangers où sa condition l'expose, par l'avantage qu'il a de pouvoir obéir à Dieu avec plus d'étendue que tous les particuliers, dont le pouvoir borné ne laisse à leur vertu presque que des désirs.

Il comprend que c'est à lui à justifier la Providence, en corrigeant tout ce qu'il semble que Dieu dissimule ; en tirant les foibles de l'oppression, et faisant cesser le scandale, qu'une telle iniquité formoit dans l'esprit de plusieurs ; en cherchant le mérite et la vertu dans les ténèbres, où il semble que Dieu les ait cachés ; en se hâtant de punir l'injustice et l'orgueil des personnes puissantes, dont le châtiment différé jusqu'après cette vie, feroit douter aux foibles si Dieu est aussi attentif aux choses humaines que nous devons le croire.

Il désire de conduire les hommes par les traits de sagesse qui brillent en lui, jusqu'à cette Sagesse suprême qui préside à tout, mais qui est peu connue de ceux qui ne jugent que des choses sensibles, à moins qu'elle ne se rende, pour ainsi dire, plus familière et plus accessible, en se manifestant à eux par le prince qu'elle instruit en secret, pour le rendre son interprète public ; ils s'élèvent par lui jusqu'à elle, ils montent jusqu'au trône de Dieu par celui du prince. Ils discernent sans peine qu'un gouvernement si éloigné des passions et des foiblesses humaines ne peut venir de l'homme seul ; et ils sont conduits à la religion par leur intérêt même et leur reconnoissance.

On ne peut nier que la grandeur des princes temporels n'ait besoin d'une magnificence qui comprenne tout ce qui est nécessaire à leur sûreté et à leur autorité, et qui s'étende même jusqu'à la splendeur et à l'éclat. Ils règnent sur tout ce qui est visible, et ils ont en leur pouvoir tous les objets qui frappent les sens. Ce seroit donc leur ôter la marque de leur empire, que de ne leur pas accorder une partie de ce qui relève d'eux, et ce seroit confondre la puissance avec le ministère ecclésiastique dont l'autorité est indépendante de l'éclat extérieur, parce qu'elle est toute spirituelle, et que son objet est au-dessus des sens.

Il importe au bien public que le roi soit le centre de l'état, et qu'il attire de tous côtés le respect et l'admiration de ses sujets : quelques-uns n'ont pas besoin de la majesté extérieure qui l'environne, pour reconnoître celle que Dieu leur a donnée ; mais plusieurs ne connoissent rien de grand, que ce qui l'est à leurs yeux. Ils n'admirent que ce qu'admire la cupidité ; et ils veulent voir dans leur prince l'image de la seule félicité et de la seule grandeur qu'ils désirent ; sans cela il ne leur paroît point élevé au-dessus d'eux, parce qu'ils n'ont point d'autre idée de l'élévation, et ce seroit presque dégrader le prince que de lui ôter tout l'appareil qui les éblouit.

Mais le prince qui le conserve à cause d'eux, ne doit pas être dans leur erreur ; il ne doit trouver aucun bien solide pour lui dans une magnificence qu'il lui est défendu d'aimer, et qui ne peut être excusée que par la foiblesse de ceux qui en ont besoin, et par l'impuissance de conserver par d'autres voies le respect dû à l'autorité souveraine.

Au milieu de la pompe et du faste, il doit s'affermir dans l'amour de la modération et même de la simplicité ; s'affliger en secret de ce qu'il ne lui est pas permis de rejeter un importun appareil qui le suit partout et qui le gêne ; trouver l'état d'une personne privée plus heureux en cela que le sien, parce qu'il est moins exposé à l'orgueil ; porter, comme Esther, avec une secrète confusion tout ce qui ne sert qu'à faire paroître la souveraine puissance plus redoutable et plus fière, et retrancher de la magnificence tout ce qui n'est pas absolument nécessaire pour maintenir l'autorité.

Il n'y a pas de plus grand danger pour le prince, et dont les suites soient plus sans remède, que de n'avoir pas les yeux

assez perçans pour aller jusqu'aux plus profondes retraites du cœur de l'homme, et pour y découvrir tout le contraire de ce que l'artifice montre sur la surface.

Il y a des caractères qui paroissent voisins, quoique très-différens. Le vice imite souvent la vertu, et quelquefois même il en a plus les dehors, parce qu'il en a plus besoin et qu'il y est plus attentif. Il faut y regarder de bien près, et y être fort habile pour ne s'y pas méprendre, et surtout dans les cours des princes, où à la vérité tout le monde se connoît assez, mais où tout le monde affecte de se cacher au prince par des apparences dont il se contente presque toujours.

Il doit donner toute son attention à démêler le vrai d'avec le faux, la fausse simplicité de celle qui est sincère et naturelle, le faux désintéressement de celui qui a des racines dans le cœur, la fausse probité de celle qui est établie sur de fermes principes, la fausse piété de celle qui est solide et éclairée.

Car il n'y a point de vertus plus fausses que celles qui ont tout, excepté la vérité, et qui ne sont attentives qu'à la vraisemblance. Il n'y a point d'hommes plus dangereux que ceux qui veulent tromper par l'apparence du bien. Il n'y en a point de plus corrompus, ni de plus infidèles, parce qu'il n'y en a point qui méprisent plus la vertu et leur conscience, et qui par conséquent soient moins retenus par les puissans motifs qui agissent sur les autres hommes.

Un particulier a peu d'intérêt à examiner sévèrement si l'on est ce qu'on paroît être. Il doit même éviter de soupçonner qu'un extérieur sage et modeste cache un cœur différent, parce que Dieu ne l'a pas chargé d'approfondir un mystère qu'il s'est réservé : mais le prince est dans l'obligation de ne pas s'arrêter à la surface, parce qu'il est dans l'obligation d'éviter d'être trompé, et qu'il ne le sauroit être plus dangereusement, qu'en donnant sa confiance à l'imposture, pensant la donner à la sincérité.

Par quelle espèce de prophétie le prince lira-t-il dans les cœurs le contraire de ce qu'on lui montre ? car c'est le nom que donne l'Ecriture à cette lumière supérieure qui doit lui découvrir tout l'artifice qu'on emploie pour le tromper. Il faut, dit-elle, que le roi soit devin pour bien juger de tout. Qui dissipera les prestiges et les fantômes qu'on fait paroître devant lui à la place des réalités ? Le cœur d'un seul homme est impénétrable, selon le langage du Saint-Esprit : c'est une eau profonde qu'on ne peut sonder. Quelle sagesse faut-il donc avoir pour l'épuiser et en découvrir le fond ? Et quelle étendue doit avoir cette sagesse, pour avoir le même succès à l'égard de tant de personnes que le prince a intérêt de bien connoître ?

Dans une grande élévation, où l'on est exposé à mille frivoles admirateurs qui ne savent en quoi consiste la véritable félicité, combien est-il nécessaire qu'un prince ait auprès de lui un homme éclairé et fidèle qui le soutienne contre le torrent des erreurs populaires ; qui lui dise en secret tout le contraire de ce qu'il entend en public ; qui le fasse souvenir de ce qu'il est, de ce qu'est sa grandeur, de ce que sont tous les biens dont on le regarde comme le maître ? Sans cet homme incorruptible, l'enchantement du mensonge prévaudroit enfin : car on s'accoutume à juger comme la multitude, quand on n'entend que la multitude, mais la vérité montrée de temps en temps et à propos, dissipe l'illusion qui commençoit à se former, et fait évanouir tous les nuages que les préjugés des hommes avoient déjà répandus.

Il n'est presque pas possible de conserver dans une grande prospérité des sentimens équitables et modérés. Et ce sont deux choses comme opposées, de paroître heureux, et de ne pas se persuader qu'on l'est en effet. L'inclination secrète du cœur qui aime à se fixer ici et à y trouver son repos, affoiblit toutes les idées des biens réels et plus solides ; mais dont les sens ne sauroient juger. Le prince alors a besoin d'un avocat qui plaide pour la raison contre les sens, qui le rappelle à lui-même, quand il commence à chanceler et à s'éblouir, et qui n'étant pas exposé au même péril que lui, le connoisse mieux et en soit plutôt alarmé.

Duguet.

§ 129. *Bonheur d'un prince qui craint Dieu.*

Tant que vous n'aurez que cette gloire où le monde aspire, le monde vous la disputera ; ajoutez-y la gloire de la vertu ; le monde la craint et la fuit : mais le monde pourtant la respecte.

Non, Sire, un prince qui craint Dieu

et qui gouverne sagement ses peuples, n'a plus rien a craindre des hommes. Sa gloire toute seule auroit pu faire des envieux; sa piété rendra sa gloire même respectable: ses entreprises auroient trouvé des censeurs; sa piété sera l'apologie de sa conduite: ses prospérités auroient excité la jalousie ou la défiance de ses voisins; il en deviendra par sa piété l'asile et l'arbitre: ses démarches ne seront jamais suspectes, parce qu'elles seront toujours annoncées par la justice: on ne sera pas en garde contre son ambition, parce que son ambition sera toujours réglée par ses droits: il n'attirera point sur ses états le fléau de la guerre, parce qu'il regardera comme un crime de la porter sans raison dans les états étrangers: il réconciliera les peuples et les rois, loin de les diviser pour les affoiblir et élever sa puissance sur leurs divisions et sur leur foiblesse: sa modération sera le plus sûr rempart de son empire: il n'aura pas besoin de garde qui veille à la porte de son palais; les cœurs de ses sujets entoureront son trône et brilleront autour à la place des glaives qui le défendent: son autorité lui sera inutile pour se faire obéir; les ordres les plus sûrement accomplis sont ceux que l'amour exécute; et la soumission sera sans murmure, parce qu'elle sera sans contrainte: toute sa puissance l'auroit rendu à peine maître de ses peuples: par la vertu il deviendra l'arbitre même des souverains. Tel étoit, Sire, un de vos plus saints prédécesseurs à qui l'église rend des honneurs publics, et qu'elle regarde comme le protecteur de votre monarchie: les rois ses voisins, loin d'envier sa puissance, avoient recours à sa sagesse: ils s'en remettoient à lui de leurs différens et de leurs intérêts: sans être leur vainqueur, il étoit leur juge et leur arbitre; et la vertu toute seule lui donnoit sur toute l'Europe un empire bien plus sûr et plus glorieux, que n'auroient pu lui donner ses victoires. La puissance ne nous fait que des sujets et des esclaves: la vertu toute seule nous rend maîtres des hommes.

Mais si elle nous met au-dessus de l'envie, c'est elle encore qui nous rend supérieurs aux événemens. Oui, Sire, les plus grandes prospérités ont toujours ici-bas des retours à craindre: Dieu, qui ne veut pas que notre cœur s'attache où notre trésor et notre bonheur ne se trouvent point, fait quelquefois du plus haut point de notre élévation le premier degré de notre décadence: la gloire des hommes, montée à son plus grand éclat, s'attire, pour ainsi dire, elle-même des nuages: l'histoire des états et des empires n'est elle-même que l'histoire de la fragilité et de l'inconstance des choses humaines: les bons et les mauvais succès semblent s'être partagé la durée des ans et des siècles; et nous venons de voir le règne le plus long et le plus glorieux de la monarchie, finir par des revers et par des disgrâces.

Massillon, petit carême, triomphe de la religion.

§ 130. *Corruption générale.*

Qui pourra rémedier aux maux de la religion et relever la vérité qui est foulée aux pieds dans les places publiques? L'orgueil a rompu ses digues et inondé la terre: toutes les conditions sont confondues; le faste s'appelle politesse, la plus folle vanité une bienséance; les insensés entraînent les sages et les rendent semblables à eux. La mode, si ruineuse par son inconstance et par ses excès capricieux, est une loi tyrannique à laquelle on sacrifie toutes les autres; le dernier devoir est celui de payer ses dettes. Les prédicateurs n'osent plus parler pour les pauvres à la vue d'une foule de créanciers dont les clameurs montent jusqu'au ciel. Ainsi la justice fait taire la charité, mais la justice elle-même n'est plus écoutée. Plutôt que de modérer les dépenses superflues, on refuse cruellement le nécessaire à ses créanciers. La simplicité, la modestie, la frugalité, la probité exacte de nos pères, leur ingénuité, leur pudeur, passent pour des vertus rigides et austères d'un temps trop grossier. Sous prétexte de se polir, on s'est amolli pour la volupté, et endurci contre la vertu et contre l'honneur. On invente chaque jour à l'infini de nouvelles nécessités pour autoriser les passions les plus odieuses. Ce qui étoit d'un faste scandaleux dans les conditions les plus élevées, il y a quarante ans, est devenu une bienséance pour les plus médiocres. Détestable raffinement de nos jours! monstre de nos mœurs! La misère et le luxe augmentent comme de concert; on est prodigue de son bien, et avide de celui d'autrui; le premier pas de la fortune est de se ruiner. Qui pourroit supporter les folles hauteurs que l'orgueil

affecte, et les bassesses infâmes que l'intérêt fait faire? On ne connoît plus d'autre prudence que la dissimulation, plus de règle des amitiés que l'intérêt, plus de bienfaits qui puissent attacher à une personne dès qu'on la trouve inutile ou ennuyeuse. Les hommes, gâtés jusques dans la moelle des os par les ébranlemens et les enchantemens des plaisirs violens et raffinés, ne trouvent plus qu'une douceur fade dans les consolations d'une vie innocente; ils tombent dans les langueurs mortelles de l'ennui, dès qu'ils ne sont plus animés par la fureur de quelque passion. Est-ce donc là être chrétien? Allons, allons dans les autres terres où nous ne soyons plus réduits à voir de tels disciples de Jésus-Christ. O évangile! est-ce là ce que vous enseignez? O foi chrétienne! vengez-vous; laissez une éternelle nuit sur la face de cette terre couverte d'un déluge d'iniquité.

Mais encore une fois, voyons nos ressources sans nous flatter. Quelle autorité pourra redresser des mœurs si dépravées? Une sagesse vaine et intempérante, une curiosité superbe et effrénée emporte les esprits. Chaque jour ne cesse d'enfanter de nouveaux monstres d'erreur: parmi ces ruines de l'ancienne foi, tout tombe, tout tombe comme par morceaux; toutes les nations chrétiennes en sentent le contre-coup; on voit les mystères de Jésus-Christ ébranlés jusqu'aux fondemens. Des hommes profanes et téméraires ont appris à douter de tout. C'est ce que nous entendons tous les jours; un bruit sourd d'impiété vient frapper nos oreilles, et nous en avons le cœur déchiré. Après s'être corrompus dans ce qu'ils connoissent, ils blasphèment enfin ce qu'ils ignorent: prodige réservé à nos jours. L'instruction augmente et la foi diminue. La parole de Dieu, autrefois si féconde, devient stérile, on ne craint plus même le scandale; que dis-je? le scandale est en honneur, il est au comble: car l'incrédulité, n'est plus muette; elle se glisse dans les conversations, tantôt sous des railleries envenimées, tantôt sous des questions où l'on veut tenter Jésus-Christ, comme les Pharisiens. En même temps l'aveugle sagesse de la chair, qui prétend avoir droit de tempérer la religion au gré de ses désirs, déshonore et énerve ce qui reste de foi parmi nous. Chacun marche dans la voie de son propre conseil; chacun, ingénieux à se tromper, se fait une fausse conscience. Plus d'autorité dans les pasteurs, plus d'uniformité de discipline. Le déréglement ne se contente plus d'être toléré, il veut être la règle même, et appelle excès tout ce qui s'y oppose. La chaste colombe, dont le partage ici-bas est de gémir, redouble ses gémissemens. Le péché abonde, la charité se refroidit, les ténèbres s'épaississent, le mystère d'iniquité se forme; dans ces jours d'aveuglement et de péché, les élus même seroient séduits, s'ils pouvoient l'être. Le flambeau de l'évangile, qui doit faire le tour de l'univers, achève sa course. O Dieu! que vois-je? Où sommes-nous? Le jour de la ruine est proche, et les temps se hâtent d'arriver. Mais adorons en silence et avec tremblement l'impénétrable secret de Dieu.

Fénélon, sermon pour l'Epiphanie.

§ 131. *De la paresse et de la perte du temps.*

La paresse est un état dans lequel une infinité de chrétiens languissent, et qui est par lui-même très-dangereux. C'est un sommeil d'oisiveté et de négligence dont il est important de se réveiller. Dans cet état l'âme, délivrée des passions criminelles, n'est pas toujours assez touchée des vérités de la Religion, ni des biens qu'elle promet. Elle ne sent point toujours un saint empressement qui la porte à chercher Dieu avec le soin et l'ardeur dont il doit être cherché. Elle conçoit foiblement ses dangers et les artifices de ses ennemis. Elle n'est pas assez pénétrée de la grandeur des biens éternels; ainsi elle agit foiblement. Comme elle ne voit le bien qu'à demi, elle ne le cherche qu'à demi; elle avance peu dans son chemin, et elle s'arrête à mille amusemens inutiles. Etat dangereux, non-seulement parce qu'il est capable de faire tomber les âmes dans les déréglemens dont elles ont été délivrées, mais aussi parce qu'il est bien à craindre que l'on n'arrive jamais à un but vers lequel on marche si lâchement. En effet la seule inutilité suffit pour nous damner: si ce n'est directement, c'est par un tour qui produit le même effet. L'inutilité affoiblit la charité; la charité affoiblie ne se trouve plus en état d'empêcher que la cupidité ne se rende maîtresse de l'âme. Elle suffit encore pour nous perdre, parce qu'elle est cause que nous manquons à plusieurs devoirs essentiels, comme au

devoir de la pénitence, de la piété, de la reconnoissance envers Dieu, de la charité envers le prochain, de la protection qu'on doit aux personnes opprimées et à plusieurs autres; ainsi l'on ne sauroit trop éviter un si dangereux sommeil.

Rien n'est plus capable de nous détourner de la voie du salut, que la paresse, la lâcheté, le relâchement. On ne résiste à des tentations continuelles, que par une vigilance continuelle. La vie chrétienne étant une vie opposée au torrent de la nature, qui ne fait point d'effort contre ce torrent, en est nécessairement entraîné. Mais par cet effort on ne se soutient pas seulement contre le torrent, mais on s'avance; on fait du progrès contre son cours, et l'on en fait même d'autant plus que l'on continue ses efforts: car au lieu qu'en résistant au cours d'un fleuve, on se lasse, l'âme au contraire, en résistant au torrent du monde, de la coutume et de la concupiscence, se fortifie et affoiblit ses ennemis. Mais lorsque, faute de rompre certains commerces, de renoncer à certains divertissemens, de se retirer de certaines conversations, de faire des retranchemens dans sa dépense et dans ses meubles, on mène une vie foible et si languissante, qu'on n'avance point dans la piété, ou qu'on y avance si peu, qu'on est toujours près de retomber; il est alors visible qu'on ne prend point intérêt à son salut: car, quoiqu'alors on ne puisse dire en particulier d'aucune de ces choses, qu'elle soit absolument criminelle, il arrive néanmoins de l'amas de tout ce qui compose cette sorte de vie, qu'on ne se guérit point des maladies dangereuses qu'on a contractées; qu'on fait de grandes fautes et en grand nombre, et qu'on demeure toujours dans un état de foiblesse. On craint, dit-on, que si l'on se sépare de ces amusemens, on ne soutienne pas cette vie, on ne fasse parler le monde, on ne devienne ridicule, on ne tombe dans l'ennui. Mais l'on doit craindre beaucoup davantage qu'en ne s'en séparant pas, on ne retombe dans le péché. S'il faut se conduire par la crainte, que la moindre cède à la plus grande. Tous ces ménagemens de prudence humaine éloignent la grâce de Dieu. Il ne fait rien pour ces âmes foibles et paresseuses, qui ne veulent rien faire pour lui, qui veulent que leur salut ne leur coûte rien, et qui ne croient pas qu'on soit obligé à rien souffrir pour éviter des maux éternels. Il vient des tentations qui ont besoin de force pour y résister; et comme l'on ne se fortifie point dans cette vie molle et languissante, on succombe à ces tentations. On s'approche si près du précipice, qu'on s'y laisse enfin tomber. On craint l'ennui, et l'on tombe dans la mort. On craint de faire parler les hommes et d'être jugé par eux, et l'on ne craint point les jugemens que Dieu et ses anges font de notre lâcheté. Enfin l'on craint tant le personnage de dévot et de dévote, que l'on tombe dans cette tiédeur mortelle qui oblige Dieu de nous rejeter. Tous ces grands ménagemens sont des marques certaines que le monde est grand à nos yeux, et que l'on a peu de foi, peu de crainte et peu d'amour pour Dieu: car qui auroit une foi plus vive, qui craindroit bien les effets de sa justice, qui seroit touché de son amour, passeroit par-dessus ces petits obstacles qui arrêtent l'âme; il se déferoit des vues humaines; il penseroit d'une autre sorte à assurer son salut, et surmonteroit cette funeste paresse.

C'est la paresse qui fait que l'on perd son temps. Ce temps si précieux que Dieu donne pour gagner l'éternité, à quoi l'emploie-t-on? Les uns le passent en des désordres grossiers, les autres en de vains amusemens, d'autres en des desseins chimériques et en des travaux inutiles, les autres ne savent qu'en faire et ne cherchent qu'à le perdre. On le donne au premier venu; on se le laisse ravir sans se plaindre, et c'est la seule chose dont on est libéral. Il est bon de faire réflexion sur ce que nous avons perdu de notre temps par le passé et de gémir de cette perte. Il n'est pas mal-aisé de connoître qu'elle s'étend fort loin: car tout ce que nous n'avons pas fait dans la vue de Dieu, est perdu pour nous: ce sont des œuvres mortes dont nous n'avons à attendre que des châtimens. Il n'est pas difficile aussi de reconnoître la grandeur de cette perte. Il faut en juger par ce que nous pouvions acquérir en usant bien de notre temps. Or nous aurions pu acquérir des richesses infinies pour l'autre vie. Au contraire nous avons prodigué et dissipé notre temps à des amusemens, à des divertissemens fades et en de vaines occupations. Il est donc aisé de se convaincre d'un aveuglement si prodigieux sur le mauvais usage du temps. Mais ce qui ne paroît pas possi-

ble, c'est de réparer cette perte: car enfin on ne rappelle plus le temps passé. Tout ce que nous pouvons faire, c'est de n'en plus perdre; mais ce qui est perdu, est toujours perdu. La bonté de Dieu est néanmoins si grande, qu'il nous ouvre un moyen de racheter ce temps dont la perte paroît si irréparable. Le regret que nous en aurons, la componction que nous en concevrons dans le fond du cœur, l'application que nous aurons à ne plus perdre de temps et à le ménager avec fidélité, dans la vue de satisfaire à Dieu pour le temps passé, pourra obtenir de sa bonté, non-seulement qu'il nous remette les dettes que nous avons contractées par notre paresse et par notre négligence, mais aussi qu'il nous rende une partie de ces biens que nous avons malheureusement dissipés. *Nicole.*

§ 132. *Suites funestes de l'oisiveté chez les grands.*

Par où justifiez-vous cette vie oisive et sans action, dans des places qui demandent une vigilance sans relâche et toute votre attention? Paisibles possesseurs et vains idolâtres d'un honneur dont l'éclat repaît votre vanité, mais dont les obligations étonnent votre amour-propre, venez vous contempler dans le tableau que je vous présente; venez reconnoître l'énorme opposition qui se rencontre entre votre conduite et vos devoirs; venez apprendre ce que vous devez être, et vous confondre de ce que vous n'êtes pas. Je sais que vous trouverez assez de vaines excuses; je sais que vous imaginerez assez de prétextes pour vous persuader que, dans l'exercice de votre ministère, on doit être aussi content de vous que vous l'êtes de vous-mêmes; mais examinons de bonne foi la chose, et raisonnons. Car, être sans cesse occupé de ses divertissemens et de son plaisir, et presque jamais de ses fonctions et de son emploi; fuir un travail que vous devez au public, et que le public attend de vous; avoir horreur d'une assiduité nécessaire, que vous traitez de captivité et d'esclavage; se décharger sur autrui des soins qui vous regardent personnellement, et dont vous êtes par vous-mêmes responsables; ne pouvoir se tenir là où il faut être, et se trouver partout où il faudroit n'être pas; rejeter toute affaire qui incommode, qui fatigue, quoique Dieu ne vous ait fait ce que vous êtes que pour en être fatigués et incommodés; n'écouter que la prudence humaine, et ne vouloir jamais se commettre à rien, jamais s'exposer à rien, dans les occasions où l'on craint de se perdre, mais où Dieu veut que vous vous perdiez, selon le monde, et que vous vous exposiez; en un mot, ne prendre de votre condition que le doux et l'agréable, et en laisser le pénible et le rigoureux; secret que le monde enseigne, et que vous avez si bien appris. Ce n'est pas assez; regarder d'un œil indifférent ce qui devroit vous donner de saintes inquiétudes; ce qui devroit exciter tout votre zèle; des abus qu'il faudroit corriger, des violences qu'il faudroit réprimer, des injustices qu'il faudroit réparer, des scandales qu'il faudroit faire cesser; au contraire éclater avec impatience, avec chaleur, avec emportement sur les moindres sujets, et dans une place néanmoins où l'on doit toujours se posséder soi-même; où l'on doit toujours être maître de soi-même, toujours se modérer, se retenir, sans jamais écouter la sensibilité, et sans jamais la faire paroître. Que dis-je? Abuser de son pouvoir pour satisfaire ses animosités particulières et ses ressentimens; pour autoriser ses vengeances; pour se rendre redoutable dans une ville; pour faire souffrir tout un pays et ne rien souffrir soi-même; tout cela et tout ce que je passe, (car je serois infini, si je voulois épuiser cette morale, et toucher mille autres articles non moins importans) tout cela, encore une fois, vous convient-il? Est-ce là ce que demande votre état? Est-ce pour cela que la providence a établi dans le monde cette diversité de conditions; qu'elle a placé les uns sur le buffet comme des vases d'honneur, et qu'elle a laissé les autres dans la poussière? Dieu, en vous distinguant et en vous élevant, a-t-il prétendu vous entretenir dans l'oisiveté, vous faire vivre dans le repos, fournir à toutes vos commodités, vous abandonner à vous-mêmes et à tous les désirs, à tous les ressentimens de votre cœur? N'a-t-il fait le monde que pour vous? Ou n'est-ce pas pour le gouvernement et le bon ordre du monde qu'il vous a choisis? Or, pour maintenir cet ordre, n'y a-t-il ni réflexions à faire, ni mesures à prendre, ni précautions à garder, ni hasards à courir, ni obstacles à vaincre, ni études, ni ménagemens nécessaires?

Bourdaloue, 2d. sermon sur l'ambition

§ 133. *De la véritable Piété.*

La piété véritable élève l'esprit, ennoblit le cœur, affermit le courage. On est né pour de grandes choses, quand on a la force de se vaincre soi-même: l'homme de bien est capable de tout, dès qu'il a pu se mettre par la foi au-dessus de tout: c'est le hasard qui fait les héros; c'est une valeur de tous les jours qui fait le juste; les passions peuvent nous placer bien haut; mais il n'y a que la vertu, qui nous élève au-dessus de nous-mêmes.

Quel règne, Sire, plus glorieux en Israël que celui de Salomon, tandis qu'il demeura fidèle à la loi de ses pères? quel gouvernement plus sage et plus absolu? Tous les raffinemens de la politique ont-ils jamais poussé si loin l'art de régner et de conduire les peuples? Quelle gloire et quelle magnificence environnoit son trône! La piété en avilissoit-elle la majesté? Quel prince vit jamais ses sujets plus soumis; ses voisins s'estimer plus heureux de son alliance; et des souverains à la tête des empires plus vastes et plus puissans que le sien, avoir pour sa personne des égards et des déférences, qu'ils ne devoient pas à sa couronne? Les sages des autres nations ne se regardoient-ils pas comme des insensés devant lui? Ne venoit-on pas des contrées les plus éloignées admirer l'ordre et l'harmonie qui lui faisoit gouverner tous ses sujets comme un seul homme? N'est-ce pas dans les préceptes divins qu'il nous a laissés, que les princes apprennent encore tous les jours à régner? et la piété seroit-elle l'écueil du gouvernement, puisque c'est elle seule qui lui valut la sagesse?

Heureux, s'il ne fût pas sorti de ses premières voies; et si les égaremens de sa vieillesse n'eussent pas flétri la gloire de son règne, et altéré le bonheur de ses sujets! Ils ne commencèrent à éprouver des charges excessives, et ne cessèrent d'être heureux, que lorsqu'il cessa lui-même d'être fidèle à Dieu; et que, corrompu par les femmes étrangères, il ne mit plus de bornes à ses profusions et à l'oppression de ses peuples, et prépara à son fils le soulèvement qui sépara dix tribus du royaume de David, et leur donna un nouveau maître.

Hélas! les hommes, pour excuser leurs vices, cherchent à décrier la vertu: comme elle est incommode aux passions, ils voudroient se persuader qu'elle est funeste à la conduite des états et des empires, et lui opposer l'intérêt public, pour se cacher à soi-même l'intérêt personnel qui seul en nous s'oppose à elle. La crainte du Seigneur est la seule source de la véritable sagesse; et ce qui met l'ordre dans l'homme, peut seul le mettre dans les états.

Massillon, Petit Carême, Ecueils de la Piété des Grands.

§ 134. *Dangers des grands Talens sans la Crainte de Dieu.*

Hélas! Sire, que sont les grands talens que de grands vices, si les ayant reçus de Dieu, nous ne les employons que pour nous-mêmes? que deviennent-ils entre nos mains? souvent l'instrument des malheurs publics; toujours la source de notre condamnation et de notre perte.

Qu'est-ce qu'un souverain né avec une valeur bouillante, et dont les éclairs brillent déjà de toutes parts dès ses plus jeunes ans, si la crainte de Dieu ne le conduit et ne le modère? un astre nouveau et malfaisant, qui n'annonce que des calamités à la terre: plus il croîtra dans cette science funeste, plus les misères publiques croîtront avec lui: ses entreprises les plus téméraires n'offriront qu'une foible digue à l'impétuosité de sa course: il croira effacer par l'éclat de ses victoires leur témérité ou leur injustice: l'espérance du succès sera le seul titre qui justifiera l'équité de ses armes: tout ce qui lui paroîtra glorieux, deviendra légitime; il regardera les momens d'un repos sage et majestueux, comme une oisiveté honteuse et des momens qu'on dérobe à sa gloire: ses voisins deviendront ses ennemis, dès qu'ils pourront devenir sa conquête; ses peuples eux-mêmes fourniront de leurs larmes et de leur sang la triste matière de ses triomphes: il épuisera et renversera ses propres états pour en conquérir de nouveaux; il armera contre lui les peuples et les nations; il troublera la paix de l'univers; il se rendra célèbre en faisant des millions de malheureux. Quel fléau pour le genre humain! et s'il y a un peuple sur la terre capable de lui donner des éloges, il n'y a qu'à lui souhaiter un tel maître.

Repassez sur tous les grands talens qui rendent les hommes illustres; s'ils sont donnés aux impies, c'est toujours pour le malheur de leur nation et de leur siècle.

Les vastes connoissances empoisonnées par l'orgueil, ont enfanté ces chefs et ces docteurs célèbres de mensonge, qui dans tous les âges ont levé l'étendard du schisme et de l'erreur, et formé, dans le sein même du christianisme, les sectes qui le déchirent.

Ces beaux esprits si vantés, et qui par des talens heureux ont rapproché leur siècle du goût et de la politesse des anciens, dès que leur cœur s'est corrompu, ils n'ont laissé au monde que des ouvrages lascifs et pernicieux, où le poison, préparé par des mains habiles, infecte tous les jours les mœurs publiques, et où les siècles qui nous suivront, viendront encore puiser la licence et la corruption du nôtre.

Tournez-vous d'un autre côté : comment ont paru sur la terre ces génies supérieurs, mais ambitieux et inquiets, nés pour faire mouvoir les ressorts des états et des empires, et ébranler l'univers entier ? Les peuples et les rois sont devenus le jouet de leur ambition et de leurs intrigues : les dissensions civiles et les malheurs domestiques ont été les théâtres lugubres, où ont brillé leurs grands talens.

Un seul homme obscur, avec ces avantages éminens de la nature, mais sans conscience et sans probité, a pu s'élever le siècle passé sur les débris de sa patrie ; changer la face entière d'une nation voisine et belliqueuse, si jalouse de ses lois et de sa liberté ; se faire rendre des hommages que ses citoyens disputent même à leurs rois ; renverser le trône, et donner à l'univers le spectacle d'un souverain, dont la couronne ne put mettre la tête sacrée à couvert de l'arrêt inouï qui le condamna à la perdre.

Esprits vastes, mais inquiets et turbulens ; capables de tout soutenir hors le repos ; qui tournent sans cesse autour du pivot même qui les fixe et qui les attache ; et qui, semblables à Samson, sans être animés de son esprit, aiment encore mieux ébranler l'édifice et être écrasés sous ses ruines, que de ne pas s'agiter, et faire usage de leurs talens et de leur force. Malheur au siècle qui produit de ces hommes rares et merveilleux ! et chaque nation a eu là-dessus ses leçons et ses exemples domestiques.

Mais enfin, si ce n'est pas un malheur pour leur siècle, c'est du moins un malheur pour eux-mêmes ; semblables à un navire sans gouvernail, que des vents favorables poussent à pleines voiles ; plus notre course est rapide, plus le naufrage est inévitable : rien n'est si dangereux pour soi, que les grands talens, dont la foi ne règle pas l'usage : les vaines louanges qu'attirent ces qualités brillantes, corrompent le cœur ; et plus on étoit né avec de grandes qualités, plus la corruption est profonde et désespérée : Dieu abandonne l'orgueil à lui-même : ces hommes si vantés expient souvent, dans la honte d'une chute éclatante, l'injustice des applaudissemens publics ; leurs vices déshonorent leurs talens : ces vastes génies, nés pour soutenir l'état, ne sont plus, dit Job, que de foibles roseaux, qui ne peuvent se soutenir eux-mêmes. On a vu plus d'une fois les pierres mêmes les plus brillantes du sanctuaire, s'avilir et se traîner indignement dans la boue ; et les plus grands talens sont souvent livrés aux plus grandes foiblesses : *Qui ducit sacerdotes inglorios, et optimates supplantat.*

Massillon, Petit Carême, Gloire Humaine.

§ 135. *De l'Hypocrisie.*

Quand je parle de l'hypocrisie, ne pensez pas que je la borne à cette espèce particulière qui consiste dans l'abus de la piété, et qui fait les faux dévots ; je la prends dans un sens plus étendu et d'autant plus utile à votre instruction, que peut-être malgré vous-mêmes serez-vous obligés de convenir que c'est un vice qui ne vous est que trop commun. Car j'appelle *hypocrite* quiconque, sous de spécieuses apparences, a le secret de cacher les désordres d'une vie criminelle. Or, en ce sens, on ne peut douter que l'hypocrisie ne soit répandue dans toutes les conditions, et que parmi les mondains il ne se trouve encore bien plus d'imposteurs et d'hypocrites, que parmi ceux que nous nommons *dévots*. En effet, combien dans le monde de scélérats travestis en gens d'honneur ? Combien d'hommes corrompus et pleins d'iniquité, qui se produisent avec tout le faste et toute l'ostentation de la probité ? Combien de fourbes, insolens à vanter leur sincérité ? Combien de traîtres, habiles à sauver les dehors de la fidélité et de l'amitié ? Combien de sensuels, esclaves des passions les plus infâmes, en possession d'affecter la pureté des mœurs et de la pousser jusqu'à la sévérité ? Combien de femmes libertines, fières sur le chapitre

de leur réputation, et, quoique engagées dans un commerce honteux, ayant le talent de s'attirer toute l'estime d'une exacte et d'une parfaite régularité ? Au contraire, combien de justes faussement accusés et condamnés ? combien de serviteurs de Dieu, par la malignité du siècle, décriés et calomniés ? combien de dévots de bonne foi, traités d'hypocrites, d'intrigans et d'intéressés ? combien de vraies vertus contestées ? combien de bonnes œuvres censurées ? combien d'intentions droites mal expliquées, et combien de saintes actions empoisonnées ?

Bourdaloue, sur le Jugement dernier.

§ 136. *De l'Envie.*

Quand les hommes se furent multipliés sur la terre, l'envie, les poussant les uns contre les autres, diminua les hommes, détruisit tantôt des villes, tantôt des provinces, tantôt des royaumes, tantôt des empires; et toujours, depuis cet exemple et cet essai, l'envie animant la colère, animant l'ambition, animant l'avarice, animant les passions brutales, animant ce qu'on veut appeler *la belle gloire*, a souillé mille fois la terre du sang humain, et du plus beau sang; elle a fait, des créatures humaines, autant de bêtes féroces, ou autant de bêtes malignes qui ne cherchent qu'à se dévorer ou à se piquer jusqu'à l'âme. Après cet essai et cet exemple, il n'y a plus rien de sacré pour l'envie; le sang, l'amitié, la reconnoissance, le devoir, la bienséance, l'honneur du monde; il n'y a plus rien d'inviolable pour l'envieux. Tout est devenu facile à cette furieuse passion, et toute espèce de mérite dans la société humaine doit craindre de son frère, craindre de son ami, craindre de celui à qui il n'a point fait de mal, craindre de celui qu'il a comblé de bien, craindre de l'étranger et de l'inconnu les derniers excès de la haine. L'envie nous fait craindre les oppositions déclarées, les mauvais offices sourds, les calomnies ouvertes, les détractions secrètes; ces traits envenimés qui vont jusqu'au cœur; ces traits d'autant plus cruels, qu'ils sont colorés de l'amitié; d'autant plus perçans, qu'ils sont comme aiguisés dans la piété; d'autant plus dangereux, qu'ils partent d'une main plus habile, ou d'une langue plus exercée. Piqûre de serpent, venin d'aspic, dents de lion, épées et flèches; vous entendez par ces expressions de l'écriture ces coups que porte l'envie; ces coups qui renversent la fortune, qui détruisent l'estime, qui ruinent la confiance qu'on a en un homme dans le monde, qui le perdent dans l'esprit de celui qui vouloit ou s'en servir, ou le placer; le rendant inutile par là dans la république où il auroit pu remplir des fonctions importantes, ou même en l'écartant des premiers emplois dont il étoit digne par sa vertu, et capable par son mérite. C'est ainsi que tout homme incapable, que tout homme indigne, que tout homme qui déshonorera certainement sa place, que tout homme qui ne peut que nuire au bien public, peut se promettre, de l'envie qu'on porte au mérite et à la probité, du crédit, de la protection, et enfin le succès de ses vœux ambitieux. En effet de tels hommes sont tous les jours portés, par l'envie qu'on porte à d'autres, à des places au-dessus d'eux, à des emplois qui les passent infiniment.

Molinier, Sermon sur l'Envie.

§ 137. *Du Luxe et de la Vanité.*

Le luxe et la vanité ont pour objet les habits, les ornemens, les frisures, les parures et autres inventions destinées à relever l'extérieur; ce qui renferme plusieurs péchés. Le luxe renferme essentiellement un mauvais usage des biens de Dieu, contraire à l'intention pour laquelle il nous les a accordés: car Dieu, en nous donnant les biens de la terre, et en faisant les uns riches et les autres pauvres, n'a point eu le dessein que nous employassions ces biens à satisfaire notre vanité, mais que nous en usassions pour notre nécessité, et pour soulager les besoins des autres. Il nous a donné ces biens pour racheter nos péchés de ce que nous aurons de superflu, et non pour les augmenter. Le luxe est presque toujours joint avec la vanité et la complaisance dans l'estime des hommes: car on ne se porte au luxe, que parce qu'on sait qu'il imprime dans les autres une image de grandeur et de richesses; qu'il relève la beauté du corps, et qu'il attire la considération et l'amour des hommes: or se plaire dans ces jugemens des hommes, c'est proprement ce qu'on appelle vanité. Le luxe est joint avec l'orgueil; parce que l'âme s'élève d'ordinaire intérieurement, à proportion qu'elle voit qu'elle surpasse les autres par des avantages extérieurs. Il est joint aussi avec l'oubli

de soi-même : car, pour se plaire dans la magnificence de ses habits, il faut oublier que ces mêmes habits sont la marque de notre péché, et par conséquent qu'ils devroient nous être un grand sujet de confusion : il faut avoir oublié ses misères et ses dangers, être sorti de soi-même, et ne plus se regarder que par le dehors. Le luxe est encore joint ordinairement avec la dureté envers les pauvres et avec le violement de l'ordre de la charité, puisqu'en s'y abandonnant, on préfère les vains ornemens à la santé, à la vie, et souvent au salut du prochain. Il est aussi joint avec la négligence de son salut : car il ne peut se faire que celui qui a soin de son âme, et qui en estime la beauté, puisse s'appliquer à orner son corps. De plus il est joint avec le scandale : car le luxe est un péché contagieux, puisqu'il porte ceux qui en sont spectateurs à le désirer et à l'imiter ; et une femme mondaine, par exemple, qui aura inventé quelque ajustement, se fera suivre et imiter par une infinité d'autres femmes, parce qu'elles ne pourront souffrir qu'elle ait quelque avantage sur elles.

Les chrétiens devroient tous être des prédicateurs de l'humilité dans toutes leurs actions. Cependant on peut dire que par le luxe ils deviennent prédicateurs de l'orgueil, parce qu'ils l'inspirent par tout leur extérieur, et des prédicateurs d'autant plus dangereux, qu'ils agissent sur l'âme par celui des sens dont les impressions sont les plus vives et les plus efficaces, qui est le sens de la vue, et qu'ils agissent à toute heure, puisque le spectacle du luxe est exposé continuellement aux yeux.

Rien n'est plus dangereux dans le monde que les mauvaises coutumes, et surtout celles du luxe : elles forcent en quelque sorte les personnes les plus modérées à les imiter, pour ne pas paroître dissemblables aux autres, pour ne pas leur céder, et pour ne pas s'attirer leur mépris ou leurs moqueries. On s'en fait, pour ainsi dire, une loi ; et cette loi engage les uns à rechercher avidement les richesses, souvent même par de mauvais moyens ; les autres à ruiner leur famille ; les autres enfin à retrancher leurs aumônes, pour pouvoir soutenir ce luxe et la dépense où il engage. Or tous ceux qui pratiquent le luxe, contribuent à ces scandales, puisqu'ils contribuent tous à entretenir cette mauvaise coutume qui les produit. *Nicole.*

§ 138. *Vanité de la Beauté dans les ajustemens.*

Ne craignez rien tant que la vanité dans les filles : elles naissent avec un désir violent de plaire. Les chemins qui conduisent les hommes à l'autorité et à la gloire leur étant fermés, elles tâchent de se dédommager par les agrémens de l'esprit et du corps : de là vient leur conversation douce et insinuante ; de là vient qu'elles aspirent tant à la beauté et à toutes les grâces extérieures, et qu'elles sont si passionnées pour les ajustemens ; une coiffe, un bout de ruban, une boucle de cheveux plus haut ou plus bas, le choix d'une couleur, ce sont pour elles autant d'affaires importantes.

Ces excès vont encore plus loin dans notre nation qu'en toute autre ; l'humeur changeante qui règne parmi nous, cause une variété continuelle de modes : ainsi on ajoute à l'amour des ajustemens celui de la nouveauté, qui a d'étranges charmes sur de tels esprits. Ces deux folies mises ensemble, renversent les bornes des conditions, et dérèglent toutes les mœurs. Dès qu'il n'y a plus de règle pour les habits et pour les meubles, il n'y en a plus d'effectives pour les conditions : car pour la table des particuliers, c'est ce que l'autorité publique peut moins régler ; chacun choisit selon son argent, ou plutôt sans argent, selon son ambition et sa vanité.

Ce faste ruine les familles, et la ruine des familles entraîne la corruption des mœurs. D'un côté, le faste excite, dans les personnes d'une basse naissance, la passion d'une prompte fortune, ce qui ne se peut faire sans péché, comme le Saint-Esprit nous l'assure. D'un autre côté, les gens de qualité se trouvant sans ressource, font des lâchetés et des bassesses horribles pour soutenir leurs dépenses ; par là s'éteignent insensiblement l'honneur, la foi, la probité et le naturel, même entre les plus proches parens.

Tous ces maux viennent de l'autorité que les femmes vaines ont de décider sur les modes : elles ont fait passer pour Gaulois ridicules tous ceux qui ont voulu conserver la gravité et la simplicité des mœurs anciennes.

Appliquez-vous donc à faire entendre aux filles, combien l'honneur qui vient d'une bonne conduite et d'une vraie capacité, est plus estimable que celui qu'on tire de ses cheveux et de ses

habits. La beauté, direz-vous, trompe encore plus la personne qui la possède, que ceux qui en sont éblouis; elle trouble, elle enivre l'âme; on est plus fortement idolâtre de soi-même, que les amans les plus passionnés ne le sont de la personne qu'ils aiment. Il n'y a qu'un fort petit nombre d'années de différence entre une belle femme, et une autre qui ne l'est pas. La beauté ne peut être que nuisible, à moins qu'elle ne serve à faire marier avantageusement une fille. Mais comment y servira-t-elle, si elle n'est soutenue par le mérite et par la vertu? Elle ne peut espérer d'épouser qu'un jeune fou, avec qui elle sera malheureuse, à moins que sa sagesse et sa modestie ne la fassent rechercher par des hommes d'un esprit réglé et sensible aux qualités solides. Les personnes qui tirent toute leur gloire de leur beauté, deviennent bientôt ridicules: elles arrivent, sans s'en apercevoir, à un certain âge où leur beauté se flétrit, et elles sont encore charmées d'elles-mêmes, quoique le monde, bien loin de l'être, en soit dégoûté. Enfin, il est aussi déraisonnable de s'attacher uniquement à la beauté, que de vouloir mettre tout le mérite dans la force du corps, comme font les peuples barbares et sauvages.

De la beauté passons à l'ajustement: les véritables grâces ne dépendent point d'une parure vaine et affectée. Il est vrai qu'on peut chercher la propreté, la proportion et la bienséance dans les habits nécessaires pour couvrir nos corps. Mais après tout, ces étoffes qui nous couvrent, et qu'on peut rendre commodes et agréables, ne peuvent jamais être des ornemens qui donnent une vraie beauté.

Je voudrois même faire voir aux jeunes filles la noble simplicité qui paroît dans les statues, et dans les autres figures qui nous restent des femmes Grecques et Romaines; elles y verroient combien des cheveux noués négligemment par derrière, et des draperies pleines et flottantes à longs plis, sont agréables et majestueuses. Il seroit bon même qu'elles entendissent parler les peintres et les autres gens qui ont ce goût exquis de l'antiquité.

Si peu que leur esprit s'élevât au-dessus de la préoccupation des modes, elles auroient bientôt un grand mépris pour leurs frisures si éloignées du naturel, et pour les habits d'une figure trop façonnée. Je sais bien qu'il ne faut pas souhaiter qu'elles prennent l'extérieur antique; il y auroit de l'extravagance à le vouloir: mais elles pourroient, sans aucune singularité, prendre le goût de cette simplicité d'habits si noble, si gracieuse, et d'ailleurs si convenable aux mœurs chrétiennes. Ainsi, se conformant dans l'extérieur à l'usage présent, elles sauroient au moins ce qu'il faudroit penser de cet usage. Elles satisferoient à la mode comme à une servitude fâcheuse, et elles ne lui donneroient que ce qu'elles ne pourroient lui refuser. Faites-leur remarquer souvent, et de bonne heure, la vanité et la légèreté d'esprit qui fait l'inconstance des modes. C'est une chose bien mal entendue, par exemple, de se grossir la tête de je ne sais combien de coiffes entassées; les véritables grâces suivent la nature, et ne la gênent jamais.

Mais la mode se détruit elle-même; elle vise toujours au parfait, et jamais elle ne le trouve; du moins elle ne veut jamais s'y arrêter: elle seroit raisonnable, si elle ne changeoit que pour ne changer plus, après avoir trouvé la perfection pour la commodité et pour la bonne grâce: mais changer pour changer sans cesse, n'est-ce pas chercher plutôt l'inconstance et le déréglement que la véritable politesse et le bon goût? Aussi n'y a-t-il d'ordinaire que caprice dans les modes. Les femmes sont en possession de décider: il n'y a qu'elles qu'on veuille en croire. Ainsi les esprits les plus légers et les moins instruits entraînent les autres; elles ne choisissent et ne quittent rien par règle; il suffit qu'une chose bien inventée ait été long-temps à la mode, afin qu'elle ne doive plus l'être, et qu'une autre, quoique ridicule, à titre de nouveauté, prenne sa place et soit admirée.

Après avoir posé ce fondement, montrez les règles de la modestie chrétienne. Nous apprenons, direz-vous, par nos saints mystères, que l'homme naît dans la corruption du péché. Son corps, travaillé d'une maladie contagieuse, est une source de tentations à son âme. Jésus-Christ nous apprend à mettre toute notre vertu dans la crainte et dans la défiance de nous-mêmes. Voudriez-vous, pourra-t-on dire à une fille, hasarder votre âme et celle de votre prochain pour une folle vanité? Ayez donc horreur des nudités de gorge et de toutes les autres immodesties: quand même on commettroit ces fautes sans aucune mauvaise passion, du

moins c'est une vanité ; c'est un désir effréné de plaire. Cette vanité justifie-t-elle, devant Dieu et devant les hommes, une conduite si téméraire, si scandaleuse et si contagieuse pour autrui ? Cet aveugle désir de plaire convient-il à une âme chrétienne, qui doit regarder comme une idolâtrie tout ce qui détourne de l'amour du créateur et du mépris des créatures ? Mais, quand on cherche à plaire, que prétend-on ? N'est-ce pas d'exciter les passions des hommes ? Les tient-on dans ses mains pour les arrêter : si elles vont trop loin, ne doit-on pas s'en imputer les suites ? et ne vont-elles pas toujours trop loin, si peu qu'elles soient allumées ? Vous préparez un poison et subtil et mortel ; vous le versez sur tous les spectateurs, et vous vous croyez innocente ! Ajoutez les exemples des personnes que leur modestie a rendues recommandables, et de celles à qui leur immodestie a fait tort. Mais surtout ne permettez rien dans l'extérieur des filles qui excède leur condition. Réprimez sévèrement toutes leurs fantaisies ; montrez-leur à quel danger on s'expose, et combien on se fait mépriser des gens sages, en oubliant ainsi ce qu'on est.

Ce qui reste à faire, c'est de désabuser les filles du bel esprit. Si on n'y prend garde, quand elles ont quelque vivacité, elles s'intriguent, elles veulent parler de tout, elles décident sur les ouvrages les moins proportionnés à leur capacité, elles affectent de s'ennuyer par délicatesse. Une fille ne doit parler que pour de vrais besoins, avec un air de doute et de déférence : elle ne doit pas même parler des choses qui sont au-dessus de la portée commune des filles, quoiqu'elle en soit instruite. Qu'elle ait, tant qu'elle voudra, de la mémoire, de la vivacité, des tours plaisans, de la facilité à parler avec grâce ; toutes ces qualités lui seront communes avec un grand nombre d'autres femmes fort peu sensées et fort méprisables : mais qu'elle ait une conduite égale et suivie, un esprit égal et réglé ; qu'elle sache se taire, et conduire quelque chose, cette qualité si rare la distinguera dans son sexe. Pour la délicatesse et l'affectation d'ennui il faut la réprimer, en montrant que le bon goût consiste à s'accommoder des choses selon qu'elles sont utiles.

Rien n'est estimable que le bon sens et la vertu : l'un et l'autre font regarder le dégoût et l'ennui, non comme une délicatesse louable, mais comme une foiblesse d'un esprit malade.

Puisqu'on doit vivre avec des esprits grossiers, et dans des occupations qui ne sont pas délicieuses, la raison qui est la seule bonne délicatesse, consiste à se rendre grossier avec les gens qui le sont ; un esprit qui goûte la politesse, mais qui sait s'élever au-dessus d'elle par le besoin, pour aller à des choses plus solides, est infiniment supérieur aux esprits délicats, et surmontés par leur dégoût.

Fénélon, de l'Education des Filles.

§ 139. *De la nécessité de réprimer son Humeur.*

Il n'y a que ceux qui n'entreprirent jamais de marcher dans les voies de la paix et de la charité, qui puissent ignorer combien il faut se gêner pour ne point gêner les autres ; combien il faut régner sévèrement sur ses inclinations et sur ses penchans les plus chers, pour ne point blesser et irriter les passions des autres ; combien il faut être maître de son humeur, pour ne point choquer l'humeur des autres et pour n'en être point choqué. Quel naturel assez heureux pour ne déplaire à personne, et pour que personne ne lui déplaise ? Quel cœur assez doux, assez pacifique, pour n'inspirer aucune aversion, et pour ne ressentir aucune antipathie ? Quel est l'homme pour qui tous les hommes soient faits, et qui soit fait pour tous les hommes ? Disons mieux, qu'est-ce que la multitude des hommes, que l'assemblage d'une infinité d'humeurs contraires et opposées entre elles ?

Une humeur sombre et distraite, qui éternellement retirée au-dedans d'elle-même, plongée dans une rêverie profonde et stérile, occupée de songes, de fantômes qui l'amusent, semble ne rien voir, ne rien entendre, qui est au milieu du monde comme si elle n'y étoit pas, qui, par son indifférence, déplait souvent et ne peut jamais plaire.

Une humeur sauvage et mélancolique, qui fuit le commerce des hommes, qui n'aime qu'à nourrir son chagrin dans le silence de la retraite, qui porte partout l'ennui qui la consume, qui s'irrite d'une complaisance, qui s'offense d'une marque d'amitié, qui met tout son plaisir à n'en avoir aucun et à troubler celui des autres.

Une humeur brusque et violente, également fougueuse dans les vivacités

de sa tendresse et dans les transports de sa colère : elle ne sait ni céder avec sagesse, ni résister avec modération.

Une humeur difficile et critique, elle dédaigne d'avoir la moindre complaisance pour ce qu'elle n'est pas forcée d'estimer, et elle fait consister son honneur à n'estimer rien. Une humeur jalouse, accoutumée à regarder d'un œil triste et inquiet l'éclat d'un mérite étranger, elle vous aimera d'autant moins qu'elle vous trouvera plus aimable. Une humeur défiante et soupçonneuse, livrée tout entière à ses ombrages, elle condamne avant d'avoir examiné, elle n'examine qu'afin de condamner plus sévèrement; tout l'intimide, rien ne la rassure; on diroit qu'il ne reste sur la terre aucuns vestiges de l'ancienne probité. L'amitié lui semble une perfidie, la confiance un piége, la sincérité un raffinement de politique, la vertu le masque hypocrite qui couvre une corruption secrète; plus incommode à ses proches, à ses amis, qu'à ceux qu'elle ne voit presque pas; on ne peut jamais y prendre confiance, parce qu'elle n'en a jamais dans personne.

Humeur réservée et mystérieuse, elle ignore ces tendres épanchemens, cette simplicité naïve, le plus doux charme de l'amitié, le lien de la société, le nœud qui unit les cœurs; attentive à se cacher, elle ne parle point, ou elle ne parle qu'à demi; elle ne confie une partie de son secret, qu'afin de couvrir plus sûrement l'autre partie sous le voile de cette confiance simulée.

Humeur curieuse et indiscrète, qui suit d'un œil attentif la trace de vos pas, qui cherche à découvrir tout, et qui se plaît à raconter tout; qui ne peut se résoudre à ignorer ce qu'elle ne doit pas savoir, ou à taire ce qu'elle ne doit pas dire.

Humeur inquiète de ces génies factieux et turbulens, appliqués à troubler toutes les sociétés, à rompre toutes les liaisons, à détruire toutes les amitiés; ils ne vivent que de confidences et de rapports, de manéges et d'intrigues; nous les voyons régner, dominer dans le monde. Sans autre talent que celui de se rendre nécessaires aux passions qu'ils savent inspirer, sans autre mérite que leur adresse à s'attirer, souvent par le vice, des égards qui ne sont dus qu'à la vertu. Hommes qu'on déteste, parce qu'on les connoît; hommes qu'on ménage, parce qu'on les redoute.

Humeur contredisante de ces esprits singuliers, qui n'aiment qu'à marcher loin de la foule dans les routes solitaires, pleins d'idées, de goûts bizarres, qui ne sont à eux que parce qu'ils ne sont à personne; aussi peu d'accord avec eux-mêmes qu'avec le reste des hommes, ils condamneroient leurs propres sentimens, si ces sentimens devenoient les vôtres.

Humeur fière de ces âmes impérieuses, qui comptent pour rien l'hommage du sentiment, si vous n'ajoutez l'hommage du timide respect, de la souple adulation, si votre raison n'adore toutes leurs idées, si votre cœur ne se plie à tous leurs caprices.

Humeur trop délicate et trop sensible, une inattention, une faute légère, une parole peu mesurée, une bagatelle, un rien, cela suffit pour faire une blessure profonde qui ne se fermera point. Hommes faciles à irriter, difficiles à apaiser, trop peu attentifs à ce qui peut blesser les autres; il faut leur pardonner tout, ils ne pardonnent rien.

Humeur inconstante et volage; on ne vous donne le plaisir de l'amitié, que pour vous rendre plus sensible à la peine de l'indifférence et de l'oubli.

Humeur bizarre et capricieuse : dans le même homme, y a-t-il donc plusieurs hommes? On plaît, aussitôt on déplaît; ce qui vous avoit donné son amitié attire sa haine; son cœur ne peut être à vous et contre vous; il vous fuit et il vous recherche; il revient à vous et il s'en éloigne.

Humeur fâcheuse, qui ne se nourrit que du chagrin qu'elle donne et du chagrin qu'elle reçoit, pour qui ce seroit un sujet de plaintes que de n'avoir aucune occasion de se plaindre.

Humeurs différentes, humeurs contraires, autant d'humeurs opposées qu'il y a d'hommes dans le monde. C'est au milieu de tout cela que vous avez à vivre; or, dans cette opposition d'humeurs, quelle semence d'antipathie, de haines et de divisions! vous êtes vif, vous ne trouverez que mollesse et qu'indolence; vous êtes sage et modéré, vous ne trouverez que feu et impétuosité; vous êtes naïf et sincère, vous ne trouverez que dissimulation et artifice; vous êtes tendre et complaisant, vous ne trouverez que froideur et dureté; vous êtes délicat et sensible, vous ne trouverez que railleries malignes, que mépris insultans; vous êtes doux et pacifique, vous ne trouverez qu'emportement et vivacité; vous êtes

poli, vous ne trouverez que rudesse et grossièreté; vous êtes sérieux, vous ne trouverez qu'enjouement folâtre, que bagatelle et amusemens; vous êtes enjoué, vous ne trouverez qu'un sérieux glaçant; vous êtes discret, vous ne trouverez que curiosité inquiète et qu'imprudence. Que dis-je? souvent la plus grande peine n'est pas de vivre avec des personnes d'une humeur opposée, c'est de vivre avec des personnes du même caractère. La ressemblance des humeurs sépare plus de cœurs qu'elle n'en unit. On ne souffre pas dans les autres les caprices, les travers qu'on souffre dans soi-même; on les souffre d'autant moins dans les autres, qu'on les entretient dans soi-même.

Délicat et sensible, fier et impérieux, bizarre et emporté, vous rencontrerez des hommes aussi délicats, aussi sensibles, aussi fiers, aussi impérieux, aussi bizarres et aussi emportés que vous.

Je vous le demande maintenant; dans cette opposition ou dans cette conformité trop grande d'humeurs et de penchans, comment conserver la paix? Il ne dépend pas de vous de plier l'humeur des autres hommes à la vôtre, de la rendre souple, complaisante pour la vôtre. Il ne vous reste donc que de vous accommoder à tous leurs caractères, de ménager toute leur délicatesse, de respecter tous leurs caprices. Or, pour cela, combien faut-il être accoutumé à céder, à sacrifier, à oublier, à pardonner? Combien faut-il être instruit dans cette science difficile, et qui ne s'acquiert que par un long usage? Je veux dire la science de ne souhaiter rien pour soi-même avec trop d'ardeur, de ne disputer rien aux autres avec trop de vivacité. Combien est-il nécessaire de n'avoir plus d'humeur, pour supporter, pour ménager toutes les humeurs?

Le P. de Neuville, Sermon sur la nécessité de réprimer son Humeur.

§ 140. *Du renoncement à soi-même.*

Oui, il est raisonnable que je me renonce moi-même; c'est de quoi je ne puis douter sans me méconnoître et sans ignorer ce que je suis. Car puisque je ne suis de moi-même que vanité et que mensonge; puisque tout ce qu'il y a de bien en moi, n'est pas de moi, et que je ne suis de mon fonds que misère, qu'aveuglement, qu'emportement, que déréglement, n'est-il pas juste que, me regardant moi-même et me voyant tel, je conçoive de l'horreur pour moi-même, je me haïsse moi-même, je me détache de moi-même? et voilà le sens de ce grand précepte de Jésus-Christ: *abneget semetipsum.* Il ne veut pas que je renonce ni à mes vrais intérêts, ni à la vraie charité que je me dois à moi-même, ni à la vraie justice que je puis me rendre: mais parce qu'il y a une fausse justice que je confonds avec la vraie; parce qu'il y a une fausse charité qui me flatte et qui me séduit; parce qu'il y a un faux intérêt dont je me laisse éblouir et qui me perd, et que ce que j'appelle moi-même n'est rien autre chose que tout cela; il veut que, pour me défaire de tout cela, je me défasse de moi-même en me renonçant moi-même.

Il est raisonnable que je mortifie ma chair, parce qu'autrement ma chair se révoltera contre ma raison et contre Dieu même; que je captive mes sens, parce qu'autrement la liberté que je leur donnerois, m'exposeroit à mille tentations; que je traite rudement mon corps, et que je le réduise en servitude, parce qu'autrement affranchi du joug d'une sainte austérité, je tomberois dans une criminelle et une honteuse mollesse.

Il est raisonnable que la vengeance me soit défendue: car que seroit-ce si chacun étoit en droit de satisfaire ses ressentimens? et à quels excès nous porteroit une aveugle passion? Raisonnable, non-seulement que j'oublie les injures déjà reçues, mais que je sois prêt à en essuyer encore de nouvelles; et qu'en mille conjonctures où ma foiblesse me feroit perdre la charité, si je m'opiniâtrois à faire valoir dans toute la rigueur mes prétentions, je me relâche de mes prétentions, et je me désiste de mes demandes? pourquoi? parce que la charité est un bien d'un ordre supérieur, et que je ne dois risquer pour nul autre; parce qu'il n'y a rien que je ne doive sacrifier pour conserver la grâce qui se trouve inséparablement liée à l'amour du prochain. Raisonnable, que cet amour du prochain s'étende jusqu'à mes ennemis, même les plus mortels; puisque, sans parler de la grandeur d'âme, de cette grandeur héroïque et chrétienne qui paroît dans l'amour d'un ennemi et dans les services qu'on lui rend, la foi m'enseigne que cet homme, pour être mon ennemi, n'en est pas

moins mon frère; et que d'ailleurs j'attendrois moi-même, si j'étois ennemi de Dieu, que Dieu usât envers moi de miséricorde, et qu'il me prévînt de sa grâce; car pourquoi serois-je plus délicat que lui dans mes sentimens et dans mes affections? Raisonnable, par un retour qui semble d'abord bien surprenant et bien étrange, que je haïsse mes amis, mes proches et ceux même à qui je dois la vie, quand ceux à qui je dois la vie, quand ceux à qui je suis le plus étroitement uni par les liens du sang et de l'amitié sont des obstacles à mon salut; car alors la raison veut que je m'en éloigne, que je les fuie, que je les abhorre.

Bourdaloue, sur la Douceur de la Loi chrétienne.

§ 141. *De la Paix avec soi-même.*

Où trouver la paix du cœur? je vous l'ai dit, mes chers auditeurs, dans l'assujettissement à la loi de Dieu. Hors de là, ne l'espérons pas. *Pax multa diligentibus legem tuam.* Oui, mon Dieu, disoit David, c'est pour ceux qui aiment votre loi, qu'il y a une paix intérieure: et il n'est pas juste, ni même possible, qu'il y en ait pour d'autres que pour eux, parce que votre loi étant, comme elle l'est, le principe de l'ordre, elle est essentiellement le principe de la paix. Paix inébranlable du côté de Dieu, inébranlable du côté du prochain, et inébranlable de notre part même.

Paix inébranlable du côté de Dieu. Car que peut-il m'arriver qui puisse troubler ma paix avec Dieu, quand je me soumets à sa loi? s'il m'envoie des afflictions, je les reçois comme des épreuves qu'il veut faire de ma fidélité: s'il me suscite des persécutions, je le bénis; et au lieu de me plaindre, je m'en fais, comme chrétien, des sujets de joie: s'il m'ôte les forces et la santé, ne pouvant plus agir pour lui, je me console d'être au moins en état de souffrir pour lui: s'il me survient des pertes, je le remercie de ce que, ne pouvant plus l'honorer de mes biens, je puis encore le glorifier par ma pauvreté: si ma réputation est attaquée, je me réjouis d'avoir de quoi lui faire un sacrifice de charité et de patience: si rien de ce que j'entreprends ne me réussit, je l'adore, sûr que ce qu'il en ordonne, est meilleur pour moi que le succès le plus favorable. En un mot, je ne veux plus que ce qu'il veut, et de la manière qu'il le veut, et dans les circonstances qu'il le veut: ce qu'il ne veut pas, je me fais un plaisir et un mérite de ne le pas vouloir; ce qu'il me défend, je me le défends à moi-même; en toutes choses sa volonté devient la mienne: et comme sa volonté est dans une éternelle paix; en y conformant la mienne, je jouis de la paix de Dieu, ou plutôt, *Dieu lui-même*, selon la parole de S. Paul, *est ma paix*: *Ipse enim est pax nostra.*

Paix inébranlable du côté du prochain: car, soumis que je suis, et obéissant à la loi de mon Dieu, il n'y a plus rien en moi de tout ce qui altère la paix parmi les hommes; c'est-à-dire, il n'y a plus en moi de ces ressentimens, plus de ces envies, plus de ces soupçons, plus de ces haines, plus de ces enflures de cœur, plus de ces fiertés, plus de ces aigreurs qui sont comme des semences de division et de discorde: je conserve la paix avec tout le monde, même avec ceux qui ne veulent pas la conserver, *Cum his qui oderunt pacem, eram pacificus*; je ne blesse personne, je ne juge personne, je ne veux me venger de personne, parce que la loi de Dieu, à laquelle je me suis inviolablement attaché, m'interdit toute vengeance, tout jugement, toute injure que je pourrois faire aux autres, et qui les pourroit soulever contre moi.

Paix inébranlable de ma part même: comment? parce que cette soumission à la loi de Dieu, tient toutes mes passions dans le calme, ou du moins toutes mes passions sujettes à ma raison; et dès qu'elles sont une fois sujettes à ma raison, elles ne troublent plus mon cœur: la colère ne m'emporte plus, la tristesse ne m'accable plus: j'obéis à Dieu, et quand j'obéis à Dieu, toutes mes passions m'obéissent; Dieu règne en moi, et par une suite naturelle, il me fait régner moi-même sur moi-même.

Bourdaloue, Sermon sur la Paix chrétienne.

§ 142. *Des Afflictions.*

Dans la prospérité se connoît-on, et peut-on se connoître? L'idée des titres dont on est revêtu, du rang qu'on occupe, des dignités qu'on possède, des éloges qu'on entend, des hommages qu'on reçoit, de la pompe et du faste dont on est environné; cette idée tout imposante entre comme naturellement dans l'idée qu'on se

forme de soi-même et de son mérite, la grossit, l'étend, la décore; et par une suite nécessaire, on se croit grand, parce qu'on est dans les places élevées; puissant, parce qu'on a de l'autorité; riche, parce qu'on est dans l'opulence; irréprochable, parce qu'on est applaudi; juste, parce qu'on est heureux. Artifice ordinaire de notre vanité, pour nous dérober la vue de notre néant; elle se plaît tellement à confondre ce que nous sommes avec ce que nous n'avons que par emprunt, qu'il est presque impossible de le démêler.

Les adversités font tout d'un coup cette terrible distinction. Elles dépouillent le pécheur de ce qu'il a d'étranger, et le réduisent à lui-même; elles écartent ses titres pompeux, et ne lui laissent que ses qualités personnelles; elles éloignent l'élévation du rang, et ne lui laissent que la bassesse des sentimens; elles renversent sa fortune, et ne lui laissent que l'injustice des moyens qu'il employa pour y parvenir; elles abattent ses appuis et ses soutiens, et ne lui laissent que sa foiblesse et son impuissance; elles imposent silence à l'adulation, et ne lui laissent que l'inflexible et l'outrageuse vérité; elles effacent l'éclat de certains crimes, dont le succès cachoit l'infamie, et ne lui en laissent que la honte et les remords; elles dissipent sa vaine abondance, et ne lui laissent que son propre fonds, c'est-à-dire, une misère souveraine; elles lèvent le masque qui le couvroit, et ne lui laissent que la connoissance humiliante et forcée de lui-même. Qu'il devient méprisable à ses propres regards, lorsqu'il se voit avec les yeux de l'adversité! ne craignez plus sa fierté; il est malheureux, il est humble: *Tunc confundêris, et erubesces.*

Dans la prospérité, connoît-on les biens de la terre? vous saviez en général que ces biens sont inconstans et fragiles; mais la prospérité sembloit retarder leur fuite, et les fixer entre vos mains. Vous le pensiez ainsi: les adversités vous ont montré le contraire. Elles vous ont appris ce que c'est que la grandeur, la fortune, la gloire, l'opulence, la santé, la réputation. Voyez comme tous ces biens ont repris, sous la main du Seigneur, leur mobilité naturelle: voyez comme ils vous échappent, comme ils s'éloignent avec précipitation, comme ils s'évanouissent: vanité des vanités, et tout n'est que vanité! Cette réflexion étoit dans Salomon le fruit des plus profondes méditations et d'une sagesse consommée. Dans l'homme affligé, c'est le premier cri de la nature: *Tunc confundêris, et erubesces.*

Dans la prospérité, connoît-on les hommes? Je le demande aux grands de la terre: leur exemple est plus frappant, et donnera plus de force à cette vérité. Vous avez du crédit: le vent de la faveur vous porte, vous élève, vous soutient; n'attendez des hommes que complaisances, soins assidus, louanges éternelles, envie de vous plaire. Vous les prenez pour autant d'amis; ne précipitez pas votre jugement. Dans peu vous lirez au fond de leur cœur; mais il vous en coûtera votre fortune. Ce moment critique arrive: un revers imprévu hâte votre chute, tout s'ébranle, tout s'agite, tout fuit, tout vous abandonne. Quoi! ces flatteurs, qui canonisoient toutes mes actions! vous n'avez pas de quoi payer leur encens; vous n'êtes plus digne qu'ils vous trompent. Quoi! ces ingrats, que j'avois comblés de bienfaits! ils n'espèrent plus rien de vous; ils vont vendre ailleurs leur présence et leurs hommages. Quoi! ces confidens, les dépositaires de mes secrets! ils ont abusé de votre confiance pour travailler plus sûrement à votre ruine. Comptez à présent tous ceux qui sont autour de vous, et qui vous demeurent fidèles après l'orage; voilà vos amis: vous n'en eûtes jamais d'autres. Ah! s'écrioit David, abandonné de ses sujets et de ses serviteurs, et trahi par son fils Absalon, je l'ai dit dans l'excès de mon accablement, et je ne me rétracte pas, tous les hommes sont faux: *Ego dixi in excessu meo, omnis homo mendax.* Le monde n'est rempli que de ces âmes basses et vénales, qui se livrent au plus puissant; de ces courtisans mercenaires, prostitués à la fortune, et toujours courbés devant l'autel où se distribuent les grâces. Renversez l'idole qu'ils adorent: ils la maudiront. Mettez à sa place telle autre idole qu'il vous plaîra, ils l'adoreront. O honte de l'humanité! dans le siècle où nous sommes, on pardonnera plus aisément des injustices qu'une disgrâce. Un homme perdu d'honneur, s'il est puissant, trouvera mille approbateurs; un homme vertueux et sans tache, s'il est malheureux, ne trouvera pas un seul consolateur: *Tunc confundêris, et erubesces.*

Dans la prospérité, connoît-on Dieu! ne semble-t-il pas, au contraire, que plus

il est libéral envers nous et plus nous soyons ingrats à son égard? Est-il quelqu'un qui, dans l'ivresse de ses succès, ne se regarde comme l'artisan de sa fortune, et ne dise avec ce prince superbe, dont il est parlé dans les divines écritures: mon élévation est mon ouvrage? Et ce Dieu de qui vous la tenez, vous n'en faites aucune mention? Il dissipera vos conseils; il confondra votre sagesse présomptueuse; il soufflera contre cet édifice bâti sur le sable; il découvrira sa main pour vous frapper. Vous le connoîtrez alors: *Cognoscetur Dominus, judicia faciens.* Ses grâces temporelles vous l'ont fait oublier: ses coups vous rappelleront à lui. Nabuchodonosor, vainqueur, répandra la désolation dans Jérusalem, ravagera le temple, pillera les vases sacrés, et laissera partout des marques de sa fureur et de son impiété: Nabuchodonosor, humilié et réduit à la condition des bêtes, adorera la puissance de Dieu. Manassès, enflé de ses prospérités, renouvellera les anciennes abominations, il y en ajoutera de nouvelles, et par son exemple il entraînera le peuple de Juda dans la superstition et l'idolâtrie: Manassès, chargé de fers et enfermé dans un cachot, confessera qu'il n'y a point d'autre Dieu que le Seigneur. Les Israélites triomphans courront après des divinités étrangères: les Israélites tributaires des nations, et gémissans sous le joug des Babyloniens, invoqueront le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob; et parmi cette multitude qui suivoit Jésus-Christ pendant sa vie mortelle, à peine citerez-vous deux ou trois heureux du siècle; un Matthieu, un Zachée, une Magdeleine: tous les autres sont des pauvres, des aveugles, des lépreux, des malades de toute espèce, à qui leurs infirmités arrachent ces cris: Fils de David, fils du Dieu vivant, ayez pitié de nous; tant il est vrai que nous ne songerions pas à Dieu, si nos besoins ne nous y forçoient: ses temples ne sont jamais plus fréquentés que lorsque ses fléaux désolent la terre. La prospérité fait les athées; les adversités font les chrétiens: *Tunc confundéris, et erubesces.*

Poulle, Sermon snr les Afflictions.

§ 143. *Du Culte qui est dû à Dieu.*

On doit le culte à Dieu, comme au souverain être, et ce culte consiste principalement dans l'adoration en esprit et en vérité; ce qui se fait par une adoration d'amour, par laquelle on s'anéantit devant Dieu, en l'aimant. Car c'est l'amour qui fait la vérité du culte et de l'adoration; et sans amour, il n'y a que fausseté. La raison en est, que c'est par l'amour que l'âme se soumet à ce qu'elle regarde comme son souverain bien. Or c'est cette soumission de l'âme qui fait l'essentiel et la vérité de l'adoration. Sans cette soumission d'amour, tout le reste du culte ne sauroit être qu'extérieur et judaïque. Il faut que ce culte soit intérieur, qu'il occupe le fond de nos cœurs, et que Dieu en soit le maître. Dieu ne veut point de devoirs purement extérieurs. Les hommes se contentent des dehors, parce qu'ils ne voient que le dehors; mais Dieu qui voit le fond des cœurs, ne peut être satisfait que par les mouvemens du cœur. Le culte intérieur produit nécessairement l'extérieur; mais l'extérieur ne naît pas toujours de l'intérieur. Le culte intérieur est l'essentiel, parce qu'il se répand naturellement au-dehors, et que possédant le cœur, il se rend maître de toutes les actions extérieures qui en dépendent; c'est ce qui paroît dans les prières, dans les louanges, dans les prosternemens, dans les génuflexions, et surtout dans le sacrifice auguste que l'on offre au Dieu vivant et éternel. Mais, pour adorer Dieu dignement, il faut être humble de cœur: car adorer, c'est estimer, révérer, aimer ce qu'on adore; c'est le mettre au-dessus de soi, et lui donner la préférence; et ce ne sont que les humbles de cœur qui peuvent le faire.

Selon ce principe, on peut dire que Dieu a peu de véritables adorateurs: car combien y en a-t-il peu qui préfèrent véritablement Dieu à toutes choses, qui tendent à lui, comme à leur souverain bonheur, et qui ne reconnoissent pas l'éminence de sa grandeur infinie par un aveu stérile et tel que l'évidence de la vérité le tire des démons mêmes, mais par une préférence intérieure, par laquelle l'âme se soumet à lui, comme à son principe et à sa fin? Tous les amateurs du monde, tous ceux qui sont engagés en des passions criminelles, tous ceux qui sont dominés par quelque amour plus fort que celui de Dieu, tous ceux qui établissent leur félicité dans ce monde et dans les biens périssables, sont incapables d'adorer Dieu en cette manière; et bien loin d'être de véritables adorateurs, ils

sont au contraire de véritables idolâtres, puisqu'ils se soumettent aux créatures; qu'ils les aiment comme leur fin, et qu'ils les préfèrent à Dieu.

Aimons donc Dieu, si nous voulons l'adorer en chrétiens. Que tous les respects que nous lui rendons naissent de la charité. Qu'il n'y ait rien dans nos sacrifices, qui ne soit consumé sur l'autel de notre cœur par ce feu sacré. Mais pour l'aimer, il faut le connoître, il faut avoir quelque idée de sa grandeur et de sa beauté infinie, puisqu'on ne sauroit aimer, ni adorer ce qu'on ne connoît pas. Il faudroit donc que les chrétiens s'appliquassent davantage qu'ils ne font, à connoître Dieu et à s'entretenir de ses perfections et de ses grandeurs; et quoiqu'ils ne doivent pas souhaiter de le voir dans ce monde, puisque ce n'en est pas le lieu, ils peuvent pourtant désirer d'en avoir une idée plus vive que celle qu'ils en ont d'ordinaire, afin que cette idée leur découvrant, d'une manière plus claire, les grandeurs de Dieu, les aide à s'anéantir et à s'abaisser avec un amour plein de respect sous cette souveraine majesté.

Dieu est adorable dans tout son être et dans toutes ses perfections; ils est adorable dans toutes ses œuvres. Nous devons adorer Dieu dans tout ce qu'il a fait à l'égard des créatures, dans tous les conseils de sa justice et de sa miséricorde sur tous les hommes, et principalement sur nous. Nous devons l'adorer dans l'arrêt qu'il a porté de notre vie et de notre mort, dans tous les accidens de notre vie, dans tous ses desseins sur nous: car tous ses conseils sont éternels, immuables, pleins de sagesse et de justice. Enfin il faut adorer Dieu fait homme, qui est Jésus-Christ, dans toutes ses actions. Tout est divin en Jésus-Christ, et par conséquent digne de nos adorations. Or adorer Dieu, comme nous avons dit, c'est s'abaisser et s'anéantir en sa présence; c'est le préférer à soi! c'est désirer son règne sur nous; c'est avouer que nous sommes à lui et pour lui, que nous lui appartenons par toutes sortes de droits, que c'est le comble de l'injustice de vouloir nous soustraire de sa dépendance et vivre pour nous-mêmes; c'est le louer, c'est l'aimer, c'est l'admirer; et tous ces sentimens de l'âme composent tous ensemble cette adoration en esprit et en vérité que Dieu demande de nous.

Nicole.

§ 144. *De la Parole de Dieu.*

Ah! chrétiens, de nos jours la tyrannie des bienséances mondaines a étendu son funeste empire jusque dans le sanctuaire. Ce qu'on appelle prudence, sagesse, nous asservit à tant d'égards, de ménagemens, d'attentions, que ces impétuosités, cette noble audace, qui donnent tant d'énergie à l'éloquence profane, semblent interdites à l'éloquence évangélique. A peine nous est-il permis de peindre les vices de notre siècle sous des noms empruntés, dans des exemples étrangers. Un trait plus hardi, une censure plus forte, plus marquée qui nous échappe, quels éclats ne produit-elle pas, quels murmures et quelquefois quels scandales? Que seroit-ce donc si une étincelle du feu divin qui consumoit les prophètes, les apôtres, venant à s'allumer dans notre cœur, le prédicateur de l'évangile osoit, sans ménager le rang, la naissance, la fortune et la réputation du pécheur, déchirer le bandeau qui couvre tant de mystères d'iniquité dans tous les états, dans toutes les conditions?

Grands de la terre, dans quels transports de colère et d'indignation vous entendriez un ministre de Jésus-Christ, lorsque, sans autre titre d'autorité que sa vocation à l'apostolat, et son courage à le remplir, il vous diroit avec le prophète: jusqu'à présent notre voix s'est fait entendre au peuple sans pouvoir pénétrer jusqu'à vous! ce peuple peu instruit, ne s'écarte peut-être des voies du Seigneur, que parce qu'il ne les connoît pas: *Dixi forsitan pauperes sunt et stulti ignorantes viam Domini.* Dans vous ce n'est pas l'esprit qui se trompe, c'est le cœur qui s'égare. *Ibo igitur ad optimates. . . . ipsi enim cognoverunt viam Domini.* Vous connoissez trop votre Dieu, vous ne le connoissez que pour insulter plus hautement à son empire, que pour briser avec plus d'éclat les liens de la subordination: *Ecce magis hi confregerunt jugum.* Non, il n'est pas juste que le prophète, envoyé pour venger la gloire du Seigneur, respecte l'audace qui lui fait tant d'outrages; je vais tirer le voile qui dérobe aux regards publics la honte et l'opprobre de vos folles cupidités. Le monde entier verra la grandeur avilie de vos personnes, par les foibles les plus humilians, les plus flétrissans. Grands du monde, parlez; ne verroit-il point se renouveler contre lui les complots des courtisans de Sédécias contre Jérémie; les fureurs d'Eudoxie

contre Chrysostôme ? Juges iniques, magistrats dont on aime, dont on respecte si volontiers l'autorité dans ceux qui ne s'en prévalent que pour protéger l'innocence et intimider le crime, s'il paroissoit à notre place un prophète, un Isaïe ; si après avoir suivi la trace de vos pas dans les détours du barreau, il faisoit voir les passions, qui, montant avec vous sur les tribunaux, arrachent de votre main la balance où sont pesés les droits du peuple, dictent à leur gré les arrêts qui décident les destinées de tant de malheureux ; s'il donnoit en spectacle les préjugés qui obscurcissent vos lumières, l'indolence et la mollesse qui les éteignent, la cabale et la faction qui les intimident et les oppriment, l'adresse, le manége, l'intrigue qui les trompent, les vues politiques qui les asservissent, le respect humain qui les supprime, les penchans, les cupidités qui les vendent à l'intérêt ou à l'ambition ; s'il vous reprochoit ces complaisances sourdes et prévenantes si propres à s'abaisser devant le grand, le riche, le puissant du siècle, et ces airs de fierté austère qui glacent l'innocence peu protégée ; la faveur, le crédit, l'amitié qui trouvent un accès si facile ; au lieu qu'ils ne sont écoutés qu'à regret, les soupirs du pauvre, lorsqu'il ne fait parler que sa misère et ses larmes : *Omnes diligunt munera, sequuntur retributiones, pupillos non judicant, et causa viduæ non ingreditur ad eos* ; ne la prendriez-vous pas, la liberté de son zèle, pour un attentat à votre autorité ?

Que dans des temps bien différens des nôtres, sous un monarque moins renommé par son équité, sa bienfaisance, son talent de connoître et d'employer les talens utiles au bonheur de son peuple, un prédicateur évangélique osât élever sa voix jusqu'à ceux dont la main tient, sous les ordres du maître, les rênes des empires, que de foudres n'allumeroit pas ce zèle qui représenteroit naïvement le mérite écarté, la vertu humiliée, le vice protégé, l'incapacité placée et avancée, la perfidie récompensée, les choix de caprices et de hasard, la faveur et les emplois en proie à l'adulation, à l'intrigue, à l'intérêt, à la volupté ; la vérité trahie ou dissimulée, les cris de l'innocence et de la misère dédaignés, la raison d'état, le bien de l'état, la paix de l'état, noms sacrés, employés à voiler l'audace et l'injustice de leurs projets ; ne deviendroit-il pas un exemple de plus de vengeances que n'en attireroient les blasphèmes du fanatisme contre la divinité de la religion ou contre la majesté du trône ?

Que penseroient, que diroient ces hommes nouveaux qu'on a quelquefois vus sortir de la poussière, s'élever rapidement sur nos têtes, parer leur fortune récente de l'éclat usurpé des noms les plus illustres, lorsqu'un discours trop vrai, trop sincère leur diroit que ces palais superbes ne sont bâtis que sur les débris des villes et des provinces : *Populum meum exactores sui spoliaverunt ;* que l'orgueil insensé qui étale leurs trésors avec tant de faste est un nouveau crime ajouté au crime de la cupidité qui les amasse par tant d'injustices ; que la pompe, la magnificence odieuse par laquelle ils insultent à la calamité publique, met le comble au malheur de ceux qu'ils ont rendus malheureux ? *Rapina pauperis in manu vestrâ.* Un pareil langage ne leur sembleroit-il pas une satire fougueuse et indécente ? Cependant tel fut le langage des prophètes dans Israël et dans Juda.

A quel prédicateur de l'évangile le sexe pardonneroit-il de lui reprocher, avec les livres saints, ces airs de fausse modestie, cette affectation de feinte sévérité démentie par tant d'indignes complaisances, ces désirs de plaire qui séduisent tant de cœurs, et qui ne partent que d'un cœur déjà séduit, cette fierté qui exige tant d'hommages avec cet oubli d'elles-mêmes qui leur attire tant de mépris ? *Pro eo elevatæ sunt filiæ Sion . . . . et nutibus oculorum ibant.* Avec quelle nouvelle, quelle vive indignation l'écouteroit-il, si voulant leur tracer les lois sévères de la pudeur et de la décence, il entroit, avec le prophète Ezéchiel, dans le détail de ces parures, de ces modes qui doivent leur naissance à la vanité et la donnent à tant d'autres passions ? Ne se croiroit-on pas autorisé à lui reprocher qu'il ignore ce qu'il ne pourroit trop savoir, les bienséances de la chaire chrétienne ; qu'il sait trop, ce qu'il ne peut assez ignorer, les manières et les frivolités du siècle profane ?

Que seroit-ce, si dans la censure de l'état et de la condition, passant aux reproches contre la personne, comme quelquefois Dieu l'ordonna à ses prophètes, il offroit à chacun de nous une vive image de son cœur et de sa conduite ? Je vous le demande, mes chers auditeurs,

son titre d'apôtre, de prophète, lui concilieroit-il une attention favorable? porterions-nous sans murmure le poids d'une correction si humiliante? Les Isaïe, les Jérémie étoient prophètes; tout prophètes qu'ils étoient, parce qu'ils annonçoient des vérités dures et affligeantes, parce qu'ils ignoroient, qu'il leur étoit enjoint d'ignorer ces adoucissemens, ces insinuations, ces ménagemens timides qui attaquent le péché sans toucher au pécheur; abandonnés et presque seuls, ils voyoient Israël et Juda courir en foule prêter une oreille attentive aux prophètes politiques qui achetoient des suffrages de la multitude en flattant ses passions: *Qui dicunt . . . Loquimini nobis placentia.*

Le P. de Neuville, sermon sur la parole de Dieu.

§ 145. *De la nécessité de servir Dieu dès sa jeunesse.*

S'arrêter librement à cette détermination fixe et méditée d'abandonner Dieu pendant la jeunesse, et de ne revenir à Dieu que dans la vieillesse, peut-on pousser plus loin le mépris et l'outrage? car qu'est-ce à dire? pendant que je me sentirai du feu et de la force, je veux me livrer au plaisir, et je ne chercherai Dieu que dans le déclin de l'âge: qu'est-ce à dire? appliquez-vous à ceci, c'est-à-dire, je ne puis me dispenser d'être à Dieu tôt ou tard, mais je veux y être le plus tard qu'il me sera possible; je ne veux y être que lorsque je serai usé par le plaisir, épuisé par le libertinage, corrompu et ruiné par la débauche; je ne veux y être qu'après m'être dédommagé d'avance des peines salutaires de la vertu, par les délices coupables du vice.

C'est-à-dire, j'aime le monde et les plaisirs du monde; j'aime le péché et les plaisirs criminels du péché; je ne renoncerai au monde, que lorsque le monde me renoncera; je ne cesserai d'être au monde, que lorsque le monde cessera d'être à moi; je ne quitterai les plaisirs, que lorsque les plaisirs m'auront quitté; je ne détesterai le péché, que lorsque le péché n'aura plus d'attraits pour moi; je ne l'éviterai, que lorsqu'il n'aura que l'enfer à me présenter; je ne discontinuerai de l'aimer, que lorsque je l'aimerois vainement et sans fruit.

C'est-à-dire, je ne serai à Dieu, que lorsqu'il me sera impossible d'être à un autre qu'à Dieu; je ne le chercherai, que lorsque tout le reste me fuira; je le destine à remplir le vide que la perte du monde laissera dans mon cœur; je veux bien qu'il me console dans les ennuis de ma vieillesse, mais je ne veux point qu'il trouble les plaisirs de ma jeunesse.

C'est-à-dire, les bienfaits de Dieu ne touchent point mon cœur, mais ses vengeances jettent le trouble et l'alarme dans mon âme éperdue; et comme je ne l'aime pas, je l'offenserai, tandis que je verrai assez de temps pour l'apaiser; et comme je le crains, je donnerai à l'apaiser quelques-uns des derniers jours: et pourvu que je désarme sa colère, que m'importe de l'avoir offensé? Ce n'est point le péché, ce n'est que la peine du péché que je veux éviter.

C'est-à-dire, dans tout le cours de ma vie je ne ferai rien pour Dieu, je ferai tout pour moi: l'amour-propre et l'intérêt de mon repos présideront à mes égaremens et à mon retour, à mes péchés et à ma pénitence: ils commanderont mes amours et mes haines; ils ouvriront mon âme tantôt au plaisir d'offenser Dieu, tantôt à la douleur de l'avoir offensé; d'abord je m'éloignerai de lui, afin de couler ma vie dans le sein de la molle volupté; ensuite je reviendrai à lui, afin d'assurer mes destinées éternelles.

C'est-à-dire, mon cœur est au monde, mon cœur voudroit continuer à goûter les plaisirs du monde; je ne les lui ôterai que malgré moi; mon cœur n'est point à Dieu, je ne le lui donnerai que malgré moi; je ne serai chrétien qu'autant qu'il faudra pour ne pas me damner; je réglerai ma jeunesse sur les mouvemens de mon amour, et ma vieillesse sur les seules impressions de ma crainte. Raisonner, agir ainsi, n'est-ce pas conserver toujours de l'attache pour le péché? n'est-ce pas courir le risque de l'aimer toujours, et par conséquent de ne le quitter jamais? n'est-ce pas se jouer de Dieu? n'est-ce pas s'amuser, se tromper soi-même? Et que deviendriez-vous, mes chers auditeurs, si Dieu ne vouloit plus être le Dieu de votre vieillesse, comme vous ne voulez pas qu'il soit le Dieu de votre jeunesse; s'il refusoit les derniers jours de votre vie, comme vous lui en refusez les premiers; si vous mourez enfin sans avoir obtenu, sans avoir même demandé la grâce d'une véritable et sincère conversion? Auriez-vous sujet de vous plaindre?

l'intérêt de sa gloire ne semble-t-il pas exiger qu'après avoir été méprisé, il vous méprise à son tour ? doit-il respecter nos caprices, tandis que nous méconnoissons son autorité ?

Non, me direz-vous, je ne crains point qu'il rejète mes pleurs, il entendra mes derniers soupirs, ma voix éteinte et mourante pénétrera jusqu'à son trône ; n'est-il pas le Dieu des miséricordes, un Dieu facile à s'apaiser ?

Vous savez qu'il est un Dieu facile à s'apaiser, et vous avez la barbarie de l'offenser ! depuis quand la tendresse du père est-elle devenue pour le fils une raison de l'insulter ? Si vous étiez moins digne de mon amour, je me hâterois de vous aimer ; ce qui m'enhardit à vous offenser dans ma jeunesse, c'est l'espérance que vous exaucerez le repentir de ma vieillesse. Si vous aviez posé des bornes à votre tendresse, j'en mettrois à mon ingratitude ; moins indulgent, vous seriez plus aimé : car n'est-ce pas là ce que vous pensez, puisque c'est ainsi que vous agissez ? Perfide, peut-on pousser plus loin l'audace et le mépris ? mais outre que votre conduite outrage Dieu de la manière la plus cruelle, elle est encore souverainement imprudente, puisque vous hasardez tout pour l'avenir.

En effet, lorsque la jeunesse prend la funeste résolution de se plonger dans la licence, elle ne se détermine pas toujours pour cela à se précipiter dans l'enfer. On compte de réparer par la régularité d'un âge avancé le déréglement des premières années. Le fil de votre vie est-il donc entre vos mains, ou connoissez-vous le nombre des jours que vous avez à couler sur la terre ? que savez-vous, si, condamné à périr presque en naissant, Dieu n'a point marqué la fin de votre vie près de son commencement ? que savez-vous, si cette fleur de jeunesse n'aura point le destin des fleurs passagères et fragiles, qui le matin s'épanouissent et que le soir trouve déjà fanées et languissantes ? quelle main favorable a levé le voile qui dérobe à vos regards l'incertitude de l'avenir ? J'ignore, et n'ignorez-vous pas les dispositions de cette sagesse profonde qui détermina les limites de notre vie, et traça ces bornes fatales que nous ne passerons point ; tout ce que je sais, c'est que j'ai déjà vu et que vous n'avez pu manquer de voir bien des jeunes gens dans la fleur de leur plus belle saison, dans la force de l'âge, frappés par une main invisible, périr tout à coup, rappeler en vain par leurs regrets, par leurs larmes, la jeunesse, la santé, la vie, qui, sourdes à leurs cris, s'enfuyoient à pas précipités ; vous les avez entendus dire, dans l'amertume de leur cœur, avec ce roi de Juda : *In dimidio dierum meorum vadam ad portas inferi.* La force m'abandonne, mes yeux à peine ouverts à la lumière s'appesantissent sous les ombres de la mort : je n'ai encore vécu que quelques jours, et je descends dans la nuit du tombeau : *In dimidio dierum meorum vadam ad portas inferi.*

Tout ce que je sais, c'est que nul siècle ne fut plus fécond que le nôtre en événemens tragiques, en morts subites et imprévues. On diroit que l'énormité de nos crimes a donné de nouvelles lois à la nature ; qu'à mesure que nous nous hâtons d'offenser Dieu, il se hâte de nous punir : qu'il a destiné de nouveaux supplices à venger ces nouveaux démons d'impureté et d'irréligion presque inconnus à nos pères.

Tout ce que je sais, c'est que, de l'histoire des siècles passés, et de l'expérience de notre siècle, il résulte que de tous les hommes qui sont répandus sur la face de la terre, il n'est donné qu'à un très-petit nombre d'atteindre à la vieillesse ; que la mort aime à frapper la jeunesse et à s'immoler ces tendres victimes.

Tout ce que je sais, c'est que la parole de l'Esprit-Saint y est expresse ; que selon les oracles contenus dans les livres sacrés, il n'est que trop ordinaire à l'impie de ne pas atteindre la moitié de sa carrière : *Non dimidiabunt dies suos ;* que l'arbre stérile qui occupe inutilement la terre sera arraché, et que le maître n'attendra point qu'il tombe de lui-même ; *Ut quid etiam terram occupat ?* que l'homme pécheur, semblable aux cédres du Liban, a beau élever jusque dans les nues sa tête orgueilleuse, un instant la fera disparoître, et la terre qui le portoit, ne le reconnoissant plus, demandera s'il a été : *Transivi et ecce non erat.*

Tout ce que je sais, c'est que souvent Dieu doit en quelque sorte à sa miséricorde outragée, à sa justice méprisée, à son église déshonorée, aux fidèles que gâteroit la contagion de vos exemples, de vous arrêter au milieu de votre course, d'abréger votre vie, pour en finir les scandales, de troubler la fausse sécurité d'une jeunesse téméraire, en lui laissant

espérer, à votre exemple, et le temps de goûter les plaisirs du péché, et celui de détester le péché de vos plaisirs.

Et quel sera votre sort, infortuné jeune homme, si tel que Balthasar, vous voyez tout à coup dans la fureur de vos joies profanes et licencieuses, une main redoutable tracer l'arrêt de votre mort? quel sera votre sort, si, du sein de la molle volupté, vous êtes subitement porté dans les bras d'un Dieu vengeur, tout couvert de crimes, encore enivré de vos plaisirs impurs, ne respirant que le vice, l'intempérance, la débauche? Vous comptez sur ces ans éloignés, que vous destinez à votre conversion! Ah! combien y en a-t-il que cette folle espérance a perdus? Si l'enfer s'ouvroit à vos yeux, qu'il y en auroit qui vous diroient: nous étions jeunes comme vous, pleins de force et de santé; comme vous, nous avons suivi les conseils imprudens de la passion qui nous séduisoit, nous avons erré au gré de nos désirs; nous disions: nos dernières années couvriront la honte des premières: hélas! nos premières années ont été les dernières; nous donnâmes à la débauche le temps que nous avions, et nous n'eûmes point le temps que nous destinions à la piété! Quelle folie de négliger ce qui dépend de nous, et de fonder l'espoir de notre éternité sur ce qui n'en dépend pas; est-il donc si doux de vous outrager, ô mon Sauveur! qu'au détestable plaisir de vous avoir offensé, on immole ses intérêts les plus chers? C'est peut-être aujourd'hui qu'on périra, et ce n'est que demain que l'on pensera à prévenir sa perte.

Le P. de Neuville, sermon sur la nécessité de servir Dieu dès la jeunesse.

§ 146. *Etat de l'homme sur la terre.*

L'état de l'homme sur la terre n'est qu'un composé de misères et de douleurs: triste sort! l'homme est mortel avant que de naître; il entre en ce monde comme un criminel dans le lieu de son supplice, avec un appareil de tourmens cruels: il annonce son malheur en naissant par ses gémissemens et ses pleurs. Hélas! comment pourroit-il ne pas gémir! Il respire à peine qu'il se voit assailli de maux de toute espèce. Les maladies le déchirent, les fièvres brûlantes le dévorent, les besoins le pressent, les foiblesses l'épuisent. Dès son berceau, il se voit à tous momens sur le bord de son tombeau. Est-il échappé aux infirmités de l'enfance? sa vie n'en devient pas plus heureuse: il faut livrer son corps au travail, et son esprit à des soins pénibles. Les affaires naissent, les embarras se multiplient, les passions s'irritent, les soucis, les chagrins le saisissent de toutes parts: il se voit rempli de mille défauts, souillé de mille crimes, rongé de mille remords, troublé de mille craintes, environné de mille écueils, accablé de mille accidens fâcheux, embarrassé de mille vanités, également tourmenté de la soif des richesses et des rigueurs de la pauvreté. Partout il cherche le repos, et partout il ne trouve qu'illusion et qu'affliction d'esprit. Et, comme si tous les maux attachés à la nature étoient encore peu de chose, les hommes sont ingénieux à se tourmenter eux-mêmes. On les voit tous occupés à se causer les uns aux autres mille peines nouvelles. L'humeur, la passion, l'injustice, l'envie, la calomnie, la violence, les fraudes, les procès, les haines meurtrières plongent tous les jours les hommes dans plus de douleurs, que ne leur en causeroient les infirmités et les malheurs; la sagesse même ne les en défend pas: et quoique le repos de la bonne conscience rende le juste plus tranquille au milieu de ses peines, que le pécheur ne le sauroit être au milieu de ses plaisirs, la vertu ne lui ôte pas le sentiment; son état paroît même d'autant plus à plaindre, que c'est la vertu qui l'expose aux insultes des méchans. Eh! que n'a-t-il point à souffrir de leurs violences, de leurs impiétés, de leurs injustes préventions? Ah! dans ce monde on voit à tous momens les justes immolés à l'injustice; les sages du siècle se rient de leur simplicité, des esprits artificieux et mauvais dressent des piéges à leur innocence, ces hommes qu'on appelle *grands* les foulent aux pieds comme les viles balayures du monde; leur grandeur orgueilleuse et fière en fait le jouet de ses caprices; et tandis que le Dieu qu'ils servent semble s'assoupir et les oublier, le superbe s'enivre de leur sang, et s'applaudit de leur ruine.

Pacaud, discours sur la fête de tous les saints.

§ 147. *L'homme dans l'état d'innocence, et l'homme dans l'état de péché.*

A considérer l'homme dans sa première origine, il n'est rien dans ce monde

visible qui lui soit comparable: on le voit placé entre Dieu et les créatures; établi pour commander aux créatures, et pour les assujettir à son usage; le soleil et les astres n'ont de lumière que pour lui; la terre qui le porte n'ouvre son sein que pour lui prodiguer ses trésors; tout conspire à le rendre heureux, tout obéit à sa voix; chaque partie de l'univers le reconnoît pour son maître et pour son roi, et honore en sa personne l'image de son auteur; les créatures qui sont sous lui ne résistent point à l'impression de sa sainteté; elles ne soupirent point après la délivrance d'un esclavage qui leur est glorieux, parce qu'il est juste. L'homme lui-même, ainsi placé, jouit de tous les droits que lui donne son innocence, il est maître de tous ses sens et de tous ses *désirs;* il n'est rien en lui qui combatte contre la loi de son esprit; il sait où est son vrai bien, il le contemple et le goûte à loisir; la justice et la vérité sont toujours à sa bienséance; il consulte la sagesse sans effort, il l'écoute sans craindre l'illusion, il la pratique sans violence, il jouit de ses douceurs sans altération. Plus heureux encore dans sa destinée, il voit à découvert toute sa félicité future, il sent qu'il est immortel, qu'on ne peut lui ravir malgré lui sa récompense, et l'immense éternité ne lui présente qu'une gloire qu'il peut obtenir par le saint usage de sa liberté.

Mais à peine le péché s'est-il introduit dans son âme, qu'aussitôt il perd de vue son bonheur et son Dieu. La vérité se retire dans une lumière inaccessible; son esprit se couvre de ténèbres; son cœur se voit condamné à ramper sur la terre; il cherche dans la poussière de quoi se dédommager de la perte qu'il a faite, mais il ne trouve partout que vanité et affliction d'esprit: le bien qu'il veut saisir ou lui échappe, ou le remplit d'amertume: tout lui résiste, tout s'arme contre lui: la terre se hérisse de ronces et d'épines; elle semble ne lui rendre qu'à regret le grain qu'il lui confie; les herbes et les plantes lui cachent toutes leurs vertus; plusieurs ne lui présentent que le poison et la mort; l'air qu'il respire, les fruits qui le nourrissent altèrent sa substance, et travaillent à la détruire; les animaux ou fuient devant lui, ou lui deviennent redoutables; le ciel enfante le tonnerre pour l'écraser; les saisons n'ont pour lui que des rigueurs; toute la nature devient un secret pour lui; il faut qu'il la force pour en tirer les moindres services; elle ne se soumet que par contrainte à la violence de l'art; elle se hâte de consumer tous les ouvrages de ses mains; son propre corps se rend son plus mortel ennemi, il se révolte, il le fait souffrir, il l'accable, il le tyrannise, il l'occupe tout entier, il lui inspire des désirs horribles, il corrompt toutes ses facultés, il pervertit son jugement, il l'enivre des plus honteuses passions, et ce corps, après l'avoir bien tourmenté, s'use, dépérit, lui échappe, et devient enfin la pâture des vers. Mais ce n'est encore là que le commencement de ses malheurs: son âme, toujours immortelle, ne voit devant soi qu'un avenir effroyable; l'éternité ne lui offre que des supplices; un feu jaloux s'enflamme pour le dévorer; l'enfer le demande avec impatience, et se dilate pour le recevoir; toutes les puissances de ténèbres conjurent sa perte; elles se plaignent à Dieu de ses retardemens; et Dieu lui-même, dont il est un objet d'horreur, s'occupe tout entier à le punir et à le tourmenter.

Gaspard Terrasson, carême.

§ 148. *Marche et rapidité de la vie.*

La vie humaine est semblable à un chemin, dont l'issue est un précipice affreux: on nous en avertit dès le premier pas; mais la loi est prononcée, il faut avancer toujours. Je voudrois retourner sur mes pas; marche, marche. Un poids invincible, une force invincible nous entraîne; il faut sans cesse avancer vers le précipice. Mille traverses, mille peines nous fatiguent et nous inquiètent dans la route: encore si je pouvois éviter ce précipice affreux. Non, non, il faut marcher, il faut courir, telle est la rapidité des années. On se console pourtant, parce que de temps en temps on rencontre des objets qui nous divertissent, des eaux courantes, des fleurs qui passent. On voudroit arrêter; marche, marche. Et cependant on voit tomber derrière soi tout ce qu'on avoit passé; fracas effroyable, inévitable ruine! On se console, parce qu'on emporte quelques fleurs cueillies en passant, qu'on voit se faner entre ses mains du matin au soir, quelques fruits qu'on perd en les goûtant: enchantement! Toujours entraîné, tu approches du gouffre: déjà tout commence à s'effacer; les jardins moins fleuris, les fleurs moins brillantes, leurs

couleurs moins vives, les prairies moins riantes, les eaux moins claires; tout se ternit, tout s'efface: l'ombre de la mort se présente; on commence à sentir l'approche du gouffre fatal. Mais il faut aller sur le bord, encore un pas. Déjà l'horreur trouble les sens, la tête tourne, les yeux s'égarent, il faut marcher. On voudroit retourner en arrière; plus de moyen: tout est tombé, tout est évanoui, tout est échappé.

Je n'ai pas besoin de vous dire que ce chemin, c'est la vie; que ce gouffre, c'est la mort. Mais la mort finit tous les maux passés, et se finit elle-même. Non, non: dans ces gouffres, des feux dévorans, des grincemens de dents, un *pleur* éternel, un feu qui ne s'éteint pas, un ver qui ne meurt pas. Tel est le chemin de celui qui s'abandonne aux sens, plus court aux uns qu'aux autres; on ne voit pas la fin: quelquefois on tombe sans y penser, et tout d'un coup. Mais le fidèle demeure ferme: Jésus-Christ, qui l'accompagne toujours, le soutient; il méprise ce qu'il voit périr et échapper. Au bout, près de l'abîme, une main invisible le transportera, ou plutôt il y entrera comme Jésus-Christ, il mourra comme Jésus-Christ, pour triompher de la mort. Quiconque a cette foi, est heureux; il possède la joie de Tobie. *Jerusalem, beati omnes qui diligunt te*: O Jérusalem! heureux sont tous ceux qui t'aiment, qui verront tes murailles rétablies, ton sanctuaire, tes sacrifices. *Beatus ero, si fuerint reliquiæ seminis mei ad videndam claritatem Jerusalem*: je serai heureux, si je laisse des hommes de ma race, pour voir la lumière et la splendeur de Jérusalem: combien plus de la céleste Jérusalem! Telle est la joie de Jésus-Christ ressuscité, qui dégoûte des joies qui passent et qui donnera la joie éternelle.

Bossuet, sermon sur la résurrection.

§ 149. *Incertitude du temps de la mort.*

Ici, mes frères, je ne vous demande que de la raison. Quelles sont les conséquences naturelles que le bon sens tout seul doit tirer de l'incertitude de la mort?

Premièrement, l'heure de la mort est incertaine; chaque année, chaque jour, chaque moment peut être le dernier de notre vie: donc, c'est une folie de s'attacher à tout ce qui doit passer en un instant, et de perdre par là le seul bien qui ne passera pas: donc, tout ce que vous faites uniquement pour la terre doit vous paroître perdu, puisque vous n'y tenez à rien, que vous n'y pouvez compter sur rien, et que vous n'en emporterez rien que ce que vous aurez fait pour le ciel: donc, les royaumes du monde et toute leur gloire ne doivent pas balancer un moment les intérêts de votre éternité, puisque les grandes fortunes ne vous assurent pas plus de jours que les médiocres, et que l'unique avantage qui peut vous en revenir, c'est un chagrin plus amer, quand il faudra au lit de la mort s'en séparer pour toujours: donc, tous vos soins, tous vos mouvemens, tous vos désirs doivent se réunir à vous ménager une fortune durable, un bonheur éternel que personne ne puisse plus vous ravir.

Secondement, l'heure de votre mort est incertaine: donc, vous devez mourir chaque jour; ne vous permettre aucune action dans laquelle vous ne voulussiez point être surpris; regarder toutes vos démarches comme les démarches d'un mourant qui attend à tous momens qu'on lui vienne redemander son âme; faire toutes vos œuvres comme si vous deviez à l'instant en aller rendre compte; et puisque vous ne pouvez pas répondre du temps qui suit, régler tellement le présent que vous n'ayez pas besoin de l'avenir pour le réparer.

Enfin l'heure de votre mort est incertaine: donc, ne différez pas votre pénitence; ne tardez pas de vous convertir au Seigneur; le temps presse. Vous ne pouvez pas même vous répondre d'un jour, et vous renvoyez à un avenir éloigné et incertain. Si vous aviez imprudemment avalé un poison mortel, renverriez-vous à un temps éloigné le remède qui presse et qui peut seul vous conserver la vie? La mort que vous porteriez dans le sein, vous permettroit-elle des délais et des remises? voilà votre état. Si vous êtes sages, prenez à l'instant vos précautions: vous portez la mort dans votre âme, puisque vous y portez le péché: hâtez-vous d'y remédier; tous les instans sont précieux à qui ne peut se répondre d'aucun: le breuvage empoisonné qui infecte votre âme ne sauroit vous mener loin: la bonté de Dieu vous offre encore le remède; hâtez-vous encore une fois d'en user, tandis qu'il vous en laisse le temps. Faudroit-il des exhortations pour vous y résoudre? Ne devroit-il pas suffire qu'on

vous montrât le bienfait de la guérison ? Faut-il exhorter un infortuné que les flots entraînent, à faire des efforts pour se garantir du naufrage? Devriez-vous avoir besoin là-dessus de notre ministère? Vous touchez à votre dernière heure; vous allez paroître en un clin d'œil devant le tribunal de Dieu; vous pouvez employer utilement le moment qui vous reste: presque tous ceux qui meurent tous les jours à vos yeux le laissent échapper, et meurent sans en avoir fait aucun usage: vous imitez leur négligence; la même surprise vous attend; vous mourrez comme eux, avant d'avoir commencé à mieux vivre: on le leur avoit annoncé, et nous vous l'annonçons: leur malheur vous laisse insensibles, et le sort infortuné qui vous attend ne touchera pas davantage ceux à qui nous l'annoncerons un jour: c'est une succession d'aveuglement qui passe du père aux enfans, et qui se perpétue sur la terre: nous voulons tous mieux vivre, et nous mourons tous avant d'avoir bien vécu.

Massillon, sermon sur la mort.

§ 150. *La mort et ses circonstances.*

Voyez cette bouche ouverte, ce visage alongé, cette respiration entrecoupée, ce jugement offusqué qui revient par certains momens comme de fort loin; autant de signes prochains de la mort. Les amis du moribond, vivement affligés, se livrent à une sorte de désespoir qui leur fait tout tenter pour rappeler le mourant à la vie; chacun s'empresse à le secourir quand on ne peut plus rien; et dans les vicissitudes de la maladie, on passe successivement de la tristesse à la joie, et de l'une à l'autre. S'il paroît quelque mieux dans l'état du malade, on aperçoit, sur ceux qui l'environnent, un rayon d'espérance qui illumine tout à coup le visage comme au travers d'un nuage; et enfin lorsque le malade est aux prises avec la mort, tout le monde court sans savoir où; dès qu'il est expiré, la douleur éclate par les cris et les sanglots. Le temps semble adoucir le chagrin que cause cette mort; sa femme ne pleure plus, et croit être tranquille; cependant elle demeure étourdie, comme si elle étoit tombée du haut d'un clocher. On ne peut imaginer la mort: on croit à toute heure voir entrer le défunt: l'âme, afin de suppléer la présence de l'objet qu'elle aime, fait effort pour rendre sa douleur immortelle: son affection envers la mémoire de son ami, et le désir de le faire revivre, lui fait prendre tous les moyens qui peuvent réparer sa perte. On voit par là combien on a raison de dire, que cela est un des principes de l'idolâtrie: un reste de l'immortalité perdue nous fait ainsi combattre contre la mort. Mais il est fort nécessaire de se préparer de bonne heure à perdre ce qui nous est cher; car dans le coup on écoute peu les consolations.

Bossuet, pensées chrétiennes et morales.

§ 151. *Le pécheur mourant.*

Le voilà, cet homme important, qui n'a pu encore depuis tant d'années trouver le temps de connoître son cœur, de débrouiller sa conscience. Pourquoi? tantôt c'étoit un accablement de chagrin, tantôt un accablement d'infirmités, tantôt un accablement d'affaires, qui le rendoient incapable d'application. Dans chacun de ces embarras, pris séparément l'un de l'autre, il ne se trouvoit jamais assez libre, la raison assez développée pour se convertir à Dieu. Comment donc vous convertirez-vous, mon cher frère? comment votre raison y sera-t-elle disposée, quand tous ces embarras, joints ensemble, vous accableront à la mort? quand chaque partie de votre corps vous dira, par l'épuisement de ses forces: pensez à nous? quand les domestiques vous diront, par leurs services mal reconnus et mal payés: pensez à nous? quand les affaires vous diront, par le désordre où vous les aurez mises: pensez à nous? quand les créanciers vous diront, par la vue de leurs biens confondus avec le vôtre: pensez à nous? quand les personnes qui vous sont chères vous diront, par leurs soupirs: hélas! pour la dernière fois, pensez à nous? Déchiré de tous côtés, étourdi de tant de cris différens; quand votre raison aux abois s'écriera du fond de votre conscience: pense à toi, malheureux, pense à toi! laisse tout le reste, et pense à toi! mon cher frère, mon cher ami, votre foible raison pourra-t-elle se faire entendre?

Le P. de La Rue, sermon du pécheur mourant.

§ 152. *De la religion en général.*

Dieu est celui qui est: " Tout est de " lui, tout est par lui, tout est en lui.

" C'est en lui que nous avons la vie, le " mouvement et l'être." Il nous a créés par sa puissance, il nous conserve par sa bonté, et nous gouverne par sa providence; il faut donc l'honorer. Conséquence juste: son existence emporte son culte. Un Dieu, une religion: l'un ne peut être sans l'autre. La créature pourroit-elle être dispensée de rendre ses hommages à l'auteur de son être, à son conservateur, à son bienfaiteur?

L'idée de la religion est aussi naturelle à l'homme que celle de Dieu même: point de nation sans religion, comme il n'en est point sans divinité: " Or le con- " sentement de tous les peuples sur un " point, doit être considéré comme " une loi de la nature," dit un grand homme. L'athée est donc un monstre.

C'est en vain que les impies se fondent sur le témoignage de quelques voyageurs obscurs, pour nous opposer des sauvages stupides du nouveau monde, errans dans les forêts, sans lois, sans culte, sans temples, sans sacrifices. Des hommes qui conservent à peine la figure de l'humanité, dont la raison est obscurcie, abrutie et ensevelie dans la matière, ne méritent pas d'être cités en opposition contre une vérité reconnue par tous les peuples de la terre. Nous ne jugeons pas des facultés du corps humain par les muets, les sourds, les aveugles, les boiteux: et on veut juger des sentimens du genre humain par des gens grossiers, stupides et idiots: quelle extravagance! Disons donc, avec un poète moderne, aux philosophes qui nous les objectent:

Qu'à bons droits, libertins, vous êtes méprisables,
Lorsque dans ces forêts vous cherchez vos semblables!

Je ne suis point surpris de voir la religion attaquée: ses ennemis ont commencé avec elle; elle a toujours été l'objet de l'envie. Abel, qui plaisoit au Seigneur par sa piété, est mis à mort par son frère.

L'enfant reçoit avec docilité les semences de la religion; le vieillard y revient toujours; mais l'âge mitoyen en suspend souvent la fécondité. L'irréligion croît donc et diminue avec les passions: qu'elles se taisent, et tout homme se rangera sous les drapeaux de la religion: " Il en coûte pour être honnête " homme; mais, disoit un auteur, " qu'aisément l'honnête homme est chré- " tien!"

D. Jamin.

§ 153. *Avantages de la religion.*

Un des plus grands avantages, un des plus touchans attributs de la religion, ce sont les consolations qu'elle présente à tous les fidèles, et contre les dégoûts de l'opulence, et contre les horreurs de la pauvreté, et contre la fureur des persécutions, et contre les angoisses même de la mort. Il le faut avouer; la plus sublime philosophie est bien loin d'offrir à l'homme un pareil secours. En le courbant sous le sceptre de fer de la nécessité, en promettant au trépas son être tout entier, l'incrédulité laisse le raisonneur en proie au désespoir le plus affreux. Plus ce raisonneur sera juste, honnête, vertueux, plus il aura à gémir de l'impunité des crimes qui l'environnent, des méchans qui l'accablent, des iniquités dont il sera la victime. Mais la foi soutient, au contraire, le courage des hommes pénétrés de ces vérités célestes. Elle les ranime, et s'ils sont éprouvés dans cette vie par des afflictions qui l'empoisonnent, rien n'altère du moins leur espérance, qui est, selon l'expression des livres saints, pleine d'immortalité. *Spes eorum immortalitatis plena.*

Linguet.

§ 154. *Importance de la bonne Education.*

L'éducation de la jeunesse a toujours été regardée par les grands philosophes et par les plus fameux législateurs comme la source la plus certaine du repos et du bonheur, non-seulement des familles, mais des états même et des empires. En effet, qu'est-ce qu'une république ou un royaume, sinon un vaste corps dont la vigueur et la santé dépendent de celles des familles particulières, qui en sont comme les membres et les parties, et dont aucune ne peut manquer à ses fonctions, que le corps entier ne s'en ressente. Or n'est-ce pas la bonne éducation qui met tous les citoyens, et encore plus les grands et les princes que tous les autres, en état de remplir dignement leurs différentes fonctions? n'est-il pas évident que la jeunesse est comme la pépinière de l'état? que c'est par elle qu'il se renouvelle et se perpétue? que c'est d'elle

que viennent tous les pères de famille, tous les magistrats, tous les ministres, en un mot toutes les personnes constituées en autorité et en dignité? et ne peut-on pas assurer que ce qu'il y a de bon ou de défectueux dans l'éducation de ceux qui rempliront un jour ces places, influe dans tout le corps de l'état, et devient comme l'esprit et le caractère général de la nation entière?

Les lois à la vérité sont le fondement des empires, et en y conservant la règle et le bon ordre, elles y maintiennent la paix et la tranquillité. Mais d'où les lois elles-mêmes tirent-elles leur force et leur vigueur, sinon de la bonne éducation, qui y accoutume et y assujettit les esprits? sans quoi elles sont une foible barrière contre les passions des hommes.

Quid leges sine moribus vanæ proficiunt?

Plutarque fait à ce sujet une réflexion bien sensée, et qui mérite d'être pesée avec attention: c'est en parlant de Lycurgue. "Ce sage législateur," dit-il, "ne juge pas à propos de coucher ses "lois par écrit, persuadé que ce qu'il y "a de plus fort et de plus efficace pour "rendre les villes heureuses et les peuples "vertueux, c'est ce qui est empreint "dans les mœurs des citoyens, et ce que "la pratique et l'habitude leur ont rendu "comme familier et naturel. Car les "principes que l'éducation a gravés dans "leurs esprits, demeurent fermes et inébranlables, comme étant fondés sur la "conviction intérieure et sur la volonté "même, qui est un lien toujours plus "fort et plus durable que celui de la con"trainte; de sorte que cette éducation "devient la règle des jeunes gens, et "leur tient lieu de législateur."

Voilà, ce me semble, l'idée la plus juste qu'on puisse donner de la différence qu'il y a entre les lois et l'éducation.

La loi, quand elle est seule, est une maîtresse dure et impérieuse, qui gêne l'homme dans ce qu'il a de plus cher, et dont il est le plus jaloux, je veux dire sa liberté; qui l'attriste, qui le contrarie en tout, qui est sourde à ses remontrances et à ses désirs, qui ne sait jamais se relâcher, qui ne lui parle que d'un ton menaçant, et ne lui montre que des châtimens. Ainsi il n'est pas étonnant que l'homme secoue ce joug dès qu'il le peut impunément, et que n'écoutant plus des leçons importunes, il se livre à ses penchans naturels, que la loi avoit seulement réprimés, sans les changer ni les détruire.

Il n'en est pas ainsi de l'éducation. C'est une maîtresse douce et insinuante, ennemie de la violence et de la contrainte, qui aime à n'agir que par voie de persuasion, qui s'applique à faire goûter ses instructions en parlant toujours raison et vérité, et qui ne tend qu'à rendre la vertu plus facile, en la rendant plus aimable. Ses leçons, qui commencent presque avec la naissance de l'enfant, croissent et se fortifient avec lui, jettent avec le temps de profondes racines, passent bientôt de la mémoire et de l'esprit dans le cœur, s'impriment de jour en jour dans ses mœurs par la pratique et l'habitude, deviennent en lui une seconde nature qui ne peut presque plus changer, et font auprès de lui dans toute la suite de sa vie la fonction d'un législateur toujours présent, qui dans chaque occasion lui montre son devoir, et le lui fait pratiquer.

Il ne faut pas après cela s'étonner que les anciens aient recommandé, avec tant de soin, la bonne éducation de la jeunesse, et l'aient regardée comme le moyen le plus sûr de rendre un empire stable et florissant. Leur maxime capitale étoit que les enfans appartiennent plus à la république, qu'à leurs parens; et qu'ainsi ce n'est point au caprice de ceux-ci qu'il faut abandonner leur éducation, mais que la république doit se charger de ce soin: que par cette raison les enfans doivent être élevés, non en particulier et dans la maison paternelle, mais en public, par des maîtres communs, et sous une même discipline, afin qu'on leur inspire de bonne heure l'amour de la patrie, le respect pour les lois du pays, le goût des principes et des maximes de l'état dans lequel ils ont à vivre. Car chaque espèce de gouvernement a son génie particulier. Autre est l'esprit et le caractère d'un état républicain, autre celui d'un état monarchique. Or, c'est par l'éducation qu'on prend cet esprit et ce caractère.

C'est en conséquence des principes que j'ai établis jusqu'ici que Lycurgue, Platon, Aristote, en un mot tous ceux qui nous ont laissé des règles du gouvernement, déclarent que le principal et le plus essentiel devoir d'un magistrat, d'un ministre, d'un législateur, d'un prince, est de veiller à la bonne éducation, premièrement de leurs propres enfans qui souvent succèdent à leur place, et ensuite des

citoyens en général qui forment le corps de la république; et ils remarquent que tout le désordre des états ne vient que de la négligence de ce double devoir.

Platon en cite un illustre exemple dans la personne du prince le plus accompli dont parle l'histoire ancienne, c'est le fameux Cyrus. Aucune des qualités qui font les grands hommes ne lui manquoit, excepté celle dont il s'agit ici. Occupé de ses conquêtes, il abandonna aux femmes le soin de l'éducation de ses enfans. Ces jeunes princes furent donc élevés, non sous la discipline dure et austère des Perses, qui avoit si bien réussi par rapport à Cyrus leur père, mais à la manière des Mèdes, c'est à-dire, dans le luxe, la mollesse et les délices. Personne n'osoit les contredire en rien. Leurs oreilles n'étoient ouvertes qu'aux louanges et aux flatteries. Tout fléchissoit le genou et étoit rampant devant eux; et l'on croyoit qu'il étoit de leur grandeur de mettre une distance infinie entre eux et le reste des hommes, comme s'ils eussent été d'une autre espèce qu'eux. Une telle éducation, dont toute remontrance et toute réprimande étoient sévèrement écartées, eut, dit Platon, le succès qu'on en devoit attendre. Les deux princes, aussitôt après la mort de Cyrus, armèrent leurs mains l'un contre l'autre, ne pouvant souffrir ni supérieur, ni égal; et Cambyse, devenu le maître absolu par la mort de son frère, s'abandonna comme un insensé et un furieux à toutes sortes d'excès, et mit l'empire des Perses à deux doigts de sa perte. Cyrus lui avoit laissé une vaste étendue de provinces, des revenus immenses, des armées innombrables: mais tout cela tourna à sa ruine, faute d'un autre bien infiniment plus estimable qu'il négligea de lui laisser, je veux dire une bonne éducation.

Cette remarque judicieuse de Platon à l'égard de Cyrus, m'avoit entièrement échappé en lisant son histoire dans Xénophon, et je n'avois pas fait réflexion qu'effectivement cet historien garde un profond silence sur l'éducation des enfans de ce prince, au lieu qu'il décrit fort au long l'excellente manière dont les jeunes Perses étoient élevés, et dont Cyrus lui-même l'avoit été. Il n'y a point de faute plus capitale pour un prince.

Philippe, roi de Macédoine, se conduisit d'une manière bien différente. Dès qu'il fut devenu père, (c'étoit au milieu de ses conquêtes, et dans le temps de ses plus grands exploits) il écrivit à Aristote la lettre qui suit. " Je vous donne avis " qu'il m'est né un fils. Je ne remercie " pas tant les dieux de sa naissance, que " du bonheur qu'il a d'être venu au " monde pendant qu'il y a un Aristote sur " la terre. Car j'espère qu'élevé de votre " main et par vos soins, il deviendra " digne de la gloire de son père, et de " l'empire que je lui laisserai." Voilà parler et penser en grand prince, qui connoît l'importance d'une bonne éducation. Alexandre eut les mêmes sentimens. Un historien remarque qu'il n'aima pas moins Aristote que son propre père; " parce," dit-il, " qu'il étoit redevable " à l'un de vivre, et à l'autre de bien " vivre."

Si c'est une grande faute à un prince de ne pas donner ses soins à l'éducation de ses propres enfans, ce n'en est pas une moindre de négliger celle des citoyens en général. Plutarque, dans le parallèle qu'il fait de Lycurgue et de Numa, observe très-judicieusement que ce fut une pareille négligence qui rendit inutiles tous les bons desseins et tous les grands établissemens de ce dernier. L'endroit est fort remarquable. " Tout " le travail de Numa," dit-il, " qui n'a- " voit visé qu'à maintenir Rome paisible " et tranquille, s'évanouit avec lui; et " dès qu'il fut mort, le temple aux doubles " portes, qu'il avoit toujours tenu fermé, " comme si véritablement il y eût en- " chaîné le démon de la guerre, fut " rouvert tout à coup, et toute l'Italie " remplie de sang et de carnage: ainsi le " plus beau et le plus juste de ses établis- " semens ne dura presque point, parce " qu'il manquoit du seul lien capable de " le maintenir, qui étoit l'éducation de la " jeunesse."

Ce fut une conduite tout opposée qui maintint si long-temps les lois de Lycurgue dans leur entier. " Car," comme observe le même Plutarque, " la religion " du serment qu'il exigea des Lacédé- " moniens auroit été une foible ressource " après sa mort, si par l'éducation il n'eût " imprimé les lois dans leurs mœurs, et " ne leur eût fait sucer avec le lait " l'amour de sa police, en la leur rendant " comme familière et naturelle. Aussi " vit-on que ses principales ordonnances " se conservèrent plus de cinq cents ans, " comme une bonne et forte teinture qui " avoit pénétré jusqu'au fond de l'âme."

Tous ces grands hommes de l'antiquité

étoient donc persuadés, comme Plutarque le dit en particulier de Lycurgue, que le devoir le plus essentiel d'un législateur, et il en faut dire autant d'un prince, étoit d'établir de bonnes règles pour l'éducation de la jeunesse, et de les faire exactement pratiquer. Il est étonnant jusqu'où ils portoient sur ce point l'attention et la prévoyance. C'est dès la naissance même des enfans qu'ils recommandoient qu'on prit de sages précautions par rapport à toutes les personnes qui devoient en prendre soin, et l'on voit bien que Quintilien a puisé dans Platon et dans Aristote ce qu'il dit à ce sujet, surtout pour ce qui regarde les nourrices. Il vouloit, comme ces sages philosophes, que dans le choix qu'on en feroit, non-seulement on prît garde qu'elles n'eussent point un langage vicieux, mais que surtout on eût égard aux mœurs et au caractère d'esprit. Et la raison qu'il en apporte est admirable: "C'est," dit-il, "que ce qu'on apprend "à cet âge, s'imprime facilement dans "l'esprit, et y laisse de profondes traces "qui ne s'effacent pas aisément. Il en "est comme d'un vase neuf, qui con-"serve long-temps l'odeur de la première "liqueur qu'on y a versée; et comme "des laines, qui ne recouvrent jamais "leur première blancheur, quand elles "ont été une fois à la teinture. Et le "malheur est que les mauvaises ha-"bitudes durent encore plus que les "bonnes."

C'est par la même raison que ces philosophes regardent comme un des plus essentiels devoirs de ceux qui sont chargés de l'éducation des enfans, d'écarter d'auprès d'eux, autant qu'il est possible, les esclaves et les domestiques, dont les discours, et encore plus les exemples, pourroient leur être nuisibles.

Ils ajoutent à cela un avis, qui sera la condamnation d'un grand nombre de pères et de maîtres chrétiens. Ils veulent que non-seulement on interdise aux jeunes gens jusqu'à un certain âge toute lecture de comédie et tout spectacle; mais que toute peinture, toute sculpture, toute tapisserie, qui pourroient offrir aux yeux des enfans quelque image indécente ou dangereuse, soient absolument bannies des villes. Ils désirent que les magistrats veillent avec soin à l'exécution de ce règlement, et qu'ils obligent les ouvriers, même les plus industrieux, qui ne voudront pas s'y soumettre, à porter ailleurs leur funeste habileté. Ils étoient persuadés que de cet amas d'objets propres à flatter les passions, et à nourrir la cupidité, il sort un air contagieux et pestilentiel, capable d'infecter, à la longue et insensiblement, les maîtres même qui le respirent à chaque moment sans crainte et sans précaution; et que ces objets sont comme autant de fleurs empoisonnées, qui exhalent une odeur de mort d'autant plus à craindre qu'on s'en défie moins, et que même elle paroît agréable. Ces sages philosophes veulent au contraire que dans une ville tout enseigne et inspire la vertu, inscriptions, tableaux, statues, jeux, conversations; et que de tout ce qui se présente aux sens, et qui frappe les yeux ou les oreilles, il se forme comme un air et un souffle salutaire, qui s'insinue imperceptiblement dans l'âme des enfans, et qui aidé et soutenu par l'instruction des maîtres, y porte dès l'âge le plus tendre l'amour du bien et le goût des choses honnêtes. Il y a dans le texte original une finesse, une délicatesse d'expression, dont nulle autre langue n'est susceptible. Quoique ce passage soit un peu long, j'ai cru devoir en citer une grande partie, pour donner quelque idée du style de Platon.

Je reviens à mon sujet, et je finis ce premier article en priant le lecteur de considérer comment le paganisme même a toujours regardé comme le devoir le plus essentiel des pères, des magistrats, des princes, de veiller à l'éducation des enfans, parce qu'il est de la dernière importance pour tout le reste de la vie, de leur donner d'abord de bons principes. En effet, lorsque les esprits sont encore tendres et flexibles, on les manie et on les tourne à son gré; au lieu que l'âge et une longue habitude rendent les défauts presque incorrigibles: *Frangas enim citiùs quàm corrigas, quæ in pravum indurue-runt.*

Rollin, Traité des Etudes.

§ 155. *De l'éducation de l'enfance.*

A considérer l'enfance en elle-même, y a-t-il au monde un être plus foible, plus misérable, plus à la merci de tout ce qui l'environne, qui ait si grand besoin de pitié, d'amour, de protection qu'un enfant? Ne semble-t-il pas que c'est pour cela que les premières voix qui lui sont suggérées par la nature, sont les cris et les plaintes; qu'elle lui a donné une figure si douce, et un air si touchant, afin

que tout ce qui l'approche s'intéresse à sa foiblesse, et s'empresse à le secourir? Qu'y a-t-il donc de plus choquant, de plus contraire à l'ordre, que de voir un enfant impérieux et mutin, commander à tout ce qui l'entoure, prendre impudemment un ton de maître avec ceux qui n'ont qu'à l'abandonner pour le faire périr, et d'aveugles parens approuvant cette audace, l'exercer à devenir le tyran de sa nourrice, en attendant qu'il devienne le leur?

Quant à moi, je n'ai rien épargné pour éloigner de mon fils la dangereuse image de l'empire et de la servitude, et pour ne jamais lui donner lieu de penser qu'il fût plutôt servi par devoir que par pitié. Ce point est, peut-être, le plus difficile et le plus important de toute l'éducation, et c'est un détail qui ne finiroit point, que celui de toutes les précautions qu'il m'a fallu prendre, pour prévenir en lui cet instinct si prompt à distinguer les services mercenaires des domestiques, de la tendresse des soins maternels.

L'un des principaux moyens que j'ai employés, a été, comme je vous l'ai dit, de le bien convaincre de l'impossibilité où le tient son âge de vivre sans notre assistance. Après quoi je n'ai pas eu peine à lui montrer que tous les secours qu'on est forcé de recevoir d'autrui, sont des actes de dépendance, que les domestiques ont une véritable supériorité sur lui, en ce qu'il ne sauroit se passer d'eux, tandis qu'il ne leur est bon à rien; de sorte que, bien loin de tirer vanité de leurs services, il les reçoit avec une sorte d'humiliation, comme un témoignage de sa foiblesse, et il aspire ardemment au temps où il sera assez grand et assez fort pour avoir l'honneur de se servir lui-même.

Ces idées, ai-je dit, seroient difficiles à établir dans des maisons où le père et la mère se font servir comme des enfans: mais dans celle-ci où chacun, à commencer par vous, a ses fonctions à remplir, et où le rapport des valets aux maîtres n'est qu'un échange perpétuel de services et de soins, je ne crois pas cet établissement impossible. Cependant il me reste à concevoir comment des enfans accoutumés à voir prévenir leurs besoins, n'étendent pas ce droit à leurs fantaisies, ou comment ils ne souffrent pas quelquefois de l'humeur d'un domestique qui traitera de fantaisie un véritable besoin?

Mon ami, a repris Madame de Wolmar, une mère peu éclairée se fait des monstres de tout. Les vrais besoins sont très-bornés dans les enfans comme dans les hommes, et l'on doit plus regarder à la durée du bien-être qu'au bien-être d'un seul moment. Pensez-vous qu'un enfant qui n'est point gêné, puisse assez souffrir de l'humeur de sa gouvernante, sous les yeux d'une mère, pour en être incommodé? Vous supposez des inconvéniens qui naissent de vices déjà contractés, sans songer que tous mes soins ont été d'empêcher ces vices de naître. Naturellement les femmes aiment les enfans. La mésintelligence ne s'éleve entre eux que quand l'un veut assujettir l'autre à ses caprices. Or, cela ne peut arriver ici, ni sur l'enfant dont on n'exige rien, ni sur la gouvernante à qui l'enfant n'a rien à commander. J'ai suivi en cela tout le contre-pied des autres mères, qui font semblant de vouloir que l'enfant obéisse au domestique, et veulent en effet que le domestique obéisse à l'enfant. Personne ici ne commande ni n'obéit. Mais l'enfant n'obtient jamais de ceux qui l'approchent qu'autant de complaisance qu'il en a pour eux. Par là, sentant qu'il n'a sur tout ce qui l'environne d'autre autorité que celle de la bienveillance, il se rend docile et complaisant; en cherchant à s'attacher les cœurs des autres, le sien s'attache à eux à son tour; car on aime en se faisant aimer; c'est l'infaillible effet de l'amour-propre; et de cette affection réciproque, née de l'égalité, résultent sans efforts les bonnes qualités qu'on prêche sans cesse à tous les enfans, sans jamais en obtenir aucune.

J'ai pensé que la partie la plus essentielle de l'éducation d'un enfant, celle dont il n'est jamais question dans les éducations les plus soignées, c'est de lui bien faire sentir sa misère, sa foiblesse, sa dépendance, et, comme vous a dit mon mari, le pesant joug de la nécessité que la nature impose à l'homme; et cela, non-seulement afin qu'il soit sensible à ce qu'on fait pour lui alléger ce joug, mais surtout afin qu'il connoisse de bonne heure en quel rang l'a placé la providence, qu'il ne s'élève point au-dessus de sa portée, et que rien d'humain ne lui semble étranger à lui.

Induits dès leur naissance par la mollesse dans laquelle ils sont nourris, par les égards que tout le monde a pour eux, par la facilité d'obtenir tout ce qu'ils dé-

tirent, à penser que tout doit céder à leurs fantaisies, les jeunes gens entrent dans le monde avec cet impertinent préjugé, et souvent ils ne s'en corrigent qu'à force d'humiliations, d'affronts et de déplaisirs; or, je voudrois bien sauver à mon fils cette seconde et mortifiante éducation, en lui donnant par la première une plus juste opinion des choses. J'avois d'abord résolu de lui accorder tout ce qu'il demanderoit, persuadée que les premiers mouvemens de la nature sont toujours bons et salutaires. Mais je n'ai pas tardé à connoître qu'en se faisant un droit d'être obéis, les enfans sortoient de l'état de nature presque en naissant et contractoient nos vices par notre exemple, les leurs par notre indiscrétion. J'ai vu que si je voulois contenter toutes ses fantaisies, elle croîtroient avec ma complaisance, qu'il y auroit toujours un point où il faudroit s'arrêter, et où le refus lui deviendroit d'autant plus sensible qu'il y seroit moins accoutumé. Ne pouvant donc, en attendant la raison, lui sauver tout chagrin, j'ai préféré le moindre et le plutôt passé. Pour qu'un refus lui fût moins cruel, je l'ai plié d'abord au refus; et pour lui épargner de longs déplaisirs, des lamentations, des mutineries, j'ai rendu tout refus irrévocable. Il est vrai que j'en fais le moins que je puis, et que j'y regarde à deux fois avant que d'en venir là. Tout ce qu'on lui accorde est accordé sans condition dès la première demande, et l'on est très-indulgent là-dessus: mais il n'obtient jamais rien par importunité; les pleurs et les flatteries sont également inutiles. Il en est si convaincu, qu'il a cessé de les employer, du premier mot il prend son parti, et ne se tourmente pas plus de voir fermer un cornet de bonbons qu'il voudroit manger, qu'envoler un oiseau qu'il voudroit tenir; car il sent la même impossibilité d'avoir l'un et l'autre. Il ne voit rien dans ce qu'on lui ôte, sinon qu'il ne l'a pu garder, ni dans ce qu'on lui refuse, sinon qu'il n'a pu l'obtenir; et loin de battre la table contre laquelle il se blesse, il ne battroit pas la personne qui lui résiste. Dans tout ce qui le chagrine, il sent l'empire de la nécessité, l'effet de sa propre foiblesse, jamais l'ouvrage du mauvais vouloir d'autrui..... Un moment, dit-elle un peu vivement, voyant que j'allois répondre, je pressens votre objection, j'y vais venir à l'instant.

Ce qui nourrit les criailleries des enfans, c'est l'attention qu'on y fait, soit pour leur céder, soit pour les contrarier. Il ne leur faut quelquefois pour pleurer tout un jour, que s'apercevoir qu'on ne veut pas qu'ils pleurent. Qu'on les flatte ou qu'on les menace, les moyens qu'on prend pour les faire taire sont tous pernicieux et presque toujours sans effet. Tant qu'on s'occupe de leurs pleurs, c'est une raison pour eux de les continuer; mais ils s'en corrigent bientôt quand ils voient qu'on n'y prend pas garde; car grands et petits, nul n'aime à prendre une peine inutile. Voilà précisément ce qui est arrivé à mon aîné. C'étoit d'abord un petit criard qui étourdissoit tout le monde, et vous êtes témoin qu'on ne l'entend pas plus à présent dans la maison que s'il n'y avoit point d'enfant. Il pleure quand il souffre, c'est la voix de la nature qu'il ne faut jamais contraindre; mais il se tait à l'instant qu'il ne souffre plus. Aussi fais-je une très-grande attention à ses pleurs, bien sûre qu'il n'en verse jamais en vain. Je gagne à cela de savoir à point nommé quand il sent de la douleur, et quand il n'en sent pas, quand il se porte bien, et quand il est malade; avantage qu'on perd avec ceux qui pleurent par fantaisies, et seulement pour se faire apaiser. Au reste, j'avoue que ce point n'est pas facile à obtenir des nourrices et des gouvernantes; car comme rien n'est plus ennuyeux que d'entendre toujours lamenter un enfant, et que ces bonnes femmes ne voient jamais que l'instant présent, elles ne songent pas qu'à faire taire l'enfant aujourd'hui, il en pleurera demain davantage. Le pis est que l'obstination qu'il contracte tire à conséquence dans un âge avancé. La même cause qui le rend criard à trois ans, le rend mutin à douze; querelleur à vingt, impérieux à trente, et insupportable toute sa vie.

Je viens maintenant à vous, me dit-elle en souriant. Dans tout ce qu'on accorde aux enfans, ils voient aisément le désir de leur complaire; dans tout ce qu'on en exige ou qu'on leur refuse, ils doivent supposer des raisons sans les demander. C'est un autre avantage qu'on gagne à user avec eux d'autorité plutôt que de persuasion dans les occasions nécessaires; car comme il n'est pas possible qu'ils n'aperçoivent quelquefois la raison qu'on a d'en user ainsi, il est naturel qu'ils la supposent encore quand ils sont hors d'état de la voir. Au contraire, dès qu'on

a soumis quelque chose à leur jugement, ils prétendent juger de tout, ils deviennent sophistes, subtils, de mauvaise foi, féconds en chicanes, cherchant toujours à réduire au silence ceux qui ont la foiblesse de s'exposer à leurs petites lumières. Quand on est contraint de leur rendre compte des choses qu'ils ne sont point en état d'entendre, ils attribuent au caprice la conduite la plus prudente, sitôt qu'elle est au-dessus de leur portée. En un mot, le seul moyen de les rendre dociles à la raison, n'est pas de raisonner avec eux, mais de les bien convaincre que la raison est au-dessus de leur âge, car alors ils la supposent du côté où elle doit être, à moins qu'on ne leur donne un juste sujet de penser autrement. Ils savent bien qu'on ne veut pas les tourmenter quand ils sont sûrs qu'on les aime, et les enfans se trompent rarement là dessus. Quand donc je refuse quelque chose aux miens, je n'argumente point avec eux, je ne leur dis point pourquoi je ne veux pas, mais je fais en sorte qu'ils le voient autant qu'il est possible, et quelquefois après coup. De cette manière ils s'accoutument à comprendre que jamais je ne les refuse sans en avoir une bonne raison, quoiqu'ils ne l'aperçoivent pas toujours.

Fondée sur le même principe, je ne souffrirai pas non plus que mes enfans se mêlent dans la conversation des gens raisonnables, et s'imaginent sottement y tenir leur rang comme les autres, quand on y souffre leur babil indiscret. Je veux qu'ils répondent modestement, et en peu de mots, quand on les interroge, sans jamais parler de leur chef; et surtout sans qu'ils s'ingèrent à questionner hors de propos les gens plus âgés qu'eux, auxquels ils doivent du respect.

En vérité, Julie, dis-je en l'interrompant, voilà bien de la rigueur pour une mère aussi tendre! Pithagore n'étoit pas plus sévère à ses disciples que vous l'êtes aux vôtres. Non-seulement vous ne les traitez pas en hommes, mais on diroit que vous craignez de les voir cesser trop tôt d'être enfans. Quel moyen plus agréable et plus sûr peuvent-ils avoir de s'instruire, que d'interroger sur les choses qu'ils ignorent les gens plus éclairés qu'eux? Que penseroient de vos maximes les dames de Paris, qui trouvent que leurs enfans ne jasent jamais assez tôt ni assez long-temps, et qui jugent de l'esprit qu'ils auront étant grands, par les sottises qu'ils débitent étant jeunes? Wolmar me dira que cela peut être bon dans un pays où le premier mérite est de bien babiller, et où l'on est dispensé de penser pourvu qu'on parle. Mais vous qui voulez faire à vos enfans un sort si doux, comment accorderez-vous tant de bonheur avec tant de contrainte; et que devient, parmi toute cette gêne, la liberté que vous prétendez leur laisser?

Quoi donc! a-t-elle repris à l'instant, est-ce gêner leur liberté que de les empêcher d'attenter à la nôtre, et ne sauroient-ils être heureux à moins que toute une compagnie en silence n'admire leurs puérilités? Empêchons leur vanité de naître, ou du moins arrêtons-en le progrès; c'est là vainement travailler à leur félicité: car la vanité de l'homme est la source de ses plus grandes peines, et il n'y a personne de si parfait et de si fêté, à qui elle ne donne encore plus de chagrins que de plaisirs.

Que peut penser un enfant de lui-même, quand il voit autour de lui tout un cercle de gens sensés l'écouter, l'agacer, l'admirer, attendre avec un lâche empressement les oracles qui sortent de sa bouche, et se récrier avec des retentissemens de joie à chaque impertinence qu'il dit? La tête d'un homme auroit bien de la peine à tenir à tous ces faux applaudissemens; jugez de ce que deviendra la sienne. Il en est du babil des enfans comme des prédictions des almanachs. Ce seroit un prodige si, sur tant de vaines paroles, le hasard ne fournissoit jamais une rencontre heureuse. Imaginez ce que font alors les exclamations de la flatterie sur une pauvre mère déjà trop abusée par son propre cœur, et sur un enfant qui ne sait ce qu'il dit, et se voit célébrer! Ne pensez pas que pour démêler l'erreur, je m'en garantisse. Non, je vois la faute, et j'y tombe. Mais si j'admire les réparties de mon fils, au moins je les admire en secret; il n'apprend point, en me les voyant applaudir, à devenir babillard et vain, et les flatteurs, en me les faisant répéter, n'ont pas le plaisir de rire de ma foiblesse.

Un jour qu'il nous étoit venu du monde, étant allée donner quelques ordres, je vis en rentrant quatre ou cinq grands nigauds occupés à jouer avec lui, et s'apprêtant à me raconter d'un air d'emphase je ne sais combien de gentillesses qu'ils venoient d'entendre, et dont ils sembloient tout émerveillés. Messieurs, leur dis-je assez

froidement, je ne doute pas que vous ne sachiez faire dire à des marionnettes de fort jolies choses: mais j'espère qu'un jour mes enfans seront hommes, qu'ils agiront et parleront d'eux-mêmes, et alors j'apprendrai toujours dans la joie de mon cœur tout ce qu'ils auront dit et fait de bien. Depuis qu'on a vu que cette manière de faire sa cour ne prenoit pas, on joue avec mes enfans, comme avec des enfans, non comme avec Polichinelle; il ne leur vient plus de compère, et ils en valent sensiblement mieux depuis qu'on ne les admire plus.

A l'égard des questions, on ne les leur défend pas indistinctement. Je suis la première à leur dire de demander doucement en particulier, à leur père ou à moi, tout ce qu'ils ont besoin de savoir. Mais je ne souffre pas qu'ils coupent un entretien sérieux pour occuper tout le monde de la première impertinence qui leur passe par la tête. L'art d'interroger n'est pas si facile qu'on pense. C'est bien plus l'art des maîtres que des disciples; il faut avoir déjà beaucoup appris de choses pour savoir demander ce qu'on ne sait pas Le savant sait et s'enquiert, dit un proverbe indien; mais l'ignorant ne sait pas même de quoi s'enquérir. Faute de cette science préliminaire, les enfans en liberté ne font presque jamais que des questions ineptes, qui ne servent à rien, ou profondes et scabreuses, dont la solution passe leur portée; et puisqu'il ne faut pas qu'ils sachent tout, il importe qu'ils n'aient pas le droit de tout demander. Voilà pourquoi, généralement parlant, ils s'instruisent mieux par les interrogations qu'on leur fait, que par celles qu'ils font eux-mêmes.

Quand cette méthode leur seroit aussi utile qu'on croit, la première et la plus importante science qui leur convient, n'est-elle pas d'être discrets et modestes, et y en a-t-il quelqu'autre qu'ils doivent apprendre au préjudice de celle-là? Que produit donc dans les enfans cette émancipation de parole avant l'âge de parler, et ce droit de soumettre effrontément les hommes à leur interrogatoire? de petits questionneurs babillards, qui questionnent moins pour s'instruire que pour importuner, pour occuper d'eux tout le monde, et qui prennent encore plus de goût à ce babil par l'embarras où ils s'aperçoivent que jettent quelquefois leurs questions indiscrètes, ensorte que chacun est inquiet aussitôt qu'ils ouvrent la bouche. Ce n'est pas tant un moyen de les instruire, que de les rendre étourdis et vains; inconvénient plus grand, à mon avis, que l'avantage qu'ils acquièrent par là n'est utile; car par degrés l'ignorance diminue, mais la vanité ne fait jamais qu'augmenter.

J. J. Rousseau.

§ 156. *De l'éducation des filles.*

Soit que je considère la destination particulière du sexe, soit que j'observe ses penchans, soit que je compte ses devoirs, tout concourt également à m'indiquer la forme d'éducation qui lui convient. La femme et l'homme sont faits l'un pour l'autre, mais leur mutuelle dépendance n'est pas égale: les hommes dépendent des femmes par leurs désirs; les femmes dépendent des hommes par leurs désirs et par leurs besoins; nous subsisterions plutôt sans elles, qu'elles sans nous. Pour qu'elles aient le nécessaire, pour qu'elles soient dans leur état, il faut que nous le leur donnions, que nous voulions le leur donner, que nous les en estimions dignes; elles dépendent de nos sentimens, du prix que nous mettons à leur mérite, du cas que nous faisons de leurs charmes et de leurs vertus. Par la loi même de la nature, les femmes, tant pour elles que pour leurs enfans, sont à la merci du jugement des hommes: il ne suffit pas qu'elles soient estimables, il faut qu'elles soient estimées; il ne leur suffit pas d'être belles, il faut qu'elles plaisent; il ne leur suffit pas d'être sages, il faut qu'elles soient reconnues pour telles; leur honneur n'est pas seulement dans leur conduite, mais dans leur réputation; et il n'est pas possible que celle qui consent de passer pour infâme puisse jamais être honnête. L'homme en bien faisant ne dépend que de lui-même et peut braver le jugement public, mais la femme en bien faisant n'a fait que la moitié de sa tâche, et ce qu'on pense d'elle ne lui importe pas moins que ce qu'elle est en effet. Il suit de là que le système de son éducation doit être, à cet égard, contraire à celui de la nôtre: l'opinion est le tombeau de la vertu parmi les hommes, et son trône parmi les femmes.

De la bonne constitution des mères dépend d'abord celle des enfans; du soin des femmes dépend la première éducation des hommes; des femmes dépendent encore leurs mœurs, leurs passions, leurs

goûts, leurs plaisirs, leur bonheur même. Ainsi toute l'éducation des femmes doit être relative aux hommes. Leur plaire, leur être utiles, se faire aimer et honorer d'eux, les élever jeunes, les soigner grands, les conseiller, les consoler, leur rendre la vie agréable et douce, voilà les devoirs des femmes dans tous les temps, et ce qu'on doit leur apprendre dès leur enfance. Tant qu'on ne remontera pas à ce principe, on s'écartera du but, et tous les préceptes qu'on leur donnera ne serviront de rien pour leur bonheur ni pour le nôtre.

Les petites filles presque en naissant aiment la parure: non contentes d'être jolies, elles veulent qu'on les trouve telles; on voit dans leurs petits airs que ce soin les occupe déjà, et à peine sont-elles en état d'entendre ce qu'on leur dit, qu'on les gouverne en leur parlant de ce qu'on pensera d'elles.

De quelque part que vienne aux filles cette première leçon, elle est très-bonne. Puisque le corps naît, pour ainsi dire, avant l'âme, la première culture doit être celle du corps: cet ordre est commun aux deux sexes, mais l'objet de cette culture est différent; dans l'un cet objet est le developpement des forces, dans l'autre il est celui des agrémens: non que ces qualités doivent être exclusives dans chaque sexe; l'ordre seulement est renversé: il faut assez de force aux femmes pour faire tout ce qu'elles font avec grâce, il faut assez d'adresse aux hommes pour faire tout ce qu'ils font avec facilité.

Par l'extrême mollesse des femmes commence celle des hommes. Les femmes ne doivent pas être robustes comme eux, mais pour eux, pour que les hommes qui naîtront d'elles le soient aussi. Il ne faut donc pas leur donner une éducation trop délicate.

On sait que, chez les anciens, l'aisance des vêtemens qui ne gênoient point le corps, contribuoit beaucoup à lui laisser dans les deux sexes ces belles proportions qu'on voit dans leurs statues, et qui servent encore de modèles à l'art, quand la nature défigurée à cessé de lui en fournir parmi nous. De toutes ces entraves gothiques, de ces multitudes de ligatures qui tiennent de toutes parts nos membres en presse, ils n'en avoient pas une seule.

Tout ce qui gêne et contraint la nature est de mauvais goût; cela est vrai des parures du corps comme des ornemens de l'esprit; la vie, la santé, la raison, le bien-être doivent aller avant tout; la grâce ne va point sans l'aisance; la délicatesse n'est point la langueur, et il ne faut pas être malsaine pour plaire. On excite la pitié quand on souffre; mais on recherche la fraîcheur de la santé.

Les enfans des deux sexes ont beaucoup d'amusemens communs, et cela doit être. Ils ont aussi des goûts propres qui les distinguent. Les garçons cherchent le mouvement et le bruit; des tambours, des sabots, de petits carosses: les filles aiment mieux ce qui donne dans la vue et sert à l'ornement; des miroirs, des bijoux, des chiffons, surtout des poupées; la poupée est l'amusement spécial de ce sexe; voilà très-évidemment son goût déterminé sur sa destination. Le physique de l'art de plaire est dans la parure; c'est tout ce que les enfans peuvent cultiver de cet art.

Voyez une petite fille passer la journée autour de sa poupée, lui changer sans cesse d'ajustement, l'habiller, la déshabiller cent et cent fois; chercher continuellement de nouvelles combinaisons d'ornemens, bien ou mal assortis, il n'importe: les doigts manquent d'adresse, le goût n'est pas formé, mais déjà le penchant se montre; dans cette éternelle occupation le temps coule sans qu'elle y songe; les heures passent, elle n'en sait rien; elle oublie les repas mêmes, elle a plus faim de parure que d'aliment: mais, direz-vous, elle pare sa poupée, et non sa personne; sans doute, elle voit sa poupée et ne se voit pas, elle ne peut rien faire pour elle-même, elle n'est pas formée, elle n'a ni talent ni force, elle n'est rien encore; elle est toute dans sa poupée, elle y met toute sa coquetterie, elle ne l'y laissera pas toujours; elle attend le moment d'être sa poupée elle-même.

Voilà donc un premier goût bien décidé: vous n'avez qu'à le suivre et à le régler. Il est sûr que la petite voudroit de tout son cœur savoir orner sa poupée, faire ses nœuds de manche, son fichu, son falbala, sa dentelle; en tout cela on la fait dépendre si durement du bon plaisir d'autrui, qu'il lui seroit plus commode de tout devoir à son industrie. Ainsi vient la raison des premières leçons qu'on lui donne: ce ne sont pas des tâches qu'on lui prescrit, ce sont des bontés qu'on a pour elle. Et en effet presque toutes les petites filles apprennent avec répugnance à lire et à écrire; mais quant

à tenir l'aiguille, c'est ce qu'elles apprennent toujours volontiers. Elles s'imaginent d'avance être grandes, et songent avec plaisir que ces talens pourront un jour leur servir à se parer.

Cette première route ouverte est facile à suivre: la couture, la broderie, la dentelle viennent d'elles-mêmes: la tapisserie n'est plus si fort à leur gré. Les meubles sont trop loin d'elles; ils ne tiennent point à la personne, ils tiennent à d'autres opinions. La tapisserie est l'amusement des femmes; de jeunes filles n'y prendront jamais un fort grand plaisir.

Ces progrès volontaires s'étendront aisément jusqu'au dessin, car cet art n'est pas indifférent à celui de se mettre avec goût: mais je ne voudrois pas qu'on les appliquât au paysage, encore moins à la figure. Des feuillages, des fruits, des fleurs, des draperies, tout ce qui peut servir à donner un contour élégant aux ajustemens, et à faire soi-même un patron de broderie quand on n'en trouve pas à son gré, cela leur suffit. En général, s'il importe aux hommes de borner leurs études à des connoissances d'usage, cela importe encore plus aux femmes; parce que la vie de celles-ci, bien que moins laborieuse, étant ou devant être plus assidue à leurs soins, et plus entrecoupée de soins divers, ne leur permet pas de se livrer par choix à aucun talent au préjudice de leurs devoirs.

Le bon sens est également des deux sexes. Les filles en général sont plus dociles que les garçons, et l'on doit même user sur elles de plus d'autorité, comme je le dirai tout à l'heure: mais il ne s'ensuit pas qu'on doive exiger d'elles rien dont elles ne puissent voir l'utilité; l'art des mères est de la leur montrer dans tout ce qu'elles leur prescrivent, et cela est d'autant plus aisé que l'intelligence dans les filles est plus précoce que dans les garçons.

Justifiez toujours les soins que vous imposez aux jeunes filles, mais imposez-leur-en toujours. L'oisiveté et l'indocilité sont les deux défauts les plus dangereux pour elles, et dont on guérit le moins quand on les a contractés. Les filles doivent être vigilantes et laborieuses; ce n'est pas tout, elles doivent être gênées de bonne heure. Ce malheur, si c'en est un pour elles, est inséparable de leur sexe, et jamais elles ne s'en délivrent que pour en souffrir de bien plus cruels. Elles seront toute leur vie asservies à la gêne la plus continuelle et la plus sévère, qui est celle des bienséances: il faut les exercer d'abord à la contrainte, afin qu'elle ne leur coûte jamais rien; à dompter toutes leurs fantaisies, pour les soumettre à la volonté d'autrui. Si elles vouloient toujours travailler, on devroit quelquefois les forcer à ne rien faire. La dissipation, la frivolité, l'inconstance, sont des défauts qui naissent aisément de leurs premiers goûts corrompus et toujours suivis. Pour prévenir cet abus, apprenez-leur surtout à se vaincre.

Empêchez que les filles ne s'ennuient dans leurs occupations et ne se passionnent dans leurs amusemens, comme il arrive toujours dans les éducations vulgaires, où l'on met, comme dit Fénélon, tout l'ennui d'un côté et tout le plaisir de l'autre. Le premier de ces deux inconvéniens n'aura lieu, si on suit les règles précédentes, que quand les personnes qui seront avec elles leur déplairont. Une petite fille qui aimera sa mère ou sa mie travaillera tout le jour à ses côtés sans ennui: le babil seul la dédommagera de toute la gêne. Mais si celle qui la gouverne lui est insupportable, elle prendra dans le même dégoût tout ce qu'elle fera sous ses yeux. Il est très-difficile que celles qui ne se plaisent pas avec leurs mères plus qu'avec personne au monde, puissent un jour tourner à bien: mais pour juger de leurs vrais sentimens, il faut les étudier, et non pas se fier à ce qu'elles disent; car elles sont flatteuses, dissimulées et savent de bonne heure se déguiser. On ne doit pas non plus leur prescrire d'aimer leur mère; l'affection ne vient point par devoir, et ce n'est pas ici que sert la contrainte. L'attachement, les soins, la seule habitude feront aimer la mère de la fille, si elle ne fait rien pour s'attirer sa haine. La gêne même où elle la tient, bien dirigée, loin d'affoiblir cet attachement, ne fera que l'augmenter, parce que la dépendance étant un état naturel aux femmes, les filles se sentent faites pour obéir.

Par la même raison qu'elles ont ou doivent avoir peu de liberté, elles portent à l'excès celle qu'on leur laisse; extrêmes en tout, elles se livrent à leurs jeux avec plus d'emportement encore que les garçons; c'est le second des inconvéniens dont je viens de parler. Cet emportement doit être modéré; car il est la cause de plusieurs vices particuliers aux femmes, comme entre autres, le caprice et l'en-

gouement, par lesquels une femme se transporte aujourd'hui pour tel objet qu'elle ne regardera pas demain. L'inconstance des goûts leur est aussi funeste que leur excès, et l'un et l'autre leur vient de la même source. Ne leur ôtez pas la gaîté, les ris, le bruit, les folâtres jeux, mais empêchez qu'elles ne se rassasient de l'un pour courir à l'autre; ne souffrez pas qu'un seul instant dans leur vie elles ne connoissent plus le frein. Accoutumez-les à se voir interrompre au milieu de leurs jeux, et ramener à d'autres soins sans murmurer. La seule habitude suffit encore en ceci, parce qu'elle ne fait que seconder la nature.

Il résulte de cette contrainte habituelle une docilité dont les femmes ont besoin toute leur vie, puisqu'elles ne cessent jamais d'être assujetties, ou à un homme, ou au jugement des hommes, et qu'il ne leur est jamais permis de se mettre au-dessus de ces jugemens.

Que les filles soient toujours soumises, mais que les mères ne soient pas toujours inexorables. Pour rendre docile une jeune personne, il ne faut pas la rendre malheureuse; pour la rendre modeste, il ne faut pas l'abrutir. Au contraire je ne serois pas fâché qu'on lui laissât mettre un peu d'adresse, non pas à éluder la punition dans sa désobéissance, mais à se faire exempter d'obéir. Il n'est pas question de lui rendre sa dépendance pénible, il suffit de la lui faire sentir. La ruse est un talent naturel du sexe; il ne s'agit que d'en prévenir l'abus.

La première chose que remarquent en grandissant les jeunes personnes, c'est que tous les agrémens de la parure ne leur suffisent point, si elles n'en ont qui soient à elles. On ne peut jamais se donner la beauté, et l'on n'est pas sitôt en état d'acquérir la coquetterie; mais on peut déjà chercher à donner un tour agréable à ses gestes, un accent flatteur à sa voix; à composer son maintien, à marcher avec légèreté, à prendre des attitudes gracieuses et à choisir partout ses avantages. La voix s'étend, s'affermit et prend du timbre; les bras se développent, la démarche s'assure, et l'on s'aperçoit que, de quelque manière qu'on soit mise, il y a un art de se faire regarder. Dès lors il ne s'agit plus seulement d'aiguille et d'industrie; de nouveaux talens se présentent, et font déjà sentir leur utilité.

Voulez-vous inspirer l'amour des bonnes mœurs aux jeunes personnes? sans leur dire incessamment: soyez sages, donnez-leur un grand intérêt à l'être; faites-leur sentir tout le prix de la sagesse, et vous la leur ferez aimer. Il ne suffit pas de prendre cet intérêt au loin dans l'avenir; montrez-le-leur dans le moment même, dans les relations de leur âge, dans le caractère de leurs amans. Dépeignez-leur l'homme de bien, l'homme de mérite; apprenez-leur à le reconnoître, à l'aimer, et à l'aimer pour elles; prouvez-leur qu'amies ou femmes, cet homme seul peut les rendre heureuses. Amenez la vertu par la raison: faites-leur sentir que l'empire de leur sexe et tous ses avantages ne tiennent pas seulement à sa bonne conduite, à ses mœurs, mais encore à celle des hommes; qu'elles ont peu de prise sur des âmes viles et basses, et qu'on ne sait servir sa maîtresse que comme on sait servir la vertu. Soyez sûr qu'alors, en leur dépeignant les mœurs de nos jours, vous leur en inspirerez un dégoût sincère; en leur montrant les gens à la mode, vous les leur ferez mépriser, vous ne leur donnerez qu'éloignement pour leurs maximes, aversion pour leurs sentimens, dédain pour leurs vaines galanteries; vous leur ferez naître une ambition plus noble, celle de régner sur des âmes grandes et fortes.

Les femmes ne cessent de crier que nous les élevons pour être vaines et coquettes, que nous les amusons sans cesse à des puérilités pour rester plus facilement les maîtres; elles s'en prennent à nous des défauts que nous leur reprochons. Quelle folie! et depuis quand sont-ce les hommes qui se mêlent de l'éducation des filles? Mères, qui est-ce qui vous empêche de les élever comme il vous plaît? Les force-t-on à perdre leur temps en niaiseries? Leur fait-on, malgré elles, passer la moitié de leur vie à leur toilette à votre exemple? Vous empêche-t-on de les instruire et faire instruire à votre gré?

A force d'interdire aux femmes le chant, la danse et tous les amusemens du monde, on les rend maussades, grondeuses, insupportables dans leurs maisons. Pour moi, je voudrois qu'une jeune personne cultivât avec soin les talens agréables pour plaire au mari qu'elle aura. Les maris, dira-t-on, ne se soucient pas trop de ces talens: vraiment je le crois, quand ces talens, loin d'être employés à leur plaire, ne servent que d'amorce pour attirer chez eux de jeunes impudens qui les déshonorent. Mais pensez-vous

qu'une femme aimable et sage, ornée de pareils talens, et qui les consacreroit à l'amusement de son mari, n'ajouteroit pas au bonheur de sa vie, et ne l'empêcheroit pas, sortant de son cabinet, la tête épuisée, d'aller chercher des récréations hors de chez lui? Personne n'a-t-il vu d'heureuses familles ainsi réunies, où chacun sait fournir du sien aux amusemens communs? Qu'il dise si la confiance et la familiarité qui s'y joint, si l'innocence et la douceur des plaisirs qu'on y goûte, ne rachètent pas bien ce que les plaisirs publics ont de plus bruyant.

J. J. Rousseau. Emile.

§ 157. *Frivolité des Femmes, suite de l'Education qu'on leur donne.*

J'étois un jour chez une dame, où dix personnes du grand monde, s'entretenoient d'un événement fâcheux et récent: il intéressoit tous les ordres de l'état, on formoit cent conjectures différentes sur les suites qu'il pourroit avoir, on en vint à citer des exemples tirés de l'histoire, pour appuyer ces opinions. Quelle confusion! Que de méprises! Quelle ignorance des temps, des lieux, des personnes! je ne pus m'empêcher d'en rire.

Eh bien! me dit la maîtresse de la maison, quand elle se vit seule avec moi; voilà pourtant les êtres dominans dans la nature; destinés à commander, à régir, à guider notre sexe, et à le maîtriser! on fait tout pour eux; dix ans sont employés à leur donner de l'esprit, de la raison, à les rendre capables de voir, de sentir, de juger; ils possèdent tout, jouissent de tout, le monde semble créé pour eux seuls.

Nous, négligées de nos pères, trop souvent regardées comme des êtres inutiles, à charge, qui viennent enlever une portion de l'héritage d'un fils, seul objet de la vanité d'une grande maison; on nous abandonne aux soins d'une vieille femme de chambre, qui passe de la toilette, où elle commence à déplaire, à l'emploi difficile d'éclaircir nos premières idées, nous sortons des mains de cette inepte gouvernante, pour entrer dans des maisons, où des filles qui ne connoissent point le monde, nous enseignent à le haïr, nous répètent de le craindre, sans nous prévenir sur les véritables dangers. Une contenance modeste, quelques principes respectables, étouffés par mille préjugés, sont les seuls avantages, que nous procurent plusieurs années perdues chez elles. Nous rentrons dans la maison paternelle, pour y perfectionner des talens frivoles. Nous y vivons sans jouir de rien. Muette au milieu d'un grand cercle, une fille ne semble pas être compagnie. A peine lui parle-t-on, à peine ose-t-elle répondre. Son cœur, son esprit, son âme, ne sont point connus. On nous marie enfin, et c'est un prodige si à trente ans, une femme est parvenue, par les réflexions, par une étude pénible des autres et d'elle-même, à penser d'après les seules inspirations de son âme, qu'elle est formée, pour acquérir les connoissances et pratiquer les vertus, qui sont le partage égal des deux sexes.

Cette dame avoit raison. Communément les hommes sont élevés, et les femmes s'élèvent elles-mêmes. Elles n'ont souvent d'autre maître que leur cœur; maître habile! dont la méthode est sûre; mais combien d'obstacles s'opposent à cette étude pénible qu'elles sont forcées de faire! mille objets les en détournent, et la façon de penser des hommes à leur égard, les en dégoûte.

Un de mes amis, touché de voir une femme très-aimable, uniquement occupée des grâces de sa personne, paroissant trop attentive à relever ses charmes, par tout ce qui pouvoit en augmenter l'éclat, crut devoir lui écrire pour l'engager à donner un peu de temps à des soins plus sérieux, voici la réponse qu'il en reçût.

" Il étoit inutile, Monsieur, de terminer votre lettre par une apologie des motifs qui vous l'ont fait écrire. Je l'ai lue avec attention, et sans me fâcher de vos avis: très-déterminée à me conduire par mes propres inspirations, j'écoute un conseil sans humeur, surtout quand l'amitié le dicte: je veux bien confier mes raisons à l'honnête homme qui me désiroit parfaite, et m'estime assez pour penser qu'il me seroit facile de le devenir.

Je passe un temps considérable à ma toilette; cela est vrai, Monsieur: j'en emploie beaucoup à choisir des étoffes, à décider de la parure du jour, ou de celle du soir: je conviens de cela: mais que ce temps perdu fût mieux employé à lire, à penser, à réfléchir, former mon caractère, cultiver mes talens, orner mon esprit, assurer mon goût; vous me permettrez, Monsieur, de n'en rien croire.

Tant qu'une parure brillante, un air agaçant, le caprice, la légèreté, l'imprudence et l'étourderie, attireront sur mes

pas une foule empressée à me plaire, me feront distinguer, préférer, chérir, à quoi bon, Monsieur, songerois-je à me donner des qualités estimables, qui coûtent à acquérir, et dont il m'est si commode, et si aisé de me passer?

Si votre sexe mettoit un prix flatteur à nos vertus, s'il accordoit au mérite, le tribut de louanges qu'il prodigue à la beauté; on nous verroit travailler à parer nos grâces naturelles des attraits solides de l'égalité d'humeur, de la bonté, de la douceur, de l'esprit et du savoir: sûres de trouver des amis, nous dédaignerions l'art d'attirer des amans.

Mais une femme n'inspire jamais qu'un sentiment intéressé; les désirs, l'amusement, l'attente d'un plaisir passager, sont les secrets motifs des hommages rendus à ses charmes: on l'aime parce qu'elle est belle: on la cherche, on la suit, on la sert, dans l'idée qu'elle est foible: on s'y attache dans l'espérance de la voir devenir folle, et de profiter de sa démence. Est-ce la peine, Monsieur, de se gêner, de se contraindre, pour tirer si peu de fruit d'un vrai mérite? Quelle femme n'est pas digne de ce qu'un homme est capable de sentir en la voyant?

Si vous étiez sensés, les femmes seroient raisonnables; la façon dont elles vivent, n'est pas un défaut de leur naturel, mais la suite inévitable de votre conduite avec elles: vos erreurs les égarent nécessairement: eh! corrigez-vous; devenez honnêtes, sensibles; chérissez la décence: appréciez les vertus, vous les ferez renaître; nées pour vous aimer, vos sentimens détermineront toujours les nôtres.

Par Mde. Riccoboni.

§ 158. *Les Femmes.*

La femme est faite spécialement pour plaire à l'homme; si l'homme doit lui plaire à son tour, c'est d'une nécessité moins directe: son mérite est dans la puissance, il plaît par cela seul qu'il est fort. Ce n'est pas ici la loi de l'amour, j'en conviens, mais c'est celle de la nature antérieure à l'amour même.

La première et la plus importante qualité d'une femme est la douceur: faite pour obéir à un être aussi imparfait que l'homme, souvent si plein de vices, et toujours si plein de défauts, elle doit apprendre de bonne heure à souffrir même l'injustice, et à supporter les torts d'un mari sans se plaindre. Ce n'est pas pour lui, c'est pour elle qu'elle doit être douce: l'aigreur et l'opiniâtreté des femmes ne font jamais qu'augmenter leurs maux et les mauvais procédés des maris; ils sentent que ce n'est pas avec ces armes-là, qu'elles doivent les vaincre. Le ciel ne les fit pas insinuantes et persuasives pour devenir acariâtres; il ne les fit point foibles pour être impérieuses; il ne leur donna point une voix si douce, pour dire des injures; il ne leur fit pas des traits si délicats pour les défigurer par la colère. Quand elles se fâchent, elles s'oublient; elles ont souvent raison de se plaindre, mais elles ont toujours tort de gronder. Chacun doit garder le ton de son sexe; un mari trop doux peut rendre une femme impertinente; mais, à moins qu'un homme ne soit un monstre, la douceur d'une femme le ramène, et triomphe de lui tôt ou tard.

La femme a tout contre elle, nos défauts, sa timidité, sa foiblesse; elle n'a pour elle que son art et sa beauté, n'est-il pas juste qu'elle cultive l'un et l'autre? Mais la beauté n'est pas générale; elle périt par mille accidens; elle passe avec les années, l'habitude en détruit l'effet. L'esprit seul est la véritable ressource du sexe, non ce sot esprit auquel on donne tant de prix dans le monde, mais l'esprit de son état, l'art de tirer parti du nôtre, et de se prévaloir de nos propres avantages.

Les femmes ont la langue flexible, elles parlent plutôt, plus aisément et plus agréablement que les hommes; on les accuse aussi de parler davantage: cela doit être, et je changerois volontiers ce reproche en éloge; la bouche et les yeux ont chez elle la même activité, et par la même raison. L'homme dit ce qu'il sait, la femme dit ce qui plaît; l'un pour parler a besoin de connoissances, et l'autre de goût; l'un doit avoir pour objet principal les choses utiles, l'autre les agréables. Leurs discours ne doivent avoir de formes communes que celles de la vérité.

Les femmes ne sont pas faites pour courir; quand elles fuient, c'est pour être atteintes. La course n'est pas la seule chose qu'elles fassent maladroitement; mais c'est la seule qu'elles fassent de mauvaise grâce.

Consultez le goût des femmes dans les choses physiques et qui tiennent au jugement des sens, celui des hommes dans les

choses morales, et qui dépendent plus de l'entendement. Quand les femmes seront ce qu'elles doivent être, elle se borneront aux choses de leur compétence, et jugeront toujours bien ; mais depuis qu'elles se sont établies les arbitres de la littérature, depuis qu'elles se sont mises à juger les livres, et à en faire à toute force, elles ne se connoissent plus à rien. Les auteurs qui consultent les savantes sur leurs ouvrages, sont toujours sûrs d'être mal conseillés ; les galans qui les consultent sur leurs parures, sont toujours ridiculement mis.

La recherche des vérités abstraites et spéculatives, des principes, des axiomes dans les sciences, tout ce qui tend à généraliser les idées n'est point du ressort des femmes ; leurs études doivent se rapporter toutes à la pratique, c'est à elles à faire l'application des principes que l'homme a trouvés, et c'est à elles de faire les observations qui mènent l'homme à l'établissement des principes. Toutes les réflexions des femmes, en ce qui ne tient pas immédiatement à leurs devoirs, doivent tendre à l'étude des hommes ou aux connoissances agréables qui n'ont que le goût pour objet, car, quant aux ouvrages de génie, ils passent leur portée ; elles n'ont pas, non plus, assez de justesse et d'attention pour réussir aux sciences exactes, et quant aux connoissances physiques, c'est à celui des deux qui est le plus agissant, le plus allant, qui voit le plus d'objets, c'est à celui qui a le plus de force, et qui l'exerce davantage, à juger du rapport des êtres sensibles et des lois de la nature. La femme qui est foible, et qui ne voit rien au-dehors, apprécie et juge les mobiles qu'elle peut mettre en œuvre pour suppléer à sa foiblesse, et ces mobiles sont les passions de l'homme. Sa méchanique à elle est plus forte que la nôtre, tous ses leviers vont ébranler le cœur humain. Tout ce que son sexe ne peut faire par lui-même et qui lui est nécessaire ou agréable, il faut qu'il ait l'art de nous le faire vouloir : il faut donc qu'elle étudie à fond le cœur de l'homme, non par abstraction l'esprit de l'homme en général, mais l'esprit des hommes qui l'entourent, l'esprit des hommes auxquels elle est assujettie, soit par la loi, soit par l'opinion. Il faut qu'elle apprenne à pénétrer leurs sentimens par leurs discours, par leurs actions, par leurs regards, par leurs gestes. Il faut que, par ses discours, par ses actions, par ses regards, par ses gestes, elle sache leur donner le sentiment qu'il lui plaît, sans même paroître y songer. Ils philosopheront mieux qu'elle sur le cœur humain ; mais elle lira mieux qu'eux dans le cœur des hommes. C'est aux femmes à trouver, pour ainsi dire, la morale expérimentale, à nous à la réduire en système. La femme a plus d'esprit, et l'homme plus de génie ; la femme observe et l'homme raisonne ; de ce concours résultent la lumière la plus claire et la science la plus complète que puisse acquérir de soi-même l'esprit humain, la plus sûre connoissance, en un mot, de soi et des autres qui soit à la portée de notre espèce.

Le monde est le livre des femmes ; quand elles y lisent mal, c'est leur faute, ou quelque passion les aveugle.

La raison des femmes est une raison pratique qui leur fait trouver très-habilement les moyens d'arriver à une fin connue, mais qui ne leur fait pas trouver cette fin.

Si la raison d'ordinaire est plus foible, et s'éteint plutôt chez les femmes, elle est aussi plutôt formée, comme un frêle tournesol croît et meurt avant un chêne.

La présence d'esprit, la pénétration, les observations fines, sont la science des femmes ; l'habileté de s'en prévaloir est leur talent.

Les femmes sont fausses, nous dit-on ; elles le deviennent. Le don qui leur est propre est l'adresse et non pas la fausseté ; dans les vrais penchans de leur sexe, même en mentant, elles ne sont point fausses. Pourquoi consultez-vous leur bouche, quand ce n'est point elle qui doit parler.

L'ascendant que les femmes ont sur les hommes n'est pas un mal en soi ; c'est un présent que leur a fait la nature pour le bonheur du genre humain : mieux dirigé, il pourroit produire autant de bien qu'il fait de mal aujourd'hui. On ne sent pas assez quels avantages naîtroient dans la société d'une meilleure éducation donnée à cette moitié du genre humain, qui gouverne l'autre. Les hommes seront toujours ce qu'il plaira aux femmes ; si vous voulez donc qu'ils deviennent grands et vertueux, apprenez aux femmes ce que c'est que grandeur d'âme et vertu.

L'empire des femmes sur les hommes n'est point à elles, parce que les hommes l'ont voulu, mais parce qu'ainsi le veut la nature ; il étoit à elles avant qu'elles

parussent l'avoir. Hercule fila près d'Omphale ; et le fort Samson n'étoit pas si fort que Dalila. Cet empire est aux femmes et ne peut leur être ôté, même quand elles en abusent : si jamais elles pouvoient le perdre, il y a long-temps qu'elles l'auroient perdu.

Il est certain que les femmes seules pourroient ramener l'honneur et la probité parmi nous ; mais elles dédaignent des mains de la vertu, un empire qu'elles ne veulent devoir qu'à leurs charmes.

Que de grandes choses on feroit avec le désir d'être estimé des femmes, si l'on savoit mettre en œuvre ce ressort ! Malheur au siècle où les femmes perdent cet ascendant, et où leurs jugemens ne font plus rien aux hommes ! c'est le dernier degré de la dépravation. Tous les peuples qui ont eu des mœurs, ont respecté les femmes. Voyez Sparte, voyez les Germains, voyez Rome, Rome le siége de la gloire et de la vertu, si jamais elles en eurent un sur la terre. C'est là que les femmes honoroient les exploits des grands généraux, qu'elles pleuroient publiquement les pertes de la patrie, que leurs vœux ou leurs deuils étoient consacrés comme le plus solennel jugement de la république. Toutes les grandes révolutions y vinrent des femmes : par une femme Rome acquit la liberté ; par une femme les plébéiens obtinrent le consulat ; par une femme finit la tyrannie des décemvirs ; par les femmes Rome assiégée fut sauvée des mains d'un proscrit. Galans François, qu'eussiez-vous dit en voyant passer cette procession, si ridicule à vos yeux moqueurs ? vous l'eussiez accompagnée de huées : que nous voyons d'un œil différent les mêmes objets ! Et peut-être avons-nous tous raison. Formez ce cortége de belles dames Françoises, je n'en connois point de plus indécent : mais composez-le de Romaines, vous aurez tous les yeux des Volsques, et le cœur de Coriolan.

J. J. Rousseau.

§ 159. *Conseils de Tobie à son Fils.*

Mon fils, écoutez les paroles de ma bouche, et mettez-les dans votre cœur comme un solide fondement.

Lorsque Dieu aura reçu mon âme, ensevelissez mon corps ; et honorez votre mère tous les jours de votre vie : car vous devez vous souvenir de ce qu'elle a souffert, et à combien de périls elle a été exposée, lorsqu'elle vous portoit dans son sein. Et quand elle aura elle-même achevé le temps de sa vie, ensevelissez-la auprès de moi.

Ayez Dieu présent à l'esprit tous les jours de votre vie ; et gardez-vous bien de consentir jamais à aucun péché, et de violer les commandemens du Seigneur notre Dieu.

Faites l'aumône de votre bien, et ne détournez les yeux d'aucun pauvre ; car de cette sorte le Seigneur ne détournera point non plus les yeux de dessus vous.

Exercez la miséricorde en la manière que vous pourrez. Si vous avez beaucoup de bien, donnez beaucoup : si vous en avez peu, donnez de bon cœur de ce peu que vous avez. Par là, vous vous amasserez un riche trésor et une grande récompense pour le jour de la nécessité. Car l'aumône délivre de tout péché, et de la mort ; et elle ne laissera pas tomber une âme dans les ténèbres. L'aumône donnera une grande confiance devant le Dieu suprême, à tous ceux qui l'auront faite.

Veillez sur vous, mon fils, pour éviter toute sorte d'impureté : et gardez-vous de connoître jamais d'autre femme que la vôtre.

Ne souffrez jamais que l'orgueil domine, ou dans vos pensées, ou dans vos paroles : car c'est de l'orgueil que tous les maux ont pris naissance.

Lorsqu'un homme aura travaillé pour vous, payez-lui aussitôt ce qui lui est dû ; et que le prix du travail du mercenaire ne demeure jamais chez vous.

Prenez garde de ne faire jamais aux autres ce que vous seriez fâché qu'on vous fît.

Mangez votre pain avec les pauvres, et avec ceux qui ont faim ; et couvrez de vos vêtemens ceux qui sont nus.

Mettez votre pain et votre vin sur la tombe du juste ; et gardez-vous bien d'en manger et d'en boire avec les pécheurs.

Demandez toujours conseil à un homme sage.

Bénissez Dieu en tout temps ; demandez-lui qu'il conduise vos voies, et ne comptez que sur lui dans tous vos desseins.

Je vous avertis aussi, mon fils, que lorsque vous étiez encore enfant, j'ai donné dix talens d'argent à Gabélus, qui demeure à Ragès ville des Mèdes. J'ai sa promesse par écrit. Faites vos diligences pour l'aller trouver, afin de retirer

de lui cette somme d'argent, et de lui rendre cette obligation. Ne craignez point, mon fils: nous sommes pauvres, il est vrai; mais nous aurons beaucoup de bien, si nous craignons Dieu, si nous évitons tout péché, et si nous faisons de bonnes œuvres.

Livre de Tobie. Chap. 4.

§ 160. *Conseils de Saint Louis, Roi de France, à Philippe le Hardi, son Fils.*

Mon cher fils, la première chose que je vous recommande, c'est d'aimer Dieu de tout votre cœur, sans quoi personne ne peut être sauvé.

Gardez-vous de rien faire qui lui déplaise; vous devriez plutôt souffrir toutes sortes de tourmens.

Si Dieu vous envoie quelque adversité, souffrez-la avec patience et actions de grâces; et pensez que vous l'avez bien méritée, et qu'elle tournera à votre avantage.

S'il vous envoie de la prospérité, remerciez-l'en hautement, en sorte que vous n'en soyez pas pire par orgueil, ou d'autre manière. Car on ne doit pas tourner les dons de Dieu contre lui.

Confessez-vous souvent et choisissez des confesseurs vertueux et savans, qui puissent vous instruire de ce que vous devez faire ou éviter; et donnez lieu à vos confesseurs et à vos amis de vous reprendre, et de vous avertir librement.

Entendez dévotement le service de l'église, sans causer et regarder çà et là; mais priant Dieu de bouche et de cœur.

Ayez le cœur doux et compatissant, et consolez les pauvres selon votre pouvoir.

Prenez garde de n'avoir en votre compagnie que des gens de bien.

Aimez tout bien, et haïssez tout mal en qui que ce soit.

Que personne ne soit assez hardi pour dire devant vous aucune parole qui excite au péché, ou pour médire d'autrui, et ne souffrez point que l'on blasphême en votre présence contre Dieu ou ses saints, sans en faire aussitôt justice.

Rendez souvent grâces à Dieu de tous les biens qu'il vous a faits, en sorte que vous soyez digne d'en recevoir encore plus.

Aimez les ecclésiastiques et les religieux, principalement ceux par qui Dieu est le plus honoré, et la foi prêchée et exaltée.

Vous devez à votre père et à votre mère respect et obéissance.

Prenez garde que la dépense de votre maison soit raisonnable et mesurée.

Je vous prie, mon cher fils, qu'après ma mort vous fassiez secourir mon âme de prières par tout le royaume, et que vous m'accordiez une part spéciale dans tous les biens que vous ferez.

Enfin, je vous donne toutes les bénédictions qu'un père peut donner à son fils. Dieu vous garde de tout mal, et vous donne la grâce de faire toujours sa volonté; afin que nous puissions après cette vie le louer ensemble sans fin. Amen.

Fleury, Hist. Eccles.

§ 161. *Avis de Mde. de Maintenon à Madame la Duchesse de Bourgogne.*

N'espérez pas un parfait bonheur: il n'y en a point sur la terre; et s'il y en avoit, il ne seroit pas à la cour.

La grandeur a ses peines, et souvent plus cruelles que celles des particuliers: dans la vie privée, on se fait aux chagrins: à la cour, on ne s'y habitue pas.

Votre sexe est encore plus exposé à souffrir, parce qu'il est toujours dans la dépendance. Ne soyez ni fâchée, ni honteuse de cette dépendance d'un mari, ni de toutes celles qui sont dans l'ordre de la providence.

Que M. le duc soit votre meilleur ami, et votre seul confident. Prenez ses conseils, donnez-lui les vôtres; ne soyez, vous et lui, qu'un cœur et qu'une âme.

N'espérez pas que votre union soit parfaite. Les meilleurs mariages sont ceux où l'on souffre tour à tour avec douceur et avec patience. Il n'y en eut jamais sans quelque contradiction.

Soyez complaisante sans faire valoir vos complaisances; supportez les défauts de l'hymen, ceux du tempérament et de la conduite, la différence des opinions et des goûts. C'est à vous à être soumise; et c'est en vous soumettant à M. le duc de Bourgogne, que vous régnerez sur lui. Prenez sur vous le plus que vous pourrez; sur lui, jamais.

N'exigez pas autant d'amitié que vous en aurez: les hommes sont pour l'ordinaire moins tendres que les femmes; et vous serez malheureuse, si vous êtes délicate en amitié: c'est un commerce où il faut toujours mettre du sien.

Demandez à Dieu de n'être point jalouse. N'espérez pas faire revenir un mari par les plaintes, les chagrins et les reproches : le seul moyen est la patience et la douceur. L'impatience aigrit et aliène les cœurs ; la douceur les ramène. En sacrifiant votre volonté, ne prétendez rien sur celle de votre époux ; les hommes y sont encore plus attachés que les femmes, parce qu'on les élève avec moins de contrainte. Ils sont naturellement tyranniques ; ils veulent les plaisirs et la liberté, et que les femmes y renoncent. N'examinez pas si leurs droits sont fondés ; qu'il vous suffise qu'ils sont établis ; ils sont les maîtres ; il n'y a qu'à souffrir et obéir de bonne grâce.

Parlez, écrivez, agissez, comme si vous aviez mille témoins ; comptez que tôt ou tard tout est su : il est très-dangereux d'écrire.

Ne confiez à personne rien qui puisse vous nuire, s'il est redit. Comptez que les secrets les mieux gardés, ne le sont que pour un temps ; et qu'il n'est point de pays où il y ait plus d'indiscrétion que celui-ci, (la cour) où tout se fait avec mystère.

Aimez vos enfans ; voyez-les souvent : c'est l'occupation la plus honnête qu'une princesse, et qu'une paysanne puisse avoir. Jetez dans leur cœur les semences de toutes les vertus ; et en les instruisant, songez que de leur éducation dépend le bonheur d'un peuple qui mérite d'être aimé de ses princes. Exposez-vous au monde selon les bienséances de votre état. Si vous êtes inaccessible, vous ne serez pas aimée.

Détruisez autant que vous le pourrez, la vanité, l'immodestie, le luxe, et encore plus les calomnies, les médisances, les railleries offensantes, et tout ce qui est contraire à la charité.

N'épousez les passions de personne ; c'est à vous de les modérer, et non pas à les suivre. Regardez comme vos véritables amis ceux qui vous porteront toujours à la douceur, à la paix, au pardon des injures ; et par la raison contraire, craignez et n'écoutez pas ceux qui voudront vous exciter contre les autres, sous quelque apparence de zèle et de raison qu'ils couvrent leurs intérêts ou leurs ressentimens.

Défiez-vous des personnes intéressées, vaines, ambitieuses, vindicatives ; leur commerce ne peut que vous nuire. N'ayez jamais tort. Ne vous mettez point en état de craindre la confrontation. Donnez toujours de bons conseils, si vous osez en donner. Excusez les absens, et n'accusez personne. Encore une fois, n'entrez point dans les passions des courtisans. Vous leur plairez moins dans le temps de leur faveur ; ils vous estimeront quand leur accès sera passé. Une princesse ne doit être d'aucun parti, mais établir partout la paix.

Sanctifiez toutes vos vertus, en leur donnant pour motif l'envie de plaire à Dieu.

Aimez l'état ; aimez la noblesse qui en est le soutien ; aimez les peuples ; protégez les campagnes à proportion du crédit que vous aurez. Soulagez-les autant que vous pourrez.

Aimez vos domestiques ; portez-les à Dieu ; faites leur fortune ; mais ne leur en faites jamais une grande. Ne contentez ni leur vanité, ni leur avarice ; et que votre sagesse mette à leurs désirs la modération qu'ils devroient y mettre eux-mêmes.

En protégeant quelqu'un qui vous est connu, songez au tort que vous faites à l'homme de mérite que vous ne connoissez pas.

Ne soyez point trop attachée au plaisir ; il faut savoir s'en passer, et surtout dans votre état, qui est un état de contrainte et de peine.

On ne donne presque jamais aux princes qu'une maxime, qui est celle de la dissimulation ; elle est fausse, elle fait tomber dans de grands inconvéniens.

Ne vous laissez pas aller aux mouvemens intérieurs : on a toujours les yeux ouverts sur les princes. Ils doivent donc toujours avoir un extérieur doux, égal, et médiocrement gai. Cependant montrez que vous êtes capable d'amitié. Votre amie est malade, ne cachez point votre inquiétude ; elle meurt, montrez votre affliction. Soyez tendre aux prières des malheureux, Dieu ne vous a fait naître dans le haut rang, que pour vous donner le plaisir de faire du bien. Le pouvoir de rendre service et de faire des heureux est le vrai dédommagement des fatigues, des désagrémens, de la servitude de votre état.

Soyez compatissante envers ceux qui recourent à vous, pour obtenir des grâces ; mais ne soyez pas importune à ceux qui les distribuent ou qui les donnent. N'entrez dans aucune intrigue, quelque intérêt et quelque gloire qu'on vous y fasse en-

visager: aimez vos parens; mais que la France soit votre seule patrie; la France ne vous aimera qu'autant que vous saurez l'aimer.

Soyez en garde contre le goût que vous avez pour l'esprit. Trop d'esprit humilie ceux qui en ont peu. L'esprit vous fera haïr par le plus grand nombre, et peut-être mésestimer des personnes sages.

Mad. de Maintenon.

§ 162. *Avis d'une Mère à son Fils.*

1. Quelques soins que l'on prenne de l'éducation des enfans, elle est toujours très-imparfaite: il faudroit, pour la rendre utile, avoir d'excellens gouverneurs: et où les prendre? à peine les princes peuvent-ils en avoir et se les conserver. Où trouve-t-on des hommes assez au-dessus des autres, pour être dignes de les conduire? cependant les premières années sont précieuses, puisqu'elles assurent le mérite des autres.

Il n'y a que deux temps dans la vie où la vérité se montre utilement à nous: dans la jeunesse, pour nous instruire; dans la vieillesse, pour nous consoler. Dans le temps des passions, la vérité nous abandonne.

Quoique deux hommes célèbres aient eu attention à votre éducation, par amitié pour moi; cependant obligés de suivre l'ordre des études établi dans les colléges, ils ont plus songé dans vos premières années à la science de l'esprit, qu'à vous apprendre le monde et les bienséances.

Voici, mon fils, quelques préceptes qui regardent les mœurs: lisez-les sans peine. Ce ne sont point des leçons sèches, qui sentent l'autorité d'une mère; ce sont des avis que vous donne une amie, et qui partent du cœur.

2. En entrant dans le monde, vous vous êtes apparemment proposé un objet; vous avez trop d'esprit, pour vouloir y vivre à l'aventure: vous ne pouvez aspirer à rien de plus digne, ni de plus convenable que la gloire: mais il faut savoir ce que l'on entend par le terme de gloire, et quelle idée vous y attachez.

Il en est de bien des sortes: chaque profession a la sienne: dans la vôtre, mon fils, on entend la gloire qui suit la valeur. C'est la gloire des héros, elle est la plus brillante; les véritables marques d'honneur et les récompenses y sont attachées: la renommée semble ne parler que pour eux, et quand vous êtes parvenu à un certain degré de réputation, rien n'est perdu. Tout le monde a consenti qu'on donnât le premier rang aux vertus militaires: cela étoit juste; elles coûtent assez: mais il y a plusieurs manières de s'acquitter de ses obligations.

Les uns n'embrassent la profession des armes, que pour éviter la honte de dégénérer; les autres ne la suivent pas seulement par devoir, mais par goût. Les premiers ne s'élèvent guère au-dessus de leur état; c'est une dette qu'ils paient, ils en demeurent là: les autres, soutenus par l'ambition, marchent à pas de géant dans le chemin de la gloire. Les uns ont la fortune pour objet; les autres l'élévation et l'immortalité. Ceux qui se bornent à la fortune, ont toujours un mérite borné. Tout homme qui n'aspire pas à se faire un grand nom, n'exécutera jamais de grandes choses: ceux qui marchent nonchalamment, souffrent toutes les peines de leur profession, et n'en ont ni l'honneur, ni la récompense.

3. Si l'on entendoit bien ses intérêts, on négligeroit la fortune, et l'on n'auroit, dans toutes les professions, que la gloire pour objet. Quand vous êtes parvenu à un certain degré de mérite, et qu'il est connu, la grande gloire a toujours la fortune à sa suite. On ne peut avoir trop d'ardeur de s'élever, ni soutenir ses désirs d'espérances trop flatteuses.

Il faut par de grands objets donner un grand ébranlement à l'âme, sans quoi elle ne se mettroit point en mouvement. Quelque ardent, quelque vif que soit votre amour pour la gloire, vous demeurerez encore bien en-deçà du terme: mais quand vous n'iriez qu'à moitié chemin, il est toujours beau d'avoir osé.

4. Rien ne convient moins à un jeune homme qu'une certaine modestie, qui lui fait croire qu'il n'est pas capable de grandes choses. Cette modestie est une langueur de l'âme, qui l'empêche de prendre l'essor, et de se porter avec rapidité vers la gloire. On disoit à Agésilas, que le roi de Perse étoit le grand roi; "Pourquoi sera-t-il plus grand que "moi," répondit-il, "tant que j'aurai "une épée à mon côté?" Il y a un mérite supérieur, qui sent que rien ne lui est impossible.

La fortune, mon fils, ne vous a pas aplani le chemin de la gloire; pour vous l'ouvrir, je vous donnai de bonne heure

vous devez le porter avec dignité, et vous devez l'imitation à ses vertus : voilà sur quoi vous avez à vous former : je ne vous en demande pas davantage ; mais je ne vous quitte pas à moins.

Vous avez plus d'avances que vos pères, puisqu'ils peuvent vous guider : je dirai sans honte qu'ils ne vous ont laissé aucune fortune ; on ne rougit point de l'avouer, quand on a employé son bien au service de son prince. et qu'on a vécu sans injustice et sans bassesse.

14. Il y a si peu de grandes fortunes innocentes, que je pardonne à vos pères de ne nous en avoir point laissé. J'ai fait ce que j'ai pu pour mettre quelque ordre à nos affaires, où l'on ne laisse aux femmes que la gloire de l'économie. Je remplirai, autant qu'il me sera possible, les obligations de mon état ; je vous laisserai autant de bien qu'il en faut, si vous avez le malheur d'être sans mérite, et assez, si vous avez les vertus que je vous désire.

15. Comme je ne souhaite rien tant que de vous voir parfaitement honnête homme, voyons quels en sont les devoirs, pour connoître vos obligations. Je m'instruis moi-même par ces réflexions ; peut-être serai-je assez heureuse, pour changer un jour mes préceptes en exemples,

Celle qui exhorte doit marcher la première, Un ambassadeur de Perse demandoit à la femme de Léonidas, " pourquoi à Lacédémone on honoroit tant " les femmes ?"—" C'est qu'elles seules " savent faire des hommes," répondit-elle. Une dame Grecque montroit à la mère de Phocion ses pierreries, et lui demandoit les siennes ; elle lui montra ses enfans, et lui dit, " voilà ma parure " et mes ornemens." J'espère bien, mon fils, qu'un jour vous ferez toute ma gloire : mais revenons aux devoirs des hommes.

16. L'ordre des devoirs est de savoir vivre avec ses supérieurs, ses égaux, ses inférieurs, et avec soi-même. Avec ses supérieurs, savoir plaire sans bassesse ; montrer de l'estime et de l'amitié à ses égaux ; ne point faire sentir le poids de la supériorité à ses inférieurs ; conserver de la dignité avec soi-même.

17. Au-dessus de tous ces devoirs, est le culte que vous devez à l'Être Suprême. La religion est un commerce établi entre Dieu et les hommes ; par la grâce de Dieu aux hommes, et par le culte des hommes à Dieu. Les âmes élevées ont pour Dieu des sentimens et un culte à part, qui ne ressemble point à celui du peuple ; tout part du cœur, et va à Dieu. Les vertus morales sont en danger, sans les chrétiennes. Je ne vous demande point une piété remplie de foiblesse et de superstition ; je demande seulement que l'amour de l'ordre soumette à Dieu vos lumières et vos sentimens, que le même amour de l'ordre se répande sur votre conduite ; il vous donnera la justice, et la justice assure toutes les vertus.

La plupart des jeunes gens croient aujourd'hui se distinguer, en prenant un air de libertinage, qui les décrie auprès des personnes raisonnables ; c'est un air qui ne prouve pas la supériorité de l'esprit, mais le déréglement du cœur. On n'attaque point la religion, quand on n'a point intérêt de l'attaquer ; rien ne rend plus heureux, que d'avoir l'esprit persuadé, et le cœur touché : cela est bon pour tous les temps. Ceux même qui ne sont pas assez heureux pour croire comme ils doivent, se soumettent à la religion établie : ils savent que ce qui s'appelle préjugé, tient un grand rang dans le monde, et qu'il faut le respecter.

Le libertinage de l'esprit et la licence des mœurs, doivent être bannis sous le règne où nous sommes.

Les mœurs du souverain dominent : elles ordonnent ce qu'il fait, et défendent ce qu'il ne fait pas. Les défauts des princes doublent, et leurs vertus renaissent par imitation. Quand les courtisans auroient le cœur corrompu, il règne toujours à la cour une honnêteté qui masque le vice. Nous sommes bien heureux d'être nés dans un siècle, où la pureté des mœurs et le respect de la religion sont nécessaires pour plaire au prince.

18. Je pourrois, mon fils, me placer dans l'ordre des devoirs : mais je veux tout tenir de votre cœur. Faites attention à l'état où m'a laissée votre père, j'avois sacrifié tout mon bien à sa fortune, je perdis tout à sa mort. Je me vis seule et sans appui : je n'avois d'amis que les siens, et j'ai éprouvé que peu de gens savent être amis des morts. Je trouvai mes ennemis dans ma propre famille : j'avois à soutenir, contre des personnes puissantes, un procès qui décidoit de ma fortune ; je n'avois pour moi que la justice et mon courage ; je l'ai gagné sans crédit et sans bassesse. Enfin j'ai fait de ma mauvaise fortune tout ce qu'on en pouvoit faire : dès qu'elle a été meilleure, j'ai songé à la vôtre. Donnez-moi dans

vôtre amitié la même part que je vous donnerai dans ma petite fortune.

Je ne veux point de respect forcé; je ne veux que des soins du cœur. Que vos sentimens viennent à moi, sans que vos intérêts les amènent. Enfin ayez soin de votre gloire, et j'aurai soin du reste.

19. Vous savez vous conduire avec vos supérieurs. On n'a que faire de préceptes pour les devoirs qui regardent le prince. Vous êtes d'une race qui lui a tout sacrifié. A l'égard de ceux dont vous dépendez, le premier mérite est de plaire.

Dans les emplois subalternes, vous ne vous soutenez que par les agrémens: les maîtres sont comme les maîtresses; quelque service que vous leur ayez rendu, ils cessent de vous aimer, quand vous cessez de leur plaire.

Il y a plusieurs sortes de grandeurs, et qui demandent plusieurs sortes d'hommages.

Il y a des grandeurs réelles et personnelles, et des grandeurs d'institution. On doit du respect aux personnes élevées en dignité; mais ce n'est qu'un respect extérieur: on doit de l'estime et un respect de sentiment au mérite. Quand de concert la fortune et la vertu ont mis un homme en place, c'est un double empire, et qui exige une double soumission: mais il ne faut pas que le brillant de la grandeur vous éblouisse et vous jette dans l'illusion.

Il y a des âmes basses qui sont toujours prosternées devant la grandeur. Il faut séparer l'homme de la dignité, et voir ce qu'il est, quand il en est dépouillé: il y a bien une autre grandeur que celle qui vient de l'autorité; ce n'est ni la puissance, ni les richesses qui distinguent les hommes; la supériorité réelle et véritable entre eux, c'est le mérite.

20. Le titre d'honnête homme est bien au-dessus des titres de la fortune. Dans les places subalternes on est dépendant: il faut faire sa cour aux ministres; mais il faut la faire avec dignité. Je ne vous donnerai jamais des leçons de bassesse; ce sont vos services qui doivent parler pour vous, et non pas des soumissions déplacées.

Les personnes de mérite, qui s'attachent aux ministres, les honorent; les esclaves les avilissent. Rien n'est plus agréable que d'être ami des personnes élevées; mais vous n'y parvenez que par l'envie de plaire.

Que vos liaisons soient avec des personnes au-dessus de vous; par là, vous vous accoutumez au respect et à la politesse. Avec ses égaux, on se néglige; l'esprit s'assoupit.

21. Je ne sais si l'on peut espérer de trouver des amis à la cour. Pour les personnes éminentes en dignité, leur place les dispense de bien des devoirs, et couvre bien des défauts. Il est bon d'approcher les hommes, de les voir à découvert et avec leur mérite de tous les jours. De loin, les favoris de la fortune vous imposent: l'éloignement les met dans le point de vue qui leur est favorable; la renommée exagère leur mérite, et la flatterie les déifie: approchez-les, vous ne trouverez que des hommes. Qu'on trouve de peuple à la cour! Pour se désabuser de la grandeur, il faut la voir de près; vous cesserez aussitôt de la désirer et de la craindre.

22. Que les défauts des grands ne vous gâtent pas; mais qu'ils vous redressent. Que le mauvais usage qu'ils font de leurs biens, vous apprenne à mépriser les richesses, et à vous régler. La vertu ne conduit point leur dépense.

23. Pourquoi, dans ce nombre infini de goûts inventés par la volupté et par la mollesse, ne s'en est-on jamais fait un de soulager les malheureux? L'humanité ne vous fait-elle point sentir le besoin de secourir vos semblables? Les bons cœurs sentent l'obligation de faire du bien, plus qu'on ne sent les autres besoins de la vie. Marc-Aurèle remercioit les dieux de ce qu'il avoit toujours fait du bien à ses amis, sans les avoir fait attendre. Le bonheur de la grandeur, c'est lorsque les autres trouvent leur fortune dans la nôtre. " Je ne puis," disoit ce prince, " être " touché d'un bonheur qui n'est que pour " moi."

24. Le plaisir le plus délicat est de faire le plaisir d'autrui; mais pour cela, il ne faut pas tant faire de cas des biens de la fortune. Les richesses n'ont jamais donné la vertu; mais la vertu a souvent donné les richesses. Quel usage aussi la plupart des grands font-ils de leur gloire? Ils la mettent toute en marques extérieures et en faste. Leur dignité s'appesantit, et abaisse les autres; cependant la véritable grandeur est humaine: elle se laisse approcher, elle descend même

jusqu'à vous : ceux qui la possèdent sont à leur aise, et y mettent les autres. Leur élévation ne leur coûte aucune vertu, et la noblesse de leurs sentimens les y avoit comme préparés et accoutumés. Ils n'y sont point étrangers, et n'y font souffrir personne.

25. Les titres et les dignités ne sont pas les liens qui nous unissent aux hommes, ni qui les attirent à nous. Si nous n'y joignons le mérite et la bonté, on leur échappe aisément : on ne cherche qu'à se dédommager d'un hommage qu'on est forcé de rendre à leur place ; et en leur absence, on se donne la liberté de les juger et de les condamner. Mais si, par envie, nous aimons à diminuer leurs bonnes qualités, il faut combattre ce sentiment, et leur rendre la justice qu'ils méritent. Nous croyons souvent n'en vouloir qu'aux hommes, et nous en voulons aux places : jamais ceux qui les ont occupées n'ont été au gré du monde, et on ne leur a rendu justice, que quand ils ont cessé d'y être. L'envie, malgré elle, rend hommage à la grandeur, quoiqu'elle semble la mépriser ; car c'est honorer les places que de les envier. Ne condamnons point, par chagrin, des situations agréables, qui n'ont que le défaut de nous manquer. Passons aux devoirs de la société.

26. Les hommes ont trouvé qu'il étoit nécessaire et agréable de s'unir pour le bien commun ; ils ont fait des lois pour réprimer les méchans : ils sont convenus entre eux des devoirs de la société, et ont attaché l'idée de la gloire à la pratique de ces devoirs. Le plus honnête homme est celui qui les observe avec plus d'exactitude : on les multiplie à mesure que l'on a plus d'honneur et de délicatesse.

Les vertus se tiennent, et ont entre elles une espèce d'alliance ; et c'est l'union de toutes ces vertus qui fait les hommes extraordinaires. Après avoir prescrit les devoirs nécessaires à leur sûreté commune, ils ont cherché à rendre leur commerce agréable : ils ont établi des règles de politesse et de savoir-vivre.

27. On n'a point de préceptes à donner aux personnes bien nées contre certains défauts : il y a des vices qui sont inconnus aux honnêtes gens. La probité, la fidélité à tenir sa parole, l'amour de la vérité ; je crois n'avoir rien à vous apprendre sur tout cela : vous savez qu'un honnête homme ne connoît point le mensonge. Quelles louanges ne donne-t-on point à ceux qui aiment la vérité ! Celui-là, dit-on, est semblable aux dieux, qui fait du bien et qui dit la vérité. S'il ne faut pas toujours dire ce que l'on pense, il faut toujours penser ce que l'on dit. Le véritable usage de la parole, c'est de servir la vérité. Quand un homme a acquis la réputation de vrai, on jureroit sur sa parole : elle a toute l'autorité des sermens : on a pour ce qu'il dit un respect de religion.

Le faux dans les actions n'est pas moins opposé à l'amour de la vérité, que le faux dans les paroles. Les honnêtes gens ne sont point faux ; qu'ont-ils à cacher ? Ils ne sont pas même pressés de se montrer, sûrs que, tôt ou tard, le vrai mérite se fait jour.

28. Souvenez-vous qu'on vous pardonnera plutôt vos défauts, que l'affectation à vous parer des vertus que vous n'avez pas. La fausseté est l'imitation du vrai : l'homme faux paie de mine et de discours : l'homme vrai paie de conduite. Il y a long-temps qu'on avoit dit, que l'hypocrisie est un hommage que le vice rend à la vertu : mais il ne suffit pas d'avoir les vertus principales pour plaire, il faut encore avoir les qualités agréables et liantes.

Quand on aspire à se faire une grande réputation, on est toujours dépendant de l'opinion des autres : il est difficile d'arriver aux honneurs par les services, si les manières et les amis ne les font valoir.

29. Je vous ai déjà dit, que dans les emplois subalternes, on ne se soutient que par savoir plaire : dès qu'on se néglige, on est d'un très-petit prix. Rien ne déplaît tant que de montrer un amour-propre trop dominant, de faire sentir qu'on se préfère à tout, et qu'on se fait le centre de tout.

On peut beaucoup déplaire avec beaucoup d'esprit, lorsqu'on ne s'applique qu'à chercher les défauts d'autrui, et à les exposer au grand jour. Pour ces sortes de gens qui n'ont de l'esprit qu'aux dépens des autres, ils doivent souvent penser qu'il n'y a point de vie assez pure, pour avoir droit de censurer celle d'autrui.

30. La raillerie qui fait une partie des amusemens de la conversation, est difficile à manier. Les personnes qui ont besoin de médire, et qui aiment à railler, ont une malignité secrète dans le cœur. De la plus douce raillerie à l'offense, il n'y a qu'un pas à faire : souvent le faux

ami, abusant du droit de plaisanter, vous blesse; mais la personne que vous attaquez a seule droit de juger si vous plaisantez: dès qu'on la blesse, elle n'est plus raillée, elle est offensée.

L'objet de la raillerie doit tomber sur des défauts si légers, que la personne intéressée en plaisante elle-même. La raillerie délicate est un composé de louange et de blâme. Elle ne touche légèrement sur de petits défauts, que pour mieux appuyer sur de grandes qualités. M. de la Rochefoucault dit: " Que le déshonorant offense moins que " le ridicule." Je penserois comme lui, par la raison qu'il n'est au pouvoir de personne d'en déshonorer un autre; c'est notre propre conduite et non les discours d'autrui qui nous déshonorent: les causes du déshonneur sont connues et certaines; le ridicule est purement arbitraire. Il dépend de la manière que les objets se présentent, de la manière de penser et de sentir. Il y a des gens qui mettent toujours les lunettes du ridicule: ce n'est pas la faute des objets, c'est la faute de ceux qui les regardent: cela est si vrai, que telles personnes à qui on donneroit du ridicule dans certaines sociétés, seroient admirées dans d'autres, où il y aura de l'esprit et du mérite.

31. C'est aussi par l'humeur, qu'on plaît et qu'on déplaît; les humeurs sombres et chagrines, qui penchent vers la misantropie, déplaisent fort.

L'humeur est la disposition avec laquelle l'âme reçoit l'impression des objets; les humeurs douces ne sont blessées de rien, leur indulgence les sert, et prête aux autres ce qui leur manque.

La plupart des hommes s'imaginent qu'on ne peut travailler sur l'humeur; ils disent: " Je suis né comme cela," et croient que cette excuse leur donne le droit de n'avoir aucune attention sur eux. De pareilles humeurs ont assurément le droit de déplaire: les hommes ne vous doivent, qu'autant que vous leur plaisez. Les règles pour plaire, sont de s'oublier soi-même, de ramener les autres à ce qui les intéresse, de les rendre contens d'eux-mêmes, de les faire valoir, et de leur passer les qualités qui leur sont contestées. Ils croient que vous leur donnez ce que le monde ne leur accorde pas: c'est en quelque sorte créer leur mérite, que de les rehausser dans l'idée d'autrui; mais il ne faut pas pousser cela jusqu'à l'adulation.

32. Rien ne plaît tant que les personnes sensibles, qui cherchent à se lier aux autres.

Faites ensorte que vos manières offrent de l'amitié et en demandent. Vous ne sauriez être un homme aimable, que vous ne sachiez être ami, que vous ne connoissiez l'amitié: c'est elle qui corrige les vices de la société. Elle adoucit les humeurs farouches: elle rabaisse les glorieux et les remet à leur place. Tous les devoirs de l'honnêteté sont renfermés dans les devoirs de la parfaite amitié.

Parmi le tumulte du monde, ayez, mon fils, quelque ami sûr, qui fasse couler dans votre âme les paroles de la vérité; soyez docile aux avis de vos amis. L'aveu des fautes ne coûte guère à ceux qui sentent en eux de quoi les réparer: croyez donc n'avoir jamais assez fait, dès que vous sentez que vous pouvez mieux faire. Personne ne souffre plus doucement d'être repris, que celui qui mérite le plus d'être loué. Si vous êtes assez heureux pour avoir trouvé un ami vertueux et fidèle, vous avez trouvé un trésor: sa réputation garantira la vôtre: il répondra de vous à vous-même: il adoucira vos peines, il doublera vos plaisirs. Mais pour mériter un ami, il faut savoir l'être.

Tout le monde se plaint qu'il n'y a point d'amis, et presque personne ne se met en peine d'apporter les dispositions nécessaires pour en faire, et pour les conserver. Les jeunes gens ont des sociétés; rarement ont-ils des amis: les plaisirs les unissent, et les plaisirs ne sont pas des liens dignes de l'amitié; mais je ne prétends pas faire une dissertation: je touche légèrement les devoirs de la vie civile. Je vous renvoie à votre cœur, qui vous demandera un ami, et qui vous en fera sentir le besoin. Je laisse à votre délicatesse à vous instruire des devoirs de l'amitié.

33. Si vous voulez être parfaitement honnête homme, songez à régler votre amour-propre, et à lui donner un bon objet. L'honnêteté consiste à se dépouiller de ses droits, et à respecter ceux des autres. Si vous voulez être heureux tout seul, vous ne le serez jamais; tout le monde vous contestera votre bonheur: si vous voulez que tout le monde le soit avec vous, tout vous aidera. Tous les vices favorisent l'amour-propre, et toutes les vertus s'accordent à le combattre; la valeur l'expose; la modestie l'abaisse;

la générosité le dépouille ; la modération le mécontente, et le zèle du bien public l'immole.

L'amour-propre est une préférence de soi aux autres, et l'honnêteté est une préférence des autres à soi. On distingue deux sortes d'amour-propre, l'un naturel, légitime et réglé par la justice et par la raison : l'autre vicieux et corrompu. Notre premier objet, c'est nous-mêmes ; et nous ne revenons à la justice, que par la réflexion. Nous ne savons pas nous aimer ; nous nous aimons trop, ou nous nous aimons mal. S'aimer comme il faut, c'est aimer la vertu : aimer le vice, c'est s'aimer d'un amour aveugle et mal entendu.

34. Nous avons vu quelquefois des personnes s'avancer par de mauvaises voies : mais si le vice est élevé, ce n'est pas pour long-temps ; ils se détruisent par les mêmes moyens et avec les mêmes principes, qui les ont établis. Si vous voulez être heureux avec sûreté, il faut l'être avec innocence. Il n'y a d'empire certain et durable, que celui de la vertu.

Il y a d'aimables caractères qui ont une convenance naturelle et délicate avec la vertu : pour ceux à qui la nature n'a pas fait ces heureux présens, il n'y a qu'à avoir de bons yeux et connoître ses véritables intérêts, pour corriger un mauvais penchant. Voilà comme l'esprit redresse le cœur.

L'amour de l'estime est aussi l'âme de la société ; il nous unit les uns aux autres ; j'ai besoin de votre approbation, vous avez besoin de la mienne : en s'éloignant des hommes, on s'éloigne des vertus nécessaires à la société : car quand on est seul, on se néglige ; le monde vous force à vous observer.

35. La politesse est la qualité la plus nécesssaire au commerce : c'est l'art de mettre en œuvre les manières extérieures, qui n'assurent rien pour le fonds. La politesse est une imitation de l'honnêteté, et qui présente l'homme au-dehors, tel qu'il devoit être au-dedans : elle se montre en tout, dans l'air, dans le langage et dans les actions.

Il y a la politesse de l'esprit et la politesse des manières. Celle de l'esprit consiste à dire des choses fines et délicates ; celle des manières, à dire des choses flatteuses, et d'un tour agréable.

Je ne renferme pas seulement la politesse dans ce commerce de civilités et de complimens, que l'usage a établi : on les dit sans sentiment ; on les reçoit sans reconnoissance ; on surfait dans ce genre de commerce, et on en rabat par l'expérience.

La politesse est un désir de plaire aux personnes avec qui l'on est obligé de vivre, et de faire en sorte que tout le monde soit content de nous ; nos supérieurs, de nos respects ; nos égaux, de notre estime, et nos inférieurs, de notre bonté. Enfin elle consiste dans l'attention de plaire, et de dire à chacun ce qui lui convient. Elle fait valoir leurs bonnes qualités ; elle leur fait sentir qu'elle reconnoît leur supériorité : quand vous saurez les élever, ils vous feront valoir à leur tour ; ils vous donneront sur les autres la place que vous voulez bien leur céder : c'est l'intérêt de leur amour-propre.

Le moyen de plaire, ce n'est point de faire sentir la supériorité, c'est de la cacher. C'est habileté que d'être poli : on vous en quitte à meilleur marché.

36. La plupart du monde ne demande que des manières qui plaisent ; mais quand vous ne les avez pas, il faut que vos bonnes qualités doublent. Il faut avoir bien du mérite, pour percer au travers des manières grossières : il faut aussi ne point laisser voir trop d'attention sur vous-même ; une personne polie ne trouve jamais le temps de parler de soi.

37. Vous savez quelle sorte de politesse est nécessaire avec les femmes. A présent il semble que les jeunes gens se soient permis d'y manquer ; cela sent l'éducation négligée.

Rien n'est plus honteux que d'être grossier volontairement ; mais ils ont beau faire, ils n'ôteront point aux femmes la gloire d'avoir formé ce que nous avons eu de plus honnêtes gens dans le temps passé. C'est à elles qu'on doit la douceur des mœurs, la délicatesse des sentimens, et cette fine galanterie de l'esprit et des manières.

Il est vrai qu'à présent la galanterie extérieure est bannie ; les manières ont changé, et tout le monde y a perdu ; les femmes, l'envie de plaire, qui est la source de leurs agrémens ; et les hommes, la douceur et cette délicate politesse, qui ne s'acquièrent que dans leur commerce. La plupart des hommes croient ne leur devoir ni probité ni fidélité ; il semble qu'il soit permis de les trahir, sans intéresser sa gloire. Qui voudroit pénétrer les motifs d'une pareille conduite, les

trouveroit bien honteux. Ils sont fidèles les uns aux autres, parce qu'ils se craignent, parce qu'ils savent se faire rendre justice; mais ils manquent aux femmes impunément et sans remords; leur probité n'est donc que forcée; elle est plutôt l'effet de la crainte, que de l'amour de la justice: aussi en examinant de près ceux qui se font un métier de la galanterie, on les trouve souvent de malhonnêtes gens; ils contractent de mauvaises habitudes, les mœurs se gâtent, l'amour de la vérité s'affoiblit: on s'accoutume à négliger sa parole et ses sermens. Quel métier! où ce que vous faites de moins mal, c'est d'arracher les femmes à leur devoir, de déshonorer les unes, de désespérer les autres; où souvent un malheur certain, est toute la récompense d'un attachement sincère et constant.

38. Les hommes ne sont pas en droit de tant blâmer les femmes; c'est par eux qu'elles perdent l'innocence. Hors quelques femmes destinées au vice dès leur naissance, les autres vivroient dans l'habitude de leurs devoirs, si on ne prenoit pas soin de les en détourner; mais enfin c'est à elles à être en garde contre eux. Vous savez qu'il n'est jamais permis de les déshonorer; si elles ont eu la foiblesse de vous confier leur honneur, c'est un dépôt, dont on ne doit point abuser. Vous le devez pour elles, si vous avez sujet de vous en louer: vous le devez pour vous-même, si vous avez sujet de vous en plaindre. Vous savez de plus que par les lois de l'honneur il faut combattre à armes égales: vous ne devez donc pas faire à une femme un déshonneur de son amour, puisqu'elle ne peut jamais vous faire un déshonneur du vôtre.

39. Je dois encore vous avertir qu'il ne faut pas attirer leur haine; elle est vive et implacable: il y a des offenses qu'elles ne pardonnent jamais, et on risque beaucoup plus qu'on ne pense à blesser leur gloire: moins leur ressentiment éclate, plus il est terrible; il s'irrite en le retenant. N'ayez rien à démêler avec un sexe qui sait haïr et se venger: d'ailleurs les femmes font la réputation des hommes, comme les hommes font celle des femmes.

40. C'est une chose assez rare que de savoir manier la louange, et de la donner avec agrément et avec justice. Le misantrope ne sait pas louer, son discernement est gâté par son humeur. L'adulateur, en louant trop, se décrédite et n'honore personne. Le glorieux ne donne des louanges que pour en recevoir; il laisse trop voir qu'il n'a pas le sentiment qui fait louer. Les petits esprits estiment tout, parce qu'ils ne connoissent pas la valeur des choses: ils ne savent placer ni l'estime, ni le mépris. L'envieux ne loue personne, de peur de se faire des égaux. Un honnête homme loue à propos; il a plus de plaisir à rendre justice, qu'à augmenter sa réputation en diminuant celle des autres: les personnes attentives et délicates sentent toutes ces différences. Si vous voulez que la louange soit utile, louez par rapport aux autres, et non par rapport à vous.

41. Il faut savoir vivre avec ses concurrens; rien de plus ordinaire que de vouloir s'élever au-dessus d'eux, ou de chercher à les détruire: mais il y a une conduite plus noble, c'est de ne les attaquer jamais, et de ne songer qu'à les surpasser en mérite: il est beau de leur céder la place que vous croyez leur appartenir.

42. L'honnête homme aime mieux manquer à sa fortune, qu'à la justice. Disputez de gloire avec vous-même, et tâchez d'acquérir des vertus qui rehaussent celles que vous avez.

43. Il faut aussi être retenu sur la vengeance: il est souvent utile de se faire craindre, mais presque toujours dangereux de se venger. Rien de plus foible, que de faire tout le mal qu'on peut faire. La meilleure manière de se venger d'une injure, c'est de n'imiter pas celui qui vous l'a faite. C'est un spectacle digne des honnêtes gens, que d'opposer la patience à l'emportement, la modération à l'injustice. La haine outrée vous met au-dessous de ceux qui vous haïssent. Ne justifiez point vos ennemis; ne faites rien qui puisse les absoudre; ils nous font moins de tort que nos défauts. Les petites âmes sont cruelles; les grands hommes ont de la clémence. César disoit: " Que le plus doux fruit de ses " victoires, c'étoit de pouvoir donner la " vie à ceux qui avoient attenté à la " sienne." Rien de plus glorieux et de plus délicat, que cette sorte de vengeance: c'est la seule que les honnêtes gens se permettent. Dès que votre ennemi se repent et se soumet, vous perdez le droit de vous venger.

La plupart des hommes ne mettent dans le commerce que les foiblesses, qui ser-

vent à la société. Les honnêtes gens se lient par les vertus, le commun des hommes, par les plaisirs, et les scélérats, par les crimes.

44. La table et le jeu ont leurs excès et leurs dangers; l'amour a les siens: on ne se joue pas toujours avec la beauté: elle commande quelquefois impérieusement. Rien de plus honteux, que de perdre dans le vin la raison, qui doit être le guide de l'homme. Se livrer à la volupté, c'est se dégrader. Le plus sûr seroit donc de ne pas s'apprivoiser avec elle; il semble que l'âme du voluptueux lui soit à charge.

Pour le jeu, c'est un renversement de toutes les bienséances: le prince y oublie sa dignité, et la femme sa pudeur. Le gros jeu renferme tous les défauts de la société. On se donne le mot à de certaines heures, pour se ruiner et pour se haïr; c'est une grande épreuve pour la probité, peu de gens l'ont conservée pure dans le jeu.

45. La plus nécessaire disposition pour goûter les plaisirs, c'est de savoir s'en passer. La volupté est étrangère aux personnes raisonnables. Songez qu'auprès des plus grands plaisirs, vous attend un chagrin pour les troubler, ou un dépit pour les finir.

La sagesse se sert de l'amour de la gloire, pour se défendre des bassesses où jette la volupté. Mais il faut s'y prendre de bonne heure pour se préserver des passions; dans les commencemens, elles obéissent, et dans la suite elles commandent; elles sont plus aisées à vaincre qu'à contenter.

46. Défendez-vous de l'envie, c'est la passion du monde la plus basse et la plus honteuse; elle est toujours désavouée. L'envie est l'ombre de la gloire, comme la gloire est l'ombre de la vertu. La plus grande marque qu'on est né avec de grandes qualités, c'est de vivre sans envie.

47. Un homme de qualité ne peut être aimable sans la libéralité. L'avare a droit de déplaire. Il a en lui un obstacle à toutes les vertus, il n'a ni justice, ni humanité. Dès qu'on s'abandonne à l'avarice, on renonce à la gloire: on a dit qu'il y avoit d'illustres scélérats, mais qu'il n'y avoit pas d'illustres avares.

Quoique la libéralité soit un don de la nature, cependant si l'on avoit de la disposition au vice opposé, avec de l'esprit et des réflexions on pourroit s'en corriger.

L'avare ne jouit de rien.

L'on a dit que l'argent étoit un bon serviteur et un mauvais maître: il n'est bon que par l'usage que l'on en sait faire.

L'avare est plus tourmenté que le pauvre. L'amour des richesses est le commencement de tous les vices, comme le désintéressement est le principe de toutes les vertus.

Il s'en faut beaucoup, que dans l'ordre des biens, les richesses méritent le premier rang, quoiqu'elles soient le premier objet des désirs de la plupart des hommes; cependant la vertu, la gloire et la grande réputation sont bien au-dessus des présens de la fortune.

Le plaisir le plus touchant pour les honnêtes gens, c'est de faire du bien, et de soulager les misérables. Quelle différence d'avoir un peu plus d'argent, ou de le savoir perdre pour faire plaisir, et de le changer contre la réputation de bonté et de générosité! C'est un sacrifice que vous faites à votre gloire. Prenez le fonds de votre libéralité sur vous-même, c'est un excellent ménage qui va à vous élever, et à faire dire du bien de vous.

C'est un grand trésor qu'une grande réputation. Il ne faut pas s'imaginer que ce n'est que dans les grandes fortunes qu'on peut faire du bien; tout le monde le peut dans son état, avec de l'attention sur soi et sur les autres: ayez ce sentiment dans le cœur, vous trouverez de quoi le satisfaire: les occasions naissent sous vos yeux, et il n'y a que trop de malheureux qui vous sollicitent.

La libéralité se caractérise par la manière de donner: le libéral double le mérite du présent par le sentiment: l'avare le gâte par le regret. La libéralité n'a jamais ruiné personne. Ce n'est pas l'avarice qui élève les maisons; elles se soutiennent par la justice, par la modération et par la bonne foi. La libéralité est un des devoirs d'une grande naissance. Quand vous faites du bien, vous ne faites que payer une dette; mais il faut que la prudence vous règle: les principes de la prodigalité ne sont pas honteux, mais les suites en sont dangereuses.

48. Peu de gens savent vivre avec leurs inférieurs. La grande opinion que nous avons de nous-mêmes, nous fait re-

garder ce qui est au-dessous de nous comme une espèce à part. Que ces sentimens sont contraires à l'humanité! Si vous voulez vous faire un grand nom, il faut être accessible et affable; la profession des armes n'en dispense point. Germanicus étoit adoré de ses soldats: pour savoir ce qu'ils pensoient de lui, le soir il se promenoit dans le camp, il écoutoit ce qu'ils disoient dans leurs petits repas, où ils se donnent la liberté de juger de leur général; "Il alloit (dit Tacite) "jouir de sa réputation et de sa gloire."

Il faut commander par l'exemple, et non pas par l'autorité: l'admiration force à l'imitation, bien plus que le commandement: et vivre dans la mollesse et traiter rudement les soldats, c'est être leur tyran, et non pas leur général.

49. Apprenez dans quelle vue on a institué le commandement, et de quelle manière on doit s'y conduire; c'est la vertu, c'est le respect naturel qu'on a pour elle, qui ont fait consentir les hommes à l'obéissance. Vous êtes un usurpateur de l'autorité, dès que vous ne la possédez pas à ce prix. Dans un empire où la raison seroit la maîtresse, tout seroit égal; et l'on ne donneroit de distinction qu'à la vertu.

L'humanité souffre de l'extrême différence que la fortune a mise d'un homme à un autre. C'est le mérite qui doit vous séparer du peuple, et non la dignité, ni l'orgueil. Ne regardez les avantages de la naissance et des rangs, que comme des biens que la fortune vous prête, et non comme des distinctions attachées à votre être et qui fassent partie de vous-même. Si votre état vous élève au-dessus du peuple, songez combien vous tenez au commun des hommes par vos foiblesses qui vous mêlent avec eux; que la justice arrête les mouvemens de votre orgueil, qui vous en sépare.

Sachez que les premières lois auxquelles vous devez obéir, sont celles de l'humanité: songez que vous êtes homme, et que vous commandez à des hommes. Le fils de Marc-Aurèle ayant perdu son précepteur, les courtisans trouvoient mauvais qu'il le pleurât. Marc-Aurèle leur dit: "souffrez que mon fils soit homme, "avant que d'être empereur."

Oubliez toujours ce que vous êtes, dès que l'humanité vous le demande: mais ne l'oubliez jamais, quand la vraie gloire veut que vous vous en souveniez. Enfin si vous avez de l'autorité, que ce soit uniquement pour le bonheur des autres. Approchez-les de vous, si vous êtes grand, au lieu de les abaisser: ne leur faites jamais sentir leur infériorité, et vivez avec eux, comme vous voulez que vos supérieurs vivent avec vous.

50. La plupart des hommes ne savent pas vivre avec eux-mêmes; ils ne songent qu'à se séparer, et à chercher leur bonheur au-dehors. Il faut, s'il est possible, établir votre félicité avec vous-même, et trouver en vous l'équivalent des biens que la fortune vous refuse: vous en serez plus libre: mais il faut que ce soit un principe de raison qui vous ramène à vous, et non pas un éloignement pour les hommes.

Vous aimez la solitude, on vous reproche d'être trop particulier, je ne condamne pas ce goût: mais il ne faut pas que les vertus de la société en souffrent. "Retirez-vous en vous-même," dit Marc-Antonin: pratiquez souvent cette retraite de l'âme, vous vous y renouvellerez. Ayez quelque maxime qui au besoin ranime votre raison, et qui fortifie vos principes. La retraite vous met en commerce avec les bons auteurs: les habiles gens n'entassent pas les connoissances, mais ils les choisissent.

51. Faites que vos études coulent dans vos mœurs, et que tout le profit de vos lectures se tourne en vertu. Essayez de pénétrer les premiers principes des choses, et ne vous laissez pas trop asservir aux opinions du vulgaire.

Votre lecture ordinaire doit être l'histoire; mais joignez-y la réflexion. Quand vous ne penserez qu'à remplir votre mémoire de faits, à orner votre esprit des pensées et des opinions des auteurs, vous ne ferez qu'un magasin des idées d'autrui; un quart d'heure de réflexion étend et forme plus l'esprit que beaucoup de lecture. Ce n'est pas la privation des connoissances qui est à craindre, c'est l'erreur et les faux jugemens.

La réflexion est le guide qui conduit à la vérité: ne considérez les faits que comme des autorités pour appuyer la raison, ou comme des sujets pour l'exercer.

L'histoire vous instruira de votre métier: mais après en avoir tiré l'utilité qui convient à votre profession, il y a un usage moral à en faire bien plus important pour vous.

La première science de l'homme, c'est l'homme. Laissez aux ministres la poli-

tique, et aux princes ce qui appartient à la grandeur : mais cherchez l'homme dans le prince : observez-le dans le train de la vie commune : voyez dans quel avilissement il tombe, quand il s'abandonne à sa passion. Une conduite déréglée est toujours suivie d'événemens malheureux.

Etudier l'histoire, c'est étudier les passions et les opinions des hommes : c'est les approfondir : c'est démasquer ces actions, qui ont paru grandes, étant voilées et consacrées par le succès ; mais qui souvent deviennent méprisables, dès que le motif en est connu. Rien de plus équivoque que les actions des hommes : il faut remonter aux principes, si on veut les connoître. Il est nécessaire de vous assurer de l'esprit de nos actions, avant que de nous applaudir.

Nous faisons peu de bien et beaucoup de mal, et nous avons encore trouvé le secret de gâter et de faire mal le peu de bien que nous faisons.

Voyez les princes dans l'histoire et ailleurs, comme des personnages de théâtre ; ils ne vous intéressent que par les qualités qui nous sont communes avec eux : cela est si vrai, que les historiens qui se sont attachés à peindre les hommes plus que les rois, et qui nous les montrent dans leur domestique, plaisent bien davantage : nous nous retrouvons en eux : nous aimons à voir dans les grands nos foiblesses ; cela nous console en quelque façon de notre bassesse, et nous élève en quelque sorte à leur hauteur. Enfin regardez l'histoire comme le témoin des temps et le tableau des mœurs ; vous pourrez vous y reconnoître, sans que votre vanité en soit blessée.

52. Je vous exhorterai bien plus, mon fils, à travailler sur votre cœur, qu'à perfectionner votre esprit, ce doit être là l'étude de toute la vie. La vraie grandeur de l'homme est dans le cœur ; il faut l'élever pour aspirer à de grandes choses, et même oser s'en croire digne. Il est aussi honnête d'être glorieux avec soi-même, que ridicule de l'être avec les autres.

Ayez des pensées et des sentimens qui soient dignes de vous. La vertu rehausse l'état de l'homme, et le vice le dégrade. Si l'on étoit assez malheureux pour n'avoir pas le cœur droit, il faudroit pour ses propres intérêts le redresser ; l'on n'est estimable que par le cœur, et l'on n'est heureux que par lui, puisque notre bonheur ne dépend que de la manière de sentir. Si vos sentimens ne se portent qu'aux passions frivoles, vous serez le jouet de leurs vains attachemens : ils vous présentent des fleurs : " mais défiez-vous," dit Montagne, " de la trahison de vos " plaisirs."

Il ne faut que se prêter aux choses qui plaisent ; dès qu'on s'y donne, on se prépare des regrets. La plupart des hommes emploient la première partie de leur vie à rendre l'autre misérable. Il ne faut pas aussi abandonner la raison dans vos plaisirs, si vous voulez la retrouver dans vos peines.

53. Enfin gardez bien votre cœur ; il est la source de l'innocence et du bonheur. Ce n'est pas payer trop cher la liberté de l'esprit et du cœur, que de l'acheter par le sacrifice des plaisirs, comme l'a dit un homme de beaucoup d'esprit. N'espérez donc jamais pouvoir allier la volupté avec la gloire, le charme de la mollesse avec la récompense de la vertu ; mais en abandonnant les plaisirs, vous trouverez d'ailleurs de quoi vous dédommager ; il en est de bien des sortes. La gloire et la vérité ont leurs délices ; elles sont la volupté de l'âme et du cœur.

Apprenez aussi à vous craindre et à vous respecter. Le fondement du bonheur est dans la paix de l'âme, et dans le témoignage secret de la conscience. Par le mot de conscience, j'entends ce sentiment intérieur d'un honneur délicat, qui vous assure que vous n'avez rien à vous reprocher. Encore une fois, qu'il est heureux de savoir vivre avec soi-même, de vous retrouver avec plaisir, de vous quitter avec regret ! Le monde alors vous est moins nécessaire : mais prenez garde que cela ne vous rende trop dégoûté. Il ne faut pas faire sentir de l'éloignement pour les hommes ; ils vous échappent, dès que vous leur échappez ; vous en avez besoin, vous n'êtes ni d'un âge, ni d'une profession à vous en passer : mais quand on sait vivre avec soi-même et avec le monde, ce sont deux plaisirs qui se soutiennent.

54. Le sentiment de la gloire peut beaucoup contribuer à votre élévation et à votre bonheur ; mais il peut aussi vous rendre malheureux et peu estimable, si vous ne savez pas le gouverner : c'est le plus vif et le plus durable de tous les goûts. L'amour de la gloire est le dernier sentiment qui nous abandonne ; mais

il ne faut pas le confondre avec la vanité. La vanité cherche l'approbation d'autrui; la vraie gloire, le témoignage secret de la conscience. Cherchez à satisfaire le sentiment de la gloire qui est en vous; assurez-vous de ce témoignage intérieur; votre tribunal est en vous-même, pourquoi le chercher ailleurs? Vous pouvez toujours être juge de ce que vous valez. Qu'on vous dispute vos bonnes qualités où l'on ne vous connoît pas, consolez-vous-en. Il est moins question de paroître honnête homme, que de l'être: ceux qui ne se soucient pas de l'approbation d'autrui, mais seulement de ce qui la fait mériter, obtiennent l'un et l'autre. Quel rapport entre la grandeur de l'homme, et la petitesse des choses dont il se glorifie! Rien de si mal assorti, que sa dignité, et la vanité qu'il tire d'une infinité de choses frivoles; une gloire si mal fondée marque une grande disette de mérite. Les personnes qui ont une véritable grandeur, ne sont pas sujettes aux éblouissemens de la vaine gloire.

55. Il faut, s'il est possible, mon fils, être content de son état: rien de plus rare et de plus estimable que de trouver des personnes qui en soient satisfaites, c'est notre faute. Il n'y a point de condition si mauvaise qui n'ait un bon côté; chaque état a son point de vue, il faut savoir s'y mettre; ce n'est pas la faute des situations, c'est la nôtre. Nous avons bien plus à nous plaindre de notre humeur, que de la fortune. Nous imputons aux événemens les défauts qui ne viennent que de notre chagrin; le mal est en nous, ne le cherchons pas ailleurs. En adoucissant notre humeur, souvent nous changeons notre fortune. Il nous est bien plus aisé de nous ajuster aux choses, que d'ajuster les choses à nous. Souvent l'application à chercher le remède, irrite le mal; et l'imagination, d'intelligence avec la douleur, l'accroît et la fortifie: l'attention aux malheurs les rapproche, en les tenant présens à l'âme. Une résistance inutile retarde l'habitude qu'elle contracteroit avec son état. Il faut céder aux malheurs, renvoyez-les à la patience; c'est à elle seule à les adoucir.

Si vous voulez vous faire justice, vous serez content de votre situation. J'ose dire qu'après la perte que nous avons faite, si vous aviez eu une autre mère, vous seriez encore plus à plaindre. Ayez de l'attention aux biens de votre état, et vous en sentirez moins les peines. Un homme sage, à condition égale, a plus de biens et moins de maux.

Il faut compter qu'il n'y a aucune condition qui n'ait ses peines, c'est l'état de la vie humaine: rien de pur; tout est mêlé. C'est vouloir s'affranchir de la loi commune, que de prétendre au bonheur constant; les personnes qui vous paroissent les plus heureuses, si vous aviez compté avec leur fortune, ou avec leur cœur, ne vous le paroîtroient guère. Les plus élevés sont souvent les plus malheureux. Avec de grands emplois et des maximes vulgaires, on est toujours agité; c'est la raison qui ôte les soucis de l'âme, et non pas les places: si vous êtes sage, la fortune ne peut ni augmenter, ni diminuer votre bonheur.

56. Jugez par vous-même, et non pas par l'opinion d'autrui. Les malheurs et les déréglemens viennent des faux jugemens, les faux jugemens des sentimens, et les sentimens du commerce que l'on a avec les hommes; vous en revenez toujours plus imparfait. Pour affoiblir l'impression qu'ils font sur vous, et pour modérer vos désirs et vos chagrins, songez que le temps emporte et vos peines et vos plaisirs, que chaque instant, quelque jeune que vous soyez, vous enlève une partie de vous-même; que toutes choses entrent continuellement dans l'abîme du passé, dont elles ne sortent jamais.

57. Tout ce qu'il y a de plus grand n'est pas mieux traité que vous: ces honneurs, ces dignités, ces préférences établies parmi les hommes, sont des spectacles et des cérémonies vides de réalité: ne croyez pas que ce soient des qualités attachées à leur être. Voilà comme vous devez regarder ceux qui sont au-dessus de vous: mais ne perdons point de vue un nombre infini de malheureux, qui sont au-dessous; vous ne devez qu'au hasard la différence qu'il y a de vous à eux. Mais l'orgueil et la haute opinion que nous avons de nous-mêmes, nous fait regarder comme un bien qui nous est dû, l'état où nous sommes, et comme un vol, tout ce que nous n'avons pas: vous voyez bien que rien n'est plus injuste. Jouissez, mon fils, des avantages de votre état, mais souffrez-en doucement les peines. Songez que partout où il y a des hommes, il y a des malheureux. Ayez, s'il est possible, une étendue d'esprit, qui vous fasse regarder les accidens comme prévus et connus. Enfin souvenez-vous que le bonheur dépend des mœurs et de la con-

duite; mais que le comble de la félicité est de la chercher dans l'innocence; on ne manque jamais de l'y trouver.

Mde. de St. Lambert.

§ 163. *Avis d'une mère à sa fille.*

1. On a dans tous les temps négligé l'éducation des filles; l'on n'a d'attention que pour les hommes, et comme si les femmes étoient une espèce à part, on les abandonne à elles-mêmes sans secours, sans penser qu'elles composent la moitié du monde; qu'on est uni à elles nécessairement par les alliances; qu'elles font le bonheur ou le malheur des hommes; qui toujours sentent le besoin de les avoir raisonnables; que c'est par elles que les maisons s'élèvent ou se détruisent; que l'éducation des enfans leur est confiée dans la première jeunesse, temps où les impressions se font plus vives et plus profondes. Que veut-on qu'elles leur inspirent, puisque dès l'enfance on les abandonne elles-mêmes à des gouvernantes, qui étant prises ordinairement dans le peuple, leur inspirent des sentimens bas, qui réveillent toutes les passions timides, et qui mettent la superstition à la place de la religion? Il falloit bien plutôt penser à rendre héréditaires certaines vertus, en les faisant passer de la mère aux enfans, qu'à y conserver les biens par des substitutions. Rien n'est donc si mal entendu que l'éducation qu'on donne aux jeunes personnes; on les destine à plaire; on ne leur donne des leçons que pour les agrémens, on fortifie leur amour-propre: on les livre à la mollesse, au monde et aux fausses opinions: on ne leur donne jamais de leçons de vertu ni de force: il y a une injustice, ou plutôt une folie à croire qu'une pareille éducation ne tourne pas contre elles.

2. Il ne suffit pas, ma fille, pour être estimable, de s'assujettir extérieurement aux bienséances; ce sont les sentimens qui forment le caractère, qui conduisent l'esprit, qui gouvernent la volonté, qui répondent de la réalité et de la durée de toutes nos vertus. Quel sera le principe de ces sentimens? la religion; quand elle sera gravée dans notre cœur, alors toutes les vertus couleront de cette source; tous les devoirs se rangeront chacun dans leur ordre. Ce n'est pas assez pour la conduite des jeunes personnes, que de les obliger à faire leur devoir; il faut le leur faire aimer: l'autorité est le tyran de l'extérieur, qui n'assujettit point le dedans. Quand on prescrit une conduite, il faut en montrer les raisons et les motifs, et donner du goût pour ce que l'on conseille.

Nous avons tant d'intérêt à pratiquer la vertu, que nous ne devons jamais la regarder comme notre ennemie, mais comme la source du bonheur, de la gloire et de la paix.

Vous arrivez dans le monde; venez-y, ma fille, avec des principes; vous ne sauriez trop vous fortifier contre ce qui vous attend; apportez-y toute votre religion: nourrissez-la dans votre cœur par des sentimens: soutenez-la dans votre esprit par des réflexions et par des lectures convenables.

Rien n'est plus heureux et plus nécessaire, que de conserver un sentiment qui nous fait aimer et espérer, qui nous donne un avenir agréable, qui accorde tous les temps, qui assure tous les devoirs, qui répond de nous à nous-mêmes, et qui est notre garant envers les autres. De quel secours la religion ne vous sera-t-elle pas contre les disgrâces qui vous menacent? car un certain nombre de malheurs vous est destiné. Un ancien disoit, "qu'il "s'enveloppoit du manteau de sa vertu;" enveloppez-vous de celui de votre religion; elle vous sera d'un grand secours contre les foiblesses de la jeunesse, et un asile assuré dans un âge plus avancé.

Les femmes, qui n'ont nourri leur esprit que des maximes du siècle, tombent dans un grand vide en avançant dans l'âge: le monde les quitte, et leur raison leur ordonne aussi de le quitter: à quoi se prendre? le passé nous fournit des regrets, le présent des chagrins, et l'avenir des craintes. La religion seule calme tout, et console de tout; en vous unissant à Dieu, elle vous réconcilie avec le monde et avec vous-même.

3. Une jeune personne qui entre dans le monde, a une haute idée du bonheur qu'il lui prépare: elle cherche à la remplir; c'est la source de ses inquiétudes: elle court après son idée, elle espère un bonheur parfait; c'est ce qui fait la légèreté et l'inconstance.

Les plaisirs du monde sont trompeurs; ils promettent plus qu'ils ne donnent; ils nous inquiètent dans leur recherche, ne nous satisfont point dans leur possession, et nous désespèrent dans leur perte.

4. Pour fixer vos désirs, pensez que vous ne trouverez point hors de vous de

bonheur solide ni durable. Les honneurs et les richesses ne se font point sentir long-temps; leur possession donne de nouveaux désirs, l'habitude aux plaisirs les fait disparoître. Avant que de les avoir goûtés, vous pouvez vous en passer: au lieu que la possession vous a rendu nécessaire ce qui étoit superflu: vous êtes plus mal à votre aise que vous n'étiez devant: en les possédant, vous vous y accoutumez, et en les perdant, ils vous laissent du vide et du besoin. Ce qui se fait sentir, c'est le passage d'un état à un autre; c'est l'intervalle d'un temps malheureux à un temps heureux. Dès que l'habitude est formée, le sentiment du plaisir s'évanouit. On y gagneroit, si on pouvoit tout d'un coup tirer de sa raison, tout ce qu'il faut pour son bonheur; l'expérience nous renvoie à nous-mêmes; épargnez-vous ce qu'elle coûte, et dites-vous de bonne heure, d'une manière ferme et qui vous fixe: "La vraie félicité est dans la paix de l'âme, dans la "raison, dans l'accomplissement de nos "devoirs." Ne nous croyons heureuses, ma fille, que lorsque nous sentirons nos plaisirs naître du fond de notre âme.

Ces réflexions sont trop fortes pour une jeune personne, et regardent un âge plus avancé; cependant je vous en crois capable: mais de plus c'est moi qui m'instruis. Nous ne pouvons graver trop profondément en nous des préceptes de sagesse: la trace qu'ils font est toujours légère; mais il faut convenir que ceux qui s'occupent de réflexions, et qui se remplissent le cœur de principes, sont plus près de la vertu, que ceux qui les rejètent. Si nous sommes assez malheureuses pour manquer à notre devoir, au moins faut-il l'aimer: faisons-nous donc, ma fille, de ces préceptes une aide continuelle pour la vertu.

5. Il y a, dit-on, deux préjugés auxquels il faut obéir: la religion et l'honneur. C'est mal parler que de traiter la religion de préjugé: le préjugé est une opinion qui peut servir à l'erreur comme à la vérité; ce terme ne doit s'appliquer qu'aux choses incertaines; et la religion ne l'est pas.

Quoique l'honneur soit l'ouvrage des hommes, rien n'est plus réel que les maux que souffrent ceux qui ont voulu s'y dérober; il seroit dangereux de se révolter, il faut même travailler à fortifier ce sentiment, puisqu'il doit régler votre vie, et que rien n'est plus contraire au repos, et ne nous donne une conduite plus incertaine, que de penser d'une façon, et d'agir d'une autre. Donnez-vous, autant que vous pourrez, les sentimens de la conduite qu'il faut garder; fortifiez donc ce préjugé de l'honneur, et que votre délicatesse le porte jusqu'au scrupule

6. Ne vous relâchez point sur ces principes: ne regardez pas la vertu des femmes comme une vertu ordonnée par l'usage: ne vous accoutumez pas à croire qu'il suffit de se dérober aux yeux du monde, pour payer le tribut que vous devez à vos obligations. Vous avez deux tribunaux inévitables, devant lesquels vous devez passer; la conscience, et le monde: vous pouvez échapper au monde; mais vous n'échapperez pas à la conscience. Vous vous devez à vous-même le témoignage que vous êtes une honnête personne; il ne faut pourtant pas abandonner l'approbation publique, parce que, du mépris de la réputation, nait le mépris de la vertu.

Quand vous aurez quelque usage du monde, vous connoîtrez qu'il n'est pas nécessaire d'être menacée par les lois, pour vous contenir dans votre devoir; l'exemple de celles qui se sont relâchées, les malheurs qui les ont suivies de si près, suffiroient pour arrêter le penchant le plus rapide; car il n'y a pas une femme galante, qui, si elle veut être sincère, ne vous avoue que c'est le plus grand malheur du monde que de s'être oubliée.

7. La honte est un sentiment dont on peut tirer de grands avantages en la ménageant bien; je ne parle point de la mauvaise honte qui ne fait que troubler notre repos, sans tourner au profit de nos mœurs; je veux dire celle qui nous détourne du mal par la crainte du déshonneur: il faut l'avouer, cette honte est quelquefois le plus fidèle gardien de la vertu des femmes: très-peu sont vertueuses pour la vertu même.

8. Il y a de grandes vertus, qui, portées à un certain degré, font pardonner bien des défauts: la suprême valeur dans les hommes, et l'extrême pudeur dans les femmes. On pardonnoit tout à Agrippine, femme de Germanicus, en faveur de sa chasteté: cette princesse étoit ambitieuse et hautaine; mais, dit Tacite, "toutes "ses passions étoient consacrées par sa "chasteté."

Si vous êtes sensible et délicate sur la réputation, si vous craignez d'être attaquée sur les vertus essentielles, il y a un

moyen sûr pour calmer vos craintes, et pour contenter votre délicatesse ; c'est d'être vertueuse. Ne songez qu'à épurer vos sentimens : qu'ils soient raisonnables et pleins d'honneur : songez à être contente de vous-même ; c'est un revenu de plaisirs certains, et vous aurez encore la louange et la bonne réputation : de plus, ayez de vraies vertus ; vous trouverez assez d'approbateurs.

9. Les vertus d'éclat ne sont point le partage des femmes ; mais bien les vertus simples et paisibles. La renommée ne se charge point de nous : Un ancien dit, " que les grandes vertus sont pour les " hommes ;" il ne donne aux femmes que le seul mérite d'être inconnues, " et ce ne " sont point celles," dit-il, " qu'on loue " le plus qui sont le mieux louées, mais " celles dont on ne parle point." La pensée me paroît fausse ; mais pour réduire cette maxime en conduite, je crois qu'il faut éviter le monde et l'éclat, qu'ils prennent toujours sur la pudeur, et se contenter d'être à soi-même son propre spectateur.

10. Les vertus des femmes sont difficiles, parce que la gloire n'aide pas à les pratiquer. Vivre chez soi, ne régler que soi et sa famille, être simple, juste et modeste ; vertus pénibles, parce qu'elles sont obscures. Il faut avoir bien du mérite pour fuir l'éclat, et bien du courage pour consentir à n'être vertueuse qu'à ses propres yeux. La grandeur et la réputation sont des soutiens à notre foiblesse : c'en est une que de vouloir se distinguer et s'élever. L'âme se repose dans l'approbation publique, et la vraie gloire consiste à s'en passer. Qu'elle n'entre donc pas dans les motifs de vos actions ; c'est bien assez qu'elle en soit la récompense.

11. Il faut, ma fille, être persuadée que la perfection et le bonheur se tiennent ; que vous ne serez heureuse que par la vertu, et presque jamais malheureuse que par le déréglement. Que chacun s'examine à la rigueur, il trouvera qu'il n'a jamais eu de douleur vive, qu'il n'y ait donné lieu par quelque défaut, ou par le manque de quelque vertu. Le chagrin suit toujours la perte de l'innocence ; mais il y a à la suite de la vertu un sentiment de douceur, qui paie comptant ceux qui lui sont fidèles.

12. Ne croyez pourtant pas que votre seule vertu soit la pudeur ; il y a bien des femmes qui n'en connoissent point d'autre, et qui se persuadent qu'elle les acquitte de tous les devoirs de la société : elles se croient en droit de manquer à tout le reste, et d'être impunément orgueilleuses et médisantes. Anne de Bretagne, princesse impérieuse et superbe, faisoit souffrir Louis XII, et ce bon prince disoit souvent, en lui cédant : " Il faut bien " payer la chasteté des femmes." Ne faites point payer la vôtre ; songez au contraire, que c'est une vertu qui ne regarde que vous, et qui perd son plus grand lustre si les autres ne l'accompagnent.

13. Il faut avoir une pudeur tendre ; le désordre intérieur passe du cœur à la bouche, et c'est ce qui fait les discours déréglés. Les passions même les plus vives ont besoin de la pudeur pour se montrer sous une forme séduisante : elle doit se répandre sur toutes vos actions ; elle doit parer et embellir toute votre personne.

On dit que Jupiter, en formant les passions, leur donna à chacune sa demeure ; la pudeur fut oubliée, et quand elle se présenta, on ne savoit plus où la placer ; on lui permit de se mêler avec toutes les autres. Depuis ce temps-là, elle en est inséparable ; elle est amie de la vérité, et trahit le mensonge qui ose l'attaquer ; elle est liée et unie particulièrement avec l'amour ; elle l'accompagne toujours, et souvent elle l'annonce et le décèle : enfin l'amour perd ses charmes, dès qu'ils est sans elle : c'est un grand lustre à une jeune personne que la pudeur.

14. Que votre première parure soit donc la modestie : elle a de grands avantages, elle augmente la beauté, et sert de voile à la laideur : la modestie est le supplément de la beauté. Le grand malheur de la laideur, c'est qu'elle éteint et qu'elle ensevelit le mérite des femmes ; on ne va point chercher dans une figure disgraciée les qualités de l'esprit et du cœur : c'est une grande affaire, quand il faut que le mérite se fasse jour au travers d'un extérieur désagréable.

15. Vous n'êtes pas née sans agrémens, mais vous n'êtes pas une beauté ; cela vous oblige à faire provision de mérite ; on ne vous fera grâce sur rien. La beauté a de grands avantages. Un ancien dit, " que c'est une courte tyrannie, " et le premier privilége de la nature ; " que les belles personnes portent sur leur " front des lettres de recommandation." La beauté inspire un sentiment de dou-

cœur qui prévient. Si vous n'avez point ces avances, on vous jugera à la rigueur. Qu'il n'y ait donc rien dans votre air, ni dans vos manières, qui fasse sentir que vous vous ignorez; l'air de confiance révolte dans une figure médiocre. Que rien ne sente l'art, ni dans vos discours, ni dans vos ajustemens, ou qu'il soit difficilement aperçu : l'art le plus délicat ne se fait point sentir.

16. Il ne faut pas négliger les talens ni les agrémens, puisque les femmes sont destinées à plaire; mais il faut bien plus penser à se donner un mérite solide, qu'à s'occuper de choses frivoles. Rien n'est plus court que le règne de la beauté : rien n'est plus triste que la suite de la vie des femmes qui n'ont su qu'être belles. Si l'on a commencé à s'attacher à vous par les agrémens, ramenez tout à l'amitié, et faites qu'on y demeure par le mérite.

17. Il est difficile de donner des règles certaines pour plaire. Les grâces sans mérite ne plaisent pas long-temps: et le mérite sans grâces peut se faire estimer sans toucher: il faut donc que les femmes aient un mérite aimable, et qu'elles joignent les grâces aux vertus. Je ne borne pas simplement le mérite des femmes à la pudeur; je lui donne plus d'étendue. Une honnête femme a les vertus des hommes, l'amitié, la probité, la fidélité à ses devoirs : une femme aimable doit avoir non-seulement les grâces extérieures, mais les grâces du cœur et des sentimens. Rien n'est si difficile que de plaire sans une attention qui semble tenir à la coquetterie. C'est plus par leurs défauts, que par leurs bonnes qualités, que les femmes plaisent aux gens du monde: ils veulent profiter des foiblesses des personnes aimables; ils ne feroient rien de leurs vertus. Ils n'aiment point à estimer, ils aiment mieux être amusés par des personnes peu estimables, que d'être forcés d'admirer des personnes vertueuses.

18. Il faut connoître le cœur humain quand on veut plaire: les hommes sont bien plus touchés du nouveau, que de l'excellent; mais cette fleur de nouveauté dure peu : ce qui plaisoit comme nouveau, déplaît bientôt comme commun. Pour occuper ce goût par la nouveauté, il faut avoir en soi bien des ressources, et des sortes de mérites; il ne faut pas se fixer aux seuls agrémens; il faut présenter à l'esprit une variété de grâces et de mérites, pour soutenir les sentimens, et faire jouir dans le même objet de tous les plaisirs de l'inconstance.

19. Les filles naissent avec un désir violent de plaire; comme elles trouvent fermés les chemins qui conduisent à la gloire et à l'autorité, elles prennent une autre route pour y arriver, et se dédommager par les agrémens. La beauté trompe la personne qui la possède; elle enivre l'âme; cependant faites attention qu'il n'y a qu'un fort petit nombre d'années de différence entre une belle femme et une qui ne l'est plus. Surmontez cette envie excessive de plaire, du moins ne la montrez pas. Il faut mettre des bornes aux ajustemens, et ne s'en pas occuper : les véritables grâces ne dépendent pas d'une parure trop recherchée, il faut satisfaire à la mode comme à une servitude fâcheuse, et ne lui donner que ce qu'on ne peut lui refuser. La mode seroit raisonnable, si elle pouvoit se fixer à la perfection, à la commodité et à la bonne grâce; mais changer toujours, c'est inconstance, plutôt que politesse et bon goût.

Le bon goût rejète la délicatesse excessive : il traite les petites choses, de petites, et n'en est point occupé. La propreté est un agrément, et tient son rang dans l'ordre des choses gracieuses; mais elle devient petitesse dès qu'elle est outrée: il est d'un meilleur esprit de se négliger sur les choses peu importantes, que de s'y rendre trop délicate.

20. Les jeunes personnes sont sujettes à s'ennuyer; comme elles ignorent tout, elles courent avec inquiétude vers les objets sensibles; l'ennui est pourtant le moindre des maux qu'elles aient à craindre. Les joies excessives ne sont point à la suite des vertus : tout ce qui s'appelle plaisir vif, est danger. Quand on seroit assez retenu pour ne point blesser les bienséances, et pour demeurer dans les bornes prescrites à la pudeur, dès que le plaisir du cœur s'est fait sentir, il répand dans l'âme je ne sais quelle douceur, qui donne du dégoût pour tout ce qui s'appelle vertu; il vous arrête et vous ralentit sur vos devoirs : une jeune personne ne voit pas les suites de ce poison, dont le moindre effet est de troubler le repos de la vie, de gâter le goût, et de rendre insipides tous les plaisirs simples. Quand on établit une personne assez heureuse pour n'avoir pas le cœur touché, (comme il y a en nous un sentiment qui cherche à s'unir, et que ce sentiment n'a point

été employé), elle se porte et se donne naturellement à la personne qu'on lui destine.

21. Soyez retenue sur les spectacles. Il n'y a point de dignité à se montrer toujours: il est, de plus, difficile que l'exacte pudeur se conserve avec l'extrême dissipation: ce n'est pas connoître ses intérêts. Si vous avez de la beauté, il ne faut pas user le goût du public en vous montrant toujours; il faut encore être plus retenue, si vous êtes sans grâces: d'ailleurs le grand usage des spectacles affoiblit le goût.

Quand vous ne vivez que pour les plaisirs et qu'ils vous quittent, ou parce que votre goût cesse, ou parce que votre raison vous les défend, l'âme tombe dans un grand vide. Si vous voulez donc faire durer vos plaisirs et vos amusemens, ne les faites servir que de délassemens à des occupations plus sérieuses. Soyez en société avec votre raison, et que l'absence des plaisirs ne vous laisse ni vide, ni besoin

Il faut donc ménager ses goûts; nous ne tenons à la vie que par eux: c'est l'innocence qui les conserve; c'est le déréglement qui les corrompt.

22. Quand nous avons le cœur sain, nous tirons parti de tout, et tout se tourne en plaisirs. Nous approchons des plaisirs avec un goût de malade; souvent nous croyons être délicats, que nous ne sommes que dégoûtés. Quand on ne s'est pas gâté l'esprit et le cœur par les sentimens qui séduisent l'imagination, ni par aucune passion ardente, la joie se trouve aisément; la santé et l'innocence en sont les vraies sources: mais dès qu'on a eu le malheur de s'accoutumer aux plaisirs vifs, on devient insensible aux plaisirs modérés. On se gâte le goût par les divertissemens; on s'accoutume tellement aux plaisirs ardens, qu'on ne peut se rabattre sur les simples.

Il faut craindre ces grands ébranlemens de l'âme, qui préparent l'ennui et le dégoût; ils sont plus à redouter pour les jeunes personnes qui résistent moins à ce qu'elles sentent. " La tempérance," disoit un ancien, " est la meilleure ouvrière de " la volupté." Avec cette tempérance qui fait la santé de l'âme et du corps, on a toujours une joie douce et égale; on n'a besoin ni de spectacles ni de dépenses; une lecture, un ouvrage, une conversation, font sentir une joie plus pure que l'appareil des plus grands plaisirs. Enfin les plaisirs innocens sont d'un meilleur usage, ils sont toujours prêts: ils sont bienfaisans, ils ne se font point acheter trop cher. Les autres flattent, mais ils nuisent; le tempérament de l'âme s'altère et se gâte, comme celui du corps.

23. Mettez de la règle dans toutes vos vues, et dans toutes vos actions: il seroit heureux de n'avoir jamais à compter avec sa fortune; mais comme la vôtre est bornée, elle vous assujettit à la règle; soyez retenue sur la dépense: si vous n'y apportez de la modération, vous verrez bientôt le désordre dans vos affaires; dès que vous n'avez plus d'économie, vous ne pouvez répondre de rien.

Le faste entraîne la ruine; la ruine est presque toujours suivie de la corruption des mœurs; mais pour être réglée, il ne faut pas être avare: songez que l'avarice profite peu, et déshonore beaucoup. On ne doit chercher dans une conduite réglée, qu'à éviter la honte et l'injustice attachée à une conduite déréglée: il ne faut retrancher les dépenses superflues, que pour être en état de faire mieux celles que la bienséance, l'amitié et la charité inspirent.

C'est le bon ordre, et non l'attention aux petites choses, qui fait les grands profits. Pline, en renvoyant à son ami une obligation considérable qu'il avoit de son père, avec une quittance générale, lui dit: " J'ai peu de bien: je suis obligé " à beaucoup de dépense; mais je me " suis fait un fonds de ma frugalité; et " c'est d'où je tire les services que je " rends à mes amis," Prenez sur vos goûts et sur vos plaisirs, pour avoir de quoi satisfaire aux sentimens de générosité, que toute personne qui a le cœur bien fait doit avoir.

N'écoutez pas les besoins de la vanité. *Il faut être*, dit-on, *comme les autres*; ce *comme*-là s'étend bien loin. Ayez une émulation plus noble: ne souffrez pas que personne ait plus d'honneur, de probité et de droiture que vous. Sentez le besoin de la vertu: la pauvreté de l'âme est pire que celle de la fortune.

24. Pendant que vous êtes jeune, formez votre réputation, augmentez votre crédit, arrangez vos affaires; dans un autre âge, vous auriez plus de peine. Charles-Quint disoit, que *la fortune aimoit les jeunes gens*. Dans la jeunesse, tout vous aide, tout s'offre à vous; les jeunes personnes dominent sans y penser:

dans un âge plus avancé, vous n'êtes secourue de rien: vous n'avez plus en vous ce charme séduisant qui se répand sur tout: vous n'avez plus pour vous que la raison et la vérité, qui ordinairement ne gouvernent pas le monde.

Vous allez, disoit Montagne aux jeunes gens, *vers la réputation, vers le crédit, et moi, j'en reviens.* Quand vous n'êtes plus jeune, il ne vous reste d'acquisition à faire que sur les vertus. Dans toutes vos entreprises, et dans toutes vos actions, tendez au plus parfait; ne faites aucun projet, ne commencez rien sans vous dire à vous-même: ne pourrois-je pas mieux faire? Insensiblement vous acquerrez une habitude de justice et de vertu, qui vous en rendra la pratique plus aisée. Faites ce que Sénèque conseilloit à son ami Lucile: " Choisissez," lui disoit-il, " parmi les grands hommes, ce-" lui qui vous paroîtra le plus respecta-" ble: ne faites rien qu'en sa présence: " rendez-lui compte de toutes vos ac-" tions." Heureux celui qui est assez estimé pour être choisi! Cela est d'autant plus aisé, que les jeunes gens ont une disposition naturelle à l'imitation. On hasarde moins quand on choisit les modèles dans l'antiquité, parce qu'ordinairement on ne vous y présente que de grands exemples. Dans les modernes, cela peut avoir ses inconvéniens; rarement les copies réussissent: il y a long-temps que l'on a dit que toute copie doit trembler devant son original; on ne le suit jamais que de loin: cela vous ôte le caractère naturel, qui d'ordinaire est le plus vrai et le plus simple. Vous vous relâchez quand vous vous fixez à un modèle; de plus, une partie de nos défauts vient de l'imitation. Apprenez donc à vous craindre et à vous respecter vous-même: que votre délicatesse soit votre propre censeur.

25. Songez à vous rendre heureuse dans votre état; mettez tout à profit, mille biens nous échappent faute d'application: nous ne sommes heureux que par l'attention, et que par comparaison.

Plus vous avez d'habileté, plus vous tirez de votre état, et plus vous étendez vos plaisirs. Ce n'est pas la possession qui nous rend heureux, c'est la jouissance, et la jouissance est dans l'attention.

Si l'on savoit se renfermer dans son état, on ne seroit ni ambitieux, ni envieux, et tout seroit en paix: mais nous ne vivons point assez dans le présent, nos désirs et nos espérances nous portent sans cesse vers l'avenir.

Il y a deux sortes de fous dans le monde; les uns vivent toujours dans l'avenir, et ne se soutiennent que d'espérances; et comme ils ne sont pas assez sages pour compter juste avec elles, ils passent leur vie en mécompte. Les personnes raisonnables ne s'occupent que de désirs à leur portée; souvent elles ne sont point trompées: quand elles le seroient, elles s'en consoleroient; elles ont tiré de l'ignorance et de l'erreur tout le bien qu'elles en pouvoient tirer, qui est le plaisir d'espérer. Elles savent de plus que le goût des biens finit, ou par la possession, ou par l'impossibilité d'obtenir la chose désirée: avec ces réflexions, les personnes sages se calment. Il y a une espèce de fous qui tirent trop du présent, et abandonnent l'avenir: ils ruinent leur fortune, leur réputation et leur goût, en ne les ménageant pas assez. Ceux qui sont raisonnables, joignent les deux temps: ils jouissent du présent, et n'abandonnent point l'avenir.

26. C'est un devoir, ma fille, que d'employer le temps: quel usage en faisons-nous? Peu de gens savent l'estimer selon sa juste valeur. " Rendez-" vous compte," dit un ancien, " de toutes " vos heures, afin qu'ayant profité du " présent, vous ayez moins besoin de " l'avenir." Le temps fuit avec rapidité: apprenez à vivre, c'est-à-dire, à en faire un bon usage; mais la vie se consomme en espérances vaines, à courir après la fortune, ou à l'attendre. Tous les hommes sentent le vide de leur état; toujours occupés, sans être remplis. Songez que la vie n'est pas dans l'espace du temps, mais dans l'emploi que vous en devez faire: pensez que vous avez un esprit à cultiver et à nourrir de la vérité, un cœur à épurer et à conduire, et un culte de religion à rendre.

Comme les premières années sont précieuses, songez, ma fille, à en faire un usage utile. Pendant que les caractères s'impriment aisément, ornez votre mémoire de choses précieuses: pensez que vous faites la provision de toute votre vie. La mémoire se forme et s'étend en l'exerçant.

27. N'éteignez point en vous le sentiment de curiosité; il faut seulement le conduire, et lui donner un bon objet. La curiosité est une connoissance commencée,

qui vous fait aller plus loin et plus vite dans le chemin de la vérité; c'est un penchant de la nature qui va au-devant de l'instruction, il ne faut pas l'arrêter par l'oisiveté et la mollesse.

Il est bon que les jeunes personnes s'occupent de sciences solides; l'histoire Grecque et Romaine élève l'âme, nourrit le courage par les grandes actions qu'on y voit: il faut savoir l'histoire de France; il n'est pas permis d'ignorer l'histoire de son pays. Je ne blâmerois pas même un peu de philosophie, surtout de la nouvelle, si on en est capable: elle vous met de la précision dans l'esprit, démêle vos idées, et vous apprend à penser juste. Je voudrois aussi de la morale; à force de lire Cicéron, Pline et les autres, on prend du goût pour la vertu; il se fait une impression insensible qui tourne au profit des mœurs. La pente aux vices se corrige par l'exemple de tant de vertus, et rarement trouverez-vous un mauvais naturel avoir du goût pour ces sortes de lectures. On n'aime point à voir ce qui nous accuse et ce qui nous condamne toujours.

Pour les langues, quoiqu'une femme doive se contenter de parler celle de son pays, je ne m'opposerois pas à l'inclination que l'on pourroit avoir pour le Latin; c'est la langue de l'église: elle vous ouvre la porte à toutes les sciences: elle vous met en société avec ce qu'il y a de meilleur dans tous les siècles. Les femmes apprennent volontiers l'Italien qui me paroit dangereux: c'est la langue de l'amour, les auteurs Italiens sont peu châtiés: il règne dans leurs ouvrages un jeu de mots, une imagination sans règle, qui s'oppose à la justesse de l'esprit.

La poésie peut avoir des inconvéniens; j'aurois pourtant peine à interdire la lecture des belles tragédies de Corneille; mais souvent les meilleures vous donnent des leçons de vertu, et vous laissent l'impression du vice.

La lecture des romans est plus dangereuse: je ne voudrois pas que l'on en fît un grand usage, ils mettent du faux dans l'esprit. Le roman, n'étant jamais pris sur le vrai, allume l'imagination, affoiblit la pudeur, met le désordre dans le cœur, et, pour peu qu'une jeune personne ait de la disposition à la tendresse, hâte et précipite son penchant. Il ne faut point augmenter le charme, ni l'illusion de l'amour: plus il est adouci, plus il est modeste, et plus il est dangereux. Je ne voudrois point les défendre; toutes défenses blessent la liberté, et augmentent le désir; mais il faut, autant qu'on peut, s'accoutumer à des lectures solides, qui ornent l'esprit et fortifient le cœur: on ne peut trop éviter celles qui laissent des impressions difficiles à effacer.

28. Modérez votre goût pour les sciences extraordinaires; elles sont dangereuses, et elles ne donnent ordinairement que beaucoup d'orgueil; elles démontent les ressorts de l'âme. Si vous avez une imagination vaste, vive et agissante, et une curiosité que rien ne puisse arrêter, il vaut mieux occuper ces dispositions aux sciences, que de hasarder qu'elles se tournent au profit des passions: mais songez que les filles doivent avoir sur les sciences une pudeur presque aussi tendre que sur les vices.

Soyez donc en garde contre le goût du bel esprit: ne vous amusez point à courir après des sciences vaines, et après celles qui sont au-dessus de votre portée. Notre âme a bien plus de quoi jouir, qu'elle n'a de quoi connoître: nous avons les lumières propres et nécessaires à notre bien-être; mais nous ne voulons pas nous en tenir là: nous courons après des vérités qui ne sont pas faites pour nous.

Avant que de nous engager à des recherches qui sont au-dessus de nos connoissances, il faudroit savoir quelle étendue peuvent avoir nos lumières; quelle règle il faut avoir pour déterminer notre persuasion: apprendre à séparer l'opinion de la connoissanne, et avoir la force de douter, quand nous ne voyons rien clairement, et le courage d'ignorer ce qui nous passe.

Pour arrêter la hardiesse de l'esprit, et pour diminuer la confiance, songeons que les deux principes de toutes nos connoissances, la raison et les sens, manquent de sincérité, et nous abusent. Les sens surprennent la raison, et la raison les trompe à son tour: voilà nos deux guides, qui tous deux nous égarent. Ces réflexions dégoûtent des sciences abstraites: employons donc le temps en connoissances utiles.

29. Il faut qu'une jeune personne ait de la docilité, peu de confiance en soi-même; mais aussi ne faut-il pas pousser cette docilité trop loin. En fait de religion, il faut céder aux autorités: mais sur tout autre sujet, il ne faut recevoir que celle de la raison et de l'évidence. En donnant trop d'étendue à la docilité, vous prenez sur les droits de la raison,

vous ne faites plus d'usage de vos propres lumières qui s'affoiblissent. C'est donner des bornes trop étroites à vos idées, que de les renfermer dans celles d'autrui. Le témoignage des hommes ne peut avoir créance, qu'à proportion du degré de certitude qu'ils se sont acquis en s'instruisant des faits. Il n'y a point de prescription contre la vérité: elle est pour toutes les personnes, et de tous les temps. Enfin, comme dit un grand homme, " pour être chrétien, il faut croire aveu- " glément, et pour être sage, il faut voir " évidemment."

30. Accoutumez-vous à exercer votre esprit, et à en faire usage plus que de votre mémoire. Nous nous remplissons la tête d'idées étrangères, et nous ne tirons rien de notre propre fonds. Nous croyons avoir beaucoup avancé, quand nous nous chargeons la mémoire d'histoires et de faits; cela ne contribue guère à la perfection de l'esprit. Il faut s'accoutumer à penser: l'esprit s'étend et augmente par l'exercice; peu de personnes en font usage: c'est chez nous un talent qui se repose, que de savoir penser.

Les faits historiques, ni les opinions des philosophes ne vous défendront pas contre un malheur pressant: vous ne vous en trouverez pas plus forte. Vous arrive-t-il une affliction, vous avez recours à Sénèque et à Epictète. Est-ce à leur raison à vous consoler? N'est-ce pas à la vôtre à faire sa charge? Servez-vous de votre propre bien: faites des provisions dans le temps calme, pour le temps d'affliction qui vous attend; vous serez bien plus soutenue par votre propre raison, que par celle des autres.

31. Si vous pouvez régler votre imagination, et la rendre soumise à la vérité et à la raison, ce sera une grande avance pour votre perfection et pour votre bonheur. Les femmes sont ordinairement gouvernées par leur imagination; comme on ne les occupe à rien de solide, et qu'elles ne sont, dans la suite de leur vie, chargées ni du soin de leur fortune, ni de la conduite de leurs affaires, elles ne sont livrées qu'à leurs plaisirs. Spectacles, habits, romans et sentimens, tout cela est de l'empire de l'imagination. Je sais qu'en la réglant, vous prenez sur les plaisirs: c'est elle qui en est la source, et qui met, dans les choses qui plaisent, le charme et l'illusion qui en font tout l'agrément; mais pour un plaisir de sa façon, quels maux ne vous fait-elle point? Elle est toujours entre la vérité et vous: la raison n'ose se montrer où règne l'imagination. Nous ne voyons que comme il lui plaît: les gens qu'elle gouverne savent ce qu'elle fait souffrir. Ce seroit un heureux traité à faire avec elle, que de lui rendre ses plaisirs, à condition qu'elle ne vous feroit point sentir ses peines: enfin rien n'est plus opposé au bonheur, qu'une imagination délicate, vive et trop allumée.

Donnez-vous une véritable idée des choses: ne jugez point comme le peuple: ne cédez point à l'opinion: relevez-vous des préjugés de l'enfance. Quand il vous arrive quelque chagrin, tenez la méthode suivante, je m'en suis bien trouvée. Examinez ce qui fait votre peine, écartez tout le faux qui l'entoure, et tous les ajoutés de l'imagination, et vous verrez que souvent ce n'est rien, et qu'il y a bien à rabattre. N'estimez les choses que ce qu'elles valent. Nous avons bien plus à nous plaindre des fausses opinions que de la fortune: ce ne sont pas souvent les choses qui nous blessent, c'est l'opinion que nous en avons.

32. Il faut, pour être heureuse, penser sainement. On doit un grand respect aux opinions communes, quand elles regardent la religion: mais on doit penser bien différemment du peuple sur ce qui s'appelle morale et bonheur de la vie. J'appelle peuple, tout ce qui pense bassement et communément; la cour en est remplie: le monde ne parle que de fortune et de crédit; on n'entend que, " suivez votre route, hâtez-vous d'avan- " cer;" et la sagesse dit, " rabattez-vous " aux choses simples: choisissez une vie " obscure, mais tranquille; dérobez-vous " au tumulte, fuyez la foule." La récompense de la vertu n'est pas toute dans la renommée, elle est dans le témoignage de votre propre conscience. Une grande vertu ne peut-elle pas vous consoler de la perte d'un peu de gloire?

Apprenez que la plus grande science est de savoir être en soi. " J'ai appris," disoit un ancien, " à être mon ami, ainsi " je ne serai jamais seul." Il faut vous ménager des ressources contre les chagrins de la vie, et des équivalens aux biens sur lesquels vous aviez compté. Assurez-vous une retraite, un asile en vous-même, vous pourrez toujours revenir à vous et vous trouver: le monde, vous étant moins nécessaire, aura moins de prise sur vous. Quand vous ne tenez

pas à vous par des goûts solides, vous tenez à tout.

Faites usage de la solitude; rien n'est plus utile, ni plus nécessaire pour affoiblir l'impression que font sur nous les objets sensibles. Il faut donc de temps en temps se retirer du monde, se mettre à part: ayez quelques heures dans la journée pour lire, et pour faire usage de vos réflexions. " La réflexion," dit un père de l'église, " est l'œil de l'âme; " c'est par elle que s'introduisent la lu- " mière et la vérité. Je le menerai dans " la solitude, dit la sagesse, et là je par- " lerai à son cœur;" c'est là où la vérité donne ses leçons, où les préjugés s'évanouissent, où la prévention s'affoiblit, et où l'opinion, qui gouverne tout, commence à perdre ses droits. Quand on jette la vue sur l'inutilité, sur le vide de la vie, on est forcé de dire avec Pline: " Il vaut mieux passer sa vie à ne rien " faire, qu'à faire des riens."

Je vous l'ai déjà dit, ma fille, le bonheur est dans la paix de l'âme; vous ne pourrez jouir des plaisirs de l'esprit sans la santé de l'esprit: tout est presque plaisir pour un esprit sain. Pour vivre avec tranquillité, voici les règles qu'il faut suivre. La première, de ne se pas livrer aux choses qui plaisent, de ne faire que s'y prêter; de n'attendre pas trop des hommes, de peur de décompter; d'être son premier ami à soi-même. La solitude aussi assure la tranquillité, et est amie de la sagesse; c'est au-dedans de nous qu'habitent la paix et la vérité. Fuyez le grand monde, il n'y a point de sûreté; il y a toujours quelque sentiment qu'on avoit affoibli, qui se réveille: on ne trouve que trop de gens qui favorisent le déréglement; plus il y a de monde, et plus les passions acquièrent d'autorité; il est difficile de résister à l'effort du vice, qui vient si bien accompagné; enfin on en revient plus foible, moins modeste, plus injuste, pour avoir été parmi les hommes. Le monde communique son venin aux âmes tendres. Il faut de plus fermer toutes les avenues aux passions; il est plus aisé de les prévenir que de les vaincre; et quand on seroit assez heureux pour les bannir, dès qu'elles se sont fait sentir, elles font bien payer leur séjour. On ne peut refuser à la nature les premiers mouvemens; mais souvent elle étend ses droits bien loin; et quand vous revenez à vous, vous trouvez bien des sujets de repentir.

33. Il faut avoir des ressources et des pis aller: mesurez vos forces et votre courage; et pour cela, dans les choses que vous craignez, mettez tout au pis. Attendez avec fermeté le malheur qui peut vous arriver: envisagez-le à face découverte: voyez-le dans toutes les circonstances les plus terribles, et ne vous en laissez pas accabler.

Un favori, parvenu au comble de la fortune, faisoit voir ses richesses à son ami; en lui montrant une cassette, il lui disoit: " C'est là qu'est mon trésor." Son ami le pressa de le lui faire voir; il lui permit d'ouvrir sa cassette; elle ne renfermoit qu'un vieil habit tout déchiré; l'ami en paroissant surpris, le favori lui dit: " Quand la fortune me renverra à " mon premier état, je suis tout prêt." Quelle ressource de mettre tout au pis, et de se sentir de la force pour s'y soutenir!

34. Quand vous désirerez quelque chose fortement, commencez par examiner la chose désirée: voyez les biens qu'elle vous promet, et les maux qui la suivent: souvenez-vous du passage d'Horace: " La volupté marche devant, " et vous cache sa suite." Vous cesserez de craindre, dès que vous cesserez de désirer. Croyez que le sage ne court pas après la félicité, mais qu'il se la donne; il faut que ce soit votre ouvrage; elle est entre vos mains. Songez qu'il faut peu de chose pour les besoins de la vie; mais qu'il en faut infiniment pour satisfaire aux besoins de l'opinion: que vous aurez bien plutôt fait de mettre vos désirs au niveau de votre fortune, que votre fortune au niveau de vos désirs. Si les honneurs et les richesses pouvoient rassasier, il faudroit en amasser; mais la soif augmente en les acquérant: celui qui désire le plus, est le plus pauvre.

35. Les jeunes personnes s'occupent de l'espérance; M. de la Rochefoucault dit: " Qu'elle vous conduit jusqu'à la " fin de la vie par un chemin agréable." Elle seroit bien courte, si l'espérance ne lui donnoit de l'étendue; c'est un sentiment consolant, mais qui peut être dangereux, puisqu'il vous prépare souvent bien des mécomptes. Le moindre mal qui en arrive, c'est de laisser échapper ce qu'on possède, en attendant ce qu'on désire.

36. Notre amour-propre nous dérobe à nous-mêmes, et nous diminue tous nos défauts. Nous vivons avec eux comme

avec les odeurs que nous portons, nous ne les sentons plus; elles n'incommodent que les autres: pour les voir dans leur vrai point de vue, il faut les voir dans autrui. Voyez vos imperfections avec les mêmes yeux que vous voyez celles des autres; ne vous relâchez point sur cette règle, elle vous accoutumera à l'équité. Examinez votre caractère, et mettez à profit vos défauts; il n'y en a point qui ne tienne à quelques vertus, et qui ne les favorise. La morale n'a pas pour objet de détruire la nature, mais de la perfectionner. Etes-vous glorieuse? Servez-vous de ce sentiment-là, pour vous élever au-dessus des foiblesses de votre sexe, pour éviter les défauts qui humilient. Il y a, à chaque dérèglement du cœur, une peine et une honte attachées, qui vous sollicitent à le quitter. Etes-vous timide? Tournez cette foiblesse en prudence: qu'elle vous empêche de vous commettre. Etes-vous dissipatrice? Aimez-vous à donner? Il est aisé, de la prodigalité, d'en faire de la générosité. Donnez avec choix et à propos; ne négligez pas les indigens; prenez soin des pauvres; prêtez dans le besoin; mais donnez à ceux qui ne peuvent rendre; par là, vous cédez à votre sentiment, et vous faites de bonnes actions: il n'y a pas une foiblesse, dont, si vous voulez, la vertu ne puisse faire quelque usage.

37. Dans les afflictions qui vous arrivent, et qui vous font sentir votre peu de mérite, loin de vous irriter, et d'opposer l'opinion que vous avez de vous-même, à l'injustice que vous prétendez qu'on vous fait, songez que les personnes qui vous la font, sont plus en état de juger de vous, que vous-même; que vous devez plutôt les croire que l'amour-propre qui n'est qu'un flatteur, et que, sur ce qui vous regarde, votre ennemi est plus près que vous de la vérité; que vous ne devez avoir de mérite à vos yeux, que celui que vous avez aux yeux des autres. L'on a trop de penchant à se flatter, et les hommes sont trop près d'eux-mêmes, pour se juger.

38. Voilà des préceptes généraux pour combattre les vices de l'esprit; mais votre première attention doit être à perfectionner votre cœur et ses sentimens: vous n'avez de vertu sûre et durable que par le cœur; c'est lui proprement qui vous caractérise; pour vous en rendre maîtresse, gardez cette méthode. Quand vous vous sentez agitée d'une passion vive et forte, demandez quelque temps à votre sentiment, et composez avec votre foiblesse; si vous voulez, sans l'écouter un moment, tout sacrifier à votre raison, à vos devoirs, il est à craindre que la passion ne se révolte, et ne devienne la plus forte. Vous êtes sous sa loi: il faut la ménager avec adresse: vous tirerez plus de secours que vous ne pensez d'une pareille conduite: vous trouverez des remèdes sûrs, même dans votre passion. Si c'est de la haine, vous connoîtrez que vous n'avez pas tant de raison de haïr, ni de vous venger. Si par malheur c'étoit le sentiment contraire dont vous fussiez occupée, il n'y a point de passion qui vous fournisse des secours plus sûrs contre elle-même.

39. Si votre cœur a le malheur d'être attaqué par l'amour, voici les remèdes pour en arrêter le progrès. Pensez que ses plaisirs ne sont ni solides, ni fidèles: ils vous quittent, et quand ils ne vous feroient que ce mal, c'en est assez. Dans les passions, l'âme se propose un objet: elle est plus intimement unie à lui par le désir, ou par la jouissance, qu'elle ne l'est à son être: elle attache à sa possession tous ses biens; à sa perte, tous ses maux. Cependant ce bien de l'opinion, ce bien du choix de l'âme, n'est ni solide, ni durable; il dépend des autres, il dépend de vous; et vous ne pouvez répondre ni des autres, ni de vous.

L'amour, dans les commencemens, ne vous présente que des fleurs, et vous cache le danger, il vous trompe; il prend toujours quelque forme qui n'est pas la sienne; le cœur, d'intelligence avec lui, sait vous cacher son penchant, de peur d'alarmer la raison et la pudeur. C'est un simple amusement; c'est l'esprit qui nous touche: enfin, jusqu'à ce que l'amour se soit rendu le maître, il est presque toujours ignoré. Dès qu'il s'est fait sentir, fuyez, n'écoutez point les plaintes de votre cœur; l'amour ne s'arrache point de l'âme avec des efforts ordinaires, il a trop d'intelligence avec notre cœur: dès qu'il vous a surpris, tout est pour lui contre vous, et rien ne peut vous servir contre l'amour. C'est la plus cruelle situation où une personne raisonnable puisse se trouver; où rien ne vous soutient, où vous n'avez de spectateur que vous-même: il faut sans cesse ra-

nimer son courage. Songez qu'il vous en faudroit faire un bien plus triste usage, si vous vous relâchiez.

40. Faites réflexion aux funestes suites des passions, vous ne trouverez que trop d'exemples pour vous instruire; mais souvent nous en sommes désabusées sans en être guéries. Supputez, s'il est possible, les maux que l'amour sait faire; il surprend la raison; il jette le trouble dans l'âme et dans les sens; il enlève la fleur de l'innocence; il étonne la vertu, il ternit la réputation, la honte étant presque toujours à la suite de l'amour. Rien ne vous avilit tant, et ne vous met tant au-dessous de vous-même, que les passions; elles vous dégradent; il n'y a que la raison qui vous conserve votre place. Il est bien plus fâcheux d'avoir besoin de son courage, pour soutenir un malheur, que pour l'éviter: le plaisir de faire son devoir vous console; mais ne vous applaudissez jamais, de peur d'être humiliée. Songez que vous portez votre ennemi avec vous: prenez une conduite qui vous réponde de vous à vous-même: fuyez les spectacles, les représentations passionnées; il ne faut point voir ce qu'on ne veut point sentir: la musique, la poésie, tout cela est du train de la volupté. Faites des lectures solides qui fortifient la raison.

Ne soyez point en commerce avec votre imagination: elle vous peindra l'amour avec tous ses charmes: tout est séduction, illusion, quand il passe par elle: il y a bien à perdre, quand vous la quittez pour venir à la réalité. Saint Augustin nous a peint son état, quand il a voulu quitter l'amour et les plaisirs: il dit, que ce qu'il aimoit se présentoit à lui sous une figure charmante; il fait une peinture, de ce qui ce passoit dans son cœur, si vive, qu'on ne sauroit la lire sans danger. Il faut passer légèrement sur les tableaux de la volupté: elle est à craindre dans les temps où l'on conspire contre elle; quand on la pleure même, il faut s'en défier. La passion s'augmente par les retours qu'on fait sur soi, l'oubli est la seule sûreté qu'on puisse prendre contre l'amour: il faut compter sérieusement avec vous-même, et vous dire: que veux-je faire du sentiment qui m'occupe? tels et tels malheurs ne m'attendent-ils pas, si j'ai la foiblesse d'y céder?

Tirez des forces et du secours de votre ennemi, de son propre caractère; quand vous voudrez ne le point flatter, il vous en fournira. Ecartez tous les agrémens que vous lui donnez; ne lui prêtez rien; et ne lui faites grâce sur rien, et vous verrez qu'il lui en reste peu: après cela n'y pensez plus; prenez une résolution ferme de le fuir: croyez que nous sommes aussi forts que nous voulons l'être. La dissipation, les amusemens simples sont nécessaires; mais il faut éviter tous les plaisirs qui portent au cœur.

Ce ne sont pas toujours les fautes qui nous perdent; c'est la manière de se conduire après les avoir faites. L'humble aveu de nos fautes désarme la haine, et émousse la colère. Les femmes, qui ont eu le malheur de se dérober à leur devoir, de blesser la bienséance, de révolter la vertu et la pudeur, doivent ce respect à l'usage et à l'honnêteté violée de paroître avec un air humilié; c'est une espèce de réparation que le public demande; il se souvient de vos fautes, dès que vous les oubliez. Le repentir assure le changement: prévenez la malignité naturelle qui est dans tous les hommes: mettez-vous à la place que leur orgueil vous destine, ils vous veulent humiliée; quand vous aurez fait leur ouvrage, ils n'auront rien à vous demander: la superbe après les fautes les rappelle, et les immortalise.

41. Passons, ma fille, aux devoirs de la société. J'ai cru qu'avant tout il falloit vous tirer de l'éducation ordinaire, et des préjugés de l'enfance: qu'il étoit nécessaire de fortifier votre raison, et de vous donner des principes certains pour vous servir d'appui: j'ai cru que la plupart des désordres de la vie venoient des fausses opinions: que les fausses opinions donnoient des sentimens déréglés, et que quand l'esprit n'est pas éclairé, le cœur est ouvert aux passions: qu'il faut avoir des vérités dans l'esprit qui nous préservent de l'erreur: qu'il faut avoir des sentimens dans le cœur, qui le ferment aux passions. Quand vous connoîtrez la vérité et que vous aimerez la justice, toutes les vertus seront en sûreté.

42. Le premier devoir de la vie civile, est de songer aux autres; ceux qui ne vivent que pour eux tombent dans le mépris et dans l'abandon. Quand vous voudrez trop exiger des autres, on vous refusera tout, amitié, sentimens, service: la vie civile est un commerce d'offices mutuels, le plus honnête y met davantage: en songeant au bonheur des autres,

vous assurez le vôtre ; c'est habileté que de penser ainsi.

Rien de plus haïssable que les gens qui font sentir qu'ils ne vivent que pour eux. L'amour-propre outré fait les grands crimes ; quelques degrés au-dessous, il fait les vices ; mais pour peu qu'il en reste, il affoiblit les vertus et les agrémens de la société.

Il est impossible de se lier aux personnes qui ont un amour-propre dominant, et qui le font sentir ; cependant nous ne nous en dépouillerons jamais : tant que nous tiendrons à la vie, nous tiendrons à nous. Mais il y a un amour-propre habile, qui ne s'exerce point aux dépens des autres.

Nous croyons nous élever en abaissant nos semblables ; c'est ce qui nous rend médisans et envieux. La bonté rend bien plus que la malignité. Faire du bien quand on le peut : en dire de tout le monde : ne juger jamais à la rigueur : ces actes de bonté et de générosité, souvent répétés, vous acquièrent enfin une grande et belle réputation. Tout le monde est intéressé à vous louer, à diminuer vos défauts, et à augmenter vos bonnes qualités. Il faut fonder votre réputation sur vos vertus, et non sur le démérite des autres : comptez que leurs bonnes qualités ne vous ôtent rien, et que vous ne devez imputer qu'à vous la diminution de votre réputation.

43. Une des choses qui nous rend plus malheureuses, c'est que nous comptons trop sur les hommes ; c'est aussi la source de nos injustices : nous leur faisons des querelles, non sur ce qu'ils nous doivent, ni sur ce qu'ils nous ont promis ; mais sur ce que nous avons espéré d'eux : nous nous faisons un droit de nos espérances, qui nous fournissent bien des mécomptes.

Ne soyez point précipitée dans vos jugemens : n'écoutez point les calomnies ; résistez même aux premières apparences ; et ne vous pressez jamais de condamner. Songez qu'il y a des choses vraisemblables sans être vraies, comme il y en a de vraies qui ne sont pas vraisemblables.

Il faudroit, dans les jugemens particuliers, imiter l'équité des jugemens solennels. Jamais les juges ne décident sans avoir examiné, écouté, et confronté les témoins avec les intéressés ; mais nous, sans mission, nous nous rendons les arbitres de la réputation : toute preuve suffit, toute autorité paroît bonne, quand il faut condamner. Conseillés par la malignité naturelle, nous croyons nous donner ce que nous ôtons aux autres : de là viennent les haines et les inimitiés ; car tout se sait.

Mettez donc de l'équité dans vos jugemens ; cette même justice que vous ferez aux autres, ils vous la rendront. Voulez-vous qu'on pense et qu'on dise du bien de vous ? ne dites jamais de mal de personne.

44. L'honnêteté, qui est une imitation de la charité, est aussi une des vertus de la société : elle vous met au-dessus des autres quand vous l'avez à un degré plus éminent ; mais elle ne se pratique et ne se soutient qu'aux dépens de l'amour-propre. L'honnêteté prend toujours sur vous, et tourne au profit des autres ; elle est un des grands liens de la société, et la seule qualité qui met de la sûreté et de la douceur dans le commerce.

Nous aimons naturellement à dominer ; c'est un sentiment injuste : où sont nos droits, pour vouloir nous élever au-dessus des autres ? Il n'y a qu'une domination permise et légitime ; c'est celle que vous donne la vertu : ayez plus de bonté et de générosité que les autres ; soyez en avance de services et de bienfaits ; c'est le moyen de vous élever. Le grand désintéressement vous rend aussi indépendant, et vous élève plus que la fortune même : rien ne nous abaisse tant que l'amour du bien.

Ce sont les qualités du cœur qui entrent dans le commerce ; l'esprit ne lie point aux autres, et vous voyez souvent des gens fort haïssables avec beaucoup d'esprit : ils vous donnent bonne opinion d'eux-mêmes, veulent dominer et abaisser les autres.

Quoique l'humilité n'ait été regardée que comme une vertu chrétienne, il faut pourtant convenir qu'elle est une vertu de la société, et si nécessaire, que sans elle vous êtes d'un commerce difficile. C'est l'idée que vous avez de vous-même, qui vous fait soutenir vos droits avec tant de hauteur, et prendre sur ceux d'autrui.

Il ne faut jamais compter à la rigueur avec personne : l'exacte honnêteté ne demande point tout ce qui vous est dû. Avec vos amis, ne craignez point d'être en avance. Si vous voulez être une amie aimable, n'exigez rien avec trop de rigueur ; mais afin que les manières ne se démentent point, comme elles expriment les dispositions du dedans,

faites souvent de sérieuses réflexions sur vos foiblesses, et vous montrez vous-même à découvert; vous tirerez de cet examen des sentimens d'humilité pour vous, et d'indulgence pour les autres.

Soyez humble sans être honteuse: la honte est un orgueil secret, et l'orgueil est une erreur sur ce que l'on vaut, et une injustice sur ce que l'on veut paroître aux autres.

45. La réputation est un bien très-désirable; mais c'est foiblesse de la rechercher avec trop d'ardeur, et de ne rien faire que pour elle; il faut se contenter de la mériter. Il ne faut pas rejeter le sentiment de la gloire, c'est l'aide le plus sûr que nous ayons pour la vertu; mais il est question de choisir la bonne gloire.

46. Accoutumez-vous à voir, sans étonnement et sans envie, ce qui est au-dessus de vous; et sans mépris, ce qui est au-dessous. Que le faste ne vous en impose pas; il n'y a que les petites âmes qui se prosternent devant la grandeur; l'admiration n'est due qu'à la vertu.

Pour vous accoutumer à estimer les hommes par leurs qualités propres, considérez l'état d'une personne comblée d'honneurs, de dignités et de richesses, à qui il semble que rien ne manque, mais à qui tout manque effectivement, faute d'avoir les vrais biens: elle souffre autant que si sa pauvreté étoit réelle, puisqu'elle a le sentiment de la pauvreté. " Rien n'est pire," dit un ancien, " que " la pauvreté dans les richesses, parce " que le mal tient à l'âme." Celui qui se trouve dans cet état a tous les maux de l'opinion, sans jouir des biens de la fortune; il est aveuglé par l'erreur, et déchiré par les passions; pendant qu'une personne raisonnable qui n'a rien, mais qui, à la place des faux biens, substitue de sages et de solides réflexions, jouit d'une tranquillité que rien n'égale. Le bonheur de l'un et le malheur de l'autre, ne viennent que de la manière différente de penser.

47. Si vous êtes sensible à la haine ou à la vengeance, opposez-vous à ce sentiment; rien n'est si bas que de se venger. Si on vous a offensée, vous ne devez que du mépris; et c'est une dette aisée à payer. Si on ne vous a manqué qu'en choses légères, vous devez de l'indulgence; mais il y a des temps d'injustices à essuyer dans la vie; des temps où les amis pour qui vous avez le plus fait, s'acharnent à vous blâmer: après avoir tout mis en usage pour les désabuser, il ne faut point s'opiniâtrer à combattre contre eux. On doit courir après l'estime de ses amis; mais quand vous trouvez des gens qui ne vous voient qu'au travers de la prévention; quand vous avez affaire à ces imaginations ardentes et allumées, qui n'ont d'esprit que pour soutenir leurs injustices, il faut se retirer et se calmer; quelques choses que vous fissiez, vous n'obtiendriez que de l'improbation. C'est alors qu'il faut opposer, à leur injustice et à la honte de se dédire, le rempart de votre innocence et la certitude de n'avoir point failli. Songez que si, dans le temps que l'on vous élevoit, vous n'en valiez pas davantage, à présent que l'on vous abaisse, vous n'en valez pas moins: il faut, sans en être plus humiliée, avoir pitié d'eux, ne se point irriter, s'il est possible, et dire: " Ils ont de mauvais " yeux." Faites réflexion qu'avec de bonnes qualités on surmonte la haine et l'envie; que les espérances qu'on tire de la vertu vous soutiennent et vous consolent.

Ne songez à vous venger, qu'en mettant dans votre conduite plus de modération, que ceux qui vous attaquent n'ont de malice. Il n'y a que les âmes élevées qui soient touchées de la gloire de pardonner.

Songez à vous estimer à bon titre, pour vous consoler de l'estime qu'on vous refuse. Vous ne pouvez vous permettre qu'une seule vengeance, c'est celle de faire du bien à ceux qui vous ont offensée; c'est la vengeance la plus délicate, et la seule permise; vous satisfaites à votre sentiment, et vous ne prenez point sur les vertus. César nous en donne l'exemple: son lieutenant Labiénus l'abandonna dans le temps qu'il avoit le plus besoin de lui, et passa dans le camp de Pompée; il laissa dans celui de César de grandes richesses; César les lui renvoya, et lui manda; " Voilà comme César se " venge."

Il est de la prudence de profiter des fautes des autres, quand même elles nous blessent; mais souvent ils commencent les torts, et nous les achevons; nous usons mal des droits qu'ils nous donnent sur eux; nous voulons tirer trop d'avantage de leurs fautes: c'est une injustice et une violence qui met les spectateurs contre nous. Si nous souffrions avec

modération, tout seroit pour nous, et les fautes de ceux qui nous attaquent, doubleroient par notre patience.

Quand vous savez que vos amis vous manquent, dissimulez; dès que vous faites sentir que vous vous en apercevez, leur malignité augmente, et vous mettez leur haine en liberté. En dissimulant, vous flattez leur amour-propre : ils jouissent du plaisir de vous en imposer, ils se croient supérieurs, dès qu'ils ne sont point démêlés : ils triomphent de votre erreur, et jouissent du plaisir de ne vous point perdre. En ne leur faisant point sentir que vous les connoissez, vous leur donnez le temps de se repentir et de revenir à eux; il ne faut qu'un service rendu à propos, ou une autre manière d'envisager les choses, pour vous les rendre plus attachés.

48. Soyez inviolable dans vos paroles, mais pour leur acquérir une entière confiance, songez qu'il faut une extrême délicatesse à les garder. Respectez la vérité, même dans les choses indifférentes; songez que rien n'est si méprisable que de la blesser. On a dit que le mensonge fait voir que l'on méprise les dieux, et qu'on craint les hommes; que celui-là est semblable aux dieux qui dit la vérité, et qui fait du bien. Il faut aussi éviter les sermens; la seule parole d'une honnête personne doit avoir toute l'autorité des sermens.

49. La politesse est une envie de plaire, la nature la donne, et l'éducation et le monde l'augmentent; la politesse est un supplément de la vertu; on dit qu'elle est venue dans le monde, quand cette fille du ciel l'a abandonné. Dans les temps les plus grossiers, où la vertu régnoit davantage, on connoissoit moins la politesse; elle est venue avec la volupté : elle est la fille du luxe et de la délicatesse; on a douté si elle tenoit plus du vice que de la vertu. Sans oser décider, ni la définir, m'est-il permis de dire mon sentiment? Je crois qu'elle est un des plus grands liens de la société, puisqu'elle contribue le plus à la paix; elle est une préparation à la charité, une imitation même de l'humilité. La vraie politesse est modeste, et comme elle cherche à plaire, elle sait que les moyens pour y réussir sont de faire sentir qu'on ne se préfère point aux autres; qu'on leur donne le premier rang dans notre estime.

L'orgueil nous sépare de la société; notre amour-propre nous donne un rang à part qui nous est toujours disputé; l'estime de soi-même qui se fait trop sentir, est presque toujours punie par le mépris universel. La politesse est l'art de concilier avec agrément ce qu'on doit aux autres, et ce qu'on se doit à soi-même; car les devoirs ont leurs limites, lesquelles passées, c'est flatterie pour les autres, et orgueil pour vous : c'est la qualité la plus séduisante.

Les personnes les plus polies ont ordinairement de la douceur dans les mœurs, et des qualités liantes; c'est la ceinture de Vénus; elle embellit et donne des grâces à tous ceux qui la portent : avec elle, vous ne pouvez manquer de plaire.

Il y a bien des degrés de politesse; vous en avez une plus fine à proportion de la délicatesse de l'esprit : elle entre dans toutes vos manières, dans vos discours, dans votre silence même.

L'exacte politesse défend qu'on étale avec hauteur son esprit et ses talens : il y a aussi de la dureté à se montrer heureux à la vue de certains malheurs. Il ne faut que du monde pour polir les manières; mais il faut beaucoup de délicatesse pour faire passer la politesse jusqu'à l'esprit. Avec une politesse fine et délicate, on vous passe bien des défauts, et on étend vos bonnes qualités. Ceux qui manquent de manières, ont plus besoin de qualités solides; et leur réputation se forme lentement. Enfin la politesse coûte peu, et rend beaucoup.

Le silence convient toujours à une jeune personne; il y a de la modestie et de la dignité à le garder; vous jugez les autres, et vous ne hasardez rien : mais gardez-vous d'avoir un silence fier et insultant; il faut qu'il soit l'effet de votre retenue, et non pas de votre orgueil. Mais comme on ne peut pas toujours se taire, il faut savoir, que la première règle pour bien parler, c'est de bien penser.

Quand vos idées seront nettes et démêlées, vos discours seront clairs; qu'ils soient remplis de pudeur et de bienséance. Respectez dans vos discours les préjugés et les coutumes; les expressions marquent les sentimens, et les sentimens sont les expressions des mœurs.

50. Il faut surtout éviter le caractère plaisant, c'est toujours un mauvais personnage, et rarement, en faisant rire, se fait-on estimer. Ayez attention aux autres bien plus qu'à vous; songez plutôt

à les faire valoir, qu'à briller. Il faut savoir bien écouter, et ne montrer, ni dans ses yeux, ni dans ses manières, un air distrait. Contez peu : narrez d'une manière fine et serrée ; que ce que vous direz soit neuf, ou que le tour en soit nouveau. Le monde est rempli de gens qui portent des sons à l'oreille, sans rien dire à l'esprit. Il faut, quand on parle, plaire, ou instruire : quand vous demandez de l'attention, il faut la payer par l'agrément. Un discours médiocre ne sauroit être trop court.

Approuvez, mais admirez rarement ; l'admiration est le partage des sots. Eloignez de vos discours l'art et la finesse : la principale prudence consiste à parler peu, et à se défier plus de soi-même que des autres. Une conduite droite, la réputation de probité, attire plus de confiance et d'estime, et à la longue plus d'avantages de la fortune, que les voies détournées. Rien ne vous rend digne des plus grandes choses, et ne vous met au-dessus des autres, que l'exacte probité.

51. Accoutumez-vous à avoir de la bonté et de l'humanité pour vos domestiques. Un ancien dit, " qu'il faut les " regarder comme des amis malheureux." Songez que vous ne devez qu'au hasard l'extrême différence qu'il y a de vous à eux : ne leur faites point sentir leur état ; n'appesantissez point leur peine : rien n'est si bas, que d'être haut, à qui vous est soumis.

N'usez point de termes durs : il en est d'une espèce qui doivent être ignorés d'une personne polie et délicate. Le service étant établi contre l'égalité naturelle des hommes, il faut l'adoucir. Sommes-nous en droit de vouloir nos domestiques sans défauts, nous qui leur en montrons tous les jours ? Il faut en souffrir. Quand vous vous faites voir pleine d'humeur et de colère (car souvent on se démasque devant son domestique,) quel spectacle n'offrez-vous point à leurs yeux ? Ne vous ôtez-vous pas le droit de les reprendre ? Il ne faut pas avoir avec eux une familiarité basse, mais vous leur devez du secours, des conseils et des bienfaits, proportionnés à votre état et à leur besoin.

Il faut se conserver de l'autorité dans son domestique, mais une autorité douce. Il ne faut pas aussi toujours menacer sans châtier, de peur de rendre les menaces méprisables ; mais il ne faut appeler l'autorité, que quand la persuasion manque. Songez que l'humanité et le christianisme égalent tout. L'impatience et l'ardeur de la jeunesse, jointes à la fausse idée qu'on vous donne de vous-même, vous font regarder les domestiques comme des gens d'une autre nature que la vôtre : que ces sentimens sont contraires à la modestie que vous vous devez, et à l'humanité que vous devez aux autres !

N'ayez point de goût pour la flatterie des domestiques ; et pour empêcher l'impression que les discours flatteurs, et souvent répétés, peuvent faire sur vous, songez que ce sont des gens payés pour servir vos foiblesses et votre orgueil.

Si par malheur, ma fille, vous ne suivez pas mes conseils, s'ils sont perdus pour vous, ils seront utiles pour moi ; par ces préceptes, je me forme de nouvelles obligations. Ces réflexions me sont de nouveaux engagemens pour travailler à la vertu. Je fortifie ma raison, même contre moi, et me mets dans la nécessité de lui obéir, ou je me charge de la honte d'avoir su la connoître, et de lui avoir été infidèle.

Rien de plus humiliant, ma fille, que d'écrire sur des matières qui me rappellent toutes mes fautes ; en vous les montrant, je me dépouille du droit de vous reprendre : je vous donne des armes contre moi, et je vous permets d'en user, si vous voyez que j'aie les vices opposés aux vertus que je vous recommande ; car les conseils sont sans autorité, dès qu'ils ne sont pas soutenus par l'exemple.

Mme. de St. Lambert.

§ 164. *Conseils à un jeune Homme.*

1. Que je serai fâché, mon cher ami, si vous adoptez des maximes qui puissent vous nuire. Je vois avec regret que vous abandonnez par complaisance tout ce que la nature a mis en vous. Vous avez honte de votre raison qui devroit faire honte à ceux qui en manquent. Vous vous défiez de la force et de la hauteur de votre âme : et vous ne vous défiez pas des mauvais exemples. Vous êtes-vous donc persuadé qu'avec un esprit très-ardent, et un caractère élevé, vous puissiez vivre honteusement dans la mollesse comme un homme fou et frivole ? Et qui vous assure que vous ne serez pas même méprisé dans cette carrière, né pour un autre ? Vous vous inquiétez trop des injustices que l'on peut vous faire, et de ce qu'on

pense de vous. Qui auroit cultivé la vertu, qui auroit tenté ou sa réputation ou sa fortune, par des voies hardies, s'il avoit attendu que les hommes l'y encourageassent? Les hommes ne se rendent d'ordinaire sur le mérite d'autrui qu'à la dernière extrémité. Ceux que nous croyons nos amis, sont assez souvent les derniers à nous accorder leur aveu. On a toujours dit que personne n'a créance parmi les siens; pourquoi? parce que les plus grands hommes ont eu leurs progrès comme nous; ceux qui les ont connus dans les imperfections de leurs commencemens se les représentent toujours dans cette première foiblesse, et ne peuvent souffrir qu'ils sortent de l'égalité imaginaire où ils se croyoient avec eux: mais les étrangers sont plus justes, et enfin le mérite et le courage triomphent de tout.

2. Etes-vous bien aise de savoir, mon cher ami, ce que bien des femmes appellent quelquefois un homme aimable? C'est un homme que personne n'aime, qui lui-même n'aime que soi et son plaisir, et en fait profession avec impudence; un homme par conséquent inutile aux autres hommes, qui pèse à la petite société qu'il tyrannise; qui est vain, avantageux, méchant même par principes; un esprit léger et frivole, qui n'a point de goût décidé, qui n'estime les choses, et ne les recherche jamais pour elles-mêmes, mais uniquement selon la considération qu'il y croit attachée, et fait tout par ostentation; un homme souverainement confiant et dédaigneux, qui méprise les affaires et ceux qui les traitent, le gouvernement, les ministres, les ouvrages et les auteurs; qui se persuade que toutes ces choses ne méritent pas qu'il s'y applique, et n'estime rien de solide que d'avoir de bonnes fortunes, ou le don de dire des riens; qui prétend néanmoins à tout, et parle de tout sans pudeur; en un mot, un fat sans vertu, sans talens, sans goût de la gloire; qui ne prend jamais dans les choses que ce qu'elles ont de plaisant, et met son principal mérite à tourner continuellement en ridicule tout ce qu'il connoît sur la terre de sérieux et de respectable.

Gardez-vous donc bien de prendre pour le monde ce petit cercle de gens insolens, qui ne comptent eux-mêmes pour rien le reste des hommes, et n'en sont pas moins méprisés; des hommes si présomptueux passeront aussi vîte que leurs modes, et n'ont pas d'ordinaire plus de part au gouvernement du monde que les comédiens et les danseurs de corde: si le hasard leur donne sur quelque théatre du crédit, c'est la honte de cette nation et la marque de la décadence des esprits. Il faut renoncer à la faveur lorsqu'elle sera leur partage; vous y perdrez moins qu'on ne pense; ils auront les emplois, vous aurez les talens; ils auront les honneurs; vous, la vertu: voudriez-vous obtenir leurs places au prix de leurs déréglemens, et par leurs frivoles intrigues? vous le tenteriez vainement. Il est aussi difficile de contrefaire la fatuité que la véritable vertu.

3. Que le sentiment de vos foiblesses, mon aimable ami, ne vous tienne pas abattu. Lisez ce qui nous reste des plus grands hommes; les erreurs de leur premier âge effacées par la gloire de leur nom, n'ont pas toujours été jusqu'à leurs historiens, mais eux-mêmes les ont avouées en quelque sorte. Ce sont eux qui nous ont appris que tout est vanité sous le soleil; ils avoient donc éprouvé, comme les autres, de s'enorgueillir, de s'abattre, de se préoccuper de petites choses. Ils s'étoient trompés mille fois dans leurs raisonnemens et dans leurs conjectures; ils avoient eu la profonde humiliation d'avoir tort avec leurs inférieurs. Les défauts qu'ils cachoient avec le plus de soin leur étoient souvent échappés; ainsi ils avoient été accablés en même temps par leur conscience et par la conviction publique: en un mot c'étoient de grands hommes, mais c'étoient des hommes, et ils supportoient leurs défauts: on peut se consoler d'éprouver leurs foiblesses, lorsqu'on se sent le courage de cultiver leurs vertus.

4. Aimez la familiarité, mon cher ami, elle rend l'esprit souple, délié, modeste, maniable, déconcerte la vanité, et donne sous un air de liberté et de franchise une prudence qui n'est pas fondée sur les illusions de l'esprit, mais sur les principes indubitables de l'expérience. Ceux qui ne sortent pas d'eux-mêmes sont tout d'une pièce; ils craignent les hommes qu'ils ne connoissent pas, ils les évitent, ils se cachent au monde et à eux-mêmes, et leur cœur est toujours serré. Donnez plus d'essor à votre âme, et n'appréhendez rien des suites; les hommes sont faits de manière qu'ils n'aperçoivent pas une partie des choses qu'on leur découvre, et qu'ils oublient aisément l'autre. Vous

verrez d'ailleurs que le cercle où l'on a passé sa jeunesse, se dissipe insensiblement; ceux qui le composoient s'éloignent, et la société se renouvelle; ainsi l'on entre dans un autre cercle tout instruit: alors si la fortune vous met dans des places où il soit dangereux de vous communiquer, vous aurez assez d'expérience pour agir par vous-même et vous passer d'appui. Vous saurez vous passer des hommes et vous en défendre, vous les connoîtrez; enfin vous aurez la sagesse dont les gens timides ont voulu se revêtir avant le temps, et qui est avortée dans leur sein.

5. Voulez-vous avoir la paix avec les hommes, ne leur contestez pas les qualités dont ils se piquent, ce sont celles qu'ils mettent ordinairement à plus haut prix; c'est un point capital pour eux. Souffrez donc qu'ils se fassent un mérite d'être plus délicats que vous, de se connoître en bonne chère, d'avoir des insomnies ou des vapeurs: laissez-leur croire aussi qu'ils sont aimables, amuseurs, plaisans, singuliers; et s'ils avoient des prétentions plus hautes, passez-les-leur encore. La plus grande de toutes les imprudences, est de se piquer de quelque chose: le malheur de la plupart des hommes ne vient que de là; je veux dire, de s'être engagés publiquement à soutenir un certain caractère, ou à faire fortune, ou à paroître riche, ou à faire métier d'esprit. Voyez ceux qui se piquent d'être riches, le dérangement de leurs affaires les fait croire souvent plus pauvres qu'ils ne sont; et enfin ils le deviennent effectivement, et passent leur vie dans une tension d'esprit continuelle, qui découvre la médiocrité de leur fortune et l'excès de leur vanité. Cet exemple se peut appliquer à tous ceux qui ont des prétentions. S'ils dérogent, s'ils se démentent, le monde jouit avec ironie de leur chagrin, et confondus dans les choses auxquelles ils se sont attachés, ils demeurent sans ressource en proie à la raillerie la plus amère. Qu'un autre homme échoue dans les mêmes choses, on peut croire que c'est par paresse, ou pour les avoir négligées. Enfin, on n'a pas son aveu sur le mérite des avantages qui lui manquent; mais s'il réussit, quels éloges! comme il n'a pas mis ce succès au prix de celui qui s'en pique, on croit lui accorder moins et l'obliger cependant davantage; car ne paroissant pas prétendre à la gloire qui vient à lui, on espère qu'il la recevra en pur don, et l'autre nous la demandoit comme une dette.

6. C'est une maxime du Cardinal de Retz, qu'il faut tâcher de former ses projets, de façon que leur irréussite même soit suivie de quelque avantage; et cette maxime est très-bonne.

Dans les situations désespérées on peut prendre des partis violens; mais il faut qu'elles soient désespérées: les grands hommes s'y abandonnent quelquefois par une secrète confiance des ressources qu'ils ont pour subsister dans les extrémités, ou pour en sortir avec gloire. Ces exemples sont sans conséquence pour les autres hommes.

C'est une faute commune, lorsqu'on fait un plan, de songer aux choses sans songer à soi. On prévoit les difficultés attachées aux affaires; celles qui naissent de notre fond, rarement.

Si pourtant on est obligé à prendre des résolutions extrêmes, il faut les embrasser avec courage et sans prendre conseil des gens médiocres; car ceux-ci ne comprennent pas qu'on puisse assez souffrir dans la médiocrité qui est leur état naturel, pour vouloir en sortir par de si grands hasards, ni qu'on puisse durer dans ces extrémités, qui sont hors de la sphère de leurs sentimens. Cachez-vous des esprits timides. Quand vous leur auriez arraché leur approbation par surprise, ou par la force de vos raisonnemens, rendus à eux-mêmes, leur tempérament les rameneroit bientôt à leurs principes, et vous les rendroit plus contraires.

Croyez qu'il y a toujours, dans le cours de la vie, beaucoup de choses qu'il faut hasarder, et beaucoup d'autres qu'il faut mépriser; et consultez en cela votre raison et vos forces.

Ne comptez sur aucun ami dans le malheur. Mettez toute votre confiance dans votre courage et dans les ressources de votre esprit. Faites-vous, s'il se peut, une destinée qui ne dépende pas de la bonté trop inconstante et trop peu commune des hommes. Si vous méritez des honneurs, si vous forcez le monde à vous estimer, si la gloire suit votre vie, vous ne manquerez ni d'amis fidèles, ni de protecteurs, ni d'admirateurs.

Soyez donc d'abord par vous-même, si vous voulez vous acquérir les étrangers. Ce n'est point à une âme courageuse à attendre son sort de la seule faveur et du

eul caprice d'autrui. C'est à son travail i lui faire une destinée digne d'elle.

7. Il faut que je vous avertisse d'une hose, mon très-cher ami; les hommes se echerchent quelquefois avec empresse- ment, mais ils se dégoûtent aisément les ns des autres; cependant la paresse les retient long-temps ensemble après que leur goût est usé. Le plaisir, l'amitié, l'estime (liens fragiles) ne les attachent plus, l'habitude les asservit: fuyez ces commerces stériles, d'où l'instruction et la confiance sont bannies. Le cœur s'y dessèche et s'y gâte; l'imagination y périt, &c.

Conservez toujours néanmoins avec tout le monde la douceur de vos senti- mens. Faites-vous une étude de la pa- tience, et sachez céder par raison, comme on cède aux enfans, qui n'en sont pas capables et ne peuvent vous offenser; abandonnez surtout aux hommes vains, cet empire extérieur et ridicule qu'ils affectent: il n'y a de supériorité réelle, que celle de la vertu et du génie.

Voyez des mêmes yeux, s'il est possi- ble, l'injustice de vos amis; soit qu'ils se familiarisent par une longue habitude avec vos avantages; soit que par une secrète jalousie, ils cessent de les recon- noître, ils ne peuvent vous les faire perdre. Soyez donc froid là-dessus; un favori admis à la familiarité de son maître, un domestique, aiment mieux dans la suite se faire chasser que de vivre dans la mo- destie de leur condition. C'est ainsi que sont faits les hommes; vos amis croiront s'être acquis par la connoissance de vos défauts une sorte de supériorité sur vous: les hommes se croient supérieurs aux défauts qu'ils font sentir; c'est ce qui fait qu'on juge dans le monde si sévère- ment des actions, des discours et des écrits d'autrui. Mais pardonnez-leur jusqu'à cette connoissance de vos défauts, et aux avantages frivoles qu'ils essaieront d'en tirer: ne leur demandez pas la même perfection qu'ils semblent exiger de vous. Il y a des hommes qui ont de l'esprit, et un bon cœur, mais rempli de délicatesses fatigantes; ils sont pointil- leux, difficiles, attentifs, défians, jaloux; ils se fâchent de peu de chose, et auroient honte de revenir les premiers: tout ce qu'ils mettent dans la société, ils crai- gnent qu'on ne pense qu'ils le doivent. N'ayez pas la foiblesse de renoncer à leur amitié par vanité ou par impatience, lorsqu'elle peut encore vous être utile ou agréable; et enfin quand vous voudrez rompre, faites qu'ils croient eux-mêmes vous avoir quitté.

Au reste, s'ils sont dans le secret de vos affaires ou de vos foiblesses, n'en ayez jamais de regret. Ce que l'on ne confie que par vanité et sans dessein, donne un cruel repentir; mais lorsqu'on ne s'est mis entre les mains de son ami que pour s'enhardir dans ses idées, pour les corriger, pour tirer du fond de son cœur la vérité, et pour épuiser par la confiance les ressources de son esprit, alors on est payé d'avance de tout ce qu'on peut en souffrir.

8. Que je vous estime, mon cher ami, de mépriser les petites finesses dont on s'aide pour imposer. Laissez-les cons- tamment à ceux qui craignent d'être ap- profondis, et cherchent à se maintenir par des amitiés ménagées, ou par des froi- deurs concertées, et attendent toujours qu'on les prévienne. Il est bon de vous faire une nécessité de plaire par un vrai mérite, au hasard même de déplaire à bien des hommes; ce n'est pas un grand mal de ne pas réussir avec toute sorte de gens, ou de les perdre après les avoir attachés. Il faut supporter, mon ami, que l'on se dégoûte de vous comme on se dégoûte des autres biens. Les hommes ne sont pas touchés long-temps des mêmes choses: mais les choses dont ils se lassent, n'en sont pas de leur aveu pires. Que cela vous empêche seule- ment de vous reposer sur vous-même; on ne peut conserver aucun avantage que par les efforts qui l'acquièrent.

9. Si vous avez quelque passion qui élève vos sentimens, qui vous rende plus généreux, plus compatissant, plus humain, qu'elle vous soit chère.

En toute occasion, quand vous vous sentirez porté vers quelque bien, lorsque votre beau naturel vous sollicitera pour les misérables, hâtez-vous de vous sa- tisfaire. Craignez que le temps, le con- seil n'emportent ces bons sentimens, et n'exposez pas votre cœur à perdre un si cher avantage. Mon aimable ami, il ne tient pas à vous de devenir riche, d'ob- tenir des emplois ou des honneurs: mais rien ne vous peut empêcher d'être bon, généreux et sage. Préférez la vertu à tout. Vous n'y aurez jamais de regret. Il peut arriver que les hommes qui sont envieux et légers vous fassent éprouver un jour leur injustice. Des gens mépri- sables usurpent la réputation due au mérite,

et jouissent insolemment de son partage : c'est un mal ; mais il n'est pas tel que le monde se le figure, la vertu vaut mieux que la gloire.

10. Mon très-cher ami, sentez-vous votre esprit pressé et à l'étroit dans votre état ? C'est une preuve que vous êtes né pour une meilleure fortune ; il faut donc sortir de vos voies et marcher dans un champ moins limité.

Ne vous amusez pas à vous plaindre, rien n'est si inutile ; mais fixez d'abord vos regards autour de vous : on a quelquefois dans sa main des ressources que l'on ignore. Si vous n'en découvrez aucune, au lieu de vous morfondre tristement dans cette vue, osez prendre un plus grand essor : un tour d'imagination un peu hardi nous ouvre souvent des chemins pleins de lumières. Quiconque connoît la portée de l'esprit humain, tente quelquefois des moyens, qui paroissent impraticables aux autres hommes. C'est avoir l'esprit chimérique de négliger les facilités ordinaires, pour suivre des hasards et des apparences ; mais lorsqu'on sait bien allier les grands et les petits moyens, et les employer de concert, je crois qu'on auroit tort de craindre, non-seulement l'opinion du monde, qui rejète toute sorte de hardiesse dans les malheureux, mais même les contradictions de la fortune.

Laissez croire à ceux qui le veulent, qu'on est misérable dans les embarras des grands desseins. C'est dans l'oisiveté et la petitesse que la vertu souffre, lorsqu'une prudence timide l'empêche de prendre l'essor et la fait ramper dans ses liens : mais le malheur même a ses charmes dans les grandes extrémités ; car cette opposition de la fortune élève un esprit courageux, et lui fait ramasser toutes ses forces, qu'il n'employoit pas.

11. Nous jugeons rarement des choses, par ce qu'elles sont en elles-mêmes ; nous ne rougissons pas du vice, mais du déshonneur. Tel ne feroit pas scrupule d'être fourbe, qui est honteux de passer pour tel, même injustement.

Nous demeurons flétris et avilis à nos propres yeux, tant que nous croyons l'être à ceux du monde ; nous ne mesurons pas nos fautes par la vérité, mais par l'opinion.

Ce n'est pas tout. On affiche quelquefois des vices effectifs ; et si certaines foiblesses pardonnables venoient à paroître, on s'en trouveroit accablé.

Je ne fais pas ces réflexions pour encourager les gens bas, car ils n'ont que trop d'impudence. Je parle pour ces âmes fières et délicates, qui s'exagèrent leurs propres foiblesses, et ne peuvent souffrir la conviction publique de leurs fautes.

Alexandre ne vouloit plus vivre après avoir tué Clitus ; sa grande âme étoit consternée d'un emportement si funeste. Je le loue d'être devenu par là plus tempérant ; mais s'il eût perdu le courage d'achever ses vastes desseins, et qu'il n'eût pu sortir de cet horrible abattement, où d'abord il étoit plongé, le ressentiment de sa faute l'eût poussé trop loin.

Mon ami, n'oubliez jamais que rien ne nous peut garantir de commettre beaucoup de fautes. Sachez que le même génie qui fait la vertu, produit quelquefois de grands vices. La valeur et la présomption, la justice et la dureté, la sagesse et la volupté, se sont mille fois confondues, succédées ou alliées. Les extrémités se rencontrent, et se réunissent en nous. Ne nous laissons donc pas abattre. Consolons-nous de nos défauts, puisqu'ils nous laissent toutes nos vertus ; et que le sentiment de nos foiblesses ne nous fasse pas perdre celui de nos forces. Il est de l'essence de l'esprit de se tromper ; le cœur a aussi ses erreurs. Avant de rougir d'être foibles, nous serions moins déraisonnables de rougir d'être hommes.

Vauvenargues. Fragmens.

§ 165. *Avis d'un vieux Solitaire à un jeune Homme.*

Comme toi ma première jeunesse a essuyé des chagrins ; comme toi je me suis emporté contre le destin et les hommes. Insensé ! j'attribuois à une puissance étrangere ce qui n'étoit que le fruit de mes égaremens. Le moindre choc m'étourdissoit, et m'entraînoit dans mille démarches, dont le résultat étoit toujours la douleur. . . Oh mon fils ! soyons bons, chérissons nos frères, aimons notre auteur, adorons ses décrets et nous serons heureux. La jouissance du cœur dispense de celle des sens ; et ce n'est pas être malheureux que de souffrir par le corps. Le mal moral est le seul véritable, et l'on n'est réellement à plaindre que lorsque l'âme gémit. Qu'importe au navigateur que les vagues viennent sans cesse battre son vaisseau, s'il n'a rien à craindre pour

le trésor qu'il renferme? La mauvaise fortune écrase le méchant; mais l'homme de bien sourit au milieu de ses maux. Ce qui arrache à l'un des blasphèmes, excite dans l'autre un doux sentiment de reconnoissance; il bénit le coup qui le frappe, et s'abaisse sans être ébranlé sous la main éternelle qui tient la chaîne invisible des événemens.

Jeune homme, lève ton front abattu, ta tristesse outrage ton créateur. Jette un coup d'œil sur ta vie, et reconnois la justice d'un Dieu bon. Tu deviens coupable, il te punit; il te rend malheureux, en mettant ton âme dans un état aussi déplorable que ton corps: il te porte des coups terribles, pour te les rendre plus insupportables. Il permet que tu accuses les hommes, et que toute la race humaine te devienne odieuse. Voilà ton âme plongée tout à coup dans un vide affreux; elle se regarde, voit sa misère, frémit, et sent qu'il lui faut un consolateur. Ira-t-elle le chercher parmi les hommes? Non, puisqu'elle les abhorre. Il n'est donc plus que le ciel qu'elle puisse envisager; elle se tourne vers lui, le fixe, et s'y élance dans un transport soudain. Elle s'offre gémissante à son créateur; elle l'implore de bonne foi: elle est écoutée. Tout à coup elle respire, le calme succède à son agitation; elle gémit de sa longue erreur, d'avoir cherché la paix où elle n'étoit pas, et ses maux sont finis.

Voilà, mon fils, ton histoire. Vis heureux maintenant, l'expérience t'y invite; si tes vœux te rappellent dans ta patrie, portes-y un cœur mûr et inaccessible à la foiblesse; surtout n'oublie jamais que de la paix seule de l'âme dépend le bonheur, et que cette heureuse paix ne se trouve que dans l'amour du bien. Si tu veux vivre avec moi, la nature t'offre ici une retraite paisible et un domaine assez vaste pour récréer ta vue, et contenter tes besoins. Ne crains point d'être seul; le coupable se flétrit dans la longueur de la retraite; mais le juste se familiarise sans peine avec la solitude; il y trouve une source intarissable de plaisirs. O mon fils! tu sauras qu'il est doux de mener une vie sobre, tranquille, et laborieuse, sous un toit riant et solitaire, loin des folies des hommes, sans autre compagnie que celle du ciel, et des oiseaux, et sans autres trésors que ceux de la simple nature. Heureux, cent fois heureux, celui qui aime la vertu, qui chaque jour rend hommage à la suprême sagesse, qui chaque jour exhale d'un cœur pur de ferventes prières, et les fait entendre aux vallons, aux ruisseaux, aux bois, et aux montagnes! Que l'homme chériroit son existence, s'il savoit apprécier les bienfaits dont le ciel le comble, et pressentir le bonheur des cieux par le bonheur de la vie! Cependant, ô mon fils! il ne faut pas nous prévaloir de cette connoissance que le ciel nous donne, pour nous livrer trop à la douceur de notre état. Songeons d'abord que toutes nos jouissances ici-bas sont précaires. Nous n'avons point de propriété réelle, et il faut posséder tout avec la certitude de tout abandonner. D'ailleurs nous ne devons ni haïr, ni perdre de vue les hommes, quoique nous paroissions les fuir. L'humanité est le plus beau et le plus sublime caractère de la vertu; nous devons nous pénétrer du délicieux sentiment de la bienveillance; nous devons plaindre nos frères, donner souvent des larmes à leur triste destin, et implorer pour eux la bonté des cieux. Il n'est que cette conduite qui puisse justifier la vie de l'homme solitaire; en s'éloignant du monde, c'est leurs crimes et non ses pareils, qu'il doit fuir; plus ils sont coupables, plus il doit les aimer. Mais celui qui n'emporte dans la solitude qu'une misantropie orgueilleuse et une dure insensibilité pour le genre humain, ou qui n'y est entraîné que par l'amour d'un lâche repos, ne mérite point le nom de sage.

Anonyme.

§ 166. *Discours du Vieillard à Paul.*

Mon fils, écoutez-moi qui suis votre ami, qui ai été celui de Virginie, et qui au milieu de vos espérances, ai souvent tâché de fortifier votre raison contre les accidens imprévus de la vie. Que déplorez-vous avec tant d'amertume? Est-ce votre malheur? est-ce celui de Virginie?

Votre malheur? oui, sans doute il est grand. Vous avez perdu la plus aimable des filles, qui auroit été la plus digne des femmes. Elle avoit sacrifié ses intérêts aux vôtres, et vous avoit préféré à la fortune, comme la seule récompense digne de sa vertu. Mais que savez-vous si

l'objet de qui vous deviez attendre un bonheur si pur, n'eût pas été pour vous la source d'une infinité de peines? Elle étoit sans bien et déshéritée. Vous n'aviez désormais à partager avec elle que votre seul travail. Revenue plus délicate par son éducation, et plus courageuse par son malheur même, vous l'auriez vue chaque jour succomber, en s'efforçant de partager vos fatigues. Quand elle vous auroit donné des enfans, ses peines et les vôtres auroient augmenté par la difficulté de soutenir seule avec vous de vieux parens et une famille naissante.

Vous me direz, le gouverneur nous auroit aidés. Que savez-vous si dans une colonie qui change si souvent d'administrateurs, vous aurez souvent des la Bourdonaies? s'il ne viendra pas ici des chefs sans mœurs et sans morale? si, pour obtenir quelque misérable secours, votre épouse n'eût pas été obligée de leur faire sa cour? Ou elle eût été foible, et vous eussiez été à plaindre: ou elle eût été sage, et vous fussiez resté pauvre; heureux si à cause de sa beauté et de sa vertu, vous n'eussiez pas été persécuté par ceux mêmes de qui vous espériez de la protection.

Il me fût resté, me direz-vous, le bonheur, indépendant de la fortune, de protéger l'objet aimé qui s'attache à nous, à proportion de sa foiblesse même; de le consoler par mes propres inquiétudes; de le réjouir de ma tristesse, et d'accroître notre amour de nos peines mutuelles. Sans doute la vertu et l'amour jouissent de ces plaisirs amers. Mais elle n'est plus, et il vous reste ce qu'après vous elle a le plus aimé, sa mère et la vôtre, que votre douleur inconsolable conduira au tombeau. Mettez votre bonheur à les aider, comme elle l'y avoit mis elle-même. Mon fils, la bienfaisance est le bonheur de la vertu; il n'y en a point de plus assuré et de plus grand sur la terre. Les projets de plaisirs, de repos, de délices, d'abondance, de gloire, ne sont point faits pour l'homme foible, voyageur et passager. Voyez comme un pas vers la fortune nous a précipités tous d'abîme en abîme. Vous vous y êtes opposé, il est vrai; mais qui n'eût pas cru que le voyage de Virginie devoit se terminer par son bonheur et par le vôtre. Les invitations d'une parente riche et âgée; les conseils d'un sage gouverneur, les applaudissemens d'une colonie, les exhortations et l'autorité d'un prêtre, ont décidé du malheur de Virginie. Ainsi nous courons à notre perte, trompés par la prudence même de ceux qui nous gouvernent. Il eût mieux valu sans doute ne pas les croire, ni se fier à la voix et aux espérances d'un monde trompeur. Mais enfin, de tant d'hommes que nous voyons si occupés dans ces plaines, de tant d'autres qui vont chercher la fortune aux Indes, ou qui, sans sortir de chez eux, jouissent en repos en Europe des travaux de ceux-ci, il n'y en a aucun qui ne soit destiné à perdre un jour ce qu'il chérit le plus; grandeurs, fortune, femme, enfans, amis. La plupart auront à joindre à leur perte le souvenir de leur propre imprudence. Pour vous, en rentrant en vous-même, vous n'avez rien à vous reprocher. Vous avez été fidèle à votre foi. Vous avez eu, à la fleur de la jeunesse, la prudence d'un sage, en ne vous écartant pas du sentiment de la nature. Vos vues seules étoient légitimes, parce qu'elles étoient pures, simples, désintéressées, et que vous aviez sur Virginie des droits sacrés, qu'aucune fortune ne pouvoit balancer. Vous l'avez perdue, et ce n'est ni votre imprudence, ni votre avarice, ni votre fausse sagesse qui vous l'ont fait perdre, mais Dieu même, qui a employé les passions d'autrui pour vous ôter l'objet de votre amour; Dieu de qui vous tenez tout; qui voit ce qui vous convient, et dont la sagesse ne vous laisse aucun lieu au repentir et au désespoir qui marchent à la suite des maux dont nous avons été la cause.

Voilà ce que vous pouvez vous dire dans votre infortune: Je ne l'ai pas méritée. Est-ce donc le malheur de Virginie, sa fin, son état présent, que vous déplorez? Elle a subi le sort réservé à la naissance, à la beauté, aux empires mêmes. La vie de l'homme, avec tous ses projets, s'élève comme une petite tour dont la mort est le couronnement. En naissant, elle étoit condamnée à mourir. Heureuse d'avoir dénoué les liens de la vie avant sa mère, avant la vôtre, avant vous; c'est-à-dire, de n'être pas morte plusieurs fois avant la dernière.

La mort, mon fils, est un bien pour tous les hommes. Elle est la nuit de ce jour inquiet qu'on appelle la vie. C'est dans le sommeil de la mort que reposent pour jamais les maladies, les douleurs, les chagrins, les craintes qui agitent sans

cesse les malheureux vivans (1). Examinez les hommes qui paroissent les plus heureux; vous verrez qu'ils ont acheté leur prétendu bonheur bien chèrement: la considération publique, par des maux domestiques; la fortune, par la perte de la santé; le plaisir si rare d'être aimé, par des sacrifices continuels; et souvent à la fin d'une vie sacrifiée aux intérêts d'autrui, ils ne voient autour d'eux que des amis faux et des parens ingrats. Mais Virginie a été heureuse jusqu'au dernier moment. Elle l'a été avec nous par les biens de la nature, loin de nous par ceux de la vertu: et, même dans le moment terrible où nous l'avons vue périr, elle étoit encore heureuse; car soit qu'elle jetât les yeux sur une colonie entière à qui elle causoit une désolation universelle, ou sur vous qui couriez avec tant d'intrépidité à son secours, elle a vu combien elle nous étoit chère à tous. Elle s'est fortifiée contre l'avenir, par le souvenir de l'innocence de sa vie, et elle a reçu alors le prix que le ciel réserve à la vertu, un courage supérieur au danger. Elle a présenté à la mort un visage serein.

Mon fils, Dieu donne à la vertu tous les événemens de la vie à supporter, pour faire voir qu'elle seule peut en faire usage, et y trouver du bonheur et de la gloire. Quand il lui réserve une réputation illustre, il l'élève sur un grand théâtre et la met aux prises avec la mort: alors son courage sert d'exemple, et le souvenir de ses malheurs reçoit à jamais un tribut de larmes de la postérité. Voilà le monument immortel qui lui est réservé sur une terre où tout passe, et où la mémoire même de la plupart des rois est bientôt ensevelie dans un éternel oubli.

Mais Virginie existe encore. Mon fils, voyez que tout change sur la terre, et que rien ne s'y perd. Aucun art humain ne pourroit anéantir la plus petite particule de matière; et ce qui fut raisonnable, sensible, aimant, vertueux, religieux, auroit péri, lorsque les élémens dont il étoit revêtu sont indestructibles! ah! si Virginie a été heureuse avec nous, elle l'est maintenant bien davantage. Il y a un Dieu, mon fils; toute la nature l'annonce, je n'ai pas besoin de vous le prouver. Il n'y a que la méchanceté des hommes qui leur fasse nier une justice qu'ils craignent. Son sentiment est dans notre cœur, ainsi que ses ouvrages sont sous vos yeux. Croyez-vous donc qu'il laisse Virginie sans récompense? croyez-vous que cette même puissance qui avoit revêtu cette âme si noble d'une forme si belle où vous sentiez un art divin, n'auroit pu la tirer des flots? que celui qui a arrangé le bonheur actuel des hommes par des lois que vous ne connoissez pas, ne puisse en préparer un autre à Virginie par des lois qui vous sont également inconnues? Quand nous étions dans le néant, si nous eussions été capables de penser, aurions-nous pu nous former une idée de notre existence? et maintenant que nous sommes dans cette existence ténébreuse et fugitive, pouvons-nous prévoir ce qu'il y a au-delà de la mort par où nous en devons sortir? Dieu a-t-il besoin comme l'homme, du petit globe de notre terre, pour servir de théâtre à son intelligence et à sa bonté, et n'a-t-il pu propager la vie humaine que dans les champs de la mort? Il n'y a pas dans l'océan une seule goutte d'eau qui ne soit pleine d'êtres vivans, qui ressortissent à nous; et il n'existeroit rien pour nous parmi tant d'astres qui roulent sur nos têtes? Quoi! il n'y auroit d'intelligence suprême et de bonté divine précisément que là où nous sommes; et dans ces astres rayonnans et innombrables, dans ces champs infinis de lumière qui les environnent, que ni les orages, ni les nuits n'obscurcissent jamais, il n'y auroit qu'un espace vain et un néant éternel! Si nous, qui ne nous sommes rien donné, osions assigner des bornes à la puissance de laquelle nous avons tout reçu, nous pourrions croire que nous sommes ici sur les limites de son empire, où la vie se débat avec la mort, et l'innocence avec la tyrannie.

Sans doute il est quelque part un lieu où la vertu reçoit sa récompense. Virginie maintenant est heureuse. Ah! si du séjour des anges elle pouvoit se com-

(1) Il y a dans cette partie du discours des pensées et des expressions qui peuvent prêter à la censure; mais comme ce qui suit bientôt après leur ôte une partie de ce qu'elles peuvent avoir de contraire aux vraies notions, je n'ai point jugé à propos de les supprimer. La philosophie a assez de torts, sans lui en trouver, quand on peut l'excuser.

L'Editeur.

muniquer à vous, elle vous diroit comme dans ses adieux : O Paul, la vie n'est qu'une épreuve. J'ai été trouvée fidèle aux lois de la nature, de l'amour et de la vertu. J'ai traversé les mers pour obéir à mes parens ; j'ai renoncé aux richesses pour conserver ma foi ; et j'ai mieux aimé perdre la vie que de violer la pudeur. Le ciel a trouvé ma carrière suffisamment remplie. J'ai échappé pour toujours à la pauvreté, à la calomnie, aux tempêtes, au spectacle des douleurs d'autrui. Aucun des maux qui effraient les hommes ne peut plus désormais m'atteindre; et vous me plaignez! je suis pure et inaltérable comme une particule de lumière ; et vous me rappelez dans la nuit de la vie! O Paul! ô mon ami! souviens-toi de ces jours de bonheur où dès le matin nous goûtions la volupté des cieux, se levant avec le soleil sur les pitons de ces rochers, et se répandant avec ses rayons au sein de nos forêts. Nous éprouvions un ravissement dont nous ne pouvions comprendre la cause. Dans nos souhaits innocens, nous désirions être tout vue, pour jouir des riches couleurs de l'aurore ; tout odorat, pour sentir les parfums de nos plantes; tout ouie, pour entendre les concerts de nos oiseaux ; tout cœur, pour reconnoître ces bienfaits. Maintenant à la source de la beauté d'où découle tout ce qui est agréable sur la terre, mon âme voit, goûte, entend, touche immédiatement ce qu'elle ne pouvoit sentir alors que par de foibles organes. Ah! quelle langue pourroit décrire ces rivages d'un orient éternel que j'habite pour toujours ? Tout ce qu'une puissance infinie et une beauté céleste ont pu créer pour consoler un être malheureux ; tout ce que l'amitié d'une infinité d'êtres, réjouis de la même félicité, peut mettre d'harmonie dans des transports communs, nous l'éprouvons sans mélange. Soutiens donc l'épreuve qui t'est donnée afin d'accroître le bonheur de ta Virginie par des amours qui n'auront plus de terme, par un hymen dont les flambeaux ne pourront plus s'éteindre. Là, j'apaiserai tes regrets ; là, j'essuierai tes larmes. O mon ami! mon jeune époux ! élève ton âme vers l'infini, pour supporter des peines d'un moment.

Bernardin de Saint Pierre.

§ 167. *Du bien et du mal moral.*

Ce qui n'est bien ou mal qu'à un particulier, et qui peut être le contraire de cela à l'égard du reste des hommes, ne peut être regardé en général comme un mal, ou comme un bien.

Afin qu'une chose soit regardée comme un bien par toute la société, il faut qu'elle tende à l'avantage de toute la société ; et afin qu'on la regarde comme un mal, il faut qu'elle tende à sa ruine : voilà le grand caractère du bien et du mal moral.

Les hommes étant imparfaits, n'ont pu se suffire à eux-mêmes. De là la nécessité de former des sociétés. Qui dit une société, dit un corps qui subsiste par l'union de divers membres, et confond l'intérêt particulier dans l'intérêt général; c'est là le fondement de toute la morale.

Mais parce que le bien commun exige de grands sacrifices, et qu'il ne peut se répandre également sur tous les hommes, la religion qui répare le vice des choses humaines, assure des indemnités dignes d'envie à ceux qui nous semblent lésés.

Et toutefois ces motifs respectables n'étant pas assez puissans pour donner un frein à la cupidité des hommes, il a fallu encore qu'ils convinssent de certaines règles pour le bien public, fondé à la honte du genre humain sur la crainte odieuse des supplices ; et c'est l'origine des lois.

Nous naissons, nous croissons à l'ombre de ces conventions solennelles ; nous leur devons la sûreté de notre vie, et la tranquillité qui l'accompagne. Les lois sont aussi le seul titre de nos possessions: dès l'aurore de notre vie, nous en recueillons les doux fruits, et nous nous engageons toujours à elles par des liens plus forts. Quiconque prétend se soustraire à cette autorité, dont il tient tout, ne peut trouver injuste qu'elle lui ravisse tout, jusqu'à la vie. Où seroit la raison qu'un particulier osât en sacrifier tant d'autres à soi seul, et que la société ne pût par sa ruine racheter le repos public.

C'est un vain prétexte de dire qu'on ne se doit pas à des lois qui favorisent l'inégalité des fortunes. Peuvent-elles égaler, les hommes, l'industrie, l'esprit, les talens ? Peuvent-elles empêcher les dépositaires de l'autorité d'en user selon leur foiblesse ?

Dans cette impuissance absolue d'empêcher l'inégalité des conditions, elles

fixent les droits de chacune, elles les protégent.

On suppose d'ailleurs avec quelque raison que le cœur des hommes se forme sur leur condition. Le laboureur a souvent dans le travail de ses mains la paix et la satiété qui fuient l'orgueil des grands. Ceux-ci n'ont pas moins de désirs que les hommes les plus abjects, ils ont donc autant de besoins : voilà dans l'inégalité une sorte d'égalité.

Ainsi on suppose aujourd'hui toutes les conditions égales, ou nécessairement inégales Dans l'une et l'autre supposition l'équité consiste à maintenir invariablement leurs droits réciproques, et c'est là tout l'ordre des lois.

Heureux qui les sait respecter comme elles méritent de l'être. Plus heureux qui porte en son cœur celles d'un heureux naturel. Il est bien facile de voir que je veux parler des vertus. Leur noblesse et leur excellence sont l'objet de tout ce discours : mais j'ai cru qu'il falloit d'abord établir une règle sûre pour les bien distinguer du vice. Je l'ai rencontrée sans effort, dans le bien et le mal moral ; je l'aurois cherchée vainement dans une moins grande origine. Dire simplement que la vertu est vertu, parce qu'elle est bonne en son fond, et le vice tout au contraire ; ce n'est pas les faire connoître. La force et la beauté sont aussi de grands biens ; la vieillesse et la maladie des maux réels : cependant on n'a jamais dit que ce fut là vice ou vertu. Le mot de vertu emporte l'idée de quelque chose d'estimable à l'égard de toute la terre : le vice au contraire. Or il n'y a que le bien et que le mal moral, qui portent ces grands caractères. La préférence de l'intérêt général au personnel, est la seule définition qui soit digne de la vertu, et qui doive en fixer l'idée. Au contraire, le sacrifice mercenaire du bonheur public à l'intérêt propre, est le sceau éternel du vice.

Ces divers caractères ainsi établis et suffisamment discernés, nous pouvons distinguer encore les vertus naturelles, des acquises. J'appelle vertus naturelles, les vertus de tempérament. Les autres sont les fruits paisibles de la réflexion. Nous mettons ordinairement ces dernières à plus haut prix, parce qu'elles nous coûtent davantage. Nous les estimons plus à nous, parce qu'elles sont les effets de notre fragile raison. Je dis : la raison elle-même n'est-elle pas un don de la nature, comme l'heureux tempérament ? L'heureux tempérament exclut-il la raison ? n'en est-il pas plutôt la base ? Et si l'un peut nous égarer, l'autre est-elle plus infaillible ?

Je me hâte, afin d'en venir à une question plus sérieuse. On demande si la plupart des vices ne concourent pas au bien puplic, comme les plus pures vertus. Qui feroit fleurir le commerce sans la vanité, l'avarice, &c ?

En un sens cela est très-vrai ; mais il faut m'accorder aussi, que le bien produit par le vice est toujours mêlé de grands maux. Ce sont les lois qui arrêtent les progrès de ses désordres. Et c'est la raison, la vertu qui le subjugent, qui le contiennent dans certaines bornes, et le rendent utile au monde.

A la vérité, la vertu ne satisfait pas sans réserve toutes nos passions. Mais si nous n'avions aucun vice, nous n'aurions pas ces passions à satisfaire, et nous ferions par devoir ce qu'on fait par ambition, par orgueil, par avarice, &c. Il est donc ridicule de ne pas sentir que c'est le vice qui nous empêche d'être heureux par la vertu. Si elle est si insuffisante à faire le bonheur des hommes, c'est parce que les hommes sont vicieux ; et les vices, s'ils vont au bien, c'est qu'ils sont mêlés de vertus, de patience, de tempérance, de courage, &c. Un peuple qui n'auroit en partage que des vices, courroit à sa perte infaillible.

Quand le vice veut procurer quelque grand avantage au monde, pour surprendre l'admiration, il agit comme la vertu, parce qu'elle est le vrai moyen, le moyen naturel du bien : mais celui que le vice opère, n'est ni son objet, ni son but. Ce n'est pas à un si beau terme que tendent ses déguisemens. Ainsi le caractère distinctif de la vertu subsiste ; ainsi rien ne peut l'effacer.

Que prétendent donc quelques hommes, qui confondent toutes ces choses ou qui nient leur réalité ? Qui peut les empêcher de voir qu'il y a des qualités qui tendent naturellement au bien du monde, et d'autres à sa destruction ? Ces premiers sentimens élevés, courageux, bienfaisans à tout l'univers, et par conséquent estimables à l'égard de toute la terre, voilà ce qu'on nomme vertu. Et ces odieuses passions, tournées à la ruine des hommes, et par conséquent criminelles envers le genre humain, c'est ce que j'appelle des vices. Qu'entendent-ils eux par ces noms ? Cette différence

éclatante du foible et du fort, du faux et du vrai, du juste et de l'injuste, &c. leur échappe-t-elle? mais le jour n'est pas plus sensible. Pensent-ils que l'irréligion dont ils se piquent puisse anéantir la vertu? mais tout leur fait voir le contraire. Qu'imaginent-ils donc? Qui leur trouble l'esprit? Qui leur cache qu'ils ont eux-mêmes parmi leurs foiblesses des sentimens de vertu?

Est-il un homme assez insensé pour douter que la santé soit préférable aux maladies? Non, il n'y en a point dans le monde. Trouve-t-on quelqu'un qui confonde la sagesse avec la folie? Non, personne assurément. On ne voit personne non plus qui ne préfère la vérité à l'erreur; personne qui ne sente bien que le courage est différent de la crainte, et l'envie de la bonté. On ne voit pas moins clairement que l'humanité vaut mieux que l'inhumanité, qu'elle est plus aimable, plus utile, et par conséquent plus estimable; et cependant..... O! foiblesse de l'esprit humain, il n'y a point de contradiction dont les hommes ne soient capables dès qu'ils veulent approfondir.

N'est-ce pas le comble de l'extravagance, qu'on puisse réduire en question, si le courage vaut mieux que la peur? On convient qu'il nous donne sur les hommes et sur nous-mêmes un empire naturel. On ne nie pas non plus que la puissance enferme une idée de grandeur, et qu'elle soit utile. On sait encore que la peur est un témoignage de foiblesse; et on convient que la foiblesse est très-nuisible, qu'elle jette les hommes dans la dépendance, et qu'elle prouve aussi leur petitesse. Comment peut-il donc se trouver des esprits assez déréglés pour mettre de l'égalité dans des choses si inégales?

Qu'entend-on par un grand génie? un esprit qui a de grandes vues, puissant, fécond, éloquent, &c. Et par une grande fortune? un état indépendant, commode, élevé, glorieux. Personne ne dispute donc qu'il y ait de grands génies, et de grandes fortunes. Les caractères de ces avantages sont trop bien marqués. Ceux d'une âme vertueuse sont-ils moins sensibles? Qui peut nous les faire confondre? Sur quel fondement ose-t-on égaler le bien et le mal? est-ce sur ce qu'on suppose que nos vices et nos vertus sont des effets nécessaires de notre tempérament? Mais les maladies, la santé ne sont-elles pas des effets nécessaires de la même cause? Les confond-on cependant, et a-t-on jamais dit que c'étoient des chimères, qu'il n'y avoit ni santé ni maladies? Pense-t-on que tout ce qui est nécessaire n'est d'aucun mérite? Mais c'est une nécessité en Dieu d'être tout-puissant, éternel. La puissance et l'éternité seront-elles égales au néant? Ne seront-elles plus des attributs parfaits? Quoi! parce que la vie et la mort sont en nous des états de nécessité, n'est-ce plus qu'une même chose, et indifférente aux humains? Mais peut-être que les vertus que j'ai peintes comme un sacrifice de notre intérêt propre à l'intérêt public, ne sont qu'un pur effet de l'amour de nous-mêmes. Peut-être ne faisons-nous le bien que parce que notre plaisir se trouve dans ce sacrifice. Etrange objection! Parce que je me plais dans l'usage de ma vertu, en est-elle moins profitable, moins précieuse à tout l'univers, ou moins différente du vice, qui est la ruine du genre humain? Le bien où je me plais change-t-il de nature? Cesse-t-il d'être bien?

Les oracles de la piété, continuent nos adversaires, condamnent cette complaisance. Est-ce à ceux qui nient la vertu à la combattre par la religion qui l'établit? Qu'ils sachent qu'un Dieu bon et juste ne peut reprouver le plaisir que lui-même attache à bien faire. Nous prohiberoit-il ce charme qui accompagne l'amour du bien? lui-même nous ordonne d'aimer la vertu, et sait mieux que nous qu'il est contradictoire d'aimer une chose sans s'y plaire. S'il rejète donc nos vertus, c'est quand nous nous approprions les dons que sa main nous dispense, que nous arrêtons nos pensées à la possession de ses grâces, sans aller jusqu'à leur principe; que nous méconnoissons le bras qui répand sur nous ses bienfaits.

Une vérité s'offre à moi. Ceux qui nient la réalité des vertus, sont forcés d'admettre des vices. Oseroient-ils dire que l'homme n'est pas insensé et méchant? toutefois s'il n'y avoit que des malades, saurions-nous ce que c'est que la santé?

Vauvenargues. Introduction à la connoissance de l'esprit humain. 3e. part.

§ 168. *De la grandeur d'âme.*

Après ce que nous avons dit, je crois qu'il n'est pas nécessaire de prouver qu

la grandeur d'âme est quelque chose d'aussi réel que la santé, &c. Il est difficile de ne pas sentir dans un homme qui maîtrise la fortune, et qui par des moyens puissans arrive à des fins élevées, qui subjugue les autres hommes par son activité, par sa patience ou par de profonds conseils ; je dis qu'il est difficile de ne pas sentir dans un génie de cet ordre une noble réalité.

La grandeur d'âme est donc un instinct élevé, qui porte les hommes au grand, de quelque nature qu'il soit ; mais qui les tourne au bien ou au mal, selon leurs passions, leurs lumières, leur éducation, leur fortune, &c. Égale à tout ce qu'il y a sur la terre de plus élevé, tantôt elle cherche à soumettre par toute sorte d'efforts ou d'artifices les choses humaines à elle, et tantôt dédaignant ces choses, elle s'y soumet elle-même sans que sa soumission l'abaisse : pleine de sa propre grandeur elle s'y repose en secret, contente de se posséder. Qu'elle est belle, quand la vertu dirige tous ses mouvemens ; mais qu'elle est dangereuse alors qu'elle se soustrait à la règle ! Représentez-vous Catilina au-dessus de tous les préjugés de sa naissance, méditant de changer la face de la terre et d'anéantir le nom Romain : concevez ce génie audacieux, menaçant le monde du sein des plaisirs, et formant d'une troupe de voluptueux et de voleurs un corps redoutable aux armées et à la sagesse de Rome. Qu'un homme de ce caractère auroit porté loin la vertu, s'il eût été tourné au bien ; mais des circonstances malheureuses le poussent au crime. Catilina étoit né avec un amour ardent pour les plaisirs, que la sévérité des lois aigrissoit et contraignoit ; sa dissipation et les débauches l'engagèrent peu à peu à des projets criminels : ruiné, décrié, traversé, il se trouva dans un état où il lui étoit moins facile de gouverner la république que de la détruire. Ainsi les hommes sont souvent portés au crime par de fatales rencontres ou par leur situation : ainsi leur vertu dépend de leur fortune. Que manquoit-il à César, que d'être né souverain ? Il étoit bon, magnanime, généreux, hardi, clément ; personne n'étoit plus capable de gouverner le monde, et de le rendre heureux : s'il eût eu une fortune égale à son génie, sa vie auroit été sans tache ; mais parce qu'il s'étoit placé lui-même sur le trône par la force, on a cru pouvoir le compter avec justice parmi les tyrans.

Cela fait sentir qu'il y a des vices qui n'excluent pas les grandes qualités, et par conséquent de grandes qualités qui s'éloignent de la vertu. Je reconnois cette vérité avec douleur : il est triste que la bonté n'accompagne pas toujours la force, et que l'amour de la justice ne prévale pas nécessairement dans tous les hommes et dans tout le cours de leur vie, sur tout autre amour ; mais non seulement les grands hommes se laissent entraîner au vice, les vertueux mêmes se démentent, et sont inconstans dans le bien. Cependant ce qui est sain est sain, ce qui est fort est fort, &c Les inégalités de la vertu, les foiblesses qui l'accompagnent, les vices qui flétrissent les plus belles vies, ces défauts inséparables de notre nature, mêlée si manifestement de grandeur et de petitesse, n'en détruisent par les perfections : ceux qui veulent que les hommes soient tout bons ou tout méchans, absolument grands ou petits, ne connoissent pas la nature. Tout est mélangé dans les hommes, tout y est limité ; et le vice même y a ses bornes.

Le même. Ibid.

§ 169. *Du courage.*

Le vrai courage est une des qualités qui supposent le plus de grandeur d'âme. J'en remarque beaucoup de sortes : un courage contre la fortune, qui est philosophie ; un courage contre les misères, qui est patience ; un courage à la guerre, qui est valeur ; un courage dans les entreprises, qui est hardiesse ; un courage fier et téméraire, qui est audace ; un courage contre l'injustice, qui est fermeté ; un courage contre le vice, qui est sévérité ; un courage de réflexion, de tempérament, &c.

Il n'est pas ordinaire qu'un même homme assemble tant de qualités. Octave dans le plan de sa fortune, élevée sur des précipices, bravoit des périls éminens ; mais la mort présente à la guerre ébranloit son âme. Un nombre innombrable de Romains qui n'avoient jamais craint la mort dans les batailles, manquoient de cet autre courage, qui soumit la terre à Auguste.

On ne trouve pas seulement plusieurs sortes de courages, mais dans le même courage bien des inégalités. Brutus, qui eut la hardisse d'attaquer la fortune de César, n'eut pas la force de suivre la sienne : il avoit formé le dessein de dé-

truire la tyrannie avec les ressources de son seul courage, et il eut la foiblesse de l'abandonner avec toutes les forces du peuple Romain; faute de cette égalité de force et de sentiment, qui surmonte les obstacles et la lenteur des succès.

Je voudrois pouvoir parcourir ainsi en détail toutes les qualités humaines: un travail si long ne peut manquer de m'arrêter. Je terminerai cet écrit par de courtes définitions.

Observons néanmoins encore que la petitesse est la source d'un nombre incroyable de vices; de l'inconstance, de la légèreté, la vanité, l'envie, l'avarice, la bassesse, &c.; elle rétrécit notre esprit autant que la grandeur d'âme l'élargit; mais elle est malheureusement inséparable de l'humanité, et il n'y a point d'âme si forte, qui en soit tout à fait exempte. Je suis mon dessein.

La probité est un attachement à toutes les lois civiles.

La droiture est une habitude des sentiers de la vertu.

L'équité peut se définir par l'amour de l'égalité; l'intégrité paroît une équité sans tache, et la justice une équité pratique.

La noblesse est la préférence de l'honneur à l'intérêt: la bassesse, la préférence de l'intérêt à l'honneur.

L'intérêt est la fin de l'amour-propre: la générosité en est le sacrifice.

La méchanceté suppose un goût à faire le mal: la malignité, une méchanceté cachée; la noirceur, une malignité profonde.

L'insensibilité, à la vue des misères, peut s'appeler dureté; s'il y entre du plaisir, c'est cruauté. La sincérité me paroît l'expression de la vérité; la franchise, une sincérité sans voile; la candeur, une sincérité douce; l'ingénuité, une sincérité innocente: l'innocence, une pureté sans tache.

L'imposture est le manque de la vérité; la fausseté, une imposture naturelle; la dissimulation, une imposture réfléchie; la fourberie, une imposture qui veut nuire; la duplicité, une imposture qui a deux faces.

La libéralité est une branche de la générosité; la bonté, un goût à faire du bien, et à pardonner le mal; la clémence, une bonté envers nos ennemis.

La simplicité nous présente l'image de la vérité et de la liberté.

L'affectation est le dehors de la contrainte et du mensonge; la fidélité n'est qu'un respect pour nos engagemens; l'infidélité, une dérogeance; la perfidie, une infidélité couverte et criminelle.

La bonne foi est une fidélité sans défiance et sans artifice.

La force d'esprit est le triomphe de la réflexion; c'est un instinct supérieur aux passions, qui les calme ou qui les possède: on ne peut pas savoir d'un homme qui n'a pas les passions ardentes, s'il a de la force d'esprit; il n'a jamais été dans des épreuves assez difficiles.

La modération, est l'état d'une âme qui se possède; elle naît d'une espèce de médiocrité dans les désirs, et de satisfaction dans les pensées, qui dispose aux vertus civiles.

L'immodération, au contraire, est une ardeur inaltérable et sans délicatesse, qui mène quelquefois à de grands vices.

La tempérance n'est qu'une modération dans les plaisirs, et l'intempérance, au contraire.

L'humeur est une inégalité qui dispose à l'impatience; la complaisance est une volonté flexible; la douceur, un fond de complaisance et de bonté.

La brutalité est une disposition à la colère et à la grossièreté; l'irrésolution, une timidité à entreprendre; l'incertitude, une irrésolution à croire; la perplexité, une irrésolution inquiète.

La prudence, une prévoyance raisonnable; l'imprudence, tout au contraire.

L'activité naît d'une force inquiète; la paresse, d'une impuissance paisible.

La mollesse est une paresse voluptueuse.

L'austérité est une haine des plaisirs; et la sévérité, des vices.

La solidité, une consistance et une égalité d'esprit; la légèreté, un défaut d'assiette et d'uniformité de passions ou d'idées.

La constance, une fermeté raisonnable dans nos sentimens; l'opiniâtreté, une fermeté déraisonnable; la pudeur, un sentiment de la difformité du vice, et du mépris qui le suit.

La sagesse, la connoissance et l'affection du vrai bien; l'humilité, un sentiment de notre bassesse devant Dieu; la charité, un zèle de religion pour le prochain; la grâce, une impulsion surnaturelle vers le bien.

Le même. Ibid.

§ 170. *De l'amour des Sciences et des Lettres.*

La passion de la gloire, et la passion des sciences se ressemblent dans leur principe; car elles viennent l'une et l'autre du sentiment de notre vide et de notre imperfection. Mais l'une voudroit se former comme un nouvel être hors de nous; et l'autre s'attache à étendre et à cultiver notre fond. Ainsi la passion de la gloire veut nous agrandir au-dehors, et celle des sciences au-dedans.

On ne peut avoir l'âme grande, ou l'esprit un peu pénétrant, sans quelque passion pour les lettres. Les arts sont consacrés à peindre les traits de la belle nature; les sciences à enseigner la vérité. Les arts ou les sciences embrassent tout ce qu'il y a dans la pensée de noble ou d'utile; de sorte qu'il ne reste à ceux qui les rejètent, que ce qui est indigne d'être peint ou enseigné.

La plupart des hommes honorent les lettres comme la religion et la vertu, c'est-à-dire, comme une chose qu'ils ne peuvent ni connoître, ni pratiquer, ni aimer.

Personne néanmoins n'ignore que les bons livres sont l'essence des meilleurs esprits, le précis de leurs connoissances et le fruit de leurs longues veilles. L'étude d'une vie entière s'y peut recueillir dans quelques heures; c'est un grand secours.

Deux inconvéniens sont à craindre dans cette passion: le mauvais choix et l'excès. Quant au mauvais choix, il est probable que ceux qui s'attachent à des connoissances peu utiles ne seroient pas propres aux autres; mais l'excès se peut corriger.

Si nous étions sages, nous nous bornerions à un petit nombre de connoissances, afin de les mieux posséder. Nous tâcherions de nous les rendre familières et de les réduire en pratique; la plus longue et la plus laborieuse théorie n'éclaire qu'imparfaitement. Un homme qui n'auroit jamais dansé, posséderoit inutilement les règles de la danse; il en est sans doute de même des métiers d'esprit.

Je dirai bien plus; rarement l'étude est utile, lorsqu'elle n'est pas accompagnée du commerce du monde. Il ne faut pas séparer ces deux choses: l'une nous apprend à penser, l'autre à agir; l'une à parler, l'autre à écrire; l'une à disposer nos actions, et l'autre à les rendre faciles.

L'usage du monde nous donne encore de penser naturellement, et l'habitude des sciences de penser profondément.

Par une suite nécessaire de ces vérités, ceux qui sont privés de l'un et l'autre avantage par leur condition, fournissent une preuve incontestable de l'indigence naturelle de l'esprit humain. Un vigneron, un couvreur, resserrés dans un petit cercle d'idées très-communes, connoissent à peine les plus grossiers usages de la raison, et n'exercent leur jugement, supposé qu'ils en aient reçu de la nature, que sur des objets très-palpables. Je sais bien que l'éducation ne peut suppléer le génie. Je n'ignore pas que les dons de la nature valent mieux que les dons de l'art. Cependant l'art est nécessaire pour faire fleurir les talens. Un beau naturel négligé ne porte jamais de fruits mûrs.

Peut-on regarder comme un bien un génie à peu près stérile? que servent à un grand seigneur les domaines qu'il laisse en friche? est-il riche de ces champs incultes?

Vauvenargues. Connoissance de l'esprit humain.

§ 171. *Utilité de la louange et de l'Amour de la Gloire.*

La louange, si désirée et si prodiguée sur la terre, n'est point et ne peut être une chose indifférente; elle est ou utile, ou funeste; elle est tour à tour ce qu'il y a ou de plus noble, ou de plus vil. En société, c'est le plus souvent un commerce de mensonges, établi par la convention et le besoin de se plaire: alors elle nuit aux hommes, parce qu'elle les dispense d'avoir des vertus qu'ils auroient peut-être, ou du moins qu'ils devroient avoir. Si c'est un instrument que l'intérêt emploie pour parvenir à la fortune, on doit le mépriser. Si c'est la flatterie d'un esclave qui trompe un homme puissant, on doit la craindre. Mais quelquefois aussi c'est l'hommage que l'admiration rend aux vertus, ou la reconnoissance au génie; et sous ce point de vue, elle est une des choses les plus grandes qui soient parmi les hommes. On peut dire que par elle le génie s'étend, l'âme s'élève, l'homme tout entier multiplie ses forces; et de là les travaux, les méditations sublimes, les idées du législateur, les veilles du grand écrivain; de là le sang versé

pour la patrie, et l'éloquence de l'orateur qui défend la liberté de sa nation.

Il ne faut donc pas s'étonner que les âmes ardentes et actives aient été toutes passionnées pour la gloire. On connoît le mot de Philippe, à qui un courtisan féroce conseilloit de détruire Athènes; et *par qui serons-nous loués ?* Ces mêmes Athéniens étoient les maîtres et les tyrans d'Alexandre qui étoit le maître du monde; c'étoit pour eux qu'il combattoit, qu'il détrônoit, qu'il faisoit des rois. Il se précipitoit sur les champs de bataille, pour que les poëtes, les musiciens et les ouvriers d'Athènes dissent, en se promenant sur la place, qu'Alexandre étoit grand. "O Athéniens, disoit-il, qu'il "en coûte pour être estimé de vous!"

Ce sentiment est un aiguillon pour les uns, et un frein pour les autres. *Souviens-toi*, disoit un philosophe à un prince, *que chaque jour de ta vie est un feuillet de ton histoire.* Et il faudroit que tous les matins ce fût la première parole qu'on fît entendre aux princes, à leur réveil; l'amour de la gloire veilleroit autour d'eux pour en repousser les foiblesses et les vices: car tel est le caractère de ce sentiment; il est fier, délicat, sévère à lui-même. A chaque pensée, à chaque action qu'il médite, il s'environne de témoins. L'univers est son censeur, et la postérité son juge.

D'où naît ce sentiment? de la nature même de l'homme. Ambitieux et foibles, mélange d'imperfection et de grandeur, un estime étrangère peut seule justifier celle que nous tâchons d'avoir pour nous-mêmes. Elle met un prix à nos travaux, elle nous fait croire à nos vertus, elle nous rassure sur nos foiblesses. Elle occupe de plus notre activité inquiète, qui a besoin de mouvement, et qui cherche à se répandre au-dehors. L'amour de la gloire nous pousse et nous précipite hors de nous. Nous échappons à l'ennui et à nous-mêmes; nous volons au-devant du temps; nous vivons, où nous ne sommes pas. La calomnie siffle dans un coin; mais la gloire parcourt la terre; elle acquitte la dette du genre humain envers la vertu et le génie.

Voulez-vous savoir ce que peut le sentiment de la gloire? ôtez-la de dessus la terre: tout change; le regard de l'homme n'anime plus l'homme; il est seul dans la foule; le passé n'est rien; le présent se resserre; l'avenir disparoît; l'instant qui s'écoule périt éternellement, sans être d'aucune utilité pour l'instant qui doit suivre.

En méchanique, on préfère les machines qui produisent les plus grands effets par les plus petits moyens. En politique on doit faire de même; or telle est cette passion: Sparte a besoin de trois cents hommes qui meurent; ils se dévouent. Sparte fait graver quelques lettres sur les rochers teints de leur sang; voilà leur récompense. C'est peut-être avec deux ou trois cents couronnes de chêne que Rome a conquis le monde. Mais ces illusions sublimes n'appartiennent ni à toutes les âmes, ni à tous les siècles. Le sentiment de la gloire suppose le retranchement des passions communes; ou il n'existe pas, ou il occupe l'âme tout entière! Ne l'attendez pas d'un peuple chez qui domine l'intérêt: la gloire est la monnoie des états, mais la gloire ne représente rien où l'or représente tout. Ne l'attendez pas d'un peuple voluptueux: ce peuple n'a que des sens; il ne sait renoncer à rien; il ne sait pas perdre un jour pour gagner des siècles. Ne l'attendez pas d'un peuple pauvre: je ne dis pas celui qui reste près de la nature et de l'égalité, borne ses désirs, vit de peu, et met les vertus à la place des richesses; mais celui qui environné de grandes richesses qu'il ne partage pas, se trouve entre le spectacle du faste et la misère, et voit l'extrême pauvreté sortir de l'extrême opulence. Ce peuple occupé, et avili par ses besoins, ne peut avoir l'idée d'un besoin plus noble. Vous le trouverez peu chez une nation livrée à ce qu'on appelle les charmes de la société. Chez un tel peuple, la multitude des goûts nuit aux passions. Il est trop facile d'avoir des succès d'un moment, pour chercher et obtenir des succès plus pénibles. D'ailleurs, en voyant les hommes de si près, on met moins de prix à leur opinion. En général le sentiment de la gloire a je ne sais quoi de réfléchi et de profond, qui se nourrit surtout dans la retraite. C'est là qu'occupé de grands travaux, on est frappé de la rapidité de la vie, et qu'on veut étendre sur l'avenir une existence si courte. C'est à cette distance des hommes que la renommée paroît auguste; que la posterité se montre, que la gloire tourmente et fatigue l'imagination. Il faut qu'elle soit vue de loin, pour qu'elle en impose: elle ressemble à ces divinités de nos ancêtres, qu'ils avoient soin de

placer dans les forêts, ou dans les lieux obscurs. Moins on les voyoit, plus elles obtenoient d'hommages. *Thomas.*

§ 172. *De la vraie grandeur.*

Un homme de mérite élevé aux grandeurs, tâche de consoler l'envie, et d'échapper à la malignité. Mais malheureusement celui qui a le moins à prétendre, est toujours celui qui exige le plus. Moins il soutient sa grandeur par lui-même, plus il l'appesantit sur les autres. Il s'incorpore ses terres, ses équipages, ses aïeux, ses valets; et sous cet attirail, il se croit un colosse. Proposez-lui de sortir de son enveloppe, de se dépouiller de ce qui n'est point à lui; osez le distinguer de sa naissance, de sa place; c'est lui arracher la plus chère partie de son existence. Réduit à lui-même, il n'est plus rien. Etonné de se voir si haut, il prétend vous inspirer le respect qu'il s'inspire à lui-même; il s'habitue avec ses valets à humilier des hommes libres, et tout le monde est peuple à ses yeux.

Qui es-tu donc pour mépriser les hommes? et qui te relève au-dessus d'eux? tes services, ou tes vertus? mais, combien d'hommes obscurs plus vertueux que toi, plus laborieux, plus utiles! Ta naissance? on la respecte; on salue en toi l'ombre de tes ancêtres; mais est-ce à l'ombre à s'enorgueillir des hommages rendus au corps? Tu aurois lieu de te glorifier, si on donnoit ton nom à tes aïeux, comme on donnoit au père de Caton, le nom de ce fils, *la lumière de Rome.* Mais quel orgueil peut t'inspirer un nom, qui ne te doit rien, et que tu dois au hasard? La naissance excite l'émulation dans les grandes âmes, et l'orgueil dans les petites.

Un grand dont le faste est dans l'âme nous insulte corps à corps. C'est l'homme qui dit à l'homme: " *tu rampes au-* " *dessous de moi.*" Ce n'est pas du haut de son rang, c'est du haut de son orgueil, qu'il nous regarde, et nous méprise.

Un grand, lorsqu'il est grand homme, n'a recours, ni à cette hauteur humiliante, qui est le singe de la dignité, ni à ce faste imposant, qui est le fantôme de la gloire, et qui ruine la haute noblesse par la contagion de l'exemple, et l'émulation de la vanité.

Aux yeux du peuple, aux yeux du sage, aux yeux de l'envie elle-même, il n'a qu'à se montrer tel qu'il est. Le respect le devance, la vénération l'environne; sa vertu le couvre tout entier; elle est son cortége et sa pompe. Sa grandeur a beau se ramasser en lui-même, et se dérober à nos hommages, nos hommages vont la chercher. Mais, qu'il faut avoir un sentiment noble et pur de la véritable grandeur, pour ne pas craindre de l'avilir en la dépouillant de tout ce qui lui est étranger! Qui d'entre les grands de notre âge, voudroit être surpris, comme Fabricius par les ambassadeurs de Pyrrhus, faisant cuire ses légumes? *Marmontel.*

§ 173. *De la vertu.*

Le mot de vertu vient de force, la force est la base de toute vertu.

L'homme vertueux est celui qui sait vaincre ses affections.

La vertu n'appartient qu'à un être foible par sa nature et fort par sa volonté; c'est en cela que consiste le mérite de l'homme juste.

L'exercice des plus sublimes vertus élève et nourrit le génie.

Les âmes d'une certaine trempe transforment, pour ainsi dire, les autres en elles-mêmes; elles ont une sphère d'activité dans laquelle rien ne leur résiste; on ne peut les connoître sans les vouloir imiter, et de leur sublime élévation elles attirent à elles tout ce qui les environne.

Il n'est pas si facile qu'on pense de renoncer à la vertu. Elle tourmente longtemps ceux qui l'abandonnent, et ses charmes qui font les délices des âmes pures, font le premier supplice du méchant, qui les aime encore et n'en sauroit plus jouir.

L'exercice des vertus sociales porte au fond des cœurs l'amour de l'humanité; c'est en faisant le bien qu'on devient bon.

La vertu est si nécessaire à nos cœurs, que quand on a une fois abandonné la véritable, on s'en fait une à sa mode, et l'on y tient plus fortement, peut-être parce qu'elle est de notre choix.

Si les sacrifices à la vertu coûtent souvent à faire, il est toujours doux de les avoir faits, et l'on n'a jamais vu personne se repentir d'une bonne action.

Une âme, une fois corrompue, l'est pour toujours, et ne revient plus au bien d'elle-même; à moins que quelque révolution subite, quelque brusque changement de fortune et de situation ne change tout à coup ses rapports, et par un violent ébranlement ne l'aide à retrouver une bonne assiette. Toutes ses habitudes étant rompues et toutes ses passions

modifiées, dans ce bouleversement général, on reprend quelquefois son caractère primitif, et l'on devient comme un nouvel être sorti récemment des mains de la nature. Alors le souvenir de sa première bassesse, peut servir de préservatif contre une rechute. Hier on étoit abject et foible, aujourd'hui l'on est fort et magnanime. En se contemplant de si près dans deux états si différens, on en sent mieux le prix de celui où l'on est remonté; et l'on en devient plus attentif à s'y soutenir.

La jouissance de la vertu est tout intérieure, et ne s'aperçoit que par celui qui la sent: mais tous les avantages du vice frappent les yeux d'autrui, et il n'y a que celui qui les a qui sache ce qu'ils lui coûtent. C'est peut-être là la clef des faux jugemens des hommes sur les avantages du vice et sur ceux de la vertu.

Il n'y a que des âmes de feu qui sachent combattre et vaincre. Tous les grands efforts, toutes les actions sublimes sont leur ouvrage; la froide raison n'a jamais rien fait d'illustre, et l'on ne triomphe des passions qu'en les opposant l'une à l'autre. Quand celle de la vertu vient à s'élever, elle domine seule, et tient tout en équilibre: voilà comme se forme le vrai sage, qui n'est pas plus qu'un autre à l'abri des passions, mais qui seul sait les vaincre par elles-mêmes, comme un pilote fait route par les mauvais vents.

La vertu est un état de guerre, et pour y vivre, on a toujours quelque combat à rendre contre soi.

Si la vie est courte pour le plaisir, qu'elle est longue pour la vertu! il faut être incessamment sur ses gardes. L'instant de jouir passe et ne revient plus; celui de mal faire passe et revient sans cesse: on s'oublie un moment et l'on est perdu.

La fausse honte et la crainte du blâme inspirent plus de mauvaises actions que de bonnes, mais la vertu ne sait rougir que de ce qui est mal.

L'homme de bien porte avec plaisir le doux fardeau d'une vie utile à ses semblables: il sent ce que la vaine sagesse des méchans n'a jamais pu croire; qu'il est un bonheur réservé dès ce monde aux seuls amis de la vertu.

Il vaut mieux déroger à la noblesse qu'à la vertu, et la femme d'un charbonnier est plus respectable que la maîtresse d'un prince.

On a dit "qu'il n'y avoit point de "héros pour son valet de chambre," cela peut être; mais l'homme juste a l'estime de son valet, ce qui montre assez que l'héroïsme n'a qu'une vaine apparence, et qu'il n'y a rien de solide que la vertu.

Charme inconcevable de la beauté qui ne périt point! Ce ne sont point les vicieux au faîte des honneurs, dans le sein des plaisirs, qui font envie; ce sont les vertueux infortunés, et l'on sent au fond de son cœur la félicité réelle que couvroient leurs maux apparens. Ce sentiment est commun à tous les hommes, et souvent même en dépit d'eux. Ce divin modèle que chacun de nous porte avec lui, nous enchante malgré que nous en ayons; sitôt que la passion nous permet de le voir, nous lui voulons ressembler, et si le plus méchant des hommes pouvoit être un autre que lui-même, il voudroit être un homme de bien.

Les vertus privées sont souvent d'autant plus sublimes, qu'elles n'aspirent point à l'approbation d'autrui, mais seulement au bon témoignage de soi-même; et la conscience du juste lui tient lieu des louanges de l'univers.

La félicité est la fortune du sage, et il n'y en a point sans vertu.

J. J. Rousseau.

§ 174. *Que les plus grandes qualités naturelles ne servent qu'à déshonorer, si elles ne sont soutenues par un amour constant de la vertu. Dialogue entre Socrate et Alcibiade.*

Socrate. Te voilà toujours agréable,
Qui charmeras-tu dans les enfers?

Alcibiade. Et toi, te voilà toujours censeur du genre humain. Qui persuaderas-tu ici, toi qui veux toujours persuader quelqu'un?

Socrate. Je suis rebuté de vouloir persuader les hommes, depuis que j'ai éprouvé combien mes discours ont mal réussi pour te persuader la vertu.

Alcibiade. Voulois-tu que je vécusse pauvre comme toi, sans me mêler des affaires publiques?

Socrate. Lequel valoit mieux, ou de ne s'en mêler pas, ou de les brouiller, et de devenir l'ennemi de sa patrie?

Alcibiade. J'aime mieux mon personnage que le tien. J'ai été beau, magnifique, tout couvert de gloire, vivant dans les délices; la terreur des Lacédémoniens et des Perses. Les Athéniens n'ont pu sauver leur ville qu'en me rappelant. S'ils m'eussent cru, Lysandre ne seroit jamais entré dans leur port. Pour toi, tu n'étois qu'un pauvre homme, laid, camus, chauve, qui passoit sa vie à discourir, pour blâmer les hommes dans tout ce qu'ils font. Aristophane t'a joué sur le théâtre; tu as passé pour un impie, et on t'a fait mourir.

Socrate. Voilà bien des choses que tu mets ensemble. Examinons-les en détail. Tu as été beau, mais décrié pour avoir fait de honteux usages de ta beauté. Les délices ont corrompu ton bon naturel. Tu as rendu de grands services à ta patrie; mais tu lui as fait de grands maux. Dans les biens et dans les maux que tu lui as faits, c'est une vaine ambition qui t'a fait agir: par conséquent il ne t'en revient aucune gloire véritable. Les ennemis de la Grèce, auxquels tu t'étois livré, ne pouvoient se fier à toi, et tu ne pouvois te fier à eux. N'auroit-il pas été plus glorieux de vivre pauvre dans ta patrie, et d'y souffrir patiemment tout ce que les méchans font d'ordinaire pour opprimer la vertu? Il vaut mieux être laid et sage comme moi, que beau et dissolu comme tu l'étois. L'unique chose qu'on peut me reprocher est de t'avoir trop aimé, et de m'être laissé éblouir par un naturel aussi léger que le tien. Tes vices ont deshonoré l'éducation philosophique que Socrate t'avoit donnée. Voilà mon tort.

Alcibiade. Mais ta mort montre que tu étois un impie.

Socrate. Les impies sont ceux qui ont brisé les Hermez. J'aime mieux avoir avalé du poison pour avoir enseigné la vérité et avoir irrité les hommes qui ne la peuvent souffrir, que de trouver la mort comme toi dans le sein d'une courtisanne.

Alcibiade. Ta raillerie est toujours piquante.

Socrate. Hé quel moyen de souffrir un homme qui étoit propre à faire tant de biens, et qui a fait tant de maux? Tu viens encore insulter à la vertu.

Alcibiade. Quoi, l'ombre de Socrate et la vertu sont donc la même chose? Te voilà bien présomptueux. . .

Socrate. Compte pour rien Socrate, si tu veux, j'y consens. Mais après avoir trompé mes espérances sur la vertu que je tâchois de t'inspirer, ne viens point encore te mocquer de la philosophie, et me vanter toutes tes actions. Elles ont eu de l'éclat, mais nulle règle. Tu n'as point de quoi rire; la mort t'a fait aussi laid et aussi camus que moi? Que te reste-t-il de tes plaisirs?

Alcibiade. Ah! il est vrai, il ne m'en reste que la honte et les remords. Mais où vas-tu? Pourquoi donc veux-tu me quitter.

Socrate. Adieu: je ne t'ai pas suivi dans tes voyages ambitieux, ni en Sicile, ni à Sparte, ni en Asie. Il n'est pas juste que tu me suives dans les champs élysées où je vais mener une vie paisible et bienheureuse avec Solon, Lycurgue, et les autres sages.

Alcibiade. Ah! mon cher Socrate, faut-il que je sois séparé de toi? Hélas! où irai-je donc?

Socrate. Avec ces âmes foibles et vaines dont la vie a été un mélange perpétuel de bien et de mal, et qui n'ont jamais aimé de suite la pure vertu. Tu étois né pour la suivre. Tu lui as préféré tes passions. Maintenant elle te quitte à son tour, et tu la regretteras éternellement.

Alcibiade. Hélas! mon cher Socrate, tu m'as tant aimé: ne veux-tu plus avoir jamais aucune pitié de moi? Tu ne saurois désavouer, car tu le sais mieux qu'un autre, que le fond de mon naturel étoit bon.

Socrate. C'est ce qui te rend plus inexcusable. Tu étois bien né, et tu as mal vécu. Mon amitié pour toi, non plus que ton beau naturel, ne sert qu'à ta condamnation. Je t'ai aimé pour la vertu. Mais enfin je t'ai aimé jusqu'à hasarder ma réputation. J'ai souffert pour l'amour de toi qu'on m'ait soupçonné injustement de vices monstrueux que j'ai condamnés dans toute ma doctrine. Je t'ai sacrifié ma vie aussi-bien que mon honneur. As-tu oublié l'expédition de Portidée où je logeai toujours avec toi? Un père ne sauroit être plus attaché à son fils que je l'étois à toi. Dans toutes les rencontres des guerres j'étois toujours à ton côté. Un jour le combat étant douteux, tu fus blessé; aussitôt je me jetai au-devant de toi pour te couvrir de mon corps, comme d'un bouclier. Je sauvai ta vie, ta liberté, tes armes: la couronne m'étoit due par cette action;

je priai les chefs de l'armée de te la donner. Je n'eus de passions que pour ta gloire. Je n'eusse jamais cru que tu eusses pu devenir la honte de ta patrie et la source de tous ses malheurs.

Alcibiade. Je m'imagine, mon cher Socrate, que tu n'as pas oublié aussi cette autre occasion où nos troupes ayant été défaites, tu te retirois à pied avec beaucoup de peine, et où, me trouvant à cheval, je m'arrêtai pour repousser les ennemis qui t'alloient accabler. Faisons compensation.

Socrate. Je le veux. Si je rappelle ce que j'ai fait pour toi, ce n'est point pour te le reprocher, ni pour me faire valoir ; c'est pour montrer les soins que j'ai pris pour te rendre bon, et combien tu as mal répondu à toutes mes peines.

Alcibiade. Tu n'as rien à dire contre ma première jeunesse. Souvent en écoutant tes instructions, je m'attendrissois jusqu'à en pleurer. Si quelquefois je t'échappois étant entraîné par les compagnies, tu courois après moi comme un maître après son esclave fugitif. Jamais je n'ai osé te résister. Je n'écoutois que toi. Je ne craignois que de te déplaire.

Il est vrai que je fis une gageure un jour de donner un soufflet à Hipponicus : je le lui donnai, ensuite j'allai lui demander pardon, et me dépouiller devant lui, afin qu'il me punît avec des verges : mais il me pardonna, voyant que je ne l'avois offensé que par la légèreté de mon naturel enjoué et folâtre.

Socrate. Alors tu n'avois commis que la faute d'un jeune fou. Mais dans la suite tu as fait les crimes d'un scélérat, qui ne compte pour rien les dieux, qui se joue de la vertu et de la bonne foi, qui met sa patrie en cendres pour contenter son ambition, qui porte dans toutes les nations étrangères des mœurs dissolues. Va, tu me fais horreur et pitié. Tu étois fait pour être bon, et tu as voulu être méchant : je ne puis m'en consoler. Séparons-nous. Les trois juges décideront de ton sort : mais il ne peut plus y avoir ici-bas d'union entre nous deux. *Fénélon.*

§ 175. *Que les plus grandes vertus sont gâtées par une humeur chagrine et caustique. Dialogue entre Rhadamante, Caton le Censeur, et Scipion l'Africain.*

Rhadamante. Qui es-tu donc, vieux Romain ? Dis-moi ton nom. Tu as la physionomie assez mauvaise, un visage dur et rébarbatif. Tu as l'air d'un vilain rousseau ; du moins je crois que tu l'as été pendant ta jeunesse. Tu avois, si je ne me trompe, plus de cent ans quand tu es mort.

Caton. Point : je n'en avois que quatre-vingt-dix, et j'ai trouvé ma vie bien courte ; car j'aimois fort à vivre et je me portois à merveilles. Je m'appelle Caton. N'as-tu point ouï parler de moi, de ma sagesse, de mon courage contre les méchans ?

Rhadamante. Ho ! je te reconnois sans peine sur le portrait qu'on m'avoit fait de toi. Te voilà tout juste, cet homme toujours prêt à se vanter et à mordre les autres. Mais j'ai un différend à régler entre toi et le grand Scipion qui vainquit Annibal. Holà ! Scipion, hâtez-vous de venir : voici Caton qui arrive enfin : je prétends juger tout à l'heure votre vieille querelle : çà, que chacun défende sa cause.

Scipion. Pour moi j'ai à me plaindre de la jalousie maligne de Caton : elle étoit indigne de sa haute réputation. Il se joignit à Fabius Maximus, et ne fut son ami que pour m'attaquer. Il vouloit m'empêcher de passer en Afrique. Ils étoient tous deux timides dans leur politique : d'ailleurs Fabius ne savoit que sa vieille méthode de temporiser à la guerre, d'éviter les batailles, de camper dans les nues, d'attendre que les ennemis se consumassent d'eux-mêmes. Caton, qui aimoit par pédanterie les vieilles gens, s'attacha à Fabius, et fut jaloux de moi, parce que j'étois jeune et hardi. Mais la principale cause de son entêtement fut son avarice. Il vouloit qu'on fît la guerre avec épargne, comme il plantoit ses choux et ses ognons. Pour moi, je voulois qu'on fît vivement la guerre, pour la finir bientôt avec avantage ; qu'on regardât non ce qu'il en coûteroit, mais les actions que je ferois. Le pauvre Caton étoit désolé ; car il vouloit toujours gouverner la république comme sa petite chaumière, et remporter des victoires à juste prix. Il ne voyoit pas que le dessein de Fabius ne pouvoit réussir. Jamais il n'auroit chassé Annibal d'Italie. Annibal étoit assez habile pour y subsister toujours aux dépens du pays, et pour conserver des alliés. Il auroit même toujours fait venir de nouvelles troupes d'Afrique par mer. Si Néron n'eût défait Asdrubal avant

qu'il pût se joindre à son frère, tout étoit perdu. Fabius le temporiseur eût été sans ressource. Cependant Rome pressée de si près par un tel ennemi auroit succombé à la longue. Mais Caton ne voyoit point cette nécessité de faire une puissante diversion pour transporter à Carthage la guerre qu'Annibal avoit su porter jusqu'à Rome. Je demande donc réparation de tous les torts que Caton a eus contre moi, et des persécutions qu'il a faites à ma famille.

Caton. Et moi, je demande récompense d'avoir soutenu la justice et le bien public contre ton frère Lucius qui étoit un brigand. Laissons-là cette guerre d'Afrique, où tu fus plus heureux que sage. Venons au fait. N'est-ce pas une chose indigne que tu aies arraché à la république un commandement d'armée pour ton frère qui en étoit incapable ? Tu promis de le suivre et de servir sous lui. Tu étois son pédagogue dans cette guerre contre Antiochus. Ton frère fit toutes sortes d'injustices et de concussions. Tu fermois les yeux pour ne les pas voir. La passion fraternelle t'avoit aveuglé.

Scipion. Mais quoi ! Cette guerre ne finit-elle pas glorieusement ? Le grand Antiochus fut défait, chassé, et repoussé des côtes d'Asie. C'est le dernier ennemi qui ait pu nous disputer la suprême puissance. Après lui, tous les royaumes venoient tomber les uns sur les autres aux pieds des Romains.

Caton. Il est vrai qu'Antiochus pouvoit bien embarrasser, s'il eût cru les conseils d'Annibal. Mais il ne fit que s'amuser, que se déshonorer par d'infâmes plaisirs. Il épousa dans sa vieillesse une jeune Grecque. Philopœmen disoit alors que s'il eût été préteur des Achéens, il eût voulu sans peine défaire toute l'armée d'Antiochus en la surprenant dans les cabarets. Ton frère, et toi Scipion, vous n'eûtes pas grande peine à vaincre des ennemis qui s'étoient déjà ainsi vaincus eux-mêmes par leur mollesse.

Scipion. La puissance d'Antiochus étoit pourtant formidable.

Caton. Mais revenons à notre affaire. Lucius ton frère n'a-t-il pas enlevé, pillé, ravagé ? Oserois-tu dire qu'il a gouverné en homme de bien ?

Scipion. Après ma mort tu as eu la dureté de le condamner à une amende, et de vouloir le faire prendre par des licteurs.

Caton. Il le méritoit bien. Et toi qui avois. . . .

Scipion. Pour moi, je pris mon parti avec courage, quand je vis que le peuple se tournoit contre moi. Au lieu de répondre à l'accusation, je dis : Allons au capitole remercier les dieux de ce qu'en un jour semblable à celui-ci je vainquis Annibal et les Carthaginois. Après quoi je ne m'exposai plus à la fortune. Je me retirai à Linternum, loin d'une patrie ingrate, dans une solitude tranquille, et respecté de tous les honnêtes gens, où j'attendis la mort en philosophe. Voilà ce que Caton, censeur implacable, me contraignit de faire. Voilà de quoi je demande justice.

Caton. Tu me reproches ce qui fait ma gloire. Je n'ai épargné personne pour la justice. J'ai fait trembler tous les plus illustres Romains. Je voyois combien les mœurs se corrompoient tous les jours par le faste et par les délices. Par exemple, peut-on me refuser d'immortelles louanges pour avoir chassé du sénat Lucius Quinctius qui avoit été consul, et qui étoit frère de T. Q. Flamininus vainqueur de Philippe, roi de Macédoine, qui eut la cruauté de faire tuer un homme devant un jeune garçon qu'il aimoit, pour contenter la curiosité de cet enfant par un si horrible spectacle ?

Scipion. J'avoue que cette action est juste et que tu as souvent puni le crime. Mais tu étois trop ardent contre tout le monde, et quand tu avois fait une bonne action, tu t'en vantois trop grossièrement. Te souviens-tu d'avoir dit autrefois, que Rome te devoit plus que tu ne devois à Rome ? Ces paroles sont ridicules dans la bouche d'un homme grave.

Rhadamante. Que réponds-tu, Caton, à ce qu'il te reproche ?

Caton. Que j'ai en effet soutenu la république Romaine contre la mollesse et le faste des femmes qui en corrompoient les mœurs : que j'ai tenu les grands dans la crainte des lois : que j'ai pratiqué moi-même ce que j'ai enseigné aux autres : et que la république ne m'a pas soutenu de même contre les gens qui n'étoient mes ennemis qu'à cause que je les avois attaqués pour l'intérêt de la patrie. Comme mon bien de campagne étoit dans le voisinage de celui de M.

Annius Curius, je me proposai dès ma jeunesse d'imiter ce grand homme par la simplicité des mœurs, pendant que d'un autre côté je me proposois Démosthène pour modèle d'éloquence. On m'appeloit même Démosthène Latin. On me voyoit tous les jours marchant nu avec mes esclaves pour aller labourer la terre. Mais ne croyez pas que cette application à l'agriculture et à l'éloquence me détournât de l'art militaire. Dès l'âge de dix-sept ans je me montrai intrépide dans les guerres contre Annibal. Bientôt mon corps fut tout couvert de cicatrices. Quand je fus envoyé préteur en Sardaigne, je rejetai le luxe que tous les autres préteurs avoient introduit avant moi. Je ne songeai qu'à soulager le peuple, qu'à maintenir le bon ordre, qu'à rejeter tous les présens. Ayant été fait consul, je gagnai en Espagne, au-deçà du Bœtis, une bataille contre les barbares. Après cette victoire je pris plus de villes en Espagne que je n'y demeurai de jours.

Scipion. Autre vanterie insupportable. Mais nous la connoissons déjà, car tu l'as souvent faite, et plusieurs morts venus ici depuis vingt ans me l'avoient racontée pour me réjouir. Mais, mon pauvre Caton, ce n'est pas devant moi qu'il faut parler ainsi; je connois l'Espagne et tes belles conquêtes.

Caton. Il est certain que quatre cents villes se rendirent presque en même-temps, et tu n'en as jamais tant fait.

Scipion. Carthage seule vaut mieux que tes quatre cents villages.

Caton. Mais que diras-tu de ce que je fis sous Marcus Acilius pour aller au travers des précipices surprendre Antiochus dans les montagnes entre la Macédoine et la Thessalie?

Scipion. J'approuve cette action, et il seroit injuste de lui refuser des louanges. On t'en doit aussi pour avoir réprimé les mauvaises mœurs. Mais on ne peut t'excuser sur ton avarice sordide.

Caton. Tu parles ainsi parce que c'est toi qui as accoutumé les soldats à vivre délicieusement. Mais il faut se représenter que je me suis vu dans une république qui se corrompoit tous les jours. Les dépenses y augmentoient sans mesure. On y achetoit un poisson plus cher qu'un bœuf n'avoit été vendu quand j'entrai dans les affaires publiques. Il est vrai que les choses qui étoient au plus bas prix me paroissoient encore trop chères quand elles étoient inutiles. Je disois aux Romains: A quoi vous sert de gouverner les nations, si vos femmes vaines et corrompues vous gouvernent? Avois-je tort de parler ainsi? On vivoit sans pudeur. Chacun se ruinoit et vivoit avec toute sorte de bassesse et de mauvaise foi, pour avoir de quoi soutenir ses folles dépenses. J'étois censeur, j'avois acquis de l'autorité par ma vieillesse et par ma vertu; pouvois-je me taire?

Scipion. Mais pourquoi être encore délateur universel à quatre-vingt-dix ans? C'est un beau métier à cet âge!

Caton. C'est le métier d'un homme qui n'a rien perdu de sa vigueur ni de son zèle pour la république, et qui se sacrifie pour l'amour d'elle à la haine des grands, qui veulent être impunément dans le désordre.

Scipion. Mais tu as été accusé aussi souvent que tu as accusé les autres. Il me semble que tu l'as été jusqu'à soixante-dix fois, et jusqu'à l'âge de quatre-vingts ans.

Caton. Il est vrai; je m'en glorifie. Il n'étoit pas possible que les méchans ne fissent par des calomnies une guerre continuelle à un homme qui ne leur a jamais rien pardonné.

Scipion. Ce ne fut pas sans peine que tu te défendis contre les dernières accusations.

Caton. Je l'avoue: faut-il s'en étonner? Il est bien malaisé de rendre compte de toute sa vie devant les hommes d'un autre siècle que celui où l'on a vécu. J'étois un pauvre vieillard, exposé aux insultes de la jeunesse, qui croyoit que je radotois, et qui comptoit pour des fables tout ce que j'avois fait autrefois. Quand je le racontois, ils ne faisoient que bâiller et que se moquer de moi comme d'un homme qui se louoit sans cesse.

Scipion. Ils n'avoient pas grand tort. Mais enfin, pourquoi aimois-tu tant à reprendre les autres? Tu étois comme un chien qui aboie après tous les passans.

Caton. J'ai trouvé toute ma vie que j'apprenois beaucoup plus en reprenant les fous, qu'en fréquentant les sages: les sages ne le sont qu'à demi, et ne donnent que de foibles leçons: mais les fous sont bien fous, et il n'y a qu'à les voir pour savoir comment il ne faut pas faire.

Scipion. J'en conviens. Mais toi, qui étois si sage, pourquoi étois-tu d'abord si ennemi des Grecs?

Caton. C'est que je craignois que les Grecs ne nous communiquassent bien plus leur art que leur sagesse, et leurs mœurs dissolues que leurs sciences. Je n'aimois point tous ces joueurs d'instrumens, ces musiciens, ces poëtes, ces peintres, ces sculpteurs: tout cela ne sert qu'à la curiosité et à une vie voluptueuse. Je trouvois qu'il valoit mieux garder notre simplicité rustique, notre vie laborieuse et pauvre dans l'agriculture: être plus grossier, et mieux vivre; moins discourir sur la vertu, et la pratiquer davantage.

Scipion. Pourquoi donc dans la suite pris-tu tant de peine dans ta vieillesse pour apprendre la langue Grecque?

Caton. A la fin je me laissai enchanter par les sirènes, comme les autres. Je prêtai l'oreille aux muses Grecques. Mais je crains bien que tous ces petits sophistes Grecs, qui viennent affamés à Rome pour faire fortune, n'achèvent de corrompre les mœurs Romaines.

Scipion. Ce n'est pas sans sujet que tu le crains: mais tu aurois dû craindre aussi de corrompre les mœurs Romaines par ton avarice.

Caton. Moi avare! j'étois bon ménager. Je ne voulois laisser rien perdre; mais je ne dépensois que trop.

Rhadamante. Ho! voilà le langage de l'avarice, qui croit toujours être prodigue.

Scipion. N'est-il pas honteux que tu aies abandonné l'agriculture pour te jeter dans l'usure la plus infâme? Tu ne trouvois pas sur tes vieux jours, à ce que j'ai ouï dire, que les terres et les troupeaux rapportassent assez de revenu. Tu devins usurier. Est-ce là le métier d'un censeur qui veut réformer la ville? Qu'as-tu à répondre?

Rhadamante. Tu n'oses parler, et je vois bien que tu es coupable. Voici une cause assez difficile à juger. Il faut, mon pauvre Caton, te punir et te récompenser tout ensemble. Tu m'embarrasses fort. Voici ma décision. Je suis touché de tes vertus et de tes grandes actions pour ta république. Mais aussi quelle apparence de mettre un usurier dans les champs élisées: ce seroit un trop grand scandale. Tu demeureras donc, s'il te plaît, à la porte: mais ta consolation sera d'empêcher les autres d'y entrer. Tu contrôleras tous ceux qui se présenteront. Tu seras censeur ici-bas comme tu l'étois à Rome. Tu auras pour menus plaisirs toutes les vertus du genre humain à critiquer. Je te livre L. Scipion, et L. Quintus, et tous les autres, pour répandre sur eux ta bile: tu pourras même l'exercer sur tous les autres morts qui viendront en foule de tout l'univers. Citoyens Romains, grands capitaines, rois barbares, tyrans des nations, tous seront soumis à ton chagrin et à ta satire. Mais prends garde à Lucius Scipion; car je l'établis pour te censurer à son tour impitoyablement. Tiens, voilà de l'argent, pour en prêter à tous les morts qui n'en auront point dans la bouche pour passer la barque de Caron. Si tu prêtes à quelqu'un à usure, Lucius ne manquera pas de m'en avertir, et je te punirai comme les plus infâmes voleurs.

Fénélon.

§ 176. *Que la Vertu seule fait sa Récompense par le plaisir qui l'accompagne. Dialogue entre Scipion et Annibal.*

Annibal. Nous voici rassemblés vous et moi, comme nous le fûmes en Afrique un peu avant la bataille de Zama.

Scipion. Il est vrai: mais la conférence d'aujourd'hui est bien différente de l'autre. Nous n'avons plus de gloire à acquérir, ni de victoire à remporter. Il ne nous reste qu'une ombre vaine et légère de ce que nous avons été, avec un souvenir de nos avantures qui ressemble à un songe. Voilà ce qui met d'accord Annibal et Scipion. Les mêmes dieux qui ont mis Carthage en poudre, ont réduit à un peu de cendre le vainqueur de Carthage que vous voyez.

Annibal. Sans doute c'est dans votre solitude de Linternum que vous avez appris toute cette belle philosophie?

Scipion. Quand je ne l'aurois pas apprise dans ma retraite, je l'apprendrois ici: car la mort donne les plus grandes leçons pour désabuser de tout ce que le monde croit merveilleux.

Annibal. La disgrâce et la solitude ne vous ont pas été inutiles pour faire ces sages réflexions.

Scipion. J'en conviens. Mais vous n'avez pas eu moins que moi ces instructions de la fortune. Vous avez vu tomber Carthage, et il vous a fallu abandonner votre patrie; et après avoir fait trembler

Rome, vous avez été contraint de vous dérober à sa vengeance par une vie errante de pays en pays.

Annibal. Il est vrai, mais je n'ai abandonné ma patrie que quand je ne pouvois plus la défendre, et qu'elle ne pouvoit me sauver du supplice. Je l'ai quittée pour épargner sa ruine entière, et pour ne voir point sa servitude: au contraire, vous avez été réduit à quitter votre patrie au plus haut point de sa gloire, et d'une gloire qu'elle tenoit de vous. Y a-t-il rien de si amer? Quelle ingratitude!

Scipion. C'est ce qu'il faut attendre des hommes, quand on les sert le mieux. Ceux qui font le bien par ambition sont toujours mécontens. Un peu plus tôt, un peu plus tard la fortune les trahit, et les hommes sont ingrats pour eux: mais quand on fait le bien pour l'amour de la vertu, la vertu qu'on aime récompense toujours assez par le plaisir qu'il y a à la suivre, et elle fait mépriser toutes les autres récompenses dont on est privé.

Fénélon.

§ 177. *Différence de la Probité et de la Vertu.*

Plus on a de lumières, plus on a de devoirs à remplir; si l'esprit n'en inspire pas les sentimens, il suggère les procédés et démontre l'obligation d'y satisfaire.

Il y a un autre principe d'intelligence sur ce sujet, supérieur à l'esprit même; c'est la sensibilité d'âme qui donne une sorte de sagacité sur les choses honnêtes, et va plus loin que la pénétration de l'esprit seul. On pourroit dire que le cœur a des idées qui lui sont propres. On remarque entre deux hommes dont l'esprit est également étendu, profond et pénétrant sur des matières purement intellectuelles, quelle supériorité gagne celui dont l'âme est sensible, sur les sujets qui sont de cette classe-là. Qu'il y a d'idées inaccessibles à ceux qui ont le sentiment froid! Les âmes sensibles peuvent par vivacité et chaleur tomber dans des fautes que les hommes à procédés ne commettroient pas; mais elles l'emportent de beaucoup par la quantité de biens qu'elles produisent.

Les âmes sensibles ont plus d'existence que les autres; les biens et les maux se multiplient à leur égard. Elles ont encore un avantage pour la société, c'est d'être persuadées des vérités dont l'esprit n'est que convaincu. La conviction n'est souvent que passive; la persuasion est active, et il n'y a de ressort que ce qui fait agir. L'esprit seul peut et doit faire l'homme de probité; la sensibilité fait l'homme vertueux. Je vais m'expliquer.

Tout ce que les lois exigent, ce que les mœurs recommandent, ce que la conscience inspire, se trouve renfermé dans cet axiome si connu et si peu développé; *ne faites pas à autrui, ce que vous ne voudriez pas qui vous fût fait.* L'observation exacte et précise de cette maxime fait la probité. *Faites à autrui ce que vous voudriez qui vous fût fait*; voilà la vertu.

Il semble au premier coup d'œil que les législateurs fussent des hommes bornés, ou intéressés, qui n'ayant pas besoin des autres, vouloient empêcher qu'on ne leur fît du mal, et se dispenser de faire du bien. Cette idée paroît d'autant plus vraisemblable, que les premiers législateurs ont été des princes, des chefs de peuples; ceux, en un mot, qui avoient le plus à perdre et le moins à gagner. Aussi les lois se bornent-elles à défendre: en y faisant réflexion, nous avons vu que c'est par sagesse, qu'elles en ont usé ainsi. Les mœurs ont été plus loin que les lois; mais c'est en partant du même principe. La conscience même se borne à inspirer la répugnance pour le mal. La vertu, supérieure à la probité, exige qu'on fasse le bien, et en inspire le désir.

La probité défend, et la vertu commande: on estime la probité, on respecte la vertu. La probité consiste presque dans l'inaction, la vertu agit. On doit de la reconnoissance à la vertu, on pourroit s'en dispenser à l'égard de la probité; parce qu'un homme éclairé, n'eût-il que son intérêt pour objet, n'a pas, pour y parvenir, de moyen plus sûr que la probité. La vertu est dans le cœur, c'est un sentiment, une inclination au bien, un amour pour l'humanité; elle est aux actions honnêtes ce que le vice est au crime; c'est le rapport de la cause à l'effet.

Duclos.

§ 178. *L'Honnêteté.*

Pour se rendre heureux avec moins de peine, et pour l'être avec sûreté, il faut faire ensorte que les autres le soient avec nous. C'est ce ménagement de bonheur pour nous et pour les autres, que l'on doit appeler l'honnêteté, qui n'est, à le

bien prendre, qu'un amour-propre bien ménagé.

Pour avoir cette honnêteté au plus haut degré, il faut avoir l'esprit excellent et le cœur bien fait; et qu'ils soient tous deux de concert ensemble. Par la grandeur de l'esprit, on connoît ce qu'il y a de plus juste, et de plus raisonnable à dire, ou à faire; et par la bonté du cœur, on ne manque jamais de vouloir faire, et dire ce qu'il y a de plus raisonnable, et de plus juste. Ces deux pièces sont essentielles pour faire un honnête homme; et puisque c'est une chose si rare de les voir séparément, combien doit-il être encore plus rare de les voir toutes deux ensemble?

Un honnête homme n'est touché que du vrai mérite. Ce que l'on appelle, grandeur, autorité, fortune, richesse, tout cela ne l'enchante point; il en démêle parfaitement les plaisirs, et les peines, et c'est ce qui empêche quelquefois de prendre le chemin qui mène à la fortune. Quoiqu'il soit agréable, et de bonne compagnie, il est assez retiré, et n'aime pas le grand jour. Aussi voit-on rarement, qu'il cherche à monter sur le théâtre du monde. Mais si la naissance, ou la fortune veulent l'y placer; comme il a l'esprit vaste, qu'il est intelligent, pénétrant, habile, il joue parfaitement son rôle.

L'honnête homme fait grand cas de l'esprit, mais il fait encore plus de cas de la raison. Il aime la vérité sur toutes choses, il veut savoir tout, et ne se pique de rien savoir. Il connoît le prix, le fort, et le foible de tout. Il n'estime les choses que selon leur véritable valeur.

St. Evremond.

§ 179. *Du Bonheur.*

Nous ne savons ce que c'est que le bonheur ou le malheur absolu. Tout est mêlé dans cette vie; on n'y goûte aucun sentiment pur, on n'y reste pas deux momens dans le même état. Les affections de nos âmes, ainsi que les modifications de nos corps, sont dans un flux continuel. Le bien et le mal nous sont communs à tous, mais en différentes mesures. Le plus heureux est celui qui souffre le moins de peines; le plus misérable est celui qui sent le moins de plaisirs. Toujours plus de souffrances que de jouissances: voilà la différence commune à tous. La félicité de l'homme ici-bas n'est donc qu'un état négatif: on doit la mesurer par la moindre quantité de maux qu'il souffre.

Tout sentiment de peine est inséparable du désir de s'en délivrer; tout désir suppose privation, et toutes les privations qu'on sent sont pénibles; c'est donc dans la disproportion de nos désirs et de nos facultés, que consiste notre misère. Un être sensible dont les facultés égaleroient les désirs, seroit un être absolument heureux.

En quoi donc consiste la sagesse humaine, ou la route du vrai bonheur? Ce n'est pas précisément à diminuer nos désirs; car s'ils étoient au-dessous de notre puissance, une partie de nos facultés resteroit oisive, et nous ne jouirions pas de tout notre être. Ce n'est pas non plus à étendre nos facultés; car si nos désirs s'étendoient à la fois en plus grand rapport, nous n'en deviendrions que plus misérables: mais c'est à diminuer l'excès des désirs sur les facultés, et à mettre en égalité parfaite la puissance et la volonté. C'est alors seulement que toutes les forces étant en action, l'âme cependant restera paisible, et que l'homme se trouvera bien ordonné.

C'est ainsi que la nature, qui fait tout pour le mieux, l'a d'abord institué. Elle ne lui donne immédiatement que les désirs nécessaires à sa conservation, et les facultés suffisantes pour les satisfaire. Elle a mis tous les autres, comme en réserve, au fond de son âme, pour s'y développer au besoin. Ce n'est que dans cet état primitif, que l'équilibre du pouvoir et du désir se rencontre et que l'homme n'est pas malheureux. Sitôt que ses facultés virtuelles se mettent en action, l'imagination, la plus vive de toutes, s'éveille et les devance. C'est l'imagination qui étend pour nous la mesure des possibles, soit en bien, soit en mal, et qui par conséquent excite et nourrit les désirs par l'espoir de les satisfaire; mais l'objet qui paroissoit d'abord sous la main, fuit plus vite qu'on ne peut le poursuivre; quand on croit l'atteindre, il se transforme et se montre au loin devant nous. Ne voyant plus le pays déjà parcouru, nous le comptons pour rien; celui qui reste à parcourir, s'agrandit, s'étend sans cesse. Ainsi l'on s'épuise, sans arriver au terme, et plus nous gagnons sur la jouissance, plus le bonheur s'éloigne de nous: au contraire, plus l'homme est resté près de sa condition naturelle, plus la différence de ses facultés à ses désirs est petite, et moins par conséquent il est éloigné d'être heureux. Il n'est jamais moins miséra-

ble, que quand il paroît dépourvu de tout ; car la misère ne consiste pas dans la privation des choses, mais dans le besoin qui s'en fait sentir.

Le monde réel a ses bornes ; le monde imaginaire est infini : ne pouvant élargir l'un, rétrécissons l'autre ; car c'est de leur seule différence que naissent toutes les peines qui nous rendent vraiment malheureux. Otez la force, la santé, le bon témoignage de soi, tous les biens de cette vie sont dans l'opinion : ôtez les douleurs du corps, et les remords de la conscience, tous les maux sont imaginaires.

Tous les animaux ont exactement les facultés nécessaires pour se conserver. L'homme seul en a de superflues. N'est-il pas bien étrange que ce superflu soit l'instrument de sa misère ? Dans tout pays les bras d'un homme valent plus que sa subsistance. S'il étoit assez sage pour compter ce superflu pour rien, il auroit toujours le nécessaire, parce qu'il n'auroit jamais rien de trop. Les grands besoins, disoit Favorin, naissent des grands biens, et souvent le meilleur moyen de se donner les choses dont on manque est de s'ôter celles qu'on a : c'est à force de nous travailler pour augmenter notre bonheur, que nous le changeons en misère. Tout homme qui ne voudroit que vivre, vivroit heureux ; par conséquent il vivroit bon ; car où seroit pour lui l'avantage d'être méchant ?

Le signe le plus assuré du vrai contentement d'esprit est la vie retirée et domestique, et l'on peut croire que ceux qui vont sans cesse chercher leur bonheur chez autrui, ne l'ont point chez eux-mêmes.

Nous jugeons trop du bonheur par les apparences ; nous le supposons où il est le moins ; nous le cherchons où il ne sauroit être ; la gaieté n'en est qu'un signe très-équivoque. Un homme gai n'est souvent qu'un infortuné, qui cherche à donner le change aux autres et à s'étourdir lui-même. Ces gens si rians, si ouverts, si sereins dans un cercle, sont presque tous tristes et grondeurs chez eux, et leurs domestiques portent la peine de l'amusement qu'ils donnent à leurs sociétés. Le vrai contentement n'est ni gai ni folâtre ; jaloux d'un sentiment si doux, en le goûtant on y pense, on le savoure, on craint de l'évaporer. Un homme vraiment heureux ne parle guère, et ne rit guère ; il resserre, pour ainsi dire, le bonheur autour de son cœur. Les jeux bruyans, la turbulente joie voile les dégoûts et l'ennui ; mais la mélancolie est amie de la volupté : l'attendrissement et les larmes accompagnent les plus douces jouissances, et l'excessive joie elle-même arrache plutôt des pleurs que des ris.

Si d'abord la multitude et la variété des amusemens paroissent contribuer au bonheur, si l'uniformité d'une vie égale paroît d'abord ennuyeuse, en y regardant mieux, on trouve au contraire que la plus douce habitude de l'âme consiste dans une modération de jouissance, qui laisse peu de prise au désir et au dégoût. L'inquiétude des désirs produit la curiosité, l'inconstance ; le vide des turbulens plaisirs produit l'ennui.

On a du plaisir quand on veut en avoir ; c'est l'opinion seule qui rend tout difficile, qui chasse le bonheur devant nous ; et il est cent fois plus aisé d'être heureux que de le paroître.

Il n'est point de route plus sûre pour aller au bonheur, que celle de la vertu. Si l'on y parvient, il est plus pur, plus solide, plus doux par elle ; si on le manque, elle seule peut en dédommager.

Que font ces hommes sensuels qui multiplient si indiscrètement leurs douleurs par leurs voluptés ? ils anéantissent, pour ainsi dire, leur existence, à force de l'étendre sur la terre ; ils aggravent le poids de leurs chaînes par le nombre de leurs attachemens ; ils n'ont point de jouissances qui ne leur préparent mille amères privations ; plus ils sentent, et plus ils souffrent : plus ils s'enfoncent dans la vie, et plus ils sont malheureux.

Tout ce qui tient aux sens, et n'est pas nécessaire à la vie, change de nature aussitôt qu'il tourne en habitude. Il cesse d'être un plaisir en devenant un besoin ; c'est tout à la fois une chaîne qu'on se donne, et une jouissance dont on se prive ; et prévenir toujours les désirs, n'est pas l'art de les contenter, mais de les éteindre. Un objet plus noble qu'on doit se proposer en cela, est de rester maître de soi-même, d'accoutumer ses passions à l'obéissance, et de plier tous ses désirs à la règle. C'est un nouveau moyen d'être heureux ; car on ne jouit sans inquiétude que de ce qu'on peut perdre sans peine ; et si le vrai bonheur appartient au sage, c'est parce qu'il est de tous les hommes celui à qui la fortune peut le moins ôter.

Tous les conquérans n'ont pas été tués ; tous les usurpateurs n'ont pas échoué dans leurs entreprises : plusieurs

paroîtront heureux aux esprits prévenus des opinions vulgaires; mais celui qui, sans s'arrêter aux apparences, ne juge du bonheur des hommes que par l'état de leurs cœurs, verra leur misère dans leurs succès mêmes. Il verra leurs désirs et leurs soucis rongeans s'étendre et s'accroître avec leur fortune. Il les verra perdre haleine en avançant, sans jamais parvenir à leurs termes. Il les verra semblables à ces voyageurs inexpérimentés, qui, s'engageant pour la première fois dans les Alpes, pensent les franchir à chaque montagne, et quand ils sont au sommet, trouvent avec découragement de plus hautes montagnes au-devant d'eux.

Celui qui pourroit tout sans être Dieu, seroit une créature misérable; il seroit privé du plaisir de désirer; toute autre privation seroit plus supportable. D'où il suit que tout prince qui aspire au despotisme, aspire à l'honneur de mourir d'ennui. Dans tous les royaumes du monde, cherchez-vous l'homme le plus ennuyé du pays? Allez toujours directement au souverain, surtout s'il est très-absolu. C'est bien la peine de faire tant de misérables! ne sauroit-il s'ennuyer à moindres frais?

Les gueux sont malheureux, parce qu'ils sont toujours gueux; les rois sont malheureux, parce qu'ils sont toujours rois. Les états moyens dont on sort plus aisément offrent des plaisirs au-dessous de soi; ils étendent aussi les lumières de ceux qui les remplissent, en leur donnant plus de préjugés à connoître, et plus de degrés à comparer. Voilà, ce me semble, la principale raison pourquoi c'est généralement dans les conditions médiocres, qu'on trouve les hommes les plus heureux et du meilleur sens.

Tant que nous ignorons ce que nous devons faire, la sagesse consiste à rester dans l'inaction. C'est de toutes les maximes celle dont l'homme a le plus grand besoin, et celle qu'il sait le moins suivre. Chercher le bonheur, sans savoir où il est, c'est s'exposer à le fuir, c'est courir autant de risques contraires, qu'il y a de routes pour s'égarer: mais il n'appartient pas à tout le monde de savoir ne point agir. Dans l'inquiétude où nous tient l'ardeur du bien-être, nous aimons mieux nous tromper à le poursuivre, que de ne rien faire pour le chercher, et sortis une fois de la place où nous pouvons le connoître, nous n'y savons plus revenir.

La source du bonheur n'est tout entière, ni dans l'objet désiré, ni dans le cœur qui le possède, mais dans le rapport de l'un et de l'autre; et comme tous les objets ne sont pas propres à produire la félicité, tous les états du cœur ne sont pas propres à la sentir. Si l'âme la plus pure ne suffit pas seule à son propre bonheur, il est plus sûr encore que toutes les délices de la terre ne sauroient faire celui d'un cœur dépravé; car il y a des deux côtés une préparation nécessaire, un certain concours, dont résulte ce précieux sentiment, recherché de tout être sensible, et toujours ignoré du faux sage qui s'arrête au plaisir du moment, faute de connoître un bonheur durable.

Homme, veux-tu vivre heureux et sage? n'attache ton cœur qu'à la beauté qui ne périt point; que ta condition borne tes désirs; que tes devoirs aillent avant tes penchans; étends la loi de la nécessité aux choses morales: apprends à perdre ce qui peut être enlevé; apprends à tout quitter quand la vertu l'ordonne, à te mettre au-dessus des événemens, à détacher ton cœur sans qu'ils le déchirent; à être courageux dans l'adversité, afin de n'être jamais misérable; à être ferme dans ton devoir, afin de n'être jamais criminel. Alors tu seras heureux malgré la fortune, et sage malgré les passions; alors tu trouveras dans la possession même des biens fragiles une volupté que rien ne pourra troubler, tu les posséderas, sans qu'ils te possèdent, et tu sentiras que l'homme à qui tout échappe, ne jouit que de ce qu'il sait perdre. Tu n'auras point, il est vrai, l'illusion des plaisirs imaginaires; tu n'auras point aussi les douleurs qui en sont le fruit; tu gagneras beaucoup à cet échange; car ces douleurs sont fréquentes et réelles, et ces plaisirs sont rares et vains. Vainqueur de tant d'opinions trompeuses, tu le seras encore de celle qui donne un si grand prix à la vie. Tu passeras la tienne sans trouble, et la termineras sans effroi: tu t'en détacheras comme de toutes choses. Que d'autres, saisis d'horreur, pensent en la quittant cesser d'être; instruit de ton néant, tu croiras commencer. La mort est la fin de la vie du méchant, et le commencement de celle du juste.

J. J. Rousseau.

§ 180. *Que celui qui fait consister son Bonheur et sa Gloire à satisfaire ses Voluptés et ses Passions, n'est heureux ni en cette Vie ni en l'autre.*

Dialogue entre Diogène et Denis l'Ancien.

Denis l'Ancien. Je suis ravi de voir un homme de ta réputation. Alexandre m'a parlé de toi depuis qu'il est descendu en ces lieux.

Diogène. Pour moi, je n'avois que trop entendu parler de toi sur la terre. Tu y faisois du bruit comme les torrens qui ravagent tout.

Denis l'Ancien. Est-il vrai que tu étois heureux dans ton tonneau?

Diogène. Une marque certaine que j'y étois heureux, c'est que je ne cherchai jamais rien, et que je méprisai même les offres de ce jeune Macédonien dont tu parles. Mais n'est-il pas vrai que tu n'étois point heureux en possédant Syracuse et la Sicile, puisque tu voulois encore entrer par Rhége dans toute l'Italie?

Denis l'Ancien. Ta modération n'étoit que vanité et affectation de vertu.

Diogène. Ton ambition n'étoit que folie, qu'un orgueil forcené qui ne peut faire justice ni aux autres ni à soi.

Denis l'Ancien. Tu parles bien hardiment.

Diogène. Et toi, t'imagines-tu être encore tyran ici?

Denis l'Ancien. Hélas! je ne sens que trop que je ne le suis plus. Je tenois les Syracusains, comme je m'en suis vanté bien des fois, dans des chaînes de diamans; mais le ciseau des Parques a coupé ces chaînes avec le fil de mes jours.

Diogène. Je t'entends soupirer, et je suis sûr que tu soupirois aussi dans ta gloire. Pour moi, je ne soupirois point dans mon tonneau, et je n'ai que faire de soupirer ici-bas; car je n'ai laissé en mourant aucun bien digne d'être regretté. O! mon pauvre tyran! que tu as perdu à être si riche; et que Diogène a gagné à ne posséder rien.

Denis l'Ancien. Tous les plaisirs en foule venoient s'offrir à moi: ma musique étoit admirable: j'avois une table exquise, des esclaves sans nombre, des parfums, des meubles d'or et d'argent, des tableaux, des statues, des spectacles de toutes les façons, des gens d'esprit pour m'entretenir et pour me louer, des armées pour vaincre tous mes ennemis.

Diogène. Et par-dessus tout cela des soupçons, des alarmes et des fureurs, qui t'empêchoient de jouir de tant de biens.

Denis l'Ancien. Je l'avoue: mais aussi quel moyen de vivre dans un tonneau?

Diogène. Hé, qui t'empêchoit de vivre paisiblement en homme de bien comme un autre dans ta maison, et d'embrasser une douce philosophie? Mais est-il vrai que tu croyois toujours voir un glaive suspendu sur ta tête au milieu des plaisirs?

Denis l'Ancien. N'en parlons plus, tu veux m'insulter.

Diogène. Souffriras-tu une autre question aussi forte que celle-là?

Denis l'Ancien. Il faut bien la souffrir: je n'ai plus de menaces à te faire pour t'en empêcher, je suis ici bien désarmé.

Diogène. Avois-tu promis des récompenses à tous ceux qui inventeroient de nouveaux plaisirs? C'étoit une étrange rage pour la volupté. Oh! que tu t'étois bien mécompté! Avoir tout renversé dans son pays pour être heureux, et être si misérable et si affamé de plaisirs!

Denis l'Ancien. Il falloit bien tâcher d'en faire inventer de nouveaux, puisque tous les plaisirs ordinaires étoient usés pour moi.

Diogène. La nature entière ne te suffisoit donc pas? Hé! qu'est-ce qui auroit pu apaiser tes passions furieuses? Mais les plaisirs nouveaux auroient-ils pu guérir tes défiances, et étouffer les remords de tes crimes?

Denis l'Ancien. Non: mais les malades cherchent comme ils peuvent à se soulager dans leurs maux. Ils essaient de nouveaux remèdes pour se guérir, et de nouveaux mets pour se ragoûter.

Diogène. Tu étois donc dégoûté et affamé tout ensemble: dégoûté de tout ce que tu avois, affamé de tout ce que tu pouvois avoir. Voilà un bel état; et c'est là ce que tu as pris tant de peine à acquérir et à conserver. Voilà une belle recette pour se faire heureux; c'est bien à toi à te moquer de mon tonneau, où un peu d'eau, de pain et de soleil, me rendoit content. Quand on sait goûter ces plaisirs simples de la pure nature, ils ne s'usent jamais et on n'en manque point. Mais quand on les méprise, on a beau être riche et puissant, on manque de tout; car on ne peut jouir de rien.

Denis l'Ancien. Ces vérités que tu dis m'affligent; car je pense à mon fils que j'ai laissé tyran après moi. Il seroit plus heureux si je l'avois laissé pauvre artisan,

accoutumé à la modération, et instruit par la mauvaise fortune : au moins il auroit quelques vrais plaisirs que la nature ne refuse point dans les conditions médiocres.

Diogène. Pour lui rendre l'appétit, il faudroit lui faire souffrir la faim ; et pour lui ôter l'ennui de son palais doré, le mettre dans mon tonneau vacant depuis ma mort.

Denis l'Ancien. Encore ne saura-t-il pas se soutenir dans cette puissance que j'ai eu tant de peine à lui préparer.

Diogène. Hé ! que veux-tu quesache un homme élevé dans la mollesse et né dans une trop grande prospérité ? A peine sait-il prendre le plaisir quand il vient à lui. Il faut que tout le monde se tourmente pour le divertir.

Fénélon.

§ 181. *Qu'on ne trouve pas le Bonheur dans la vanité, l'agitation, et les folies du Monde. Jeannot et Colin. Histoire.*

Plusieurs personnes dignes de foi ont vu Jeannot et Colin à l'école dans la ville d'Issoire en Auvergne, ville fameuse dans tout l'univers par son collége et par les chaudrons. Jeannot étoit fils d'un marchand de mulets très-renommé ; Colin devoit le jour à un brave laboureur des environs, qui cultivoit la terre avec quatre mulets, et qui, après avoir payé la taille, le taillon, les aides et gabelles, le sou pour livre, la capitation et les vingtièmes, ne se trouvoit pas puissamment riche au bout de l'année.

Jeannot et Colin étoient fort jolis pour des Auvergnats : ils s'aimoient beaucoup ; et ils avoient ensemble de petites privautés, de petites familiarités, dont on se ressouvient toujours avec agrément quand on se rencontre ensuite dans le monde.

Le temps de leurs études étoit sur le point de finir, quand un tailleur apporta à Jeannot un habit de velours à trois couleurs avec une veste de Lyon de fort bon goût ; le tout étoit accompagné d'une lettre à M. de la Jeannotière. Colin admira l'habit, et ne fut point jaloux ; mais Jeannot prit un air de supériorité qui affligea Colin. Dès ce moment Jeannot n'étudia plus, se regarda au miroir, et méprisa tout le monde. Quelque temps après un valet de chambre arrive en poste, et apporte une seconde lettre à M. le marquis de la Jeannotière ; c'étoit un ordre de monsieur son père de faire venir monsieur son fils à Paris. Jeannot monta en chaise en tendant la main à Colin avec un sourire de protection assez noble. Colin sentit son néant, et pleura. Jeannot partit dans toute la pompe de sa gloire.

Les lecteurs qui aiment à s'instruire doivent savoir que M. Jeannot le père avoit acquis assez rapidement des biens immenses dans les affaires. Vous demandez comment on fait ces grandes fortunes : c'est parce qu'on est heureux. M. Jeannot étoit bien fait, sa femme aussi, et elle avoit encore de la fraîcheur. Ils allèrent à Paris pour un procès qui les ruinoit, lorsque la fortune, qui élève et qui abaisse les hommes à son gré, les présenta à la femme d'un entrepreneur des hôpitaux des armées, homme d'un grand talent, et qui pouvoit se vanter d'avoir tué plus de soldats en un an que le canon n'en fait périr en dix. Jeannot plut à madame : la femme de Jeannot plut à monsieur. Jeannot fut bientôt de part dans l'entreprise : il entra dans d'autres affaires. Dès qu'on est dans le fil de l'eau, il n'y a qu'à se laisser aller ; on fait sans peine une fortune immense. Les gredins, qui du rivage vous regardent voguer à pleines voiles, ouvrent des yeux étonnés ; ils ne savent comment vous avez pu parvenir ; ils vous envient au hasard, et font contre vous des brochures que vous ne lisez point. C'est ce qui arriva à Jeannot le père, qui fut bientôt M. de la Jeannotière, et qui, ayant acheté un marquisat au bout de six mois, retira de l'école monsieur le marquis son fils pour le mettre à Paris dans le beau monde.

Colin, toujours tendre, écrivit une lettre de complimens à son ancien camarade, *et lui fit ces lignes pour le congratuler.* Le petit marquis ne lui fit point de réponse : Colin en fut malade de douleur.

Le père et la mère donnèrent d'abord un gouverneur au jeune marquis : ce gouverneur, qui étoit un homme du bel air, et qui ne savoit rien, ne put rien enseigner à son pupille. Monsieur vouloit que son fils apprît le latin, madame ne le vouloit pas. Ils prirent pour arbitre un auteur qui étoit célèbre alors par des ouvrages agréables : il fut prié à dîner. Le maître de la maison commença par lui dire : Monsieur, comme vous savez le latin, et que vous êtes un homme de la cour.... Moi, monsieur, du latin ! je n'en sais pas un mot, répondit le bel

esprit, et bien m'en a pris; il est clair qu'on parle beaucoup mieux sa langue quand on ne partage pas son application entre elle et des langues étrangères: voyez toutes nos dames, elles ont l'esprit plus agréable que les hommes; leurs lettres sont écrites avec cent fois plus de grâce; elles n'ont sur nous cette supériorité que parce qu'elles ne savent pas le latin.

Eh bien! n'avois-je pas raison? dit madame. Je veux que mon fils soit un homme d'esprit, qu'il réussisse dans le monde; et vous voyez bien que s'il savoit le latin, il seroit perdu: joue-t-on, s'il vous plaît, la comédie et l'opéra en latin? plaide-t-on en latin quand on a un procès? fait-on l'amour en latin? Monsieur, ébloui de ces raisons, passe condamnation, et il fut conclu que le jeune marquis ne perdroit point son temps à connoître Cicéron, Horace, et Virgile. Mais qu'apprendra-t-il donc? car encore faut-il qu'il sache quelque chose: ne pourroit-on pas lui montrer un peu de géographie? A quoi cela lui servira-t-il, répondit le gouverneur? quand monsieur le marquis ira dans ses terres, les postillons ne sauront-ils pas les chemins? ils ne l'égareront certainement pas; on n'a pas besoin d'un quart-de-cercle pour voyager, et on va très-commodément de Paris en Auvergne, sans qu'il soit besoin de savoir sous quelle latitude on se trouve.

Vous avez raison, répliqua le père: mais j'ai entendu parler d'une belle science, qu'on appelle, je crois, l'astronomie. Quelle pitié! repartit le gouverneur; se conduit-on par les astres dans ce monde? et faudra-t-il que monsieur le marquis se tue à calculer une éclipse, quand il la trouve à point nommé dans l'almanach, qui lui enseigne de plus les fêtes mobiles, l'âge de la lune, et celui de toutes les princesses de l'Europe?

Madame fut entièrement de l'avis du gouverneur. Le petit marquis étoit au comble de la joie; le père étoit très-indécis. Que faudra-t-il donc apprendre à mon fils? disoit-il. A être aimable, répondit l'ami que l'on consultoit; et s'il sait les moyens de plaire, il saura tout: c'est un art qu'il apprendra chez madame sa mère, sans que ni l'un ni l'autre se donnent la moindre peine.

Madame à ce discours embrasse le gracieux ignorant, et lui dit: On voit bien, monsieur, que vous êtes l'homme du monde le plus savant; mon fils vous devra toute son éducation; je m'imagine pourtant qu'il ne seroit pas mal qu'il sût un peu d'histoire. Hélas! madame, à quoi cela est-il bon? répondit-il: il n'y a certainement d'agréable et d'utile que l'histoire du jour; toutes les histoires anciennes, comme le disoit un de nos beaux esprits, ne sont que des fables convenues; et pour les modernes, c'est un chaos qu'on ne peut débrouiller: qu'importe à monsieur votre fils que Charlemagne ait institué les douze pairs de France, et que son successeur ait été bègue?

Rien n'est mieux dit, s'écria le gouverneur; on étouffe l'esprit des enfans sous un amas de connoissances inutiles: mais de toutes les sciences la plus absurde, à mon avis, et celle qui est la plus capable d'étouffer toute espèce de génie, c'est la géométrie. Cette science ridicule a pour objet des surfaces, des lignes, et des points, qui n'existent pas dans la nature: on fait passer en esprit cent mille lignes courbes entre un cercle et une ligne droite qui le touche, quoique dans la réalité on n'y puisse pas passer un fétu. La géométrie, en vérité, n'est qu'une mauvaise plaisanterie.

Monsieur et madame n'entendoient pas trop ce que le gouverneur vouloit dire; mais ils furent entièrement de son avis.

Un seigneur comme monsieur le marquis, continua-t-il, ne doit pas se dessécher le cerveau dans ces vaines études: si un jour il a besoin d'un géomètre sublime pour lever le plan de ses terres, il les fera arpenter pour son argent: s'il veut débrouiller l'antiquité de sa noblesse qui remonte aux temps les plus reculés, il enverra chercher un bénédictin. Il en est de même de tous les arts. Un jeune seigneur heureusement né n'est ni peintre, ni musicien, ni architecte, ni sculpteur; mais il fait fleurir tous ces arts en les encourageant par sa magnificence. Il vaut sans doute mieux les protéger que de les exercer; il suffit que monsieur le marquis ait du goût; c'est aux artistes à travailler pour lui; et c'est en quoi on a très-grande raison de dire que les gens de qualité (j'entends ceux qui sont très-riches) savent tout sans avoir rien appris, parce qu'en effet ils savent à la longue juger de toutes les choses qu'ils commandent et qu'ils paient.

L'aimable ignorant prit alors la parole, et dit: Vous avez très-bien remarqué, madame, que la grande fin de l'homme est de réussir dans la société: de bonne

foi est-ce par les sciences qu'on obtient ce succès? s'est-on jamais avisé dans la bonne compagnie de parler de géométrie? demande-t-on jamais à un honnête homme quel astre se lève aujourd'hui avec le soleil? s'informe-t-on à souper si Clodion le chevelu passa le Rhin? Non sans doute, s'écria la marquise de la Jeannotière, que ses charmes avoient initiée quelquefois dans le beau monde; et monsieur mon fils ne doit point éteindre son génie par l'étude de tous ces fatras. Mais enfin que lui apprendra-t-on? car il est bon qu'un jeune seigneur puisse briller dans l'occasion, comme dit monsieur mon mari: je me souviens d'avoir ouï dire à un abbé que la plus agréable des sciences étoit une chose dont j'ai oublié le nom, mais qui commence par un B.—Par un B, madame? ne seroit-ce point la botanique?—Non, ce n'étoit point de botanique qu'il me parloit; elle commençoit, vous dis-je, par un B, et finissoit par un on.—Ah! j'entends, madame, c'est le blason: c'est, à la vérité, une science fort profonde, mais elle n'est plus à la mode depuis qu'on a perdu l'habitude de faire peindre ses armes aux portières de son carrosse; c'étoit la chose du monde la plus utile dans un état bien policé: d'ailleurs cette étude seroit infinie; il n'y a point aujourd'hui de barbier qui n'ait ses armoiries; et vous savez que tout ce qui devient commun est peu fêté. Enfin, après avoir examiné le fort et le foible des sciences, il fut décidé que monsieur le marquis apprendroit à danser.

La nature qui fait tout lui avoit donné un talent qui se développa bientôt avec un succès prodigieux, c'étoit de chanter agréablement des vaudevilles. Les grâces de la jeunesse, jointes à ce don supérieur, le firent regarder comme le jeune homme de la plus grande espérance. Il fut aimé des femmes; et ayant la tête toute pleine de chansons, il en fit pour ses maîtresses. Il pilloit *Bacchus et l'amour* dans un vaudeville, *la nuit et le jour* dans un autre, *les charmes et les alarmes* dans un troisième; mais comme il y avoit toujours dans ses vers quelques pieds de plus ou de moins qu'il ne falloit, il les faisoit corriger moyennant vingt louis d'or par chanson; et il fut mis dans l'année littéraire au rang des la Fare, des Chaulieu, des Hamilton, des Sarrasin, et des Voiture.

Madame la marquise crut alors être la mère d'un bel esprit, et donna à souper aux beaux esprits de Paris. La tête du jeune homme fut bientôt renversée: il acquit l'art de parler sans s'entendre, et se perfectionna dans l'habitude de n'être propre à rien. Quand son père le vit si éloquent, il regretta vivement de ne lui avoir pas fait apprendre le latin, car il lui auroit acheté une grande charge dans la robe. La mère, qui avoit des sentimens plus nobles, se chargea de solliciter un régiment pour son fils; et en attendant il fit l'amour. L'amour est quelquefois plus cher qu'un régiment: il dépensa beaucoup, pendant que ses parens s'épuisoient encore davantage à vivre en grands seigneurs.

Une jeune veuve de qualité, leur voisine, qui n'avoit qu'une fortune médiocre, voulut bien se résoudre à mettre en sûreté les grands biens de M. et de madame de la Jeannotière, en se les appropriant, et en épousant le jeune marquis: elle l'attira chez elle, se laissa aimer, lui fit entrevoir qu'il ne lui étoit pas indifférent, le conduisit par degrés, l'enchanta, le subjugua sans peine: elle lui donnoit tantôt des éloges, tantôt des conseils; elle devint la meilleure amie du père et de la mère. Une vieille voisine proposa le mariage: les parens, éblouis de la splendeur de cette alliance, acceptèrent avec joie la proposition; ils donnèrent leur fils unique à leur amie intime. Le jeune marquis alloit épouser une femme qu'il adoroit, et dont il étoit aimé; les amis de la maison le félicitoient; on alloit rédiger les articles, en travaillant aux habits de noce et à l'épithalame.

Il étoit un matin aux genoux de la charmante épouse que l'amour, l'estime, et l'amitié alloient lui donner; ils goûtoient dans une conversation tendre et animée les prémices de leur bonheur; ils s'arrangeoient pour mener une vie délicieuse, lorsqu'un valet de chambre de madame la mère arrive tout effaré: Voici bien d'autres nouvelles, dit-il; des huissiers déménagent la maison de monsieur et de madame; tout est saisi par des créanciers; on parle de prise-de-corps, et je vais faire mes diligences pour être payé de mes gages. Voyons un peu, dit le marquis, ce que c'est que ça, ce que c'est que cette aventure-là. Oui, dit la veuve, allez punir ces coquins-là; allez vite. Il y court, il arrive à la maison; son père étoit déjà emprisonné; tous les domestiques avoient fui chacun de leur côté, en emportant tout ce qu'ils avoient pu: sa mère étoit seule, sans secours, sans

consolation, noyée dans les larmes; il ne lui restoit rien que le souvenir de sa fortune, de sa beauté, de ses fautes, et de ses folles dépenses.

Après que le fils eut long-temps pleuré avec la mère, il lui dit enfin : Ne nous désespérons pas; cette jeune veuve m'aime éperdument; elle est plus généreuse encore que riche; je réponds d'elle : je vole à elle, et je vais vous l'amener. Il retourne donc chez sa maîtresse; il la trouve tête à tête avec un jeune officier fort aimable. Quoi! c'est vous, M. de la Jeannotière! que venez-vous faire ici? abandonne-t-on ainsi sa mère? allez chez cette pauvre femme, et dites-lui que je lui veux toujours du bien : j'ai besoin d'une femme de chambre, et je lui donnerai la préférence. Mon garçon, tu me parois assez bien tourné, lui dit l'officier; si tu veux entrer dans ma compagnie, je te donnerai un bon engagement.

Le marquis stupéfait, la rage dans le cœur, alla chercher son ancien gouverneur, déposa ses douleurs dans son sein, et lui demanda des conseils. Celui-ci lui proposa de se faire comme lui gouverneur d'enfans. Hélas! je ne sais rien; vous ne m'avez rien appris, et vous êtes la première cause de mon malheur; et il sanglottoit en lui parlant ainsi. Faites des romans, lui dit un bel esprit qui étoit là, c'est une excellente ressource à Paris.

Le marquis fut prêt à s'évanouir : il fut traité à peu près de même par ses amis, et apprit mieux à connoître le monde dans une demi-journée que dans tout le reste de sa vie.

Comme il étoit plongé dans l'accablement du désespoir, il vit avancer une chaise roulante à l'antique, espèce de tombereau couvert, accompagné de rideaux de cuir, suivi de quatre charrettes énormes toutes chargées. il y avoit dans la chaise un jeune homme grossièrement vêtu; c'étoit un visage rond et frais qui respiroit la douceur et la gaieté; sa petite femme brune, et assez grossièrement agréable, étoit cahotée à côté de lui; la voiture n'alloit pas comme le char d'un petit-maître : le voyageur eut tout le temps de contempler le marquis immobile, abîmé dans sa douleur. Eh! mon Dieu, s'écria-t-il, je crois que c'est là Jeannot. A ce nom le marquis lève les yeux; la voiture s'arrête : C'est Jeannot lui-même, c'est Jeannot! le petit homme rebondi ne fait qu'un saut, et court embrasser son ancien camarade. Jeannot reconnut Colin; la honte et les pleurs couvrirent son visage : Tu m'as abandonné, dit Colin; mais tu as beau être grand seigneur, je t'aimerai toujours. Jeannot confus et attendri lui conta en sanglottant une partie de son histoire. Viens dans l'hôtellerie où je loge me conter le reste, lui dit Colin; embrasse ma petite femme, et allons dîner ensemble.

Ils vont tous trois à pied, suivis du bagage. Qu'est-ce donc que tout cet attirail? vous appartient-il?—Oui, tout est à moi et à ma femme. Nous arrivons du pays; je suis à la tête d'une bonne manufacture de fer étamé et de cuivre : j'ai épousé la fille d'un riche négociant en ustensiles nécessaires aux grands et aux petits; nous travaillons beaucoup; Dieu nous bénit; nous n'avons point changé d'état, nous sommes heureux : nous aiderons notre ami Jeannot. Ne sois plus marquis; toutes les grandeurs de ce monde ne valent pas un bon ami. Tu reviendras avec moi au pays; je t'apprendrai le métier, il n'est pas bien difficile; je te mettrai de part, et nous vivrons gaiement dans le coin de terre où nous sommes nés.

Jeannot éperdu se sentoit partagé entre la douleur et la joie, la tendresse et la honte; et il se disoit tout bas : Tous mes amis du bel air m'ont trahi, et Colin que j'ai méprisé vient seul à mon secours. Quelle instruction! La bonté d'âme de Colin développe dans le cœur de Jeannot le germe du bon naturel que le monde n'avoit pas encore étouffé : il sentit qu'il ne pouvoit abandonner son père et sa mère. Nous aurons soin de ta mère, dit Colin; et, quant à ton bon homme de père, qui est en prison, j'entends un peu les affaires; ses créanciers, voyant qu'il n'a plus rien, s'accommoderont pour peu de chose; je me charge de tout. Colin fit tant qu'il tira le père de prison. Jeannot retourna dans sa patrie avec ses parens, qui reprirent leur première profession : il épousa une sœur de Colin, laquelle, étant de même humeur que le frère, le rendit très-heureux; et Jeannot le père, et Jeannotte la mère, et Jeannot le fils, virent que le bonheur n'est pas dans la vanité.

Voltaire.

§ 183. *Qu'on trouve rarement le bonheur dans les grandes places. Alibée Persan. Histoire.*

Schah-Abas, roi de Perse, faisant un voyage, s'écarta de toute sa cour pour passer dans la campagne sans être connu, et pour y voir les peuples dans toute leur liberté naturelle. Il prit seulement avec lui un de ses courtisans. Je ne connois point, lui dit le roi, les véritables mœurs des hommes : tout ce qui nous aborde est déguisé ; c'est l'art, et non pas la nature simple, qui se montre à nous. Je veux étudier la vie rustique, et voir ce genre d'hommes qu'on méprise tant, quoiqu'ils soient le vrai soutien de toute la société humaine. Je suis lassé de voir des courtisans qui m'observent pour me surprendre en me flattant : il faut que j'aille voir des laboureurs et des bergers qui ne me connoissent pas. Il passa, avec son confident, au milieu de plusieurs villages où l'on faisoit des danses ; et il étoit ravi de trouver loin des cours des plaisirs tranquilles et sans dépense. Il fit un repas dans une cabane ; et comme il avoit grand'faim, après avoir marché plus qu'à l'ordinaire, les alimens grossiers qu'il prit lui parurent plus agréables que tous les mets exquis de sa table. En passant dans une prairie semée de fleurs, qui bordoit un clair ruisseau, il aperçut un jeune berger qui jouoit de la flûte à l'ombre d'un grand ormeau, auprès de ses moutons paissans. Il l'aborde, il l'examine ; il lui trouve une physionomie agréable, un air simple et ingénu, mais noble et gracieux. Les haillons dont le berger étoit couvert ne diminuoient point l'éclat de sa beauté. Le roi crut d'abord que c'étoit quelque personne de naissance illustre qui s'étoit déguisée : mais il apprit du berger que son père et sa mère étoient dans un village voisin, et que son nom étoit Alibée. A mesure que le roi le questionnoit, il admiroit en lui un esprit ferme et raisonnable. Ses yeux étoient vifs et n'avoient rien d'ardent et de farouche ; sa voix étoit douce, insinuante et propre à toucher : son visage n'avoit rien de grossier ; mais ce n'étoit pas une beauté molle et efféminée. Le berger, d'environ seize ans, ne savoit point qu'il fût tel qu'il paroissoit aux autres : il croyoit penser, parler, être fait comme tous les autres bergers de son village ; mais, sans éducation, il avoit appris tout ce que la raison fait apprendre à ceux qui l'écoutent. Le roi, l'ayant entretenu familièrement, en fut charmé : il sut de lui sur l'état des peuples tout ce que les rois n'apprennent jamais d'une foule de flatteurs qui les environnent. De temps en temps il rioit de la naïveté de cet enfant, qui ne menageoit rien dans ses réponses. C'étoit une grande nouveauté pour le roi que d'entendre parler si naturellement : il fit signe au courtisan qui l'accompagnoit de ne point découvrir qu'il étoit le roi ; car il craignoit qu'Alibée ne perdît en un moment toute sa liberté et toutes ses grâces, s'il venoit à savoir devant qui il parloit. Je vois bien, disoit le prince au courtisan, que la nature n'est pas moins belle dans les plus basses conditions que dans les plus hautes. Jamais enfant de roi n'a paru mieux né, que celui-ci qui garde les moutons. Je me trouverois trop heureux d'avoir un fils aussi beau, aussi sensé et aussi aimable. Il me paroît propre à tout ; et si on a soin de l'instruire, ce sera assurément un jour un grand homme : je veux le faire élever auprès de moi. Le roi emmena Alibée, qui fut bien surpris d'apprendre à qui il s'étoit rendu agréable. On lui fit apprendre à lire, à écrire, à chanter, et ensuite on lui donna des maîtres pour les arts et pour les sciences qui ornent l'esprit. D'abord il fut un peu ébloui de la cour ; et son grand changement de fortune changea un peu son cœur. Son âge et sa faveur joints ensemble altérèrent un peu sa sagesse et sa modération. Au lieu de sa houlette, de sa flûte et de son habit de berger, il prit une robe de pourpre brodée d'or, avec un turban couvert de pierreries. Sa beauté effaça tout ce que la cour avoit de plus agréable. Il se rendit capable des affaires les plus sérieuses, et mérita la confiance de son maître, qui connoissant le goût exquis d'Alibée pour toutes les magnificences d'un palais, lui donna enfin une charge très-considérable en Perse, qui est celle de garder tout ce que le prince a de pierreries et de meubles précieux.

Pendant toute la vie du grand Schah-Abas, la faveur d'Alibée ne fit que croître. A mesure qu'il s'avança dans un âge plus mûr, il se ressouvint enfin de son ancienne condition, et souvent il la regrettoit. O beaux jours, disoit-il à lui-même, jours innocens, jours où j'ai goûté une joie pure et sans péril, jours depuis lesquels je n'en ai vu aucun de si doux, ne vous reverrai-je jamais ? Celui qui m'a privé de vous en me donnant tant de

richesses, m'a tout ôté. Il voulut aller revoir son village ; il s'attendrit dans tous les lieux où il avoit autrefois dansé, chanté, joué de la flûte avec ses compagnons. Il fit quelque bien à tous ses parens et à tous ses amis ; mais il leur souhaita pour principal bonheur de ne quitter jamais la vie champetre et de n'éprouver jamais les malheurs de la cour.

Il les éprouva, ces malheurs, après la mort de son bon maître Schah-Abas ; son fils Schah-Séphi succéda à ce prince. Des courtisans envieux et pleins d'artifices trouverent moyen de le prévenir contre Alibée. Il a abusé, disoient-ils, de la confiance du feu roi ; il a amassé des trésors immenses, et a détourné plusieurs choses d'un très-grand prix, dont il étoit dépositaire. Schah-Séphi étoit tout ensemble jeune et prince ; il n'en falloit pas tant pour être crédule, inappliqué et sans précaution. Il eut la vanité de vouloir paroître réformer ce que le roi son père avoit fait, et juger mieux que lui. Pour avoir un prétexte de déposséder Alibée de sa charge, il lui demanda, selon le conseil de ses courtisans envieux, de lui apporter un cimeterre garni de diamans, d'un prix immense, que le roi son grand-père avoit accoutumé de porter dans les combats. Schah-Abas avoit fait autrefois ôter de ce cimeterre tous ces beaux diamans ; et Alibée prouva par de bons témoins que la chose avoit été faite par l'ordre du feu roi, avant que la charge eût été donnée à Alibée. Quand les ennemis d'Alibée virent qu'ils ne pouvoient plus se servir de ce prétexte pour le perdre, ils conseillèrent à Schah-Séphi de lui commander de faire, dans quinze jours, un inventaire exact de tous les meubles précieux dont il étoit chargé. Au bout de quinze jours, il demanda à voir lui-même toutes choses. Alibée lui ouvrit toutes les portes, et lui montra tout ce qu'il avoit en garde. Rien n'y manquoit ; tout étoit propre, bien rangé, et conservé avec grand soin. Le roi, bien étonné de trouver partout tant d'ordre et d'exactitude, étoit presque revenu en faveur d'Alibée, lorsqu'il aperçut au bout d'une grande galerie, pleine de meubles très-somptueux, une porte de fer qui avoit trois grandes serrures. C'est là, lui dirent à l'oreille les courtisans jaloux, qu'Alibée a caché toutes les choses précieuses qu'il vous a dérobées. Aussitôt le roi en colère s'écria : je veux voir ce qui est au-dela de cette porte. Qu'y avez-vous mis ? montrez-le-moi. A ces mots Alibée se jeta à ses genoux, le conjurant, au nom de Dieu, de ne lui ôter pas ce qu'il avoit de plus précieux sur la terre. Il n'est pas juste, disoit-il, que je perde en un moment ce qui me reste, et qui fait ma ressource, après avoir travaillé tant d'années auprès du roi votre père. Otez-moi, si vous voulez, le reste ; mais laissez-moi ceci. Le roi ne doutz point que ce ne fût un trésor mal acquis, qu'Alibée avoit amassé. Il prit un ton plus haut, et voulut absolument qu'on ouvrit cette porte. Enfin Alibée, qui en avoit les clefs, l'ouvrit lui-même. On ne trouva en ce lieu que la houlette, la flûte et l'habit de berger qu'Alibée avoit porté autrefois, et qu'il revoyoit souvent avec joie, de peur d'oublier sa première condition. Voilà, dit-il, ô grand roi, les précieux restes de mon ancien bonheur : ni la fortune ni votre puissance n'ont pu me les ôter. Voilà mon trésor que je garde pour m'enrichir quand vous m'aurez fait pauvre. Reprenez tout le reste ; laissez-moi ces chers gages de mon premier état. Les voilà mes vrais biens, qui ne me manqueront jamais. Les voilà ces biens simples, innocens, toujours doux à ceux qui savent se contenter du nécessaire, et ne se tourmentent point pour le superflu. Les voilà ces biens dont la liberté et la sûreté sont les fruits. Les voilà ces biens qui ne m'ont jamais donné un moment d'embarras. O chers instrumens d'une vie simple et heureuse ! je n'aime que vous ; c'est avec vous que je veux vivre et mourir. Pourquoi faut-il que d'autres biens trompeurs soient venus me tromper, et troubler le repos de ma vie ? Je vous les rends, grand roi, toutes ces richesses qui me viennent de votre libéralité : je ne garde que ce que j'avois quand le roi votre père vint, par ses grâces, me rendre malheureux. Le roi, entendant ces paroles, comprit l'innocence d'Alibée ; et étant indigné contre les courtisans qui l'avoient voulu perdre, il les chassa d'auprès de lui. Alibée devint son principal officier, et fut chargé des affaires les plus secrètes : il revoyoit tous les jours sa houlette, sa flûte et son ancien habit, qu'il tenoit toujours prêts dans son trésor pour les reprendre, dès que la fortune inconstante troubleroit sa faveur. Il mourut dans une extrême vieillesse, sans avoir jamais voulu ni faire punir ses ennemis ni amasser aucun bien, et ne laissant à ses parens que de quoi

ivre dans la condition de berger, qu'il ut toujours la plus sûre et la plus heu- ose.

Fénélon.

184. *Qu'on chercheroit vainement le bonheur dans les plaisirs des sens. Nélée, petit-fils de Nestor. Histoire.*

Entre tous les mortels qui avoient été imés des dieux, nul ne leur avoit été lus cher que Nestor: ils avoient versé ır lui leurs dons les plus précieux, la igesse, la profonde connoissance des ommes, une éloquence douce et insi- uante. Tous les Grecs l'écoutoient avec dmiration; et, dans une extrême vieil- sse, il avoit un pouvoir absolu sur les eurs et sur les esprits. Les dieux, vant la fin de ses jours, voulurent lui ccorder encore une faveur, qui fut de oir naître un fils de Pisistrate. Quand vint au monde, Nestor le prit sur ses enoux; et levant les yeux au ciel: ô allas, dit-il, vous avez comblé la mesure le vos bienfaits; je n'ai plus rien à sou- aiter sur la terre, sinon que vous rem- plissiez de votre esprit l'enfant que vous n'avez fait voir. Vous ajouterez, j'en uis sûr, puissante déesse, cette faveur toutes celles que j'ai reçues de vous. e ne demande point à voir le temps où es vœux seront exaucés, la terre m'a orté trop long-temps; coupez, fille de upiter, le fil de mes jours. Ayant pro- oncé ces mots, un doux sommeil se épand sur ses yeux, il fut uni avec celui e la mort; et, sans effort, sans douleur, on âme quitta son corps glacé et presque néanti, par trois âges d'homme qu'il avoit écu.

Ce petit-fils de Nestor s'appeloit Nélée. Nestor, à qui la mémoire de on père avoit toujours été chère, voulut u'il portât son nom. Quand Nélée ut sorti de l'enfance, il alla faire un acrifice à Minerve dans un bois proche e la ville de Pylos, qui étoit consacré à ette déesse. Après que les victimes, ouronnées de fleurs, eurent été égor- ées, pendant que ceux qui l'avoient ccompagné s'occupoient aux cérémonies ui suivoient l'immolation, que les uns oupoient du bois, que les autres faisoient ortir le feu des veines des cailloux, qu'on corchoit les victimes, et qu'on les cou- oit en plusieurs morceaux, tous étant loignés de l'autel, Nélée étoit demeuré uprès. Tout d'un coup il entendit la terre trembler, du creux des arbres sor- toient d'affreux mugissemens, l'autel paroissoit en feu, et sur le haut des flammes parut une femme d'un air si majestueux et si vénérable, que Nélée en fut ébloui. Sa figure étoit au-dessus de la forme humaine, ses regards étoient plus perçans que les éclairs. Sa beauté n'avoit rien de mou ni d'efféminé: elle étoit pleine de grâces, et marquoit de la force et de la vigueur. Nélée, ressen- tant l'impression de la divinité, se pros- terné à terre: tous ses membres se trou- vent agités par un violent tremblement, son sang se glace dans ses veines, sa langue s'attache à son palais et ne peut plus proférer aucune parole; il demeure interdit, immobile, et presque sans vie. Alors Pallas lui rend la force qui l'avoit abandonné. Ne craignez rien, lui dit cette déesse; je suis descendue du haut de l'Olympe pour vous témoigner le même amour que j'ai fait ressentir à votre aïeul Nestor: je mets votre bonheur dans vos mains, j'exaucerai tous vos vœux; mais pensez attentivement à ce que vous me devez demander. Alors Nélée, re- venu de son étonnement, et charmé par la douceur des paroles de la déesse, sen- tit au-dedans de lui la même assurance que s'il n'eût été que devant une per- sonne mortelle. Il étoit à l'entrée de la jeunesse: dans cet âge où les plaisirs qu'on commence à ressentir occupent et entraînent l'âme tout entière, on n'a point encore connu l'amertume, suite inséparable des plaisirs; on n'a point encore été instruit par l'expérience. O déesse, s'écria-t-il, si je puis toujours goûter la douceur de la volupté, tous mes souhaits seront accomplis. L'air de la déesse étoit auparavant gai et ouvert; à ces mots elle en prit un froid et sérieux: tu ne comptes, lui dit-elle, que ce qui flatte les sens: eh bien! tu vas être ras- sasié des plaisirs que ton cœur désire. La déesse aussitôt disparut. Nélée quitte l'autel et reprend le chemin de Pylos, il voit sous ses pas naître et éclore des fleurs d'une odeur si délicieuse, que les hommes n'avoient jamais ressenti un si précieux parfum. Le pays s'embellit, et prend une forme qui charme les yeux de Nélée. La beauté des grâces, com- pagnes de Vénus, se répand sur toutes les femmes qui paroissent devant lui. Tout ce qu'il boit devient nectar, tout ce qu'il mange devient ambroisie: son âme se trouve noyée dans un océan de

richesses, m'a tout ôté. Il voulut aller revoir son village ; il s'attendrit dans tous les lieux où il avoit autrefois dansé, chanté, joué de la flûte avec ses compagnons. Il fit quelque bien à tous ses parens et à tous ses amis ; mais il leur souhaita pour principal bonheur de ne quitter jamais la vie champêtre et de n'éprouver jamais les malheurs de la cour.

Il les éprouva, ces malheurs, après la mort de son bon maître Schah-Abas ; son fils Schah-Séphi succéda à ce prince. Des courtisans envieux et pleins d'artifices trouvèrent moyen de le prévenir contre Alibée. Il a abusé, disoient-ils, de la confiance du feu roi ; il a amassé des trésors immenses, et a détourné plusieurs choses d'un très-grand prix, dont il étoit dépositaire. Schah-Séphi étoit tout ensemble jeune et prince ; il n'en falloit pas tant pour être crédule, inappliqué et sans précaution. Il eut la vanité de vouloir paroître réformer ce que le roi son père avoit fait, et juger mieux que lui. Pour avoir un prétexte de déposséder Alibée de sa charge, il lui demanda, selon le conseil de ses courtisans envieux, de lui apporter un cimeterre garni de diamans, d'un prix immense, que le roi son grand-père avoit accoutumé de porter dans les combats. Schah-Abas avoit fait autrefois ôter de ce cimeterre tous ces beaux diamans ; et Alibée prouva par de bons témoins que la chose avoit été faite par l'ordre du feu roi, avant que la charge eût été donnée à Alibée. Quand les ennemis d'Alibée virent qu'ils ne pouvoient plus se servir de ce prétexte pour le perdre, ils conseillèrent à Schah-Séphi de lui commander de faire, dans quinze jours, un inventaire exact de tous les meubles précieux dont il étoit chargé. Au bout de quinze jours, il demanda à voir lui-même toutes choses. Alibée lui ouvrit toutes les portes, et lui montra tout ce qu'il avoit en garde. Rien n'y manquoit ; tout étoit propre, bien rangé, et conservé avec grand soin. Le roi, bien étonné de trouver partout tant d'ordre et d'exactitude, étoit presque revenu en faveur d'Alibée, lorsqu'il aperçut au bout d'une grande galerie, pleine de meubles très-somptueux, une porte de fer qui avoit trois grandes serrures. C'est là, lui dirent à l'oreille les courtisans jaloux, qu'Alibée a caché toutes les choses précieuses qu'il vous a dérobées. Aussitôt le roi en colère s'écria : je veux voir ce qui est au-delà de cette porte. Avez-vous mis ? montrez-le-moi. A ces mots Alibée se jeta à ses genoux, le conjurant, au nom de Dieu, de ne lui ôter pas ce qu'il avoit de plus précieux sur la terre. Il n'est pas juste, disoit-il, que je perde en un moment ce qui me reste, et qui fait ma ressource, après avoir travaillé tant d'années auprès du roi votre père. Otez-moi, si vous voulez, le reste ; mais laissez-moi ceci. Le roi ne douta point que ce ne fût un trésor mal acquis, qu'Alibée avoit amassé. Il prit un ton plus haut, et voulut absolument qu'on ouvrit cette porte. Enfin Alibée, qui en avoit les clefs, l'ouvrit lui-même. On ne trouva en ce lieu que la houlette, la flûte et l'habit de berger qu'Alibée avoit porté autrefois, et qu'il revoyoit souvent avec joie, de peur d'oublier sa première condition. Voilà, dit-il, ô grand roi, les précieux restes de mon ancien bonheur : ni la fortune ni votre puissance n'ont pu me les ôter. Voilà mon trésor que je garde pour m'enrichir quand vous m'aurez fait pauvre. Reprenez tout le reste ; laissez-moi ces chers gages de mon premier état. Les voilà mes vrais biens, qui ne me manqueront jamais. Les voilà ces biens simples, innocens, toujours doux à ceux qui savent se contenter du nécessaire, et ne se tourmentent point pour le superflu. Les voilà ces biens dont la liberté et la sûreté sont les fruits. Les voilà ces biens qui ne m'ont jamais donné un moment d'embarras. O chers instrumens d'une vie simple et heureuse ! je n'aime que vous ; c'est avec vous que je veux vivre et mourir. Pourquoi faut-il que d'autres biens trompeurs soient venus me tromper, et troubler le repos de ma vie ? Je vous les rends, grand roi, toutes ces richesses qui me viennent de votre libéralité : je ne garde que ce que j'avois quand le roi votre père vint, par ses grâces, me rendre malheureux. Le roi, entendant ces paroles, comprit l'innocence d'Alibée ; et étant indigné contre les courtisans qui l'avoient voulu perdre, il les chassa d'auprès de lui. Alibée devint son principal officier, et fut chargé des affaires les plus secrètes : il revoyoit tous les jours sa houlette, sa flûte et son ancien habit, qu'il tenoit toujours prêts dans son [illegible] que la [illegible] avec [illegible] vie.

ivre dans la condition de berger, qu'il rut toujours la plus sûre et la plus heuuse.

Fénélon.

184. *Qu'on chercheroit vainement le bonheur dans les plaisirs des sens. Nélée, petit-fils de Nestor. Histoire.*

Entre tous les mortels qui avoient été imés des dieux, nul ne leur avoit été plus cher que Nestor : ils avoient versé ur lui leurs dons les plus précieux, la agesse, la profonde connoissance des ommes, une éloquence douce et insiuante. Tous les Grecs l'écoutoient avec dmiration; et, dans une extrême vieillesse, il avoit un pouvoir absolu sur les œurs et sur les esprits. Les dieux, vant la fin de ses jours, voulurent lui ccorder encore une faveur, qui fut de oir naître un fils de Pisistrate. Quand l vint au monde, Nestor le prit sur ses enoux; et levant les yeux au ciel : ô Pallas, dit-il, vous avez comblé la mesure de vos bienfaits; je n'ai plus rien à souhaiter sur la terre, sinon que vous rempliss iez de votre esprit l'enfant que vous m'avez fait voir. Vous ajouterez, j'en suis sûr, puissante déesse, cette faveur à toutes celles que j'ai reçues de vous. Je ne demande point à voir le temps où mes vœux seront exaucés, la terre m'a porté trop long-temps; coupez, fille de Jupiter, le fil de mes jours. Ayant prononcé ces mots, un doux sommeil se répand sur ses yeux, il fut uni avec celui de la mort; et, sans effort, sans douleur, son âme quitta son corps glacé et presque anéanti, par trois âges d'homme qu'il avoit vécu.

Ce petit-fils de Nestor s'appeloit Nélée. Nestor, à qui la mémoire de son père avoit toujours été chère, voulut qu'il portât son nom. Quand Nélée fut sorti de l'enfance, il alla faire un sacrifice à Minerve dans un bois proche de la ville de Pylos, qui étoit consacré à cette déesse. Après que les victimes, couronnées de fleurs, eurent été égorgées, pendant que ceux qui l'avoient accompagné s'occupoient aux cérémonies [illegible] les uns [illegible] aisoient [illegible] qu'on [illegible] terre trembler, du creux des arbres sortoient d'affreux mugissemens, l'autel paroissoit en feu, et sur le haut des flammes parut une femme d'un air si majestueux et si vénérable, que Nélée en fut ébloui. Sa figure étoit au-dessus de la forme humaine, ses regards étoient plus perçans que les éclairs. Sa beauté n'avoit rien de mou ni d'efféminé : elle étoit pleine de grâces, et marquoit de la force et de la vigueur. Nélée, ressentant l'impression de la divinité, se prosterne à terre : tous ses membres se trouvent agités par un violent tremblement, son sang se glace dans ses veines, sa langue s'attache à son palais et ne peut plus proférer aucune parole; il demeure interdit, immobile, et presque sans vie. Alors Pallas lui rend la force qui l'avoit abandonné. Ne craignez rien, lui dit cette déesse; je suis descendue du haut de l'Olympe pour vous témoigner le même amour que j'ai fait ressentir à votre aïeul Nestor : je mets votre bonheur dans vos mains, j'exaucerai tous vos vœux; mais pensez attentivement à ce que vous me devez demander. Alors Nélée, revenu de son étonnement, et charmé par la douceur des paroles de la déesse, sentit au-dedans de lui la même assurance que s'il n'eût été que devant une personne mortelle. Il étoit à l'entrée de la jeunesse : dans cet âge où les plaisirs qu'on commence à ressentir occupent et entraînent l'âme tout entière, on n'a point encore connu l'amertume, suite inséparable des plaisirs; on n'a point encore été instruit par l'expérience. O déesse, s'écria-t-il, si je puis toujours goûter la douceur de la volupté, tous mes souhaits seront accomplis. L'air de la déesse étoit auparavant gai et ouvert; à ces mots elle en prit un froid et sérieux : tu ne comptes, lui dit-elle, que ce qui flatte les sens : eh bien! tu vas être rassasié des plaisirs que ton cœur désire. La déesse aussitôt disparut. Nélée quitte l'autel et reprend le chemin de Pylos, il voit sous ses pas naître et éclore des fleurs d'une odeur si délicieuse, que les hommes n'avoient jamais ressenti un si précieux parfum. Le pays s'embellit, et prend une forme qui charme les yeux de Nélée. La beauté des grâces, compagnes de Vénus, se répand sur toutes femmes qui paroissent devant lui. ce qu'il boit devient nectar, tout 'il mange devient ambroisie : son trouve noyée dans un océan de

richesses, m'a tout ôté. Il voulut aller revoir son village ; il s'attendrit dans tous les lieux où il avoit autrefois dansé, chanté, joué de la flûte avec ses compagnons. Il fit quelque bien à tous ses parens et à tous ses amis ; mais il leur souhaita pour principal bonheur de ne quitter jamais la vie champêtre et de n'éprouver jamais les malheurs de la cour.

Il les éprouva, ces malheurs, après la mort de son bon maître Schah-Abas ; son fils Schah-Séphi succéda à ce prince. Des courtisans envieux et pleins d'artifices trouvèrent moyen de le prévenir contre Alibée. Il a abusé, disoient-ils, de la confiance du feu roi ; il a amassé des trésors immenses, et a détourné plusieurs choses d'un très-grand prix, dont il étoit dépositaire. Schah-Séphi étoit tout ensemble jeune et prince ; il n'en falloit pas tant pour être crédule, inappliqué et sans précaution. Il eut la vanité de vouloir paroître réformer ce que le roi son père avoit fait, et juger mieux que lui. Pour avoir un prétexte de déposséder Alibée de sa charge, il lui demanda, selon le conseil de ses courtisans envieux, de lui apporter un cimeterre garni de diamans, d'un prix immense, que le roi son grand-père avoit accoutumé de porter dans les combats. Schah-Abas avoit fait autrefois ôter de ce cimeterre tous ces beaux diamans ; et Alibée prouva par de bons témoins que la chose avoit été faite par l'ordre du feu roi, avant que la charge eût été donnée à Alibée. Quand les ennemis d'Alibée virent qu'ils ne pouvoient plus se servir de ce prétexte pour le perdre, ils conseillèrent à Schah-Séphi de lui commander de faire, dans quinze jours, un inventaire exact de tous les meubles précieux dont il étoit chargé. Au bout de quinze jours, il demanda à voir lui-même toutes choses. Alibée lui ouvrit toutes les portes, et lui montra tout ce qu'il avoit en garde. Rien n'y manquoit ; tout étoit propre, bien rangé, et conservé avec grand soin. Le roi, bien étonné de trouver partout tant d'ordre et d'exactitude, étoit presque revenu en faveur d'Alibée, lorsqu'il aperçut au bout d'une grande galerie, pleine de meubles très-somptueux, une porte de fer qui avoit trois grandes serrures. C'est là, lui dirent à l'oreille les courtisans jaloux, qu'Alibée a caché toutes les choses précieuses qu'il vous a dérobées. Aussitôt le roi en colère s'écria : je veux voir ce qui est au-delà de cette porte. Qu'y avez-vous mis ? montrez-le-moi. A ces mots Alibée se jeta à ses genoux, le conjurant, au nom de Dieu, de ne lui ôter pas ce qu'il avoit de plus précieux sur la terre. Il n'est pas juste, disoit-il, que je perde en un moment ce qui me reste, et qui fait ma ressource, après avoir travaillé tant d'années auprès du roi votre père. Otez-moi, si vous voulez, le reste ; mais laissez-moi ceci. Le roi ne douta point que ce ne fût un trésor mal acquis, qu'Alibée avoit amassé. Il prit un ton plus haut, et voulut absolument qu'on ouvrît cette porte. Enfin Alibée, qui en avoit les clefs, l'ouvrit lui-même. On ne trouva en ce lieu que la houlette, la flûte et l'habit de berger qu'Alibée avoit porté autrefois, et qu'il revoyoit souvent avec joie, de peur d'oublier sa première condition. Voilà, dit-il, ô grand roi, les précieux restes de mon ancien bonheur : ni la fortune ni votre puissance n'ont pu me les ôter. Voilà mon trésor que je garde pour m'enrichir quand vous m'aurez fait pauvre. Reprenez tout le reste ; laissez-moi ces chers gages de mon premier état. Les voilà mes vrais biens, qui ne me manqueront jamais. Les voilà ces biens simples, innocens, toujours doux à ceux qui savent se contenter du nécessaire, et ne se tourmentent point pour le superflu. Les voilà ces biens dont la liberté et la sûreté sont les fruits. Les voilà ces biens qui ne m'ont jamais donné un moment d'embarras. O chers instrumens d'une vie simple et heureuse ! je n'aime que vous ; c'est avec vous que je veux vivre et mourir. Pourquoi faut-il que d'autres biens trompeurs soient venus me tromper, et troubler le repos de ma vie ? Je vous les rends, grand roi, toutes ces richesses qui me viennent de votre libéralité : je ne garde que ce que j'avois quand le roi votre père vint, par ses grâces, me rendre malheureux. Le roi, entendant ces paroles, comprit l'innocence d'Alibée ; et étant indigné contre les courtisans qui l'avoient voulu perdre, il les chassa d'auprès de lui. Alibée devint son principal officier, et fut chargé des affaires les plus secrètes : il revoyoit tous les jours sa houlette, sa flûte et son ancien habit, qu'il tenoit toujours prêts dans son trésor pour les reprendre, dès que la fortune inconstante troubleroit sa faveur. Il mourut dans une extrême vieillesse, sans avoir jamais voulu ni faire punir ses ennemis ni amasser aucun bien, et ne laissant à ses parens que de quoi

ivre dans la condition de berger, qu'il rut toujours la plus sûre et la plus heu euse.

Fénélon.

184. *Qu'on chercheroit vainement le bonheur dans les plaisirs des sens. Nélée, petit-fils de Nestor. Histoire.*

Entre tous les mortels qui avoient été imés des dieux, nul ne leur avoit été lus cher que Nestor: ils avoient versé ur lui leurs dons les plus précieux, la agesse, la profonde connoissance des ommes, une éloquence douce et insiuante. Tous les Grecs l'écoutoient avec dmiration; et, dans une extrême vieilesse, il avoit un pouvoir absolu sur les œurs et sur les esprits. Les dieux, vant la fin de ses jours, voulurent lui ccorder encore une faveur, qui fut de oir naître un fils de Pisistrate. Quand l vint au monde, Nestor le prit sur ses enoux; et levant les yeux au ciel: ô Pallas, dit-il, vous avez comblé la mesure de vos bienfaits; je n'ai plus rien à souhaiter sur la terre, sinon que vous remplissiez de votre esprit l'enfant que vous m'avez fait voir. Vous ajouterez, j'en suis sûr, puissante déesse, cette faveur à toutes celles que j'ai reçues de vous. Je ne demande point à voir le temps où mes vœux seront exaucés, la terre m'a porté trop long-temps; coupez, fille de Jupiter, le fil de mes jours. Ayant prononcé ces mots, un doux sommeil se répand sur ses yeux, il fut uni avec celui de la mort; et, sans effort, sans douleur, son âme quitta son corps glacé et presque anéanti, par trois âges d'homme qu'il avoit vécu.

Ce petit-fils de Nestor s'appeloit Nélée. Nestor, à qui la mémoire de son père avoit toujours été chère, voulut qu'il portât son nom. Quand Nélée fut sorti de l'enfance, il alla faire un sacrifice à Minerve dans un bois proche de la ville de Pylos, qui étoit consacré à cette déesse. Après que les victimes, couronnées de fleurs, eurent été égorgées, pendant que ceux qui l'avoient accompagné s'occupoient aux cérémonies qui suivoient l'immolation, que les uns coupoient du bois, que les autres faisoient sortir le feu des veines des cailloux, qu'on écorchoit les victimes, et qu'on les coupoit en plusieurs morceaux, tous étant éloignés de l'autel, Nélée étoit demeuré auprès. Tout d'un coup il entendit la terre trembler, du creux des arbres sortoient d'affreux mugissemens, l'autel paroissoit en feu, et sur le haut des flammes parut une femme d'un air si majestueux et si vénérable, que Nélée en fut ébloui. Sa figure étoit au-dessus de la forme humaine, ses regards étoient plus perçans que les éclairs. Sa beauté n'avoit rien de mou ni d'efféminé: elle étoit pleine de grâces, et marquoit de la force et de la vigueur. Nélée, ressentant l'impression de la divinité, se prosterne à terre: tous ses membres se trouvent agités par un violent tremblement, son sang se glace dans ses veines, sa langue s'attache à son palais et ne peut plus proférer aucune parole; il demeure interdit, immobile, et presque sans vie. Alors Pallas lui rend la force qui l'avoit abandonné. Ne craignez rien, lui dit cette déesse; je suis descendue du haut de l'Olympe pour vous témoigner le même amour que j'ai fait ressentir à votre aïeul Nestor: je mets votre bonheur dans vos mains, j'exaucerai tous vos vœux; mais pensez attentivement à ce que vous me devez demander. Alors Nélée, revenu de son étonnement, et charmé par la douceur des paroles de la déesse, sentit au-dedans de lui la même assurance que s'il n'eût été que devant une personne mortelle. Il étoit à l'entrée de la jeunesse: dans cet âge où les plaisirs qu'on commence à ressentir occupent et entraînent l'âme tout entière, on n'a point encore connu l'amertume, suite inséparable des plaisirs; on n'a point encore été instruit par l'expérience. O déesse, s'écria-t-il, si je puis toujours goûter la douceur de la volupté, tous mes souhaits seront accomplis. L'air de la déesse étoit auparavant gai et ouvert; à ces mots elle en prit un froid et sérieux: tu ne comptes, lui dit-elle, que ce qui flatte les sens: eh bien! tu vas être rassasié des plaisirs que ton cœur désire. La déesse aussitôt disparut. Nélée quitte l'autel et reprend le chemin de Pylos, il voit sous ses pas naître et éclore des fleurs d'une odeur si délicieuse, que les hommes n'avoient jamais ressenti un si précieux parfum. Le pays s'embellit, et prend une forme qui charme les yeux de Nélée. La beauté des grâces, compagnes de Vénus, se répand sur toutes les femmes qui paroissent devant lui. Tout ce qu'il boit devient nectar, tout ce qu'il mange devient ambroisie: son âme se trouve noyée dans un océan de

richesses, m'a tout ôté. Il voulut aller revoir son village ; il s'attendrit dans tous les lieux où il avoit autrefois dansé, chanté, joué de la flûte avec ses compagnons. Il fit quelque bien à tous ses parens et à tous ses amis ; mais il leur souhaita pour principal bonheur de ne quitter jamais la vie champêtre et de n'éprouver jamais les malheurs de la cour.

Il les éprouva, ces malheurs, après la mort de son bon maître Schah-Abas ; son fils Schah-Séphi succéda à ce prince. Des courtisans envieux et pleins d'artifices trouvèrent moyen de le prévenir contre Alibée. Il a abusé, disoient-ils, de la confiance du feu roi ; il a amassé des trésors immenses, et a détourné plusieurs choses d'un très-grand prix, dont il étoit dépositaire. Schah-Séphi étoit tout ensemble jeune et prince ; il n'en falloit pas tant pour être crédule, inappliqué et sans précaution. Il eut la vanité de vouloir paroître réformer ce que le roi son père avoit fait, et juger mieux que lui. Pour avoir un prétexte de déposséder Alibée de sa charge, il lui demanda, selon le conseil de ses courtisans envieux, de lui apporter un cimeterre garni de diamans, d'un prix immense, que le roi son grand-père avoit accoutumé de porter dans les combats. Schah-Abas avoit fait autrefois ôter de ce cimeterre tous ces beaux diamans ; et Alibée prouva par de bons témoins que la chose avoit été faite par l'ordre du feu roi, avant que la charge eût été donnée à Alibée. Quand les ennemis d'Alibée virent qu'ils ne pouvoient plus se servir de ce prétexte pour le perdre, ils conseillèrent à Schah-Séphi de lui commander de faire, dans quinze jours, un inventaire exact de tous les meubles précieux dont il étoit chargé. Au bout de quinze jours, il demanda à voir lui-même toutes choses. Alibée lui ouvrit toutes les portes, et lui montra tout ce qu'il avoit en garde. Rien n'y manquoit ; tout étoit propre, bien rangé, et conservé avec grand soin. Le roi, bien étonné de trouver partout tant d'ordre et d'exactitude, étoit presque revenu en faveur d'Alibée, lorsqu'il aperçut au bout d'une grande galerie, pleine de meubles très-somptueux, une porte de fer qui avoit trois grandes serrures. C'est là, lui dirent à l'oreille les courtisans jaloux, qu'Alibée a caché toutes les choses précieuses qu'il vous a dérobées. Aussitôt le roi en colère s'écria : je veux voir ce qui est au-delà de cette porte. Qu'y avez-vous mis ? montrez-le-moi. A ces mots Alibée se jeta à ses genoux, le conjurant, au nom de Dieu, de ne lui ôter pas ce qu'il avoit de plus précieux sur la terre. Il n'est pas juste, disoit-il, que je perde en un moment ce qui me reste, et qui fait ma ressource, après avoir travaillé tant d'années auprès du roi votre père. Otez-moi, si vous voulez, le reste ; mais laissez-moi ceci. Le roi ne douta point que ce ne fût un trésor mal acquis, qu'Alibée avoit amassé. Il prit un ton plus haut, et voulut absolument qu'on ouvrit cette porte. Enfin Alibée, qui en avoit les clefs, l'ouvrit lui-même. On ne trouva en ce lieu que la houlette, la flûte et l'habit de berger qu'Alibée avoit porté autrefois, et qu'il revoyoit souvent avec joie, de peur d'oublier sa première condition. Voilà, dit-il, ô grand roi, les précieux restes de mon ancien bonheur : ni la fortune ni votre puissance n'ont pu me les ôter. Voilà mon trésor que je garde pour m'enrichir quand vous m'aurez fait pauvre. Reprenez tout le reste ; laissez-moi ces chers gages de mon premier état. Les voilà mes vrais biens, qui ne me manqueront jamais. Les voilà ces biens simples, innocens, toujours doux à ceux qui savent se contenter du nécessaire, et ne se tourmentent point pour le superflu. Les voilà ces biens dont la liberté et la sûreté sont les fruits. Les voilà ces biens qui ne m'ont jamais donné un moment d'embarras. O chers instrumens d'une vie simple et heureuse ! je n'aime que vous ; c'est avec vous que je veux vivre et mourir. Pourquoi faut-il que d'autres biens trompeurs soient venus me tromper, et troubler le repos de ma vie ? Je vous les rends, grand roi, toutes ces richesses qui me viennent de votre libéralité : je ne garde que ce que j'avois quand le roi votre père vint, par ses grâces, me rendre malheureux. Le roi, entendant ces paroles, comprit l'innocence d'Alibée ; et étant indigné contre les courtisans qui l'avoient voulu perdre, il les chassa d'auprès de lui. Alibée devint son principal officier, et fut chargé des affaires les plus secrètes : il revoyoit tous les jours sa houlette, sa flûte et son ancien habit, qu'il tenoit toujours prêts dans son trésor pour les reprendre, dès que la fortune inconstante troubleroit sa faveur. Il mourut dans une extrême vieillesse, sans avoir jamais voulu ni faire punir ses ennemis ni amasser aucun bien, et ne laissant à ses parens que de quoi

vivre dans la condition de berger, qu'il crut toujours la plus sûre et la plus heureuse.

Fénélon.

§ 184. *Qu'on chercheroit vainement le bonheur dans les plaisirs des sens. Nélée, petit-fils de Nestor. Histoire.*

Entre tous les mortels qui avoient été aimés des dieux, nul ne leur avoit été plus cher que Nestor: ils avoient versé sur lui leurs dons les plus précieux, la sagesse, la profonde connoissance des hommes, une éloquence douce et insinuante. Tous les Grecs l'écoutoient avec admiration; et, dans une extrême vieillesse, il avoit un pouvoir absolu sur les cœurs et sur les esprits. Les dieux, avant la fin de ses jours, voulurent lui accorder encore une faveur, qui fut de voir naître un fils de Pisistrate. Quand il vint au monde, Nestor le prit sur ses genoux; et levant les yeux au ciel: ô Pallas, dit-il, vous avez comblé la mesure de vos bienfaits; je n'ai plus rien à souhaiter sur la terre, sinon que vous remplissiez de votre esprit l'enfant que vous m'avez fait voir. Vous ajouterez, j'en suis sûr, puissante déesse, cette faveur à toutes celles que j'ai reçues de vous. Je ne demande point à voir le temps où mes vœux seront exaucés, la terre m'a porté trop long-temps; coupez, fille de Jupiter, le fil de mes jours. Ayant prononcé ces mots, un doux sommeil se répand sur ses yeux, il fut uni avec celui de la mort; et, sans effort, sans douleur, son âme quitta son corps glacé et presque anéanti, par trois âges d'homme qu'il avoit vécu.

Ce petit-fils de Nestor s'appeloit Nélée. Nestor, à qui la mémoire de son père avoit toujours été chère, voulut qu'il portât son nom. Quand Nélée fut sorti de l'enfance, il alla faire un sacrifice à Minerve dans un bois proche de la ville de Pylos, qui étoit consacré à cette déesse. Après que les victimes, couronnées de fleurs, eurent été égorgées, pendant que ceux qui l'avoient accompagné s'occupoient aux cérémonies qui suivoient l'immolation, que les uns coupoient du bois, que les autres faisoient sortir le feu des veines des cailloux, qu'on écorchoit les victimes, et qu'on les coupoit en plusieurs morceaux, tous étant éloignés de l'autel, Nélée étoit demeuré auprès. Tout d'un coup il entendit la terre trembler, du creux des arbres sortoient d'affreux mugissemens, l'autel paroissoit en feu, et sur le haut des flammes parut une femme d'un air si majestueux et si vénérable, que Nélée en fut ébloui. Sa figure étoit au-dessus de la forme humaine, ses regards étoient plus perçans que les éclairs. Sa beauté n'avoit rien de mou ni d'efféminé: elle étoit pleine de grâces, et marquoit de la force et de la vigueur. Nélée, ressentant l'impression de la divinité, se prosterné à terre: tous ses membres se trouvent agités par un violent tremblement, son sang se glace dans ses veines, sa langue s'attache à son palais et ne peut plus proférer aucune parole; il demeure interdit, immobile, et presque sans vie. Alors Pallas lui rend la force qui l'avoit abandonné. Ne craignez rien, lui dit cette déesse; je suis descendue du haut de l'Olympe pour vous témoigner le même amour que j'ai fait ressentir à votre aïeul Nestor: je mets votre bonheur dans vos mains, j'exaucerai tous vos vœux; mais pensez attentivement à ce que vous me devez demander. Alors Nélée, revenu de son étonnement, et charmé par la douceur des paroles de la déesse, sentit au-dedans de lui la même assurance que s'il n'eût été que devant une personne mortelle. Il étoit à l'entrée de la jeunesse: dans cet âge où les plaisirs qu'on commence à ressentir occupent et entraînent l'âme tout entière, on n'a point encore connu l'amertume, suite inséparable des plaisirs; on n'a point encore été instruit par l'expérience. O déesse, s'écria-t-il, si je puis toujours goûter la douceur de la volupté, tous mes souhaits seront accomplis. L'air de la déesse étoit auparavant gai et ouvert; à ces mots elle en prit un froid et sérieux: tu ne comptes, lui dit-elle, que ce qui flatte les sens: eh bien! tu vas être rassasié des plaisirs que ton cœur désire. La déesse aussitôt disparut. Nélée quitte l'autel et reprend le chemin de Pylos, il voit sous ses pas naître et éclore des fleurs d'une odeur si délicieuse, que les hommes n'avoient jamais ressenti un si précieux parfum. Le pays s'embellit, et prend une forme qui charme les yeux de Nélée. La beauté des grâces, compagnes de Vénus, se répand sur toutes les femmes qui paroissent devant lui. Tout ce qu'il boit devient nectar, tout ce qu'il mange devient ambroisie: son âme se trouve noyée dans un océan de

plaisirs. La volupté s'empare du cœur de Nélée, il ne vit plus que pour elle; il n'est plus occupé que d'un seul soin, qui est que les divertissemens se succèdent toujours les uns aux autres, et qu'il n'y ait pas un seul moment où ses sens ne soient agréablement charmés. Plus il goûte les plaisirs, plus il les souhaite ardemment. Son esprit s'amollit et perd toute sa vigueur; les affaires lui deviennent un poids d'une pesanteur horrible; tout ce qui est sérieux lui donne un chagrin mortel. Il éloigne de ses yeux les sages conseillers qui avoient été formés par Nestor, et qui étoient regardés comme le plus précieux héritage que ce prince eût laissé à son petit-fils. La raison, les remontrances utiles deviennent l'objet de son aversion la plus vive, et il frémit si quelqu'un ouvre la bouche devant lui pour lui donner un sage conseil. Il fait bâtir un magnifique palais où on ne voit luire que l'or, l'argent et le marbre, où tout est prodigué pour contenter les yeux et appeler le plaisir. Le fruit de tant de soins pour se satisfaire, c'est l'ennui, l'inquiétude. A peine a-t-il ce qu'il souhaite, qu'il s'en dégoûte: il faut qu'il change souvent de demeure, qu'il coure sans cesse de palais en palais, qu'il abatte et qu'il réédifie. Le beau, l'agréable ne le touchent plus; il lui faut du singulier, du bizarre, de l'extraordinaire: tout ce qui est naturel et simple lui paroît insipide, et il tombe dans un tel engourdissement, qu'il ne vit plus, qu'il ne sent plus que par secousse, par soubresaut. Pylos sa capitale change de face. On y aimoit le travail, on y honoroit les dieux, la bonne foi régnoit dans le commerce, tout y étoit dans l'ordre, et le peuple même trouvoit dans les occupations utiles, qui se succédoient sans l'accabler, l'aisance et la paix. Un luxe effréné prend la place de la décence et des vraies richesses: tout y est prodigué aux vains agrémens, aux commodités recherchées. Les maisons, les jardins, les édifices publics changent de forme; tout y devient singulier; le grand, le majestueux, qui sont toujours simples, ont disparu. Mais ce qui est encore plus fâcheux, les habitans, à l'exemple de Nélée, n'aiment, n'estiment, ne recherchent que la volupté: on la poursuit aux dépens de l'innocence et de la vertu, on s'agite, on se tourmente pour saisir une ombre vaine et fugitive de bonheur, et l'on en perd le repos et la tranquillité; personne n'est content, parce qu'on veut l'être trop, parce qu'on ne sait rien souffrir ni rien attendre. L'agriculture, et les autres arts utiles, sont devenus presque avilissans: ce sont ceux que la mollesse a inventés qui sont en honneur, qui mènent à la richesse, et auxquels on prodigue les encouragemens. Les trésors que Nestor et Pisistrate avoient amassés sont bientôt dissipés, les revenus de l'état deviennent la proie de l'étourderie et de la cupidité. Le peuple murmure, les grands se plaignent, les sages seuls gardent quelque temps le silence; ils parlent enfin, et leur voix respectueuse se fait entendre à Nélée. Ses yeux s'ouvrent, son cœur s'attendrit. Il a encore recours à Minerve: il se plaint à la déesse de sa facilité à exaucer ses vœux téméraires; il la conjure de retirer ses dons perfides; il lui demande la sagesse et la justice. Que j'étois aveugle! s'écria-t-il: mais je connois mon erreur, je déteste la faute que j'ai faite, je veux la réparer, et chercher dans l'application à mes devoirs, dans le soin de soulager mon peuple, et dans l'innocence et la pureté des mœurs, le repos et le bonheur que j'ai vainement cherchés dans les plaisirs des sens.

Fénélon.

§ 185. *Qu'on trouveroit encore moins le bonheur dans la facilité de satisfaire tous ses désirs. Anneau de Gigès. Histoire.*

Pendant le regne du fameux Crésus, il y avoit en Lydie un jeune homme bien fait, plein d'esprit, très-vertueux, nommé Callimaque, de la race des anciens rois, et devenu si pauvre, qu'il fut réduit à se faire berger. Se promenant un jour sur des montagnes écartées où il révoit sur ses malheurs en menant son troupeau, il s'assit au pied d'un arbre pour se délasser. Il aperçut, auprès de lui, une ouverture étroite dans un rocher. La curiosité l'engage à y entrer. Il y trouve une caverne large et profonde. D'abord il ne voit goutte; enfin ses yeux s'accoutument à l'obscurité. Il entrevoit dans une lueur sombre une urne d'or, sur laquelle ces mots étoient gravés. *" Ici tu trouveras l'anneau de " Gygès. O mortel, qui que tu sois, à qui " les dieux destinent un si grand bien, " montre-leur que tu n'es pas ingrat, et " garde-toi d'envier jamais le bonheur d'au- " cun autre homme."*

Callimaque ouvre l'urne, trouve l'an-

neau, le prend, et, dans le transport de la joie, il laissa l'urne, quoiqu'il fût très-pauvre et qu'elle fût d'un grand prix. Il sort de la caverne, et se hâte d'éprouver l'anneau enchanté, dont il avoit si souvent entendu parler depuis son enfance. Il voit de loin le roi Crésus qui passoit pour aller de Sardes dans une maison délicieuse sur les bords du Pactole. D'abord il s'approche de quelques esclaves qui marchoient devant, et qui portoient des parfums pour les répandre sur le chemin où le roi devoit passer. Il se mêle parmi eux, après avoir tourné son anneau en dedans, et personne ne l'aperçoit. Il fait du bruit tout exprès en marchant: il prononce même quelques paroles. Tous prêtèrent l'oreille; tous furent étonnés d'entendre une voix et de ne voir personne. Ils se disoient les uns aux autres: est-ce un songe ou une vérité? n'avez-vous pas cru entendre parler quelqu'un? Callimaque, ravi d'avoir fait cette expérience, quitte ces esclaves et s'approche du roi. Il est déjà tout auprès de lui sans être découvert; il monte avec lui sur son char, qui étoit tout d'argent et orné d'une merveilleuse sculpture. La reine étoit auprès de lui, et ils parloient ensemble des plus grands secrets de l'état, que Crésus ne confioit qu'à la reine seule. Callimaque les entendit pendant tout le chemin.

On arrive dans cette maison dont tous les murs étoient de jaspe: le toit étoit de cuivre fin et brillant comme l'or: les lits étoient d'argent, et tout le reste des meubles de même: tout étoit orné de diamans et de pierres précieuses. Tout le palais étoit sans cesse rempli des plus doux parfums; et, pour les rendre plus agréables, on en répandoit de nouveaux à chaque heure du jour. Tout ce qui servoit à la personne du roi étoit d'or. Quand il se promenoit dans ses jardins, les jardiniers avoient l'art de faire naître les plus belles fleurs sous ses pas. Souvent on changeoit, pour lui donner une agréable surprise, la décoration des jardins, comme on change une décoration de scène. On transportoit promptement par de grandes machines les arbres avec leurs racines, et on en apportoit d'autres tout entiers, en sorte que chaque matin le roi, en se levant, apercevoit ses jardins entièrement renouvelés. Un jour c'étoit des grenadiers, des oliviers, des myrtes, des orangers et une forêt de citronniers. Un autre jour paroissoit tout à coup un désert sablonneux avec des pins sauvages, de grands chênes, de vieux sapins qui paroissoient aussi anciens que la terre. Un autre jour on voyoit des gazons fleuris, des prés d'une herbe fine et naissante, tout émaillés de violettes, au-travers desquels couloient impétueusement de petits ruisseaux. Sur leurs rives étoient plantés de jeunes saules d'une tendre verdure; de hauts peupliers qui montoient jusqu'aux nues, des ormes touffus et des tilleuls odoriférans, plantés sans ordre, faisoient une agréable irrégularité. Puis tout à coup, le lendemain, tous ces petits canaux disparoissoient; on ne voyoit plus qu'un canal de rivière d'une eau pure et transparente. Ce fleuve étoit le Pactole dont les eaux couloient sur un sable doré. On voyoit sur ce fleuve des vaisseaux avec des rameurs vêtus des plus riches étoffes couvertes d'une broderie d'or. Les bancs des rameurs étoient d'ivoire, les rames d'ébène; le bec des proues étoit d'argent; tous les cordages étoient de soie, les voiles de pourpre, et le corps des vaisseaux de bois odoriférans comme les cèdres. Tous les cordages étoient ornés de festons; tous les matelots étoient couronnés de fleurs. Il couloit quelquefois, dans l'endroit des jardins qui étoit sous les fenêtres de Crésus, un ruisseau d'essence dont l'odeur exquise s'exhaloit dans tout le palais. Crésus avoit des lions, des tigres et des léopards, auxquels on avoit limé les dents et les griffes, qui étoient attelés à de petits chars d'écaille de tortue garnis d'argent. Ces animaux féroces étoient conduits par un frein d'or et par des rênes de soie. Ils servoient au roi et à toute la cour pour se promener dans les vastes routes d'une forêt qui conservoit sous ses rameaux impénétrables une éternelle nuit. Souvent on faisoit aussi des courses avec ces chars le long du fleuve dans une prairie unie comme un tapis vert. Ces fiers animaux couroient si légèrement et avec tant de rapidité, qu'ils ne laissoient pas même sur l'herbe la moindre trace de leurs pas ni des roues qu'ils traînoient après eux. Chaque jour on inventoit de nouvelles espèces de courses pour exercer la vigueur et l'adresse des jeunes gens. Crésus, à chaque nouveau jeu, attachoit quelque grand prix pour le vainqueur. Ainsi les jours couloient dans les délices et parmi les plus agréables spectacles. Callimaque résolut de surprendre tous les Lydiens par le moyen de son anneau.

Plusieurs jeunes hommes de la plus haute naissance avoient couru devant le roi, qui étoit descendu de son char dans la prairie pour les voir courir. Dans le moment où tous les prétendans eurent achevé leur course, et que Crésus examinoit à qui le prix devoit appartenir, Callimaque se met dans le char du roi. Il demeure invisible: il pousse les lions, le char vole. On eût cru que c'étoit celui d'Achille, traîné par des coursiers immortels, ou celui de Phœbus même, lorsqu'après avoir parcouru la voûte immense des cieux, il précipite ses chevaux enflammés dans le sein des ondes. D'abord on crut que les lions s'étant échappés s'enfuyoient au hasard: mais bientôt on reconnut qu'ils étoient guidés avec beaucoup d'art, et que cette course surpasseroit toutes les autres. Cependant le char paroissoit vide, et tout le monde demeuroit immobile d'étonnement. Enfin la course est achevée, et le prix remporté sans qu'on puisse comprendre par qui. Les uns croient que c'est une divinité qui se joue des hommes: les autres assurent que c'est un homme nommé Orodès venu de Perse, qui avoit l'art des enchantemens, qui évoquoit les ombres des enfers, qui tenoit dans ses mains toute la puissance d'Hécate, qui envoyoit à son gré la discorde et les furies dans l'âme de ses ennemis, qui faisoit entendre la nuit les hurlemens de Cerbère et les gémissemens profonds de l'Erèbe, enfin qui pouvoit éclipser la lune et la faire descendre du ciel sur la terre. Crésus crut qu'Orodès avoit mené le char: il le fit appeler. On le trouva qui tenoit dans son sein des serpens entortillés, et qui, prononçant entre ses dents des paroles inconnues et mystérieuses, conjuroit les divinités infernales. Il n'en fallut pas davantage pour persuader qu'il étoit le vainqueur invisible de cette course. Il assura que non: mais le roi ne put le croire. Callimaque étoit ennemi d'Orodès, parce que celui-ci avoit prédit à Crésus que ce jeune homme lui causeroit un jour de grands embarras, et seroit la cause de la ruine entière de son royaume. Cette prédiction avoit obligé Crésus à tenir Callimaque loin du monde dans un désert, et réduit à une grande pauvreté. Callimaque sentit le plaisir de la vengeance, et fut bien aise de voir l'embarras de son ennemi. Crésus pressa Orodès, et ne put pas l'obliger à dire qu'il avoit couru pour le prix. Mais comme le roi le menaça de le punir, ses amis lui conseillèrent d'avouer la chose et de s'en faire honneur. Alors il passa d'une extrémité à l'autre: la vanité l'aveugla. Il se vanta d'avoir fait ce coup merveilleux par la vertu de ses enchantemens. Mais dans le moment où il parloit, on fut bien surpris de voir le même char recommencer la même course. Puis le roi entendit une voix qui lui disoit à l'oreille: Orodès se moque de toi; il se vante de ce qu'il n'a pas fait. Le roi, irrité contre Orodès, le fit aussitôt charger de fers, et jeter dans une profonde prison.

Callimaque, ayant senti le plaisir de contenter ses passions par le secours de son anneau, perdit peu à peu les sentimens de modération et de vertu qu'il avoit eus dans sa solitude et dans ses malheurs. Il fut même tenté d'entrer dans la chambre du roi et de le tuer dans son lit. Mais on ne passe point tout d'un coup aux plus grands crimes: il eut horreur d'une action si noire, et ne put endurcir son cœur pour l'exécuter. Il partit pour s'en aller en Perse trouver Cyrus: il lui dit les secrets de Crésus qu'il avoit entendus, et le dessein des Lydiens de faire une ligue contre les Perses avec les colonies grecques de toute la côte de l'Asie mineure; en même temps il lui expliqua les préparatifs de Crésus et les moyens de le prévenir. Aussitôt Cyrus abandonne les bords du Tygre, où il étoit campé avec une armée innombrable, et vient jusqu'au fleuve Halys, où Crésus se présenta à lui avec des troupes plus magnifiques que courageuses. Les Lydiens vivoient trop délicieusement pour ne craindre point la mort. Leurs habits étoient brodés d'or, et semblables à ceux des femmes les plus vaines; leurs armes étoient toutes dorées; ils étoient suivis d'un nombre prodigieux de chariots superbes; l'or, l'argent, les pierres précieuses, éclatoient partout dans leurs tentes, dans leurs vases, dans leurs meubles, et jusques sur leurs esclaves. Le faste et la mollesse de cette armée ne devoient faire attendre qu'imprudence et lâcheté, quoique les Lydiens fussent en plus grand nombre que les Perses. Ceux-ci, au contraire, ne montroient que pauvreté et courage: ils étoient légèrement vêtus, vivoient de peu, se nourrissoient de racines et de légumes, ne buvoient que de l'eau, dormoient sur la terre exposés aux injures de l'air, exerçoient sans cesse leurs corps

pour les endurcir au travail ; ils n'avoient pour tout ornement que le fer ; leurs troupes étoient tout hérisséesde piques, de dards et d'épées : aussi n'avoient-ils que du mépris pour des ennemis noyés dans les délices. A peine la bataille mérita-t-elle le nom de combat ; les Lydiens ne purent soutenir le premier choc : ils se renversèrent les uns sur les autres. Les Perses ne font que tuer : ils nagent dans le sang. Crésus s'enfuit jusqu'à Sardes. Cyrus l'y poursuit sans perdre un moment. Le voilà assiégé dans sa ville capitale. Il succombe après un long siége, il est pris, on le mène au supplice. En cette extrémité, il prononce le nom de Solon. Cyrus veut savoir ce qu'il dit. Il apprend que Crésus déplore son malheur de n'avoir pas cru ce Grec qui lui avoit donné de si sages conseils. Cyrus, touché de ces paroles, donne la vie à Crésus.

Alors Callimaque commença à se dégoûter de sa fortune. Cyrus l'avoit mis au rang des satrapes, et lui avoit donné d'assez grandes richesses. Un autre en eût été content : mais ce Lydien, avec son anneau, se sentoit en état de monter plus haut. Il ne pouvoit souffrir de se voir borné à une condition où il avoit tant d'égaux et un maître. Il ne pouvoit se résoudre à tuer Cyrus qui lui avoit fait tant de bien. Il avoit même quelquefois du regret d'avoir renversé Crésus de son trône. Lorsqu'il l'avoit vu conduit au supplice, il avoit été saisi de douleur. Il ne pouvoit plus demeurer dans un pays où il avoit causé tant de maux, et où il ne pouvoit rassasier son ambition. Il part : il cherche un pays inconnu ; il traverse des terres immenses, éprouve partout l'effet magique et merveilleux de son anneau, élève à son gré et renverse les rois et les royaumes, amasse de grandes richesses, parvient au faîte des honneurs, et se trouve cependant toujours dévoré de désirs. Son talisman lui procure tout, excepté la paix et le bonheur. C'est qu'on ne les trouve que dans soi-même, qu'ils sont indépendans de tous ces avantages extérieurs auxquels nous mettons tant de prix, et que, quand dans l'opulence et la grandeur on perd la simplicité, l'innocence et la modération, alors le cœur et la conscience, qui sont les vrais siéges du bonheur, deviennent la proie du trouble, de l'inquiétude, de la honte et du remords.

T. I. p. 1. *Fénélon.*

§ 186. *Que l'inquiétude qui porte les hommes à tout sacrifier à la jouissance du présent est le plus grand obstacle à leur bonheur. Le moment présent. Fable orientale.*

Un jour, en me promenant dans les jardins du roi de Damas, j'entendis fort près de moi un homme qui poussoit de profonds soupirs : je n'étois séparé de lui que par un lambris de verdure : je l'aperçus : les mains les plus habiles des ouvriers de Damas avoient tissu ses habits des plus belles soies de la Syrie : son visage étoit aussi triste que ses habits étoient riches, ses sourcils froncés s'abaissoient sur ses yeux, ses regards étoient sombres, tous les muscles de son visage étoient en mouvement et en contraction ; il disoit : que me sert-il d'être bien traité du roi, de posséder de belles maisons ? puis-je jouir de mes richesses et de ma faveur, tant qu'Ali-Nassou sera le dépositaire de l'autorité ? J'ai les caresses du prince, Ali-Nassou a sa confiance ; je suis honoré et il est puissant. Ah ! pour jouir de sa puissance pendant l'espace d'une seule lune, je donnerois mes richesses, mon rang, et je consentirois à passer dans la retraite le reste de ma vie ; je serois heureux, si j'avois pu pendant quelque temps me mettre à la place d'Ali-Nassou.

Je partis de Damas pour me rendre en Perse ; j'arrivai près d'une rivière dont le pont venoit d'être rompu ; un homme étoit au bord : les rides commençoient à sillonner ses joues, et le temps avoit déjà blanchi sa barbe ; il couroit sur le rivage ; il se rouloit sur le sable, il se relevoit et disoit : quel malheur pour moi de ne pouvoir traverser cette rivière, et me rendre à la ville ! j'allois y conclure un marché qui pouvoit doubler mes riches trésors ; et à quoi me servent mes trésors, si je ne puis les augmenter ? je renoncerois volontiers à ma femme, à mes enfans, à la ville où je suis né, à la plus grande partie de ce qui me reste de jours à vivre, pour traverser cette maudite rivière. Je laissai cet homme, et je continuai mon chemin vers la Perse.

Je traversai les déserts de la Mésopotamie, et je rencontrai un voyageur, dont la provision d'eau étoit épuisée depuis deux jours ; il disoit : je donnerois mes biens, mes plaisirs et la plus grande partie de ma vie, pour un plaisir. Je voudrois me trouver aux bords d'un grand

fleuve, et d'abord y entrer; je verrois l'eau battre mes jambes, je descendrois encore, et je sentirois tous mes membres embrassés par les flots: ma tête seule resteroit élevée sur les eaux; je l'y plongerois souvent, non-seulement pour m'abreuver à longs traits, pour me rassasier du plaisir de boire, mais pour qu'il n'y eût pas une seule partie de mon corps qui ne fût pénétrée par le fluide. Je fis donner de l'eau à ce pauvre homme, et je poursuivis mon chemin.

Je repassai dans mon esprit ce que je venois d'entendre, et ce qu'avoient dit le vieillard qui ne pouvoit traverser la rivière, et le courtisan de Damas. Je marchois enseveli dans mes pensées, et je me disois:

Il est donc possible que je préfère le petit vallon d'Abila aux riches plaines de Sennaar? une pêche de ce vallon peut donc me tenter assez pour me faire arriver trop tard à la place de Sagdad, et je puis sacrifier à cette pêche les plus beaux fruits de l'Asie? j'oublierois donc au bord d'un lac le spectacle imposant des vastes mers? Quoi! le désir que je sens peut effacer en moi l'impression de tout autre désir, et anéantir pour moi toute partie du temps, excepté celle du moment où je suis?

O foible mortel! tu peux donc sacrifier les plaisirs d'une saison à ceux d'une lune, ceux d'une lune à celui d'un jour, et la vie à un moment!

Quelle puissance les objets empruntent de leur proximité! ils nous font compter pour rien ce qui est éloigné de nous par le temps ou par les lieux; ce qui agit présentement sur mes sens et sur mon cœur fait disparoître pour moi l'avenir et les fantômes agréables ou terribles de la crainte et de l'espérance.

Ces réflexions m'affligeoient. Oh! disois-je, combien de fois l'homme est tenté de perdre son bonheur! Je cherchois à me rassurer, en rapelant à ma pensée quelle étoit la puissance de la raison, et les secours que j'en pouvois attendre. C'est un ami, disois-je, qui me montrera le précipice où je pourrois tomber en descendant de la montagne: il me criera de me détourner... mais la descente est rapide, et si elle m'entraine!

O Saadi, rappelle-toi que la voix de la raison est la voix d'un ami qui crie dans l'éloignement et qu'on a bien de la peine à entendre. Retrace-toi souvent ces faits, ces événemens sur lesquels sont fondées les maximes des sages. Fais-toi des images vives du bonheur qui doit être la récompense du sage, et des malheurs où tombe l'insensé; tu intéresseras ton cœur à être vertueux. Ne sépare point dans ta mémoire le précepte de l'exemple; que la vertu soit sans cesse présente à tes yeux; qu'elle te paroisse si belle qu'il te soit impossible de ne pas l'aimer; donne-lui un corps, saisis-la par tes sens. O mes amis, si malgré ce secours, vous me voyez quelquefois chanceler dans le chemin de la vie, soutenez-moi; si je tombe, ne riez point de ma chute; si je veux me relever, tendez la main au compagnon de votre voyage.

Saint-Lambert.

§ 187. *Que la grandeur où l'on ne parvient que par le crime, ne sauroit donner ni gloire ni bonheur solide. Dialogue entre Romulus et Rémus.*

Rémus. Enfin vous voilà, mon frère, au même état que moi: cela ne valoit pas la peine de me faire mourir. Quelques années où vous avez régné seul sont finies, il n'en reste rien; et vous les auriez passées plus doucement, si vous aviez vécu en paix, partageant l'autorité avec moi.

Romulus. Si j'avois eu cette modération, je n'aurois ni fondé la puissante ville que j'ai établie, ni fait les conquêtes qui m'ont immortalisé.

Rémus. Il valoit mieux être moins puissant, et être plus juste et plus vertueux. Je m'en rapporte à Minos, et à ses deux collègues qui vont vous juger.

Romulus. Cela est bien dur. Sur la terre personne n'eût osé me juger.

Rémus Mon sang dans lequel vous avez trempé vos mains fera votre condamnation ici-bas, et noircira à jamais votre réputation sur la terre. Vous vouliez de l'autorité et de la gloire; l'autorité n'a fait que passer dans vos mains; elle vous a échappé comme un songe. Pour la gloire, vous ne l'aurez jamais. Avant que d'être grand homme, il faut être honnête homme, et on doit s'éloigner des crimes indignes des hommes, avant que d'aspirer aux vertus des dieux. Vous aviez l'humanité d'un monstre, et vous prétendiez être un héros.

Romulus. Vous ne m'auriez pas parlé de la sorte impunément, quand nous tracions notre ville.

Rémus. Il est vrai : je ne l'ai que trop senti. Mais d'où vient que vous êtes descendu ici ? On disoit que vous étiez devenu immortel.

Romulus. Mon peuple a été assez sot pour le croire.

Fénélon.

§ 188. *Que la modération des désirs est la seule vraie source du bonheur. Le berger et le chasseur. Anecdote pastorale.*

Le jeune berger Menalque conduisoit son troupeau sur les montagnes : s'étant enfoncé dans les gorges, pour chercher dans un bois sauvage une de ses brebis, il trouva dans ce bois un homme, que l'excès de la fatigue avoit contraint de se coucher sous un buisson. Ah ! jeune berger, s'écria cet homme, je vins hier sous cette montagne sauvage, pour y chasser les chevreuils et les sangliers. Je me suis égaré, et jusqu'à ce moment je n'ai rencontré aucune cabane : je n'ai trouvé aucune fontaine pour étancher ma soif, ni aucune nourriture pour apaiser ma faim. Aussitôt le jeune Menalque tira de sa poche, du pain et du fromage frais qu'il lui donna : puis il prit le flacon, qui étoit à son côté : Rafraîchis-toi, lui dit-il, voilà du lait frais ; suis-moi ensuite, afin que je te conduise hors de la montagne. L'homme se rafraîchit, et le berger le conduisit hors de la montagne.

Alors le chasseur Eschine lui dit : beau berger, tu m'as sauvé la vie ; comment puis-je te récompenser ? viens avec moi dans la ville ; là on n'habite point sous des toits de chaume. Des palais de marbre, entourés de colonnes superbes, s'élèvent jusqu'aux nues. Tu demeureras avec moi ; tu boiras dans des coupes d'or, et tu mangeras des mets somptueux dans des plats d'argent.

Menalque reprit : qu'irai-je faire dans la ville ? je suis en sûreté dans ma petite cabane, elle me met à l'abri de la pluie, et des vents impétueux. Si elle n'est point entourée de colonnes, elle est environnée d'arbres fruitiers, et de pampres verts. Je vais puiser de l'eau claire à la fontaine voisine, dans une cruche de terre ; j'ai aussi du vin doux ; je mange ce que mes arbres et mon troupeau me donnent ; et si je n'ai point de vase d'or ou d'argent, je pare ma table de fleurs odorantes.

Eschine. Viens avec moi, berger ; on a aussi à la ville des arbres et des fleurs. L'art a planté ceux-là en allées bien droites, et rassemblé celles-ci dans des parterres symétriques. On y voit aussi des fontaines, que des hommes et des nymphes de marbre versent dans des bassins magnifiques.

Menalque. Nos bois ombragés par la simple nature, sont encore plus beaux avec leurs routes tortueuses ; nos prairies parées de mille fleurs, semées au hasard, sont encore plus agréables. J'ai aussi planté des fleurs autour de ma cabane, de la marjolaine, des lis et des roses. O que nos fontaines sont belles ! lorsqu'elles sortent en bouillonnant du creux des rochers ; ou lorsqu'elles tombent du haut des collines à travers les buissons, pour serpenter ensuite dans des prés fleuris. Non, je ne vais point à la ville.

Eschine. Là tu verras de jeunes filles vêtues de soie, et dont le teint n'est point terni par les ardeurs du soleil ; elles sont blanches comme du lait ; parées d'or et de perles précieuses. Là des musiciens habiles enchanteront tes oreilles par des concerts harmonieux.

Menalque. Nos brunes bergères sont belles aussi. Je voudrois que tu les visses, quand elles se parent avec des roses fraîches, ou avec des guirlandes de différentes couleurs. O que nous avons de plaisir, quand nous sommes assis à l'ombre d'un bois, sur le bord d'un ruisseau qui murmure ; et que nous prêtons l'oreille aux doux ramages des oiseaux, qui chantent sur la cime des arbres ou sur les branches des buissons ! Vos musiciens chantent-ils mieux que le rossignol, ou que la gentille fauvette ? Non, non ; je ne vais pas avec toi à la ville.

Eschine. Que te donnerai-je donc, berger ? prends cette poignée d'or, et ce fourniment de même métal.

Menalque. Qu'ai-je besoin d'or ? j'ai tout en abondance : avec de l'or acheterai-je le fruit de mes arbres, ou les fleurs des prairies, oubien le lait de mes troupeaux ?

Eschine. Que te donnerai-je donc, heureux berger ? comment pourrai-je te connoître ton bienfait ?

Menalque. Donne-moi seulement ce petit flacon que je vois pendu à ton côté

Alors le chasseur avec un sourire de

bonté lui donna le flacon, et le jeune berger sauta de joie, comme un agneau qui bondit.

Gesner.

§ 189. *Le souhait.*

Ce n'est ni l'abondance que je désire, ni de régner sur mes semblables, ni que mon nom soit répété chez les nations éloignées. Oh! que ne puis-je, inconnu, tranquille, vivre loin du fracas de la ville, où les cœurs droits marchent environnés de mille piéges inévitables, où les mœurs et les usages anoblissent mille extravagances! Que ne puis-je au sein d'une compagne solitaire, couler mes jours paisibles sous un toit rustique, auprès d'un jardin champêtre, également à l'abri de l'envie et de la célébrité.

Des noyers ceintrés en berceaux, couvriroient de leur ombrage ma maison solitaire. Sous leurs feuillages verts habiteroient devant ma fenêtre, le doux zéphyr, l'aimable fraîcheur, et le repos tranquille. Devant l'entrée, dans une petite enceinte, fermée par une haie vive, une source limpide murmureroit sous un treillage de pampre. Dans le courant de cette onde pure, la cane se joueroit avec ses petits. Les douces colombes descendroient de leur toit ombragé, pour s'y désaltérer; elles se promeneroient sur le gazon, en redressant leur cou nuancé de mille couleurs; tandis que le coq majestueux assembleroit autour de lui dans la cour ses poules glapissantes. Tous ensemble accourroient au son de ma voix et viendroient en foule demander d'un air caressant la pâture à leur maître.

Les oiseaux, dont la liberté ne seroit jamais troublée, habiteroient le feuillage touffu des arbres voisins, et s'appelleroient familièrement d'un arbre à l'autre par leurs chants. Dans un coin de la petite cour seroient rangées les ruches de mes abeilles. Leur république forme un spectacle aussi agréable qu'utile. Elles aimeroient le séjour de mon verger, s'il est vrai, comme le disent les habitans de la campagne, qu'elles ne se fixent que dans les lieux, où règnent la paix et le repos. Derrière la maison seroit placé mon jardin spacieux, où l'art simple se prêteroit avec docilité à seconder les agréables caprices de la nature. On ne le verroit point se révolter contre elle, regarder ses productions comme une matière servile, et les plier à des formes bizarres et grotesques. Un mur de noisetiers fermeroit ce jardin; à chacun des coins il y auroit une tonnelle de vigne sauvage. Là souvent je me déroberois aux rayons brûlans du soleil; et je verrois le jardinier hâlé retourner la terre des planches pour semer des légumes savoureux. Souvent excité par son ardeur au travail, je prendrois de ses mains la bêche pour retourner moi-même la terre, tandis que debout à mes côtés, il riroit de mon peu de force. Quelquefois je l'aiderois, tantôt à lier contre des baguettes les tiges penchées des plantes, tantôt à prendre soin des rosiers, des œillets et des lis dispersés.

Hors du jardin, un clair ruisseau arroseroit mes prés couverts d'une herbe épaisse: de là il serpenteroit à l'ombre d'un bocage d'arbres fruitiers, entremêlés de tendres rejetons que je cultiverois moi-même avec soin. Vers le milieu je rassemblerois ses eaux pour former un petit étang, dans lequel je ménagerois une petite île; et sur cette île j'éleverois un berceau de verdure. Oh! si je pouvois voir encore un petit coteau de vigne s'étendre le long de la plaine; si je possédois encore un petit champ, couvert d'épis ondoyans; le plus riche des rois pourroit-il me paroître digne d'envie?

J'aurai pour voisin le bon villageois dans sa chaumière enfumée; les secours d'une bienveillance réciproque, les conseils sincères de l'amitié nous feront sourire tendrement en bons voisins à la rencontre l'un de l'autre. Qu'y a-t-il en effet de plus doux que d'être aimé? qu'y a-t-il de plus agréable que d'être abordé d'un air content par un homme auquel on a fait du bien.

Lorsque le fracas tumultueux arrache au sommeil l'habitant de la ville; lorsque le mur voisin le dérobe aux regards bienfaisans du soleil levant; lorsque le spectacle admirable de l'aurore est interdit à sa vue emprisonnée; alors réveillé par le vent frais du matin, et par le doux concert des oiseaux, je sortirois des bras du repos, pour voler au-devant de l'aurore, où dans les prairies émaillées, ou sur le penchant du coteau voisin. Du haut des collines, j'exprimerois mon ravissement par des chants de joie. Quoi de plus ravissant en effet que la belle nature, lorsque ses beautés diversifiées à l'infini se confondent dans un mélange plein d'harmonie.

Souvent aux douces clartés de la lune, je me promenerois, plongé dans des méditations profondes sur l'harmonie du système de l'univers, tandis que des mondes et des soleils sans nombre brilleroient au-dessus de ma tête.

Quelquefois aussi je suivrois le laboureur, lorsqu'il chante derrière sa charrue en traçant un sillon pénible, ou j'irois voir la troupe des moissonneurs rangés en file. J'écouterois leurs chansons rustiques, et leurs historiettes naïves, et leurs propos joyeux. Ou, bien, lorsque l'automne de retour teint nos arbres de couleurs bigarrées, lorsque le chant des vendangeurs fait retentir les coteaux, je me rendrois parmi eux. Lorsque les trésors de l'automne sont recueillis, ils marchent en poussant des cris d'allégresse vers la maison où le bruit du pressoir retentit au loin. Ils se rassemblent sous le chaume où un repas joyeux les attend.

Mais lorsque les jours sombres ou pluvieux, lorsque la rigueur de l'hiver ou l'ardeur brûlante de l'été, m'interdiroit la promenade, je m'enfermerois dans un cabinet solitaire où je jouirois des doux entretiens de la plus illustre société, des entretiens de ces grands génies, l'honneur et la gloire de chaque siècle, qui ont versé dans des ouvrages instructifs, les trésors de leur sagesse. Société vraiment noble! qui élève notre âme, et la rétablit dans sa dignité naturelle. L'un me développeroit les mœurs des nations étrangères, et les merveilles de la nature dans les régions les plus éloignées; un autre me dévoileroit les mystères de la nature, et m'introduiroit dans son laboratoire secret. Celui-ci m'instruiroit de la constitution intérieure des nations et de leur histoire, la honte, tout à la fois, et la gloire de la race humaine. Celui-là me feroit connoître la grandeur et la destination de notre âme, et les charmes de la vertu. Autour de moi seroient rangés les sages et les poëtes de l'antiquité.

Quelquefois interrompu tout à coup, j'entendrois frapper à ma porte. Quelle joie! si au moment qu'elle s'ouvriroit, un ami voloit dans mes bras étendus pour le recevoir. Souvent aussi au retour de la promenade, en approchant de ma cabane solitaire, je verrois mes amis, tantôt séparés, tantôt réunis en troupe, me saluer en s'avançant à ma rencontre. Alors nous irions tous ensemble parcourir les campagnes riantes d'alentour. Là, sans chagrin, sans humeur, nos entretiens graves, entremêlés d'une plaisanterie douce, feroient couler pour nous les heures avec rapidité. L'appétit assaisonneroit les mets que nous fourniroient mon jardin, mon vivier et ma nombreuse basse-cour. A notre retour, nous trouverions la table servie sous une treille, ou sous une cabane de verdure au milieu du jardin. D'autres fois, assis sous la feuillée au clair de la lune, nous ririons et nous causerions, à moins que les chants mélancoliques du rossignol ne nous invitassent à nous taire pour l'écouter.

Mais quel vain songe m'occupe! ah, depuis trop long-temps mon imagination s'égare à ta poursuite, fantôme mensonger! chimérique souhait, je ne te verrai jamais accomplir! toujours l'homme est mécontent: nos yeux contemplent sans cesse l'image du bonheur dans des campagnes lointaines, dont nous sommes séparés par des labyrinthes impénétrables qui nous en ferment l'accès. Alors nous nous épuisons en désirs, et nous oublions de remarquer le bien qui étoit destiné à chacun de nous, sur la route de notre vie. La vertu est notre vrai bonheur. Celui-là est sage, celui-là est heureux, qui remplit sans murmurer la place que lui a destinée l'architecte éternel, qui a conçu le plan de tout. Oui, divine vertu, c'est toi qui fais notre bonheur; c'est toi qui verses la joie et la félicité sur toutes les situations de notre vie. Qui pourrai-je envier, quand le moment sera venu de terminer des jours dont tu auras fait le bonheur? Alors je mourrai satisfait, pleuré des âmes nobles qui m'auront aimé pour l'amour de toi; pleuré de vous, ô mes amis. Lorsque vos pas vous conduiront auprès de la colline où sera mon tombeau, serrez-vous la main, embrassez-vous, mes chers amis. C'est ici, vous direz-vous, que repose sa cendre; son cœur fut droit; Dieu récompense aujourd'hui ses efforts, par un bonheur qui n'aura point de fin. Bientôt notre cendre reposera près de la sienne, et nous jouirons alors avec lui d'une félicité éternelle.

Gesner.

§ 190. *Discours de Philoclès sur le bonheur.*

Philoclès joignoit au cœur le plus sensible, un jugement exquis et des connois-

sances profondes. Dans sa jeunesse il avoit fréquenté les plus célèbres philosophes de la Grèce. Riche de leurs lumières, et encore plus de ses réflexions, il s'étoit composé un système de conduite qui répandoit la paix dans son âme et dans tout ce qui l'environnoit. Nous ne cessions d'étudier cet homme singulier, pour qui chaque instant de la vie étoit un instant de bonheur.

Un jour que nous errions dans l'île, nous trouvâmes cette inscription sur un petit temple de Latone : *Rien de si beau que la justice, de meilleur que la santé, de si doux que la possession de ce qu'on aime.* Voilà, dis-je, ce qu'Aristote blâmoit un jour en notre présence. Il pensoit que les qualifications énoncées dans cette maxime, ne doivent pas être séparées, et ne peuvent convenir qu'au bonheur. En effet, le bonheur est certainement ce qu'il y a de plus beau, de meilleur et de plus doux. Mais à quoi sert de décrire ses effets ? il seroit plus important de remonter à sa source. Elle est peu connue, répondit Philoclès ; tous, pour y parvenir, choisissent des sentiers différens : tous se partagent sur la nature du souverain bien. Il consiste, tantôt dans la jouissance de tous les plaisirs, tantôt dans l'exemption de toutes les peines. Les uns ont tâché d'en renfermer les caractères en de courtes formules, telle est la sentence que vous venez de lire sur ce temple ; telle est encore celle qu'on chante souvent à table, et qui fait dépendre le bonheur de la santé, de la beauté, des richesses légitimement acquises, et de la jeunesse passée dans le sein de l'amitié. D'autres, outre ces dons précieux, exigent la force du corps, le courage de l'esprit, la justice, la prudence, la tempérance, la possession enfin de tous les biens et de toutes les vertus : mais comme la plupart de ces avantages ne dépendent pas de nous, et que même en les réunissant, notre cœur pourroit n'être pas satisfait, il est visible qu'ils ne constituent pas essentiellement l'espèce de félicité qui convient à chaque homme en particulier.

Et en quoi consiste-t-elle donc, s'écria l'un de nous avec impatience ? et quel est le sort des mortels, si, forcés de courir après le bonheur, ils ignorent la route qu'ils doivent choisir ? Hélas ! reprit Philoclès, ils sont bien à plaindre, ces mortels. Jetez les yeux autour de vous ; dans tous les lieux, dans tous les états, vous n'entendrez que des gémissemens et des cris ; vous ne verrez que des hommes tourmentés par le besoin d'être heureux, et par des passions qui les empêchent de l'être ; inquiets dans les plaisirs, sans force contre la douleur ; presque également accablés par les privations et par les jouissances ; murmurant sans cesse contre leur destinée et ne pouvant quitter une vie dont le poids leur est insupportable.

Est-ce donc pour couvrir la terre de malheureux, que le genre humain a pris naissance ? et les dieux se feroient-ils un jeu cruel de persécuter des âmes aussi foibles que les nôtres ? Je ne saurois me le persuader ; c'est contre nous seuls que nous devons diriger nos reproches. Interrogeons-nous sur l'idée que nous avons du bonheur. Concevons-nous autre chose qu'un état où les désirs toujours renaissans, seroient toujours satisfaits ; qui se diversifieroit selon la différence des caractères, et dont on pourroit prolonger la durée à son gré. Mais il faudroit changer l'ordre éternel de la nature, pour que cet état fût le partage d'un seul d'entre nous. Ainsi désirer un bonheur inaltérable et sans amertume, c'est désirer ce qui ne peut pas exister, et qui, par cette raison-là-même, enflamme le plus nos désirs : car rien n'a plus d'attraits pour nous que de triompher des obstacles qui sont ou qui paroissent insurmontables.

Des lois constantes et dont la profondeur se dérobe à nos recherches, mêlent sans interruption le bien avec le mal dans le système général de la nature : et les êtres qui font partie de ce grand tout, si admirable dans son ensemble, si incompréhensible, et quelquefois si effrayant dans ses détails, doivent se ressentir de ce mélange, et éprouver de continuelles vicissitudes. C'est à cette condition que la vie nous est donnée. Dès l'instant que nous la recevons, nous sommes condamnés à rouler dans un cercle de biens et de maux, de plaisirs et de douleurs. Si vous demandiez les raisons d'un si funeste partage, d'autres vous répondroient peut-être que les dieux nous devoient des biens et non pas des plaisirs ; qu'ils ne nous accordent les seconds que pour nous forcer à recevoir les premiers, et que pour la plupart des mortels, la somme des biens seroit infiniment plus grande que celle des maux, s'ils avoient le bon esprit de mettre dans la première classe, et les sensations agréables, et les momens exempts de troubles et de cha-

grins. Cette réflexion pourroit quelquefois suspendre nos murmures, mais la cause en subsisteroit toujours; car enfin il y a de la douleur sur la terre; elle consume les jours de la plupart des hommes; et quand il n'y en auroit qu'un seul qui souffrît, et quand il auroit mérité de souffrir, et quand il ne souffriroit qu'un instant dans sa vie, cet instant de douleur seroit le plus désespérant des mystères que la nature offre à nos yeux.

Que résulte-t-il de ces réflexions? faudra-t-il nous précipiter en aveugles dans ce torrent qui entraîne et détruit insensiblement tous les êtres; nous présenter sans résistance, et comme des victimes de la fatalité, aux coups dont nous sommes menacés; renoncer enfin à cette espérance qui est le plus grand, et même le seul bien pour la plupart de nos semblables? Non, sans doute; je veux que vous soyez heureux, autant qu'il vous est permis de l'être; non de ce bonheur chimérique dont l'espoir fait le malheur du genre humain, mais d'un bonheur assorti à notre condition, et d'autant plus solide que nous pouvons le rendre indépendant des événemens et des hommes.

Le caractère en facilite quelquefois l'acquisition, et on peut dire même que certaines âmes ne sont heureuses que parce qu'elles sont nées heureuses. Les autres ne peuvent combattre à la fois, et leur caractère, et les contrariétés du dehors, sans une étude longue et suivie; car, disoit un ancien philosophe: *Les dieux nous vendent le bonheur au prix de nos travaux.* Mais cette étude n'exige pas plus d'efforts que les projets et les mouvemens qui nous agitent sans cesse, et qui ne sont, à tout prendre, que la recherche d'un bonheur imaginaire.

Après ces mots, Philoclès garda le silence: il n'avoit, disoit-il, ni assez de loisir, ni assez de lumières, pour réduire en système les réflexions qu'il avoit faites sur un sujet si important. Daignez du moins, dit Philotes, nous communiquer, sans liaison et sans suite, celles qui vous viendront par hasard dans l'esprit. Daignez nous apprendre comment vous êtes parvenu à cet état paisible, que vous n'avez pu acquérir qu'après une longue suite d'essais et d'erreurs.

O Philoclès, s'écria le jeune Lysis, les zéphyrs semblent se jouer dans ce platane; l'air se pénètre du parfum des fleurs qui s'empressent d'éclore; ces vignes commencent à entrelacer leurs rameaux autour de ces myrtes, qu'elles ne quitteront plus; ces troupeaux qui bondissent dans la prairie, ces oiseaux qui chantent leurs amours, le son des instrumens qui rétentissent dans la vallée; tout ce que je vois, tout ce que j'entends, me ravit et me transporte. Ah! Philoclès, nous sommes faits pour le bonheur; je le sens aux émotions douces et profondes que j'éprouve: si vous connoissez l'art de les perpétuer, c'est un crime de nous en faire un mystère.

Vous me rappelez, répondit Philoclès, les premières années de ma vie. Je le regrette encore ce temps, où je m'abandonnois, comme vous, aux impressions que je recevois; la nature, à laquelle je n'étois pas encore accoutumé, se peignoit à mes yeux sous des traits enchanteurs; et mon âme, toute neuve et toute sensible, sembloit respirer tour à tour la fraîcheur et la flamme.

Je ne connoissois pas les hommes; je trouvois dans leurs paroles et dans leurs actions, l'innocence et la simplicité qui régnoient dans mon cœur. Je les croyois tous justes, vrais, capables d'amitié, tels qu'ils devroient être, tels que j'étois en effet; humains surtout, car il faut de l'expérience pour se convaincre qu'ils ne le sont pas.

Au milieu de ces illusions, j'entrai dans le monde. La politesse qui distingue la société d'Athènes, ces expressions qu'inspire l'envie de plaire, ces épanchemens de cœur qui coûtent si peu et qui flattent si fort, tous ces dehors trompeurs, n'eurent que trop d'attraits pour un homme qui n'avoit pas encore subi d'épreuve; je volai au-devant de la séduction; et donnant à des liaisons agréables les droits et les sentimens de l'amitié, je me livrai sans réserve au plaisir d'aimer et d'être aimé. Mes choix qui n'avoient pas été réfléchis, me devinrent funestes. La plupart de mes amis s'éloignèrent de moi, les uns par intérêt, d'autres par jalousie ou par légèreté. Ma surprise et ma douleur m'arrachèrent des larmes amères. Dans la suite, ayant éprouvé des injustices criantes et des perfidies atroces, je me vis contraint, après de longs combats, de renoncer à cette confiance si douce que j'avois en tous les hommes. C'est le sacrifice qui m'a le plus coûté dans ma vie, j'en frémis encore; il fut si violent que je tombai dans un excès opposé: j'aigrissois mon cœur, j'y nourrissois avec plaisir les défiances et les haines; j'étois

malheureux. Je me rappelai enfin que parmi cette foule d'opinions sur la nature du bonheur, quelques-unes plus accréditées que les autres, le font consister dans la volupté, ou dans la pratique des vertus, ou dans l'exercice d'une raison éclairée. Je résolus de trouver le mien dans les plaisirs.

Je supprime les détails des égaremens de ma jeunesse, pour venir au moment qui en arrêta le cours. Etant en Sicile, j'allai voir un des principaux habitans de Syracuse. Il étoit cité comme l'homme le plus heureux de son siècle. Son aspect m'effraya; quoiqu'il fût encore dans la force de l'âge, il avoit toutes les apparences de la décrépitude. Il s'étoit entouré de musiciens qui le fatiguoient à force de célébrer ses vertus, et de belles esclaves dont les danses allumoient dans ses yeux un feu sombre et mourant. Quand nous fûmes seuls, je lui dis: je vous salue, ô vous qui, dans tous les temps, avez su fixer les plaisirs auprès de vous. Des plaisirs! me répondit-il avec fureur, je n'en ai plus, mais j'ai le désespoir qu'entraîne leur privation; c'est l'unique sentiment qui me reste, et qui achève de détruire ce corps accablé de douleurs et de maux. Je voulus lui inspirer du courage; mais je trouvai une âme abrutie, sans principes et sans ressources. J'appris ensuite qu'il n'avoit jamais rougi de ses injustices, et que de folles dépenses ruinoient de jour en jour la fortune de ses enfans.

Cet exemple et les dégoûts que j'éprouvois successivement, me tirèrent de l'ivresse où je vivois depuis quelques années, et m'engagèrent à fonder mon repos sur la pratique de la vertu, et sur l'usage de la raison. Je les cultivai l'une et l'autre avec soin; mais je fus sur le point d'en abuser encore. Ma vertu trop austère me remplissoit quelquefois d'indignation contre la société; et ma raison trop rigide, d'indifférence pour tous les objets. Le hasard dissipa cette double erreur.

Je connus à Thèbes un disciple de Socrate, dont j'avois ouï vanter la probité. Je fus frappé de la sublimité de ses principes, ainsi que de la régularité de sa conduite. Mais il avoit mis par degrés tant de superstition et de fanatisme dans sa vertu, qu'on pouvoit lui reprocher de n'avoir ni foiblesse pour lui, ni indulgence pour les autres; il devint difficile, soupçonneux, souvent injuste. On estimoit les qualités de son cœur, et l'on évitoit sa présence.

Peu de temps après, étant allé à Delphes pour la solennité des jeux Pythiques, j'aperçus dans une allée sombre, un homme qui avoit la réputation d'être très-éclairé; il me parut accablé de chagrins. J'ai dissipé à force de raison, me dit-il, l'illusion des choses de la vie. J'avois apporté en naissant tous les avantages qui peuvent flatter la vanité: au lieu d'en jouir, je voulus les analyser; et dès ce moment les richesses, la naissance et les grâces de la figure, ne furent à mes yeux que de vains titres distribués au hasard parmi les hommes. Je parvins aux premières magistratures de la république; j'en fus dégoûté pas la difficulté d'y faire le bien, et la facilité d'y faire le mal. Je cherchai la gloire dans les combats; je plongeai ma main dans le sang des malheureux, et mes fureurs m'épouvantèrent. Je cultivai les sciences et les arts; la philosophie me remplit de doutes; je ne trouvai dans l'éloquence que l'art perfide de tromper les hommes; dans la poésie, la musique et la peinture, que l'art puéril de les amuser. Je voulus me reposer sur l'estime du public; mais voyant à mes côtés des hypocrites de vertus qui ravissoient impunément ses suffrages, je me lassai du public et de son estime. Il ne me resta plus qu'une vie sans attrait, sans ressort, qui n'étoit en effet que la répétition fastidieuse des mêmes actes et des mêmes besoins.

Fatigué de mon existence, je la traînai en des pays lointains. Les pyramides d'Egypte m'étonnèrent au premier aspect; bientôt je comparai l'orgueil des princes qui les ont élevées, à celui d'une fourmi qui amoncelleroit dans un sentier quelques grains de sable, pour laisser à la postérité des traces de son passage. Le grand roi de Perse me donna dans sa cour une place qui fit tomber ses sujets à mes pieds: l'excès de leur bassesse ne m'annonça que l'excès de leur ingratitude. Je revins dans ma patrie, n'admirant, n'estimant plus rien, et par une fatale conséquence, n'ayant plus la force de rien aimer. Quand je me suis aperçu de mon erreur, il n'étoit plus temps d'y remédier; mais quoique je ne sente pas un intérêt bien vif pour mes semblables, je souhaite que mon exemple vous serve de leçon; car après tout, je n'ai rien à craindre de vous: je n'ai jamais été assez malheureux pour vous rendre des services.

Etant en Egypte, je connus un prêtre, qui, après avoir tristement consumé ses jours à pénétrer l'origine et la fin des choses de ce monde, me dit en soupirant : malheur à celui qui entreprend de lever le voile de la nature ; et moi je vous dis : malheur à celui qui lèveroit le voile de la société ; malheur à celui qui refuseroit de se livrer à cette illusion théâtrale, que les préjugés et les besoins ont répandue sur tous les objets ; bientôt son âme flétrie et languissante se trouveroit en vie dans le sein du néant ; c'est le plus effroyable des supplices. A ces mots, quelques larmes coulèrent de ses yeux, et il s'enfonça dans la forêt voisine.

Vous savez avec quelle précaution les vaisseaux évitent les écueils signalés par des naufrages des premiers navigateurs. Ainsi dans mes voyages, je mettois à profit les fautes de mes semblables. Elles m'apprirent ce que la moindre réflexion auroit pu m'apprendre, mais qu'on ne sait jamais que par sa propre expérience, que l'excès de la raison et de la vertu est presque aussi funeste que celui des plaisirs ; que la nature nous a donné des goûts qu'il est aussi dangereux d'éteindre que d'épuiser ; que la société avoit des droits sur mes services, que je devois en acquérir sur son estime ; enfin que pour parvenir à ce terme heureux, qui sans cesse se présentoit et fuyoit devant moi, je devois calmer l'inquiétude que je sentois au fond de mon âme, et qui la tiroit continuellement hors d'elle-même.

Je n'avois jamais étudié les symptômes de cette inquiétude. Je m'aperçus que dans les animaux, elle se bornoit à la conservation de la vie et à la propagation de l'espèce ; mais que dans l'homme, elle subsistoit après la satisfaction des premiers besoins ; qu'elle étoit plus générale parmi les nations éclairées que parmi les peuples ignorans, beaucoup plus forte et plus tyrannique chez les riches que chez les pauvres. C'est donc le luxe des pensées et des désirs qui empoisonne nos jours ; c'est donc ce luxe insatiable, qui se tourmente dans l'oisiveté, qui, pour se soutenir dans un état florissant, se repaît de nos passions, les irrite sans cesse, et n'en recueille que des fruits amers. Mais pourquoi ne pas lui fournir des alimens plus salutaires ? pourquoi ne pas regarder cette agitation que nous éprouvons, même dans la satiété des biens et des plaisirs, comme un mouvement imprimé par la nature dans nos cœurs, pour les forcer à se rapprocher les uns des autres, et à trouver leur repos dans une union mutuelle ?

O humanité, penchant généreux et sublime, qui vous annoncez dans notre enfance, par les transports d'une tendresse naïve ; dans la jeunesse, par la témérité d'une confiance aveugle ; dans le courant de notre vie, par la facilité avec laquelle nous contractons de nouvelles liaisons ! ô cris de la nature, qui retentissez d'un bout de l'univers à l'autre, qui nous remplissez de remords, quand nous opprimons nos semblables ; d'une volupté pure, quand nous pouvons les soulager ! ô amour, ô amitié, ô bienfaisance, sources intarissables de biens et de douceurs ! les hommes ne sont malheureux, que parce qu'ils refusent d'entendre votre voix. O dieux, auteurs de si grands bienfaits ! l'instinct pouvoit sans doute, en rapprochant des êtres accablés de besoins et de maux, prêter un soutien passager à leur foiblesse ; mais il n'y a qu'une bonté infinie comme la vôtre, qui ait pu former le projet de nous rassembler par l'attrait du sentiment, et répandre, sur ces grandes associations qui couvrent la terre, une chaleur capable d'en éterniser la durée.

Cependant au lieu de nourrir ce feu sacré, nous permettons que de frivoles dissentions, de vils intérêts travaillent sans cesse à l'éteindre. Si l'on nous disoit que deux inconnus, jetés par hasard dans une île déserte, sont parvenus à trouver dans leur union des charmes qui les dédommagent du reste de l'univers ; si l'on nous disoit qu'il existe une famille uniquement occupée à fortifier les liens du sang par les liens de l'amitié ; si l'on nous disoit qu'il existe dans un coin de la terre un peuple qui ne connoît d'autre loi que celle de s'aimer, d'autre crime que de ne s'aimer pas assez ; qui de nous oseroit plaindre le sort de ces deux inconnus ? qui ne désireroit pas d'appartenir à cette famille ? qui ne voleroit à cet heureux climat ? O mortels, ignorans et indignes de votre destinée ! il n'est pas nécessaire de traverser les mers, pour découvrir le bonheur ; il peut exister dans tous les états, dans tous les temps, dans tous les lieux, dans vous, autour de vous, partout où l'on aime.

Cette loi de la nature, trop négligée par nos philosophes, fut entrevue par le législateur d'une nation puissante. Xénophon, me parlant un jour de l'institu-

tion des jeunes Perses, me disoit qu'on avoit établi dans les écoles publiques un tribunal où ils venoient mutuellement s'accuser de leurs fautes, et qu'on y punissoit l'ingratitude avec une extrême sévérité. Il ajoutoit que sous le nom d'ingrats, les Perses comprenoient tous ceux qui se rendoient coupables envers les dieux, les parens, la patrie et les amis. Elle est admirable, cette loi, qui non-seulement ordonne la pratique de tous les devoirs, mais qui les rend encore aimables en remontant à leur origine. En effet si l'on n'y peut manquer sans ingratitude, il s'ensuit qu'il faut les remplir par un motif de reconnoissance ; et de là résulte ce principe lumineux et fécond, qu'il ne faut agir que par sentiment.

N'annoncez point une pareille doctrine à ces âmes qui, entraînées par des passions violentes, ne reconnoissent aucun frein ; ni à ces âmes froides qui, concentrées en elles-mêmes, n'éprouvent que les chagrins qui leur sont personnels. Il faut plaindre les premières ; elles sont plus faites pour le malheur des autres, que pour leur bonheur particulier. On seroit tenté d'envier le sort des secondes ; car si nous pouvions ajouter à la fortune et à la santé une profonde indifférence pour nos semblables, déguisée néanmoins sous les apparences de l'intérêt, nous obtiendrions un bonheur uniquement fondé sur les plaisirs modérés des sens, et qui peut-être seroit moins sujet à des vicissitudes cruelles. Mais dépend-il de nous d'être indifférens ? Si nous avions été destinés à vivre abandonnés à nous-mêmes sur le mont Caucase, ou dans les déserts de l'Afrique, peut-être que la nature nous auroit refusé un cœur sensible ; mais si elle nous l'avoit donné, plutôt que de ne rien aimer, ce cœur auroit apprivoisé les tigres et animé les pierres.

Il faut donc nous soumettre à notre destinée ; et puisque notre cœur est obligé de se répandre, loin de songer à le renfermer en lui-même, augmentons, s'il est possible, la chaleur et l'activité de ses mouvemens, en leur donnant une direction qui en prévienne les écarts.

Je ne propose point mon exemple comme une règle. Mais enfin vous voulez connoître le système de ma vie. C'est en étudiant la loi des Perses, c'est en resserrant de plus en plus les liens qui nous unissent avec les dieux, avec nos parens, avec notre patrie, avec nos amis, que j'ai trouvé le secret de remplir à la fois les devoirs de mon état, et les besoins de mon âme ; c'est encore là que j'ai appris que plus on vit pour les autres, et plus on vit pour soi.

Alors Philoclès s'étendit sur la nécessité d'appeler au secours de notre raison et de nos vertus, une autorité qui soutienne leur foiblesse. Il montra jusqu'à quel degré de puissance peut s'élever une âme qui, regardant tous les événemens de la vie comme autant de lois émanées du plus grand et du plus sage des législateurs, est obligée de lutter, ou contre l'infortune, ou contre la prospérité. Vous serez utiles aux hommes, ajoutoit-il, si votre piété n'est que le fruit de la réflexion ; mais si vous êtes assez heureux pour qu'elle devienne un sentiment, vous trouverez plus de douceur dans le bien que vous leur ferez, plus de consolation dans les injustices qu'ils vous feront éprouver.

Barthelemy. Anacharsis. Chap. 78.

§ 191. *De la chimère du souverain bien.*

L'antiquité a beaucoup disputé sur le souverain bien ; autant auroit-il valu demander ce que c'est que le souverain bleu, ou le souverain ragoût, le souverain marcher, le souverain lire, &c.

Chacun met son bien où il peut, et en a autant qu'il peut à sa façon.

Le plus grand bien est celui qui vous délecte avec tant de force, qu'il vous met dans l'impuissance totale de sentir autre chose ; comme le plus grand mal est celui qui va jusqu'à vous priver de tout sentiment. Voilà les deux extrêmes de la nature humaine, et ces deux momens sont courts.

Il n'y a ni extrêmes délices, ni extrêmes tourmens qui puissent durer toute la vie : le souverain bien, et le souverain mal sont des chimères.

Nous avons la belle fable de Crantor ; il fait comparoître aux Jeux Olympiques la richesse, la volupté, la santé, la vertu ; chacune demande la pomme : la richesse dit, c'est moi qui suis le souverain bien, car avec moi on achète tous les biens : la volupté dit, la pomme m'appartient, car on ne demande la richesse que pour m'avoir : la santé assure que sans elle il n'y a point de volupté, et que la richesse est inutile : enfin la vertu représente qu'elle est au-dessus des trois autres, parce qu'avec de l'or, des plaisirs, et de la santé, on peut se rendre très-misérable, si on se conduit mal. La vertu eut la pomme. *Voltaire.*

§ 192. *Le besoin du cœur. Fable orientale.*

Le visir Azumet avoit plu dans sa jeunesse au sultan Mahmoud qui l'éleva aux premières dignités de l'empire : dès qu'Azamet fut en place, il voulut réformer les abus ; mais les grands et les imans le perdirent dans l'esprit du prince, et même du peuple. Au moment de sa disgrâce, il entendit s'élever contre lui le cri de la haine universelle : puisse le scorpion de Cachan piquer la main d'Azamet, puissé-je le rencontrer au passage du Poul-Serro et le précipiter dans l'abîme ! telles étoient les imprécations des Persans contre le malheureux visir.

Privé de ses biens et sans amis, Azamet se retira dans les rochers du Khorasan ; là il vivoit seul dans une jolie cabane qu'il avoit construite, et il cultivoit un petit terrain au bord d'un ruisseau.

Il y avoit deux ans qu'il vivoit dans cette solitude, lorsque le sage Usbeck découvrit sa retraite. Les conseils vertueux d'Usbeck n'avoient pas peu contribué à la perte du visir. Le sage, qui n'avoit pas oublié son ami dans sa disgrâce, partit pour le Khorasan.

Usbeck n'étoit plus qu'à un parasange de la cabane du ministre, lorsqu'il le rencontra ; ils se reconnurent, ils s'embrassèrent ; le sage versoit des larmes ; le visage d'Azamet étoit riant, son front étoit serein, et la joie étoit dans ses yeux : béni soit le prophète qui donne de la force aux malheureux ! dit Usbeck, celui qui possédoit une belle maison dans les riches plaines de Ghilom est content d'habiter une cabane dans les rochers du Khorasan : ô Azamet ! ta vertu t'a suivi dans ces déserts, elle te console d'avoir perdu les roses d'Hérat, les Turquoises de Nishapour, et les soies de Mézendran ; mais a-t-elle pu te consoler de vivre seul ? il faut des compagnons à ceux même qui n'ont point d'amis ; quelle solitude n'est pas un tombeau ?

Ils approchoient cependant de la cabane d'Azamet où il n'étoit pas rentré depuis le matin ; ils entendirent le hennissement d'un jeune cheval qui venoit en bondissant à leur rencontre : quand il fut auprès du visir, il le caressa et marcha devant lui en sautant et en hennissant.

Usbeck vit accourir d'une prairie voisine deux belles génisses, qui passèrent et repassèrent devant Azamet, et sembloient lui offrir leur lait et présenter leur tête à son joug. Elles se mirent à sa suite. A quelques pas de là, deux chèvres suivies de deux chevreaux descendirent d'un rocher ; elles témoignèrent par leurs cabrioles, la joie de revoir leur maître qu'elles accompagnèrent en badinant autour de lui.

Bientôt du fond d'un petit verger couvert de jeunes arbres, sortirent quatre ou cinq moutons ; ils béloient, ils bondissoient et léchoient les mains d'Azamet qui les leur tendoit en souriant : en même temps quelques pigeons vinrent se poser sur sa tête et ses épaules : il entroit dans le petit verger qui environnoit sa cabane, lorsqu'un coq l'aperçut et fit un cri de joie : tandis que le coq en chantant, et plusieurs poules en caquetant augmentoient son cortége, un âne qui paissoit dans le verger se mit à braire.

Mais les démonstrations de joie et d'amour dans tous les animaux n'égaloient pas celles de deux jeunes chiens blancs qui attendoient Azamet à sa porte ; ils ne venoient pas au-devant de lui, et sembloient vouloir lui montrer qu'ils gardoient fidèlement sa demeure qu'il leur avoit confiée ; mais au moment qu'il entroit, ils l'accablèrent de caresses les plus vives ; ils rampoient autour de lui, ils se jetoient à ses pieds, ils les léchoient ; leurs regards étoient passionnés, le langage de leur passion étoit un murmure doux et tendre ; à la moindre caresse que leur rendoit leur maître, ils s'élançoient, ils faisoient de longs circuits autour de la cabane, en courant et en aboyant de toute leur force ; l'excès du plaisir leur donnoit de la folie ; ils revenoient bien vite en haletant et en suffoquant, s'étendre encore aux pieds d'Azamet. Usbeck sourioit à ce spectacle : eh bien ! lui dit le visir, tu me vois tel que j'ai été dès mon enfance, l'ami des êtres sensibles : j'ai voulu faire le bonheur des hommes, ils se sont opposés à mes desseins ; je rends ces animaux heureux, et je jouis de leur reconnoissance ; tu vois qu'enfermé dans les rochers du Khorasan, j'ai des compagnons, et que ma solitude n'est pas un tombeau ; je vis encore, ô mon cher Usbeck ! je vis encore, j'aime et je suis aimé. *Saint-Lambert.*

§ 193. *De la bienfaisance.*

Hommes, soyez humains, c'est votre premier devoir. Soyez-le pour tous les états, pour tous les âges, pour tout ce qui n'est pas étranger à l'homme. Quelle sagesse y a-t-il pour vous hors de l'humanité ?

L'occasion de faire des heureux est plus rare qu'on ne pense : la punition de l'avoir manquée est de ne la plus retrouver, et l'usage que nous en faisons, nous laisse un sentiment éternel de contentement ou de repentir.

Ce n'est pas d'argent seulement qu'ont besoin les infortunés, et il n'y a que les paresseux de bien faire, qui ne sachent faire du bien que la bourse à la main. Les consolations, les conseils, les soins, les amis, la protection, sont autant de ressources que la commisération laisse au défaut des richesses, pour le soulagement de l'indigent. Souvent les opprimés ne le sont, que parce qu'ils manquent d'organes pour faire entendre leurs plaintes. Il ne s'agit quelquefois que d'un mot qu'ils ne peuvent dire, d'une raison qu'ils ne savent point exposer, de la porte d'un grand qu'ils ne peuvent franchir. L'intrépide appui de la vertu désintéressée suffit pour lever une infinité d'obstacles ; et l'éloquence d'un homme de bien, peut effrayer la tyrannie au milieu de toute sa puissance. Si vous voulez donc être homme en effet, apprenez à redescendre. L'humanité, comme une eau pure et salutaire, va fertiliser les lieux bas ; elle cherche toujours le niveau ; elle laisse à sec ces roches arides qui menacent la campagne, et ne donnent qu'une ombre nuisible ou des éclats pour écraser leurs voisins.

Il n'y a que l'exercice continuel de la bienfaisance, qui garantisse les meilleurs cœurs de la contagion des ambitieux : un tendre intérêt au malheur d'autrui sert à mieux en trouver la source, et à s'éloigner en tout sens des vices qui les ont produits.

S'il est des bénédictions humaines que le ciel daigne exaucer, ce ne sont point celles qu'arrachent la flatterie et la bassesse en présence des gens qu'on loue ; mais celles que dicte en secret un cœur simple et reconnoissant. Voilà l'encens qui plaît aux âmes bienfaisantes.

Un homme bienfaisant satisfait mal son penchant au milieu des villes, où il ne trouve presque à exercer son zèle que pour ces intrigans et pour des fripons.

Il ne seroit pas plus aisé à une âme sensible et bienfaisante d'être heureuse en voyant des misérables, qu'à l'homme droit de conserver sa vertu toujours pure, en vivant sans cesse au milieu des méchans. Une âme de ce caractère n'a point cette pitié barbare, qui se contente de détourner les yeux des maux qu'elle pourroit soulager ; elle les va chercher pour les guérir. C'est l'existence et non la vue des malheureux qui la tourmente ; il ne lui suffit point de ne point savoir qu'il y en a ; il faut pour son repos qu'elle sache qu'il n'y en a pas, du moins autour d'elle : car ce seroit sortir des termes de la raison, que de faire dépendre son bonheur de celui de tous les hommes.

Nul honnête homme ne peut jamais se vanter d'avoir du loisir, tant qu'il y aura du bien à faire, une patrie à servir, des malheureux à soulager.

Les premiers besoins, ou du moins les plus sensibles, sont ceux d'un cœur bienfaisant ; et tant que quelqu'un manque du nécessaire, quel honnête homme a du superflu ?

Il n'y a que les infortunés qui sentent le prix des âmes bienfaisantes.

J. J. Rousseau.

§ 194. *Le vieux pasteur. Fable orientale.*

A mesure que le temps a fait passer devant mes yeux une plus longue suite d'événemens, et depuis que la couleur de mes cheveux est comme celle des cygnes qui se jouent dans le jardin du roi des rois, j'ai pensé que le souverain arbitre de nos destinées, qui fit l'homme et la vertu, ne laisse jamais sans plaisir le cœur de l'homme de bien, ni une bonne action sans récompense. Ecoutez, ô fils d'Adam, écoutez ce récit fidèle.

Dans une de ces vallées fertiles qui occupent la chaîne des montagnes de l'Arabie, habitoit depuis long-temps un riche pasteur ; je l'ai connu, on le disoit heureux, et il étoit content. Un jour qu'il se promenoit au bord d'un torrent, dans une allée de palmiers qui portoient leur feuillage brun jusqu'au pied des cèdres verts, dont le sommet de la montagne étoit couronné, il entendit une voix qui remplissoit quelquefois la vallée de ses cris perçans, et dont quelquefois les plaintes étouffées se distinguoient à peine du bruit du torrent.

Le vieux pasteur courut aux lieux d'où partoit la voix ; il vit au pied d'un rocher, un jeune homme à demi couché sur le sable ; ses habits étoient déchirés, ses cheveux tomboient en désordre sur son visage, où les charmes de la jeunesse

étoient flétris par la douleur; on voyoit sur ses joues les traces de ses larmes, sa tête étoit penchée sur son sein, il étoit semblable à la rose abattue et inondée par l'orage. Le riche pasteur fut touché; il aborda le jeune homme, et lui dit: ô enfant de la douleur! viens dans mes bras, laisse-moi presser contre mon sein l'homme qui gémit; ses peines me font soupirer.

Le jeune homme leva la tête, en gardant un morne silence; il fixa quelque temps le vieillard avec des yeux étonnés de trouver la bienveillance et la pitié. La seule vue du bon pasteur devoit donner de la confiance; ses yeux étoient humides et remplis de douceur et de feu: ils avoient ces regards vifs et tendres qui font toujours parler les malheureux.

Le jeune homme se leva tout couvert de poussière, s'élança dans les bras du pasteur, en poussant un cri que répétèrent les montagnes: ô mon père! disoit-il, ô mon père! quand il fut un peu calmé par les discours et par les caresses du vieillard, celui-ci lui fit plusieurs questions, auxquelles le jeune homme répondit ainsi.

C'est derrière ces grands cèdres que vous voyez sur la plus élevée des montagnes qu'est le hameau de Shel-Adar, père de Fatmé. La cabane de mon père n'est pas éloignée d'ici. Fatmé est la plus belle entre toutes les filles des montagnes; je m'étois proposé pour conduire les troupeaux de son père, et il y avoit consenti. Il est riche, le père de Fatmé, et mon père est pauvre. J'aimois Fatmé, Fatmé m'aimoit. Je l'ai demandée en mariage à son père; il me l'a refusée, et veut me contraindre à m'éloigner du pays de sa fille. Je me suis jeté à ses pieds et je lui ai dit: ô père de Fatmé, laisse-moi du moins habiter la vallée que tu habites; je consens de ne plus parler à Fatmé; je ne saurai pas si elle m'aime encore; je te le promets, je ne le saurai pas: donne-moi à conduire un de tes troupeaux éloignés; permets que je serve toujours le père de Fatmé. Eh bien! Shel-Adar m'a refusé tout; il m'a traité durement: et je n'avois pas la force de faire un pas pour m'éloigner de sa maison: il a menacé Fatmé, et vous me voyez ici loin de la vallée qu'elle habite. Fatmé est malheureuse, mon père est infirme, j'ai perdu ma mère; j'ai deux frères si jeunes qu'ils peuvent à peine atteindre aux branches les moins élevées des palmiers. Mon père et mes frères recevoient leur subsistance de moi qui recevois tout de Shel-Adar, et je meurs.

Mon fils, dit le vieillard, allons ensemble au vallon de Shel-Adar; je t'aiderai à marcher, viens. Le jeune homme y consentit; il se traînoit à peine: en approchant, ils virent Fatmé: elle étoit triste et abattue. Le jeune homme dit au vieillard, je vois Fatmé. Le vieillard entre dans la maison de Shel-Adar, et lui dit:

Une colombe d'Alep avoit été transportée à Damas; elle y vivoit avec une colombe du pays: leur maître craignit que la colombe d'Alep n'emmenât quelque jour sa compagne, et il les sépara: elles cessèrent de manger le grain qu'il leur donnoit dans sa main; elles devinrent languissantes et moururent.

O Shel-Adar! ne sépare pas ceux qui ne vivent que parce qu'ils vivent ensemble. Ce jeune homme que tu as éloigné de ta maison a-t-il de la vertu? Shel-Adar répondit: le prophète me soit témoin de ce que je vais dire: ce qu'un lys est parmi les narcisses, ce jeune homme l'est parmi les fidèles; il surpasse tous les pasteurs par sa piété, sa bonté et sa vigilance; mais il est pauvre. Ah! dit le vieux pasteur, mes enfans et moi, nous avons des troupeaux sans nombre; je possède toute la riche vallée d'Horofa, et je puis enrichir ce jeune homme; une partie de mes troupeaux sera demain à ta porte si tu veux lui donner Fatmé. Shel-Adar promit de donner sa fille, et le vieillard se retira.

Le lendemain il fit partir pour le hameau de Shel-Adar des troupeaux de brebis plus blanches que le sommet des hautes montagnes pendant l'hiver, et des troupeaux de cavalles plus belles et plus légères que celle que montoit le prophète.

Quelques jours après cette action, le riche et bon pasteur se mit en chemin vers les grands cèdres au-dessous desquels est situé le hameau de Shel-Adar. Ecoutez, ô fils des hommes, écoutez.

Le bon pasteur alloit sortir d'un bois pour entrer dans une prairie où coule un ruisseau bordé de figuiers; il vit sur une terre à l'ombre des figuiers Shel-Adar qui tenoit la main d'un vieillard dont la physionomie avoit un caractère de sagesse et

de gaieté. Ce vieillard regardoit souvent Shel-Adar avec des yeux pleins de joie ; Shel-Adar avoit la même expression dans les siens. Le bon pasteur les vit et il s'arrêta pour jouir de tout ce que le spectacle doux et majestueux de la vieillesse contente peut donner de consolation. Les deux vieillards se montroient l'un à l'autre plusieurs jeunes gens, parmi lesquels étoient deux enfans qui tantôt se jouoient sur l'herbe et tantôt venoient caresser les vieillards : ils étoient bien vêtus : ils avoient la santé, la vivacité, l'enjouement de leur âge. Le bon pasteur entendit que ces deux enfans étoient les frères du jeune époux de Fatmé, et que le vieillard que tenoit par la main Shel-Adar étoit leur père.

Plus près du bon pasteur, à la lisière du bois, Fatmé et son époux étoient assis sur le gazon ; souvent ils restoient immobiles, et se regardoient fixement ; ils sourioient si doucement qu'il sembloit que la seule habitude du plaisir eût rendu leurs visages riants. Tout exprimoit en eux le bonheur. Tout en offroit la délicieuse image. Souvent ils se regardoient tous deux et chacun paroissoit enivré du bonheur de ce qui lui étoit cher et du sien. La joie qui les animoit se manifestoit de la même manière sur tous leurs visages, comme la même séve couvre de fleurs semblables toutes les branches d'un oranger.

Le bon pasteur les regardoit tour à tour, et il porta ses yeux dans la prairie, où il vit les troupeaux qu'il avoit donnés ; ils effaçoient en beauté ceux de Shel-Adar, parmi lesquels ils étoient confondus : il voyoit ces troupeaux, le bon pasteur, et il entendoit chacun de leurs conducteurs célébrer par ses chants le bonheur de ses maîtres et le sien.

O fils d'Adam, je n'ai rien ajouté, je n'ai rien retranché, et je vous ai fait le récit fidèle que je vous avois promis !

Saint-Lambert.

§ 195. *De la vraie et de la fausse philanthropie.*

Il y a deux manières de se donner aux hommes. La première est de se faire aimer, non pour être leur idole, mais pour employer leur confiance à les rendre bons. Cette philanthropie est toute divine. Il y en a une autre qui est une fausse monnoie, quand on se donne aux hommes pour leur plaire, pour les éblouir, pour usurper de l'autorité sur eux en les flattant. Ce n'est pas eux qu'on aime, c'est soi-même. On n'agit que par vanité et par intérêt ; on fait semblant de se donner, pour posséder ceux à qui on fait accroire qu'on se donne à eux. Ce faux philanthrope est comme un pêcheur qui jette un hameçon avec un appât : il paroît nourrir les poissons, mais il les prend et les fait mourir. Tous les tyrans, tous les magistrats, tous les politiques qui ont de l'ambition, paroissent bienfaisans et généreux ; ils paroissent se donner, et ils veulent prendre les peuples ; ils jettent l'hameçon dans les festins, dans les compagnies, dans les assemblées publiques. Ils ne sont pas sociables pour l'intérêt des hommes, mais pour abuser de tout le genre humain. Ils ont un esprit flatteur, insinuant, artificieux, pour corrompre les mœurs des hommes comme les courtisannes, et pour réduire en servitude tous ceux dont ils ont besoin. La corruption de ce qu'il y a de meilleur est le plus pernicieux de tous les maux. De tels hommes sont les pestes du genre humain. Au moins l'amour-propre d'un misanthrope n'est que sauvage et inutile au monde : mais celui de ces faux philanthropes, est traître et tyrannique ; ils promettent toutes les vertus de la société, et ils ne font de la société qu'un trafic, dans lequel ils veulent tout attirer à eux, et asservir tous les citoyens. Le misanthrope fait plus de peur et moins de mal. Un serpent qui se glisse entre les fleurs est plus à craindre qu'un animal sauvage qui s'enfuit vers sa tanière dès qu'ils vous aperçoit.

Fénélon.

§ 196. *Que les hommes ne sont qu'une seule et grande famille.*

Tout le genre humain n'est qu'une famille dispersée sur la face de toute la terre ; tous les peuples sont frères, et doivent s'aimer comme tels. Sous divers noms et divers chefs, il ne devroient être qu'un seul peuple. C'est ainsi que les justes dieux, amateurs des hommes qu'ils ont formés, veulent être le lien éternel de leur parfaite concorde. Malheur à ces impies qui cherchent une gloire cruelle dans le sang de leurs frères, qui est leur propre sang ! la guerre est quelquefois nécessaire, il est vrai : mais c'est la honte du genre humain qu'elle soit inévitable

en certaines occasions. O rois! ne dites pas qu'on doit la désirer pour acquérir de la gloire. La vraie gloire ne se trouve point hors de l'humanité. Quiconque préfère sa propre gloire aux sentimens de l'humanité, est un monstre d'orgueil, et non pas un homme : il ne parviendra même qu'à une fausse gloire; car la vraie ne se trouve que dans la modération et dans la bonté. On pourra le flatter pour contenter sa folle vanité; mais on dira toujours de lui en secret, quand on voudra parler sincèrement : il a d'autant moins mérité la gloire, qu'il l'a désirée avec une passion injuste : les hommes ne doivent point l'estimer, puisqu'il a si peu estimé les hommes, et qu'il a prodigué leur sang par une brutale vanité. Heureux le roi qui aime son peuple, qui en est aimé, qui se confie en ses voisins, et qui a leur confiance; qui, loin de leur faire la guerre, les empêche de l'avoir entre eux, et qui fait envier à toutes les nations étrangères le bonheur qu'ont ses sujets de l'avoir pour roi!

Fénélon.

§ 197. *Du sentiment.*

Tout devient sentiment dans un cœur sensible. L'univers entier ne lui offre que des sujets d'attendrissement et de gratitude. Partout il aperçoit la bienfaisante main de la providence; il recueille ses dons dans les productions de la terre : il voit sa table couverte par ses soins, il s'endort sous sa protection, son paisible réveil lui vient d'elle, il sent ses leçons dans les disgrâces, et ses faveurs dans les plaisirs. Les biens dont jouit tout ce qui lui est cher, sont autant de nouveaux sujets d'hommages. Si le Dieu de l'univers échappe à ses foibles yeux, il voit partout le père commun des hommes. Honorer ainsi ses bienfaits suprêmes, n'est-ce pas servir, autant qu'on peut, l'être infini?

O sentiment, sentiment! douce vie de l'âme! quel est le cœur de fer que tu n'as jamais touché? quel est l'infortuné mortel à qui tu n'arrachas jamais de larmes? Les scènes de plaisir et de joie que produit la vivacité du sentiment, n'épuisent un instant la nature que pour la ranimer d'une vigueur nouvelle; elles sont rarement dangereuses.

A mesure qu'on avance en âge, tous les sentimens se concentrent : on perd tous les jours quelque chose de ce qui nous fut cher, et l'on ne le remplace plus. On meurt ainsi par degrés jusqu'à ce que, n'aimant enfin que soi-même, on ait cessé de sentir et de vivre avant de cesser d'exister. Mais un cœur sensible se défend de toute sa force contre cette mort anticipée; quand le froid commence aux extrémités, il rassemble autour de lui toute sa chaleur naturelle; plus il perd, plus il s'attache à ce qui lui reste; et il tient, pour ainsi dire, au dernier objet, par les liens de tous les autres.

J. J. Rousseau.

§ 198. *De l'amitié.*

Dans une des îles de la mer Egée, au milieu de quelques peupliers antiques, on avoit autrefois consacré un autel à l'amitié. Il fumoit jour et nuit d'un encens pur et agréable à la déesse. Mais bientôt entourée d'adorateurs mercenaires, elle ne vit dans leurs cœurs que des liaisons intéressées et mal assorties. Un jour elle dit à un favori de Crésus : porte ailleurs les offrandes; ce n'est pas à moi qu'elles s'adressent, c'est à la fortune. Elle répondit à un Athénien qui faisoit des vœux pour Solon, dont il se disoit l'ami : en te liant avec un homme sage, tu veux partager sa gloire, et faire oublier tes vices. Elle dit à deux femmes de Samos qui s'embrassoient étroitement auprès de son autel : le goût des plaisirs vous unit en apparence; mais vos cœurs sont déchirés par la jalousie, et le seront bientôt par la haine.

Enfin deux Syracusains, Damon et Phintias, tous deux élevés dans les principes de Pythagore, vinrent se prosterner devant la déesse : je reçois votre hommage, leur dit-elle; je fais plus, j'abandonne un asile trop long-temps souillé par des sacrifices qui m'outragent, et je n'en veux plus d'autre que vos cœurs. Allez montrer au tyran de Syracuse, à l'univers, à la postérité, ce que peut l'amitié dans des âmes que j'ai revêtues de ma puissance.

A leur retour, Dénys, sur une simple dénonciation, condamne Phintias à la mort. Celui-ci demanda qu'il lui fût permis d'aller régler des affaires importantes qui l'appeloient dans une ville voisine. Il promit de se présenter au jour marqué, et partit après que Damon eût garanti cette promesse au péril de sa propre vie.

Cependant les affaires de Phintias

trainent en longueur. Le jour destiné à son trépas arrive ; le peuple s'assemble ; on blâme, on plaint Damon, qui marche tranquillement à la mort, trop certain que son ami alloit revenir, trop heureux s'il ne revient pas. Déjà le moment fatal approchoit, lorsque mille cris tumultueux annoncèrent l'arrivée de Pinthias. Il court, il vole au lieu du supplice ; il voit le glaive suspendu sur la tête de son ami, et au milieu des embrassemens et des pleurs, ils se disputent le bonheur de mourir l'un pour l'autre. Les spectateurs fondent en larmes ; le roi lui-même se précipite du trône, et leur demande instamment de partager une si belle amitié.

Après ce tableau qu'il auroit fallu peindre avec des traits de flamme, il seroit inutile de s'étendre sur l'éloge de l'amitié, et sur les ressources dont elle peut être dans tous les états et dans toutes les circonstances de la vie.

Presque tous ceux qui parlent de ce sentiment, le confondent avec les liaisons qui sont le fruit du hasard et l'ouvrage d'un jour. Dans la ferveur de ces unions naissantes, on voit ses amis tels qu'on voudroit qu'ils fussent ; bientôt on les voit tels qu'ils sont en effet. D'autres choix ne sont pas plus heureux, et l'on prend le parti de renoncer à l'amitié, ou, ce qui est la même chose, d'en changer à tout moment l'objet.

Comme presque tous les hommes passent la plus grande partie de leur vie à ne pas réfléchir, et la plus petite à réfléchir sur les autres plutôt que sur eux-mêmes, ils ne connoissent guère la nature des liaisons qu'ils contractent. S'ils osoient s'interroger sur cette foule d'amis, dont ils se croient quelquefois environnés, ils verroient que ces amis ne tiennent à eux que par des apparences trompeuses. Cette vue les pénétreroit de douleur ; car à quoi sert la vie quand on n'a point d'amis ? mais elle les engageroit à faire un choix dont ils n'eussent pas à rougir par la suite.

L'esprit, les talens, le goût des arts, les qualités brillantes sont très-agréables dans le commerce de l'amitié ; ils l'animent, il l'embellissent quand il est formé ; mais ils ne sauroient par eux-mêmes en prolonger la durée.

L'amitié ne peut être fondée que sur l'amour de la vertu, sur la facilité du caractère, sur la conformité des principes, et sur un certain attrait qui prévient la réflexion, et que la réflexion justifie ensuite.

Si j'avois des règles à vous donner, ce seroit moins pour vous apprendre à faire un bon choix, que pour vous empêcher d'en faire un mauvais.

Il est impossible que l'amitié s'établisse entre deux personnes d'états différens et trop disproportionnés. Les rois sont trop grands pour avoir des amis ; ceux qui les entourent ne voient pour l'ordinaire que des rivaux à leurs côtés, que des flatteurs au-dessous d'eux. En général, on est porté à choisir ses amis dans un rang inférieur, soit qu'on puisse plus compter sur leur complaisance, soit qu'on se flatte d'en être plus aimé. Mais comme l'amitié rend tout commun et exige l'égalité, vous ne chercherez pas vos amis dans un rang trop au-dessus, ou trop au-dessous du vôtre.

Multipliez vos épreuves avant de vous unir étroitement avec des hommes qui ont avec vous les mêmes intérêts d'ambition, de gloire et de fortune. Il faudroit des efforts inouïs, pour que des liaisons, toujours exposées aux dangers de la jalousie, pussent subsister long-temps : et nous ne devons point avoir assez bonne opinion de nos vertus, pour faire dépendre notre bonheur d'une continuité de combats et de victoires.

Défiez-vous des empressemens outrés, des protestations exagérées ; ils tirent leur source d'une fausseté qui déchire les âmes vraies. Comment ne vous seroient-ils pas suspects dans la prospérité, puisqu'ils peuvent l'être dans l'adversité même ! car les égards qu'on affecte pour les malheureux, ne sont souvent qu'un artifice pour s'introduire auprès des gens heureux.

Défiez-vous aussi de ces traits d'amitié qui s'échappent quelquefois d'un cœur indigne d'éprouver ce sentiment. La nature offre aux yeux un certain dérangement extérieur, une suite d'inconséquences apparentes dont elle tire le plus grand avantage. Vous verrez briller des lueurs d'équité, dans une âme vendue à l'injustice ; de sagesse, dans un esprit livré communément au délire ; d'humanité, dans un caractère dur et féroce. Ces parcelles de vertus, détachées de leurs principes, et semées adroitement à travers les vices, réclament sans cesse en faveur de l'ordre qu'elles maintiennent. Il faut dans l'amitié, non une de ces

ferveurs d'imagination qui vieillissent en naissant, mais une chaleur continue et de sentiment; quand de longues épreuves n'ont servi qu'à la rendre plus vive et plus active, c'est alors que le choix est fait, et que l'on commence à vivre dans un autre soi-même.

Dès ce moment les malheurs que nous essuyons s'affoiblissent, et les biens dont nous jouissons se multiplient. Voyez un homme dans l'affliction; voyez ces consolateurs que la bienséance entraîne malgré eux à ses côtés. Quelle contrainte dans leur maintien! quelle fausseté dans leurs discours! mais ce sont des larmes, c'est l'expression ou le silence de la douleur qu'il faut aux malheureux. D'un autre côté, deux vrais amis croiroient presque se faire un larcin, en goûtant des plaisirs à l'insu l'un de l'autre; et quand ils se trouvent dans cette nécessité, le premier cri de l'âme est de regretter la présence d'un objet qui, en les partageant, lui en procureroit une impression plus vive et plus profonde. Il en est ainsi des honneurs et de toutes les distinctions qui ne doivent nous flatter, qu'autant qu'elles justifient l'estime que nos amis ont pour nous.

Ils jouissent d'un plus noble privilége encore, celui de nous instruire et de nous honorer par leurs vertus. S'il est vrai qu'on apprend à devenir plus vertueux en fréquentant ceux qui le sont, quelle émulation, quelle force ne doivent pas nous inspirer des exemples si précieux à notre cœur! quel plaisir pour eux, quand ils nous verront marcher sur leurs traces! quelles délices, quel attendrissement pour nous, lorsque, par leur conduite, ils forceront l'admiration publique.

Ceux qui sont amis de tout le monde, ne le sont de personne; ils ne cherchent qu'à se rendre aimables. Vous serez heureux si vous pouvez acquérir quelques amis; peut-être même faudroit-il les réduire à un seul, si vous exigiez de cette belle liaison toute la perfection dont elle est susceptible.

Si l'on me proposoit toutes ces questions qu'agitent les philosophes touchant l'amitié; si l'on me demandoit des règles pour en connoître les devoirs, et en perpétuer la durée; je répondrois: faites un bon choix, et reposez-vous ensuite sur vos sentimens et sur ceux de vos amis, car la décision du cœur est toujours plus prompte et plus claire que celle de l'esprit.

Ce ne fut sans doute que dans une nation déjà corrompue qu'on osa prononcer ces paroles: *Aimez vos amis comme si vous deviez les haïr un jour*; maxime atroce, à laquelle il faut substituer cette autre maxime plus consolante et peut-être plus ancienne: *Haïssez vos ennemis comme si vous les deviez aimer un jour.*

Qu'on ne dise pas que l'amitié portée si loin devient un supplice, et que c'est assez des maux qui nous sont personnels, sans partager ceux des autres. On ne connoît point ce sentiment, quand on en redoute les suites. Les autres passions sont accompagnées de tourmens; l'amitié n'a que des peines qui resserrent ses liens. Mais si la mort..... Ecartons des idées si tristes, ou plutôt profitons-en pour nous pénétrer de deux grandes vérités: l'une, qu'il faut avoir de nos amis, pendant leur vie, l'idée que nous en aurions si nous venions à les perdre; l'autre, qui est une suite de la première, qu'il faut se souvenir d'eux, non seulement quand ils sont absens, mais encore quand ils sont présens.

Il est d'autres liaisons que l'on contracte tous les jours dans la société et qu'il est avantageux de cultiver. Telles sont celles qui sont fondées sur l'estime et sur le goût. Quoiqu'elles n'aient pas les mêmes droits que l'amitié, elles nous aident puissamment à supporter le poids de la vie.

Que votre vertu ne vous éloigne pas des plaisirs honnêtes, assortis à votre âge et aux différentes circonstances où vous êtes. La sagesse n'est aimable et solide que par l'heureux mélange des délassemens qu'elle se permet, et des devoirs qu'elle s'impose.

Si aux ressources dont je viens de parler, vous ajoutez cette espérance qui se glisse dans les malheurs que nous éprouvons, vous trouverez que la nature ne nous a pas traités avec toute la rigueur dont on l'accuse. Au reste ne regardez les réflexions précédentes que comme le développement de celle-ci: c'est dans le cœur que tout l'homme réside; c'est là uniquement qu'il doit trouver son repos et son bonheur.

Barthelemy. Anacharsis. chap. 78.

T. I. p. 1.

§ 197. *De la reconnoissance. Aventures d'Aristonoüs.*

Sophronyme, ayant perdu les biens de ses ancêtres par des naufrages et par d'autres malheurs, s'en consoloit par sa vertu dans l'île de Délos. Là, il chantoit sur une lyre d'or les merveilles du dieu qu'on y adore: il cultivoit les muses, dont il étoit aimé: il recherchoit curieusement tous les secrets de la nature, le cours des astres et des cieux, l'ordre des élémens, la structure de l'univers qu'il mesuroit de son compas, la vertu des plantes, la conformation des animaux, mais surtout il s'étudioit lui-même, et s'appliquoit à orner son âme par la vertu. Ainsi la fortune, en voulant l'abattre, l'avoit élevé à la véritable gloire, qui est celle de la sagesse,

Pendant qu'il vivoit heureux sans biens dans cette retraite, il aperçut un jour sur le rivage de la mer un vieillard vénérable qui lui étoit inconnu; c'étoit un étranger qui venoit d'aborder en l'île. Ce vieillard admiroit les bords de la mer, où il savoit que cette île avoit été autrefois flottante: il considéroit cette côte, où s'élevoient, au-dessus des sables et des rochers, de petites collines toujours couvertes d'un gazon naissant et fleuri; il ne pouvoit assez regarder les fontaines pures et les ruisseaux rapides qui arrosoient cette délicieuse campagne; il s'avançoit vers les bocages sacrés qui environnent le temple du dieu; il étoit étonné de voir cette verdure que les aquilons n'osent jamais ternir; et il considéroit déjà le temple, d'un marbre de Paros plus blanc que la neige, environné de hautes colonnes de jaspe. Sophronyme n'étoit pas moins attentif à considérer ce vieillard: sa barbe blanche tomboit sur sa poitrine; son visage ridé n'avoit rien de difforme; il étoit encore exempt des injures d'une vieillesse caduque; ses yeux montroient une douce vivacité; sa taille étoit haute et majestueuse, mais un peu courbée, et un bâton d'ivoire le soutenoit. O étranger, lui dit Sophronyme, que cherchez-vous dans cette île, qui vous paroît inconnue? Si c'est le temple du dieu, vous le voyez de loin, et je m'offre de vous y conduire; car je crains les dieux, et j'ai appris ce que Jupiter veut qu'on fasse pour secourir les étrangers.

J'accepte, répondit ce vieillard, l'offre que vous me faites avec tant de marques de bonté; je prie les dieux de récompenser votre amour pour les étrangers. Allons vers le temple. Dans le chemin, il raconta à Sophronyme le sujet de son voyage: je m'appelle, dit-il, Aristonoüs, natif de Clazomène, ville d'Ionie, située sur cette côte agréable qui s'avance dans la mer et semble s'aller joindre à l'île de Chio, fortunée patrie d'Homère. Je naquis de parens pauvres, quoique nobles. Mon père, nommé Polystrate, qui étoit déjà chargé d'une nombreuse famille, ne voulut point m'élever; il me fit exposer par un de ses amis de Téos. Une vieille femme d'Erythre, qui avoit du bien auprès du lieu où l'on m'exposa, me nourrit de lait de chèvre dans sa maison: mais comme elle avoit à peine de quoi vivre, dès que je fus en âge de servir, elle me vendit à un marchant d'esclaves qui me mena dans la Lycie. Je fus vendu, à Patare, à un homme riche et vertueux, nommé Alcine; cet Alcine eut soin de moi dans ma jeunesse. Je lui parus docile, modéré, sincère, affectionné et appliqué à toutes les choses honnêtes dont on voulut m'instruire; il me dévoua aux arts qu'Apollon favorise; il me fit apprendre la musique, les exercices du corps, et surtout l'art de guérir les plaies des hommes. J'acquis bientôt une assez grande réputation dans cet art, qui est si nécessaire; et Apollon qui m'inspira, me découvrit des secrets merveilleux. Alcine, qui m'aimoit de plus en plus, et qui étoit ravi de voir le succès de ses soins pour moi, m'affranchit, et m'envoya à Damoclès, roi de Lycaonie, qui, vivant dans les délices, aimoit la vie et craignoit de la perdre. Ce roi, pour me retenir, me donna de grandes richesses. Quelques années après, Damoclès mourut. Son fils, irrité contre moi par des flatteurs, servit à me dégoûter de toutes les choses qui ont de l'éclat. Je sentis enfin un violent désir de revoir la Lycie, où j'avois passé si doucement mon enfance. J'espérois y retrouver Alcine qui m'avoit nourri, et qui étoit le premier auteur de toute ma fortune. En arrivant dans ce pays, j'appris qu'Alcine étoit mort, après avoir perdu ses biens, et souffert avec beaucoup de constance les malheurs de sa vieillesse. J'allai répandre des fleurs et des larmes sur ses cendres: je mis une inscription honorable sur son tombeau, et je demandai ce qu'étoient devenus ses enfans. On me dit que le seul qui étoit resté, nommé Orsiloque, ne pouvant se résoudre à paroître sans biens dans sa patrie où son père avoit eu

tant d'éclat, s'étoit embarqué sur un vaisseau étranger pour aller mener une vie obscure dans quelque île écartée de la mer. On m'ajouta que cet Orsiloque avoit fait naufrage, peu de temps après, vers l'île de Carpathe; et qu'ainsi il ne restoit plus rien de la famille de mon bienfaiteur Alcine. Aussitôt je songeai à acheter la maison où il avoit demeuré, avec les champs fertiles qu'il possédoit autour. J'étois bien aise de revoir ces lieux, qui me rappeloient le doux souvenir d'un âge si agréable et d'un si bon maître: il me sembloit que j'étois encore dans cette fleur de mes premières années où j'avois servi Alcine. A peine eus-je acheté de ses créanciers les biens de sa succession, que je fus obligé d'aller à Clazomène: mon père Polystrate et ma mère Phidile étoient morts. J'avois plusieurs frères qui vivoient mal ensemble; aussitôt que je fus arrivé à Clazomène, je me présentai à eux avec un habit simple, comme un homme dépourvu de biens, en leur montrant les marques avec lesquelles vous savez qu'on a soin d'exposer les enfans. Il furent étonnés de voir ainsi augmenter le nombre des héritiers de Polystrate, qui devoient partager sa petite succession; ils voulurent même me contester ma naissance, et ils refusèrent devant les juges de me reconnoître. Alors, pour punir leur inhumanité, je déclarai que je consentois à être comme un étranger pour eux; je demandai qu'ils fussent exclus pour jamais d'être mes héritiers. Les juges l'ordonnèrent: et alors je montrai les richesses que j'avois apportées dans mon vaisseau; je leur découvris que j'étois cet Aristonoüs qui avoit acquis tant de trésors auprès de Damoclès, roi de Lycaonie, et que je ne m'étois jamais marié.

Mes frères se repentirent de m'avoir traité si injustement; et dans le désir de pouvoir être un jour mes héritiers, ils firent les derniers efforts, mais inutilement, pour s'insinuer dans mon amitié. Leur division fut cause que les biens de notre père furent vendus; je les achetai, et ils eurent la douleur de voir tout le bien de notre père passer dans les mains de celui à qui ils n'avoient pas voulu en donner la moindre partie: ainsi ils tombèrent tous dans une affreuse pauvreté. Mais après qu'ils eurent assez senti leur faute, je voulus leur montrer mon bon naturel; je leur pardonnai, je les reçus dans ma maison, je leur donnai à chacun de quoi gagner du bien dans le commerce de la mer, je les réunis tous, eux et leurs enfans demeurèrent ensemble paisiblement chez moi; je devins le père commun de toutes ces différentes familles. Par leur union et par leur application au travail, ils amassèrent bientôt des richesses considérables. Cependant la vieillesse, comme vous le voyez, est venue frapper à ma porte; elle a blanchi mes cheveux et ridé mon visage; elle m'avertit que je ne jouirai pas long-temps d'une si parfaite prospérité. Avant que de mourir, j'ai voulu voir encore une dernière fois cette terre qui m'est si chère, et qui me touche plus que ma patrie même, cette Lycie où j'ai appris à être bon et sage sous la conduite du vertueux Alcine. En y repassant par mer, j'ai trouvé un marchand d'une des îles Cyclades, qui m'a assuré qu'il restoit encore à Délos un fils d'Orsiloque, qui imitoit la sagesse et la vertu de son grand-père Alcine: aussitôt j'ai quitté la route de Lycie, et je me suis hâté de venir chercher, sous les auspices d'Apollon, dans son île, ce précieux reste d'une famille à qui je dois tout. Il me reste peu de temps à vivre: la parque, ennemie de ce doux repos que les dieux accordent si rarement aux mortels, se hâtera de trancher mes jours; mais je serai content de mourir, pourvu que mes yeux, avant que de se fermer à la lumière, aient vu le petit-fils de mon maître. Parlez maintenant, ô vous qui habitez avec lui dans cette île: le connoissez-vous? pouvez-vous me dire où je le trouverai? si vous me le faites voir, puissent les dieux en récompense vous faire voir sur vos genoux les enfans de vos enfans jusqu'à la cinquième génération! puissent les dieux conserver toute votre maison dans la paix et dans l'abondance, pour fruit de votre vertu! Pendant qu'Aristonoüs parloit ainsi, Sophronyme versoit des larmes mêlées de joie et de douleur. Enfin il se jette sans pouvoir parler au cou du vieillard, il l'embrasse, il le serre, et il pousse avec peine ces paroles entrecoupées de soupirs.

Je suis, ô mon père, celui que vous cherchez: vous voyez Sophronyme, petit-fils de votre ami Alcine: c'est moi; et je ne puis douter, en vous écoutant, que les dieux ne vous aient envoyé ici pour adoucir mes maux. La reconnoissance, qui sembloit perdue sur la terre, se retrouve en vous seul. J'avois ouï-dire,

dans mon enfance, qu'un homme célèbre et riche, établi en Lycaonie, avoit été nourri chez mon grand-père: mais comme Orsiloque mon père, qui est mort jeune, me laissa au berceau, je n'ai su ces choses que confusément. Je n'ai osé aller en Lycaonie dans l'incertitude; et j'ai mieux aimé demeurer dans cette île, me consolant dans mes malheurs par le mépris des vaines richesses, et par le doux emploi de cultiver les muses dans la maison sacrée d'Apollon. La sagesse, qui accoutume les hommes à se passer de peu et à être tranquilles, m'a tenu lieu jusqu'ici de tous les autres biens.

En achevant ces paroles, Sophronyme, se voyant arrivé au temple, proposa à Aristonoüs d'y faire sa prière et ses offrandes. Ils firent au dieu un sacrifice de deux brebis plus blanches que la neige, et d'un taureau qui avoit un croissant sur le front entre les deux cornes: ensuite ils chantèrent des vers en l'honneur du dieu qui éclaire l'univers, qui règle les saisons, qui préside aux sciences, et qui anime le chœur des neuf muses. Au sortir du temple, Sophronyme et Aristonoüs passèrent le reste du jour à se raconter leurs aventures. Sophronyme reçut chez lui le vieillard, avec la tendresse et le respect qu'il auroit témoignés à Alcine même, s'il eût été encore vivant. Le lendemain ils partirent ensemble et firent voile vers la Lycie. Aristonoüs mena Sophronyme dans une fertile campagne sur le bord du fleuve Xanthe, dans les ondes duquel Apollon, au retour de la chasse, couvert de poussière, a tant de fois plongé son corps, et lavé ses beaux cheveux blonds. Ils trouvèrent, le long de ce fleuve, des peupliers et des saules dont la verdure tendre et naissante cachoit les nids d'un nombre infini d'oiseaux qui chantoient nuit et jour. Le fleuve, tombant d'un rocher avec beaucoup de bruit et d'écume, brisoit ses flots dans un canal plein de petits cailloux: toute la plaine étoit couverte de moissons dorées; les collines, qui s'élevoient en amphithéâtre, étoient chargées de ceps de vignes et d'arbres fruitiers. Là, toute la nature étoit riante et gracieuse; le ciel étoit doux et serein, et la terre toujours prête à tirer de son sein de nouvelles richesses pour payer les peines du laboureur. En s'avançant le long du fleuve, Sophronyme aperçut une maison simple et médiocre, mais d'une architecture agréable, avec de justes proportions. Il n'y trouva ni marbre, ni or, ni argent, ni ivoire, ni meubles de pourpre: tout y étoit propre, et plein d'agrément et de commodité sans magnificence. Une fontaine couloit au milieu de la cour, et formoit un petit canal le long d'un tapis vert. Les jardins n'étoient point vastes; on y voyoit des fruits et des plantes utiles pour nourrir les hommes: aux deux côtés du jardin paroissoient deux bocages, dont les arbres étoient presque aussi anciens que la terre leur mère, et dont les rameaux épais faisoient une ombre impénétrable aux rayons du soleil. Ils entrèrent dans un salon, où ils firent un doux repas des mets que la nature fournissoit dans les jardins, et on n'y voyoit rien de ce que la délicatesse des hommes va chercher si loin et si chèrement dans les villes; c'étoit du lait aussi doux que celui qu'Apollon avoit le soin de traire pendant qu'il étoit berger chez le roi Admète; c'étoit du miel plus exquis que celui des abeilles d'Hybla en Sicile, ou du mont Hymette dans l'Attique: il y avoit des légumes du jardin, et des fruits qu'on venoit de cueillir. Un vin plus délicieux que le nectar couloit de grands vases dans des coupes ciselées. Pendant ce repas frugal, mais doux et tranquille, Aristonoüs ne voulut point se mettre à table. D'abord il fit ce qu'il put, sous divers prétextes, pour cacher sa modestie: mais enfin, comme Sophonyme voulut le presser, il déclara qu'il ne se résoudroit jamais à manger avec le petit-fils d'Alcine, qu'il avoit si long-temps servi dans la même salle. Voilà, lui disoit-il, où ce sage vieillard avoit accoutumé de manger; voilà où il conversoit avec ses amis; voilà où il jouoit à divers jeux: voici où il se promenoit en lisant Hésiode et Homère; voici où il se reposoit la nuit. En rappelant ces circonstances, son cœur s'attendrissoit, et les larmes couloient de ses yeux. Après le repas, il mena Sophronyme voir la belle prairie où erroient ses grands troupeaux mugissans sur les bords du fleuve; puis ils aperçurent les troupeaux de moutons qui revenoient des gras pâturages; les mères bêlantes et pleines de lait y étoient suivies de leurs petits agneaux bondissans. On voyoit partout les ouvriers empressés, qui aimoient le travail pour l'intérêt de leur maître doux et humain, qui se faisoit aimer d'eux et leur adoucissoit les peines de l'esclavage.

Aristonoüs ayant montré à Sophronyme

cette maison, ces esclaves, ces troupeaux, ces terres devenues si fertiles par une soigneuse culture, lui dit ces paroles : je suis ravi de vous voir dans l'ancien patrimoine de vos ancêtres ; me voilà content, puisque je vous mets en possession du lieu où j'ai servi si long-temps Alcine. Jouissez en paix de ce qui étoit à lui ; vivez heureux, et préparez-vous de loin par votre vigilance une fin plus douce que la sienne. En même temps, il lui fait une donation de ce bien, avec toutes les solennités prescrites par les lois ; et il déclare qu'il exclut de sa succession ses héritiers naturels, si jamais ils sont assez ingrats pour contester la donation qu'il a faite au petit-fils d'Alcine son bienfaiteur. Mais ce n'est pas assez pour contenter le cœur d'Aristonoüs. Avant que de donner sa maison, il l'orne tout entière de meubles neufs, simples et modestes à la vérité, mais propres et agréables : il remplit les greniers des riches présens de Cérès, et le cellier d'un vin de Chio, digne d'être servi par la main d'Hébé ou de Ganymède à la table du grand Jupiter ; il y met aussi du vin Parménien, avec une abondante provision de miel d'Hymette et d'Hybla, et d'huile d'Attique, presque aussi douce que le miel même. Enfin il y ajoute d'innombrables toisons d'une laine fine et blanche comme la neige, riches dépouilles des tendres brebis qui paissoient sur les montagnes d'Arcadie et dans les gras pâturages de Sicile. C'est dans cet état qu'il donne sa maison à Sophronyme : il lui donne encore cinquante talens Euboïques, et réserve à ses parens les biens qu'il possède dans la péninsule de Clazomène, aux environs de Smyrne, de Lebède et de Colophon, qui étoient d'un très-grand prix. La donation étant faite, Aristonoüs se rembarque dans son vaisseau pour retourner dans l'Ionie. Sophronyme, étonné et attendri par des bienfaits si magnifiques, l'accompagne jusqu'au vaisseau les larmes aux yeux, le nommant toujours son père et le serrant entre ses bras. Aristonoüs arriva bientôt chez lui par une heureuse navigation : aucun de ses parens n'osa se plaindre de ce qu'il venoit de donner à Sophronyme. J'ai laissé, leur disoit-il, pour dernière volonté dans mon testament, cet ordre, que tous mes biens seront vendus et distribués aux pauvres de l'Ionie, si jamais aucun de vous s'oppose au don que je viens de faire au petit-fils d'Alcine. Le sage vieillard vivoit en paix, et jouissoit des biens que les dieux avoient accordés à sa vertu. Chaque année, malgré sa vieillesse, il faisoit un voyage en Lycie pour revoir Sophronyme, et pour aller faire un sacrifice sur le tombeau d'Alcine, qu'il avoit enrichi des plus beaux ornemens de l'architecture et de la sculpture. Il avoit ordonné que ses propres cendres, après sa mort, seroient portées dans le même tombeau, afin qu'elles reposassent avec celles de son cher maître. Chaque année au printemps, Sophronyme, impatient de le revoir, avoit sans cesse les yeux tournés vers le rivage de la mer, pour tâcher de découvrir le vaisseau d'Aristonoüs, qui arrivoit dans cette saison. Chaque année il avoit le plaisir de voir venir de loin, au-travers des ondes amères, ce vaisseau qui lui étoit si cher ; et la venue de ce vaisseau lui étoit infiniment plus douce que toutes les grâces de la nature renaissant au printemps, après les rigueurs de l'affreux hiver.

Une année il ne voyoit point venir, comme les autres, ce vaisseau tant désiré ; il soupiroit amèrement ; la tristesse et la crainte étoient peintes sur son visage ; le doux sommeil fuyoit loin de ses yeux ; nul mets exquis ne lui sembloit doux ; il étoit inquiet, alarmé du moindre bruit, toujours tourné vers le port ; il demandoit à tous momens si on n'avoit pas vu quelque vaisseau de l'Ionie. Il en vit un ; mais, hélas ! Aristonoüs n'y étoit pas, il ne portoit que ses cendres dans une urne d'argent. Amphicled, ancien ami du mort, et à peu près du même âge, fidèle exécuteur de ses dernières volontés, apportoit tristement cette urne. Quand il aborda Sophronyme, la parole leur manqua à tous deux, et ils ne s'exprimèrent que par leurs sanglots. Sophronyme ayant baisé l'urne, et l'ayant arrosée de ses larmes, parla ainsi : ô vieillard, vous avez fait le bonheur de ma vie, et vous me causez maintenant la plus cruelle de toutes les douleurs : je ne vous verrai plus ; la mort me seroit douce pour vous voir et pour vous suivre dans les champs élysées, où votre ombre jouit de la bienheureuse paix que les dieux justes réservent à la vertu. Vous avez ramené en nos jours la justice, la piété et la reconnoissance sur la terre : vous avez montré dans un siècle de fer la bonté et l'innocence de l'âge d'or. Les dieux, avant que de vous couronner dans le séjour des justes, vous ont accordé

ici-bas une vieillesse heureuse, agréable et longue: mais, hélas! ce qui devroit toujours durer, n'est jamais assez long. Je ne sens plus aucun plaisir à jouir de vos dons, puisque je suis réduit à en jouir sans vous. O chère ombre! quand est-ce que je vous suivrai! précieuses cendres, si vous pouvez sentir encore quelque chose, vous ressentirez sans doute le plaisir d'être mêlées à celles d'Alcine. Les miennes s'y mêleront aussi un jour. En attendant, toute ma consolation sera de conserver ces restes de ce que j'ai le plus aimé. O Aristonoüs! ô Aristonoüs! non, vous ne mourrez point, et vous vivrez toujours dans le fond de mon cœur. Plutôt m'oublier moi-même, que d'oublier jamais cet homme si aimable, qui m'a tant aimé, qui aimoit tant la vertu, à qui je devois tout.

Après ces paroles entrecoupées de profonds soupirs, Sophronyme mit l'urne dans le tombeau d'Alcine; il immola plusieurs victimes, dont le sang inonda les autels de gazon qui environnoient le tombeau; il répandit des libations abondantes de vin et de lait; il brûla des parfums venus du fond de l'Orient, et il s'éleva un nuage odoriférant au milieu des airs. Sophronyme établit à jamais, pour toutes les années, dans la belle saison, des jeux funèbres en l'honneur d'Alcine et d'Aristonoüs. On y venoit de la Carie, heureuse et fertile contrée; des bords enchantés du Méandre, qui se joue par tant de détours, et qui semble quitter à regret le pays qu'il arrose; des rives toujours vertes du Caystre; des bords du Pactole, qui roule sous ses flots un sable doré; de la Pamphylie, que Cérès, Pomone et Flore ornent à l'envi; enfin des vastes plaines de la Cilicie, arrosées comme un jardin par les torrens qui tombent du mont Taurus, toujours couvert de neige. Pendant cette fête solennelle, les jeunes garçons et les jeunes filles, vêtus de robes traînantes de lin plus blanches que les lis, chantoient des hymnes à la louange d'Alcine et d'Aristonoüs; car on ne pouvoit louer l'un sans louer aussi l'autre, ni séparer deux hommes si étroitement unis, même après leur mort.

Ce qu'il y eut de plus merveilleux, c'est que, dès le premier jour, pendant que Sophronyme faisoit les libations de vin et de lait, un myrte d'une verdure et d'une odeur exquise naquit au milieu du tombeau, et éleva tout à coup sa tête touffue pour couvrir les deux urnes de ses rameaux et de son ombre: chacun s'écria qu'Aristonoüs, en récompense de sa vertu, avoit été changé par les dieux en un arbre si beau. Sophronyme prit soin de l'arroser lui-même, et de l'honorer comme une divinité. Cet arbre, loin de vieillir, se renouvelle de dix en dix ans, et les dieux ont voulu faire voir, par cette merveille, que la vertu, qui jette un si doux parfum dans la mémoire des hommes, ne meurt jamais.

§ 198. *Société conjugale.*

La relation sociale des sexes est admirable. De cette société résulte une personne morale, dont la femme est l'œil, et l'homme le bras, mais avec une telle dépendance l'un de l'autre, que c'est de l'homme que la femme apprend ce qu'il faut voir, et de la femme, que l'homme apprend ce qu'il faut faire. Si la femme pouvoit remonter aussi-bien que l'homme aux principes, et que l'homme eût aussi-bien qu'elle l'esprit des détails, toujours indépendans l'un de l'autre, ils vivroient dans une discorde éternelle, et leur société ne pourroit subsister. Mais dans l'harmonie qui règne entre eux, tout tend à la fin commune, on ne sait lequel met le plus du sien; chacun suit l'impulsion de l'autre; chacun obéit, et tous deux sont les maîtres.

L'empire de la femme est un empire de douceur, d'adresse et de complaisance; ses ordres sont des caresses, ses menaces sont des pleurs. Elle doit régner dans la maison comme un ministre dans l'état, en se faisant commander ce qu'elle veut faire. En ce sens, il est constant que les meilleurs ménages sont ceux où la femme a le plus d'autorité. Mais quand elle méconnoît la voix du chef, qu'elle veut usurper ses droits et commander elle-même, il ne résulte jamais de ce désordre que misère, scandale et déshonneur.

Je ne connois pour les deux sexes que deux classes réellement distinguées, l'une de gens qui pensent, l'autre de gens qui ne pensent point, et cette différence vient presque uniquement de l'éducation. Un homme de la première de ces deux classes ne doit point s'allier dans l'autre; car le plus grand charme de la société manque à la sienne, lorsqu'ayant une femme, il est réduit à penser seul. Les

gens qui passent exactement la vie entière à travailler pour vivre, n'ont d'autre idée que celle de leur travail ou de leur intérêt, et tout leur esprit semble être au bout de leurs bras. Cette ignorance ne nuit ni à la probité ni aux mœurs; souvent même elle y sert; souvent on compose avec ses devoirs à force de réfléchir, et l'on finit par mettre un jargon à la place des choses. La conscience est le plus éclairé des philosophes: on n'a pas besoin de savoir les offices de Cicéron pour être homme de bien; et la femme du monde la plus honnête sait peut-être le moins ce que c'est qu'honnêteté. Mais il n'est pas moins vrai qu'un esprit cultivé rend seul le commerce agréable, et c'est une triste chose pour un père de famille qui se plaît dans sa maison, d'être forcé de s'y renfermer en lui-même, et de ne pouvoir s'y faire entendre à personne.

D'ailleurs, comment une femme qui n'a aucune habitude de réfléchir, élèvera-t-elle ses enfans? Comment discernera-t-elle ce qui leur convient? Comment les disposera-t-elle aux vertus qu'elle ne connoît pas, au mérite dont elle n'a nulle idée? elle ne saura que les flatter ou les menacer, les rendre insolens ou craintifs; elle en fera des singes maniérés, ou d'étourdis polissons; jamais de bons esprits, ni des enfans aimables.

Il ne convient donc pas à un homme qui a de l'éducation de prendre une femme qui n'en ait point, ni par conséquent dans un rang où l'on ne sauroit en avoir. Mais j'aimerois encore cent fois mieux une fille simple et grossièrement élevée, qu'une fille savante et bel esprit qui viendroit établir dans ma maison un tribunal de littérature dont elle seroit la présidente. Une femme bel esprit est le fléau de son mari, de ses enfans, de ses amis, de ses valets, de tout le monde. De la sublime élévation de son beau génie, elle dédaigne tous ses devoirs de femme, et commence toujours par se faire homme. Au-dehors elle est toujours ridicule et très-justement critiquée, parce qu'on ne peut manquer de l'être aussitôt qu'on sort de son état, et qu'on n'est point fait pour celui qu'on veut prendre. Toutes ces femmes à grands talens n'en imposent jamais qu'aux sots. On sait toujours quel est l'artiste ou l'ami qui tient la plume ou le pinceau quand elles travaillent. On sait quel est le discret homme de lettres qui leur dicte en secret leurs oracles. Toute cette charlatanerie est indigne d'une honnête femme. Quand elle auroit de vrais talens, sa prétention les aviliroit. Sa dignité est d'être ignorée; sa gloire est dans l'estime de son mari; ses plaisirs sont dans le bonheur de sa famille.

La grande beauté me paroît plutôt à fuir qu'à rechercher dans le mariage. La beauté, au bout de six semaines, n'est plus rien pour le possesseur; mais ses dangers durent autant qu'elle. Si l'extrême laideur n'étoit pas dégoûtante, je la préférerois à l'extrême beauté. Désirez en tout la médiocrité, sans en excepter la beauté même. Une figure agréable et prévenante, qui n'inspire pas l'amour, mais la bienveillance, est ce qu'on doit préférer; elle est sans préjudice pour le mari, et l'avantage en tourne au profit commun. Les grâces ne s'usent pas comme la beauté; elles ont de la vie; elles se renouvellent sans cesse; et au bout de trente ans de mariage, une honnête femme, avec des grâces, plaît à son mari comme le premier jour.

La diversité de fortune et d'état s'éclipse et se confond dans le mariage, elle ne fait rien au bonheur; mais celle d'humeur et de caractère demeure, et c'est par elle qu'on est heureux ou malheureux. L'enfant qui n'a de règle que l'amour choisit mal; le père qui n'a de règle que l'opinion choisit plus mal encore.

Peut-on se faire un sort exclusif dans le mariage? les biens, les maux n'y sont-ils pas communs, malgré qu'on en ait, et les chagrins qu'on se donne l'un à l'autre ne retombent-ils pas toujours sur celui qui les cause?

L'amour n'est pas toujours nécessaire pour former un heureux mariage. L'honnêteté, la vertu, de certaines convenances, moins de conditions et d'âges que de caractères et d'humeurs, suffisent entre deux époux; ce qui n'empêche point qu'il ne résulte de cette union un attachement très-tendre, qui, pour n'être pas précisément de l'amour, n'en est pas moins doux et n'en est que plus durable. L'amour est accompagné d'une inquiétude continuelle de jalousie ou de privation, peu convenable au mariage, qui est un état de jouissance et de paix. On ne s'épouse pas pour penser uniquement l'un à l'autre, mais pour remplir conjointement les devoirs de la vie civile; gou-

verner prudemment sa maison, bien élever ses enfans. Les amans ne voient jamais qu'eux, ne s'occupent incessamment que d'eux, et la seule chose qu'ils sachent faire, est de s'aimer. Ce n'est pas assez pour des époux qui ont tant d'autres soins à remplir.

Y a-t-il au monde un spectacle aussi intéressant, aussi respectable que celui d'une mère de famille entourée de ses enfans, réglant les travaux domestiques, procurant à son mari une vie heureuse, et gouvernant sagement sa maison? C'est là qu'elle se montre dans toute la dignité d'une honnête femme; et c'est là qu'elle inspire vraiment du respect, et que la beauté partage avec honneur les hommages rendus à la vertu. Une maison dont la maîtresse est absente, est un corps sans âme, qui bientôt tombe en corruption; une femme hors de sa maison perd son plus grand lustre, et dépouillée de ses vrais ornemens, elle se montre avec indécence.

Ce n'est pas seulement l'intérêt des époux, mais la cause commune de tous les hommes, que la pureté du mariage ne soit point altérée. Chaque fois que deux époux s'unissent par un nœud solennel, il intervient un engagement tacite de tout le genre humain de respecter ce lien sacré, d'honorer en eux l'union conjugale; et c'est, il me semble, une raison très-forte contre les mariages clandestins, qui, n'offrant aucun signe de cette union, exposent des cœurs innocens à brûler d'une flamme adultère. Le public est en quelque sorte garant d'une convention passée en sa présence, et l'on peut dire que l'honneur d'une femme pudique est sous la protection spéciale de tous les gens de bien. Ainsi quiconque ose la corrompre, pèche premièrement, parce qu'il la fait pécher, et qu'on partage toujours les crimes qu'on fait commettre; il pèche encore directement lui-même, parce qu'il viole la foi publique et sacrée du mariage, sans lequel rien ne peut subsister dans l'ordre légitime des choses humaines.

Une femme vertueuse ne doit pas seulement mériter l'estime de son mari, mais l'obtenir; s'il la blâme, elle est blâmable; et fût-elle innocente, elle a tort sitôt qu'elle est soupçonnée; car les apparences mêmes sont au nombre de ses devoirs.

Pourquoi les femmes doivent-elles vivre retirées et séparées des hommes? ferons-nous cette injure au sexe, de croire que ce soit par des raisons tirées de sa foiblesse, et seulement pour éviter le danger des tentations? non, ces indignes craintes ne conviennent point à une femme de bien, à une mère de famille sans cesse environnée d'objets qui nourrissent en elle des sentimens d'honneur, et livrée aux plus respectables devoirs de la nature. Ce qui les sépare des hommes, c'est la nature elle-même qui leur prescrit des occupations différentes; c'est cette douce et timide modestie qui, sans songer précisément à la chasteté, en est la plus sûre gardienne; c'est cette réserve attentive et piquante, qui, nourrissant à la fois dans le cœur des hommes et les désirs et le respect, sert, pour ainsi dire, de coquetterie à la vertu. Voilà pourquoi les époux même ne sont pas exceptés de la règle. Voilà pourquoi les femmes les plus honnêtes conservent en général le plus d'ascendant sur leurs maris, parce qu'à l'aide de cette sage et discrète réserve, sans caprice et sans refus, elles savent, au sein de l'union la plus tendre, les maintenir à une certaine distance, et les empêchent de jamais se rassasier d'elles.

Quelque précaution qu'on puisse prendre, l'amour, dans le mariage, perd à la longue de sa force. Mais quand il a duré long-temps, une douce habitude en remplit le vide, et l'attrait de la confiance succède aux transports de la passion. Les enfans forment entre ceux qui leur ont donné l'être, une liaison non moins douce, et souvent plus forte que l'amour même.

J. J. Rousseau.

§ 199. *Manière de rendre heureux l'état du mariage.*

Nous ne faisons usage de nos connoissances, de la philosophie de mon père, et de notre amour pour les lettres, que pour assurer notre bonheur. Nous sommes attentifs à chercher tous les plaisirs que nous permet notre situation, et nous apprenons à les goûter. Une source la plus ordinaire des chagrins des hommes, c'est qu'ils courent après des plaisirs qui ne sont pas faits pour eux, et qu'ils ne savent point accorder leurs principes, leurs goûts, leurs occupations avec leur état et leur caractère: c'est une erreur dans laquelle nous ne sommes pas tombés. Nous ne perdons pas notre temps en

recherches vaines, en désirs inutiles, et nous n'oublierons pas de jouir. Qu'est-ce qui nous rend heureux ? le témoignage de notre conscience, notre amour et les bienfaits de la nature. Nous avons des principes au-delà desquels nous ne pouvons pas être entraînés par les inconstances, et que nous fortifions encore par la philosophie. Nous n'admettons que celle des philosophes qui croient à la vertu et qui nous la font aimer ; et quand même ils se seroient trompés, nous leur rendrions grâces d'entretenir en nous des illusions qui élèvent notre âme et qui l'épurent. Nous voulons bien penser des hommes, afin de les aimer : nous voulons estimer les hommes pour nous donner un motif de nous rendre estimables ; nous ne voulons point d'une philosophie qui nous dégrade et qui éteint dans les cœurs l'enthousiasme de l'humanité et de la vertu.

Il entre sans doute toujours un peu d'illusion dans ces sentimens portés à l'excès. Il est des illusions qui se dissipent enfin, et ce ne sont point celles-là que nous voulons conserver : nous savons leur en substituer d'autres. Nous ne nous croyons point parfaits ; mais nous tendons à le devenir : nous sommes bons et nous espérons nous rendre meilleurs ; nous jouissons de l'espérance du mieux dans la jouissance du bien ; le présent nous contente, et l'avenir nous transporte. Ce dessein de se perfectionner l'un par l'autre nous rend plus chers et plus nécessaires l'un à l'autre : il nous rend nos sentimens plus précieux en nous les rendant plus respectables ; il ajoute au respect de nous-mêmes ; il conserve toute l'activité de nos cœurs et le délicieux sentiment de l'amitié. C'est aussi pour entretenir en nous la passion de la vertu, et pour en trouver sûrement la route, que nous lisons beaucoup les romans de Richardson : combien de fois avons-nous fait le bien dont il nous a donné l'idée, et que peut-être nous n'aurions pas fait sans lui ! nous lisons aussi beaucoup les poëtes ; mais nous avons choisi de préférence ceux qui nous parlent des champs où nous vivons, et de cette nature que nous aimons.

Il me semble que c'est là faire un bon usage de la philosophie : elle a dégénéré de nos jours en fausse subtilité : elle a trop souvent fait la satire de l'homme qu'il falloit consoler ; elle s'est plus appliquée à le dégrader qu'à le conduire ; elle auroit dû nous montrer les biens qui sont à la portée des différens états de la vie et les devoirs de ces différens états. Voilà nos principes : telles sont les leçons que nous donnons à nos enfans : en attendant, ils jouissent de leur enfance, et nous de leurs plaisirs.

Saint-Lambert.

§ 201. *Grand exemple d'amour conjugal, Panthée et Adrabate, histoire.*

Après la bataille que le grand Cyrus gagna contre les Assyriens, on partagea le butin, et l'on réserva pour ce prince une tente superbe, et une captive qui surpassoit toutes les autres en beauté. C'étoit Panthée, reine de la Suziane, Abradate, son époux, étoit allé dans la Bactriane chercher des secours pour l'armée des Assyriens.

Cyrus refusa de la voir, et en confia la garde à un jeune Seigneur Mède, nommé Araspe, qui avoit été élevé avec lui. Araspe décrivit la situation humiliante où elle se trouvoit, quand elle s'offrit à ses yeux. Elle étoit, disoit-il, dans sa tente, assise par terre, entourée de ses femmes, vêtue comme une esclave, la tête baissée et couverte d'un voile. Nous lui ordonnâmes de se lever ; toutes ses femmes se levèrent à la fois. Un de nous cherchant à la consoler, nous savons, lui dit-il, que votre époux a mérité votre amour par ses qualités brillantes ; mais Cyrus à qui vous êtes destinée est le prince le plus accompli de l'orient. A ces mots elle déchira son voile ; et ses sanglots, mêlés avec les cris de ses suivantes, nous peignirent toute l'horreur de son état. Nous eûmes alors plus de temps pour la considérer, et nous pouvons vous assurer que jamais l'Asie n'a produit une pareille beauté : mais vous en jugerez bientôt vous-même.

Non, dit Cyrus ; votre récit est un nouveau motif pour moi d'éviter sa présence : si je la voyois une fois, je voudrois la voir encore, et je risquerois d'oublier auprès d'elle le soin de ma gloire et de mes conquêtes. Et pensez-vous, dit le jeune Mède, que la beauté exerce son empire avec tant de force, qu'elle puisse nous écarter de notre devoir malgré nous-mêmes ? Pourquoi donc ne soumet-elle pas également tous les cœurs ? d'où vient que nous n'oserions porter des regards incestueux sur celles de qui nous tenons le jour, ou qui

l'ont reçu de nous ? C'est que la loi nous le défend ; elle est donc plus forte que l'amour. Mais si elle nous ordonnoit d'être insensibles à la faim et à la soif, au froid et à la chaleur, ses ordres seroient suivis de la révolte de tous nos sens. C'est que la nature est plus forte que la loi. Ainsi rien ne pourroit résister à l'amour, s'il étoit invincible par lui-même ; ainsi on n'aime que quand on veut aimer.

Si l'on étoit le maître de s'imposer ce joug, dit Cyrus, on ne le seroit pas moins de le secouer. Cependant j'ai vu des amans verser des larmes de douleur sur la perte de leur liberté, et s'agiter dans des chaînes qu'ils ne pouvoient ni rompre ni porter. C'étoit, répondit le jeune homme, de ces cœurs lâches, qui font un crime à l'amour de leur propre foiblesse. Les âmes généreuses soumettent leurs passions à leurs devoirs. Araspe, Araspe! dit Cyrus en le quittant, ne voyez pas si souvent la princesse.

Panthée joignoit aux avantages de la figure, des qualités que le malheur rendoit encore plus touchantes. Araspe crut devoir lui accorder des soins, qu'il multiplioit sans s'en apercevoir, et comme elle y répondoit par des attentions qu'elle ne pouvoit lui refuser, il confondit ces expressions de reconnoissance avec le désir de plaire, et conçut insensiblement pour elle un amour si effréné, qu'il ne put le contenir dans le silence. Panthée en rejeta l'aveu sans hésiter ; mais elle n'en avertit Cyrus que lorsque Araspe l'eût menacée d'en venir aux dernières extrémités.

Cyrus fit dire aussitôt à son favori, qu'il devoit employer auprès de la princesse les voies de la persuasion, et non celles de la violence. Cet avis fut un coup de foudre pour Araspe. Il rougit de sa conduite ; et la crainte d'avoir déplu à son maître le remplit tellement de honte et de douleur, que Cyrus, touché de son état, le fit venir en sa présence. " Pourquoi, lui dit-il, craignez-" vous de m'aborder ? je sais trop bien " que l'amour se joue de la sagesse des " hommes. Moi-même ce n'est qu'en " l'évitant que je me soustrais à ses " coups. Je ne vous impute pas une " faute dont je suis le premier auteur ; " c'est moi qui, en vous confiant la prin-" cesse, vous ai exposé à des dangers " au-dessus de vos forces. Eh quoi ! " s'écria le jeune Mède, tandis que mes " ennemis triomphent, que mes amis " consternés me conseillent de me dé-" rober à votre colère, que tout le monde " se réunit pour m'accabler, c'est mon " roi qui daigne me consoler ! O Cyrus, " vous êtes toujours semblable à vous-" même, toujours indulgent pour des " foiblesses que vous ne partagez pas, et " que vous excusez parce que vous con-" noissez les hommes."

" Profitons, reprit Cyrus, de la dispo-" sition des esprits ; je veux être instruit " des forces et des projets de mes enne-" mis : passez dans leur camp ; votre " fuite simulée aura l'air d'une disgrâce, " et vous attirera leur confiance. J'y " vole, répondit Araspe, trop heureux " d'expier ma faute par un si foible ser-" vice. Mais pourrez-vous, dit Cyrus, " vous séparer de la belle Panthée ? Je " l'avouerai, répliqua le jeune Mède, " mon cœur est déchiré, et je ne sens " que trop aujourd'hui que nous avons " en nous-mêmes deux âmes, dont l'une " nous porte sans cesse vers le mal, et " l'autre vers le bien. Je m'étois livré " jusqu'à présent à la première, mais, " fortifiée de votre secours, la seconde " va triompher de sa rivale." Araspe reçut ensuite des ordres secrets, et partit pour l'armée des Assyriens.

Panthée, instruite de la retraite d'Araspe, fit dire à Cyrus qu'elle pouvoit lui ménager un ami plus fidèle, et peut-être plus utile que ce jeune favori. C'étoit Abradate, qu'elle vouloit détacher du service du roi d'Assyrie, dont il avoit lieu d'être mécontent. Cyrus ayant donné son agrément à cette négociation, Abradate, à la tête de deux mille cavaliers, s'approcha de l'armée des Perses, et Cyrus le fit aussitôt conduire à l'appartement de Panthée. Dans ce désordre d'idées et de sentimens que produit un bonheur attendu depuis long-temps et presque sans espoir, elle lui fit le récit de sa captivité, de ses souffrances, des projets d'Araspe et de la générosité de Cyrus ; et son époux impatient d'exprimer sa reconnoissance, courut auprès de ce prince, et lui serrant la main : " Ah Cyrus ! lui dit-il, pour tout ce que " je vous dois, je ne puis vous offrir que " mon amitié, mes services et mes sol-" dats. Mais soyez bien assuré que " quels que soient vos projets, Abradate " en sera toujours le plus ferme soutien."

Cyrus reçut ses offres avec transport, et ils concertèrent ensemble les dispositions de la bataille.

Les troupes des Assyriens, des Lydiens, et d'une grande partie de l'Asie, étoient en présence de l'armée de Cyrus. Abradate devoit attaquer la redoutable phalange des Egyptiens; c'étoit le sort qui l'avoit placé dans ce poste dangereux, qu'il avoit demandé lui-même, et que les autres généraux avoient d'abord refusé de lui céder.

Il alloit monter sur son char, lorsque Panthée vint lui présenter des armes qu'elle avoit fait préparer en secret, et sur lesquelles on remarquoit les dépouilles des ornemens dont elle se paroit quelquefois. " Vous m'avez donc sacrifié jusqu'à " votre parure, dit le prince attendri? " Hélas! répondit-elle, je n'en veux pas " d'autre, sinon que vous paroissiez " aujourd'hui à tout le monde, tel que " vous me paroissez sans cesse à moi-" même;" en disant ces mots, elle le couvroit de ces armes brillantes, et ses yeux versoient des pleurs qu'elle s'empressoit de cacher.

Quand elle le vit saisir les rênes, elle fit écarter les assistans et lui tint ce discours: " Si jamais femme a mille fois plus aimé " son époux qu'elle-même, c'est la vôtre " sans doute, et sa conduite doit vous le " prouver plus que ses paroles. Eh " bien, malgré la violence de ce senti-" ment, j'aimerois mieux, et j'en jure " par les liens qui nous unissent, j'aime-" rois mieux expirer avec vous dans le " sein de l'honneur, que de vivre avec " un époux dont j'aurois à partager la " honte. Souvenez-vous des obligations " que nous avons à Cyrus: souvenez-" vous que j'étois dans les fers, et qu'il " m'en a tirée; que j'étois exposée à " l'insulte, et qu'il a pris ma défense; " souvenez-vous enfin que je l'ai privé " de son ami, et qu'il a cru sur mes pro-" messes, en trouver un plus vaillant, et " sans doute plus fidèle, dans mon cher " Abradate."

Le prince ravi d'entendre ces paroles, étendit la main sur la tête de son épouse, et levant les yeux au ciel: " Grands dieux, " s'écria-t-il, faites que je me montre " aujourd'hui digne ami de Cyrus, et " surtout digne époux de Panthée." Aussitôt il s'élança dans le char, sur lequel cette princesse éperdue n'eut que le temps d'appliquer sa bouche tremblante. Dans l'égarement de ses esprits, elle le suivit à pas précipités dans la plaine; mais Abradate s'en étant aperçu, la conjura de se retirer et de s'armer de courage. Ses eunuques et ses femmes s'approchèrent alors, et la dérobèrent aux regards de la multitude, qui toujours fixée sur elle, n'avoient pu contempler ni la beauté d'Abradate, ni la magnificence de ses vêtemens.

La bataille se donna près du Pactole. L'armée de Crésus fut entièrement défaite; le vaste empire des Lydiens s'écroula dans un instant, et celui des Perses s'éleva sur ses ruines.

Le jour qui suivit la victoire, Cyrus étonné de n'avoir pas revu Abradate, en demanda des nouvelles avec inquiétude; et l'un de ses officiers lui apprit que ce prince, abandonné presqu'au commencement de l'action par une partie de ses troupes, n'en avoit pas moins attaqué avec la plus grande valeur la phalange Egyptienne; qu'il avoit été tué, après avoir vu périr tous ses amis autour de lui; que Panthée avoit fait transporter son corps sur les bords du Pactole, et qu'elle étoit occupée à lui élever un tombeau.

Cyrus, pénétré de douleur, ordonne aussitôt de porter en ce lieu les préparatifs des funérailles qu'il destine au héros; il les devance lui-même: il arrive, il voit la malheureuse Panthée assise par terre auprès du corps sanglant de son mari. Ses yeux se remplissent de larmes; il veut serrer cette main qui vient de combattre pour lui; mais elle reste entre les siennes. Le fer tranchant l'avoit abattue au plus fort de la mêlée. L'émotion de Cyrus redouble, et Panthée fait entendre des cris déchirans. Elle reprend la main, et après l'avoir couverte de larmes abondantes et de baisers enflammés, elle tâche de la rejoindre au reste du bras, et prononce enfin ces mots qui expirent sur ses lèvres: Eh bien, Cyrus, " vous voyez " le malheur qui me poursuit; et pour-" quoi voulez-vous en être le témoin? " C'est pour moi, c'est pour vous qu'il a " perdu le jour. Insensée que j'étois, je " voulois qu'il méritât votre estime; et " trop fidèle à mes conseils, il a moins " songé à ses intérêts qu'aux vôtres. Il " est mort dans le sein de la gloire, je le " sais; mais enfin il est mort, et je vis " encore!

" Cyrus après avoir pleuré quelque " temps en silence, lui répondit: la vic-" toire a couronné sa vie, et sa fin ne

" pouvoit être plus glorieuse. Acceptez " ces ornemens qui doivent l'accom- " pagner au tombeau, et ces victimes " qu'on doit immoler en son honneur. " J'aurai soin de consacrer à sa mémoire " un monument qui l'éternisera. Quant " à vous, je ne vous abandonnerai point; " je respecte trop vos vertus et vos mal- " heurs. Indiquez-moi seulement les " lieux où vous voulez être conduite."

Panthée l'ayant assuré qu'il en seroit bientôt instruit, et ce prince s'étant retiré, elle fit éloigner ses eunuques, et approcher une femme qui avoit élevé son enfance; "Ayez soin, lui dit-elle, dès que " mes yeux seront fermés de couvrir d'un " même voile le corps de mon époux et " le mien." L'esclave voulut la fléchir par des prières, mais comme elles ne faisoient qu'irriter une douleur trop légitime, elle s'assit, fondant en larmes, auprès de sa maîtresse. Alors Panthée saisit un poignard, s'en perça le sein, et eut encore la force, en expirant, de poser sa tête sur le cœur de son époux.

Ses femmes et toute sa suite poussèrent aussitôt des cris de douleur et de désespoir. Trois de ses eunuques s'immolèrent eux-mêmes aux mânes de leur souveraine; et Cyrus qui étoit accouru à la première annonce de ce malheur pleura de nouveau le sort de ces deux époux, et leur fit élever un tombeau où leurs cendres furent confondues.

Barthelemy, voyage d'Anacharsis, chap. 39, d'après Xénophon.

§ 202. *De la piété filiale. Mirtile.*

Pendant une belle soirée, Mirtile étoit allé visiter l'étang voisin, dont les eaux réfléchissoient l'éclat de la lune: le calme profond des campagnes éclairées par cette douce lumière, et les tendres accens du rossignol, l'avoient retenu long-temps plongé dans un ravissement tranquille. Mais il revint enfin dans le berceau de pampres verts, situé devant sa cabane solitaire: il trouva son vieux père, qui sommeilloit paisiblement au clair de la lune. Le vieillard étoit couché sur le gazon; sa tête grise étoit appuyée sur une de ses mains. Mirtile s'arrête devant lui, les bras croisés l'un sur l'autre. Il garda long-temps cette posture: sa vue restoit constamment fixée sur son père; seulement il regardoit de temps en temps le ciel à travers le feuillage; et des larmes de joie couloient de ses yeux. " O toi, dit-il, toi que j'honore le plus " après Dieu! ô mon père, comme tu " reposes doucement! que le sommeil " du juste est riant! tu as sans doute " porté tes pas chancelans hors de la " cabane, pour célébrer le soir par de " saintes prières. Tu auras aussi prié " pour moi, ô mon père, ah, que je suis " heureux! Le ciel entend tes prières: " car autrement, comment notre cabane " seroit-elle à l'abri de tout danger, et " ombragée par des rameaux courbés " sous le poids de leurs fruits? pourquoi " la bénédiction céleste seroit-elle sur " nos troupeaux, et sur les productions " de nos champs? Lorsque satisfait de " mes foibles soins pour le repos de ta " vieillesse cassée, tu verses des larmes " de joie; lorsque tournant les regards " vers le ciel, tu me donnes ta bénédic- " tion, d'un air content: ah, mon père, " de quel sentiment je suis alors pénétré! " ma poitrine s'enfle, et des larmes " pressées ruissèlent de mes yeux. En- " core aujourd'hui quittant mes bras, pour " aller aux environs de la cabane te ran- " mer à la chaleur du soleil, et contemplant " autour de toi le troupeau bondissant " sur le gazon, les arbres chargés de " fruits, et la fertilité répandue sur toute " la contrée; mes cheveux, disois-tu, " sont blanchis dans la joie. Cam- " pagnes chéries, soyez bénies à jamais! " Mes regards obscurcis n'ont pas encore " long-temps à vous parcourir. Bientôt " je vous quitterai pour d'autres cam- " pagnes plus heureuses. Ah, mon père, " mon meilleur ami, je dois donc bientôt " te perdre! ô triste pensée! alors, hélas! " j'érigerai un autel à côté de ta tombe; " et toutes les fois qu'il me luira un jour " propice, où j'aurai pu faire du bien à " quelque infortuné, je répandrai, ô mon " père! du lait et des fleurs sur ton monu- " ment." Il se tut, et regarda le vieillard avec des yeux mouillés de larmes. " Comme il est étendu paisiblement! " comme il sourit au milieu de son som- " meil! ah! sans doute, ajouta-t-il en " sanglotant, ses actions vertueuses, re- " tracées dans ses songes, ont fait monter " sur son front l'expression de sa bien- " faisance. Quel doux éclat la lune ré- " pand sur sa tête chauve et sur sa barbe " argentine! oh, puissent les vents frais " du soir, puisse la rosée humide ne te " faire aucun mal!" A ces mots, il lui baisa le front, pour l'éveiller doucement, et le conduisit dans la cabane, pour lui pro-

curer sur des peaux molles un sommeil plus commode.

Gesner.

§ 203. *Maîtres et domestiques.*

Toute maison bien ordonnée est l'image de l'âme du maître. Les lambris dorés, le luxe et la magnificence n'annoncent que la vanité de celui qui les étale, au lieu que partout où vous verrez régner la règle sans tristesse, la paix sans esclavage, l'abondance sans profusion, dites avec confiance: c'est un être heureux qui commande ici.

Un père de famille qui se plaît dans sa maison, a pour prix des soins continuels qu'il s'y donne, la continuelle jouissance des plus doux sentimens de la nature. Seul entre tous les mortels, il est maître de sa propre félicité, parce qu'il est heureux comme Dieu même, sans rien désirer de plus que ce dont il jouit; comme cet être immense, il ne songe pas à amplifier ses possessions, mais à les rendre véritablement siennes par les relations les plus parfaites et la direction la mieux entendue: il ne s'enrichit pas par de nouvelles acquisitions, il s'enrichit en possédant mieux ce qu'il a. Il ne jouissoit que du revenu de ses terres; il jouit encore de ses terres mêmes, en présidant à leur culture et les parcourant sans cesse. Son domestique lui étoit étranger; il en fait son bien, son enfant, il se l'approprie. Il n'avoit droit que sur les actions, il s'en donne encore sur les volontés. Il n'étoit maître qu'à prix d'argent, il le devient par l'empire sacré de l'estime et des bienfaits.

C'est une grande erreur dans l'économie domestique, ainsi que dans la vie civile, de vouloir combattre un vice par un autre, ou former entre eux une sorte d'équilibre, comme si ce qui sape les fondemens de l'ordre pouvoit jamais servir à l'établir. On ne fait, par cette mauvaise police, que réunir enfin tous les inconvéniens. Les vices tolérés dans une maison n'y règnent pas seuls: laissez-en germer un, mille viendront à sa suite.

Dans une maison où le maître est sincèrement chéri et respecté, tous ses domestiques, se regardant comme lésés par des pertes qui le laisseroient moins en état de récompenser un bon serviteur, sont également incapables de souffrir en silence le tort que l'un d'eux voudroit lui faire. C'est une police bien sublime que celle qui sait transformer ainsi le vil métier d'accusateur en une fonction de zèle, d'intégrité, de courage, aussi noble, ou du moins aussi louable qu'elle l'étoit chez les Romains.

Le précepte de couvrir les fautes de son prochain ne se rapporte qu'à celles qui ne font tort à personne; une injustice qu'on voit, qu'on tait, et qui blesse un tiers, on la commet soi-même: et comme ce n'est que le sentiment de nos propres défauts qui nous oblige à pardonner ceux d'autrui, nul n'aime à tolérer les fripons, s'il n'est fripon lui-même. Ces principes, vrais en général d'homme à homme, sont bien plus rigoureux encore dans la relation étroite du serviteur au maître.

Que penser de ces maîtres indifférens à tout, hors à leur intérêt, qui ne veulent qu'être bien servis, sans s'embarrasser au surplus de ce que font leurs gens. Ceux qui ne veulent qu'être bien servis ne sauroient l'être long-temps. Les liaisons trop intimes entre les deux sexes ne produisent jamais que du mal. C'est des conciliabules qui se tiennent chez les femmes de chambre que sortent la plupart des désordres d'un ménage. L'accord des hommes entre eux, ni des femmes entre elles, n'est pas assez sûr pour tirer à conséquence. Mais c'est toujours entre hommes et femmes, que s'établissent ces secrets monopoles qui ruinent à la longue les familles les plus opulentes.

L'insolence des domestiques annonce plutôt un maître vicieux que foible; car rien ne leur donne autant d'audace que la connoissance de ses vices: et tous ceux qu'ils découvrent en lui, sont à leurs yeux autant de dispenses d'obéir à un homme qu'ils ne sauroient plus respecter.

Les valets imitent les maîtres, et les imitant grossièrement, ils rendent sensibles dans leur conduite les défauts que le vernis de l'éducation cache mieux dans les autres.

Quand celui qui ne s'embarrasse pas d'être méprisé et haï de ses gens s'en croit pourtant bien servi, c'est qu'il se contente de ce qu'il voit, et d'une exactitude apparente, sans tenir compte de mille maux secrets qu'on lui fait incessamment, et dont il n'aperçoit jamais la source. Mais où est l'homme assez dépourvu d'honneur, pour pouvoir supporter les dédains de tout ce qui l'environne? Où est la femme assez perdue,

pour n'être plus sensible aux outrages ? Combien, dans Paris et dans Londres, de dames se croient fort honorées, qui fondroient en larmes si elles entendoient ce qu'on dit d'elles dans leur antichambre ! Heureusement pour leur repos, elles se rassurent en prenant ces Argus pour des imbécilles, et se flattant qu'ils ne voient rien de ce qu'elles ne daignent pas leur cacher. Aussi dans leur mutine obéissance, ne leur cachent-ils guère à leur tour le mépris qu'ils ont pour elles. Maîtres et valets sentent mutuellement que ce n'est pas la peine de se faire estimer les uns des autres.

En toute chose, l'exemple des maîtres est plus fort que l'autorité, et il n'est pas naturel que leurs domestiques veuillent être plus honnêtes gens qu'eux.

Si on examine de près la police des grandes maisons, on voit clairement qu'il est impossible à un maître qui a vingt domestiques, de venir jamais à bout de savoir s'il y a parmi eux un honnête homme, et de ne prendre pas pour tel le plus méchant fripon de tous. Cela seul pourroit dégoûter d'être au nombre des riches. Un des plus doux plaisirs de la vie, le plaisir de la confiance et de l'estime, est perdu pour ces malheureux. Ils achètent bien cher tout leur or.

J. J. Rousseau.

§ 204. *Qu'on ne doit pas se moquer les uns des autres. Le songe. Fable orientale.*

Un jour je me retirois chez moi, l'esprit rempli d'observations chagrines ; et après avoir fait la satire de tous les états, de toutes les conditions et de moi-même, je tombai dans un sommeil profond ; j'eus un songe, je me crus transporté dans ma solitude, et loin des défauts qui m'avoient blessé ; je me promenois avec une joie tranquille dans la forêt qui protége ma cabane contre les vents d'Arabie ; je me dérobois sous ses ombrages aux folies des hommes.

Le soleil venoit de s'élever sur l'horison ; ses rayons qui doroient la verdure interposée entre lui et moi, donnoient de la transparence au fueillage. J'entendois les chants d'une multitude d'oiseaux ; j'étois attentif à tous leurs accens ; j'en observois la diversité, ainsi que celle de leurs formes, de leurs vols et de leurs plumages. Le rossignol, le merle, le corbeau, la fauvette, le geai, l'alouette, l'aigle, la tourterelle, chantoient, sifloient, croassoient, crioient, roucouloient, sautoient, voltigeoient, voloient ou planoient.

Le ciel me donna tout à coup l'intelligence de leurs différens langages : j'entendis l'aigle qui railloit le hibou sur sa vue ; la tourterelle parloit fort mal des mœurs de l'épervier, qui n'avoit que du mépris pour sa foiblesse ; le merle faisoit des plaisanteries sur le cri de l'aigle ; le geai et la pie disoient des injures ; ils reprochoient au corbeau sa mine triste, et trouvoient au moineau l'air commun.

Je vis descendre du ciel une figure fort extraordinaire ; c'étoit un jeune homme dont le corps avoit la couleur de la neige, sur laquelle on auroit jeté des feuilles de rose ; il avoit de grandes ailes bleues, dont les extrémités étoient dorées ; ses cheveux étoient noirs comme l'ébène ; ses yeux étoient de la couleur de ses cheveux, et si perçans que l'hypocrite n'auroit pu soutenir ses regards. Il se posa sur un platane qui s'élevoit au-dessus des cèdres de la forêt : il appela par leurs noms les différentes espèces d'oiseaux, que je vis s'abattre autour de lui sur les rameaux des cèdres ; il leur ordonna le silence, et il leur dit.

Ecoutez ce que j'ai à vous révéler de la part du grand être. Vous êtes tous égaux en mérite ; vous êtes différens en qualités, parce que vous êtes destinés à des fonctions différentes.

L'aigle est né pour la guerre ; son cri, expression de la force, ne peut avoir d'harmonie ; le hibou n'auroit point surpris dans les ténèbres les insectes et les reptiles, dont il doit purger la terre, si ses yeux avoient pu soutenir l'éclat du soleil : pour donner au rossignol et à la fauvette leur voix douce et légère, il a fallu leur donner des organes délicats : la tourterelle, née pour la tendresse, se tient sous des ombrages, où rien n'interrompt en elle le plaisir d'aimer ; qu'a-t-elle besoin du bec et des griffes de l'épervier ? Restez ce que vous êtes sans regret et sans orgueil ; cédez différemment aux impulsions de la nature, et voyez dans vos espèces des différences et non des défauts.

A ces mots, je vis les oiseaux se disperser dans la forêt, et le génie s'élever aux cieux, en jetant sur moi un regard plein d'expression. Je m'éveillai, et je me dis : m'arrivera-t-il encore d'exiger dans le cadi la douceur du courtisan, dans

le courtisan la franchise du guerrier, dans le marchand le désintéressement du sage, dans le sage l'activité de l'ambitieux? C'est moi que tu es venu instruire, ô céleste genie! tes leçons seront à jamais gravées dans mon cœur, et mes lèvres les répéteront aux hommes.

O! mes frères, nous partons ensemble pour voyager, les uns au nord, les autres au midi; il ne nous faut ni les mêmes vêtemens, ni les mêmes provisions. Nous vivons dans une famille, dont le chef nous a donné des biens de différente nature. A quoi servent à celui qui taille les arbres du verger, les instrumens du labourage?

Saint-Lambert.

§ 205. *Que dans les places qu'on occupe il est difficile de faire le bien, sans s'exposer à la censure. Le bon ministre. Fable orientale.*

Le puissant Aaron Raschild commençoit à soupçonner que son visir Giafar ne méritoit pas la confiance qu'il lui avoit donnée. Les femmes d'Aaron, les habitans de Bagdad, les courtisans, les derviches censuroient le visir avec amertume. Le calife aimoit Giafar; il ne voulut point le condamner sur les clameurs de la ville et de la cour: il visita son empire; il vit partout la terre bien cultivée, la campagne riante, les hameaux opulens, les arts utiles en honneur, et la jeunesse dans la joie. Il visita ses places de guerre et ses ports de mer; il vit de nombreux vaisseaux, qui menaçoient les côtes de l'Afrique et de l'Asie; il vit des guerriers disciplinés et contens; ces guerriers, les matelots et les peuples des campagnes s'écrioient: ô Dieu! bénissez les fidèles, en leur donnant un calife comme Aaron, et un visir comme Giafar; ils maintiennent dans l'empire la paix, la justice et l'abondance: tu manifestes, grand Dieu! ton amour pour les fidèles, en leur donnant un calife comme Aaron, et un visir comme Giafar. Le calife, touché de ces acclamations, entre dans une mosquée, s'y précipite à genoux et s'écrie: grand Dieu! je te rends grâces, tu m'as donné un visir, dont mes courtisans me disent du mal, et dont mes peuples me disent du bien.

Saint-Lambert.

§ 206. *Que lorsqu'on n'a rien à se reprocher, on doit se consoler des faux jugemens des hommes. Le converti. Fable orientale.*

La miséricorde divine avoit conduit un homme vicieux dans une société de sages, dont les mœurs étoient saintes et pures; il fut touché de leurs vertus; il ne tarda pas à les imiter, et à perdre ses anciennes habitudes; il devint juste, sobre, patient, laborieux et bienfaisant. On ne pouvoit nier ses œuvres; mais on leur donnoit des motifs odieux; on vantoit ses bonnes actions, sans aimer sa personne; on vouloit toujours le juger par ce qu'il avoit été, et non par ce qu'il étoit devenu. Cette injustice le pénétroit de douleur; il répandit ses larmes dans le sein d'un vieux sage, plus juste et plus humain que les autres. O mon fils! lui dit le vieillard, tu vaux mieux que ta réputation; rends-en graces à Dieu. Heureux celui qui peut dire, mes ennemis et mes rivaux censurent en moi des vices que je n'ai pas! Que t'importe, si tu es bon, que les hommes te poursuivent comme méchant? n'as-tu-pas pour te consoler deux témoins éclairés de tes actions, Dieu et ta conscience?

Saint-Lambert.

§ 207. *De l'intérêt qu'ont tous les hommes de faire le bien. L'inscription. Fable orientale.*

Cosroés avoit fait graver cette inscription sur son diadême: *Plusieurs l'ont possédé. Plusieurs le posséderont. O postérité! tu imprimeras les vestiges de tes pas sur la poussière de mon tombeau.*

Qu'est-ce que les trônes, la fortune et la victoire, qui passent avec la rapidité de l'éclair? Arbitres des hommes, faites le bien si vous voulez vivre contens; faites le bien, si vous voulez que votre mémoire soit honorée; faites le bien, si vous voulez que le ciel ouvre pour vous ses portes éternelles.

Saint-Lambert.

§ 208. *De la conversation.*

Le grand caquet vient nécessairement, ou de prétention à l'esprit, ou du prix qu'on donne à des bagatelles, dont on croit sottement que les autres font autant de cas que nous. Celui qui connoît assez de choses, pour donner à toutes leur

véritable prix, ne parle jamais trop ; car il sait apprécier aussi l'attention qu'on lui donne, et l'intérêt qu'on peut prendre à ses discours. Généralement les gens qui savent peu, parlent beaucoup, et les gens qui savent beaucoup, parlent peu. Il est simple qu'un ignorant trouve important tout ce qu'il sait, et le dise à tout le monde. Mais un homme instruit, n'ouvre pas aisément son répertoire : il auroit trop à dire, et il voit encore plus à dire après lui, il se tait.

Le talent de parler tient le premier rang dans l'art de plaire ; c'est par lui seul qu'on peut ajouter de nouveaux charmes à ceux auxquels l'habitude accoutume les sens. C'est l'esprit, qui non-seulement vivifie le corps, mais qui le renouvelle en quelque sorte ; c'est par la succession des sentimens et des idées qu'il anime et varie la physionomie, et c'est par les discours qu'il inspire, que l'attention, tenue en haleine, soutient long-temps le même intérêt sur le même sujet.

Le ton de la bonne conversation est coulant et naturel ; il n'est ni pesant ni frivole ; il est savant sans pédanterie, gai sans tumulte, poli sans affectation, galant sans fadeur, badin sans équivoque. Ce ne sont ni des dissertations, ni des épigrammes, on y raisonne sans argumenter ; on y plaisante sans jeu de mots, on y associe avec art l'esprit et la raison, les maximes et les saillies, l'ingénieuse raillerie et la morale austère. On y parle de tout pour que chacun ait quelque chose à dire ; on n'approfondit pas les questions de peur d'ennuyer : on les propose comme en passant, on les traite avec rapidité, la précision mène à l'élégance ; chacun dit son avis, et l'appuie en peu de mots ; nul n'attaque avec chaleur celui d'autrui ; nul ne défend opiniâtrément le sien ; on dispute pour s'éclairer, on s'arrête avec la dispute, chacun s'instruit, chacun s'amuse, tous s'en vont contens : et le sage même peut rapporter de ces entretiens des sujets dignes d'être médités en silence.

J. J. Rousseau.

§ 209. *De la politesse ; art admirable des femmes.*

La véritable politesse consiste à marquer de la bienveillance aux hommes. L'honnête intérêt de l'humanité, l'épanchement simple et touchant d'une âme franche, ont un langage bien différent des fausses démonstrations de la politesse, et des dehors trompeurs que l'usage du monde exige. Il est bien à craindre que celui qui, dès la première vue, vous traite comme un ami de vingt ans, ne vous traite au bout de vingt ans comme un inconnu, si vous avez quelque service important à lui demander. Quand on voit des hommes dissipés prendre un intérêt si tendre à tant de gens, on présume volontiers qu'ils n'en prennent à personne.

En général la politesse des hommes est plus officieuse, celle des femmes plus caressante. J'entre dans des maisons ouvertes, dont le maître et la maîtresse font conjointement les honneurs. Tous deux ont eu la même éducation, tous deux sont d'une égale politesse, tous deux également pourvus de goût et d'esprit, tous deux animés du même désir de recevoir leur monde, et de renvoyer chacun content d'eux. Le mari n'omet aucun soin pour être attentif à tout : il va, vient, fait la ronde et se donne mille peines ; il voudroit être tout attention. La femme reste à sa place ; un petit cercle se rassemble autour d'elle, et semble lui cacher le reste de l'assemblée ; cependant il ne s'y passe rien qu'elle n'aperçoive, il n'en sort personne à qui elle n'ait parlé ; elle n'a rien omis de ce qui pouvoit intéresser tout le monde, elle n'a rien dit à chacun qui ne lui fût agréable, et sans rien troubler à l'ordre, le moindre de la compagnie n'est pas plus oublié que le premier. On est servi, l'on se met à table ; l'homme, instruit des gens qui se conviennent, les placera selon ce qu'il sait ; la femme sans rien savoir ne s'y trompera pas. Elle aura déjà lu dans les yeux, dans le maintien toutes les convenances, et chacun se trouvera placé comme il veut l'être. Je ne dis pas qu'au service personne n'est oublié. Le maître de la maison en faisant la ronde aura pu n'oublier personne : mais la femme devine ce qu'on regarde avec plaisir, et en offre ; en parlant à son voisin, elle a l'œil au bout de la table ; elle discerne qui ne mange point, parce qu'il n'a pas faim, et celui qui n'ose se servir ou demander, parce qu'il est maladroit ou timide. En sortant de table, chacun croit qu'elle n'a songé qu'à lui ; tous ne pensent pas qu'elle ait eu le temps de manger un seul morceau : mais la vérité est qu'elle a mangé plus que personne. Quand tout

le monde est parti, l'on parle de ce qui s'est passé. L'homme rapporte ce qu'on lui a dit, ce qu'ont dit et fait ceux avec lesquels il s'est entretenu. Si ce n'est pas toujours là-dessus que la femme est la plus exacte, en revanche elle a vu ce qui s'est dit tout bas à l'autre bout de la salle; elle sait ce qu'un tel a pensé, à quoi tenoit tel propos ou tel geste; il s'est fait à peine un mouvement expressif, qu'elle n'ait l'interprétation toute prête, et presque toujours conforme à la vérité.

J. J. Rousseau.

§ 210. *Réflexions et maximes.*

Le tigre se cache sous le feuillage paisible; craignez à la cour le silence de l'envie.

Vous demandez si la fourmi qui est sous vos pieds a droit de se plaindre? oui; ou vous n'avez pas le droit de vous plaindre, quand vous êtes écrasé par l'éléphant.

Se retirer du monde, c'est arracher les dents aux animaux dévorans. C'est ôter au méchant l'usage de son poignard, à la calomnie ses poisons, et ses serpens à l'envie.

Dans la jeunesse on est avare de ses espérances; dans la vieillesse, on est avare de son argent: le vieillard est riche de ce qu'il possède, et le jeune homme de ce qu'il espère.

Quoi! dit le jeune Chiroé au sage Norsoukan, les hommes de tous les états n'ont donc que l'esprit de leur état? dans mes voyages, j'ai vu des guerriers, des imans, des marchands, des juges, des ouvriers; et pas un Persan. Ton règne en fera naître, répondit Nirsoukan; sois sobre, économe, vigilant, juste et sévère; souviens-toi que tu es à tes sujets, et que tu dois tous les instans à leur bonheur; donne les emplois à ceux qui aiment ton peuple, punis les grands qui font haïr ton autorité, récompense ceux qui la font aimer. O Chiroé! aime la Perse, et ceux qui n'ont que l'esprit de leur état auront bientôt l'amour de la patrie.

Il ne faut jamais renoncer au bonheur. Les sources du bien et du mal sont cachées, et nous ignorons laquelle doit s'ouvrir pour arroser l'espace de la vie.

Un jour, Uglumish dit à son ministre favori: quelle peut être la cause de la haine que tu inspires à mes courtisans? elle est violente, ne pourrois-tu pas la faire cesser? O roi, répondit le favori, j'ai fait usage de ta puissance pour le bonheur de tes sujets et pour ta gloire: à mesure que je me conciliois le cœur de ton peuple et ton cœur, j'éloignois de moi mes anciens amis: je ne me connois qu'un moyen de les ramener, c'est de remplir mes devoirs avec moins d'exactitude, et de perdre tes bonnes grâces. Poursuis et ne crains rien, dit le roi; le soleil ne doit pas cesser d'éclairer, parce que la lumière blesse les yeux des oiseaux de nuit.

C'est la justice, oui, c'est la justice qu'il faut inspirer à tous les hommes; elle épure, elle élève les cœurs des peuples et des rois, elle leur rappelle sans cesse leurs devoirs mutuels, elle entretient dans les princes les égards pour les hommes, elle nourrit dans les peuples l'amour des lois et le respect pour leurs souverains; que dis-je? elle inspire même la bienfaisance; mais une bienfaisance utile, modérée et non fastueuse. Toutes les vertus sont fondées sur la justice; elle est la seule des vertus dont l'excès n'est jamais à craindre.

Avec quelle lenteur la lumière s'introduit chez les hommes! La course du temps est rapide, mais il semble qu'il se traîne lorsqu'il mène à sa suite la vérité.

Tu aspires donc à la fortune et tu veux tenter d'y parvenir à la cour. Mon ami, prends garde à toi. Il y a deux sortes de places chez les rois; celles qui donnent le nécessaire, et celles qui donnent la puissance. Dans les premières on est assez tranquille; dans les autres on est environné de dangers: il faut te résoudre à te contenter de peu ou à craindre beaucoup.

Saint-Lambert.

§ 211. *Pensées et maximes.*

Les enfans ont plus besoin de guides pour lire, que pour marcher.

La perfection de la vertu se forme de trois choses, du naturel, de l'instruction et des habitudes.

C'est dans l'enfance que l'on jette les fondemens d'une bonne vieillesse.

Se taire à propos, vaut souvent mieux que de bien parler.

Il n'y a d'homme libre, que celui qui obéit à la raison.

Celui qui obéit à la raison, obéit à Dieu.

L'homme ne sauroit recevoir, et Dieu ne sauroit donner rien de plus grand que la vérité.

L'autorité est la couronne de la vieillesse.

Un ennemi est un précepteur qui ne nous coûte rien.

Le silence est la parure et la sauvegarde de la jeunesse.

Pour savoir parler, il faut savoir écouter.

Sachez écouter, et vous tirerez parti de ceux mêmes qui parlent mal.

Ceux qui sont avares de la louange, prouvent qu'ils sont pauvres en mérite.

Je fais plus de cas de l'abeille qui tire du miel des fleurs, que de la femme qui en fait des bouquets.

Quand mon serviteur bat mes habits, ce n'est pas sur moi qu'il frappe : il en est de même de celui qui me reproche les accidens de la nature et de la fortune.

Il n'en est pas de l'esprit comme d'un vase ; il ne faut pas le remplir jusqu'aux bords.

L'équitation est ce qu'un jeune prince apprend le mieux, parce que son cheval ne le flatte pas.

Celui qui affecte de dire toujours comme vous dites, et de faire toujours comme vous faites, n'est pas votre ami : c'est votre ombre.

Le caméléon prend toutes les couleurs, excepté le blanc : le flatteur imite tout, excepté ce qui est bien.

Le flatteur ressemble à ces mauvais peintres qui ne savent pas rendre la beauté des traits, mais saisissent parfaitement les difformités.

Il y a des hommes qui, pour fuir les voleurs ou le feu, se jettent dans un précipice : il en est de même de ceux qui, pour éviter la superstition, se jettent dans le triste et odieux système de l'athéisme, passant ainsi d'un extrême à l'autre, et laissant la religion qui est au milieu.

L'endurcissement dans le crime pourrit le cœur, comme la rouille pourrit le fer.

Patrocle, en se couvrant des armes d'Achille, n'osa pas prendre sa lance, qu'Achille seul pouvoit manier. Ainsi la flatterie emprunte tout ce qui est de l'amitié, hors la sincérité courageuse ; celle-ci est une armure trop pesante ; l'amitié seule peut la porter.

Plutarque. Traduction de la Harpe.

§ 212. *Pensées.*

Un voyageur a beaucoup d'hôtes et peu d'amis.

Ne faites rien que votre ennemi ne puisse savoir.

Dieux, accordez-moi la sagesse, et je vous quitte de tout le reste.

L'administration d'une république livrée à des brigands n'est pas digne d'un sage.

Les petites âmes portent dans les grandes choses le vice qui est en elles.

On donne du temps et des soins à tout : il n'y a que la vertu dont on ne s'occupe que quand on n'a rien à faire.

Si vous avez à peser un service avec une injure, ôtez au poids de l'une et ajoutez à celui de l'autre : vous ne serez que juste.

Au fond du cœur reconnoissant, un bienfait porte intérêt.

La vertu passe entre la bonne et la mauvaise fortune, et jette sur l'une et l'autre un regard de mépris.

Sénèque. Traduction de la Harpe.

§ 213. *Idée qu'Orphée avoit de Dieu et de ses attributs.*

Dieu seul existe par lui-même, et tout existe par lui seul. Il est dans tout : nul mortel ne peut le voir, et il les voit tous. Seul il distribue dans sa justice les maux qui affligent les hommes, la guerre et les douleurs. Il gouverne les vents qui agitent l'air et les flots, et allume les feux du tonnerre. Il est assis au haut des cieux sur un trône d'or, et la terre est sous ses pieds. Il étend sa main jusqu'aux bornes de l'océan, et les montagnes tremblent jusque dans leurs fondemens. C'est lui qui fait tout dans l'univers, et qui est à la fois le commencement, le milieu et la fin.

Morceau conservé par Suidas. Traduction de la Harpe.

§ 214. *Prière de Cléanthe philosophe stoïcien.*

O toi qui as plusieurs noms, mais dont la force est une et infinie, ô Jupiter, premier des immortels, souverain de la nature, qui gouvernes tout, qui soumets tout à une loi, je te salue : car il est permis à l'homme de t'invoquer. Tout ce qui vit, tout ce qui rampe, tout ce qui existe de mortel sur la terre, nous na-

quîmes de toi, nous sommes de toi une foible image : je t'adresserai donc mes hymnes ; et je ne cesserai de te chanter. Cet univers suspendu sur nos têtes, et qui semble rouler autour de la terre, c'est à toi qu'il obéit ; il marche, et se laisse en silence gouverner par ton ordre. Le tonnerre, ministre de tes lois, repose sous tes mains invincibles ; ardent, doué d'une vie immortelle, il frappe, et la nature s'épouvante. Tu diriges l'esprit universel qui anime tout, et vit dans tous les êtres. Tant, ô roi suprême, ton pouvoir est illimité et souverain ! Génie de la nature, dans les cieux, sur la terre, sur les mers, rien ne se fait, ne se produit sans toi, excepté le mal qui sort du cœur du méchant. Par toi la confusion devient de l'ordre ; par toi, les élémens qui se combattent, s'unissent. Par un heureux accord, tu fonds tellement ce qui est bien avec ce qui ne l'est pas, qu'il s'établit dans le tout, une harmonie générale et éternelle. Seuls, parmi tous les êtres, les méchans rompent cette grande harmonie du monde. Malheureux ! ils cherchent le bonheur, et ils n'aperçoivent point la loi universelle qui, en les éclairant, les rendroit tout à la fois bons et heureux : mais tous s'écartant du beau et du juste, se précipitent chacun vers l'objet qui l'attire ; ils courent à la renommée, à de vils trésors, à des plaisirs qui, en les réduisant, les trompent. O Dieu qui verses tous les dons, Dieu à qui les orages et la foudre obéissent ; écarte de l'homme cette erreur insensée ; daigne éclairer son âme ; attire-la jusqu'à cette raison éternelle qui te sert de guide et d'appui dans le gouvernement du monde, afin qu'honorés nous-mêmes, nous puissions t'honorer à ton tour, célébrant tes ouvrages par une hymne non-interrompue, comme il convient à l'être foible et mortel : car ni l'habitant de la terre, ni l'habitant des cieux n'a rien de plus grand, que de célébrer dans la justice, la raison sublime qui préside à la nature.

Morceau conservé par Stobée.
Traduction de Thomas.

§ 215. *Réflexions et maximes.*

Il est plus aisé de dire des choses nouvelles que de concilier celles qui ont été dites.

Il n'y auroit point d'erreurs qui ne périssent d'elles-mêmes, rendues clairement.

C'est un grand signe de médiocrité de louer toujours modérément.

Les fortunes promptes en tout genre sont les moins solides, parce qu'il est rare qu'elles soient l'ouvrage du mérite. Les fruits mûrs, mais laborieux de la prudence, sont toujours tardifs.

Les longues prospérités s'écoulent quelquefois en un moment, comme les chaleurs de l'été sont emportées par un jour d'orage.

Le courage a plus de ressources contre les disgrâces que la raison.

Il n'est pas donné à la raison de réparer tous les vices de la nature.

On ne peut être juste si on n'est humain.

Il n'y a peut-être point de vérité qui ne soit à quelque esprit faux matière d'erreur.

Les femmes et les jeunes gens ne séparent point leur estime de leurs goûts.

L'estime s'use comme l'amour.

Quand on sent qu'on n'a pas de quoi se faire estimer de quelqu'un, on est bien près de le haïr.

Ceux qui manquent de probité dans les plaisirs, n'en ont qu'une feinte dans les affaires. C'est la marque d'un naturel féroce, lorsque le plaisir ne rend point humain.

Les sots ne comprennent pas les gens d'esprit.

Personne ne se croit propre comme un sot à duper un homme d'esprit.

Nous avons si peu de vertu, que nous nous trouvons ridicules d'aimer la gloire.

C'est offenser les hommes que de leur donner des louanges, qui marquent les bornes de leur mérite. Peu de gens sont assez modestes pour souffrir sans peine qu'on les apprécie.

La modération des grands hommes ne borne que leurs vices : la modération des foibles est médiocrité.

Les hommes ont la volonté de rendre service jusqu'à ce qu'ils en aient le pouvoir.

Les grands hommes entreprennent les grandes choses, parce qu'elles sont grandes ; et les fous, parce qu'ils les croient faciles.

Nous découvrons en nous-mêmes ce que les autres nous cachent, et nous reconnoissons dans les autres ce que nous nous cachons à nous-mêmes.

On dit peu de choses solides lorsqu'on cherche à en dire d'extraordinaires.

Si les passions font plus de fautes que le jugement, c'est par la même raison que ceux qui gouvernent font plus de fautes que les hommes privés.

Les grandes pensées viennent du cœur.

La raison et le sentiment se conseillent et se suppléent tour à tour. Quiconque ne consulte qu'un des deux, et renonce à l'autre, se prive inconsidérément soi-même d'une partie des secours qui nous ont été accordés pour nous conduire.

Dans l'enfance de tous les peuples comme dans celle des particuliers, le sentiment a toujours précédé la réflexion, et en a été le premier maître.

Qui considérera la vie d'un seul homme, y trouvera toute l'histoire du genre humain, que la science et l'expérience n'ont pu rendre bon.

Nous blâmons beaucoup les malheureux de leurs moindres fautes, et les plaignons peu des plus grands malheurs.

Nous ne savons pas beaucoup de gré à nos amis d'estimer nos bonnes qualités, s'ils osent seulement s'apercevoir de nos défauts.

Les foibles veulent dépendre, afin d'être protégés. Ceux qui craignent les hommes, aiment les lois.

La loi des esprits n'est pas différente de celle des corps, qui ne peuvent se maintenir que par une continuelle nourriture.

Ce n'est pas un grand avantage d'avoir l'esprit vif, si on ne l'a juste. La perfection d'une pendule n'est pas d'aller vite, mais d'être réglée.

Ceux qui se moquent des penchans sérieux, aiment sérieusement les bagatelles.

Un homme qui digère mal, et qui est vorace, est peut-être une image assez fidèle du caractère d'esprit de la plupart des savans.

La vérité échappe au jugement, comme les faits échappent à la mémoire. Les diverses faces des choses s'emparent tour à tour d'un esprit vif, et lui font quitter et reprendre successivement les mêmes opinions. Le goût n'est pas moins inconstant. Il s'use sur les choses les plus agréables, et varie comme notre humeur.

Il est faux que l'égalité soit une loi de la nature. La nature n'a rien fait d'égal. Sa loi souveraine est la subordination et la dépendance.

La plupart des hommes vieillissent dans un petit cercle d'idées, qu'ils n'ont pas tirées de leur fond. Il y a peut-être moins d'esprits faux que de stériles.

Les gens du monde ne s'entretiennent pas de si petites choses que le peuple. Mais le peuple ne s'occupe pas de choses si frivoles que les gens du monde.

Le sot est comme le peuple qui se croit riche de peu.

Il est aisé de critiquer un auteur; mais il est difficile de l'apprécier.

Ce que nous appelons une pensée brillante, n'est ordinairement qu'une expression captieuse, qui, à l'aide d'un peu de vérité, nous impose une erreur qui nous étonne.

Est-il vrai que les qualités dominantes excluent les autres? qui a plus d'imagination que Bossuet, Montaigne, Descartes, Pascal, tous grands philosophes? qui a plus de jugement et de sagesse que Racine, Boileau, la Fontaine, Molière, tous poëtes pleins de génie?

Ceux qui sont nés éloquens, parlent quelquefois avec tant de clarté et de brièveté des grandes choses, que la plupart des hommes n'imaginent point qu'ils en parlent avec profondeur. Les esprits pesans, les sophistes ne reconnoissent pas la philosophie, lorsque l'éloquence la rend populaire, et qu'elle ose peindre le vrai avec des traits fiers et hardis. Ils traitent de superficielle et de frivole cette splendeur d'expression, qui emporte avec elle la preuve des grandes pensées. Ils veulent des définitions, des discussions, des détails et des argumens. Si Locke eût rendu vivement en peu de pages, les sages vérités de ses écrits, ils n'auroient osé le compter parmi les philosophes de son siècle.

L'art de plaire est l'art de tromper.

Nous sommes trop inattentifs ou trop occupés de nous-mêmes pour nous approfondir les uns les autres. Quiconque a vu des masques dans un bal, danser amicalement ensemble, et se tenir par la main sans se connoître, pour se quitter le moment d'après, et ne plus se voir ni se regretter, peut se faire une idée du monde.

Vauvenargues. Réflexions et maximes.

§ 216. *Pensées diverses de Pascal.*

Les sciences ont deux extrémités qui se touchent. La première est la pure ignorance naturelle, où se trouvent tous les hommes en naissant. L'autre extrémité est celle où arrivent les grandes âmes,

qui ayant parcouru tout ce que les hommes peuvent savoir, trouvent qu'ils ne savent rien, et se rencontrent dans cette même ignorance d'où ils étoient partis. Mais c'est une ignorance savante qui se connoît. Ceux d'entre-deux, qui sont sortis de l'ignorance naturelle, et n'ont pu arriver à l'autre, ont quelque teinture de cette science suffisante, et font les entendus. Ceux-là troublent le monde, et jugent plus mal de tout que les autres. Le peuple et les habiles composent pour l'ordinaire le train du monde. Les autres le méprisent, et en sont méprisés.

Le peuple honore les personnes de grande naissance. Les demi-habiles les méprisent, disant que la naissance n'est pas un avantage de la personne, mais du hasard. Les habiles les honorent, non par la pensée du peuple, mais par une pensée plus relevée. Certains zélés, qui n'ont pas grande connoissance, les méprisent malgré cette considération qui les fait honorer par les habiles; parce qu'ils en jugent par une nouvelle lumière que la piété leur donne. Mais les chrétiens parfaits les honorent par une autre lumière supérieure. Ainsi se vont les opinions succédant du pour au contre, selon qu'on a de lumière.

Dieu ayant fait le ciel et la terre, qui ne sentent pas le bonheur de leur être, a voulu faire des êtres qui le connussent, et qui composassent un corps de membres pensans. Tous les hommes sont membres de ce corps; et pour être heureux, il faut qu'ils conforment leur volonté particulière à la volonté universelle qui gouverne le corps entier. Cependant il arrive souvent que l'on croit être un tout, et que ne se voyant point de corps dont on dépende, l'on croit ne dépendre que de soi, et l'on veut se faire centre et corps soi-même. Mais on se trouve en cet état comme un membre séparé de son corps, qui n'ayant point en soi de principe de vie, ne fait que s'égarer et s'étonner dans l'incertitude de son être. Enfin, quand on commence à se connoître, l'on est comme revenu chez soi; on sent que l'on n'est pas corps; on comprend que l'on n'est qu'un membre du corps universel; qu'être membre est n'avoir de vie, d'être et de mouvement que par l'esprit du corps et pour le corps; qu'un membre séparé du corps auquel il appartient, n'a plus qu'un être périssant et mourant; qu'ainsi l'on ne doit s'aimer que pour ce corps, ou plutôt qu'on ne doit aimer que lui, parce qu'en l'aimant on s'aime soi-même, puisqu'on n'a d'être qu'en lui, par lui et pour lui.

D'où vient qu'un boiteux ne nous irrite pas, et qu'un esprit boiteux nous irrite? C'est à cause qu'un boiteux reconnoît que nous allons droit, et qu'un esprit boiteux dit que c'est nous qui boitons. Sans cela, nous en aurions plus de pitié que de colère.

Les choses qui nous tiennent le plus au cœur ne sont rien le plus souvent; comme, par exemple, de cacher qu'on ait peu de bien. C'est un néant que notre imagination grossit en montagne. Un autre tour d'imagination nous le fait découvrir sans peine.

Il y a des vices qui ne tiennent à nous que par d'autres, et qui en ôtant le tronc, s'emportent comme des branches.

Il y a des gens qui voudroient qu'un auteur ne parlât jamais des choses dont les autres ont parlé; autrement on l'accuse de ne rien dire de nouveau. Mais si les matières qu'il traite ne sont pas nouvelles, la disposition en est nouvelle. Quand on joue a la paume, c'est une même balle dont on joue l'un et l'autre; mais l'un la place mieux. J'aimerois autant qu'on l'accusât de se servir des mots anciens; comme si les mêmes pensées ne formoient pas un autre corps de discours par une disposition différente, aussi-bien que les mêmes mots forment d'autres pensées par les différentes dispositions.

L'extrême esprit est accusé de folie, comme l'extrême défaut Rien ne passe pour bon que la médiocrité. C'est la pluralité qui a établi cela, et qui mord quiconque s'en échappe par quelque bout que ce soit. Je ne m'y obstinerai pas; je consens qu'on m'y mette; et si je refuse d'être au bas bout, ce n'est pas parce qu'il est bas, mais parce qu'il est bout; car je refuserois de même qu'on me mît au haut. C'est sortir de l'humanité, que de sortir du milieu: la grandeur de l'âme humaine consiste à savoir s'y tenir; et tant s'en faut que sa grandeur soit d'en sortir, qu'elle est à n'en point sortir.

Quand on se porte bien, on ne comprend pas comment on pourroit faire si on étoit malade; et quand on l'est, on prend médecine gaiement: le mal y résout. On n'a plus les passions et les désirs des divertissemens et des promenades, que la santé donnoit, et qui sont incompatibles avec les nécessités de la maladie. La nature donne alors des

passions et des désirs conformes à l'état présent. Ce ne sont que les craintes que nous nous donnons nous-mêmes, et non pas la nature, qui nous troublent; parce qu'elles joignent à l'état où nous sommes, les passions de l'état où nous ne sommes pas.

Quand tout se remue également, rien ne se remue en apparence; comme en un vaisseau. Quand tous vont vers le déréglement, nul ne semble y aller. Qui s'arrête, fait remarquer l'emportement des autres, comme un point fixe.

La vertu d'un homme ne doit pas se mesurer par ses efforts, mais par ce qu'il fait d'ordinaire.

Les grands et les petits ont mêmes accidens, mêmes fâcheries et mêmes passions; mais les uns sont au haut de la roue, et les autres près du centre, et ainsi moins agités par les mêmes mouvemens.

On se persuade mieux pour l'ordinaire par les raisons qu'on a trouvées soi-même, que par celles qui sont venues dans l'esprit des autres.

Quoique les personnes n'aient point d'intérêt à ce qu'ils disent, il ne faut pas conclure de là absolument qu'ils ne mentent point; car il y a des gens qui mentent simplement pour mentir.

On n'apprend pas aux hommes à être honnêtes gens, et on leur apprend tout le reste, et cependant ils ne se piquent de rien tant que de cela. Ainsi ils ne se piquent de savoir que la seule chose qu'ils n'apprennent point.

Ceux qui sont dans le déréglement disent à ceux qui sont dans l'ordre, que ce sont eux qui s'éloignent de la nature; et ils la croient suivre; comme ceux qui sont dans un vaisseau croient que ceux qui sont au bord s'éloignent. Le langage est pareil de tous côtés: il faut avoir un point fixe pour en juger. Le port règle ceux qui sont dans un vaisseau: mais où trouverons-nous ce point dans la morale?

Nous sommes si malheureux, que nous ne pouvons prendre plaisir à une chose, qu'à condition de nous fâcher si elle nous réussit mal; ce que mille choses peuvent faire, et font à toute heure. Qui auroit trouvé le secret de se réjouir du bien, sans être touché du mal contraire, auroit trouvé le point.

Montagne a raison: la coutume doit être suivie dès là qu'elle est coutume, et qu'on la trouve établie, sans examiner si elle est raisonnable ou non; cela s'entend toujours de ce qui n'est point contraire au droit naturel ou divin. Il est vrai que le peuple ne la suit que par cette seule raison, qu'il la croit juste, sans quoi il ne la suivroit plus, parce qu'on ne veut être assujetti qu'à la raison ou à la justice. La coutume sans cela passeroit pour tyrannie; au lieu que l'empire de la raison et de la justice n'est non plus tyrannie que celui de la délectation.

Mais il seroit bon qu'on obéît aux lois et coutumes, parce qu'elles sont lois; et que le peuple comprît que c'est là ce qui les rend justes. Par ce moyen on ne les quitteroit jamais; au lieu que quand on fait dépendre leur justice d'autre chose, il est aisé de la rendre douteuse; et voilà ce qui fait que les peuples sont sujets à se révolter.

Que l'on a bien fait de distinguer les hommes par l'extérieur, plutôt que par les qualités intérieures! Qui passera de nous deux? Qui cédera la place à l'autre? Le moins habile? Mais je suis aussi habile que lui. Il faudra se battre sur cela. Il a quatre laquais, et je n'en ai qu'un. Cela est visible; il n'y a qu'à compter; c'est à moi à céder; et je suis un sot si je le conteste. Nous voilà en paix par ce moyen; ce qui est le plus grand des biens.

A mesure qu'on a plus d'esprit, on trouve qu'il y a plus d'hommes originaux. Les gens du commun ne trouvent pas de différence entre les hommes.

La mort est plus aisée à supporter sans y penser, que la pensée de la mort sans péril.

Ceux qui jugent d'un ouvrage par règle sont à l'égard des autres, comme ceux qui ont une montre à l'égard de ceux qui n'en ont point. L'un dit: Il y a deux heures que nous sommes ici. L'autre dit: Il n'y a que trois quarts d'heure. Je regarde ma montre; je dis à l'un: Vous vous ennuyez; et à l'autre: Le temps ne vous dure guères; car il y a une heure et demie; et je me moque de ceux qui me disent, que le temps me dure à moi, et que j'en juge par fantaisie: ils ne savent pas que j'en juge par ma montre.

Il est vrai, en un sens, de dire que tout le monde est dans l'illusion: car encore que les opinions du peuple soient saines, elles ne le sont pas dans sa tête; parce qu'il croit que la vérité est où elle

n'est pas. La vérité est bien dans leurs opinions; mais non pas au point où ils se le figurent.

Ceux qui sont capables d'inventer sont rares; ceux qui n'inventent point sont en plus grand nombre, et par conséquent les plus forts: et l'on voit que pour l'ordinaire ils refusent aux inventeurs la gloire qu'ils méritent, et qu'ils cherchent par leurs inventions. S'ils s'obstinent à la vouloir, et à traiter avec mépris ceux qui n'inventent pas, tout ce qu'ils y gagnent, c'est qu'on leur donne des noms ridicules, et qu'on les traite de visionnaires. Il faut donc bien se garder de se piquer de cet avantage, tout grand qu'il est; et l'on doit se contenter d'être estimé du petit nombre de ceux qui en connoissent le prix.

Plusieurs choses certaines sont contredites; plusieurs fausses passent sans contradiction. Ni la contradiction n'est marque de fausseté; ni l'incontradiction n'est marque de vérité.

Le sentiment de la fausseté des plaisirs présens, et l'ignorance de la vanité des plaisirs absens, causent l'inconstance.

Les princes et les rois se jouent quelquefois. Ils ne sont pas toujours sur leurs trônes; ils s'y ennuieroient. La grandeur a besoin d'être quittée pour être sentie.

Ces grands efforts d'esprit, où l'âme touche quelquefois, sont choses où elle ne se tient pas. Elle y saute seulement, mais pour retomber aussitôt.

Un cheval ne cherche point à se faire admirer de son compagnon. On voit bien entre eux quelque sorte d'émulation à la course; mais c'est sans conséquence: car étant à l'étable, le plus pesant et le plus mal taillé ne cède pas pour cela son avoine à l'autre. Il n'en est pas de même parmi les hommes: leur vertu ne se satisfait pas d'elle-même; et ils ne sont point contens s'ils n'en tirent avantage contre les autres.

On ne s'imagine d'ordinaire Platon et Aristote qu'avec de grandes robes, et comme des personnages toujours graves et sérieux. C'étoient d'honnêtes gens, qui rioient comme les autres avec leurs amis: et quand ils ont fait leurs lois et leurs traités de politique, ç'a été en se jouant et pour se divertir. C'étoit la partie la moins philosophe et la moins sérieuse de leur vie. La plus philosophe étoit de vivre simplement et tranquillement.

Une langue à l'égard d'une autre est un chiffre où les mots sont changés en mots, et non les lettres en lettres: ainsi une langue inconnue est déchiffrable.

Il y a un modèle d'agrément et de beauté, qui consiste en un certain rapport entre notre nature foible ou forte, telle qu'elle est, et la chose qui nous plaît. Tout ce qui est formé sur ce modèle nous agrée, maison, chanson, discours, vers, prose, femmes, oiseaux, rivières, arbres, chambres, habits. Tout ce qui n'est point sur ce modele déplaît à ceux qui ont le goût bon.

Quand un discours naturel peint une passion, ou un effet, on trouve dans soi-même la vérité de ce qu'on entend, qui y étoit sans qu'on le sût, et on se sent porté à aimer celui qui nous le fait sentir. Car il ne nous fait pas montre de son bien, mais du nôtre; et ainsi ce bienfait nous le rend aimable; outre que cette communauté d'intelligence, que nous avons avec lui, incline nécessairement le cœur à l'aimer.

Il faut qu'il y ait dans l'éloquence de l'agréable et du réel; mais il faut que cet agréable soit réel.

La dernière chose qu'on trouve, en faisant un ouvrage, est de savoir celle qu'il faut mettre la première.

Dans le discours, il ne faut point détourner l'esprit d'une chose à une autre, si ce n'est pour le délasser; mais dans le temps où cela est à propos, et non autrement; car qui veut délasser hors de propos, lasse. On se rebute et on quitte tout là; tant il est difficile de rien obtenir de l'homme que par le plaisir, qui est la monnoie pour laquelle nous donnons tout ce qu'on veut.

Il y a de certaines gens qui, pour faire voir qu'on a tort de ne pas les estimer, ne manquent jamais d'alléguer l'exemple de personnes de qualité qui font cas d'eux. Je voudrois leur répondre: Montrez-nous le mérite par où vous avez attiré l'estime de ces personnes-là, et nous vous estimerons de même.

Les philosophes se croient bien fins d'avoir renfermé toute leur morale sous certaines divisions. Mais pourquoi la diviser en quatre plutôt qu'en six? Pourquoi faire plutôt quatre espèces de vertus que dix? Pourquoi la renfermer en *abstine* et *sustine*, plutôt qu'en autre chose? Mais voilà, direz-vous, tout renfermé en un seul mot. Oui; mais cela est inutile, si on ne l'explique; et dès qu'on vient à

l'expliquer, et qu'on ouvre ce précepte qui contient tous les autres, ils en sortent en la première confusion que vous vouliez éviter: et ainsi, quand il sont tous renfermés en un, ils sont cachés et inutiles; et lorsqu'on veut les développer, ils reparoissent dans leur confusion naturelle: la nature les a tous établis chacun en soi-même; et quoiqu'on puisse les enfermer l'un dans l'autre, ils subsistent indépendamment l'un de l'autre: ainsi toutes ces divisions et ces mots n'ont guère d'autre utilité que d'aider la mémoire, et de servir d'adresse pour prouver ce qu'ils renferment.

§ 217. *Tableau des mœurs du siècle.*

Les anciens politiques parloient sans cesse de mœurs et de vertus; les nôtres ne parlent que de commerce et d'argent.

Le savoir, l'esprit, le courage, ont seuls notre admiration: et toi, douce et modeste vertu, tu restes toujours sans honneurs! Aveugles que nous sommes, au milieu de tant de lumières! Victimes de nos applaudissemens insensés, n'apprendrons-nous jamais combien mérite de mépris, de haine, tout homme qui abuse, pour le malheur du genre humain, du génie et des talens que lui donne la nature?

Les anciens avoient des héros et mettoient des hommes sur leurs théâtres; nous, au contraire, nous n'y mettons que des héros, et à peine avons-nous des hommes. Les anciens parloient de l'humanité en phrases moins apprêtées, mais il savoient mieux l'exercer. On pourroit appliquer à eux et à nous un trait rapporté par Plutarque. Un vieillard d'Athènes cherchoit place au spectacle, et n'en trouvoit point, de jeunes gens le voyant en peine, lui firent signe de loin; il vint, mais ils se serrèrent et se moquèrent de lui. Le bon homme fit ainsi le tour du théâtre, fort embarrassé de sa personne, et toujours hué de la belle jeunesse. Les ambassadeurs de Sparte s'en aperçurent, et se levant à l'instant, placèrent honorablement le vieillard au milieu d'eux. Cette action fut remarquée de tout le spectacle, et applaudie d'un battement de mains universel. *Eh! que de maux!* s'écria le bon vieillard, d'un ton de douleur, *les Athéniens savent ce qui est honnête, mais les Lacédémoniens le pratiquent.* Voilà la philosophie moderne, et les mœurs des anciens.

J'observe que ces gens, si paisibles sur les injustices publiques, sont toujours ceux qui font le plus de bruit au moindre tort qu'on leur fait; et qu'ils ne gardent leur philosophie, qu'aussi long-temps qu'ils n'en ont pas besoin pour eux-mêmes. Ils ressemblent à cet Irlandois qui ne vouloit pas sortir de son lit, quoique le feu fût à la maison. La maison brûle, lui crioit-on; que m'importe? répondit-il, je n'en suis que le locataire. A la fin le feu pénètre jusqu'à lui. Aussitôt il s'élance, il court, il crie, s'agite; il commence à comprendre qu'il faut quelquefois prendre intérêt à la maison qu'on habite, quoiqu'elle ne nous appartienne pas.

La société est si générale dans les grandes villes, et si mêlée, qu'il ne reste plus d'asile pour la retraite, et qu'on est en public jusque chez soi. A force de vivre avec tout le monde, on n'a plus de famille, à peine connoît-on ses parens, on les voit en étrangers; et la simplicité des mœurs domestiques s'éteint avec la douce familiarité qui en faisoit le charme.

La politesse Françoise est réservée et circonspecte, et se règle uniquement sur l'extérieur: celle de l'humanité dédaigne le petites bienséances, se pique moins de distinguer au premier coup d'œil les états et les rangs, et respecte en général tous les hommes.

Je vois qu'on ne sauroit employer un langage plus honnête que celui de notre siècle; et voilà ce qui me frappe: mais je vois encore qu'on ne sauroit avoir des mœurs plus corrompues, et voilà ce qui me scandalise. Pensons-nous donc être devenus gens de bien, parce qu'à force de donner des noms décens à nos vices, nous avons appris à n'en plus rougir?

Un habitant de quelques contrées éloignées, qui chercheroit à se former une idée des mœurs Européennes sur l'état des sciences parmi nous, sur la perfection de nos arts, sur la bienséance de nos spectacles, sur la politesse de nos manières, sur l'affabilité de nos discours, sur nos démonstrations perpétuelles de bienveillance, et sur ce concours tumultueux d'hommes de tout âge et de tout état, qui semblent empressés, depuis le lever de l'aurore jusqu'au coucher du soleil, à s'obliger réciproquement; cet étranger, dis-je, devineroit exactement de nos mœurs le contraire de ce qu'elles sont.

Aujourd'hui que des recherches plus subtiles, et un goût plus fin, ont réduit l'art de plaire en principes, il règne dans

nos mœurs une vile et trompeuse uniformité ; et tous les esprits semblent avoir été jetés dans un même moule : sans cesse la politesse exige, la bienséance ordonne ; sans cesse on suit des usages, jamais son propre génie : on n'ose plus paroître ce qu'on est ; il faut pour connoître son ami, attendre les grandes occasions, c'est-à-dire, attendre qu'il n'en soit plus temps.

Un précepteur Lacédémonien, à qui l'on demandoit par moquerie ce qu'il enseigneroit à son élève, répondit ; *je lui apprendrai à aimer les choses honnêtes.* Si je rencontrois un tel homme parmi nous, je lui dirois à l'oreille : gardez-vous bien de parler ainsi, car jamais vous n'auriez des disciples ; mais dites, que vous leur apprendrez à babiller agréablement, et je vous réponds de votre fortune.

Au lieu des armes, que l'on mettoit autrefois aux carrosses, on les orne aujourd'hui, à grands frais, de peintures scandaleuses, comme s'il étoit plus beau de s'annoncer aux passans pour un homme de mauvaises mœurs, que pour un homme de qualité. Ce qui révolte, c'est que ce sont les femmes qui ont introduit cet usage, et qui le soutiennent. Un homme sage à qui l'on montroit un vis-à-vis de cette espèce, n'eut pas plutôt jeté les yeux sur les panneaux, qu'il quitta le maître à qui il appartenoit, en lui disant. *Montrez ce carrosse à des femmes de la cour, un honnête homme n'oseroit s'en servir.*

Nos jardins sont ornés de statues, et nos galeries de tableaux. Que penseriez-vous que représentent ces chefs-d'œuvre de l'art exposés à l'admiration publique ? les défenseurs de la patrie, ou ces hommes plus grands encore, qui l'ont enrichie par leurs vertus ? Non, ce sont des images de tous les égaremens du cœur et de la raison, tirées soigneusement de l'ancienne mythologie, et présentées de bonne heure à la curiosité de nos enfans, sans doute, afin qu'ils aient sous les yeux des modèles de mauvaises actions, avant que de savoir lire.

Nos écrits se sentent de nos frivoles occupations ; agréables, si l'on veut, mais petits et froids comme nos sentimens, ils ont pour tout mérite ce tour facile, qu'on n'a pas grande peine à donner à des riens. Ces foules d'ouvrages éphémères, qui naissent journellement, n'étant faits que pour amuser des femmes, et n'ayant ni force ni profondeur, volent tous de la toilette au comptoir. C'est le moyen de récrire incessamment les mêmes livres, et de les rendre toujours nouveaux. On m'en citera deux ou trois qui serviront d'exceptions ; mais moi j'en citerai cent mille qui en confirmeront la règle. C'est pour cela que la plupart des productions de notre âge passeront avec lui, et la postérité croira qu'on fit peu de livres dans ce même siècle on l'on en fait tant.

Dans le grand monde, la vertu n'est rien ; tout n'est que vaine apparence ; les crimes s'effacent par la difficulté de les prouver ; la preuve même seroit ridicule contre l'usage qui les autorise : et voilà pourquoi la foiblesse d'une jeune amante est un crime irrémissible, tandis que l'adultère d'une femme porte le doux nom de galanterie. On se dédommage ouvertement, étant mariée, de la courte gêne où l'on vivoit étant fille.

Le genre humain d'un âge n'étant pas le genre humain d'un autre âge, la raison pourquoi Diogène ne trouvoit point d'homme, c'est qu'il cherchoit, parmi ses contemporains, l'homme d'un temps qui n'étoit plus ; de même, Caton périt avec Rome et la liberté, parce qu'il fut déplacé dans son siècle ; et le plus grand des hommes ne fit qu'étonner le monde qu'il eût gouverné cinq cents ans plutôt.

Un des sujets favoris des entretiens du beau monde, c'est le sentiment ; mais il ne faut pas entendre par ce mot, un épanchement affectueux dans le sein de l'amour ou de l'amitié. C'est le sentiment mis en grandes maximes générales, et quintessancié par tout ce que la métaphysique a de plus subtil : ce sont des rafinemens inconcevables. Il en est du sentiment chez eux, comme d'Homère chez les pédans, qui lui créent mille beautés chimériques, faute d'apercevoir les véritables. De cette manière on dépense tout le sentiment en esprit ; et il s'en exhale tant dans le discours, qu'il ne reste plus rien pour la pratique. La bienséance y supplée ; on fait par usage à peu près les mêmes choses qu'on feroit par sensibilité ; du moins tant qu'il n'en coûte que des formules, et quelques gênes passagères qu'on s'impose pour faire bien parler de soi : car, quand les sacrifices vont jusqu'à gêner trop long-temps, ou à coûter trop cher, adieu le sentiment : la bienséance n'en exige pas jusque-là.

Tout est compassé, mesuré, pesé, dans ce qu'on appelle des *procédés* ; tout ce qui n'est plus dans les sentimens, les

hommes du monde l'ont mis en règle parmi eux. Nul n'ose être lui-même. *Il faut faire comme les autres :* c'est la première maxime de la sagesse. *Cela se fait, cela ne se fait pas :* voilà la décision suprême. Ces règles ainsi établies, tout le monde fait à la fois la même chose dans les mêmes circonstances : tout va par temps, comme dans les évolutions d'un régiment en bataille ; vous diriez que ce sont autant de marionnettes clouées sur la même planche, et attachées au même fil.

De quelque sens qu'on envisage les choses, tout dans la société n'est que babil, jargon, propos sans conséquence. Sur la scène comme dans le monde, on a beau écouter ce qui se dit, on n'apprend rien de ce qui se fait, et qu'a-t-on besoin de l'apprendre ? sitôt qu'un homme a parlé, s'informe-t-on de sa conduite ? n'a-t-il pas tout fait, n'est-il pas juge ? L'honnête homme aujourd'hui n'est point celui qui fait de bonnes actions, mais celui qui dit de belles choses ; et un seul propos inconsidéré, lâché sans réflexion, peut faire à celui qui le tient un tort irréparable que n'effaceroient pas quarante ans d'intégrité. En un mot, quoique les œuvres des hommes ne ressemblent guère à leurs discours, je vois qu'on ne les peint que par leurs discours, sans égard à leurs œuvres : je vois aussi que dans une grande ville, la société paroît plus douce, plus facile, et plus sûre même que parmi des gens moins étudiés : mais les hommes y sont-ils en effet plus humains, plus modérés, plus justes ? je n'en sais rien. Ce ne sont encore là que des apparences. Ce qu'on s'efforce de me prouver avec évidence, c'est qu'il n'y a que le demi-philosophe qui regarde à la réalité des choses ; que le vrai sage ne la considère que par les apparences ; qu'il doit prendre les préjugés pour principes, les bienséances pour lois, et que la plus sublime sagesse consiste à vivre comme les fous.

C'est dans les sociétés privées, aux soupers priés, où la porte est fermée à tout survenant, que les femmes s'observent moins, et qu'on peut commencer à les étudier. C'est là que règnent plus paisiblement des propos plus fins et plus satiriques ; c'est là qu'on passe discrètement en revue les anecdotes, qu'on dévoile tous les événemens secrets de la chronique scandaleuse, qu'on rend le bien et le mal également plaisans et ridicules ; et que peignant avec art, et selon l'intérêt particulier, les caractères des personnages, chaque interlocuteur, sans y penser, peint encore beaucoup mieux le sien. C'est là, en un mot, qu'on affile avec soin le poignard, sous prétexte de faire moins de mal, mais en effet pour l'enfoncer plus avant.

Cependant ces propos sont plus railleurs que mordans, et tombent moins sur le vice que sur le ridicule. En général, la satire a peu de cours dans les grandes villes, où ce qui n'est que mal est si simple, que ce n'est pas la peine d'en parler. Que reste-t-il à blâmer où la vertu n'est plus estimée ? et de quoi médiroit-on quand on ne trouve plus du mal à rien ? A Paris, surtout, où l'on ne saisit les choses que du côté plaisant, tout ce qui doit allumer la colère et l'indignation est toujours mal reçu, s'il n'est mis en chanson ou en épigramme.

Les jolies femmes n'aiment point à se fâcher ; aussi ne se fâchent-elles de rien. Elles aiment à rire ; comme il n'y a pas le mot pour rire au crime, les fripons sont d'honnêtes gens comme tout le monde : mais malheur à qui prête le flanc au ridicule ; sa caustique empreinte est ineffaçable ; il ne déchire pas seulement les mœurs ; il marque jusqu'au vice même ; il fait calomnier les méchans.

Ce qu'il y a de plus frappant dans ces sociétés d'élite, c'est de voir six personnes choisies exprès pour s'entretenir agréablement ensemble, et parmi lesquelles règnent même le plus souvent des liaisons secrètes, ne pouvoir rester une heure entre elles six, sans y faire intervenir la moitié de Paris, comme si leurs cœurs n'avoient rien à se dire et qu'il n'y eût là personne qui méritât de les intéresser.

Si la conversation se tourne par hasard sur les convives, c'est communément dans un certain jargon de société, dont il faut avoir la clef pour l'entendre. A l'aide de ce chiffre, on se fait réciproquement, et selon le goût du temps, mille mauvaises plaisanteries, durant lesquelles le plus sot n'est pas celui qui brille le moins, tandis qu'un tiers mal instruit est réduit à l'ennui et au silence, ou à rire de ce qu'il n'entend point.

A milieu de tout cela, qu'un homme de poids avance un propos grave ou agite une question sérieuse, aussitôt l'attention commune se fixe à ce nouvel objet ; hommes, femmes, vieillards, jeunes gens,

se prêtent à le considérer sous toutes les faces ; et l'on est étonné du sens et de la raison qui sortent comme à l'envi de toutes ces têtes folâtres, pourvu, toutefois, qu'une plaisanterie imprévue ne vienne pas déranger cette gravité ; car alors chacun renchérit ; tout part à l'instant, et il n'y a plus moyen de reprendre le ton sérieux.

Un point de morale ne seroit pas mieux discuté dans une société de philosophes, que dans celle d'une jolie femme de Paris ; les conclusions y seroient même souvent moins sévères : car le philosophe qui veut agir comme il parle, y regarde à deux fois ; mais ici où toute la morale est en verbiage, on peut être austère sans conséquence, et l'on ne seroit pas fâché, pour rabattre un peu l'orgueil philosophique, de mettre la vertu si haut, que le sage même n'y pût atteindre. Au reste, hommes et femmes, tous instruits par l'expérience du monde, et surtout par leur conscience, se réunissent pour penser de leur espèce aussi mal qu'il est possible ; toujours philosophant tristement, toujours dégradant par vanité la nature humaine, toujours cherchant dans quelque vice la cause de tout ce qui se fait de bien, toujours d'après leur propre cœur médisant du cœur de l'homme.

Que croyez-vous qu'on apprenne dans les conversations si charmantes des grandes sociétés ? A connoître au moins les gens avec qui l'on vit ? Rien de tout cela. On y apprend à plaider la cause du mensonge, à ébranler à force de philosophie, tous les principes de la vertu, à colorer de sophismes subtils ses passions et ses préjugés, et à donner à l'erreur un certain tour à la mode selon les maximes du jour. Il n'est point nécessaire de connoître le caractère des gens, mais seulement leurs intérêts, pour deviner à peu près ce qu'ils diront de chaque chose. Quand un homme parle, c'est, pour ainsi dire, son habit et non pas lui qui a un sentiment ; et il en changera sans façon, tout aussi souvent que d'état. Il y a une raison commune pour la robe, une autre pour l'épée. Nul d'eux ne dit jamais ce qu'il pense, mais ce qu'il lui convient de faire penser à autrui.

Vous croiriez que les gens isolés qui vivent dans l'indépendance ont au moins un esprit à eux ; point du tout : autres machines qui ne pensent point et qu'on fait penser par ressorts. On n'a qu'à s'informer de leurs sociétés, de leurs coteries, de leurs amis, des femmes qu'ils voient, des auteurs qu'ils connoissent ; là-dessus ou peut d'avance établir leur sentiment futur sur un livre prêt à paroître, et qu'ils n'ont point lu ; sur une pièce prête à jouer, et qu'ils n'ont point vue ; sur un tel ou tel système dont ils n'ont aucune idée. Et comme la pendule ne se monte ordinairement que pour vingt-quatre heures, tous ces gens-là s'en vont chaque soir apprendre dans leurs sociétés ce qu'ils penseront demain.

Il y a aussi un petit nombre d'hommes et de femmes qui pensent pour tous les autres, et par lesquels tous les autres parlent et agissent, et comme chacun songe à son intérêt, personne au bien commun, et que les intérêts particuliers sont toujours opposés entre eux, c'est un choc perpétuel de brigues et de cabales, un flux et reflux de préjugés, d'opinions contraires, où les plus échauffés, animés par les autres, ne savent presque jamais de quoi il est question. Chaque coterie a ses règles, ses jugemens, ses principes, qui ne sont point admis ailleurs. L'honnête homme d'une maison est un fripon dans la maison voisine. Le bon, le mauvais, le beau, le laid, la vérité, la vertu, n'ont qu'une existence locale et circonscrite. Quiconque aime à se répandre et fréquente plusieurs sociétés, doit être plus flexible qu'Alcibiade ; changer de principes comme d'assemblées ; modifier son esprit, pour ainsi dire, à chaque pas, et mesurer ses maximes à la toise. Il faut qu'à chaque visite, il quitte, en entrant, son âme, s'il en a une ; qu'il en prenne une autre aux couleurs de la maison, comme un laquais prend un habit de livrée, qu'il la pose de même en sortant, et reprenne, s'il veut, la sienne jusqu'à nouvel échange.

Il y a plus, c'est que chacun se met sans cesse en contradiction avec lui-même, sans qu'on s'avise de le trouver mauvais. On a des principes pour la conversation, et d'autres pour la pratique ; leur opposition ne scandalise personne, et l'on est convenu qu'ils ne se ressembleroient point entre eux. On n'exige pas même d'un auteur, surtout d'un moraliste, qu'il parle comme ses livres, ni qu'il agisse comme il parle. Ses écrits, ses discours, sa conduite, sont trois choses toutes différentes, qu'il n'est point obligé de concilier. En un mot, tout est absurde et rien ne choque, parce qu'on y est accoutumé ; et il y a même à cette inconséquence une

sorte de bon air dont bien des gens se font honneur. En effet, quoique tous prêchent avec zèle les maximes de leur profession, tous se piquent d'avoir le ton d'un autre. Le magistrat prend l'air cavalier; le financier fait le seigneur; l'homme d'église a le propos galant, l'homme de cour parle de philosophie, l'homme d'état de bel esprit: il n'y a pas jusqu'au simple artisan qui, ne pouvant prendre un autre ton que le sien, se met en noir les dimanches, pour avoir l'air d'un homme de palais. Les militaires seuls, dédaignant tous les autres états, gardent sans façon le leur.

Ainsi les hommes à qui l'on parle, ne sont point ceux avec qui l'on converse; leurs sentimens ne partent point de leur cœur; leurs lumières ne sont point dans leur esprit; leurs discours ne représentent point leurs pensées; on n'aperçoit d'eux que leur figure; et l'on est dans une assemblée à peu près comme devant un tableau mouvant, où le spectateur paisible est le seul être mu par lui-même.

Qu'il seroit doux de vivre parmi nous, si la contenance extérieure étoit toujours l'image des dispositions du cœur, si la décence étoit la vertu; si nos maximes nous servoient de règles; si la véritable philosophie étoit inséparable du titre de philosophe! Mais tant de qualités vont trop rarement ensemble, et la vertu ne marche guère en si grande pompe.

Qu'on pénètre au-travers de nos frivoles démonstrations de bienveillance, ce qui se passe au fond des cœurs, et qu'on réfléchisse à ce que doit être un état de choses où tous les hommes sont forcés de se caresser et de se détruire mutuellement, et où ils naissent ennemis par devoir et fourbes par intérêt. Chaque homme, dit-on, gagne à servir les autres; oui, mais il gagne encore plus à leur nuire. Il n'y a point de profit si légitime qui ne soit surpassé par celui qu'on peut faire illégitimement; et le tort fait au prochain est toujours plus lucratif que les services. Il ne s'agit plus que de trouver les moyens de s'assurer l'impunité; et c'est à quoi les puissans emploient toutes leurs forces, et les foibles toutes leurs ruses.

Quel contraste entre les discours, les sentimens et les actions des honnêtes gens! quand je vois les mêmes hommes changer de maximes selon les coteries; vils courtisans chez un ministre, frondeurs mutins chez un mécontent; quand je vois un homme doré décrier le luxe, un financier les impôts; quand j'entends une femme de la cour parler de modestie, un grand seigneur de vertu, un auteur de simplicité, et que ces absurdités ne choquent personne, ne dois-je pas conclure à l'instant, qu'on ne se soucie pas plus ici d'entendre la vérité que de la dire, et que loin de vouloir persuader les autres quand on leur parle, on ne cherche pas même à leur faire penser qu'on croit ce qu'on leur dit.

Les auteurs, les gens de lettres, les philosophes, ne cessent de crier que, pour remplir ses devoirs de citoyen, pour servir ses semblables, il faut habiter les grandes villes; selon eux, fuir Paris, c'est haïr le genre humain; le peuple de la campagne est nul à leurs yeux, on croiroit qu'il n'y a des hommes qu'où il y a des pensions, des académies et des dîners. De proche en proche, la même pente entraîne tous les états. Les contes, les romans, les pièces de théâtre, tout tire sur les provinces; tout tourne en dérision la simplicité des mœurs rustiques; tout prêche les manières et les plaisirs du grand monde: c'est une honte de ne les pas connoître; c'est un malheur de ne les pas goûter. Qui sait de combien de filoux et de filles publiques l'attrait de ces plaisirs imaginaires peuple Paris de jour en jour. Ainsi, les préjugés et l'opinion renforçant l'effet des systêmes politiques, amoncèlent, entassent les habitans de chaque pays sur quelques points du territoire, et laissent tout le reste en friche et désert; ainsi pour faire briller les capitales, se dépeuplent les nations; et ce frivole éclat qui frappe les yeux des sots, fait courir l'Europe à grands pas vers sa ruine.

Les François du bel air ne comptent qu'eux dans tout l'univers; toute le reste n'est rien à leurs yeux. Avoir un carrosse, un suisse, un maître d'hôtel, c'est être *comme tout le monde*. Pour être *comme tout le monde*, il faut être comme très-peu de gens. Ceux qui vont à pied ne sont pas du monde; ce sont des bourgeois, des hommes du peuple, des gens de l'autre monde; et l'on diroit qu'un carrosse n'est pas tant nécessaire pour se conduire, que pour exister.

J. J. Rousseau.

FIN DU LIVRE PREMIER.

TABLE DES MATIÈRES.

LIVRE PREMIER.

Religion et Morale.

—o—

N. B. Tous les articles précédés d'un astérique ne sont point dans la première édition.

Sections		Auteurs.	Pag.
1	*EXISTENCE de Dieu	*Fénélon.*	1
2	Continuation du même sujet	*Massillon.*	1
3	Continuation du même sujet	——	2
4	*Continuation du même sujet	*Châteaubriand.*	3
5	Démonstration de l'existence de Dieu	*Fénélon.*	4
	1. Les preuves métaphysiques de l'existence de Dieu ne sont pas à la portée de tout le monde	——	4
	2. Les preuves morales de l'existence de Dieu sont à la portée de tout le monde	——	4
	3. Pourquoi si peu de personnes font attention aux preuves que la nature fournit de l'existence de Dieu	——	4
	4. Toute la nature montre l'existence de son auteur	——	4
	5. Belles comparaisons qui prouvent que la nature montre l'existence de son auteur. Première comparaison de l'Iliade d'Homère	——	5
	6. Seconde comparaison, tirée du son des instrumens	——	5
	7. Troisième comparaison, tirée d'une statue	——	5
	8. Quatrième comparaison, tirée d'un tableau	——	5
	9. Examen particulier de la nature	——	6
	10. De la structure générale de l'univers	——	6
	11. De la terre	——	7
	12. Des plantes	——	8
	13. De l'eau	——	8
	14. De l'air	——	9
	15. Du feu	——	10
	16. Du ciel	——	10
	17. Du soleil	——	11
	18. Des astres	——	11
	19. Des animaux	——	12
	20. Arrangement admirable de tous les corps qui composent l'univers	——	14
	21. Merveilles des infiniment petits	——	14
	22. Prière à Dieu	——	15
6	Autre démonstration, tirée du système de l'univers	*La Bruyère*	16
7	*Autre preuve, tirée du mouvement des corps	*J. J. Rousseau*	19
8	*Autre preuve, tirée des causes finales	*Voltaire*	22
9	Nature de Dieu	*Bossuet*	23
10	*Création de l'univers	——	23
11	*Au commencement Dieu créa le ciel et la terre, premier jour	*Mézengui*	24
12	*Second jour	——	25
13	*Troisième jour	*Mézengui et Duguet*	26
14	*Quatrième jour	*Mézengui*	30
15	*Cinquième jour	——	31
16	*Sixième jour	——	32
17	*Suite du même jour. L'homme	*Bossuet*	32
18	*Continuation du même sujet	*Mézengui*	34
19	*Continuation du même sujet. La femme	——	35
20	*Création des anges, chute de l'homme	*Bossuet*	36
21	*Suite funeste de cette chute	——	37
22	*Transmission du péché originel	——	37
23	*Que le péché originel peut seul expliquer les contrariétés de l'homme	*Pascal*	37
24	*Bonté de Dieu envers l'homme	*Bossuet*	38
25	*Perversité de l'homme. Déluge. Ses effets	——	39
26	*Aveuglement et corruption de l'homme bientôt après le déluge	——	40
27	*Afin qu'il lui reste des adorateurs sur la terre, Dieu appelle Abraham, et le rend le chef d'une nouvelle race	——	40
28	*Tableau de la corruption de l'homme du temps de Moïse	——	41
29	*La loi donnée au peuple Juif	——	42
30	*Prodigieux aveuglement de l'idolâtrie avant la venue du Messie	——	43
31	*Combien les vérités auxquelles s'étoit élevée la raison humaine sur la religion avant la venue du Messie étoient peu liées entre elles, et mêlées d'erreurs	*Barthelemy*	45
32	*Combien la morale la plus parfaite du paganisme, celle de Socrate, étoit incomplète et peu proportionnée aux besoins de l'homme	——	52

Sections		Auteurs.	Pag.
33	*Combien des idées de Platon sur la formation de l'univers, quoique les plus parfaites de l'antiquité païenne, sont fausses et contradictoires sur bien des points, et éloignées de la vérité sur d'autres	——	54
34	*Que le peuple Juif ne fut pas lui-même exempt des erreurs et de la corruption générale	*Bossuet*	57
35	*Insuffisance de la raison pour sortir de cet état d'erreur et de corruption. Nécessité de la révélation, et d'un secours surnaturel	*Montazet*	57
36	*Même sujet	*Pascal*	59
37	*Doctrine des anciennes écritures	*Montazet*	60
38	*Inutilité de la seule lumière des écritures pour conduire l'homme à la justice	——	62
39	*Raisons du délai de l'accomplissement de la promesse faite si souvent du Messie	——	62
40	*Tout l'ancien testament n'est qu'un grand tableau où sont représentés d'avance les mystères du Messie	——	62
41	*Naissance du Messie	*Bossuet*	63
42	*Vie, miracles et travaux du Messie	——	64
43	*Mort du Messie	——	65
44	*Grandeur du mystère de la croix		66
45	*Doctrine admirable des écritures	*Montazet*	67
46	*Continuation du même sujet	——	68
47	*Continuation du même sujet	——	68
48	*Beauté de la morale chrétienne	——	69
49	*Devoirs qu'elle prescrit à l'homme envers son créateur	——	69
50	*Devoirs qu'elle prescrit à l'homme envers lui-même	——	70
51	*Continuation du même sujet	——	71
52	*Devoirs qu'elle prescrit à l'homme envers ses semblables	——	72
53	*Elle sanctifie l'homme dans tous les états où il peut être placé par la divine providence	——	73
54	Divinité de Jésus-Christ prouvée par sa comparaison avec tout ce qu'il y a eu de plus sage dans le paganisme	*J. J. Rousseau*	74
55	*Que l'établissement de la religion chrétienne ne peut être que l'ouvrage de Dieu	*Montazet*	75
56	*Différence de l'ancienne et de la nouvelle alliance	*Fitz-James*	75
57	Comparaison de la religion naturelle et de la religion chrétienne	*Saurin*	77
57 bis.	*Comparaison de la religion chrétienne et de la mahométane	*Pascal*	86
58	Qu'il est plus avantageux de croire que de ne pas croire ce qu'enseigne la religion chrétienne	——	86
59	Combien l'indifférence des athées est coupable	——	88
60	Qu'il est impossible de ne pas se rendre à la force des preuves de la religion chrétienne	——	91
61	*L'origine du christianisme est une preuve évidente de sa vérité	*Abadie*	93
62	Inconséquence de ceux qui doutent de la vérité de la religion chrétienne	*Massillon*	95
63	Continuation du même sujet	——	99
64	Que le déréglement des mœurs est une des causes des doutes sur la religion	——	101
65	Que la vanité est une des causes réelles des doutes sur la religion	——	101
66	*Que les prédicateurs de l'incrédulité ne sont pas exempts de passion dans la guerre qu'ils font au christianisme	*Montazet*	104
67	*Que les incrédules n'entendent pas les vrais intérêts de leur gloire	——	105
68	*Qu'ils manquent des lumières nécessaires pour juger de la religion	——	106
69	*Qu'ils ne sont pas bienfaisans dans leur morale	——	106
70	*Qu'ils ne sont pas persuadés de ce qu'ils veulent persuader aux autres	——	108
71	*Qu'ils ne sont d'accord ni entre eux ni avec eux-mêmes	——	109
72	*Pourquoi l'incrédulité si foible par elle-même parvient à éblouir et à séduire	——	110
73	*Injustice des incrédules qui rejètent la religion parce qu'elle propose des mystères incompréhensibles	——	111
74	*Malheur de l'homme qui tombe dans l'incrédulité	*Bossuet*	113
75	*De quelles douceurs et de quelles consolations n'est pas privé l'homme sans religion	*J. J. Rousseau*	114
76	*Etrange paradoxe de Bayle	*Montesquieu*	115
77	*Autre réponse	*Voltaire*	116
78	*Contrariétés étonnantes dans la nature de l'homme	*Pascal*	117
79	*Connoissance générale de l'homme	——	119
80	*Sa grandeur	——	121
81	*Sa vanité	——	122
82	Sa foiblesse	——	123
83	*Sa misère	——	125
84	*Bornes de l'esprit humain	*Voltaire*	129
85	*Absurdité de nier qu'il n'y ait de principes de loi naturelle communs à tous les hommes	——	130
86	*Qu'il est au fond des âmes un principe de justice et de vertu sur lequel on juge ses propres actions	*J. J. Rousseau*	131
87	*Qu'il y a au fond de notre âme un pressentiment secret de son immortalité	*D'Azgueseau*	132
88	*Que celui qui viole les préceptes de la loi naturelle trouve en lui-même un censeur rigoureux qui le punit de ses infractions	——	133

Sections		Auteurs.	Pag.
89	*Combien la crainte des jugemens des hommes est puissante pour empêcher qu'on ne viole à leur égard les règles de l'équité naturelle	——	135
90	*Qu'on ne peut violer les préceptes de la loi naturelle, sans devenir l'ennemi de Dieu, de soi-même et du genre humain	——	136
91	*Que le précepte de travailler sans cesse à perfectionner en soi l'idée de Dieu, de l'aimer au-dessus de tout, et de le prier, est fondé sur la loi naturelle	——	138
92	*De la prière considérée en elle-même	*Nicole*	140
93	*Fausses idées de quelques philosophes sur la nécessité de la prière	*J. J. Rousseau*	142
94	*Belles prières tirées des livres Saints. I. de Sara. II. de Judith. III. d'Esther	*Sacy*	143
95	*Belles actions de grâces tirées des livres Saints. I. Actions de grâces de Tobie. II. Cantique de Judith. III. Cantique d'Anne	——	144
96	Prière d'une âme qui s'afflige devant Dieu sur l'esprit d'incrédulité et d'irréligion	*Massillon*	145
97	*De la vanité considerée en elle-même	*Nicole*	151
98	De la charité envers les hommes, son caractère	*Duguet*	152
99	*Prodiges de la charité dus à la religion chrétienne	*Châteaubriand*	154
100	De la bienfaisance	*J. J. Rousseau*	155
101	Exhortation à la charité	*Poulle*	155
102	Que l'humanité est le premier devoir des grands	*Massillon*	157
103	*De l'aumône	*Nicole*	162
104	Que le précepte de l'aumône est fondé sur la nature	*Poulle*	164
105	Avantages qu'on retire de l'aumône	——	165
106	Droits des pauvres	*Bossuet*	167
107	Dignité des pauvres dans l'église	——	168
108	De l'orgueil	*Duguet*	169
109	*Continuatiqu du même sujet	*Nicole*	170
110	*De l'amour-propre	——	171
111	De l'ambition	*Massillon*	172
112	Folie de l'ambition	*Bossuet*	174
113	Inconsistance des choses humaines	——	175
114	De l'ambition chez les grands	*Massillon*	175
115	Amour outré de la gloire	——	176
116	Que l'ambition nous rend malheureux	*Bourdaloue*	177
117	Qu'elle nous rend injustes et présomptueux	——	179
118	*Fausses notions des hommes sur les choses du monde	*Nicole*	180
119	Du désir ardent des richesses	*Bourdaloue*	181
120	Abus des richesses	——	182
121	Respect que les grands doivent à la religion	*Massillon*	183
122	Influence de l'exemple des grands	——	184
123	Véritable noblesse	——	184
124	Ecueils de la piété des grands	——	185
125	Effets de l'adulation chez les grands	——	186
126	Scandale des grands	——	187
127	Malheur des grands qui ont abandonné Dieu	——	188
128	*Devoirs des rois	*Duguet*	189
129	Bonheur d'un prince qui craint Dieu	*Massillon*	192
130	Corruption générale	*Fénélon*	193
131	*De la paresse et de la perte du temps	*Nicole*	194
132	Suites funestes de l'oisiveté chez les grands	*Bourdaloue*	196
133	De la véritable piété	*Massillon*	197
134	Dangers des grands talens sans la crainte de Dieu	——	197
135	De l'hypocrisie	*Bourdaloue*	198
136	De l'envie	*Molinier*	199
137	*Du luxe et de la vanité	*Nicole*	199
138	Vanité de la beauté dans les ajustemens	*Fénélon*	200
139	De la nécessité de réprimer son humeur	*Neuville*	202
140	Du renoncement à soi-même	*Bourdaloue*	204
141	De la paix avec soi-même	——	205
142	Des afflictions	*Poulle*	205
143	Du culte qui est dû à Dieu	*Neuville*	207
145	De la nécessité de servir Dieu dès sa jeunesse	——	210
146	Etat de l'homme sur la terre	*Pascal*	212
147	L'homme dans l'état d'innocence, et l'homme dans l'état de péché	*Terrasson*	212
148	Marche et rapidité de la vie	*Bossuet*	213
149	Incertitude du temps de la mort	*Massillon*	214
150	La mort et ses circonstances	*Bossuet*	215
151	Le pécheur mourant	*De la Rue*	215
152	De la religion en général	*D. Jamin*	215
153	Avantages de la religion	*Linguet*	216
154	Importance de la bonne éducation	*Rollin*	216
155	*De l'éducation de l'enfance	*J. J. Rousseau*	219
156	*De l'éducation des filles	——	223
157	*Frivolité des femmes, suite de l'éducation qu'on leur donne	*Mde. Riccoboni*	227
158	*Les femmes	*J. J. Rousseau*	228
159	*Conseils de Tobie à son fils	*Sacy*	230
160	*Conseils de St. Louis, roi de France, à Philippe le Hardi, son fils	*Fleury*	231
161	Avis de Mde. de Maintenon à Mde. la Duchesse de Bourgogne	*Mde. de Maintenon*	231
162	Avis d'une mère à son fils	*Mde. de St. Lambert*	233
163	Avis d'une mère à sa fille	——	246
164	*Conseils à un jeune homme	*Vauvenargues*	260
165	*Avis d'un vieux solitaire à un jeune homme	*Anonyme*	264
166	*Discours du vieillard à Paul	*Bernardin de St. Pierre*	265
167	*Du bien et du mal moral	*Vauvenargues*	268
168	*De la grandeur d'âme	——	270
169	*Du courage	——	271

Sections.		Auteurs.	Pag.
170	*De l'amour des sciences et des lettres	——	273
171	*Utilité de la louange et de l'amour de la gloire	*Thomas*	273
172	*De la vraie grandeur	*Marmontel*	275
173	De la vertu -	*J. J. Rousseau*	275
174	*Que les plus grandes qualités naturelles ne servent qu'à déshonorer, sans l'amour constant de la vertu. Dialogue entre Socrate et Alcibiade -	*Fenélon*	276
175	*Que les plus grandes vertus sont gâtées par une humeur chagrine et caustique. Dialogue entre Rhadamante, Caton le censeur et Scipion l'Africain -	——	278
176	*Que la vertu seule fait sa récompense par le plaisir qui l'accompagne. Dialogue entre Scipion et Annibal	——	281
177	*Différence de la probité et de la vertu -	*Duclos*	282
178	*De l'honnêteté	*St. Evremond*	282
179	Du bonheur	*J. J. Rousseau*	283
180	*Que celui qui fait consister son bonheur et sa gloire à satisfaire ses voluptés et ses passions n'est heureux ni en cette vie ni en l'autre. Dialogue entre Diogène et Denis l'ancien - -	*Fénelon*	286
181	*Qu'on ne trouve pas le bonheur dans la vanité, l'agitation et les folies du monde. Jeannot et Colin. Histoire	*Voltaire*	287
183	*Qu'on le trouve rarement dans les grandes places. Alibée, Persan. Histoire. -	*Fénelon*	291
184	*Qu'on le chercheroit vainement dans les plaisirs des sens. Nélée, petit-fils de Nestor. Histoire	——	293
185	*Qu'on le trouveroit encore moins dans la facilité de satisfaire tous ses désirs. Anneau de Gigès. Histoire.	——	294
186	*Que l'inquiétude qui porte les hommes à tout sacrifier à la jouissance du présent est le plus grand obstacle à leur bonheur. Le moment présent. Fable orientale.	*St. Lambert*	297
187	*Que la grandeur où l'on ne parvient que par le crime, ne sauroit donner ni gloire ni bonheur solide. Dialogue entre Romulus et Rémus	*Fenélon*	298
188	*Que la modération des désirs est la seule vraie source du bonheur. Le berger et le chasseur. Anecdote pastorale -	*Gesner*	299
189	*Le souhait -	——	300
190	*Discours de Philoclès sur le bonheur	*Barthelemy*	301
191	*De la chimère du souverain bien	*Voltaire*	306
192	*Du besoin du cœur	*St. Lambert*	307
193	De la bienfaisance	*J. J. Rousseau*	307
194	*Le vieux pasteur. Fable orientale.	*St. Lambert*	308
195	*De la vraie et de la fausse philantropie -	*Fénélon*	310
196	*Que les hommes ne sont qu'une seule et grande famille	——	310
197	Du sentiment	*J. J. Rousseau*	311
198	*De l'amitié	*Barthelemy*	311
197 bis.	*De la reconnoissance. Aventures d'Aristonoüs -	*Fénélon*	314
198 bis.	*Société conjugale	*J. J. Rousseau*	318
199	*Manière de rendre heureux l'état du mariage - -	*St. Lambert*	320
201	*Grand exemple d'amour conjugal. Panthée et Adrabate. Histoire	*Barthelemy*	321
202	*De la piété filiale. Mirtile	*Gesner*	324
203	Maîtres et domestiques	*J. J. Rousseau*	325
204	*Qu'on ne doit pas se moquer les uns des autres. Le songe. Fable orientale	*St. Lambert*	326
205	*Dans les places qu'on occupe, il est difficile de faire le bien, sans s'exposer à la censure. Le bon ministre. Fable orientale	——	327
206	*Lorsqu'on n'a rien à se reprocher, on doit se consoler des faux jugemens des hommes. Le converti. Fable orientale	——	327
207	*Intérêt qu'ont tous les hommes de faire le bien. L'inscription. Fable orientale -	——	327
208	*De la conversation	*J. J. Rousseau*	327
209	*De la politesse ; art admirable des femmes -	——	328
210	*Réflexions et maximes	*St. Lambert*	329
211	*Pensées et maximes de Plutarque	*La Harpe*	329
212	*Pensées de Sénèque	——	330
213	*Idée qu'Orphée avoit de Dieu et de ses attributs	——	330
214	*Prière de Cléanthe philosophe stoïcien -	*Thomas*	330
215	*Réflexions et maximes	*Vauvenargues*	331
216	*Pensées diverses	*Pascal*	332
217	*Tableau des mœurs du siècle	*J. J. Rousseau*	336